

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

Le Magasin littéraire et scientifique, Gand ; Bruxelles ; Paris, 15 janvier 1898 – 15 décembre 1898 (1^{ère}-12^e livraison).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron, à partir d'un exemplaire prêté par la bibliothèque royale de Belgique. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>



II

82752

A

1898

LE MAGASIN
LITTÉRAIRE



GAND
TYPOGRAPHIE A. SIFFER
PLACE ST.-BAVON

15^e année — Premier semestre

1190
1011

Magasin Littéraire

15^e années



15 Janvier 1898



Sommaire

- I. Impressions de petite ville (*suite*)
(p. 6) A. TH. ROUVEZ
- II. *Soir doux* (p. 32) JEAN DRÈVE
- III. *L'Effroyable Seconde* (p. 33) ALBERT BERTHEL
- IV. *La Maison vieille* (p. 42) JEAN DRÈVE
- V. Quelques jours en Algérie et en Tunisie (*suite*) (p. 45) PAUL RAEPSAET
- VI. *Rêve* (p. 62) PROSPER ROIDOT
- VII. *Petite Chronique* (p. 63) M. D.

GAND

A. SIFFER, Éditeur.

PLACE SAINT BAVON

N° : fr. 1,00. (Etranger : 1,25)

2152



IMPRESSIONS DE PETITE VILLE

(Suite)

Aube et matinée

Voici les fleurs de mes éveils radieux d'Aube

NED

DANS la nuit fuyante, à l'horizon s'étale une large banderole d'un blanc de robe d'épousée. Lentement, elle envahit le ciel, et s'aperçoivent les fines dentelures des arbres bordant les chemins, les grands bois accrochés à la montagne; le ruisseau s'argente en ses méandres, ses murmures semblent moins vifs que dans la nuit tranquille; l'air frais est imprégné de très douces senteurs, et de brumeuses vapeurs se jouent au-dessus des prairies embaumées du capricieux vallon.

C'est le réveil d'une tiède journée fin-avril.

Là-haut, sur la crête du pic altier, dans ses remparts historiques dort encore la petite ville. Ses toits pointus hérissés de cheminées, son beffroi aigu, les lignes sévères de ses murs crénelés, nimbés par l'horizon qui blanchit, rappellent une estampe évocatrice de quelque vaste castel moyen-âgeux.

Le calme règne dans les rues étroites de la cité, et les appels de la nature se meurent dans un silence étouffé de ville abandonnée.

Soudain, une mignonne clochette tinte l'*Angelus* en réveil matin. Sa voix est plaintive, timide, avec des saccades douces, mais imposantes. Elle s'échappe, supplicatoire, du couvent des Pauvres Claires dont elle annonce le prompt lever et les virginales prières.

Bientôt la collégiale y répond et des larges églises, des somptueux monastères, des minuscules chapelles s'élèvent des concerts de triples dianes.

A ces appels angéliques, quelques rares portes s'entrebâillent, furtivement, pour livrer passage aux dévotes matinales. Elles glissent comme des ombres le long des murs.

Peu à peu des maisons filtrent jusqu'à la rue des bruits perceptibles d'agitation. On se lève.

La semelle cloutée d'un travailleur, se hâtant vers sa besogne, résonne sur le pavé. Un autre ouvrier, deux, et d'autres encore, le suivent, marquant le pas; ils s'entre-croisent, se dépassent, mêlant au cliquetis de leur attirail des bonjours de vieille connaissance et des propos gaulois. C'est un exode.

Un artisan, un vieux rentier viennent, à moitié habillés, sur le seuil de leur porte, consulter le temps, établir leurs pronostics et ainsi combiner leurs projets de chasse, pêche ou jardinage pour la journée.

C'est un commencement de vie, une reprise de possession, à peine bruyante.

Mais, dans la vallée, les brouillards gris et veloutés s'esquivent devant l'aube triomphante. les arbres se reflètent dans l'eau; le gazon scintille de rosée au soleil irisée; les bourgeons des arbres aux troncs reverdis entr'ouvrent leurs corsages; les abricotiers, les pêcheurs sont en fleurs, les lilas s'épanouissent, les haies se piquent de mille flammèches tendres.

Déjà, quelque oiseau risque un trille. Les fermes sont en rumeur : ce sont les gloussements piailleurs des poulets, les chants claironnants des coqs, les piaffements impatients des chevaux à l'écurie, les murmures joyeux des bêtes menées à l'abreuvoir.

Un long cri, strident, avec des saccades névro-sées, a ému la vallée ; il s'est répercuté par monts et vaux. Aussitôt un bruit assourdissant, s'avance rapide ainsi que le roulement du tonnerre, uni aux mugissements de la bourrasque. C'est le premier train qui s'annonce au loin. Il se perd dans les flancs de la montagne, en ressort avec furie, crachant du feu, mêlant sa fumée épaisse au brouillard déjà pâlot, vibrant sur le rail humide et bientôt, au milieu du bruit traînaillant des ferrailles, il s'arrête, soufflant, comme époumoné de sa course furibonde.

Les ouvriers, semainiers en centre industriel, s'engouffrent dans les wagons. Un coup de sifflet, le départ lent et imposant à renfort de vapeur, puis, derrière une large oriflamme, dont la serpentine se dissipe bien vite, le train s'enfuit et s'efface au loin.

Ce train, image du réveil complet, est un signal.

Maintenant les cloches des églises sonnent à toutes volées, conviant les pieux fidèles à la première mess. Les persiennes des maisons s'entr'ouvrent, les volets des étalages se relèvent, les ménagères vigilantes, les servantes soigneuses sont déjà brossant, astiquant leur devanture. Ce sont de banals bonjours de voisines hâtives, les bruits criards des pompes, les lavasses de l'eau que l'on jette sans mesure et le va-et-vient de la brosse savonnée. Les mantilles des femmes du peuple, les chapeaux des dames s'aperçoivent près des églises,

Les hommes allument leur première pipe avant de se rendre à l'ouvrage ; ils mettent le nez à l'air, s'attardent sur le pas de leur porte, s'interpellent

vivement avec des réflexions hab sur le temps, la saison, le jardinage, la besogne, vont aussi en promenade jusqu'aux remparts contempler la nature. Accoudés au parapet, ils scrutent l'horizon, revoient avec des découvertes nouvelles les détails de la vallée, constatent les progrès de la végétation.

La ville apparaît d'un gris de cilice sous le ciel bleu tendre, les arbres d'un vert discret, les fleurs aux couleurs timides, le tout voilé d'un transparent de gaze. Le soleil n'a pas encore pu percer complètement cette vapeur, il l'éclaire cependant d'une lueur singulière à ton ombré. C'est la saison nouvelle, résurrection entre les morts, l'enfance des haies, l'adolescence des gazons, la jeunesse des buissons.

Dans les jardins à étages, vraie échelle de Jacob, qui s'accourent de la vallée aux murs de la ville, les contrerossignols, les fauvelles à tête noire jacassent, piaillent en des saluts au jour nouveau et des compliments d'amitié aux vieilles connaissances.

De blanches fumées montant des toits, opalisent les ardoises argentées. On entend la chanson des moulins à café et le sifflement joyeux du coquemar dont l'eau bouillonne.

Des églises s'échappent des soupirs d'orgue et la cadence mystique des chants liturgiques.

Le bruit grandit de partout. C'est maintenant une explosion de vie les troupeaux, le long des sentiers, vont vers les paccages luxuriants; les attelages roulent sur les chemins poudreux et voilà que la clochette du collège, impérativement, dicte le prochain travail.

Une heure s'est écoulée; l'artisan est à son établi, le petit employé gagne son bureau; les ouvrières trottent vers l'atelier de la grande couturière; les dames rentrent de la messe pour le déjeuner familial; les collégiens, courbés sous le poids de

gros livres, montent par étapes la grand' rue jusqu'au vieux bâtiment qui sert de refuge à la science; les facteurs ruraux, d'un pas pesant, armés du bâton ferré, partent pour les communes avoisinantes, tandis que leurs collègues de la ville, le portefeuille bourré, s'arrêtent de porte en porte criaillant : facteur ! facteur !

Les ménagères sont aux commandes; elles jacosent avec la bouchère, se confient à l'épicière du coin, lorgnent la dernière nouveauté de la modiste. De ci, de là, un vieux bonhomme sur sa porte lit la feuille locale, se saturant l'esprit des philippiques d'un journaliste de district. Des dames mystérieusement se racontent à quelque carrefour les derniers cancans et des enfants caquettent dans les rigoles.

Le soleil est monté, il darde franchement ses rayons verticaux. Du soleil tant qu'on en veut, partout du soleil; les murs des maisons sont blancs, blancs, blancs; ceux des remparts gris brillants, mêlés de jaunes étranges.

Les chants des oiseaux se sont élevés, les moineaux se poursuivent dans les rues avec mille cris, les chansons de l'artisan, harmonisées à la cadence des outils, accompagnent larmoyantes.

La cloche du beffroi, désormais, égrène les heures l'une après l'autre d'un son grave, vieillot, presque faux, répercuté par les vallées.

On se sent pénétré dans ce milieu d'une impression d'angoisse, comme si la ville étroite, enserrée dans ses remparts, avait sous un calme trop pesant comprimé votre vie.

Une tristesse énervante vous empoigne, l'on ressent l'inanité des efforts puérils de cette vie sans issue jusqu'au triomphal midi qui, dans sa splendeur, avec l'agitation unanime vers le repos, donne l'illusion passagère des centres animés.

A Table d'hôte

Leur gaité, comme un vol d'oiseaux,
Saigne et s'étrangle dans leur rire...

A. GIRAUD

Quand les douze coups de midi, tombés lentement du haut beffroi avec des accents imposants par leur uniformité, réveillent de son somnolent travail la petite ville, les timides clochettes des couvents, l'allègre sonnette du collège répètent, en badin carillon, son avertissement.

C'est alors, dans la grand' rue, une explosion de vie les gamins espiègles débouchent de tous côtés, courent entre les jambes des graves professeurs; les naïfs marmots gambadent autour de leurs revêches bonnes, les imposants fonctionnaires daignent se presser, les timides bureaucrates frôlent les murs, les rares militaires laissent sautiller leur sabre sur les pavés. Tous les visages expriment la satisfaction. Il est midi! heure de repos, heure de la soupe! Moment de vie hâtive, ainsi qu'une explosion courte et unique.

Bien vite le calme accapare les rues subitement désertes. Les uns sont rentrés chez eux, à leur foyer qu'agrémente proprement leur femme ou leur mère; les autres, les célibataires, les sans-famille, suivent une rue tortueuse, et s'en vont dîner à table d'hôte, en l'auberge renommée de l'endroit.

L'auberge des petites villes, devenue avec le modernisme le grand hôtel de la localité, est une institution ancienne, vivotant, à peine soutenue par une réputation brillante d'antans.

Autrefois, achalandée, l'auberge était le rendez-vous des riches rouliers, des propriétaires fonciers, venus à la ville pour les scrutins électoraux, des gros fermiers aux jours du marché. Les commis voyageurs s'y installaient en maîtres pour, de là,

rayonner dans la région. Chacun avait son époque annuelle. A certaine date, l'hôtesse songeait que, bientôt, tel voyageur du Bordelais, de la Bourgogne ou des Flandres allait arriver pour son séjour, et, peu après, l'attendu avait pris possession de sa chambre coutumière, trônait à la table d'hôte, contait ses voyages avec la hâblerie fransquillonne ou la bonhomie flamande. L'hôtelier présidait à table, découpait les viandes, connaissait les habitudes de ses clients, et les servait à sa guise sans la moindre récrimination de leur part. Les dîners étaient hilares : tous ces gens gagnaient gros, dépensaient lourd et buvaient sec.

L'hôtelier devenait riche, fournissait sa cave de crus exquis, amenait sur sa table les primeurs de l'endroit.

Tout le monde, à dix lieues à la ronde et plus, connaissait l'hôtel de la petite ville. D'ailleurs, chaque petite ville comptait une auberge renommée.

A X..., primait le *Cheval blanc*, pour son bourgogne de qualité supérieure. Le *Lion d'or* de T..., tenait le record des dîners copieux. La *Croix blanche*, de Z..., l'emportait sur toutes les multicolores croix du pays par le moelleux de ses matelas.

Hélas ! le bon temps des auberges de petites villes est envolé. Elles s'appellent pompeusement « hôtel », mais n'ont pas gagné au change : on ne vient plus à la petite ville. Les chemins de fer à faciles et rapides communications lui ont enlevé les rouliers, les voyageurs gagnent les centres joyeux, les propriétaires votent dans leurs villages, les fermiers ne s'attardent plus après le marché.

L'auberge est devenue vieillotte. Elle n'est plus tenue aussi proprement : les murs se lézardent sous leur badigeon gris, les cuivres brillants de la cuisine se rembrunissent, de la salle à manger basse ne

s'évadent plus les francs rires, le cliquetis des verres, le bruit des piles d'assiettes qu'on désagrège. Fini le bon temps!



Désormais la table d'hôte réunit chaque jour les mélancoliques professeurs du collège, les rares fonctionnaires du gouvernement, l'unique officier de gendarmerie.

Les mélancoliques professeurs étouffent, moroses dans ce milieu; le spleen les gagne, et ils rêvent aux centres intellectuels qu'ils ont quittés. Leur séjour dans la toute petite ville, ils le considèrent comme une épreuve après laquelle ils comptent exercer leur noble mission dans un vrai collège, peuplé d'élèves. En attendant, ils grinchent beaucoup, dépensent peu — pour cause! — et s'isolent sans rapporter à l'hôtelier.

Les rares fonctionnaires, en ponctuel rouage de l'administration, se laissent vivre; bien faits pour cette existence où ils sont le « quelqu'un » de leur horizon borné!

L'unique officier de gendarmerie sait son importance; on l'appelle « mon lieutenant » tout le long du bras. Il a copié des allures militaires empressées révélant bien le caractère bâtard de ce brave pandore semi-policier, semi-soldat.

Ensemble, tous mangent sous la présidence de l'hôtelier; mais il manque parmi eux l'âme de toute table d'hôte: le Gaudissart, le déserteur de ce monde spécial. On ne conte plus dans cette salle à manger les anecdotes plaisantes, les joyeusetés gauloises; le rire n'y est plus le meilleur des mets ou le piment indispensable; le vin coule moins abondamment, et les conversations nonchalantes s'attardent sans fin, aux minuscules potins de la toute petite ville.

Il y a cependant des jours où un semblant de fête règne dans ce milieu à surface austère: après

les séances du conseil de milice, à la grande foire, à l'expertise des étalons et des taureaux, à l'inspection du collège et de la caserne de gendarmerie.

Et encore ! ce sont des personnages officiels qui s'y aventurent ; ils risquent un peu de dépenses, mais trouvent tout détestable ; d'ailleurs leur présence quémante parmi les habitués un maintien plus soigné : l'étiquette gêne ceux-ci.

Le jour de la fête du Roi, le gendarme astiqué est rayonnant ; il paye du champagne ; les fonctionnaires réciproquent à la nouvelle année ; les professeurs se grisent le jour de la distribution solennelle des prix.

Très rare, un commis voyageur, parfois attardé, apporte à cette table des trilles de gaieté. Il y a aussi les parents qui viennent visiter leurs enfants au collège ou au couvent ; on a pour eux des égards particuliers. Ils boivent copieusement du vin et commandent de petits extra très chers ; on les regarde, comme des bêtes curieuses ; leurs voisins de table et l'hôtelier, de toute façon, le dîner durant, s'efforcent de converser avec eux, pour découvrir leur généalogie, leur profession, leur progéniture.



L'hôtelier a vu s'évanouir la splendeur de son auberge, il ne la maintient souvent que par routine, ignorance ou orgueil ; il lutte, perdant chaque année du terrain.

Il n'est plus, lui, le redoutable hôtelier, un personnage important dans la cité ; les cabaretiers, avec la démocratie montante, l'ont vaincu. Seul, sur sa porte vacillante, à fumer méthodiquement sa longue pipe en terre, il songe aux gais dîners d'antan, aux joyeux compères qui emplissaient son établissement,

au magot fondu, à l'aisance disparue. Il a, le pauvre habitant de la petite ville! de la mélancolie dans le regard, du trémolo dans la voix, de la haine au cœur contre la vraie vie qui le tue.

Mais il bataillera jusqu'à la fin pour maintenir son nom en estime, conserver un blason à sa maison, et, en guise de consolation, redira cent fois l'histoire inédite d'un certain dîner électoral, où l'on but tant et tant de bouteilles!



Ah! fini, fini le bon temps, pour les petites villes: on y végète, on n'y vivra plus.

Au chapelet du soir

Et l'air a l'air d'être un soupir d'automne,
Tant il fait doux par ce soir monotone
Où se dorlote un paysage lent.

VERLAINE

De la vallée, où murmure en ses méandres le ruisseau cascadeur, le brouillard monte en frêle banderole : il s'épaissit bientôt, estompant les haies dentellées, gagnant peu à peu les taillis fourrés, les arbres chevelus des grands bois et les montagnes capricieuses.

C'est le crépuscule annonçant la nuit indécise.
Le soir descend.

Sur la crête d'un mont se dessine la silhouette grave d'une ville antique. Son haut clocher à la flèche affilée, ses pignons pointus, ses hautes cheminées se profilent imposants sur la large bande couleur de cuivre, qui sillonne l'horizon.

La nuit vient; les lignes anguleuses des sombres remparts se fondent. Le calme s'étend sur toute la

nature. Le brouhaha du jour, où s'enchevêtrent le chant des oiseaux, les plaintes du ruisseau, les cris des bestiaux au pacage, le va-et-vient du roulage quotidien les bruits vibrants de la forge, les appels humains, s'est démêlé : on perçoit mieux ce qui vit et s'agite encore. Ce sont les mots de ralliement pour les troupes éparés, les adieux nonchalants des bêtes lasses à la prairie, le pas nerveux du cheval qui se hâte à l'approche de l'écurie et, aussi, les derniers trilles des oiselets rieurs au soleil couchant. Le long des grandes routes, les paysans rentrent, le dos ployé sous les outils, ou ramènent leurs bêtes, et leurs silhouettes fourbues se profilent fantastiques en passant devant la forge toute en feu.

Là-haut, dans l'étroite enceinte qui forme la ville, le marteau du cordonnier a tu sa chanson saccadée, le menuisier a laissé tomber son rabot, les ateliers se ferment.

Toutes les maisons ne sont pas encore allumées : de ci de là une fenêtre s'éclaire laissant deviner les détours de la rue qui fuit entre les hauts murs.

Puis s'éparpillent du clocher de l'église des tintements monotones. Les appels de la cloche s'égrènent en kyrielle plaintive ; ils quémangent et ne s'imposent pas. Ils prient aussi timides par ce soir frileux d'octobre qu'ils commandent impérieux aux jours de grandes fêtes.

A ce signal bien connu, des maisons basses du petit peuple sortent quelques vieilles femmes au pas traînant, affublées de l'antique mante à capuchon plissé, des enfants aux sabots bruyants sur les pavés durs, et, des plus riches demeures, quelques pieuses matrones dont les étoffes soyeuses frôlent joyeusement les murs sévères.

Tous pénètrent dans l'église, avec mille manières, et s'entend le bruit des pas qui résonnent, des chaises

qui grincent sur les dalles, de la prise de possession de la place coutumière, des perles du chapelet qui s'agitent.

L'église est vieillotte, humide ; l'ombre s'y étend funèbre ; on se sent glacé comme dans quelque monastique crypte.

Au fond, le maître-autel se détache sévèrement étoilé de maigres cierges vacillants, tandis qu'au centre du chœur étriqué s'impose comme une larme de martyr, immuablement suspendue, une veilleuse humble, simple, mais constante.

Près du banc de communion s'alignent les enfants ; leurs petites têtes, échevelées et toujours en mouvement, semblent étonnées, comme dans l'impression poignante du silence nocturne.

Derrière les piliers, dans les coins les plus cachés, à leurs chaises privées se sont agenouillées les formes indécises de dévotes.

A travers les vitraux, aux couleurs fanées, perce encore une lueur incertaine, laissant apercevoir une parcelle étroite et lointaine du ciel qui s'assombrit de plus en plus.

Des murs blanchis et froids, où s'accourent de caducs confessionnaux, où s'accrochent le chemin de croix et les minces tableaux d'artistes inconnus, s'infiltré une pénétrante odeur d'humidité et d'encens refroidi.

Le prêtre, suivi de ses acolytes, vient, en surpris blanc, de se prosterner au pied de l'autel. Dans l'église, des voix s'élèvent, celle du prêtre grave et trémolante, celles des enfants qui reprennent en chœur la salutation angélique. Les *Ave Maria* montent pieusement vers la statue de la Vierge, penchée sur ces têtes ployées en un geste de divine adoption ; elles viennent la frôler comme un bruissement aérien.

Après chaque dizaine, le prêtre explique le mys-

tère à méditer et, qu'il soit joyeux, douloureux ou glorieux, sa voix jette des notes uniformes, calmes, reposantes.

Toutes ces bouches convaincues répètent les mêmes mots : les enfants saluent la vierge en des notes gaies qui jaillissent folâtres de leurs lèvres ; les vieilles paysannes plus paresseuses chevrotent péniblement ; les jeunes filles s'attendrissent en des intonations d'espoir et d'illusoires rêves.

Les mystères du rosaire se succèdent : toute une vie de femme et de mère passe avec cette prière unique devant ces enfants qui débutent, ces jeunes qui entrevoient et ces vieilles qui achèvent.

Toutes perçoivent, dans ce naïf et sincère défilé des courtes joies et des navrantes souffrances humaines, une heure souriante, une joie même futile, mais bénie, une angoisse amère qui a ployé leur âme.

Sonne ultime le mystique angelus ; le prêtre au surplis blanc de lys a disparu sous les voûtes basses de la sacristie ; la clarté douce des cierges s'est évanouie, l'église est maintenant mystérieusement obscure dans la nuit survenue.

Seule, la lampe noctibule du chœur diapre le départ précipité et bruyant des enfants et le glissement soyeux des femmes.

On entend les derniers paillements des bambins qui s'attardent à leurs jeux sur la place et les futiles chuchotements des vieilles, amateurs des menus potins. Le sacristain descend le parvis, faisant cliqueter les lourdes clefs ; il cadenasse la porte d'entrée, et l'église, sous la pluie d'*Ave* salulaire, se tait, muette jusqu'à l'aube prochaine.

La ville, dans son lit de remparts, s'est endormie ; les lumières sont mortes, bientôt, une à une. Le repos règne partout. Du haut beffroi, la sévère

cloche jette mélancoliquement les heures comme un rappel implacable de la vie qui avance toujours.

La Soirée

« Laisse-moi respirer les fleurs de ma vallée.
Tout dort, mais quelle voix des ombres m'a troublée?
Voyez! et c'est la nuit; le silence et la nuit... »

F. SÉVERIN

Dans les petites villes, la vie s'écoule terne d'une cruelle monotonie; sans le moindre heurt, chacun, se laissant vivre, se borne à suivre l'ornière tracée par les générations précédentes. Les distractions sont nulles : la nature seule y pare, la solitude la seconde. Les fêtes, comme les deuils, sont célébrées à date fixe, selon des rites et des degrés traditionnels auxquels on ne voudrait toucher par crainte de profanation. Le travail s'y effectue, dans toutes les professions, conformément aux vétustes procédés : c'est le gagne-petit, le gagne-dur avec une résignation fatidique.

Les habitants de ces milieux anémiés ne sont pas moins intelligents que d'autres, mais ils manquent d'horizon : les étroites bornes entre lesquelles ils ont figé leur vie les étreignent, leur enlèvent courage et ambition et les ancrent dans la vie facile et modeste. Ils ne rêvent pour fin de carrière qu'au simple pignon dans la grand' rue, sur le même alignement que les ancestrales demeures patriciennes. Les entreprenants, ceux qui, par éducation ou goût, songent à marcher de l'avant, se mettent au niveau des progrès du commerce et de l'industrie et cherchent à réaliser plus de bien-être, sont taxés de téméraires. Il ont, ceux-là, à lutter, non seulement contre les affres de la concurrence, mais encore contre la

défiance haineuse de leurs concitoyens récalcitrants.

Les jours et les jours se passent, les vies se succèdent sans grands revers, sans immenses joies : le calme et l'apathie règnent.

Le matin, chacun bâille beaucoup et travaille à légère dose; l'après-midi, tout le monde digère, car tout le monde a mangé et les meurt-de-faim sont inconnus; puis se termine lentement la quotidienne besogne.

Le soir commande uniformément le repos à cette population fourbue par une journée si occupée. On se couche tôt, les maisons s'unissent dans le silence, les rues deviennent désertes, le moindre bruit choque.

Seuls, deux ou trois cabarets restent éclairés, et s'en échappent des murmures timides, des rires étouffés annonçant que la vie perdure.

On ne va guère, le jour, au café dans la petite ville; on le fréquente encore moins le soir. Le petit bourgeois matinal se couche avec le soleil et les poules, et ne songe à boire sa chope que le dimanche. Mais les fonctionnaires, échappés de centres plus civilisés, les avocats, les notaires, le juge, revenus avec de très mauvaises habitudes à l'Université, s'y rencontrent quotidiennement. Les uns, à l'estaminet, cherchent un repos à l'énervement contracté dans le bureau d'affaires; les autres y savourent bières, liqueurs ou pipe qui leur sont prohibées par leur moitié, d'autres encore, au contact de ces intellectuels, y rêvent aux milieux plus vivants qu'ils ont entrevus et se figurent un instant ne pas être en exil dans cette ville morte.

Ils se fréquentent tous ou presque tous, chaque jour, à heure marquée, au même café. La cloche du beffroi a dicté huit heures; quelques instants après, le facteur quitte l'hôtel des postes pour accomplir

son ultime tournée; chacun dépouille son dernier courrier, pare au plus pressé, puis descend la grand' rue.

Ils viennent l'un après l'autre, à ce café dont la porte s'ouvre et se referme à chaque instant. Et tous ces notables se rangent autour d'une table commune. Leur place, toujours la même, ils la revendiquent comme une propriété, aucun des autres habitués ne voudrait l'occuper.

Parfois, l'un des assidus est en retard, les autres réclament aussitôt des nouvelles de l'absent, on s'interroge, on requiert les renseignements du patron. Tous se sentent inquiets, gênés de cette défection inaccoutumée. Des exclamations de soulagement saluent le retardataire, cette bienvenue du désiré le consacre lion du jour, chacun veut savoir la raison de sa défection. Ce sont des questions dix fois posées, et des étonnements inouïs.

Les habitués n'ont rien commandé à la patronne; elle a apporté devant chacun d'eux une pinte à couvercle marqué d'un chiffre; parfois s'aligne à côté une longue pipe en terre bien culottée, déposée religieusement comme une relique vénérée.

Puis s'organisent des parties de whist ou de piquet, quelquefois de billard. Il y a alors un mouvement presque tumultueux dans ce monde: les gagnants jubilent, les perdants se morfondent, les conseillers discutent les coups, jugent de la force des joueurs, réprimandent les inattentifs, félicitent les habiles!

Mais dans un coin sont restés quelques personnages graves: ils lisent attentivement les feuilles du matin de Bruxelles, commentent les événements, déplorent l'apathie des gouvernants ou réproouvent les audaces de l'opposition. S'élèvent des discussions émotionnantes sur la politique générale: les représentants sont des inactifs, ils oublient leurs engage-

ments; chacun reçoit son coup de fouet incisif ou son blason mordant, envoyé d'un ton sentencieux d'homme calé!

Ils ont des appréciations menues sur les hommes et les choses, analysent les événements à travers un prisme étroit et trouble. Bien vite ils quittent les routes difficiles et trop larges de la politique générale pour s'attarder à leur gré dans les sentiers mieux connus de la politique locale.

Les potins de carrefour vont leur train, la dernière séance du conseil communal est longuement épluchée, les querelles de musiques ou les cancans de sociétés sont discutées. Des tables à jeu, de la salle de billard partent des interruptions, des boutades : chacun prend part à ce débat quotidien. Parfois, un mot plus vif est lancé, un des partenaïres a élevé la voix, l'indignation se lit sur son visage, mais vite son émotion est calmée.

Aux périodes électorales, les rapports sont un peu plus tendus, les discussions plus âpres. Ces noctambules sont séparés par les questions de parti plus encore par les questions de musiques. Cependant quand le peuple a rendu son verdict, chacun s'incline. On entend, plusieurs jours durant, les lazzis des vainqueurs adressés ironiquement aux vaincus, mais encore quelque Roger Bontemps s'écrie benoîtement alors : « A chacun son tour », et la paix renaît.

D'ailleurs ce peuple — détenteur du bon sens, ennemi des querelles — a instauré le principe de la représentation proportionnelle bien avant qu'il ne fut trituré par les habiles politiciens. Chaque parti a ses mandataires à l'hôtel de ville, toute musique y possède un représentant pour revendiquer une part des subsides alloués à l'art (!) et des discussions naissent parfois pour déterminer exactement qui est le vaincu. Ce sont celles qui durent le plus longtemps!

Dix heures sonnent : les parties de cartes cessent, le bruit sec des billes de billard qui s'entrechoquent s'est tu, les pipes s'éteignent, les conversations languissent, de timides, puis plus osés bâillements contractent en grimaces singulières les visages de ces gens sérieux.

C'est l'heure du « bonnet de nuit ».

La patronne verse le hasselt, le schiedam et aussitôt celui-ci avalé sur le pouce, les clients quittent le café.

Sur le seuil de la porte, il y a un moment d'arrêt pour les « bonsoirs » d'amitié, la distribution des poignées de main, un rappel d'un rendez-vous d'affaires prochain, quelques plaisanteries tardives aux maris pressés.

Tout ce remue-ménage réveille la rue, ainsi qu'un cri d'oiseau de nuit sous les bois sombres, puis résonnent, entre les hauts murs des rues, les pas traînants; ils s'éloignent; on n'entend plus rien.

Le cabaretier vient de verrouiller sa porte. Il éteint sa lampe. La rue est maintenant dans la nuit complète.

La petite ville morte semble un sépulcre dans son silence et ses ténèbres.

Le couvent

... — Un doux vide, un grand renoncement,
Quelqu'un en nous qui sent la paix immensément,
Une candeur d'une fraîcheur délicieuse.

VERLAINE

Dans toute petite ville existe un antique couvent de religieuses.

Vieux monastère aux voûtes basses, au cloître mystérieux et ogival, dévasté aux heures révolution-

naires, il a repris sa vraie et primitive destination.

Ses murs hauts, formés de cailloux abrupts, s'harmonisent étroitement avec le sévère cadre de remparts de l'ancienne citadelle; ils courent le long des angustées ruelles — chemins de rondes aux temps des sièges — dont les méandres capricieux et précipités semblent parfois s'arrêter brusquement faute d'issue.

Ses murs hauts, blanchis à la chaux, cachent le ciel et témoignent ainsi que les rigides enceintes de prisons. De l'extérieur on conçoit de l'autre côté de ces épaisses clôtures des êtres, vivant dans un calme glacial, comme étouffés par l'enveloppe austère qui leur cache les horizons mensongers et les mirages trompeurs, mais aussi débarrassés, oh combien! des mesquineries de la vie, plus ou moins réelle, du commun des mortels.

Les murs hauts, les ruelles en défilé séparent le couvent du reste de la petite ville, telle une île fertile dans une mer glaciale, un palmier ombreux dans le désert sauvage.

La façade principale donne en pleine grand'rue; elle est propre et restaurée — simple sacrifice de coquetterie, pour les concitoyens; — les murs sont ajourés, plus bas, à balustrade, pour permettre un simple coup d'œil et éveiller les envies de claustration. Une large grille permet l'entrée dans une cour bien propre, sillonnée de petits chemins, parsemés de fins graviers, courant avec symétrie autour de microscopiques parterres bordés de buis, où se marient, se côtoient, se mélangent éclatantes marguerites, brillantes roses, monotones hortensias, hilarantes pivoines, luxuriantes verdure, multiples pots à fleurs, palmiers chevelus, fougères dentelées, lierre sévère et vigne vierge évocatrice.

Au fond, une porte basse et solitaire encadrée

d'humbles fenêtres irrégulières; au fronton, en une niche profonde, une Vierge et un Christ entourés de vases rococo; au milieu de l'ostière, le très serré treillage de l'espion.

A droite, la porte ogivale de la chapelle, dont le fin campanile abrite une maigrelette cloche aux sons timides et argentins, comme un appel inosé vers les recueils.

La chapelle est menue, mystique; le bruit des pas sur le plancher ciré semble sacrilège; il y règne une paix, un calme empoignants qui vous enveloppent, vous captivent; l'on est saisi par un invincible sentiment de piété inné.

Le maître-autel est surmonté d'une statue de la Vierge; puis viennent le banc de communion enserrant le chœur, ensuite les chaises alignées des religieuses et pensionnaires avec leur cassette remplie de livres d'heures de toute dimension et de toute usure, et encore la tribune à la rampe ouvragée avec de mignonnes orgues.

Le jour est tamisé par des vitraux sombres aux figurines émaciées qui déversent avec parcimonie l'éclatante lumière du soleil.

La clochette vient de soupirer par trois fois : c'est l'heure de l'Angelus. Une porte dissimulée s'ouvre lentement en un grincement peureux. Une longue théorie de nonnes et de jeunes filles s'avance respectueusement. On les voit, mais elles glissent sans bruit, à peine se perçoivent les légers frôlements des robes à traîne des chanoinesses sur le parquet miroitant; les agenouillements et l'affaissement de la jupe raide sur la chaise qui ripe, puis les attitudes penchées du recueillement prescrit, le marmotement confus des prières, le cliquetis adorateur des quintettes de dizaines.

Les orgues, timidement, d'une voix flûtée, en

trémolo préludent; les voix angéliques saluent la Vierge en un chant lent et doux.

Quand le salut se termine, la théorie des pieuses femmes rentre sous le cloître et s'y perd dans l'ombre veloutée. . .

Entre le cloître et le préau, où elles se promènent avec d'habituelles stations à la statue d'une Vierge honorée, au repos de Jésus du divin enfant, à la gravure en taille douce évocatrice des mystères chrétiens et la chapelle silencieuse où règnent dans un clair-obscur le calme et l'abandon, se passent la vie de ces douces créatures qui ont voué leur existence à Dieu et à ses œuvres.

Partout des dalles brillantes, de multiples portes s'y mirent. Celles-ci donnent accès au réfectoire reluisant de propreté, à la cuisine aux vieux cuivres étincelants, aux classes garnies de petits bancs brillants, lustrés à la cire et à la flanelle, au parloir où s'élève, au milieu de l'étalage des travaux manuels, le bruissement joyeux des causeries familiales aux jours des visites.

Le grand escalier aux marches larges et faciles, à la lourde rampe sculptée, écussonnée, monte en un coin vers les dortoirs aux chambrettes adossées, aux couchettes bien bordées derrière les rideaux blancs couleur de lys.

La propreté est indéfinissable, elle vous enserme, on la respire; tout brille et, pris d'émoi, l'on pressent la vie trop douce derrière ces portes constamment verrouillées et ces fenêtres mates et grillagées.

C'est dans ce milieu, à l'abri des regards indiscrets qu'arrêtent les hauts murs et la sévérité de la mère tourière, que les saintes religieuses passent leur existence calme dans la méditation et la mortification. Elles vivent heureuses, loin du monde, oubliant les

malheurs, submergeant les déceptions dans la consolante prière ou fermant leur cœur aux vagues espoirs mondains, pour ne rêver qu'à l'au-delà.

C'est dans ce milieu, le meilleur, le seul vraiment compréhensible, le plus hautement estimable de la petite ville, que se préparent à leur rôle dans le monde les jeunes filles de la cité. Elles y forment leur caractère, recueillent quelques bribes de science approximative, apprennent à prier et à aimer.

Tous les enfants des bourgeois de l'endroit y ont passé et continueront à y défiler. Il existe même une classe pour tout petits garçons.

Ce couvent est ainsi précieux à l'histoire de la petite ville : bien des destinées y ont été préparées ou prévues. C'est dire qu'il conserve des traditions, des procédés, des routines indéracinables. Il ne sacrifie guère au modernisme, ni dans l'uniforme gauche et sans goût des fillettes, ni dans la méthode surannée d'éducation. Mais ces vieillottes coutumes sont si intimement liées à son existence, que rompre avec elles serait pour lui briser sa force, enlever même sa raison d'être.

Le couvent dans la petite ville semble de l'extérieur quelque farouche prison, vestige séculaire des temps passés; il est un paradis terrestre où se perlent les pleurs timides et réconfortants des âmes innocentes, où s'affirment les volontés, où s'ébauchent les rêves de bonheur dans le perpétuel concert et les saints murmures des *Ave*.

Jour de marché

Des voix parfois, des roulements
sourds, éloignés de voitures, un clair
rire d'enfant, comme une cascade de
perles, l'aboi persistant et triste d'un
chien esseulé Des marchands ambulants
crient, là-bas, dans les rues.

G. DESTRÉE

Ce jour-là, la petite ville s'est éveillée plus matinale sous un rayon de soleil plus chaud.

Sur toutes les routes blanches convergeant vers la ville, ce sont de longues théories de caduques carrioles de paysans traînées par de minuscules poneys trotinant automatiquement.

De temps à autre, un attelage, plus fringant, les dépasse prestement au grand trot d'un vrai cheval dont le sabot martèle le macadam. Encore file à l'express quelque charrette à chiens, accompagnée par les aboiements et les jappements des toutous excités. Puis, sous les grands arbres à la tête chevelue qui bordent les chemins ondoiyants, circulent sur les à-côtés les piétons : des hommes, des femmes, en costume campagnard, portant de larges paniers à l'anse arcboutée; leur démarche est lourde et leur pas pesant sous les charges supportées par leurs robustes bras.

Et tous arrivent au pied du pic rude et gravissent la rampe qui mène à la ville altièrè.

Sur les flancs de la montagne, ce sont des processions d'assiégeants à l'air résolu; leur démarche précipitée évoque quelque prise d'assaut moyen-âgeuse.

Les grands chemins enserrant la montagne en des contours de spirale sont envahis par les voitures des maraîchers. Maigres véhicules à bâches, elles tressaillent en cahots plaintifs contre les durs pavés

et avancent péniblement par l'action molle d'un bidet essouffé. Les étroits sentiers serpentant entre haies, les chemins des chèvres courant de roche en roche, les ruelles de rondes fuyant entre de hauts murs, les escaliers abrupts, sont sillonnés par des gens pressés qui viennent, en bandes, des villages voisins à la ville prochaine pour le grand jour de l'hebdomadaire marché.

Ils causent à haut voix, s'interpellent, se critiquent, potinent des minuscules événements de leurs hameaux, s'aventurent dans des circonlocutions étonnantes, déblatèrent contre les produits de tel village ou de fermiers ennemis, escomptent les prix demandés, pronostiquent leur recette et, tout en jacassant, se bousculant, suant de la montée, arrivent de tous côtés à la grand'place, déjà encombrée, où se tient le marché.

Changée, oh combien! la petite ville morte! Elle vivait dans une quiétude monotone et mystique, telle la vie en un béguinage de minces nonnes où les bruits sont subtils, mais étrangement douloureux. Voilà que la vie s'y jette ardente comme les rayons du soleil, avec des explosions d'activité intense.

C'est un éclatant concert où les appels des hommes, les jacasseries des femmes, les cris des bêtes se marient, s'entrecroisent et font vibrer les murs sonores des lourds remparts.

Les attelages se sont rangés autour d'hospitalières auberges; les chevaux piaffent tout en savourant leur picotin; les chiens hurlent au passant craintif qui se fraye un chemin; les bestiaux alignés symétriquement font connaissance, se parlent, rient entre eux avec une pointe de résignation dans leurs regards passifs. C'est un vacarme indescriptible, un brouhaha énorme!

Les paniers chargés de beurre, légumes, fruits,

victuailles sont descendus des voitures et rangés sur les établis. Ce premier acte du marché amène quelques disputes populacières sur la répartition des places attribuées par le garde champêtre et les bousculades de prise de possession de son étal.

La petite ville bruit de vie intense pendant ces premières heures chaudes du jour, et le marché présente son aspect le plus animé.

En ce carrefour étranglé, baptisé du nom pompeux de Grand' Place, est rassemblé et circule tout un monde. Ce sont les villageoises au costume voyant, le court jupon rouge rayé de noir, accroupies auprès de leurs marchandises ; puis des acheteuses affairées, des promeneurs nonchalants, allant d'un groupe à l'autre, se rencontrant, s'entretenant avec des interpellations brèves, vives qui se croisent dans l'air. Les premières vantent leurs produits, risquent des prix, les baissent avec des propos tentants ; les autres semblent faire fi des offres, les supputent parfois, s'éloignent, reviennent à la charge, se décident enfin et payent avec des mines indécises ; d'autres évoluent en inventant des farces, débitant de joyeux lazzis, jouant au citadin, paradant pour la galerie. Et parmi les fruits, les feuilles fraîches des légumes, entre les paniers redondants, les cages à poulets, se poussent, se bousculent fraternellement hommes et bêtes.

C'est un étalement complet de marchandises ; des graines, des légumes, des volailles ; puis des quartiers de viande ; plus loin se sont rangés des camelots avec des bibelots, des rouliers qui sortent de leurs marmottes des étoffes voyantes, des mouchoirs à dessins criards. Parfois fréquentent le marché le vendeur de prétendues drogues qui guérissent tous les maux, la voiture dorée de l'arracheur de dents, le manchot chansonnier et mille autres industriels recommandables.

Aux deux côtés, d'étroites allées où grouille une foule, ils sont là, devisant, faisant le boniment, regardant de leurs yeux brillants défilér les chalands, souriant aux acheteurs, pestant contre ceux qui marchandent.

Les ménagères font leurs emplettes ; les jeunes filles viennent jacasser et apprendre les prix ; les hommes, sur le seuil des cabarets, fument leur pipe, inspectent cette foule et font parfois le beau.

Le marché touche à sa fin. Le soleil est près d'arriver à moitié de sa course ; il darde ses rayons verticaux sur cette agglomération antique. Les paniers des marchands se sont vidés, les acheteurs retournent vers leurs demeures bourrés d'acquisitions, les bibelotiers égossillés se taisent et refont leurs malles, les chevaux piaffent d'impatience, les chiens dorment paresseusement étendus sur la dalle, les bestiaux somnolent. Il y a un moment d'accalmie.

Maintenant les villageois et les villageoises se répandent dans les boutiques. Avec le gain de leur vente, ils font acquisition de draps, d'épices, de liqueurs, des nombreux produits qu'exigent le ménage ou l'échoppe du débitant. Les magasins sont bondés. C'est là que s'est reportée toute l'explosion de vie qui s'exhalait tantôt en plein air. Les boutiquiers peinent derrière leurs comptoirs, ils ont dû renforcer leur personnel. Les balances, les poids sautent, retombent sans un moment de répit.

Quand du haut du beffroi tombent un à un les douze coups de midi, les charrettes se mettent en branle, les petits chevaux déambulent vers la vallée, les chiens agiles tirent leurs carrioles avec une vitesse vertigineuse dans les descentes, les payans dégringolent les sentiers rapides. Tous, fébriles, fuient vers la vallée ; ainsi, après les pluies d'orage, les eaux des minces ruisselets cascadeurs.

Au loin, sur les routes blanches les voitures ondulent, zigzaguent ; les gens vont à pas précipités et, vite, ils disparaissent à l'horizon derrière les bois. sombres taches dans l'éclat du jour, ou à quelque coude d'un chemin capricieux.

La petite ville est accalmée; la voilà retombée dans une torpeur plus profonde, fatiguée de son ébullition de tantôt.

Les heures se suivront monotones, le soleil glissera derrière l'horizon et les habitants, secoués par tant de vie, passeront huit jours à attendre le marché prochain.

(A continuer)

A.-TH. ROUVEZ





SOIR DOUX

*Le soir lent tombe, amie,
En l'allée endormie
 Du bois roux
Et les arbres murmurent
La plainte de leurs ramures
 En l'air flou.*

*Le brouillard indécise,
Là-bas, la futaie grise,
 Et s'étend
Comme une blanche mante
Sur l'eau pâle et dormante
 De l'étang.*

*Les fleurs font leurs prières,
Puis ferment leurs paupières
 Toutes d'or ;
L'insecte fait des rondes
Au-dessus de l'eau blonde,
 Qui s'endort.*

*La paix vient de renaître,
Et lentement pénètre
 La forêt,
Tandis qu'en l'allée brune,
En la ramure la lune
 Apparaît.*

*Sous sa clarté si blanche,
Auréole en les branches
 Aux tons roux,
Partons, ma douce amie
En l'allée endormie...
 C'est si doux.*


JEAN DRÈVE



L'EFFROYABLE SECONDE (1)

POUR ANTOINE NOIRFALISE

I

E clair Dimanche, la petite église du village est toute joyeuse. Le fier sourire des murs blancs, le bleu évocateur de la croix, au-dessus du portique, s'harmonisent, se confondent dans l'opulente rutilance du soleil dardant ses ors sur la maison de Dieu, l'enveloppant d'un idéal voile de tiédeurs, de lumière et de joie. Et dans la fauve étincelance, par les bâillements des fenêtres et portes, se joue et se répand aux brises de l'heure matinale cette buée grise et parfumée, ce brouillard léger, qui fait songer aux souriantes allégresses des communions et qui est comme le souffle de vie, la pieuse haleine des temples catholiques. Dans l'église les orgues taisent leurs larges rugissements, le prêtre officiant proclame l'*Ite missa est* et, dans le choc des chaises, avec l'aigre froissement des souliers et des dalles, la foule dévote sort, lente et serrée. C'est, d'abord, la jeunesse : jeunes garçons courts aux fronts nuls, sertis de petits regards astucieux ou de grands yeux vides comme leurs

(1) D'une série de contes : « *Miroirs d'Ames* », volume en préparation.

âmes. Et voici, plantureuses, les jeunes filles, plus grandes, au même total d'ans que les garçons, superbes aurores de fécondité. Et voici, aussi, les aînés plus songeurs, les pères graves, les mères opulentes et communicatives. Et voici encore, suivant l'énorme multitude les mendiants qui ont tendu, sous la porte, aux généreux, leur gobelet de métal où résonne la tombée des piécettes.

Ainsi s'esseule la blanche petite église du village, assise dans un demi-cercle de peupliers hauts et toujours en tumulte et dont les cimes altières chantent au vent léger. C'est, là, sur la Grand' Place, devant la route qui vient de la ville, de Bruxelles, dont le panorama de sombres toitures et de cheminées industrielles barre hideusement la perspective. Et la route longue, longue, mal pavée d'inégaux cailloux gris, s'éloigne, indéfiniment, comme l'éternité, déroule dans la rusticité de la campagne aux verdure neuves son ruban d'une grise monotonie, loin, si loin, que la si longue et grise route semble conduire au ciel!...

A la périphérie de la place, ce sont toutes maisons dont l'aspect bourgeois, le dehors soigné fait pressentir qu'elles sont les habitats des notables : ici Monsieur le curé, là Monsieur le notaire... Sur la porte de l'une un carré de métal où se mire le soleil annonce la demeure : « Elie Renaud, docteur. » Et voici que, la porte s'ouvrant, sort Monsieur Renaud de la petite maison aux rideaux toujours clos.



Elie Renaud est un de ceux dé qui l'on peut dire qu'ils projettent au dehors leur âme, éclairant ainsi le monde d'un rayon de bonté, comme le soleil inonde l'espace de son incandescence, du luxe bienfaisant de sa chaleur. Robuste, grand, large, épais, il semble que ses épaules sauraient porter une cathédrale, que la puissante

étrainte de ses bras superbement musclés doit broyer, laminer un arbre, tordre, ployer, dompter des colonnades d'acier. Et ce fort, ce géant aux cheveux d'un blond intense, a dans sa grosse voix des inflexions caressantes comme un sourire de femme, dans le geste les douceurs de quelqu'un qui craindrait effrayer des oisillons par une brusquerie, et ce bon, ce doux, ce calme a, dans l'intimité de ses regards, quelque chose qui berce et qui console — et ce doit être son âme, cela, tout au fond de ses yeux.

Renaud est un savant anthropologue. En sa calme maison, à l'inestimable prix de prodiges de travail et de méthode, il a rassemblé de précieux documents, de magnifiques collections, chaque jour accrues par de nouvelles découvertes à l'ancien cimetière communal — où le docteur travaille, dès l'aube, courbé jusqu'au crépuscule dans un gouffre, tire, fouille, classe, vivant parmi les déblais, se passionnant à la recherche des funèbres débris, des restes humains, de la poussière des hommes enfouis, là, il y a plusieurs siècles...

II

Les paysans haïssent cet original, cet étranger qu'ils n'ont jamais vu à messe, que personne n'affectionne, qui vit, dans sa maison close comme un repaire, seul, silencieux... On lui suppose des familiarités avec le Démon, c'est un sorcier, peut-être? Ils se l'indiquent du geste et s'écartent de ses pas. Et puis ces yeux bleus et doux, des artifices du diable pour attirer dans l'irrémissible damnation les petits enfants, sans doute? Son intimité avec les « morts » les terrifie, surtout, et la joie qui illumine ses regards, lorsqu'il découvre quelque étrange crâne ou de bizarres objets parmi les ossements poudrés de jaune les épouvantent et peuplent de terribles cauchemars ces imaginations de primitifs — que le mystérieux, l'incompris affolent. Et quand, comme ce Dimanche,

Renaud traverse la foule qui s'en part de l'église, les rustres s'encolèrent au souvenir d'un récent événement. — « Ah! Monsieur Renaud! » grognent-ils en serrant les poings. C'était un samedi, le soir. Un groupe d'ouvriers de fermes jouait aux cartes dans l'estaminet du « Bon Pigeon ». Les esprits s'exaltaient aux péripéties du jeu, s'échauffaient d'exclamations et de rires. Chaque nouvelle « partie » comportant une « tournée » de ce genièvre corrosif et hallucinant, tous les joueurs furent bientôt ivres, fous de l'ivresse, propice à l'éclosion des colères, que procure l'alcool. Et donc les gestes se firent violents, les yeux s'éclairèrent sinistrement et les paroles prirent l'incohérence agressive de l'ivresse mauvaise. Une contestation dégénéra en dispute, et les menaces aidant, ce fut bientôt une épouvantable bagarre. Verres, chaises, tables, servaient d'assommoirs, tombaient comme des pilons et rebondissaient comme des balles de gomme sur les combattants. Ils se frappaient sans voir, ayant la rage, non de vaincre, mais de se battre, de se détruire, de meurtrir. Toute la combativité instinctive de ces brutes se déchainait et, comme les fauves, ils se prélassaient de la volupté du sang, de l'attraction de la mort! Des couteaux miroitaient aux poings et les bâtons brandis, comme des « goeden dag », par les mains nerveuses, frappaient frénétiquement, avec la régularité du pendule et l'impétuosité de l'ouragan.

L'affreux fracas attira les voisins, en quelques minutes tout le village se trouva, foule énervée, sous les fenêtres du « Bon Pigeon ». Et la bataille continuait, des assommés râlaient sous les piétinements des combattants. La foule s'intéressait à la lutte, s'exclamait de satisfaction au meurtre, aux rugissements, aux chutes des ivrognes. Il y eut, tout à coup, une bousculade: c'était une jeune femme, mère l'avant-veille, que le bruit avait attirée, qui du fond de la foule venait d'apercevoir son mari dans la mêlée et qui voulait passer, entrer et l'aller tirer de là. On se bougeait, d'abord, avec des grognements de chiens déran-

gés dans leur repas et puis, voyant son intention, prévoyant qu'elle serait battue, peut-être, la foule s'écarta, comme elle s'écarte devant le belluaire, parce qu'il risque de se faire dévorer, et la foule, addition des instincts, être féroce et impulsif, est avide de ces spectacles. Devant la foule haletante elle eut une hésitation, une angoisse qui dura l'espace d'un éclair, puis, d'une main résolue, ouvrit la porte Elle alla droit à lui, le supplia de sortir, parmi les coups et les projectiles. Il voulait rester, frapper toujours, frapper encore. Alors elle s'accrocha désespérément à lui, hagarde, les yeux fous, les cheveux en tumulte et, par saccades, par bonds, le tira vers la porte, avec des efforts, comme un enfant faible mais courageux qui voudrait tirer hors une fournaise un géant endormi. Et elle le tirait, l'entraînait par le bras, l'engageant par des paroles émouvantes qui parlaient de leur dernier né, et ils allaient atteindre la sortie, lorsque lui, sur un appel des forcenés, leva le poing, se dégagea, et d'un coup formidable la projeta dans les vitres. Ce fut alors dans la foule comme une ébullition. Une, deux, dix personnes, une meute, s'élançèrent vers elle qui défaillait, le poignet tailladé, l'artère béante et vomissant d'impétueux flots de sang. Des bras la saisirent, la portèrent jusqu'à la porte du docteur Renaud. Derrière les rideaux clos, à la lumière de la lampe, Renaud penché, attentif, étudiait, comme en extase, des signes mystérieux sur les os séculaires. On secoua la sonnette, on cogna à la porte. Une attente — qui paraît un peu de l'éternité. — Rien... C'était comme si l'on eût frappé à l'huis d'une maison vide et les échos étaient sonores et graves comme ceux des cavernes. Nouvelle carillonnade, nouveaux coups et des cris .. Rien... Rien... et cependant la femme saigne, perd la vie par la plaie ouverte comme un gouffre. Et la foule hurle, vocifère et supplie même. Et le docteur est là, — tout le monde voit nettement son ombre immobile sur les stores — il est à l'étude, impassible, extatique.

La foule grondait, hurlait sous les regards d'or des étoiles, lorsque le docteur d'un village voisin, requis par le curé, s'approcha et mit fin ainsi à cette sinistre aventure. — « Ah! Monsieur Renaud! » grognent, à ce souvenir, les paysans avec des regards terribles.

III

Ce dimanche, puisque le ciel est en fête, Renaud s'en va, flânant, vers le cimetière. Il a fait creuser une vaste fosse, de laquelle il pourra, aisément, fouiller les flancs de cette terre qui lui a révélé, déjà, tant de documents de l'histoire humaine. Le cimetière a maintenant l'aspect bizarrement accidenté des planètes mortes. C'est une perpétuelle alternance de monticules et de trous, de gibbosités grises, noires, jaunes, selon la nature des terres qui les constituent. Renaud, marchant dans un sentier qui festonne dans les déblais, se réjouit à imaginer des trésors dans les parois, dans le ventre de ces terres. Non pas des fortunes, ni des objets précieux et commercables. Il se soucie peu de devenir riche. Il a trop souvent constaté que l'argent était la vertu des coquins et l'intelligence des imbéciles, pour envier l'opulence. Son espoir, son idéal, sa passion est de reculer les frontières du mystère, d'augmenter la conscience humaine, et l'homme se connaissant mieux, meilleur, serait digne du monde nouveau que les lois de l'évolution des sociétés nous promettent. C'est en songeant ainsi qu'il arrive à la fosse et descend. Il fait humide : il a plu la nuit. Il explore son nouveau champ d'étude et redevient songeur. Mais voici qu'un bruit, comme un craquement de mur qui lézarde, lui fait lever la tête vers l'espace, le ciel qui, tout là haut, n'est qu'une petite tache idéalement bleue. Et, l'oreille attentive, l'œil étonné, il écoute et s'inquiète, lorsqu'un nouveau bruit, bref comme un arrachement, lui donne l'intuition d'une catastrophe. Voilant le ciel, une obscure

nappe de terre s'avance vers lui avec toute la vitesse de son poids et l'écrase, l'étouffe. L'avalanche noire et humide lui tombe, le couvre, pèse sur lui et incruste dans les chairs les boutons de ses habits, lui serre les côtes et fait pénétrer, avec d'horribles douleurs, les tresses de son chapeau dans son front — si profondément qu'il se croit scalpé. Toutes ces sensations se succèdent, brèves, en une course folle. Hé, oui ! c'est fini, et maintenant qu'il se croit définitivement perdu, il se laisse penser, bercé, dans une sorte de syncope consciente, et les idées parcourent sa tête comme des éclairs — nettes et rapides...

Au village, la nouvelle de l'éboulement s'est déjà répandue. Les paysans apprennent la victime avec des sourires féroces et voient dans la catastrophe un exemple des châtiments que Dieu destine aux impitoyables. Tout le peuple des champs est accouru au cimetière et ce sont, là, des rumeurs de foule agitée, des rires, des imprécations. Des groupes se font, des exaltés déclament contre l'enseveli, rappellent, exagèrent les haines qui accablaient Renaud. Et bientôt la foule ainsi excitée s'enivre d'espoir atroce, la multitude s'affole du crime, hurle la mort et l'âme collective revoit la jeune femme sanglante sous les fenêtres du docteur Renaud, l'autre samedi...

Des militaires bêchent, ouvrent une tranchée. Ils manœuvrent la pelle avec les mêmes régularités de mouvement, le même automatisme que s'ils s'exerçaient au tir. Une... deux... une... deux... une..., un pied appuie sur la bêche... ; deux, une manœuvre des bras la soulève chargée de terre ; et une... deux... le même travail mécanique se répète, continue. Et la foule crie, avec une lugubre intonation : « A mort ! A mort ! A mort ! » Ces cris tombent rythmés et résonnent comme des roulements de tambours...

Sous l'énorme masse Renaud frissonne à la pensée qu'il ne serait peut-être jamais retrouvé. Les mères diront sa mort aux enfants qui vont jouer dans le sable, pour leur faire peur. Sa bouche, malgré ses efforts, s'ouvre

et dans une affreuse angoisse il essaye d'en chasser la terre, qui l'étouffe... Et voici qu'il entend agiter la terre, très haut, très loin de lui et cela lui donne un espoir. C'est un peu de lumière dans la sombre perspective du trépas. Des chants de cloches lui viennent aux oreilles et lui rappellent les plus chères années de sa vie, sa naïve jeunesse, sa communion, l'église; toutes les cérémonies du culte lui passent, luxueuses et joyeuses comme des fêtes, devant les yeux. Et voici que tout s'apaise autour de lui, les bruits s'évanouissent, il ne sent plus rien; c'est très doux. Et subitement, voici, des chocs de pelles, éclats de voix, clameurs de foule... On vient à lui! Cette fois il l'entend distinctement. Il pleure en riant au souvenir du bon air et du clair soleil! La joie est brève, car de terribles cris viennent meurtrir ses espoirs: c'est une foule, furieuse comme une tempête, qui gronde: « A mort! A mort! A mort! » Serait-ce pour lui? Et lugubrement la multitude féline et grandioisement épouvantable reprend: « A mort! A mort! A mort, Renaud! » Oh! oui! c'est contre lui, ces menaces et ces cris. Mais l'essentiel optimisme de l'homme surmonte ses craintes, il croit à une hallucination, à un cauchemar. Et c'est vrai, puisque les pelles travaillent, les pioches se croisent, et que le poids cesse de l'écraser: il devine l'air, présume la joie de la résurrection. La foule trépignante laboure le sol, crie, hurle! Et tout s'arrête, les pelles se reposent, les cris cessent: il est découvert! il entend les travailleurs se donner la nouvelle. Et voici que les vociférations, que les clameurs féroces reprennent, terribles et plus menaçantes. De grands bruits viennent à lui, il devine des pas, comme un furieux galop de cavalerie ou une multitude courant éperdûment... Qu'est-ce là? Les cris sont près, les pas hésitent, comme un troupeau de tigres devant un obstacle, et avec la spontanéité du tonnerre, dans un orage de voix, un délire de gestes, la foule démente, toute la multitude se précipite dans le gouffre, — sur lui! Ah! l'effroyable seconde! —

et l'écrase, s'écrasant, se tuant, se fracassant dans l'infemale dégringolade et, sous la formidable masse humaine, parmi les rugissements sataniques, les plaintes de douleurs, noyé dans le sang de la foule barbare, Elie Renaud expire !

ALBERT BERTHEL

Septembre 1897





LA MAISON VIEILLE

I

*La petite maison
Cachée en les buissons
S'endort sous la caresse
Au rythme de paresse
De la brise chantant
En ce soir de printemps.*

*Le ciel immense est pur
D'un vert formé d'azur
Et d'or léger et pâle.
Le bois bleu qui dévale
Se dresse sombrement
Sur le doux firmament.*

*Les caresses du vent
Ont secoué souvent
La maisonnette frêle;
Son toit moussu, la grêle
L'a crevassé partout;
Mais elle tient debout.*

*Comme un vieux travailleur
Tout courbé sans frayeur
Se penche sur la terre,
Notre nourrice austère;
Le toit de la maison
Touche presque au gazon.*

*Et les étoiles d'or
Tandis que tout s'endort
Là haut, en le ciel, veillent.
La frêle maison vieille
Qui ferme ses gros yeux
Et s'endort sous les cieux.*

II

*Qu'il serait bon, mignonne
Vivre en la senteur bonne
Des grands bois et des pres,
En les murs délabrés
De notre maison frêle
Que bat souvent la grêle.*

*Bien loin des clameurs viles
De nos immenses villes
S'écouleraient nos jours
Et nous aimant toujours
Nous vivrions sans trêve
Au milieu d'un doux rêve.*

*D'un rêve bleu sans voile,
Clair comme les étoiles ;
D'un beau rêve chantant
Notre éternel printemps
Dont tu serais, ma vie,
La fleur la plus jolie.*

III

*Et tu serais ma fermière.
— Tout près de la vieille chaumière
Les poules blanches, les poussins
Courent en un joyeux essaim.
Un coq fier, la mine méchante
Sur un fumier se dresse et chante.*

*La chèvre blanche, un peu plus loin,
Broute un tout petit coin
D'herbe parfumée et fleurie ;
C'est le bétail et la prairie.
Des pigeons blancs viennent du toit
Et volent gaîment devant toi.*

*Le grand soleil, joyeux, inonae
De rayons d'or la tête blonde,
Tandis que tu jettes les grains
Aux poules, aux gris poussins.
Et ton rire en le ciel s'égrène
Avec l'envol d'or de la graine.*

IV

*Et le dimanche nous irions
Gaiment à la petite église
Dont on voit la toiture grise
Là bas au bout des bruns sillons.
Et dans les blés tous les grillons
Nous chanteraient la joie de vivre,
Après l'hiver blanc et le givre.*

*Près du sentier que l'on suivrait
Coulerait avec un murmure
Très doux sous la pâle ramure
Et sous les fleurs, un ruisseau frais.
Il chanterait le bonheur vrai
De vivre d'une vie très-simple
Mais si douce parmi les simples.*

*Le ciel léger serait tout bleu,
Les papillons aux ailes blanches
En essaims clairs, et sous les branches
Passeraient nous frôlant tous deux
Pour s'envoler vers le ciel bleu.
Et de l'Eglise aux cloches grêles
Tinterait la chanson frêle.*

*.
Las! ce que j'écris n'est qu'un rêve,
Un beau rêve très-doux
Car ici bas, la joie est brève
Les poètes sont fous.
Nous n'aurons jamais, ma mignonne,
Les verdoyants buissons,
La prairie claire, les fleurs bonnes
Et la vieille maison.*

JEAN DRÈVE



QUELQUES JOURS EN ALGÉRIE ET EN TUNISIE ¹⁾

Extrait d'un carnet de poche

12 mars. — Constantine

LE ciel ensoleillé nous détermine à entreprendre l'exploration des célèbres Gorges et des curiosités qui entourent Constantine.

Une bonne calèche nous descend dans la vallée au pied du Coudiat-Aty dont nous longeons le versant à travers les gourbis Kabylis accrochés à ses flancs.

En arrivant au Rummel, nous mettons pied à terre pour prendre le sentier de chèvre conduisant au-dessus des chutes et des rapides, jusqu'à la fameuse arcade naturelle, ogive gigantesque, élégante et régulière, qui unit les deux parois opposées.

Le spectacle est grandiose : les rochers surplombants, diversement teintés, se dressent à plus de 200 mètres de hauteur. Au sommet de cette masse de

(1) Voir le *Magasin Littéraire* du 15 Décembre 1897.

granit, qui sert de contrefort à la Kasbah, se trouvaient, jadis, les « trois pierres » fameuses du haut desquelles les pachas faisaient précipiter dans le torrent, consues dans un sac, les femmes ou les esclaves ayant cessé de plaire.

Nous revenons à l'endroit où, en temps de crue, le Rummel se précipite avec fracas d'une hauteur de 60 mètres, bondissant par trois ressauts successifs, en un nuage d'embruns, dans la vallée.

De là, une route charmante, sous un dôme de verdure, mène à l'établissement thermal de *Sidi-Meçid*, dont les eaux sulfureuses-alcalines-ferrugineuses coulent des grottes et alimentent deux grandes piscines. Une des sources, appelée Bourma-er-Rabat, captée naguère par les Romains dans un creux du rocher, est spécialement affectée aux femmes arabes qui viennent y faire leurs ablutions le mercredi, et pieusement jeter dans l'eau des *tomina* (gâteaux de miel), brûler des petits cierges d'encens et immoler des poules noires.

Nous escaladons les contreforts de la route de la Corniche, superbe voie carrossable, taillée dans le roc vif, au-dessus du Rummel et du chemin des Touristes. A chaque pas se développe un panorama inoubliable. Le retour à la gare de Constantine nous offre une succession de tableaux merveilleux.

C'est au *Pont du diable*, à la source thermale toute proche, que l'Arabe vient laver, sans s'inquiéter des curieux, son... unique chemise, et attendre au soleil qu'elle sèche!

Pour avoir une idée exacte de la configuration de Constantine, il faut pousser une pointe jusqu'au *Meçid*. De ce kulm, on domine les précipices et les anfractuosités du Rummel d'où s'élèvent des nuées de corbeaux, d'émouchets et d'urubus (petits vautours) qui remplissent l'air de leurs cris discordants.

Nous nous y rappelons le dicton arabe, un peu naturaliste, mais faisant image : « Bénissez la mémoire
« de vos aïeux qui ont construit votre ville sur un
« roc. Les corbeaux fientent ordinairement sur les
« gens, tandis que, là, c'est vous qui fientez sur les
« corbeaux. »

Constantine doit à ces nécrophages ailés, comme Constantinople à ces chiens vagabonds, de ne pas être empestée par la décomposition de tous les détritits organiques que les indigènes jettent dans le torrent, leur égout collecteur, à eux.



Nous allons nous reposer des fatigues de la journée au théâtre municipal où l'on donne *la Cigale et la Fourmi*, la charmante opérette d'Audran, dont l'action se passant à Bruges, rapporte agréablement notre pensée vers nos chères Flandres.

Une bonne note aux artistes, qui allaient malgré tout : le chef d'orchestre s'était endormi dans son fauteuil au beau milieu de la représentation!



Vendredi 13 mars. — Philippeville

Départ à 6.20 h. du matin en chemin de fer pour Philippeville.

En sortant de Constantine, le railway descend les escarpements de la ville aérienne et serpente ensuite dans les plaines du *Chettaba* au-delà de *Le Hamma*. Le tunnel passé, le train, par une large courbe, monte les pentes des *Toumict*, à une altitude de 806 mètres, vers le *Col des Oliviers* qui forme la crête séparative de Constantine et de Philippeville.

Il y a 86 kilomètres entre ces deux localités. Par *Robertville* et *S^t Charles* nous atteignons la

luxuriante vallée de *Safsaf*, puis *Darémont* et enfin *Philippville*, bâtie en 1838, pendant le règne de Louis-Philippe, sur les ruines de l'ancienne cité phénicienne *Rus-Licar*.



Elysée Reclus raconte, que lorsque les Français y débarquèrent, ils ne trouvèrent sur la plage, à l'emplacement de la vieille ville, que des masures blotties au pied de murailles en ruine. Ils achetèrent le tout aux indigènes au prix dérisoire de 150 francs.

Aujourd'hui, la nouvelle ville offre un aspect très-pittoresque : les constructions sont élégantes, les champs fertiles, les montagnes couvertes de bois, et les fortifications elles-mêmes ont un certain cachet d'élégance. Elle est traversée dans toute sa longueur par la rue Nationale, bâtie sur le ravin de Grikda. Cette belle artère part de la place de la Marine et aboutit à la porte de Constantine ; elle est bordée de maisons à arcades ; à droite et à gauche, des ruelles transversales montent à l'escalade des collines par de fortes rampes ou par des escaliers.

L'église catholique occupe un bel emplacement. A voir la mosquée et les ruines du théâtre Romain.

Un endroit vraiment enchanteur c'est la place de la Marine, avec sa terrasse élevée, d'où l'on domine le grand Golfe, compris entre le cap de Fer et le cap Bougaroni, au-delà de la crique de Stora, ancien port des Génois. Cet immense bassin de 39 lieues d'ouverture, est remarquable par l'aspect verdoyant des terres qui l'encadrent : quelques sites délicieux apparaissent au fond de petites plages coupées de pointes de rochers.

Nous étions rentrés à Constantine vers 5 h. du soir.



14 mars. — Hammam-Mescoutine

Ne voulant pas quitter la cité aérienne sans avoir vu de près le fameux *Chemin des touristes*, j'em'échappe de l'hôtel dès 6 h. du matin, pour en gagner l'entrée, à 580 mètres d'altitude. Il rappelle, d'une manière frappante, ces passerelles audacieusement accrochées aux rochers au-dessus des abîmes suisses, dans les gorges de la Tamina, de Triège, de Durnant, de Trient et autres. Voici comment le décrit Louis Piese dans le Guide Joanne : « Une série d'escaliers scellés dans la paroi verticale de l'immense falaise, descend sur une plate-forme de laquelle on embrasse les grandes cascades, les massifs touffus de Sidi-Meçid et la vallée inférieure du Rummel. De cette plate-forme, dominée en face par la Kasbah, le chemin devenant aérien, descend jusqu'à la grande voûte, ogive naturelle qu'il traverse horizontalement à une hauteur de 30 mètres au-dessus du lit du Rummel.

« Le chemin continue à pénétrer dans l'intérieur des gorges, toujours en descendant, et passe sous la deuxième voûte pour arriver à 21 mètres au-dessus du torrent. C'est là, au point dit « *El-Kantara* » que les eaux filtrant à travers la roche, ont créé des stalagtites, des stalagmites, toute une série de vasques dentelées, en albâtre vert et nacré. La sortie de la troisième voûte se fait par un escalier en pierre taillé dans la paroi rocheuse, puis par un second escalier, en vis d'Archimède, renfermé dans une tour et enfin, par une succession de tunnels, d'escaliers en fer, de galeries et de plates-formes, on remonte au niveau de la grand'route à 536 mètres,

pour aboutir, à la sortie du ravin, au Pont du Diable. »



J'ai mis près de deux heures à faire cette incomparable promenade. A mon retour, je trouve nos valises bouclées, et à 11.30 h. le train nous emporte vers Hammam-Mescoutine.



L'Établissement thermal de *Hammam-Mescoutine*, où nous arrivons à 4 h. de l'après-midi, fait partie du domaine de 1300 hectares qui fut concédé au docteur Moreau, ancien médecin de l'armée française.

Les bâtiments de l'hôtel, modeste mais confortable, la ferme, les chambres à loger avec verandahs, encadrent un grand jardin planté de frênes, d'eucalyptus, d'oliviers et de térébinthes.

Avant la venue du docteur Moreau, le pays n'était qu'une vaste forêt vierge infestée par les fauves. Aujourd'hui, il est en grande partie déboisé; seuls, les serpents, attirés par la chaleur des eaux, y sont encore nombreux et l'hôtesse nous raconte que, quelques jours avant notre arrivée, sa fille avait trouvé dans son lit une grosse vipère noire! Inutile de dire qu'avant de nous coucher, nous passons l'inspection minutieuse de notre chambre.



Les eaux minérales d'Hammam ont une température de 96 degrés centigrades. Elles contiennent à l'état de solution des sels calcaires dont les dépôts abondants s'accumulent rapidement et forment des cônes que leurs eaux jaillissantes, leurs vapeurs sulfureuses et leurs stratifications de lave font ressembler à de petits volcans.

Ces phénomènes ont vivement frappé l'esprit superstitieux des Arabes et donné naissance à une foule d'histoires diaboliques, car les Bédouins voient partout le *Djénoun* (démon, esprit du mal).

Voici, d'après une brochure de M. Rouyer, que nous avons trouvée à l'hôtel, l'origine qu'attribuent les Arabes à ces eaux thermales en même temps que le récit d'une des légendes les plus accréditées chez ce peuple naïf :

« Le Roi Salomon avait construit des bains sur
« toute la terre et en avait donné la garde à des
« génies qui étaient à la fois aveugles, sourds et muets,
« afin qu'ils ne pussent ni voir, ni entendre, ni redire
« ce qui se passait dans ces bains merveilleux. Or,
« le Roi Salomon, malgré sa sagesse proverbiale,
« est mort comme un simple mortel qu'il était, et
« depuis lors personne n'a pu faire comprendre aux
« génies que leur maître était parti, et ils continuent
« à chauffer les bains, ainsi que Salomon le leur
« avait prescrit. Voilà pourquoi il y a des eaux
« constamment bouillantes à Hammam-Meskoutine
« qu'on appelle : *Bains des Damnés.* »

Passons à la légende :

» *Brahim* et *Fatma* avaient deux enfants dont
« trois moissons avaient à peine séparé la naissance.
« *Ali*, le premier né, était, à quinze ans, le plus
» beau cavalier de sa tribu. Nul, mieux que lui, ne
« domptait un cheval fougueux ; il excellait à lancer
« un trait à la course, à frapper de mort l'hyène ou la
« panthère, et ce courage si brillant n'effaçait en lui
« aucune des grâces naïves de la jeunesse.

« *Ourida* (Rose), sa sœur, était belle comme la
« fleur dont elle portait le nom, fraîche comme la
« rosée du matin ; ses pieds étaient légers comme
« les pieds de la gazelle ; ses mains étaient douces
« et blanches comme le lait ; ses yeux noirs étin-

« celaient comme une étoile au sein des nuits. Ils
« s'aimaient tous deux d'un amour tendre et pur.
« Les premières ardeurs de la jeunesse, loin d'affai-
« blir ce lien sacré, le resserrèrent de plus en plus.
« Vainement les jeunes filles de la tribu provoquaient
« Ali du regard et du sourire ; vainement dans les fan-
« tasia brillantes, Ourida se voyait entourée des jeunes
« cavaliers, amis de son frère ; les deux cœurs demeu-
« raient insensibles. Pour Ali, nulle fille n'égalait en
« beauté Ourida ; et, de son côté, Ourida se disait tout
« bas que nul homme n'était comparable à son frère.

« Déjà à ce sentiment si tendre qui remplissait
« leurs âmes, se mêlait un trouble secret. Ourida
« rougissait sous les baisers de son frère ; Ali était
« tremblant comme une tige d'asphodèle lorsqu'il tenait
« dans sa main la main tremblante de sa sœur. Bien-
« tôt la révélation fut complète : cet amour jusque-là
« si touchant, si noble, si pur, ne fut plus qu'une
« passion coupable. Qui le croirait ? Leurs parents ne
« cherchèrent point à en éteindre les feux sacrilèges.
« C'est que Brahim était riche et possédait d'im-
« menses troupeaux qui couvraient les rives du
« *Chedakra*, lorsqu'ils venaient le soir s'y désaltérer,
« avant de rentrer dans l'enceinte du douar. Ces
« tentes, ces bœufs, ces esclaves, toutes ces richesses
« de Brahim n'auraient point à subir de partage si
« le frère et la sœur s'unissaient dans l'hymen.

« Cependant *Amar*, le cadî, était un homme de
« bien et soumis à la loi de Dieu ; il résistait aux
« prières d'Ali, aux larmes de la jeune fille.

« Horreur ! un matin le cadî fut trouvé mort
« dans sa tente et on ne put découvrir la main
« qui l'avait frappé.

« Le vertueux *Amar* eut pour successeur un
« homme puissant et considéré, lié d'amitié avec Bra-
« him depuis de longues années.

« Bientôt le mariage d'Ali et d'Ourida fut publi-
« quement annoncé, et le nouveau cadi ne refusa
« pas de prêter les mains à l'accomplissement de cette
« union coupable.

« Les préparatifs de la noce se font avec éclat;
« devant le luxe déployé par le vieux Ibrahim, la
« conscience publique se tait et s'apaise. En présence
« de ce couple charmant, émus de tant d'amour, les
« jeunes hommes et les jeunes femmes trouvent des
« paroles d'indulgence et de pardon. Le jour est fixé;
« de toutes parts arrivent des cavaliers revêtus de
« leurs plus beaux costumes; des tentes hospitalières
« aux couleurs éclatantes s'élèvent au loin dans la
« plaine; de grands feux sont allumés ça et là; le
« kouskoussou bouillonne dans des vases immenses,
« les bœufs et les moutons rôtissent tout entiers sur la
« braise. Les jeunes gens marient leurs chansons aux
« bruits de la fantasia; le hennissement des chevaux,
« les cris de la foule se mêlent aux sons aigus du
« *thoul* et de la *derbouka*.

« Silence! voici le cortège! Voyez la fiancée,
« comme elle est belle et comme elle éclipe cet
« essaim de jeunes filles qui se pressent autour d'elle,
« toutes parées de leurs plus beaux pendants d'oreilles
« et de leurs colliers de girofle parsemés d'ambre
« et de corail. Entendez ces cris joyeux, ces chants
« d'amour et de fête! Que parliez-vous de crime et
« d'inceste? Tenez! jamais le ciel ne fut plus pur,
« jamais les rayons du soleil ne dorèrent d'un plus
« vif éclat la cime des bois et le gazon des plaines.
« Dieu lui-même, en faveur de tant de beauté et de
« tant de jeunesse, pardonne à cette union inaccou-
« tumée.

« Non! Dieu ne pardonne pas! Tout à coup
« le ciel s'obscurcit; l'éclair sillonne et déchire la nue;
« le tonnerre gronde avec fracas; la terre tremble

« et menace de s'entr'ouvrir. On fuit en désordre
« on se presse, on se heurte ; même dans ce moment
« suprême, les deux amants n'ont point oublié leur
« amour : Ali presse sa fiancée dans ses bras et
« semble défier la colère céleste.

« Tenez! les voyez-vous encore, s'étreignant dans
« un dernier baiser. Ces corps qu'animaient naguère
« tant de jeunesse et tant d'amour, ne sont plus
« maintenant que deux pierres colossales, monuments
« éternels du châtement divin!

« Après d'eux, cette pierre plus élevée, c'est le
« cadî, victime de sa coupable indulgence ; on le
« reconnaît encore au turban qu'il portait sur la tête.
« Derrière Ourida, voyez-vous le chameau qui por-
« tait les présents de la noce; et plus loin, Brahim
« et Fatma, qu'une étreinte convulsive a rapprochés
« en mourant ?

« Et cette foule foudroyée, ces musiciens dont
« la tempête a brisé les instruments; ces serviteurs,
« ces vierges immobiles, ces tentes pétrifiées, tout
« enfin, tout atteste et la grandeur du crime et la
« puissance du châtement!

« Et pour que les hommes ne perdent pas la
« mémoire de cette punition solennelle, pour que
« sans cesse la colère céleste se montre présente et
« inassouvie, Dieu permet que les feux du festin
« brûlent éternellement, qu'une fumée épaisse, des
« eaux bouillantes jaillissent du sein de la terre et
« que des grains blancs, pareils à ceux du kous-
« koussou, couvrent le sol désolé. »



Après le dîner, pris en commun avec le vieux marquis de Bath et sa charmante fille, nous allons terminer la soirée sur la terrasse. La nuit nous apporte

doucement sa délicieuse fraîcheur et son grand silence que viennent interrompre de temps en temps, le cri des chacals ou l'aboïement des chiens de garde des douars.

Sur un ciel bleu foncé où brillent des myriades d'étoiles se détachent nettement au loin les collines fortement boisées et la brouse hérissée des vallées. Toute cette région forestière, qui s'étend jusqu'à Bône, était, avant la conquête française, le domaine privilégié du lion. Les grands fauves ont fait place aux sangliers qui foisonnent dans le pays où ils commettent des dégâts considérables. Ici, plus volontiers encore que dans nos Ardennes, ces animaux se réunissent en bandes, dévastant les jardins et les champs. Aussi les grandes chasses s'y imposent-elles fréquemment.

Alors, les chefs arabes et les indigènes de grande tente, c'est-à-dire de condition élevée, montent à cheval, suivis de traqueurs et de rabatteurs. Des *sloughis* (lévriers) et des chiens Kabyles, les accompagnent; ces animaux ont le flair pour guider les chasseurs vers les bauges.

Aux cris des hommes, aux aboïements des chiens le sanglier se montre un peu hésitant tout d'abord, mais bientôt, harcelé de toutes parts, il fait résolument tête à ses adversaires. Les chasseurs montés le voient venir à eux. Grâce à l'agilité de leurs chevaux, ils voltigent autour de lui, l'irritent, s'élancent à sa rencontre, essayent de l'intimider et de le faire reculer; puis, brusquement, à quelques pas de *l'alouf*, qui s'est arrêté soudain, tout prêt à éventrer le premier cheval qui se trouvera à la portée de ses défenses, ils tournent bride lestement et se jouent de la fureur de la bête.

L'animal cerné par la troupe des chasseurs, ne sait plus dans quelle direction s'échapper; autour de

lui, resserrant leur ligne, les cavaliers, comme pris de vertige, se tordent sur leurs selles, en poussant des cris gutturaux; le tumulte devient indescriptible. Enfin le sanglier se décide et fond sur un cavalier isolé; mais le chasseur s'est lestement dérobé : les défenses de l'animal frappent dans le vide, tandis que les balles pleuvent sur lui de toutes parts. Il s'affaisse alors sous les coups, à moins qu'il n'ait encore assez de force pour gagner, blessé et sanglant, un fourré où ses ennemis ne pourront pénétrer.

Le sanglier mis à mort, les chasseurs poussent, en guise d'hallali, des cris discordants; on lui ouvre le ventre et on le bourre de plantes aromatiques, précaution utile pour le transport du gibier par ces hautes températures.

Un sanglier pesant de 150 à 200 kilos, se vend vingt francs (1).



15 mars. — Bône à Hippone

Bône, où nous arrivons le 15 mars, à 10 h. du matin, est à 108 kilomètres d'Hammam-Meskoutine.

La ville est en liesse : les Chrétiens fêtent la Mi-Carême et les Musulmans la fin du Ramadan.

Bône, la quatrième ville d'Algérie, est bien bâtie dans sa partie française, soigneusement entretenue, ce qui lui a valu le joli nom de « la Coquette ».

Elle est dominée par le fort *Santons* et la Kasbah construite au XIV^e siècle, par les beys de Tunis, sur une colline de 500 mètres de hauteur.

Un mur crénelé, percé de six portes, l'entoure.

Une belle avenue, plantée d'eucalyptus et de palmiers, agrémentée de squares élégamment fleuris,

(1) CONSTANTIN AMÉRO, du *Journal des Voyages*.

la coupe dans toute sa longueur, et descend vers le port, où les navires de tous tonnages viennent accoster à quai. La rade s'y déploie sur une étendue de 80 kilomètres.

Au nord de la ville, la Kasbah couronne une haute colline d'où, par des ruelles sombres et escarpées, descend la cité arabe qui a conservé son caractère primitif. Là, grouillent les indigènes drapés dans leurs plus beaux atours, les turcos et les spahis en grand uniforme et des nuées d'enfants étrangement accoutrés, fêtant tous ensemble, et très-bruyamment, la fin du Ramadan.

A chaque coin de rue rissent les saucisses, les queues de mouton et les gâteaux au miel : l'atmosphère est littéralement saturée d'odeurs de graisse et d'huile en ébullition.

Du haut de la Kasbah, la vue sur le golfe est magnifique; elle découvre au Nord-Est le cap de Garde, au Sud-Ouest le cap Rosa, au Sud le mont Edough et les plaines fertiles où la Seybouse et la Boudjima déroulent au loin leurs lacets d'argent.

On nous fait remarquer un mamelon couvert d'orangers : c'est là que fut *Hippone* où vécut *St-Augustin*.



Après avoir déjeuné au très-bon *hôtel d'Orient*, nous prenons une voiture pour aller pèleriner aux ruines célèbres « sur lesquelles, dit *l'Univers*, plane le « souvenir d'une des plus grandes illustrations du « monde chrétien ». On suit, à la sortie de Bône, la belle route de Constantine, le long de la *Boudjima* que l'on traverse sur un pont antique, un peu au delà de la koubba de Sidi-Ibrahim. Ça et là, émergent du sol quelques vestiges de l'ancienne *Hippo-*

Regius des Romains, l'*Ubbā* des Carthaginois, entre autres un énorme fragment de mur et une arcade élancée. Certains chercheurs y veulent voir les vestiges de la basilique de la Paix, dans laquelle St. Augustin prononça son fameux discours « *de tempore barbarico* », encourageant son peuple à l'approche des Vandales.

A mi-hauteur de la colline se trouvent les curieuses citernes romaines, restaurées par les Français et servant à l'alimentation de la ville de Bône. Ce sont de vastes salles carrées creusées profondément dans la montagne et séparées par d'énormes arceaux.

Plus haut, au centre d'un bosquet d'oliviers, se dresse, sur un autel en marbre blanc entouré d'un grillage, la statuette en bronze de St. Augustin. On appelle ce monument le « tombeau de St. Augustin »; à certains jours, les habitants de Bône y assistent en foule à la messe célébrée en plein air.

Au sommet de la montagne, s'élèvent l'imposante basilique d'Hippone, non encore achevée, et le grand hospice des vieillards construit par Mgr Lavigerie.

Notre course se termine à la promenade très-fréquentée et très-animée de la Corniche, sur les rives de la baie de Bône.

Nous revoyons, le soir, le quartier arabe en plein mouvement. Quel contraste avec le morne silence de la ville française où l'on rencontre à peine quelques masques honteux se faulant entre les arcades pour se rendre au bal de la Municipalité.



16 mars. — En route vers Tunis

Le trajet est long : il faut 12 heures de chemin de fer pour arriver de Bône à Tunis. Mais que de charmes au cours de cette route et comme le temps

passé vite au défilé de ces sites superbes rappelant les Alpes!

Depuis la gare de Duvivier, au 55^e kilomètre, la voie ferrée, se détachant de celle de Constantine, oblique vers le Sud-Est, franchit la Seybouse, traverse la riante vallée de l'Oued-Melah et gravit, à Medjez-Sfa, la fameuse rampe de 25 millimètres au mètre sur 27 kilomètres de longueur. Il s'agit d'atteindre le col de Fedj-Makta sous lequel elle passe en tunnel.

Le train s'enfonce dans une forêt de chênes-lièges, côtoie le torrent, contourne en corniche une suite de collines et serpente dans le paysage de manière à nous laisser admirer à l'aise sa sauvage grandeur.

A 7 kilomètres de Souk-Ahras, à la sortie de la gorge du Colimaçon, la route atteint son maximum d'altitude. De ce plateau, le panorama est de toute beauté.

Puis l'aspect change : les forêts demeurent mais coupées d'éclaircies : terres arables et riches pâturages qui font de Souk-Ahras un grenier d'abondance et un centre de commerce important. Cette ville nouvelle compte 5500 habitants; elle est édifiée sur les ruines de *Thagaste*, qui fut le siège d'un évêché : c'est là que naquit S^t. Augustin le 13 novembre 331.

Sur une longueur de 98 kilomètres, de Souk-Ahras à *Ghardimaou*, (frontière et douane Tunisiennes) et jusqu'aux gorges de *Béja*, la voie ferrée ne quitte pas la vallée de la Medjerda, prodigieusement fertile et bien cultivée.

Plus loin, près de *Sidi-Merkin*, tribu des Oulad-Arfa, l'on entre dans les plaines du Dakhlat-el-Mahouin, larges de 25 kilomètres, qui s'étendent sur une longueur de 60 kilomètres jusqu'à Souk-el-Khenus, au pied des montagnes noires de la *Kroumirie*.



Les *Kroumirs* forment une tribu très-importante. Ils guerroyèrent longtemps contre les beys de Tunis et tinrent un moment en échec les troupes françaises.

La région qu'ils occupent s'étend du côté de la mer, du Cap Roux jusqu'au Cap Negro, et s'avance dans l'intérieur de la Tunisie jusqu'au bassin de la Medjerda qu'elle comprend en partie.

Autant les villages Kabyles du Djujura présentent un aspect intéressant, autant les gourbis en branchages et les huttes de pierre et de boue, couvertes de liège, des Kroumirs, paraissent misérables.

Dans ces taudis vivent ensemble gens et bétail : une simple claie les sépare.

Les hommes sont vêtus de la gondoura, chemise sur laquelle ils passent un ou deux burnous, selon la saison. Ils ont pour coiffure la calotte tricotée ou la chechia en feutre rouge, et pour chaussure l'espadrille en cuir.

Les femmes se drapent dans une ample pièce d'étoffe, ordinairement d'un bleu sombre, attachée aux épaules par des broches de métal.

Une ceinture d'étoffe éclatante leur serre les reins. Elles se couvrent la tête d'une toque enroulée d'un mouchoir de couleur.

Les Kroumirs, en pratique, n'admettent pas la polygamie ni l'existence légale du concubinat, mais, pas plus qu'en Kabylie, la femme n'a de personnalité civile ; elle n'est pas censée avoir une âme !



Nous arrivons à *Beja-Gare*, à 6 h. du soir. La table d'hôte est servie au buffet. N'ayant rien pris depuis notre départ de Bône, nous faisons honneur au premier repas qui nous est offert sur le sol tunisien.

La nuit tombe tout-à-coup et dérobe à nos regards

le défilé de Mtarif ou gorge de la Medjerda, et le village de Medjez-el-Bab, où je reviendrai pour serrer la main à notre compatriote M. Léopold Dumont de Chassart.

Dix heures sonnent à notre arrivée en gare de Tunis.

Nous descendons à l'*Hôtel de Paris* où nous recevons de la famille *Audemard* une hospitalité dont nous lui gardons le plus reconnaissant souvenir.

Audenarde

PAUL RAEPSAET

(*A suivre*)





RÊVE

*Une branche de lilas cueillie à tes lèvres,
Une très douce musique entendue à deux,
Puis le rythme ailé d'une source aux rires bleus
Et la fatigue aimée d'un souvenir de fièvre.*

*Un rêve, un pâle rêve de nuit d'été,
Le frolement léger d'un pas en la nuit claire,
Puis des errances enlacées vers des clairières
Et ce serait là tout mon amour souhaité.*

*Des nuits embaumées en des bois aux verdeurs pâles,
Des phrases bonnes jetées en fêtes aux fées,
Tout un doux roman de bleu qui chante et s'exhale.*

*Nos rêves adoucis — nos âmes embrumées,
Sur ton front des baisers — à tes lèvres des rires,
Et dans nos cœurs amis l'amour qu'on sent frémir.*

PROSPER ROIDOT





PETITE CHRONIQUE

M. Sully Prudhomme a livré ses vers de jeunesse à M. Francis de Croisset, l'un des jeunes poètes belges qui s'en sont allés conquérir, à Paris, tout simplement, la gloire. M. de Croisset, qui les publie, y gagne plus que M. Sully Prudhomme.



Un écrivain catholique justement réputé, qui s'était constitué, depuis un demi-siècle, le champion de la mémoire de Christophe Colomb, le comte Roselly de Lorgues est mort, le 2 janvier, à l'âge de quatre-vingt-treize ans. C'est une très noble vie qui s'éteint. Si, quelque jour, l'Église décerne au Révélateur du Globe la suprême gloire de la canonisation — et c'est l'espoir de bien des croyants — M. de Lorgues comptera parmi ceux qui travaillèrent le plus à faire éclater, dans cet admirable génie, la sainteté.



M. Huysmans écrit à M. l'abbé Mœller, à propos du pauvre Buet, une intéressante lettre que reproduit *Durendal*. Nous y lisons ceci :

« Sa position était singulière. Les catholiques auxquels il était, en tant qu'ouvrier des lettres et que journaliste, très supérieur, le tenaient en suspicion, parce qu'il écrivait dans les journaux laïques et s'éditait chez des éditeurs profanes. Et le clan des lecteurs mondains s'écartait de lui, lui reprochant de sentir la sacristie et l'y renvoyant.

« La vérité, c'est que le pauvre Buet faisait comme il pouvait ! Il avait été durement, féroce, exploité par les industriels pieux. Sauf Palmé, qui fut bon pour lui, les autres éditeurs l'étranglèrent. N'ai-je pas vu, au moment où sa femme mourait, où il lui fallait trouver de l'argent à tout prix, faire un certain traité, en bonne et due forme, que lui imposa une librairie religieuse, placée sous le vocable d'un grand saint ; on lui achetait dix volumes, en toute propriété, avec droit d'en tirer toutes les montures, le tout pour une somme de mille francs. Et encore, la somme ne fut-elle pas payée d'un coup !

« En résumé, Buet fut un brave homme, très malheureux et digne, à tous égards, de pitié. Qu'il n'eut pas un talent de premier ordre, cela

se peut, mais combien d'autres qu'il valait bien et qui ont largement vécu avec leur plume, alors que lui crevait littéralement de faim ! Cette déveine était à noter, comme il était bon aussi de signaler l'effroyable égoïsme et l'impitoyable lucre des catholiques qui, non seulement ne secourent point, mais encore fançonnent les malheureux qui se vouent à les défendre. »



L'Art Moderne, inaugurant sa dix-huitième année, célèbre une fois de plus « la belle race aryenne, la seule indéfiniment éducable, essentiellement progressive, inlassablement inventive ». Ces mots signent l'article. Il serait temps que M. Edmond Picard enfourchât quelque autre dada.



M. le comte d'Haussonville, répondant à l'Académie, à M. Vandal, a inauguré une périphrase jugée des plus spirituelles, sous la coupole. La voici :

« Chaque fois que M. Say prononçait un discours, c'était un régal auquel toute la Chambre prenait le même plaisir. Son éloquence était toujours applaudie; mais ses avis étaient rarement écoutés. Un jour, cependant, il obtint, après une discussion assez vive, le relèvement d'un crédit de douze mille francs. Quelques instants après, il rencontra à la buvette un de ses plus ardents contradicteurs : « Eh bien, tu les as, tes douze mille francs, gros père, lui dit celui-ci, en lui envoyant amicalement un coup de poing *un peu au-dessous de la poitrine.* »



Lu, dans le *Spectateur catholique* de novembre, avec plusieurs beaux sonnets franciscains, ce poème de M. Fernand Séverin :

En Ombrie

Ce beau pays qui s'offre, à qui descend des monts,
Tout baigné d'aube, entre ses nobles horizons,
C'est l'Ombrie : un pays dont la douceur est grave...

O pèlerin, qui vas, mais qui n'espère plus,
Arrête enfin les yeux sur ses coteaux élus,
Et dis-moi si ton rêve a rien d'aussi suave.

Là-bas, les horizons frissonnent dans l'azur;
L'air est en paix; le jour, idéalement pur;
Une joie angélique et chaste est dans l'espace.

Il semble qu'un matin pascal, 'iède et charmant,
Enveloppe ici tout de son enchantement,
Et la nature a l'air d'être en état de grâce...

Mais, si délicieux que soit ce pays cher,
Quelque chose de plus que la douceur de l'air
Fait que l'âme s'y plaît et s'y rêve un asyle.

L'amour divin, jadis, a visité ce lieu...
 Vois ! jusqu'en notre siècle abandonné de Dieu,
 Il rêve, en souriant, à l'ineffable idylle.

Si jamais notre cœur, secouant son fardeau,
 Sut brûler ici-bas d'un feu digne d'en haut,
 Seuls, les vallons d'Assise ont vu cette merveille.

Ce pays fit envie, un jour, au Séraphin...
 Quel que soit ton souhait, tu chercherais en vain
 Une terre que nimbe une gloire pareille !



La *Jeune Belgique* annonce mélancoliquement, en un suprême numéro de Noël, qu'elle a vécu. A vrai dire, depuis que, voici trois ans, une désastreuse querelle littéraire, vite aigrie, avait scindé en deux groupes hostiles ses collaborateurs, et que les scissionnistes, dirigés par MM. Verhaeren et Eckhoud, avaient fondé le *Coq rouge*, la belliqueuse revue ne vivait plus qu'à moitié.

Quelques-uns de ses poètes, MM. Giraud, Gilkin, Gille, se raidissaient contre le mauvais sort, s'obstinaient bellement à la tâche entreprise ; mais, quoi qu'ils fissent, leur lassitude se trahissait ; visiblement les jours de la *Jeune Belgique*, devenue rechignarde et grondeuse, étaient comptés. Elle aura eu, du moins, avant de mourir, la satisfaction d'enterrer son rival, le *Coq rouge*.

Au point de vue moral, l'action de la *Jeune Belgique*, qui recrutait indifféremment ses collaborateurs dans tous les camps philosophiques et religieux, ne fut pas toujours irréprochable : la devise arborée, *l'Art pour l'Art*, susceptible d'interprétations variées, mauvaises ou bonnes, et qui suscita d'innombrables disputes, entraîna maints poètes et conteurs, trop exclusivement soucieux de la forme, à de regrettables licences de plume.

On ne saurait néanmoins, sans une injustice flagrante qui friserait la sottise, méconnaître les services rendus aux lettres, dans notre pays, par la phalange de lettrés enthousiastes et ardents, qui fondèrent et maintinrent sur la brèche, pendant dix-sept ans entiers, la *Jeune Belgique*.

Avant eux, sans doute, la Belgique avait eu des écrivains : Van Hasselt, Charles de Coster, Octave Pirmez, d'ailleurs inconnus ou méconnus. Ils eurent, eux, le mérite, non seulement de réclamer justice pour ces devanciers, mais encore de grouper puissamment les efforts et les talents de la génération montante, d'exalter chez elle à un haut degré la passion de la beauté, de créer une atmosphère sympathique aux lettres, et d'activer ainsi, de stimuler la renaissance littéraire affirmée, dans notre patrie, par de nobles œuvres.

La plupart des poètes, des conteurs, qui honorent cette renaissance et dont la renommée a passé les frontières, ont fait, dans la *Jeune Belgique*, leurs premières armes, y ont conquis leurs éperons, lui ont donné la plupart des pages aujourd'hui célèbres.

La revue fondée par Max Waller, d'impertinente et gracieuse mémoire, aura sa place importante et non sans gloire dans l'histoire des lettres belges. Même parmi ceux qui parfois la durent blâmer, elle laissera de vifs regrets.

Cet hommage rendu, qu'il nous soit permis de constater que les seules revues littéraires qui subsistent chez nous et qui fassent preuve de vitalité — l'*Art Moderne* mis à part, car exclusivement critique — ont été fondées par de jeunes lettrés catholiques et se piquent d'être fidèles à la fois à l'Art et à Dieu. Puissent-elles, à leur tour, révéler de nobles talents et susciter de belles œuvres!



Un congrès, organisé par la rédaction de la *Lutte*, réunira à Bruxelles, le mois prochain, pour la discussion de quelques esthétiques d'actualité, la jeunesse lettrée.

M. D.





UN PEINTRE DU PEUPLE ET DU PAYSAGE PRUSSIENS

M. LUDWIG DETTMANN



Ludwig Dettmann n'a pas rien que le mérite d'être un paysagiste fort habile, mais il a découvert un nouveau monde de types et de sites à exploiter. Qui se souvient des cinquante premières pages du voyage en Russie de Théophile Gautier, consacrées au Schlesswig-Holstein, à Lübeck à la Baltique? Par ses saines et hardies peintures de Poméranie et de la Marche de Brandeburg M. Dettmann en a confirmé la justesse d'expression. Cet artiste est, par excellence, le peintre des rives de l'*Ostsee* allemand; il a appris au monde la beauté *sui generis* du littoral prussien; il a obtenu à cette région si injustement ignorée les grandes et les petites entrées dans la géographie de l'art, ni plus ni moins que ne les ont la Bretagne, la Normandie ou la Camargue. Et, du coup, ce peintre voyant juste et son prédécesseur littéraire ayant vu en peintre se sont rencontrés dans les mêmes gammes de ton, les mêmes harmonies de couleur. Et nous pouvons maintenant mieux comprendre qu'elles aient tant frappé Gautier, en même temps que vérifier son exactitude. Dans cette presque même contrée les mêmes choses exactement frappent Dettmann, ce qui est assez remarquable parce que

souvent les habitants d'un pays en savent moins bien que les étrangers sentir la véritable originalité. On connaissait déjà de longue date le paysage alpestre bavarois; mais le paysage allemand proprement dit est de création récente; Hans Thoma surtout en a donné les plus complètes synthèses; la Forêt Noire et le Taunus, paysages moyens, moyens termes en quelque sorte entre la montagne et la plaine, les lui ont inspirés. Quant à la Prusse, spécialisée comme la Bavière par exemple, personne n'y pensait; on l'avait calomniée: des marais, des betteraves et du sable, disait-on dédaigneusement. Chose étrange, le grand ennemi du paysage utilitaire, Gautier, fut le premier à sentir la poésie de cette terre représentée jusqu'alors comme ingrate et maussade; je crois qu'on ignore ce fait en Allemagne encore plus qu'en France. Il est cependant piquant qu'un français se soit trouvé pour enseigner le premier le charme spécial du paysage de l'Allemagne du Nord.

A propos de Gautier, Loti, car les comparaisons littéraires s'appellent. J'ignore si les pêcheurs de la Baltique, cette mer intérieure qui paraît aux voyageurs presque plus grande que la Méditerranée, parce qu'elle est froide et grise et qu'elle participe aux colorations des océans du Nord, ont eu leur Pierre Loti en langue allemande. En la langue du dessin et de la couleur certainement ils l'ont eu en M. Dettmann. On pourrait d'après lui reconstituer à merveille, sans avoir jamais été dans ce pays, la rude vie et d'autant plus poétique qu'en conflit avec de plus rudes intempéries, de ces paysans taillés à la hache en qui se retrouvent, malgré les séculaires couches de germanisme, un peu du type et de la physionomie que furent les Slaves leurs ancêtres, car c'est encore une chose qu'on ignore pas mal en France: la Prusse slave! Mais, avant de faire avec M. Dettmann un voyage de découverte à travers

cette marge basse de la Baltique, il faut un peu raconter sa peinture en tant que peinture.

C'est ce qu'il y a de plus libre, de plus aisé, de plus hardi et de plus valeureux dans la couleur sans tomber dans les bizarreries (non, car il y en a parfois et de très intéressantes), mais dans les recettes plus physiques et chimiques, qu'artistiques. C'est le dernier degré auquel on puisse atteindre sans tomber dans le système ou les procédés. Très violent, très coloré de parti pris, se complaisant plus aux contrastes heurtés qu'aux délicates associations de nuances, M. Dettmann, tout en forçant jusque dans leurs derniers retranchements les harmonies inusitées et dissonnantes, n'est jamais « gueulard ». Bariolé, véhément, violemment écossais, amoureux de ces effets étranges dont autrefois disaient ceux qui les constataient : « si un peintre peignait cela, il ne serait pas naturel », M. Dettmann reste pourtant naturel et se fait comprendre sans vulgarité. Pour prouver qu'il n'est pas de parti pris, des symphonies grises extrêmement distinguées alternent avec ses plus tonitruantes fantaisies écarlates. On sent au reste qu'il peint très vite, abattant des kilomètres de peinture avec une verve de virtuose de la touche, mais aussi un sentiment poétique très intense dans le choix de son motif qui se moque du qu'en dira-t-on et n'est jamais banal... Si de gros cochons roses roulés dans la fange pleine de feuilles mortes d'un sous-bois le séduisent par leurs couleurs, il les peint avec la plus vive allégresse ; mais si, au milieu de dunes désertes, une vieille église barricadée et ruinée s'effrite sous la rafale et pleure dans la pluie, il en rend la poignante désolation avec une telle expression que la sensation devient presque musicale, on saisit les cris déchirants de la tempête et le *basso ostinato* des embruns qui déferlent vers le sable.

C'est un homme du Nord avec toutes les énergies et même tous les abus d'énergie de l'homme du Nord. On sent chez lui le ferme vouloir de se consoler du midi par le nord; dans chacune de ses Baltiques si étrangement colorées d'automne ou de printemps, je sens un coup droit porté aux Méditerranées et aux Adriatiques... Il y a de l'aurore boréale dans ses couchers de soleil, il y a surtout le cri triomphal d'un qui découvre dans la nature une beauté nouvelle, exploite une veine inexplorée, se sent maître chez lui, et crie dans l'ivresse de la conquête : voilà mon pays, ne me dites pas qu'il en est d'autres plus beaux : où trouveriez-vous rien de semblable?... Et voilà un effet violent!.. et voilà un effet doux... Mais combien intense dans le doux... Et l'on se prend à trouver que cet homme du Nord a raison, qu'il y a des pays autrement beaux, mais point de plus beaux. Gautier allant en Russie connaissait l'Espagne, l'Italie, l'Algérie, la Suisse, le Rhin, Constantinople; il n'a pas un mot de regret pour le midi. Sur le moment le Nord l'accapare aussi complètement que l'Andalousie, et je préfère de beaucoup sa Baltique et son arrivée à Petersbourg à son Adriatique ou à son Atlantique de Cadix. Le Nord, mais j'entends le nord fauve ou féroce gris et glauque de la Baltique et de la Scandinavie, a un caractère d'une sauvagerie devant laquelle les peintres habitués de la Rivière du Ponent reculeront avec épouvante alors qu'ils ne reculent pas devant la Bretagne, l'Angleterre et les plages de Belgique ou de Hollande. Même ses ardeurs estivales ont une crudité et une limpidité froide qui brutalisent ou brusquent l'admiration; mais elles empruntent au midi un masque et des dehors de violente coloration, tout comme le midi emprunte parfois au nord le gris perle de ses nuages et le glauque de sa mer. Pour ma part j'ai connu Chioggia en bourgade

bretonne, la côte d'Istrie en falaise normande et le Quarnero faisant la nique à la Manche. De ce Nord qu'il excelle à rendre ce sont les ardeurs que Dettmann semble préférer et il est le premier qui leur ait fait l'honneur de les peindre. Maintenant il y a toute une école de paysagistes berlinois qui s'est jetée sur sa trace et dont les violences et les exaspérations font crier au barbouillage ceux qui n'ont jamais vécu au bord de la Baltique. A titre exceptionnel, et en revanche je citerai M. Uri, pour savoir trouver à Rügen, à côté des plus extraordinaires féeries colorées, des motifs que ne désavouerait point Corot. Bientôt il y aura à compter avec cette récente école de paysagistes du Nord dont quatre d'entre eux, aux environs de Brême, ont ramassé une grosse partie de l'attention des visiteurs du grand salon de Munich en 1895. Je crois qu'il aurait fallu rendre à Dettmann cette justice de se souvenir qu'il leur avait montré le chemin.

Dans sa région tout à fait spécifiée, Dettmann semble avoir suivi la même gradation selon les résultats, (nous verrons que, les causes étant autres, il aurait pu en être tout différemment), obéi à la même impulsion que, dans un domaine non moins spécial, un artiste bien différent de lui, l'Italien Giovanni Segantini. Le paysage leur a fait comprendre l'habitant, et de la vie réelle ils ont passé insensiblement aux idées philosophiques dans leur peinture, en éprouvant le besoin d'appliquer les idées qui sont dans l'air aujourd'hui à tels motifs qui leur semblaient le mieux en comporter virtuellement le symbolisme. Nous avons donc un Dettmann paysagiste pur, un Dettmann poète de la vie populaire et un Dettmann penseur résolvant le socialisme par la Bible et vêtissant les paraboles, à la façon de M. Uhde, selon la modalité contemporaine des spec-

tacles dont il est le témoin journalier. M. Segantini arrivé à cette troisième étape, lui, est moins dogmatique, moins terre à terre aussi, car il n'a pas de Bible luthérienne à prendre à la lettre, alors comme Faust il enfonce les portes du monde des universaux. Il y rencontre les anges et les *mères*... c'est le cas de le dire.

II

Des trois Dettmann c'est le paysagiste qui me plaît le mieux, c'est le plus spontané. Il a devant la nature des naïvetés et des joies d'enfant qui lui font faire des trouvailles. Il a ceci de bien allemand pour lui et qu'on retrouve à des degrés divers chez Durer, chez Böcklin, chez Menzel, c'est que rien n'est petit pour lui. Il découvre partout de l'inédit auquel personne ne prête garde. Achevant de peindre des tempêtes, des orages, des vergers fleuris, si synthétiques qu'ils pourraient s'appeler : le déluge, l'arc-en-ciel, le printemps, il peindra avec la même ferveur, où l'on sent si bien l'enthousiasme et l'amour, quelques agarics d'un rouge merveilleux au pied des troncs moussus d'un sous-bois ombreux, (et ce sera les agarics et non le sous-bois le motif de son tableau), ou les reflets des nuages dans les flaques d'une grande route, ou le ruban de ciel bleu qu'un ruisseau mireur met entre deux berges d'herbe foisonnante, ou un bébé faisant à la pelle des petites mottes de sable sur une plage, ou de gras cochons tout roses dans leur bauge, ou de grands lys tout blancs entre lesquels passe un crépuscule d'or comprimé sous des bandages de ouates violettes.

Avez-vous remarqué combien les forts ont souvent de tendresse pour les fleurs? Dettmann les adore, et lâchera un tryptique à conceptions synthétiques pour copier des lilas ou des lys. Il a tant fait de florai-

sons d'arbres fruitiers — cette passion qu'eut aussi un jour Marie Bachkirtseff, cette « fin-de-siècle » et de race qu'il est si étrange de citer auprès d'un homme de la belle vigueur physique et de la belle santé morale de Dettmann — qu'on peut croire qu'il n'en a jusqu'ici pas manqué une seule... Dès que le printemps est dans l'air, le voilà surveillant l'efflorescence des pommiers dans les jardins des petits villages de la côte. Il est de ses tableaux et surtout de ses grandes aquarelles gouachées qui sont des fouillis de fleurs de pommiers avec, au loin, par dessus ou à travers les triomphantes frondaisons blanches, « cette barre d'un bleu dur qui est comme le parafe de l'Océan ».

Les mêmes ivresses devant tout ce qui est une jolie tache, la même débordante activité, je les ai connues chez un peintre infiniment moins habile que M. Dettmann, mais d'une conscience peut-être plus scrupuleuse et qui avait besoin de l'être davantage pour compenser ses maladresses, ce bon vieux militaire tout à coup chaviré dans la peinture que fut mon regretté ami de Hörmann. Chez des artistes de cette nature, peindre devient, en même temps qu'une fonction vitale, une nécessité de l'existence intellectuelle : ils ne pensent que le pinceau à la main. Un jour d'interruption leur est un supplice : leur purgatoire serait de ne plus pouvoir peindre, et leur enfer, comme tous les enfers, la prolongation de leur purgatoire. Fraîche éclosion de cette nuit, par une tiède clémence des souffles marins, toute fière de sa beauté d'un jour, une belle fleur met-elle en joie un jardinier de pauvre, vite la peindre ! Un vieux type bien drôle passe ? Bon vieux, arrête-toi, un bon croquis sera tôt fait... Tiens ! une barre de soleil sur les lointains promontoires de sable ! La peindre. Un beau nuage ! Le peindre. Il pleut là-bas, une belle pluie grise tombe

de la palette sur la toile. Une couleur rare, n'importe où, passe; vite la noter, elle vaut une étude. Tiens! l'arc-en-ciel... Oh! il faut en décrire un d'arc en ciel, auprès duquel celui de Millet au Louvre donnerait assez exactement la différence entre le paysage français par excellence, celui de l'île de France, et le paysage prussien....

Les bords de la Baltique? Jamais peintre suisse ou allemand amoureux d'un lac, jamais belge ou hollandais amoureux de sa mer du nord, n'en a dit les colorations avec plus de passion que Dettmann celles de sa mer à lui. Mesdag, Bartels sont des peintres de marine formidables et la mer du nord doit les aimer comme ses vrais poètes, elle les paie si bien de leur peine; la Baltique, elle, avait eu Aiwassowsky, le premier peintre de la vague peut-être; en Dettmann elle a trouvé le chantre de ses calmes et de ses plus féeriques irisations. Toute différence de facture mise à part, c'est peut-être chez Harrison qu'il faudrait chercher le plus de similitudes d'effet avec Dettmann. Mais tandis que l'Américain se joue aux grandes monochromies de surface, l'Allemand se surprend à méphistophéliser, à faire sourdre des profondeurs les transparentes polychromies; il excelle dès lors à rendre sensibles les fonds de mer, à indiquer ici les récifs, là les bancs de sable, les nuances malsaines qui disent aux pilotes: en ce point tu échoueras, en cet autre on t'éventrera... Un tas de cailloux roulés dans le sable sous les couches d'eau peu profondes devient, sous le pinceau de Dettmann, une fantasmagorie de rouges, d'oranges, de violets et d'émeraudes, telle que si ces eaux roulaient toute la chimie, somnolaient en sourd et continu travail d'expériences sur les matières colorantes. Les pourpres phéniciennes semblent colorer ces rivages boréens. C'est par les temps calmes et les lumières diagonales

que se jouent ces réactions surprenantes où les bas-fonds semblent avoir puissance d'illuminer la mer reposée, où, si un récif émerge, son ombre est contradictoire à son reflet, où les galets du fond recèlent les trésors de coloration des écailles de poissons rouges, et où les rivages répondent au braisolement sous-marin en se vêtissant d'incandescences comme pour ne pas demeurer en reste et renvoyer aux profondeurs la fête qu'elles leur donnent à travers la glace unie des surfaces.

Les Allemands appellent la Baltique *Ostsee*, mer d'Orient, ce qui prouve l'origine danoise de la langue allemande et la priorité historique des Scandinaves. Et réellement, comparée à la Mer du nord, la Baltique, cette Méditerranée boréale, peut s'appeler mer d'Orient; elle a en ses beaux jours les parures bigarrées qu'évoque ce mot d'Orient. Un orient froid, un orient cru... et c'est bien à cela qu'on pense, à regarder Dettmann comme à lire Gautier. Dans une telle mer rousse, aux éclairages comme intérieurs, il semble que les harengs devraient nager saurs... L'eau même semble saumure d'épicerie ou de laboratoire.

Mais en ses mauvais jours elle a des fureurs qui l'assimilent à la mer du Nord et lui rendent le sentiment et l'énergie de sa latitude, le courage de son opinion à elle; plus de turqueries illusoires au long des berges qui rompent ses rives plates, plus de dunes lilas, de falaises roses et de ciels verts, plus de topazes mastodontes dans ses tas de cailloux submergés, plus de caméléonnes et viridentes alchimies au plus secret de ses bas-fonds. Remués, ces bas-fonds remontent troubler la surface, et aux sourdes et lentes et intimes opérations organiques succède le terrible branle-bas physique. Rivages, vagues et ciel; ondées, nuages, embruns, tout prend les mêmes teintes, déteint de l'un en l'autre. Et se déchaînent

les dissonances raffinées des gris et des glauques, des troubles mélanges. Le moût à un certain degré de fermentation en allemand s'appelle du *sturm*, qui veut dire à la fois tempête, orage, tourbillon, tumulte... La mer alors fermente et les brouets saumâtres seront longtemps à reconquérir les transparences et les ambres des vins et des huiles clarifiées... Ces aspects-là, Dettmann les rend aussi bien que les autres. Et alors adieu son étonnante faculté de bigarrer et superposer les transparences; mais au contraire les masses pesantes, comme automatiques, épaisses, brutes, presque aussi solides que les dunes qui l'émargent, les fureurs mates, enfin, comme dit devant la même mer Gautier, dans qui l'on pourrait trouver toute la couleur d'un article sur Dettmann : tout ce sérieux « des teintes, cette intensité auxquels on devine un « élément formidable, d'une énergie irrésistible, d'une « masse prodigieuse » — dont la puissance locale « est telle que les parties du ciel voisines en paraissent « sent décolorées » et « qu'il n'est pas possible à « un œil attentif de confondre son eau dense et « forte avec une eau douce. »

Je ne sais rien de plus puissamment dramatique, de mieux peuplé de pensée, encore que tout à fait désert de personnages, que ce petit coin de cimetière dans les dunes, deux ou trois tombes toutes fraîches, deux ou trois croix paysannes, — l'une des tombes naïvement bordée d'une garniture de gros coquillages, — dont M. Dettmann a fait l'une de ses maîtresses œuvres; que ce pauvre petit vestige d'humanité, pieuse envers ses morts, en avant-plan au grandiose fond de vagues et de rafales déchaînées dont la portion est matériellement moins grande sur la toile, mais qui, en réalité esthétique, brise toutes les limites, emporte tout, remplit tout de bruit et d'écume salée..., et de bouleversement tout le

tableau. C'est le final du roman à la Loti qu'écrivent les œuvres de M. Dettmann consacrées à la vie des pêcheurs. Sorti du paysage, son art y rentre avec la mort, comme dans la terre l'humanité née de la terre.

III

Peintre de la vie du peuple campagnard et surtout des pêcheurs, M. Dettmann avant que d'être romancier, ou du moins tout en l'étant, a dû affirmer son *credo*. Il semble y avoir été amené par la force des choses, qui fait que tout homme a son mot à dire sur les questions qui agitent son époque, que tout artiste est travaillé par des idées qui sont dans l'air et qui crient après leur forme comme des âmes qui veulent naître... Ce credo n'est ni compliqué, ni très moderne : Dieu et patrie, la Bible et l'Allemagne. Et il semble qu'il faille examiner les œuvres qui en sont issues avant que de raconter les œuvres qui ont nécessité ce credo et le renferment en germe. C'est sûrement fausser la chronologie, mais l'important est ici de donner une idée très claire de Dettmann. On dit d'abord d'un homme son corps de doctrine quand il en a une, comme on le regarde d'abord au visage. C'est qu'aussi Dettmann était religieux et allemand et éduqué avant que d'être peintre, ses œuvres ont découlé de sa doctrine lorsque le temps a voulu qu'il soit obligé moralement à exprimer son énergique foi. Tandis que chez Segantini, par exemple, une foi flottante et vague peu à peu s'est dessinée dans ses méditations solitaires en face de la nature et a émané de ses œuvres, et s'est affirmée en son œuvre avec tous ses tâtonnements, ses séduisantes hypothèses, ses inconsistantes rêveries, ses révélatrices illusions. Voilà pourquoi il ne convient pas de suivre le même plan

dans l'examen de l'œuvre de Dettmann que dans celui de l'œuvre de Segantini, le premier étant dogmatique, le second philosophique; le premier a une religion, le second de la religiosité... On pouvait parler avant tout des paysages de Dettmann, puisqu'en tant qu'artiste il est avant tout paysagiste; mais dès qu'il se met à peindre l'humanité il faut commencer par lui laisser dire, puisqu'il l'a dite, son opinion très carrée et très catégorique sur les hommes et les questions qui les agitent.

J'ai eu l'occasion de mentionner autrefois à la *Gazette des Beaux-Arts* un tryptique d'une poignante composition soutenue par des paysages de toute beauté : la vie du jeune homme allemand sous le titre : le lied populaire allemand. Puis il y eut le double tryptique du *Pater noster*; puis d'autres pages épiques consacrées à la célébration du travail. Et c'est même sa seule façon, semble-t-il, d'entendre le socialisme; par son exemple aussi bien que par ses œuvres il semble réclamer du travail, et répéter avec conviction les lieux communs auxquels il n'a pas cessé de croire : on arrive à tout par le travail; si vous n'arrivez pas, c'est que vous ne travaillez pas assez. Tout cela est discutable évidemment, mais, en tant que foi, c'est respectable, et le seul point qui nous intéresse ici n'est pas même de voir si cette foi lui inspire des œuvres, mais simplement si elle lui inspire de belles œuvres... En cela il n'y a pas de doute possible; le jeune anarchiste et le vieux grand seigneur seront d'accord pour peu qu'ils sachent distinguer de la bonne peinture de la mauvaise. Il s'agit de pages capitales. Or cela a toute la poésie épique qu'on peut trouver dans Zola, mais surajoutée d'une autre poésie bien plus élevée, faite de dignité, de conscience, de pureté, d'espoir, de satisfaction par le sentiment du devoir accompli. C'est l'œuvre

d'un croyant. Voyez la forge en plein vent. A l'éclatant soleil d'un midi d'été qui bleuit les ombres des auvents rabattues sur les éclatantes blancheurs des murs réverbérées par la blancheur de la place, les forgerons ont traîné l'enclume devant la porte ouverte et, manches retroussées, chemises déboutonnées, frappent le fer rouge à tour de bras... Au fond le clocher de l'église par-dessus les toits semble sourire à leur bravoure et bénir leur sueur, cette pluie qui féconde même le fer! Voyez la *Nuit de Noël*; mais il faut citer d'abord le *Retour de l'enfant prodigue*, puisque pour une fois une chose ne me plaît pas : la tête de l'enfant prodigue qui est celle d'un hypocrite. Il a beau être agenouillé sur le chemin de la hutte de pêcheurs qu'il retrouve, après le périple à travers les usines, les brasseries et les meetings des grandes villes, tranquille comme autrefois entre les dunes, bercée par le lamento monotone de la mer; il pense davantage à la bonne nourriture, au veau gras qu'espère sa fringale, qu'aux larmes de joie de ses vieux parents et qu'à rien de plus élevé. La *Nuit de Noël* se passe aussi dans un petit havre des bords de la Baltique; une colonne de lumière inonde la maison prédestinée, à l'angle des chaumières des gens s'informent aux êtres de lumière qui battent la randonnée dans la village... Le mystère de clarté tombé des cieux est tout le tableau, c'est un *paysage religieux*. Pas de déclamation : une impression de nature crie la naissance du Christ.

Son credo exprimé, Dettmann a pu peindre par le menu la vie du peuple de Poméranie sans plus être accusé de faire du socialisme autre que chrétien. Plus moyen de mettre en doute ses intentions. Du reste, même sans crédo préalable, il n'y aurait pas eu moyen de s'y méprendre! Ses miséreux ne sont

jamais des misérables, son peuple n'est jamais la populace. Tous ces gens gagnent durement une vie dure, mais ils savent qu'elle doit être dure et ne s'en plaignent pas. Ils sont de ces hommes qui revendiquent à leurs maux non des compensations humaines, mais des compensations divines et pour qui l'accomplissement du devoir comporte l'intime satisfaction d'accomplir la volonté de Dieu. Ils sont graves, sobres et laborieux; ce sont des terriens de la vieille roche, de rudes gaillards, mais pas des brutes. Ils sentent la poésie de ce qui les entoure... Voyez ce *Retour de l'église*; endimanchés, des vieux énergiques ont pris place dans les barques qui leur font traverser les gris étangs salins; leurs traits rudes sont empreints d'une austère méditation, le sermon luthérien du jour leur sera pour toute la semaine un ample sujet de réflexions; quelle gravité — cette gravité de la vie honnête en face de la mer — est empreinte déjà sur le visage de la petite fille en blanc assise auprès du rigide vieillard à barbe ridiculement taillée en collier!.. Son regard erre sur les longues plantes de la rive qui se courbent au remous de la rame et non sur la branche de lilas qu'elle a cueillie comme par mégarde et qu'elle oublie dans sa main.

Il suffirait de regarder les demeures de ces gens-là, villages et villes, pour comprendre l'honnêteté et la régularité de leur vie. Que ce soit l'humble chaumière blanche, rehaulée à chaque printemps, à toiture faite de branches entrecroisées sous la retombée chevelue d'une meule, construction d'origine éminemment slave, ou la petite ville toute rouge de briques et de bois, à toiture de tuiles toutes rouges, l'impression est la même... Dans Gautier encore je trouve tout fait tel tableau de petite ville de Dettmann. « Ces villages ou hameaux sont d'une propreté et

« d'un confort dont on se ferait difficilement l'idée
« sans les avoir vus. Les maisons, bâties en briques
« sur un plan régulier, recouvertes de tuiles le plus
« souvent, quelquefois de chaume, avec leurs fenê-
« tres à carreaux bien nets derrière lesquels s'épa-
« nouissent des fleurs rares dans des pots de porce-
« laine, ont l'air plutôt de cottages que d'habitations
« de paysans. Les pavillons et villas de la banlieue,
« loués si cher aux Parisiens, ne valent pas ces
« jolies maisons vermeilles sur leur fond de verdure,
« au bord de la flaque d'eau qui les avoisine pres-
« que toujours. »

En somme, l'œuvre de Dettmann donne la représentation entière et complète de l'Allemagne du Nord, de la vie de ses habitants et de leur caractère. Et c'est beaucoup pour un homme que de résumer tout un pays à une époque donnée. Ceux qui ont accompli cela dans l'histoire de la littérature et des arts n'ont jamais péri.

WILLIAM RITTER





CHEZ LE « BON PÈRE »



VOULEZ-VOUS me suivre?

Nous partons pour la Champagne.

Namur, Dinant, Givet, puisque voici la douane, où tout le monde descend, confions nos menus bagages au chemin de fer et nous voilà partis, par la route nationale de la vallée de la Meuse.

O la jolie manière de voyager, la seule : s'en aller allègrement au petit lever du soleil, dans la fraîcheur des rosées et le lilas des brouillards matineux, déjeuner en route d'une omelette dorée ou d'une truite savoureuse, s'attarder, dans les chaudes heures du jour, en quelque sieste prolongée devant un paysage choisi, rejoindre le dernier jalon de l'étape à l'heure où, pour la lumineuse parade du couchant, le soleil s'en va en faisant la roue, et retrouver enfin ce bon dîner du soir, ce dîner sobre, mais substantiel, des Ardennes, quelle vie, quelle joie! Quelle joie oui, apparaissant à celui-là qui, une année entière, se trouve bouché dans l'atmosphère étroite du cabinet ou des audiences, comme la condition d'une indispensable détente du cerveau, d'un nécessaire approvisionnement d'air vif et réconfortant.

Domage que je doive vous mener si loin; avec quelle bonne humeur nous suivrions la Meuse en

ses capricieux méandres de Givet à Fumay où le paysage se montre d'une grandeur singulière, puis à Revin avec un peu plus loin, le groupe des « dames de Meuse », rochers énormes, sombres, enserlés, comme en un corset, par la vallée étroite, mais qui, loin de rappeler les grâces et le charme qu'éveille leur nom, semblent plutôt une pétrification gigantesque de laides et massives sorcières.

Nous continuerions par Laifour, où je vous recommanderais, pour déjeuner, les excellentes matelotes frites par la mère Rousseau, vers Monthermé et son échappée de vue pittoresque sur la Semoys, ainsi jusque Charleville, à travers les sites, tantôt sévères, tantôt riants, où les petits brouillards du pays estompent les horizons de leur gaze rose, bleue violette, idéalisant le paysage, semblable à ces voilettes légères qui font souvent nos femmes si belles.

A Charleville, je vous dirais : ne poussez pas plus loin vos courses pédestres, car voici la Champagne, adieu vallons et rochers, c'est la plaine immense, uniforme, maussade, n'ayant même rien du coloris et de l'abondante fertilité de nos Flandres.

De Charleville brûlez les étapes en train express et ne descendez qu'à Reims, la capitale de la Champagne et du champagne.

Mes impressions sur Reims, je ne puis, hélas ! que mettre dix lignes à vous les dire. Caves à champagne énormes, des catacombes immenses contenant des millions et des millions de bouteilles, visite intéressante que je recommande à chacun. Hôtels excellents, aux dîners, des plats étranges jamais mangés nulle part, arrosés de vins par carafes, vins rose rouge et blanc, d'un petit goût particulier et savoureux ; seulement il faut s'en défier. Enfin, et cela est unique, il y a la Cathédrale : une dentelle de pierres, un fouillis de sculptures délicates et recher-

chées, d'une vérité et d'un rendu tellement artistiques que, quand on arrive sous le grand portail, à la double rangée d'évêques et d'apôtres qui s'y trouvent en enfilade, instinctivement on ôte son chapeau pour saluer, tant ils semblent animés et vivants ces grands saints de pierre qui gardent l'entrée de la basilique. Que ne puis-je m'attarder à vous dire l'intense émotion qu'on éprouve au spectacle de ce joyau colossal! Mais cela même m'est interdit, il faut que je passe.

Car là-bas, à dix-sept kilomètres de Reims, caché au fond des sapinières, est le but avoué de notre voyage : le Val des Bois, une usine comme il en fourmille autour de nous, mais comme il n'en existe nulle part, la filature Harmel frères.

Ce que j'en savais? Peu de choses. Oh! j'avais lu et relu ce livre magnifique : *Manuel d'une Corporation Chrétienne*, qui contient en ses cinq cents pages l'exposé théorique de l'œuvre du Val des Bois.

Mais... il est vieux ce livre, il date de 1879; puis il y a le fossé large, éternellement creusé entre la théorie et la pratique; puis encore le papier est si maniable et ne refuse jamais rien, enfin — j'en demande pardon à qui de droit — l'auteur avait, pour moi, le tort d'être l'auteur de ses œuvres et je soupçonnais chez lui cette double vue, à l'instar de celle qu'ont les parents pour leurs enfants, cette double vue que le proverbe flamand caractérise si bien en ces quatre mots : *mijn kind schoon kind*.

C'était donc avec un fort grain de scepticisme que nous allions là-bas, non pas qu'il nous manquât la foi, St-Thomas aussi avait la foi, n'empêche qu'il ait voulu toucher du doigt.

Nous voici rendus à la petite gare de Warmerville. Tandis que le train enfonce son panache blanc dans l'enfilade des fils télégraphiques, nous

fouillons du regard l'horizon, avec cette inquiétude concentrée de gens qui, sans s'être annoncés, vont à l'inconnu chez des inconnus et se posent cette énigmatique question : qu'est-ce qui nous attend là?

Il n'y a pas loin à marcher, la filature est là, à deux cents mètres. Et c'est à petits pas, nous attardant aux buissons du chemin, chacun tâchant de ne pas être le premier, que nous arrivons à la grille d'entrée de l'usine.

« M. Harmel est-il là? » Le concierge paraît, la casquette en main, un petit vieux chauve, très allègre encore sur ses quilles branlantes. « Vous voulez dire M. Léon Harmel, le Bon Père? on va voir, on va voir, entrez toujours. » Et nous voilà, déjà un peu encouragés, suivant à la queue leu leu le doux cerbère qui nous conduit.

A vingt mètres des bâtiments de l'usine est une habitation assez vaste, très simple, avec un seul étage, les murs blanchis à la chaux : c'est là qu'habite M. Léon Harmel. Tout aussi simple l'intérieur. La servante, en tablier bleu, nous conduit dans une vaste pièce; c'est une salle à manger aux tapisseries grises avec, aux murs, trois vues du Vatican encadrées de chêne, dans un coin deux tableaux médiocres, une grande table de réfectoire au milieu et alignées tout autour, de modestes chaises cannelées. Ajoutez y une étagère et un pupitre en acajou, sur la cheminée un bronze, peut-être le seul objet de quelque valeur, et vous aurez ce qu'en style procédurier on appelle un récolement fidèle et exact.

Vous m'arrêtez, n'est-ce pas? vous me demandez quel est ce procédé étrange d'inventorier par le menu un mobilier de salle à manger, que signifient ces manières d'entrer chez les gens à la façon d'un recors de justice. Permettez! Il ne faut jamais négliger la première impression, sauf à rectifier par l'analyse

ou le jugement l'erreur ou l'idée fausse qu'elle peut faire naître. Or, la première impression qu'on éprouve au Val des Bois, est, il n'y a pas à dire, une déception.

En entrant chez ces grands industriels on trouve tout si ordinaire, si simple, le concierge si humble, la servante si bourgeoise, la maison et les meubles si modestes, qu'il vous vient comme un ahurissement. Et cette impression qui s'accroît davantage à mesure qu'on visite l'aumônerie, les salles de patronage, les bureaux, les écoles, la chapelle, cette impression laisserait au visiteur superficiel une réelle déception, si, la réflexion aidant, on n'arrivait à cette conclusion : Cela est voulu. Oui, cela est voulu ; le luxe est banni du Val des Bois systématiquement, impitoyablement.

Le luxe, mais écoutez donc ce qu'en dit le grand père Harmel, le fondateur de l'usine, dans l'admirable testament qu'il a laissé aux siens et qui constitue comme la charte fondamentale de toute l'institution du Val des Bois.

« Gardez précieusement l'héritage de simplicité
« que je vous ai laissé. Le luxe ruine les familles,
« souvent les désunit, et offense Dieu. Ne prenez
« donc pas exemple sur les personnes du monde,
« pour lesquelles le succès est le commencement
« d'une vie d'ostentation où leur vanité cherche une
« vaine satisfaction. Que le ton de votre maison et
« de vos habitudes soit simple et toujours bien en
« dessous de votre position. Qu'il règne dans votre
« vie et dans votre ameublement une certaine austé-
« rité qui sied mieux à des chrétiens. Je ne sau-
« rais trop insister sur ce point. En agissant ainsi
« vous habituerez vos enfants à cette vie simple qui
« est la garantie des bonnes mœurs et de la pros-
« périté. Les enfants imitent tout ce qu'ils voient

« et, si les parents vivent dans la simplicité, ils les
« imitent.

« Dans notre temps le luxe est une pente qui
« nous entraîne, même à notre insu. C'est un courant
« d'idées, une atmosphère qu'on respire, dont on se
« pénètre peu à peu. Tout, dans le monde, nous
« prêche le luxe et nous y porte; on en a presque
« fait une vertu.

« Aussi, mes chers enfants, je veux que vous
« vous roidissiez contre ce courant funeste, et vous
« aurez la mesure de votre simplicité si le monde
« trouve que vous êtes trop simples. »

Admirable, n'est-ce pas? Et tout aussi admirable
la génération d'enfants et de petits-enfants qui ont
buriné ces enseignements dans leur cœur et les
appliquent dans leurs actes avec une fidélité qui va
jusqu'au scrupule.

C'est trop modeste, c'est trop simple! Voilà oui,
en arrivant au Val des Bois, la première parole
qui est tombée de nos lèvres, comme de tant d'autres,
sans doute; première impression du visiteur de
passage, qui voit les choses en superficie seulement,
qui les voit avec de pauvres yeux mondains. Mais
quand on sait, lorsque, allant au fond des choses,
on comprend tout à coup que l'organisation du Val
des Bois est née et grandit grâce à des continuels
prélèvements sur le luxe des patrons, que le secret
financier de cette œuvre magnifique est là tout entier :
dans le volontaire et journalier renoncement des
Harmel à la part pourtant si légitime du bien-être
et du luxe, oh! alors, c'est de l'admiration qui vous
vient, c'est de l'enthousiasme.

Et cette première impression, ainsi rectifiée, n'est-
elle pas autrement meilleure que celle qu'on éprouve
à voir un castel luxueux profilant, dans l'ombre de
l'usine où la plèbe peine, l'orgueil de ses tourel-

les et la fierté de ses machicoulis de contrebande?

Orgueil légitime, soit! Fierté permise, certes! Mais dites moi, quand l'ouvrier, vers qui les chiennes d'enfer crachent sans cesse les feux ardents des convoitises malsaines, quand l'ouvrier, souvent mal payé, côtoie, à chaque jour que Dieu lui donne, ce luxe éblouissant, fruit immédiat de son dur labeur, ne doit-il pas sentir, au fond de son âme la mieux trempée, s'il est socialiste un grondement de révolte, s'il est chrétien un froissement?

Et, sans condamner ni blâmer personne, toutes nos préférences n'iront-elles pas vers ce patron qui, pour éviter jusqu'au froissement, s'est construit une demeure presque semblable à celle de ses ouvriers et s'observe chaque jour par la modestie et la simplicité de sa vie à jeter le pont entre les travailleurs et lui?

Vous ne riez plus, n'est-ce pas? de mon inventaire de toute à l'heure. Suggestifs et éloquents les murs blanchis à la chaux, la table de réfectoire, les modestes chaises cannelées, le tablier bleu de la servante.

Mais voici le Bon Père. Le Bon Père, c'est-à-dire le chef du Val des Bois, celui en mains de qui reposent les prérogatives et les devoirs de l'autorité, le dépositaire bon, mais ferme, des traditions familiales. Nommé librement, sans égards aux droits d'aïnesse, par tous les survivants de chaque génération, l'élu devient immédiatement et à vie le chef de la famille, le patron de l'usine, investi d'un pouvoir presque absolu et, dès la première heure, dans une respectueuse reconnaissance de l'autorité, tous, ses enfants, ses petits-enfants, ses frères, même ses aînés l'appellent : Le Bon Père.

Beau nom à porter, mais redoutable; parce que chaque jour et à chaque heure il rappelle à celui qui le porte la responsabilité et les devoirs de sa

paternité, de cette large paternité qui s'étend non seulement aux ouvriers de l'usine, mais à leur famille toute entière, cette paternité que le grand-père Harmel résumait en ces mots : « Aimez nos chers ouvriers; ils étaient mes enfants; à celui qui me succèdera de continuer à les porter vers Dieu et à leur faire du bien. »

Vous dire que le Bon Père actuel est M. Léon Harmel, c'est dire du même coup avec quelle sercine dignité ce nom est porté et, quand les vieux ouvriers du Val des Bois et jusqu'aux bambins qui tout petits barbotent dans la terre, s'écrient au passage : Bonjour, bon Père! c'est un cri du cœur qui sort de ces vieilles ou jeunes poitrines, un salut affectueux, un hommage rendu aux qualités, aux vertus, à l'exquise bonté du patron.

Le voici donc le Bon Père, deuxième du nom, arrivant au devant de nous, accueillant, les mains tendues.

Solidement bâti, plutôt petit que grand, plutôt gros que maigre, une bonne figure un peu pâle, d'une pâleur exagérée par l'encadrement très noir des côtelettes, le front élevé à cause surtout de l'effacement des sourcils, M. Léon Harmel, qui peut bien avoir cinquante-cinq ans, offre le type d'une belle tête d'amiral, à l'allure un peu froide d'abord, un peu sévère, mais bien vite corrigée par un bon sourire, des gestes arrondis et accueillants. La figure est d'ailleurs d'une extrême mobilité et vient le moment où le Bon Père vous parle des deux passions de sa vie : Jésus-Christ et l'ouvrier, ses yeux brun-gris, ses grands yeux profonds s'éclairent soudain, il y passe des étincelles et sa large figure s'illumine toute entière d'une réelle beauté, une beauté d'apôtre.

Les présentations faites, nos lettres d'introduction communiquées, le Bon Père prononce le Ah-bien!

qui lui est familier et avec une bonne grâce de patriarche antique : « Messieurs, dit-il, vous êtes mes hôtes », et me prenant par le bras, comme si nous étions une paire de vieux amis : « Venez, nous allons jeter un premier coup d'œil. »

L'usine du Val des Bois, qui a été créée en 1840, comprend le peignage de la laine, la teinture, la filature en cardé et en peigné, le retordage et la nouveauté, ceci à l'usage de ceux pour qui le langage industriel n'est pas du volapuk; j'ajouterai que l'usine est actionnée par la rivière la Suippe et par trois machines développant une force motrice de huit cents chevaux vapeur. C'est au milieu d'une vaste propriété, isolée de Warmeriville, le village prochain, qu'est installée l'usine, cette ruche active et bruyante, qui occupe, chaque jour, plus de 800 ouvriers.

Du premier coup d'œil on s'aperçoit de la caractéristique du Val des Bois: une communauté industrielle.

Au centre l'Usine spacieuse, énorme; immédiatement après, les habitations de la famille Harmel : l'union de la famille, cette source puissante de prospérité, n'est pas un vain mot là-bas; d'ailleurs une industrie comme celle-là peut absorber beaucoup de têtes; or, à chaque fois qu'un Harmel se marie, une nouvelle habitation sort de terre, le nouveau ménage y est installé, le Val des Bois compte un foyer de plus. Voici la chapelle, un peu moins simple elle, avec ses ogives et son petit clocheton mince. Émergeant des massifs de verdure, voilà les maisons ouvrières: très propres, elles dégagent une impression de bien-être réel, ayant toutes, devant, un jardinet très soigné où les fleurs jettent, par brassées, la douceur de leurs parfums et l'éclatante gaîté de leurs coloris; derrière ces habitations, un potager,

suffisant pour la production des principaux légumes. Et sur la porte de chaque maison — rayonnant symbole de communion chrétienne et de touchante fraternité — est une croix, partout la même, sur la porte du Bon Père comme à celle de l'ouvrier, une croix ayant au centre le sacré Cœur et, autour, ces mots : « Jésus-Christ-Roi — Hommage et consécration. » Voici encore l'Aumônerie où logent le Père Aumônier et son assesseur, le couvent des religieuses et les classes pour filles, plus loin la résidence des Frères et leur école pour garçons, de-ci de-là encore, de propres maisonnettes isolées, celles des contre-mâtres. Tout cela marqué du même sceau commun la croix, tout cela irrégulièrement dispersé dans le plein air et dans la verdure, à travers la fantaisie des bosquets et des massifs, tout cela très simple et très modeste si vous voulez, mais empruntant aux grâces sereines de la campagne et au milieu ambiant je ne sais quel charme reposant de bien-être et de félicité.

C'est dans un rayonnement de joie que le Bon Père nous promène à travers cette cité chrétienne dont il est le chef, le roi bien aimé : « Oui tout cela, dit-il, est beau; belle l'œuvre, consolants les résultats, mais il faut se reporter à quelques quarante ans en arrière pour comprendre le chemin parcouru.

« Le pauvre Val des Bois d'alors, noyé dans ce flot de matérialisme qui inonde la Champagne; tout ici était irrégion, immoralité, insouciance; l'autorité patronale un mythe, l'intégrité du foyer conjugal, le respect de la famille, des chimères!

« Longtemps et longtemps Jacques Harmel travailla au bien de l'ouvrier, fondant des sociétés de musique et de gymnastique, des associations de secours mutuels, usant de toute son autorité, de toute son influence pour entraîner ses ouvriers vers le bien,

Hélas ! sans aucun résultat appréciable, sans seulement la consolation de croire qu'il avait quelque influence sur ses ouvriers, Dieu lui donna la grâce de comprendre qu'il faisait fausse route.

« Et ce fut alors que s'ancre chez lui cette idée, qui était un programme et qui est devenue la devise du Val des Bois : Christ et Liberté.

« Christ, c'est-à-dire la Religion, base de tout progrès et de toute rénovation sociale, rien sans Jésus-Christ, le grand pacificateur des âmes. Oui, telle est la solution, la grande, la seule. Que vos œuvres sociales soient toujours primordialement, fondamentalement religieuses, que cela soit le but réel, immédiat, affiché, vers lequel vous tendez, sinon l'âme populaire échappera toujours et vous ne ferez rien, rien, rien qui soit solide et partant durable.

« Vous aurez beau donner à l'ouvrier, comme à la plèbe Romaine, le *panem et circenses*, il répondra en foule à votre appel, il s'amusera quelque temps de vos pains et de vos jeux, vous le réunirez autour de vous tant que les pains seront frais et les jeux neufs ; mais, ne vous y trompez point, vous n'avez pas son âme et, dès lors, il est mûr pour tous les entraînements et pour toutes les défections.

« Entreprendre une œuvre sociale sans ouvertement, brutalement, afficher la religion comme but primordial, je vous l'affirme, c'est bâtir sur des grains de sable.

« Et la liberté ! O cette clef de voûte de l'action sociale sur le peuple. Comme ils s'abusent, tous ceux qui s'imaginent gagner l'ouvrier par l'effort de l'influence patronale, par les voies d'autorité ou d'oppression ; fatale erreur, qui consiste à croire que l'âme populaire peut être domptée. »

Et, à mesure qu'il parle, la voix du Bon Père s'anime. Elle a des accents de profonde et pénétrante

conviction ; du bout de sa canne, fébrilement, il dessine dans le sable de petits traits quelconques, sa démarche s'agite, elle prend je ne sais quelle allure spéciale où il y a du roulis et du tangage ; un mouvement de casserole, comme disent les marins par le gros temps, et, parfois, un geste énergique vient marteler dans la phrase l'idée essentielle.

Et il continue : « La question sociale, croyez-moi, est autant une question de dignité qu'une question d'estomac. On ne se pénètre pas assez de ce que l'ouvrier est un homme, je veux dire un être intelligent comme vous et moi, créé de la même chair et du même sang, ayant comme nous un cœur capable d'amour, de dévouement, d'affection. Ces qualités sont peut-être assoupies, chez beaucoup. Et quoi d'étonnant ? Nous sommes les enfants d'un siècle qui semble avoir pris pour tâche de flétrir, d'humilier et de révolter le cœur de l'ouvrier. C'est ce cœur qu'il s'agit de réveiller, qu'il s'agit de gagner ; mais pour cela il faut, croyez-le, beaucoup et d'infinies délicatesses. Par voie d'autorité, par l'oppression, par la crainte, rien à obtenir. Comme la fleur se flétrit sous le vent qui dessèche, ainsi la liberté humaine, sous la contrainte, se refuse à livrer la volonté. Vous aurez des apparences de soumission, des fantômes d'adhésions, l'ouvrier viendra à vous par suite de menaces ou de crainte, mais, si son cœur reste mutiné ou insoumis, qu'y aurez-vous gagné ?

« Et voilà pourquoi le fondateur du Val des Bois, comme moi-même, nous n'exerçons aucune pression sur nos ouvriers, nous bornant à être leurs éducateurs, à réveiller leur initiative endormie, à leur donner la conscience de leur dignité et de leur responsabilité, nous efforçant toujours à briser tous les obstacles qui peuvent s'opposer à leur liberté, que ces obstacles viennent de l'autorité du patron,

de l'action des contre-mâîtres ou de la tyrannie du milieu. Et, à mesure que vous entrerez plus avant dans l'organisation du Val des Bois, vous verrez que tout y est organisé pour donner à l'ouvrier un vif sentiment de sa liberté et de sa dignité. Toutes nos œuvres sont instituées et dirigées par les ouvriers eux-mêmes; certes, nous y avons notre place, certes, nos conseils et nos avertissements ne leur font jamais défaut, mais ils sont les maîtres des œuvres, ils le savent et c'est ce qu'il faut.

« Nous avons vu quelquefois les ouvriers faire fausse route en matière économique, par exemple; nous eussions pu l'empêcher, nous avons préféré les laisser libres.

« Jamais, non plus, nous n'étouffons les contradictions, d'où qu'elles viennent; elles sont allées quelquefois jusqu'à l'hostilité. Qu'y avons-nous gagné? Que les mécontentements ne grondent pas sournoisement dans les rangs, s'infiltrant invisibles, comme le ver rongeur dans le fruit, mais que, dès l'origine, librement et sans crainte, ils éclatent au grand jour. Et ainsi les conflits, arrêtés à leur source, s'apaisent aisément et tournent toujours à l'avantage de nos œuvres, en rendant plus apparente la liberté de chacun et plus profondes les adhésions volontaires. »

Mais — demandai-je — si les patrons du Val des Bois n'usent jamais du poids de leurs influences, s'ils n'exercent aucune pression sur l'ouvrier, je ne vois plus la force motrice qui actionne et alimente vos œuvres?

« La force motrice, répondit-il, mais c'est *l'apostolat de l'ouvrier sur l'ouvrier*.

« Ce qu'il faut à l'œuvre *qu'on fonde*, c'est non pas beaucoup de membres, non pas la masse, mais la fleur. C'est un noyau qu'il faut, un noyau formé à l'école des retraites ouvrières, un noyau bon, pieux,

d'une piété à toute épreuve ; et alors laissez faire. Vous verrez votre œuvre par un véritable phénomène d'agglutination croître et grandir, vous verrez l'ouvrier, livré à son initiative, se transformer en apôtre et opérer dans son milieu des conversions dont aucun patron n'est capable. »

Et se résumant dans un grand geste circulaire : « Tout est là, croyez-moi, Christ et liberté. La religion, but suprême et base fondamentale de toutes les œuvres sociales et économiques. La liberté avec son corollaire indispensable, l'apostolat de l'ouvrier sur l'ouvrier. »

Et c'est en nous donnant le bras, avec ce ton d'affectueux abandon, qui est celui du Bon Père, que nous flânions, devisant de ces choses, au travers des sentiers du Val des Bois. De temps en temps, à droite, à gauche, aux environs des maisons ouvrières, s'échappaient, comme une volée de moineaux, de petits groupes de moutards espiègles et rieurs criant, de leur jeune voix fluette : Bonsoir, Bon Père ! Bonsoir Bon Père ! Lui alors s'arrêtait, les appelait, et du fond de sa redingote, extrayant quelque inépuisable trésor de boules de sucre, les distribuait à la ronde avec de petites caresses tendres, emplissant de friandises ces gentilles menues menottes, qui sans doute le matin sont roses, mais qui étaient bien noires à cette heure. Et, une fois les mains pleines, les petites bandes s'envolaient à tire d'aile à travers les buissons, avec des pépiements rieurs en manière de merci !

Voici le moment de dîner, il est sept heures du soir. En attendant, nous sommes assis dans la petite pelouse qui précède l'habitation : c'est l'heure où la famille, dispersée tout le jour par ses occupations, vient saluer le chef. Ils arrivent un à un, les fils et petits-fils Harmel, ces derniers, de forts jeunes

gens, qui promettent à la famille des générations solides et râblées. Tous, grands et petits, viennent respectueusement embrasser le Bon Père, nous saluent et s'asseyent, sans présentation aucune, sans surprise de voir là des étrangers ni curiosité de savoir qui ils sont. Et tandis que le Bon Père doucement, avec une infinie bonté, interpelle chacun des siens sur l'emploi de sa journée, une de ses petites-filles, enfant d'une douzaine d'années sans doute, débouche d'une allée du jardin, assise sur un petit âne fringant, un tout gris, aux oreilles superbes. Avec une grâce ravissante, en tapinois, elle conduit l'âne derrière le banc où est assis son grand-papa. Là, s'arrêtant brusquement, elle se penche sur sa monture et, s'écriant dans un rire perlé : Bonsoir, Bon Père! câlinement, elle l'embrasse au front. Et ce groupe de famille : le Bon Père entouré de ces beaux et solides gars, qui sont ses petits-fils avec, au fond, la grâce mignarde de cette jolie fillette si gentiment assise sur son bidet gris, l'ensemble se découpant sur un fond de sapins rougis par les flamboiements carminés du soir, c'était un tableau vivant, je dirai mieux, une apothéose de cet admirable esprit de famille qui règne au Val des Bois.

Ah! cet esprit de famille, comme il nous fut donné de l'admirer; à table surtout, où le Bon Père préside, ayant à sa droite l'aumônier du Val des Bois. Comme ils sont tous là, respectueux de sa paternité, attentifs à tout ce qu'il dit, n'interrompant jamais sa conversation, avides, semble-t-il, de puiser à la source les enseignements de l'autorité grande et forte qui règne sur eux. Exprime-t-il un désir, jamais il ne faut un ordre, déjà un Harmel est debout, le désir est exécuté. Et tout cela se fait si simplement qu'il semble en vérité que pouvoir satisfaire un désir du Bon Père est pour eux une récompense.

Toujours, aux anniversaires, aux fêtes patronales, il y a, après la Sainte Communion en famille, le matin, le repas familial du soir. Un de ces repas venait d'avoir lieu à l'occasion de l'heureux retour du pèlerinage à Rome, où le bon Père avait conduit plus de trois mille pèlerins, dont la moitié ouvriers français.

Une manifestation avait été décidée; musique en tête, on était allé à la gare, toute l'usine était là, toute la famille du Val des Bois, félicitant, fêtant, acclamant le retour des pèlerins; et les enfants étaient là aussi ayant de bouquets de fleurs, leurs petites mains pleines en l'honneur des hôtes de Léon XIII. C'est une préoccupation constante, là-bas, d'associer les enfants aux manifestations, de façonner leurs cerveaux naissants et leurs jeunes enthousiasmes dans le moule des idées chrétiennes. Et, le soir de ce retour de Rome, au repas de famille, où en signe de grande et exceptionnelle joie, coulait le vin mousseux du pays, un tout jeune Harmel, Jacques, un gamin de neuf ans, au dessert s'était levé et voici son toast :

« Je lève mon verre au Bon Père.

« C'est avec enthousiasme et avec fierté que nous saluons votre retour. Nous voudrions faire entendre à vos oreilles les fanfares victorieuses qui sonnent dans nos âmes. Une fois de plus, le Christ vous a montré que votre effort emporte le succès, et ce nouvel encouragement donné à votre foi auréole et bénit vos labeurs.

« Ce Pèlerinage a été une marche victorieuse. L'âme populaire s'est réveillée et a retrouvé son élan de piété filiale sous la Main bénissante de Léon XIII. La Démocratie chrétienne a tressailli et a senti comme une sève nouvelle passer dans ses veines. Que Jésus-Christ soit glorifié!

Christ et Liberté. »

Au sujet des pèlerinages ouvriers à Rome, comme j'interpellais M. Harmel sur l'utilité de ces expéditions, sur l'opportunité de développer ainsi chez l'ouvrier l'idée des dépenses et des voyages, lui demandant si les frais et le chômage forcé, auxquels on expose les pèlerins, sont en définitive compensés par de réels avantages spirituels ou sociaux : « Oh ! me répondit-il, croyez en mon expérience, les pèlerinages à Rome font à l'ouvrier un bien immense ; d'abord, cela lui ouvre des horizons, cela développe étonnamment son intelligence, puis cela se fait à peu de frais : l'ouvrier désigné, trois, quatre, cinq années à l'avance, aspire après ce magnifique voyage, qu'il considère comme le point culminant de sa vie, lentement, sou par sou, il fait la petite épargne nécessaire, et, quand il revient, qu'il a vu le Pape, qu'il a déposé à ses pieds son humble offrande, qu'il a senti sur sa joue la main caressante de Léon XIII, cet homme-là est transformé, il emporte du Vatican un souvenir qu'il gardera jusqu'à la tombe, il est devenu un fanatique du Pape. Et vienne le jour où, dans des circonstances que Dieu seul peut connaître, le Saint Père doive faire appel à la catholicité toute entière pour défendre sa sécurité, ces pèlerins-là seront des soldats et, s'il le faut, des héros ! »

Ceux qui m'ont suivi jusqu'ici trouveront peut-être que je m'attarde, me demandant où je vais à me perdre ainsi en d'infimes détails au milieu desquels l'organisation du Val des Bois apparaît pour peu de chose.

Les détails ? Mais le Bon Père ne nous dit-il pas que, pour gagner l'ouvrier, pour avoir son cœur, il faut, avant tout, beaucoup de délicatesse, et la délicatesse n'est-elle pas un peu la science des détails ? Où je suis ? Mais dans l'âme même de mon sujet ; ne sentez-vous pas que j'ai fait vibrer les plus intimes fibres qui animent cette vaste organisation ?

Cette physionomie générale d'une communauté marquée du signe de la croix; cette étude, prise sur le vif, du patron père éducateur père nourricier de ses ouvriers; ces grandes idées sur la dignité du pauvre; ce programme, Christ et Liberté: l'apostolat de l'ouvrier sur l'ouvrier; l'exemple superbe d'une grande famille chrétienne, vivant, dans la simplicité volontaire, en communion avec les ouvriers, leur montrant que le vrai bonheur de ce monde doit se trouver au milieu des joies de la famille, de l'intimité du foyer, et jusqu'à... ces boules de sucre, qu'est-ce tout cela sinon la révélation même du secret intime de cette œuvre?

Les principes, base et mobile de tout, les voilà, le canevas vous l'avez, il ne me reste plus qu'à broder à la surface l'étonnante guirlande des œuvres religieuses et sociales du Val des Bois.

EUGÈNE STANDAERT

(A suivre)





DÉDICACE (1)

A ma chère femme

*Ma Dame, je voudrais te donner, quelque soir,
Autant d'or qu'il en brille en tes regards immenses ;
Je rêve de l'offrir des Palais d'Eminences,
Des trônes incrustés de nacre pour l'asseoir !*

*Car dans le soir venant, quand tous les bruits s'apaisent,
Tes beaux doigts voisins feraient chanter si clair
Les écus éclatants et roux comme l'éclair
Que l'âme d'Harpagon devrait se pâmer d'aise !*

*Mais, ma Dame aux yeux grands, je ne puis — et j'en pleure !
T'offrir, pour égayer le lent chemin des heures,
Que ces neuves chansons de mon cœur indigent !*

*Si pas une ne vaut un ducasson d'argent,
L'espoir des temps meilleurs y brille, sous le voile
Tissé par les fils d'or qui tombent des étoiles !*

ALBERT BERTHEL

(1) Des : *Chansons Eternelles*.





LA CHANSON DU VENT (1)

— Ecoutez la chanson du vent !
CH. GRANDMOUGIN

— *Au clair printemps je suis la brise
Amoureuse et tiède qui grise.
Je suis le zéphir caressant,
Je suis le vent qui désespère
Les pauvres enfants, dont le père
Navigue sur les flots puissants.*

*Je règne lorsque sur le monde
L'éclair luit et l'orage gronde :
Devant mon courroux tout fléchit.
Je brise les fleurs, et j'essuie
Les péchés de ma sœur la pluie,
Je suis le vent qui rafraîchit !*

*Je suis discret, je sais entendre
Les serments et les baisers tendres
Et les emporter pour jamais !
Je porte aussi le son funèbre
Du tocsin qui fend les ténèbres.
Je suis maudit, je suis aimé !*

*Mon domaine est la terre entière,
Villes, chemins et cimetières,
La plaine, la mer et les bois :
Tout m'appartient, je suis le maître,
Je suis le vent qui fait soumettre
Et tous les gens et tous les rois !*

ALBERT BERTHEL

(1) Musique de HECTOR PATERNOTTE.



MAITRE CIBOULE

Conte populaire tchèque

(Extrait du recueil de M. TRUHLAR)

POUR sonder l'honnêteté du corps des tailleurs et s'en persuader, Krakonosch (1) alla un jour à Mrklov avec un paquet du drap le plus fin sous le bras, car il voulait se faire un habit comme le portaient alors les conseillers. N'ayant vu aucune enseigne de tailleur, il s'approcha du puits.

Une jeune fille en tirait de l'eau; il lui demanda où demeurait un tailleur. Elle lui répondit poliment que là-bas, dans la grande maison du coin, le plus habile tailleur, Ignace Ciboule, demeurait, lequel travaillait pour messieurs le curé et le maire.

Le maître des montagnes la remercia de l'explication parfaite et se dirigea vers la maison indiquée.

Lorsqu'il entra dans la boutique, douze garçons s'escrimaient de l'aiguille et des ciseaux avec un zèle tel que s'ils devaient revêtir toute une armée de hussards; l'honorable maître Ignace Ciboule se leva d'auprès la planche à repasser où justement il repassait un habit

(1) Plus tard devenu le *Rübezahl* des Allemands, illustré par la musique de Weber et la peinture de ce Schwind.

de cocher richement brodé d'or, qui venait d'être fini. L'arrivée d'un étranger, dont l'habit fin selon la plus nouvelle mode éveilla en lui une très grande estime, fit que le maître quitta tout, l'invita respectueusement à s'asseoir et, en le saluant le plus dévotement, l'interrogea sur son désir.

— « Cher maître, » répondit celui-ci, « j'ai entendu dire que vous êtes très habile, je viens vous demander si vous pourriez me faire d'ici à dimanche prochain un habit, tel à peu près que les nobles polonais le portent — quoique d'abord j'aie seulement désiré un habit, comme les hommes d'état — très riche avec de gros galons et des boutons précieux; je suis invité à un banquet au delà de la frontière et je veux revêtir un costume polonais. Samedi soir mon domestique viendra le prendre et payera en même temps le dû, car je ne porte rien d'emprunté. Vous prendrez certainement la peine de faire l'habit avec autant de goût que possible et de manière à ce qu'il m'aille bien; si vous me satisfaites, cela vous rapportera du profit et des louanges, car mes riches compagnons désireront savoir le nom de ce maître habile et vous feront certainement de nombreuses commandes. Voici le drap, certainement vos ciseaux n'en ont jamais coupé de plus fin. » A ces mots, il ouvrit le paquet et le tailleur regarda et toucha l'étoffe superbe en souriant et clignant les yeux.

— « C'est vrai, monsieur, » répondit-il, « je n'ai jamais travaillé de drap si fin; mais le travail louera certainement le maître, je vous le promets; sans me vanter peut-être, ou me surfaire, je vous assure que je suis le plus célèbre tailleur de la Bohême septentrionale. Demandez seulement aux nobles maîtres et dames, ils me connaissent tous; les princes et les comtes, les prélats et les sénateurs sont mes clients et tel, qui ne s'égale pas même au diable, vient chez moi pour que je fasse de lui un homme propre, car l'habit fait le moine, vous savez. Je suis

sûr que, si Krakonosch s'était fait faire son habit par moi, la belle Annette n'aurait épousé aucun autre que lui et le prince Ratibor serait demeuré bredouille. » (1) A ces mots il rit bruyamment, car il supposait avoir fait ainsi un excellent bon mot; il apporta une feuille de papier et prit la mesure du nouveau client, en sautillant autour de lui de tous les côtés. Krakonosch s'approcha ensuite des garçons et les interrogea de différentes sortes où, et quand, et chez qui, chacun d'eux avait travaillé, où ils avaient voyagé et s'ils n'avaient pas rencontré parfois le *génie des montagnes* dans leurs voyages.

« Avec ce fin matois personne ne peut s'en prévaloir, » répondit l'un et les autres l'approuvèrent. « Prenez garde, » dit l'un d'eux encore, « qu'il ne vous rencontre aussi et ne se jette sur vous. »

Pendant ce temps, Maître Ignace Ciboule étendait l'étoffe, la déplaît dans tous les sens, la repliait et secouait la tête, faisant son malin, et mit ses lunettes de corne noire pour qu'il pût mieux le regarder d'un bout à l'autre. L'étranger, d'un regard torve, observait la mine singulière du finaud porteur de tablier et lui demanda enfin ce qu'il avait à grimacer ainsi. Le maître se gratta derrière l'oreille, joua un grand embarras et avoua : — « Vous m'avez apporté trop peu d'étoffe, monsieur; comment donc pourrais-je couper un habit polonais dans ce que j'ai ici ! » Krakonosch sut naturellement bien, que le morceau suffisait amplement, qu'il en resterait même encore quelques aunes, mais il n'en laissa rien voir et répondit d'un ton irrité :

— « Le marchand s'est donc certainement trompé et m'a coupé quelques aunes de moins. Essayez tout

(1) Ce sont des allusions à un autre sujet dans lequel on raconte comment Krakonosch a reçu le nom Rybocoul (Rübezah).

de même, cher maître, vous en ferez peut-être pourtant un habit polonais. »

Ignace Ciboule prit à témoin son honneur de tailleur, jura qu'il était honnête homme, qu'il agirait en conséquence et qu'il profiterait de chaque morceau d'étoffe. Il fit sa conduite à son noble client jusque devant la porte et, s'inclinant profondément, il lui demanda de lui apporter sa pratique à nouveau.

Il marmotta par devers lui : « Cela sera une bonne aubaine pour moi », sourit malicieusement et fit claquer ses doigts derrière le dos du visiteur. « Je me ferai d'abord payer richement l'habit, ensuite de cette étoffe précieuse je garderai au moins deux aunes. »

Au temps fixé, un domestique richement vêtu vint chercher l'habit et paya le solde avec de bon argent brillant. Le tailleur, en le conduisant à la porte, lui demanda quel était ce monsieur et quels biens lui appartenaient.

Le domestique répondit dédaigneusement :

— « Quoi ! vous connaissez les nobles si peu, que vous ne reconnaissez pas le propriétaire le plus riche de la Bohême septentrionale, monsieur de la Cour des Navets et de Krakoschov ? » (1)

Sur ces mots il s'éloigna, laissant fort dans l'embarras le maître tailleur qui tâchait en vain de se remémorer ces noms.

Un beau jour de l'automne, l'honnête maître Ciboule partit avec tous ses garçons pour les montagnes, afin de faire l'ascension du Sniejka, et d'y passer un jour agréable. C'était sa coutume de quitter, une fois par an, la boutique avec tous ses garçons et de s'aller retremper aux rayons clairs et chauds du soleil, à l'air frais de la montagne, et de planter là pour quelques

(1) Allusions à d'autres contes cycliques du même personnage.

heures les besognes de son métier. Les joyeux compagnons étaient suffisamment pourvus de vivres et de boisson : du pain blanc, des saucisses, de la charcuterie, des poulets rôtis, sans compter quelques bouteilles de vin rouge de Mielnik dans un panier; les garçons portaient tour à tour les sacs à provisions si bien garnis.

Lorsque les joyeux pèlerins atteignaient à peu près le sommet du Sniejka, un immense bouquin blanc avec des puissantes cornes s'en fut au devant d'eux, un cavalier singulier en croupe. Ce dernier était vêtu d'un habit rouge, et ses culottes et ses bas étaient de la même couleur; ses souliers de laque noire avaient des boucles d'or; un bonnet noir avec une grande plume blanche complétait son vêtement. Le maître, qui marchait à la tête de l'honnête confrérie des tailleurs, reconnut avec étonnement dans ce cavalier d'aventure le noble monsieur, qui avait fait chez lui la commande de l'habit polonais et se douta aussitôt de ce que ce ne pouvait être nul autre que l'universellement redouté et redoutable Krakonosch, à qui il avait volé quelques aunes d'étoffe!

— « Bienvenue! mon honnête maître! » s'écria le cavalier rouge avec un sourire malicieux; « j'ai déjà depuis longtemps désiré vous remercier selon mon pouvoir de l'habit polonais si précisément fait et du mémoire excellent dans lequel vous ne vous êtes vraiment pas oublié. Maintenant nous réglerons nos comptes à propos de ces deux aunes du superbe drap, que vous avez jeté dans votre enfer de tailleur comme par mégarde, car, de la tête aux pieds, vous, Ignace Ciboule, vous êtes un grand coquin. »

Le tailleur effrayé reconnut que crier ne le tirerait pas d'affaire désormais; il se jeta à genoux, leva ses mains suppliantes vers le génie des montagnes, se lamenta et hurla :

— « Soyez clément envers moi, Seigneur Empereur et Roi des montagnes des Géants, faites-moi grâce de

vosre juste colère et de vos griefs; je vous promets que je ne volerai jamais plus même une corde à âme qui vive. Si vous trouviez parfois dans mon purgatoire de boutique étouffée seulement la moindre loque de quelque drap qui ne m'appartienne pas, rôtissez-moi vif sur le grill rouge de votre cuisine souterraine. »

— « Eh bien ! » répondit Krakonosch, « je devrais vous couper les oreilles, c'est vrai, dans la proportion de ce dont vous m'avez tondu, moi et les autres hommes, avec vos mémoires ! Vous et vos notes, je devrais vous jeter au milieu des courants de feu de mes fournaies souterraines; mais je veux être plus clément et je ne vous punirai que peu. Asseyez-vous en mon lieu et place sur mon ami cornu et barbu et allez ainsi par là sur la route de Miklov, en « Monsieur le comte du bouquin », jusqu'à la porte de votre maison. »

L'honorable maître rougit jusqu'aux oreilles, quand il considéra que toute la jeunesse de Miklov accourrait et le suivrait avec des cris et des rires, lui, l'honorable maître Ignace Ciboule, qui marchait toujours si dignement dans les rues de la ville avec sa cadenette toute raide et son bâton fretté d'argent. Il osa et balbutia ces effroyables pensées; mais déjà l'irrité maître des montagnes perdait patience. Il saisit le maigre tailleur derrière le cou, le tint un moment si haut dans l'air, que le frémissant bout d'homme se lamenta et cria, et l'assit à la fin sur le bouquin. Ensuite Krakonosch se tourna vers les garçons tremblants et leur dit :

— « Puisque vous avez désiré ne me rencontrer jamais et n'avoir pas de rapports avec moi, vous appartenant à l'honorable corps des tailleurs, je vous parlerai moi-même aujourd'hui : tenez-vous seulement ferme aux longs poils et à la queue de ce cheval cornu, afin que vous puissiez prendre part à ce voyage en l'air, sans que, gagnés par la faiblesse, vous tombiez dans l'abîme. Vous ne pesez du reste ensemble qu'une trentaine de livres, et vous

n'êtes dès lors qu'un petit, insignifiant surcroît de charge à la promptitude de mon coureur. »

A peine Krakonosch eut-il dit ces mots que les garçons se sentirent aspirés, par une force invisible, contre le bouquin; ils durent bon gré mal gré saisir ses poils hérissés et y rester pendus comme des limailles sur l'aimant. Lorsque toute cette caravane si singulière fut équipée, Krakonosch s'approcha de maître Ciboule et lui dit d'un ton menaçant :

— « Si vous vous avisiez encore une fois de tromper ainsi vos clients, mon bouquin viendra aussitôt au grand trot devant votre porte et instantanément vous vous trouverez sur son dos et il vous emportera dans mon empire souterrain. Et ne désirez pas devenir mon hôte, vous chercheriez là vainement l'aiguille et les ciseaux ! »

Sur ce, un sifflement aigu suivit avec un sourire si diabolique, que les pentes et les gouffres, les montagnes et les vallées résonnèrent d'épouvante. Le bouquin se leva lentement avec ses voyageurs, raide comme un bâton et s'en fut ensuite à travers l'air comme une flèche. Devant la porte de Miklov, il se posa à terre; les garçons sentirent subitement que leurs mains étaient délivrées du charme magnétique, et ils tombèrent comme des prunes mûres sur le pavé.

Mais Ignace Ciboule, lui, était assis, comme rivé sur le dos de l'animal, et s'efforça vainement de descendre; il ne put même se mouvoir et dut faire son entrée triomphale dans la ville à dos de bouquin.

Entouré de la marmaille de Miklov et tout abasourdi par un charivari et par des clameurs diaboliques, il arriva enfin, ruisselant de sueur et plus mort que vif, à sa maison; le bouquin s'arrêta brusquement devant la porte, et le tailleur, délivré du terrible charme, sauta de son dos, courut tout furieux à l'intérieur de chez lui et s'y barricada. La foudre tomba soudain à terre et, quand la foule terrifiée se remit de la secousse, le bouquin

avait disparu, et les moqueurs les plus enragés rentrèrent timidement chez eux.

Maître Ciboule tint sa parole; il devint le plus honorable des tailleurs, gagna toujours de nouveaux clients et n'a jamais paru regretter sa galopade à dos du bouquin.

Traduit par MILOSLAV RYBAK





QUELQUES JOURS
EN ALGÉRIE ET EN TUNISIE ⁽¹⁾

Extrait d'un carnet de poche

La Tunisie

17 mars. — Tunis

DANT d'écrivains, et des plus autorisés, ont publié des ouvrages savants sur la Tunisie, tant de voyageurs, touristes ou reporters de journaux, ont décrit sous tous ses aspects, cet intéressant pays, qu'il serait présomptueux de ma part, d'essayer de produire à son sujet quelque chose de neuf dans ces modestes impressions consignées au cours du voyage.

Nous resterons donc dans les sentiers battus et nous nous contenterons de recueillir, chemin faisant, dans les champs déjà explorés, quelques épis pour l'humble herbier de nos souvenirs.

« Entre l'Algérie et la Tunisie, » dit M. Paul Leroy-Beaulieu (2), « il y a cette différence : la première

(1) Voir le *Magasin Littéraire* du 15 janvier 1898.

(2) *L'Algérie et la Tunisie*, par PAUL LEROY-BEAULIEU. — Paris, Guillaumin et C^o, 1897.

ressemble à un enfant que l'on a péniblement mis au monde, dont on n'a guère su diriger les premiers pas, qui a prodigieusement coûté de soucis, de peines, d'angoisses, mais qui, prenant enfin le dessus sur toutes les infirmités de sa nature et de son éducation, commence à s'avancer gaillardement dans la vie et n'en est que plus cher à ceux qui l'ont enfanté; la seconde est comme une grande adolescente, qui s'était développée naturellement, avec des moyens restreints, mais sans aide de personne, et qui s'est offerte à l'adoption d'une famille intelligente et riche; on n'a qu'à lui prêter un appui moral; à l'instruire, à la conduire dans le monde, pour que toutes ses ressources naturelles viennent à s'épanouir.

« Toutes deux se complètent et nous forment une des plus magnifiques dépendances que l'on puisse souhaiter. »

La Tunisie, placée sous le Protectorat de la France, est en voie de devenir une de ses plus riches colonies. Si les Français avaient appliqué le même régime à l'Algérie, jamais celle-ci n'aurait constitué la mère-patrie en perte et l'histoire de sa conquête aurait été écrite en lettres moins sanglantes.

Avant l'occupation française, la Tunisie, située entre l'Algérie et la Tripolitaine, était une large voie ouverte aux musulmans algériens, hostiles à la France, pour communiquer avec les peuples de l'Orient, au grand détriment des Européens résidant dans l'Afrique septentrionale. En plus, les tribus insoumises, notamment la grande tribu limitrophe des Kroumirs, constituaient un danger permanent pour la colonie française.

En 1881, à la suite de nombreuses incursions et déprédations en territoire algérien, la France déclara la guerre à la Tunisie.

Elle fut de courte durée.

Le traité de *Ksar-Saïd*, du 12 mai de cette même année, plaça la Tunisie sous le Protectorat de la France et mit entre ses mains la sauvegarde de la sécurité et l'administration des finances de ce pays.



La Tunisie se divise en deux parties : la région des montagnes au nord, entrecoupée de belles vallées, telles que la Daklat-el-Mahouin et la Medjerda, que nous avons traversée hier, et la région des plaines au sud, comprenant le Sahara Tunisien que nous verrons demain.

« La Tunisie couvre une superficie de 12 millions d'hectares. Sa population atteint actuellement le chiffre de 1,435,000 indigènes, qui se divisent en *Citadins*, habitants des villes, gens laborieux et intelligents, appartenant à la grande famille des Maures, et en *Nomades*, qui diffèrent des premiers sous tous les rapports.

« Un trait caractéristique peindra le nomade Tunisien.

« Lorsque chez lui naît un garçon, le jour même de l'heureux événement son père le pose sur un cheval tout harnaché et lui dit, en forme de baptême, ces deux vers :

Es-Serdj ou el-ledjam
Ou el-äich alâ el-Islam.

(La selle et la bride et la vie sur l'Islam); ce qui revient à dire : « Tu auras pour tout héritage « un cheval et des armes; à toi à te débrouiller « dans la Vie. » (1)



(1) ADOLPHE BURDO. — *Journal des Voyages.*

Une légère entorse au pied force notre ami Victor au repos et nous faisons sans lui notre première visite aux *Souks*, guidés par Madame B..., gracieux autant que parfait cicérone, pour qui ce labyrinthe de galeries et de ruelles ne nécessite aucun fil d'Ariane. Les Souks ou marchés sont des passages voûtés ou couverts de charpentes, qui se suivent et s'entrecroisent, uniquement éclairés par des trappes à volets mobiles.

Dans leurs bazars encadrés par des colonnes et des portiques étrangement enluminés, des Arabes et, plus nombreux, des Juifs, exposent tous les produits de l'Orient.

Chaque rue est habitée par des gens du même métier; il y a notamment les Souks des selliers, des tailleurs, des cordonniers, des chaudronniers, des parfumeurs, des marchands d'étoffes et de tapis, absolument comme on avait jadis, et comme on a même encore à Bruxelles et dans d'autres villes belges, les rues des bouchers, des fripiers, des tanneurs, des chapeliers, etc.

D'infectes ruelles aboutissent à ces galeries; et c'est là cependant, saisissante antithèse, que, des deux côtés de ces espèces de rigoles malpropres, s'étalent la richesse et le chatoiment des velours, des soies et des maroquins brodés d'or et d'argent, des armures, des coffrets et des meubles incrustés de nacre, des vêtements des Arabes, des Maures et des Juifs, des babouches et autres chaussures élégantes de toutes nuances, des curieuses joailleries du pays, des fez, tarbouchs et chéchias, etc., etc.

La population grouillante des Souks présente les types les plus variés. La Bédouine pauvre, au teint cuivré, traînant le plus souvent derrière elle sa nichée piaillante d'enfants demi-nus, coudoie dans ces galeries la Juive de Tunis, richement vêtue, la figure

voilée, coiffée d'un bonnet pointu brodé d'or; la Mauresque aux grands yeux largement fendus et aux cheveux d'un noir bleuâtre, dont les tresses luxuriantes flottent sur les épaules, et la femme Arabe, la figure couverte d'un voile noir percé de deux trous, empaquetée dans de la laine blanche depuis la tête jusqu'aux pieds, vrai ballot ambulante!

Les femmes riches sont, en général, replettes à faire sécher de jalousie un membre de nos sociétés des Cent kilos. L'embonpoint, du reste, en Tunisie, comme dans la plupart des pays orientaux, est une des conditions essentielles de la beauté féminine.

D'aucuns affirment que les Tunisiennes ont une recette infallible pour devenir grasses à souhait, c'est de se nourrir de viande de jeunes chiens! On nous a assuré qu'elles se gavent volontiers de bouillie de gruau.



Nous montons à la Kasbah, ancienne forteresse turque qui servait autrefois de bague aux esclaves chrétiens et qui aujourd'hui est devenue la caserne des zouaves. Elle longe en grande partie le boulevard de Bab-Djédid et domine la ville; de sa partie la plus élevée on jouit d'un superbe panorama.

Près de là se trouvent le *Dar-el-Bey* ou Palais Beylical, construction très-insignifiante, et une mosquée qui fut jadis une église catholique bâtie par les Espagnols sous le règne de Charles-Quint. Ses deux tours ont été transformées en minarets.



A l'exception du nouveau quartier de la Marine, Tunis offre l'aspect d'une cité éminemment arabe, bâtie en amphithéâtre comme la plupart de ses

consœurs. Elle n'est intéressante que par le cachet bien oriental de ses rues, de ses Souks, de ses cours intérieures et de ses mosquées.

Parmi ces dernières, celle de l'*Olivier* (Djamaez-Zitoum) est une des plus remarquables; elle sert de sépulture à la famille du Bey. Vient en second lieu la mosquée de *Sidi-Mahrès*, émergeant des maisons blanches du faubourg Bab-el-Souïka et dressant dans le ciel ses coupes vertes.

La plus récente de ces églises est la Djama-Saheb-el-Taabah, ou mosquée du *Garde des sceaux*, favori du bey Hasceïn-Pacha, sur la place d'Hal-faouïn. Ce Ministre, qui cumulait avec la direction de la justice celle de l'administration des finances Tunisiennes, fit construire de ses deniers cette mosquée, qu'il voulait exceptionnellement belle. Il en surveilla lui-même les travaux. Mais il ne lui fut pas donné de voir son œuvre achevée : la faveur du souverain avait suscité autour de lui des haines féroces et, un jour, on le trouva étranglé dans son palais.

Il est absolument défendu aux Européens, même au Résident français, de pénétrer dans les mosquées de Tunis.



En passant par la place de *Sidi-Baïan* nous tombons sur un attroupement d'Arabes formant cercle autour d'un *Charmeur de serpents*. Ce spectacle intéresse toujours au plus haut point ces enfants du désert.

Ce sont généralement des *Aïssaouas*, sectaires d'Aïssa, dont nous parlerons à l'occasion de notre course à Kairouan, qui exercent le métier de charmeurs.

Le tam-tam résonne sourdement : le jongleur invoque *Seedna-Eïser*, son patron, et fait appel à la

charité des spectateurs, qui se manifeste par une pluie de gros sous.

Les musiciens soufflent dans leur *ghaitka*, clarinette sans clefs, sorte de biniou breton dont ils tirent une aigrette et nasillarde mélopée. Le charmeur débute par une danse, qui s'anime progressivement jusqu'à devenir vertigineuse; il agite violemment la tête, et ses yeux sortent, hagards, de leurs orbites; puis il s'enfonce de longues aiguilles dans les yeux et dans le nez tout en continuant à tourner autour des trois paniers recouverts d'une peau de chèvre, où sont enfermés les reptiles.

Soudain il s'arrête et retire de l'un des paniers un couple de serpents au dos vert et au ventre jaune, dont il se fait un collier. Il s'en sert encore, en guise de chambrière, pour écarter la foule, et je vous jure que jamais fouet n'obtint un effet..... centrifuge plus immédiat, plus radical.

Variant les plaisirs, il présente son nez à ses vénimeux élèves qui le mordent jusqu'au sang, s'y accrochent et s'y suspendent.

Puis vient le tour du gros *serpent à pèlerine* qui, se déroulant en partie et dressant la tête, suit le rythme plaintif de l'orchestre, l'œil constamment fixé sur son charmeur.



Après le déjeuner, nous allons visiter la Ville française, le port de Tunis et les bords du lac, que son étendue de 18 kilomètres a fait appeler en arabe *El-Bahyra* (petite Mer).

L'aspect de cette grande nappe liquide, qui nous apparaît comme un vaste marais aux eaux putrides, aux émanations pestilentielles, nous gâte quelque peu la poésie que les admirables vers de Lamartine et

la musique de Nïedermer ont fait flotter sur tous les lacs d'Europe. Il nous semble plutôt solliciter la plume malodorante de l'auteur de *La Terre*, de *Fot-Bouillé* et de « *J'accuse!* »

En effet, depuis des siècles, ces lagunes sont devenues le réceptacle de toutes les immondices de la ville, qui s'y sont accumulées à ce point qu'en beaucoup d'endroits le lac n'a plus un mètre de profondeur.

Jadis, la Goulette servait de port à Tunis et le déchargement des navires se faisait au moyen de chaloupes et de chalans.

Aujourd'hui, un large chenal de 8900 mètres, permet aux navires du plus fort tonnage d'accoster le quai.



« Le quartier de la Marine, » dit *Vivien de Saint-Martin* (1), « avec son large boulevard, partant de la *Porte de la Mer* (Bab-el-Bahar), intéressant vestige de l'ancienne enceinte fortifiée qui tombe peu à peu sous la pioche, et allant jusqu'au port, est digne de Marseille, et toute la partie comprise entre cette belle avenue flanquée d'hôtels et de grandes constructions modernes, jusqu'à la gare centrale du chemin de fer, vous donne amplement l'illusion d'une ville française importante. »



Avant de rentrer à l'hôtel, à la tombée du jour, nous nous enfonçons de nouveau dans la vieille ville arabe; nous reparcourons « les impasses sombres, les rues étroites et les souks bordés de maisons maures-

(1) *Dictionnaire de Géographie Universelle.*

ques aux arcades ornées de curieuses arabesques, supportées par des colonnes de marbre apportées de Carthage.

« Dans mainte ruelle l'atelier est à côté de la boutique; on y tisse la toile, dévide la laine, teint les chéchias, où martelle le cuivre.

« Ça et là on aperçoit une volée d'escaliers et par une porte entr'ouverte se montre une cour presque déserte entre les arcades : c'est une mosquée, une Koubba ou une *Zaouïa* (école religieuse), tranquille retraite environnée de bruit » (1).



Le soir, en prenant le café sur la terrasse du Grand-Hôtel, j'eus l'honneur et le plaisir de faire la connaissance de Monsieur *Antoine Manca, marquis de Morès et de Monte maggiore*, le vaillant antisémite, le populaire tribun, collaborateur de Drumont à la *Libre Parole*. Ce journal est fièvreusement lu à Tunis, où la haine des Juifs est invétérée. Il en paraît deux éditions : une quotidienne et une hebdomadaire, celle-ci illustrée et portant régulièrement, à sa première page, une charge acerbe contre les enfants d'Israël.

Le marquis de Morès faisait ses derniers préparatifs de départ pour sa grande expédition. Son idée fixe, comme celle de *Flatters*, était de relier l'Algérie au Soudan. Flatters fut assassiné, avec toute son escorte, il y a 17 ans, par les Touaregs-Hoggars, à Témacin, à 12 kilomètres de Touggourt qui alors n'était point encore occupé par l'armée française.

En attendant l'heure du départ, de Morès tenait la population tunisienne sous le charme de sa parole,

(1) Vivien de Saint-Martin, précité.

dans des conférences très-suivies, Ce jour même nous avons lu sur les murs de la ville l'affiche suivante :

Théâtre municipal de Tunis.

—
Samedi 28 mars 1896.

—
Conférence par M^r de Morès.

—
Sujets traités :
La pénétration en Afrique.
La Méditerranée aux riverains.
L'alliance Franco-Islamique.

—
Entrée libre.
—

Malheureusement pour nous, notre départ de Tunis était fixé à la même date, et sous peine de perdre trois jours, nous dûmes renoncer au plaisir d'assister à la conférence.

Nous apprîmes plus tard, par la voie des journaux, que le marquis de Morès était parti pour Gabès, choisi comme tête de ligne de son expédition vers Tchad, malgré l'avis du Résident de la Tunisie, qui avait refusé au voyageur l'autorisation de s'aventurer si avant dans le sud.

On connaît l'issue sanglante de cette exploration. Selon la version des journaux, le marquis de Morès fut assassiné le 9 juin 1896 par les Touaregs, à trois kilomètres du poste turc *Sinaoun*. D'aucuns disent que l'or des Juifs ne fut pas étranger à ce drame. *Louis Noir*, tout en donnant une autre version, est plus explicite : dans son opuscule intitulé « Le Champ d'Emeraudes, au pays des Gazelles », il écrit en toutes lettres : « L'opposition contre les Français est « soigneusement entretenue par les consuls anglais « de Tripoli et le consul italien de Ghamadès et sur- « tout par l'agent anglais d'In-Çalah. — Sur la con-

« nívence des consuls et des agents anglais, aucun
« doute; notre consul de Tripoli a pu se procurer
« et en montrer des preuves écrasantes.

« Italiens et Anglais ont fait massacrer par
« Abd-el-Kader, cheik d'In-Çalah, et par Ahethagghel,
« chef suprême des Hogghars, huit explorateurs euro-
« péens, deux Pères blancs, le marquis de Morès et
« l'expédition Flatters. »



18 mars. — *Medjez-el-Bab*

Je viens d'obtenir, très-gentiment du reste, de mes compagnons de voyage un congé de 24 heures. Il s'agit pour moi, d'aller rendre visite à M. Léopold Dumont de Chassart, qui habite *Medjez-el-Bab*, situé à 60 kilomètres de Tunis. Je prends le train, viâ Bône, à 8 h. du matin.

« *Medjez-el-Bab* est une petite ville de 800 habitants. Son origine remonte à l'époque Romaine (c'est l'ancienne *membressa* d'Antonin). Elle est sise le long de l'*appia* (route) de Carthage à l'antique *Cirta* (Constantine). Son pont, sa porte triomphale, quelques inscriptions sur les débris d'anciens murs, ses thermes et ses citernes en ruine, des vestiges de murs d'enceinte, le long de la Mejerda, témoignent de son origine. » (1)

Un char-à-bancs attelé de deux fortes mules, vigoureusement conduites par un *négro*, me mène rapidement à Teffa-Chassart, la superbe ferme-château de M. Dumont. Le propriétaire et son neveu M. Paul Dumont de Chassart, me font le plus cordial accueil.

Le cadre restreint de ces notes, ne me permet

(1) Voir *Guide Joanne*.

pas de décrire comme je le voudrais et comme elle le mérite cette grande et belle exploitation agricole de 3000 hectares créée par M. Dumont. Contentons-nous de dire que la maison d'habitation, les écuries, les étables, les bergeries et tous les accessoires de cette véritable ferme-modèle, correspondent aux besoins de l'exploitation de ce vaste terrain mis, ou à mettre encore, en culture. La vigne y tient une place importante. Une métairie isolée, quelques maisons dressant, ça et là, leurs pignons, une bourgade de négros-soudanais, ouvriers de la ferme, rompent seuls la monotonie de la plaine accidentée. Au centre une belle église-chapelle régulièrement desservie par un prêtre catholique, pointe son clocher dans le ciel.

En dépit d'une pluie persistante, je pus visiter sommairement la propriété et admirer la manière intelligente dont ces terrains vierges sont défrichés et mis en culture, au moyen de quatre locomobiles.

Je prends à regret congé de mes aimables hôtes et le train me ramène à Tunis, à 11.30 du soir.



19 mars. — *Tunis*

Le temps est toujours à la pluie. Nous nous en consolons par une longue flânerie sous le couvert des Souks, toujours si intéressants à parcourir.



20 mars. — *Le Bardo. — Carthage*

Le ciel a repris sa belle sérénité; profitons-en pour visiter les environs, très remarquables, de Tunis. Il faut une heure de voiture pour arriver à la bourgade « *Le Bardo* », célèbre par l'ancien château des

Beys. Tout près de là est le manoir de *Ksar-Saïd* (l'heureux castel), où le Bey Mohammed-Essadok signa le traité du Protectorat, le 12 mai 1881. Le Bardo, abandonné par le Bey actuel, est livré aux démolisseurs; on en conserve seulement deux ailes, de style arabe, dont l'une sert de musée ancien de la Régence.

Entre les deux résidences beyacales, s'étend l'ancien champ de manœuvres actuellement affecté aux campements des caravaniers du Sahara.

Il a encore une autre destination, sinistre celle-ci : c'est le lieu où le bourreau pend, haut et court, les Arabes condamnés à mort. Les exécutions sont très-fréquentes et, comme sanction solennelle à la justice qu'il rend, le Bey en personne y préside.



De l'autre côté de Tunis, à 19 kilomètres de la ville, se trouve *Carthage*. On peut s'y rendre par la voie ferrée italienne de Rubatino, reliant Tunis à la Goulette, jusqu'à Malka, au pied de la colline de St-Louis. Nous préférons user de la voiture, qui nous permet de mieux voir le pays.

La route poudreuse commence à l'avenue Babel-Khadra et s'allonge, monotone, à travers la campagne déserte brûlée par le soleil.

De loin en loin, on aperçoit, s'avancant lentement, quelques bourricots émaciés, chargés de couffas bondés d'alfas ou d'engrais; parfois aussi, l'on dépasse une troupe de chameaux transportant des marchandises à la Goulette, et l'on croise les équipages surannés du Bey, menant à Tunis des dignitaires ou des femmes du palais de la Marsa.

« Carthage, écrit Henri Lorin, dans *Le Tour du Monde*, faite d'une ruine, n'est plus qu'un musée d'antiquités, créé et dirigé par le Père Delattre, qui

est chez lui dans ce domaine des Pères blancs, où s'abrite le séminaire de l'Ordre et où reposent les restes du Cardinal Lavigerie.

« Du promontoire où fut Carthage, on domine deux petits bassins, vestiges des anciens ports, remaniés et presque comblés; plus loin la Goulette s'allonge sur la langue de terre qui sépare le lac de Tunis de la mer, et dans le fond, tranchant sur les montagnes violacées, apparaît la grande tache blanche qui est Tunis; de l'autre côté de Carthage, la falaise redressée porte le bourg et le phare de Sidi-bou-Saïd, coquet village arabe dont les habitants sont demeurés purs de tout mélange avec des éléments étrangers. »

Au sommet de la colline, sur le monticule de Byrsa, s'élevait anciennement le capitole carthaginois; aujourd'hui, au milieu des ruines de cette forteresse, apparaît la chapelle de St-Louis, à l'endroit même où était établi le camp des Croisés et où le grand roi chrétien mourut de la peste.

Près de là se trouve le séminaire des Pères Blancs, vaste construction mauresque. Il renferme le riche musée punique et romain du *Père Delattre*, qui nous en fit très-gracieusement les honneurs. Ce savant géologue, cet antiquaire érudit, encouragé par le gouvernement français, a pratiqué des fouilles nombreuses et ramené au jour des trésors d'un grand intérêt historique.

La *Basilique byzantine de St-Louis*, à proximité du séminaire, domine le golfe de Tunis; sur les collines avoisinantes se dressent, éclatants de blancheur, le petit séminaire et le couvent du Carmel.

Au retour, nous passons devant les grandes citernes, découvertes et restaurées par le Père Delattre; elles alimentent aujourd'hui Tunis et la Goulette d'eaux

que jadis les Carthaginois ont été capter au loin, dans les montagnes de Zaghouan et de Djoukar.



En rentrant à Tunis, vers la brune, nous voyons une nuée de flamants roses étendre sa pourpre mouvante au-dessus des eaux du lac.

Le désert tunisien

21 mars. — *Enfida*

En attendant le prochain départ de la malle de Marseille, nous nous décidons à pousser une pointe dans le désert tunisien jusqu'à Kaïrouan.

Nous comptions utiliser pour cette course le nouveau chemin de fer jusqu'à Bir-Bouk-Ba et, là, prendre la diligence postale qui nous aurait conduits à Sousse, reliée à Kaïrouan par un Decauville. Malheureusement, toutes les places étaient retenues dans le « Courrier ».

Dare dare, nous courons louer, pour trois jours, un landau à trois chevaux et à deux conducteurs, et nous voilà partis, dès 8 heures du matin, pour Enfida-ville, où nous arrivons à 7 heures du soir, n'ayant eu pour tout repos qu'un arrêt de 50 minutes à Grombalia.



Enfida-Ville est l'œuvre de la Société Franco-Africaine et le centre de son domaine qui compte 150,000 hectares. Le village ne date que de 1884; il est actuellement peuplé de Français, de Suisses et d'Italiens, au nombre de 500.

La grande tribu arabe des Ouled-Saïd occupe toute cette région qui s'étend jusqu'à Takrouna, village berbère perché sur le sommet d'une colline d'un accès difficile.

L'eau étant chose rare au désert, la Société a sagement choisi l'emplacement d'un puits comme centre de ses installations. Dès le début, elle y planta l'eucalyptus, à croissance rapide, pour assainir et embellir le nouveau village.

Successivement, elle construisit des bureaux, un chaix remarquable, de vastes écuries, une école, un bureau postal et télégraphique, une chapelle, un hôtel et une école franco-arabe.

Cet immense domaine fut acquis de Kheir-ed-Din, ancien ministre du Bey de Tunis. Il se compose de terrains de nature très-variée.

Les parties arides du sol sont boisées d'oliviers, de pins et de tuyas; les autres, grâce aux moyens d'arrosage, ont pu être utilisées pour la culture des céréales, ou bien encore, changées en pâtures où broutent et se multiplient les moutons indigènes remarquables par leurs queues grasses et larges, ressemblant à des tabliers et pesant jusqu'à sept kilos.

Le but primitif de la Société était de faire en grand la culture de la vigne; mais, de ce côté, le succès n'a pas répondu à l'attente et l'on ne voit les vignobles et les plantations d'arbres fruitiers que là où l'on est parvenu à forer des puits artésiens.

Jusqu'ici, les frais considérables d'exploitation, le prix élevé de la main-d'œuvre européenne, la paresse et l'hostilité des indigènes, ont été autant d'entraves insurmontables au défrichement et à la culture. Aussi les concessionnaires des landes d'Enfida ont-ils été forcés de recourir à un autre système de mise en valeur et de louer tout simplement leurs terres aux [laboureurs et aux bergers arabes du pays.

Quelques lots, déjà cultivés, ont été vendus à des Européens; d'autres parcelles de terre sont en train d'être défoncées pour être livrées ensuite à la colonisation, à laquelle le chemin de fer, en voie de construction, ne pourra manquer de donner une forte et rapide impulsion.

Au dîner, nous rencontrons des ingénieurs du chemin de fer et des agents de la Société Franco-Arabe. Tout ce monde, très-bruyant, passe la nuit du samedi au dimanche à courtiser la dame de pique, en risquant de fortes sommes sur le tapis vert.

Décidément la passion du jeu est de toutes les latitudes et le dieu hasard a partout ses fervents.



22 mars. — *Kaïrouan*

Nous quittons Enfida-ville à 5.30 h. du matin.

La route gouvernementale finit à quelque distance de là et la *piste* du désert commence, détremmée par les pluies abondantes de la nuit. A moins d'un refroidissement imprévu de température, nous y verrons déjà pousser, nous dit-on, une herbe verte à notre retour.

Nous voici de nouveau dans les sables du Sahara, dans la plaine aride, laissant à droite le djebel de Lagouan.

Les indigènes de ce pays sont tous nomades : ils ont quelques douars à proximité de la piste, agglomérations de misérables tentes qu'entourent des haies de cactus et d'épines.

Ces malheureux campent là où ils trouvent à nourrir et à abreuver leurs moutons et leurs chameaux; ils changent de place quand la réserve du sol est épuisée ou que la source est tarie.



Vers 11 h., nous faisons arrêt au pied du *mur de Mahomet*, pour déjeuner et laisser souffler nos pauvres chevaux.

Nous y sommes bientôt rejoints par deux spahis indigènes, en garnison à Kairouan, revenant d'avoir escorté des prisonniers arabes à Tunis.

Ces braves musulmans, moins scrupuleux que les Cheiks du désert algérien, ne montrent aucune répugnance à boire le vin que nous leur offrons fraternellement. C'est bien violer un peu les préceptes du Coran, mais c'est aussi faire honneur à la France, cette terre bénie de la vigne.

En reconnaissance, ils nous font conduite jusqu'à Kairouan, chevauchant en éclaireurs à la découverte de la bonne piste.

Nous faisons notre entrée dans la Ville Sainte à 5 h. du soir, et nous nous installons dans le caravansérail arabe, enseigné l'Hôtel de la Poste.

Audenarde

PAUL RAEPSAET

(A suivre)





IMPRESSIONS DE PETITE VILLE

(Fin)

Tirage au sort

C'est la loi de notre pays
Qui fait tirer au sort.

TANDIS que de tous côtés s'organise le tirage au sort pour le recrutement du contingent annuel, je me suis mis à songer à cette vieille chanson du pays wallon. Voilà bien longtemps que l'on parle de la suppression du tirage au sort et, cependant, chaque année nous rapporte cette formalité presque séculaire. Déjà si vieille et tant ancrée dans nos mœurs, elle est une étape marquante de notre vie, celle qui suit la première communion, la seconde de notre existence; celle où l'on est devenu homme.

Dans les petits bourgs fait époque le tirage au sort; c'est le jour où de tous les villages du canton accourent des bandes nombreuses. L'on s'y prépare de mille façons par des cagnottes et des neuvaines, et tous y prennent part, vieux et jeunes. Les bambins eux-mêmes affublent leurs casquettes d'écolier d'un numéro semblable à celui tiré par le grand

frère, et s'essayent à répéter les chansons du terroir.

Dans la petite ville où s'est passée mon enfance, petite ville wallonne perdue dans les montagnes et sise comme un nid d'aigle au sommet d'un orgueilleux pic, le tirage au sort était un événement, une fête annuelle, où l'on dépensait plus qu'au jour de la grande ducasse.

Tout le monde était en ébullition.

Chacun avait bien quelque parent ou quelque ami qui tirait au sort : une bande était vite formée pour escorter le conscrit à l'hôtel de ville. Précédé d'un vaste drapeau tricolore, étalant en plis capricieux ses couleurs au gré des vents, accompagné d'un accordéon, d'une viole ou d'un tambour, le cortège déambulait à travers les rues.

L'on chantait des airs populaires, tantôt patriotiques, tantôt simples et naïfs, d'autres fois guerriers, et aussi, amoureux.

Les pas les plus extravagants, quelque réminiscence des sauteriers tant connues des Gilles de Binche, les cancons, les chahuts, les danses en rond entrecoupaient ces chansons.

Les bandes nombreuses s'entrecroisaient organisant ainsi un brouhaha, une cacophonie presque grandiose dans son étrangeté.

Des bagarres naissaient parfois, — jalousie de villages, rancune de famille trouvant occasion à expansion complète. Alors tombaient sur les têtes les hampes de drapeau, les cannes; les tambours étaient crevés, les violes éventrées.

L'autorité, aux aguets, venait bien vite séparer les belligérants, qui s'éloignaient en comptant leurs « bleus ».

Et c'est ainsi que le conscrit pénétrait à l'hôtel de ville, encombré de bonnets à poil.

Dans une salle blanchie à la chaux, au milieu,

trône une table sur laquelle se détachent deux urnes; derrière, des petits vieux à l'air grognon et grippe-sou : ce sont les personnages officiels.

Autant l'animation est extravagante au dehors, autant ici s'impose un silence religieux.

Tout conscrit se sent empoigné et par la majesté de l'officiel, et par le froid des locaux administratifs; et, quand s'avance son bras vers l'urne, il ressent un frisson aigu, comme une pause dans sa vie : il comprend l'implacabilité des arrêts du sort.

Ah! ils sont rares, les fanfarons, et nombreux, les superstitieux à ce moment!

Il est bon! Le commissaire d'arrondissement vient de lire le chiffre qu'accuse le billet tiré.

« Un bon! » crie l'heureux détenteur d'une voix étranglée en gagnant la rue. C'est une explosion de vie, des cris rauques, des sauts furibonds, des contorsions de forcenés.

C'est une joie presque sauvage.

Et parents et amis se jettent sur l'heureux conscrit; on le frappe, le bouscule, le piétine; on le soulève, le décartèle et on le porte en triomphe.

Il est mauvais! Le chiffre bref et fatal que vient de jeter dans le silence le personnage officiel a produit un froid pénible. C'est comme assommé que le conscrit quitte à pas lourds et traînants la salle; il tombe dans la rue. Ses amis, dans le vague de ses yeux, ont compris la peine de son âme. Ils s'empressent cependant, mais ce sont des pleurs qui hantent toutes les prunelles; tout ce monde va se lamentant contre les cruautés du sort. C'est un vieux père, brisé par l'âge, qui voit son repos remis à d'autres hivers, une veuve qui pleure un soutien, une jeune villageoise qui voit un mirage s'effacer.

Peu après, le cabaret a élevé la gaieté des échappés, et noyé le chagrin des désignés.

Et cependant tout le jour des groupes circulent, arpentant, piétinant ou brûlant le pavé des rues de la petite ville.

Les uns ont couronné leurs chapeaux de grosses fleurs artificielles aux tons criards; les autres ont arboré les couleurs de deuil. Mais tous s'agitent, se trémoussent et, bientôt confondus, dansent en rond, se développent en farandoles et entonnent les airs traditionnels.

Oh! ces chansons du tirage au sort! Combien suggestives et combien elles reflètent les sentiments simples, mais profonds du peuple!

Les unes sont patriotiques, mais passives :

C'est la loi de notre pays
Qui fait tirer au sort.

Il y a là une résignation passive à la loi. C'est l'obéissance du parfait citoyen.

Les autres sont aussi patriotiques, mais plus fières plus guerrières et glorieuses :

Mourir pour la patrie
C'est le sort le plus beau,
Le plus digne d'envie,
Etc...

ou encore :

Nous irons tirer au sort
Pour combattre jusqu'à la mort.

Et ensuite celle-ci, valeureuse :

Et quand vous entendrez :
Les ennemis voulant entrer,
Nous vous répondrons :
Amis, n'ayez pas peur,
Nous sommes des francs-tireurs!

Ces chansons disent aussi les sentiments intimes, et avec une finesse que n'atteindraient pas les paroles, à preuve celle-ci :

Conscrit, quand tu partiras
Ne pleur'ras-tu pas, en quittant ta mère?
Conscrit, quand tu partiras
Ne pleur'ras-tu pas au service du roi?

qui murmure toute la tristesse de l'éventuelle séparation de la famille.

Citons cette autre :

Quand les conscrits partiront,
Toutes les jeunes filles pleureront ;
Elles diront : « Voilà qu'ils s'en vont,
Voilà qu'ils s'en vont, voilà qu'ils s'en vont,
Jamais plus ne reviendront ! »

d'un charme bien champêtre et d'un sentiment profond dans sa répétition imitative.

Et encore celle-ci qui rappelle les danses des fêtes passées et les beaux jours des tendresses :

Quand les jeunes conscrits
Seront sur leur départ,
Toutes les filles d'ici
Seront sur les remparts,
Toujours en regrettant
Les jeunes conscrits charmants
Qui leur ont tant procuré de divertissements.

Il en existe encore bien d'autres du même genre. En voici une en wallon, dont la conclusion montre la résignation passive et la philosophie narquoise du paysan.

Enne braïé ni ma seurre,
C'esse in brav' p'tit chasseure
Faudra r'tirer nos sarrôs
Pour mett'el stache au dos
Vaut bramint mieux chervi le rwé
Que d'marier in baudet.

D'autres chansons sont vantardes :

Quel bras! Quel bras!
Pour aller chercher c'numéro là!

Quelques refrains sont consolateurs

Mes amis, il ne faut pas braire :
Le bonnet à poil est là
Pour vous distraire.

Il y en a même d'irrévérencieuses .

Léopold, je te fais cadeau
De ma grise capote et de mon numéro.

Enfin une toute naïve et triomphale, mais si charmante par les mœurs simples qu'elle dévoile :

Mèr', il faut faire des gaufres
Pour vot' garçon qu'a été tirer.
Il a pris dans les trois cents,
Avouez, il ne sera pas d'dans!

Mèr', mettez le coquemar au feu
Tant qu'il y a du bon feu
Vous f'rez du bon café
Pour votre garçon qu'a été tirer.

Depuis quelque temps de nouveaux drapeaux, de récents couplets ont fait leur apparition: drapeaux rouges, insignes de divisions, chansons outrageantes ou irrespectueuses pour le roi et les lois. Et, dans beaucoup d'endroits, les autorités ont dû prendre des mesures, empêcher les promenades avec cartels et bannières, prohiber les tambours, faire taire les violes et rendre muets les accordéons.

Là, le tirage est devenu presque un jour de deuil.

Mais, dans ma bonne petite ville wallonne, il n'en est pas ainsi : le tirage au sort y a conservé

son caractère joyeux ou résigné, ce dont beaucoup s'étonnent d'ailleurs. Quand le soir tombe, la tranquillité renaît dans la ville, tant agitée tout le jour durant. Les orgues de Barbarie sont moins criardes et miaulent, les accordéons soupirent, les tapins somnolent, les chansons se meurent.

Dans le lointain de la vallée, des routes menant aux villages voisins, montent des bribes de refrain, chevrotées par des voix cassées :

Mourir pour la patrie,
C'est le sort le plus beau,
Le plus digne d'envie,
Etc.

Rogations

Oh ! le soleil dans les jardins!

.
Il faudra attendre d'autres jours.....
Les autres jours sont déjà las.

MAETERLINCK

Les Rogations, jours des annuelles processions champêtres, se déroulaient fraîches et charmantes dans la rosée matinale.

De tous les villages, les cloches tintaient follement, se répercutant dans les vallées, mariant leurs appels vibrants dans les vastes campagnes, sous les bois ombréux.

Dans les plaines, entre les jeunes blés frissonnants sous la brise folâtre, glissaient des processions. Toutes les paroisses voisines se rencontraient, s'entrecroisaient à quelque angle de champ, au coude d'un chemin, et chacune se renvoyait les répons des litanies égrenés le long des sentiers, sous la ramure des arbres, tandis que les branches, les feuilles, les blés, les fleurs semblaient s'incliner sous la bénédiction du prêtre.

C'était le pieux baptême de la récolte future à l'aube d'un beau jour ; les fleurs jetaient leurs senteurs, et le soleil joyeux cueillait sur toutes les lèvres les reconnaissantes actions de grâce de l'Éternel.

Les garçons, valets de ferme, jeunes gars endimanchés, portaient la croix d'argent et la soyeuse bannière du Saint-Sacrement. Les enfants de chœur, dont les surplis folâtraient au vent, suivaient, accompagnant le clerc à la voix de rogomme et le prêtre bénisseur.

Tous s'avançaient lentement, sous la cadence larmoyeuse des *Ora pro nobis*, des *Parce Domine*, des *Te rogamus, audi nos*, devenus des supplications joyeuses et alertes.

Les paysans en sarrau, les villageoises dans leur mantille, voûtés avant l'âge par les durs labeurs, fermaient la marche. Ils priaient tous, ayant foi en l'avenir, la poitrine gonflée aux fraîches brises printanières, et les uns les autres s'arrêtaient parfois, s'attardant, fiers, devant le champ où germait leur moisson prochaine. Parmi la rosée, dans le rayonnement du soleil levant, ils couvaient d'un regard tendre *leur terre*, qui avait reçu leur sueur et dont ils attendaient les fruits. Tandis qu'ils projetaient des améliorations et espéraient, de leurs lèvres montaient des prières douces, des *pater* vibrants.



Cette année, j'ai revu dans mon village la procession des Rogations.

Hélas ! les saisons sont bouleversées, car ce n'était pas un printemps. Le vent soufflait furieusement, étouffant les appels légers des cloches et les pieux répons des litanies ; les orages avaient raviné les chemins creux ; la gelée des nuits claires avait grillé les bourgeons naissants ; les nuages noirs, les

brouillards gris cachait le triomphant soleil; les gars, les jeunesses sans bannière déployée, et moins nombreux, ouvraient la marche; les vieux paysans, éparpillés, suivaient péniblement; les litanies semblaient des chants funèbres, et une pénétrante pluie, tombant en fine buée, tendait un crêpe mystérieux sur la nature.

Le jour des Rogations si printanier, si joyeux d'antan, semblait cette fois quelque jour de deuil.

A fulgure et tempestate,
Libera nos, domine.

Justiciers et justiciables

Les juges sont nommés à vie...
Les belges ont le droit de s'assembler...
Constitution belge.

La vraie petite ville ne possède pas de tribunal, ce rouage est trop compliqué, trop vivant pour elle. Son enceinte exigüe, les minces intérêts qu'elle réunit, les rares agglomérations, groupées autour de son beffroi-vigie, ne le commandent pas et s'y opposent même.

Un tribunal comprend plusieurs magistrats et des compétitions, de nombreux avocats et des chicanes, des avoués et des fouillis de paperasseries, des huissiers et un tas de misères.

Au surplus, un tribunal exige un vaste bâtiment et des dépenses; il donne un semblant de vie réelle à la ville: celle-ci n'est plus alors une petite ville muette presque morte. Elle devient trop animée; les ordinaires querelles de ménage, les simples rixes de cabaret, les futiles procès de voisinage prennent une importance énorme, gonflés par les magistrats somnolents en quête d'instruction et de passe-temps,

par les avocats en mal de plaidoiries, par les avoués fureteurs, épris des dédales de procédure, et par les huissiers, limiers de saisies de toute espèce.

Non, la seule, la vraie petite ville ne peut être que chef-lieu de canton.

Elle ne possède qu'un juge, qu'un greffier, qu'un commissaire — ministère public austère à certains jours —, qu'un huissier et... deux avocats.



Le juge de paix est une autorité astrale dans ce milieu; son prestige est incontesté: depuis les enfants craintifs jusqu'aux bourgeois cossus et fonctionnaires gradés, sans oublier les artisans, tous s'inclinent respectueusement devant lui.

Quelle que soit sa valeur réelle, on ne le discute pas, c'est: Monsieur le juge! et rien d'autre.

Dans le temps passé, ce juge de paix, au nom si tranquille, était presque toujours un bon vieux papa, un enfant de la région. D'y avoir vécu à perpétuité, il en connaissait à fond les coutumes, les traditions, les défauts et qualités des habitants, les secrets des haines de village. Il savait démêler les affaires épineuses, scruter les cœurs, fermer les yeux sur les vétilles, les ouvrir large au moment propice. Les paroles réconciliatrices, les encouragements habiles, les avertissements prudents, les réprimandes sévères, tout cela venant de lui, étaient oracles acceptés; il les maniait également, empruntant aux parties en cause ou leurs manières distinguées ou leur langage pittoresque. Il forçait l'apaisement des inimitiés par le mot cordial et arrêta, malgré la sévérité d'une condamnation obligée, par sa franchise, les représailles ou les rixes des parties au sortir de l'audience.

Oh! il ne se fatiguait pas outre mesure à ce métier de bon père de son canton. Ses audiences,

il les tenait de quinze en quinze jours, bâclait vite-ment sa besogne, au grand contentement de tous.

Est-il besoin de noter qu'il aimait le bourgogne, ce vin généreux, digne des grands cœurs? Sa cave était renommée par delà les bornes resserrées de son canton. Les fonctionnaires trouvaient souvent aux heures du *far niente* quelque prétexte à conseil pour lui rendre visite, et les fermiers, au jour du marché hebdomadaire, arrêtaient volontiers leur attelage à la porte du juge.

Faut-il noter encore que le *Journal des Tribunaux* ne renseignait aucun de ses jugements en droit? Non pas qu'il fut un ignare : le code n'avait plus de secret pour lui; mais il avait l'art de s'interposer si paternellement, que les procès se conciliaient, les plaintes s'effaçaient, les malentendus s'éclaircissaient, tant que sa justice de paix ignorait les cas spécieux.

Morte à toute initiative, la petite ville dédaignait la chicane!

D'ailleurs, les avocats étaient pour elle un mythe; seul, un vieil homme d'affaires entendu risquait quelques conseils en droit et quelques défenses en simple police.

Le vieux juge est mort. Pour le remplacer est venu s'installer dans cette petite ville, tristement quiète, un jeune avocaillon de la capitale, péniblement échappé d'une *Alma Mater* quelconque et fils de magistrat bien en cour. Richement apparenté et non moins somptueusement marié, cette place n'est pour lui que le marche-pied facile pour entrer au plus vite dans quelque tribunal, et de là atteindre les fauteuils de la Cour d'appel. C'est le but de sa vie, cette place de conseiller : tous ses ancêtres paternels et maternels le furent, il leur doit de les suivre.

Aussi ne s'établit-il aucun lien entre lui et ce

canton de passage, dont il vient d'être bombardé le chef de la justice paternelle! Il s'en fiche carrément et le trouve bon tout au plus à servir son ambition.

Pour l'exploiter, il remue la petite ville et les alentours; il grossit les instructions, reste inexorable vis-à-vis de certaines faiblesses, pose au rigoureux instrument de la loi, évite les conciliations, provoque les appels, cherche les causes difficiles, les embrouille au besoin et obtient des insertions de ses jugements dans les journaux de jurisprudence. En somme, le juge moderne révolutionne son canton, jette la perturbation pour faire parler de lui; cela lui suffit à lui, fin siècle et quelque peu égoïste.

Pendant, pour la petite ville à vie bornée, c'est toujours : mossieu le juge! Peut-être regrette-t-on en catimini le temps passé, son prédécesseur, sa bonhomie et son bourgogne! C'est encore la même considération qui persiste, le même respectueux « mossieu le juge » qui tombe de toutes les bouches.



D'ailleurs, les avocats, lumière en ces centres embrouillardés, sont venus s'établir à sa suite en la petite ville.

Il y a maintenant, au lieu du vieil homme d'affaires, l'avocat au cabinet achalandé et l'avocat sans vogue.

Tous deux, croyez-le bien, sont une plaie pour ce milieu anémié; ils y provoquent, sous prétexte de vie, des surexcitations révolutionnaires, des querelles homériques sans raison et que sais-je encore?...

L'un gagne gros et devient plus âpre au gain; l'autre, pressé par la nécessité de vivre, voit procès partout, aventure ses clients, tripote et tombe dans des finasseries de procédure qui avilissent.

L'un vient à la justice de paix élégamment mis

et sentant sa force plane comme un astre; l'autre préfère le négligé et traite avec la justice en pantoufles. De tous deux, les plaidoiries, par leurs traits acérés, révèlent l'envie et le dédain réciproques. La galerie des badauds s'amuse de ce jeu enfantin, dont les clients seuls pâtissent.

L'un épiluche ses affaires, étudie le droit, plaide consciencieusement; l'autre s'arrête aux faits superficiels, ignore son dossier et risque sans préparation quelque banale plaidoirie, tissée de clichés et dont l'éloquence creuse ébaubit le client gobeur, au point de lui en cacher les grosses ficelles.

Ah! ces pauvres justiciables de petite ville.



Les juges suppléants sont ou notaire ou brasseur, parfois docteur. On les recrute dans le même monde que les conseillers provinciaux. Cela les ennue beaucoup de rendre la justice... gratuitement, d'autant plus que la partie qui succombe est pour eux un client ou un électeur de perdu. Aussi mettent-ils de la désinvolture dans l'accomplissement de leur mission.



Le ministère public, représenté par le commissaire de police — un vieux brave — a blanchi sous le harnais semi-judiciaire, semi-civil. Ce bon débris occupe en simple police, pour froncer les sourcils devant les vagabonds et requérir impassiblement l'application de la loi.



Le greffier est un scribe; il sort d'une officine notariale et fait concurrence aux avocats en donnant

des conseils roublards. Toujours méticuleux dans sa démarche et ses actes, c'est le « monsieur aux petits pas » de l'endroit. Homais en droit et fourmi travailleuse coagulés, il amasse!



L'huissier est un personnage important; on le craint sans doute, car il semble, dans sa menace continuelle, un tyran inflexible aux pauvres diables. Ennuyé de ce mauvais renom, dont il ne peut mais, qui le suit de la ville à la campagne, il recherche la compagnie des riches. Son habileté lui ouvre bien des portes.



Il n'existe pas de palais de justice dans la petite ville : un coin de l'hôtel communal suffit; une salle basse appropriée sans soin peut servir à la justice. Quelques meubles de chêne, disposés à la diable, composent le siège et la barre.

C'est vers ce lieu que, tous les quinze jours, citadins et villageois se pressent.

Une cloche aigrette annonce, vers les dix heures, plus ou moins précises, l'ouverture de l'audience.

A cet appel, obligatoirement, le juge sort de sa maison toute proche; les avocats, l'air affairé, arpentent la rue; le greffier s'amène méthodiquement, et tous pénètrent dans la salle basse.

Les cafés environnants s'évident des justiciables.

Les uns avancent d'une façon pataude, comme gênés de se présenter devant la justice de leur pays. Ils la méconnaissent jusqu'alors et se vantaient dans leur famille, de père en fils, de n'y avoir jamais comparu. Voilà qu'une misérable poule vagabonde, trouvée picorant sur le champ du voisin; une attra-

pade entre hommes, suite des disputes felleuses entre commères, une contestation minuscule de sentier ou de mur mitoyen, les y mènent alors que tant de coupables sérieux courent la pretantaine! Ont-ils l'air ennuyés! Leur figure accuse l'appréhension des suites de tout cela, c'est-à-dire... des frais!

Les autres sont les chevaux de retour de la simple police : l'ivrognerie, le maraudage, les batailles de cabaret sont leur fort. Habitué à fréquenter la décorative justice, ils la regardent en face et se moquent de ses arrêts. Au juge ils répondent effrontément; ils sont presque vivants dans ce milieu d'êtres passifs.

D'autres encore sont amateurs de la chicane, bienfaiteurs des avocats, quand ils les payent; ils trouvent matière à procès partout : contre leurs fournisseurs, leur propriétaire, leurs voisins et même contre l'*organe* de l'endroit, où ils veulent insérer leurs droits de réponse.

D'autres enfin, les fainéants, suivent le *palais* par agrément; ils s'y amusent beaucoup, cherchent la trame des disputes, les incidents graveleux, s'esclafent aux mots naïfs et pour rire, manifestent leur satisfaction des verdicts du juge et potinent des dessus et des dessous de la justice quinze jours durant.



Mais le juge vient dans le prétoire de jeter lymphatiquement ces paroles sacramentelles : L'audience est ouverte.

A l'appel nasillard de l'huissier, les causes se suivent minuscules et sans intérêt. Elles amènent à la barre des villageois à la démarche lourde, à l'esprit obtus, à la volonté tenace : ils n'ont jamais

tort; des paysannes voûtées avant l'âge par de durs travaux, qui prêtent très difficilement serment, racontent d'infimes et interminables à-côtés, et font rire la galerie; des artisans gouailleurs; des gardes champêtres ignares; des gendarmes podagres; des beaux de village; des don Juan de quartier; des péroreurs de cabaret.

Les avocats tonnent, ils se passionnent pour un rien : une rixe inoffensive, un propos soi-disant injurieux, hurlent contre la rapacité de leur adversaire et portent aux nues l'innocence de leur client. Ils s'époumonnent vainement, comme si la face ordinaire du monde était menacée. C'est une explosion de vie inaccoutumée; l'auditoire s'agite à chaque pause, il boit les paroles des orateurs.

Les causes sont entendues, quelques jugements sont rendus; les autres très nombreux sont remis à quinzaine.

La séance est levée dans le brouhaha du départ et de l'évadement dans la rue; quelques justiciables attardés accaparent leurs avocats, liquident les frais en mains du greffier, appellent l'huissier. C'est dans la salle d'audience le bruit agaçant des papiers qu'on range, des parlottes hâtives. De la rue arrivent parfois les bruits aigus de disputes, à la suite d'une déposition ou d'un jugement.

Puis, tout ce monde se répand dans les deux cafés, où l'on paye les citations de témoins et s'entendent pendant quelques instants, le cliquetis des verres et le bourdonnement des discussions.

Le juge quitte l'hôtel de ville et rentre en son home, harassé d'un tel effort; avocats et justiciables, éreintés, dévalent le long de la grand' rue pour regagner leurs pénates.



Il est midi! Le beffroi vient par sa cloche de le dicter. Des églises, des chapelles, les voix graves et argentines lui répondent.

Et tandis que tous s'éloignent dans ce concert, le garde-champêtre cadennasse sinistrement la porte du temple de la justice.

A quinzaine, la nouvelle distribution de justice et d'équité de par la volonté du pays!

A quinzaine un peu de vie dans ce petit coin de ville morte.

Dans l'esprit de la loi, le juge de paix est un vrai père pour son canton.

(Voir *Vieux cours de droit*)

Luxembourg

Dans la grise désolation des grands murs, par la courbe monotone de la rue plate.

G. KAHN

Les petites villes pullulent dans les vastes empires aux multiples provinces, comme dans les royaumes minuscules. Partout, on les rencontre, accrochées aux flancs des coteaux, cachées dans les gorges des montagnes, couronnant quelque cime altière, se prélassant aux bords d'un capricieux cours d'eau, enfouies dans les marécageuses plaines.

Toute mignonne, avec des rues courtes et tortueuses, la petite ville continue à présider, par tradition, aux destinées d'une agglomération de villages, nommée canton. Parfois les rapports, toujours tendus et difficiles entre gens sociables, nécessitent l'installation d'un tribunal. Rarement reste-t-elle elle-même, quand la manie obligatoire de réglementer administrativement la vie des soi-disant civilisés, la rend chef-lieu de province et siège d'une cour dite d'assises,

parce qu'on s'y asseoit sur la justice au grand bonheur des malandrins.

Une petite ville capitale est un type paraissant impossible. Il existe cependant, en pays neutralisé de par la diplomatie, dans le grand-duché de Luxembourg, province de 225.000 habitants, de cent vingt-neuf communes, parsemée d'une douzaine de petites villes.



Luxembourg, petite ville et capitale, compte, paraît-il, dix-huit mille âmes, possède un souverain, appelé grand-duc, ignore le suffrage universel, s'abstient de l'institution du jury, ne joue pas au gardécivisme et compte une armée de cinq cents hommes sur le papier, réduite en réalité à un maigre bataillon commandé par un major plus ou moins gros.

De la gare où les trains somnolent en des étapes prolongées, guignant les voyageurs, Luxembourg paraît un bourg, un tramway malingre annonce seul une ville.

Oh! le barroque véhicule que ce tramway roulant dans des entournares de dindon, entre deux rails rien moins que parallèles. Il circule de la gare au fond de la cité, reliant les deux quartiers modernes qui enserrant la vieille ville. Deux chevaux débraillés le tirent péniblement d'abord, le soulèvent bientôt avec violence, l'enlèvent enfin en des galops endiablés! La docile voiture tressaute, s'échappe de ses rails pour y retomber avec un fracas de ferrailles disjointes. Le cocher, vieux postillon des joyeuses diligences, claque son fouet en des avis impérieux, asticote le flanc des chevaux, les excite de la voix en de rudes jurons de terroir et s'époumonne à déchirer les airs du cricri perçant d'un sifflet.

On avance, on court, on vole. Tous les dix

mètres, en quelque tournant — où le frein joue un rôle indispensable — ce sont des arrêts brusques, suivis d'enlevées puissantes, des courses prestigieuses à travers des rues à angles précipités.

Sans s'être rompu le cou, mais secoué et éreinté, l'on atteint le point terminus de cet émotionnant voyage. Il a duré six minutes, la ville est complètement traversée.



Luxembourg, aussitôt les abords médiocres de la gare abandonnés, apparaît grandiose. Entourée de vallées étroites, vrais abîmes creusés à pic entre des roches qui se frôlent, avec ses assises colossales, ses maisons massées derrière ses remparts gigantesques, cette place forte est bien l'*ars inexpugnabilis* dont tous les anciens auteurs d'art militaire parlent comme d'un prodige de défense. La nature, dans ses caprices étonnants, autant que la science d'un Vauban, en avait fait la plus redoutable forteresse de l'Europe.

Maintenant, quoique demantelé, avec des tronçons de vieux fortins aux sommets des plateaux environnants, ses vestiges de larges tours aux flancs des montagnes, ses ruines de castels, ses esplanades avancées, ses remparts endimanchés en boulevards, ses ruelles de rondes festoyantes, ses escaliers rapides, ses poternes décadennassées, ses ponts gigantesques à arches superposées, jetés sur les ravins profonds, Luxembourg constitue un tableau unique et imposant.

Tout cela, rassemblé à profusion, en ruine ou modernisé, proclame l'accumulation des siècles, retrace l'histoire du passé, depuis le temps où la forteresse fut un rendez-vous de combats, point de mire des conquérants audacieux, barrière infranchissable des envahisseurs ou refuge propice des couvents, jus-

qu'aux heures uniformes que vivent maintenant dix-huit mille bons bourgeois dans la paix satisfaisante d'une capitale de province neutralisée.

La ville apparaît comme enserrée dans son étai de puissants remparts rectilignes, mais elle a éclaté vers le plateau qui la prolonge. Elle s'est payé un parc avec des jets d'eau tremblotants, des bosquets ombreux, des pelouses verdoyantes et une statue écriquée de princesse; on a transformé ses remparts, ses esplanades en promenades avec parterre de fleurs; ses redoutes et demi-lunes sont agrémentées de balustrades à l'italienne, les cordons de moëllons crénelés ont disparu.

Malgré tous ces arrangements, — travaux d'art bien architecturaux — Luxembourg maintient son aspect solennel de forteresse : une vieille ville gît encaissée au milieu de ce ruban boulevardier, c'est la vraie petite ville!

Les rues en sont étroites, les maisons accolées sans symétrie, avec des angles et des saillies irrégulières, des cachettes, des cours intérieures, des ruelles mystérieuses. Dans cette antique enceinte s'entassent couvents et casernes. Une seule agglomération — le couvent des jésuites — sert tout à la fois à la cathédrale, à l'athénée, au musée, à la bibliothèque (60.000 volumes, s. v. p!), à l'hôtel du gouvernement, etc., etc...!

Un peu partout, sur les versants des collines, aux angles des remparts, se prélassent de sombres bâtiments, massives constructions de larges pierres grises : ce sont d'anciennes casernes. Elles ont toutes trouvé une destination administrative : palais de justice, prisons, dépôts de mendicité, hôpitaux, abattoir. Ce qui consacre la loi fatale que la fin naturelle des choses et... des gens est de terminer dans l'administrâation.



Plus loin, sur une place en boyau, s'élève le palais grand-ducal, avec une annexe servant à la Chambre des députés.

Comme doit être reposante une séance de cette Chambre, composée de quarante-quatre membres, élus par les citoyens, payant trente francs de contributions. Le boucan belge, français ou autrichien, ne règne pas dans cette assemblée. Ces affreux censitaires, tant honnis, ne peuvent choisir que des mandataires bien posés. Il doit planer une paix consolante dans cette réunion parlementaire : les ministres sont respectés, j'imagine; les discours écoutés, les gros mots prohibés, les discussions très urbaines et douces à entendre, comme une musique berceuse... jusqu'à en dormir.

Devant le palais grand-ducal — un assez maigre édifice — circule un spécimen de l'armée luxembourgeoise (un chasseur du fameux bataillon). Ce fonctionnaire arpente de long en large le trottoir. Son uniforme est vieillot, une contrefaçon autrichienne. Son pantalon, ostensiblement rapiécé en l'endroit le plus large, ses bottines éculées, témoignent de l'indifférence militariste.

D'ailleurs, ce soldat n'a ni la raideur du militaire allemand, ni le dégagé du français; il est même moins dégrossi que le pioupiou belge. De son pas pesant, mais irrégulier, il martèle le pavé, sans cadence, s'arrête pour jeter un mot au passage, dévisager les touristes, leur renseigner leur route, reste ébahi à la vue d'un très rare équipage. Ce n'est pas un soldat, c'est plus qu'un garde-civique.



Les maisons modernes de la petite ville-capitale courent le long des trottoirs étriqués et raboteux,

uniformes et sans cachet. Parfois un malingre jardinet les précède, c'est le seul point qui les distingue. Elles sont, en effet, toutes bâties en pierre gris-jaunâtre avec parfois des bordures couleur chocolat. Rien d'artistique, rien d'enlevé : un style lourd, pesant, se ressentant de la domination de la brumeuse Hollande, mitigée par des réminiscences prétentieuses et lourdes de la voisine Allemagne.

Ce gris-jaunâtre monotone force l'ennui, l'ennui féroce et mordant comme un acide.

Il y a bien de ci de là de vieilles bicoques, mais elles tiennent de la caserne et sont délabrées. C'est d'un vieux triste, sans coquetterie, entassé, embastillé, d'une évocation de vieillarde soldatesque.

On cherche en vain dans cette petite ville-capitale une note gaie, la flèche aigue d'une église audacieuse, la loggia avancée d'un somptueux hôtel, le pignon mouvementé d'une boutique séculaire. Seuls règnent la ligne droite et les cordons chocolat-grisailles. Ces lignes festoyent sans répit le long des rues tortueuses courant après la sévérité majestueuse des remparts.

Quelques places agrémentées d'arbres rabougris, l'une où se donnent des concerts, l'autre où s'établit le samedi un curieux marché, font diversion.



Deux choses rendent Luxembourg presque une grande ville : le passage et la cour.

Luxembourg possède un passage ! Il ne peut supporter la comparaison avec les galeries Saint-Hubert de Bruxelles ; le passage Lemonnier à Liège devient large à ses côtés, et le minuscule passage de la Monnaie à Bruxelles est de dimension double. Les Luxembourgeois en sont pourtant fiers, puisque les

guides le citent, vous prient d'y passer au milieu de sa pacotille, sombre, fumeuse et très sale.

Luxembourg est ville de cour, puisqu'un grand-duc commande, un grand duc qui, en souverain, doit recevoir.

Cela doit-être très cocasse, d'un monde clairsemé et mélangé. Cette cour, presque d'opérette, voisine du Gérolstein, ne s'accuse d'ailleurs que par une réclame hilarante : on lit, en effet, sur la devanture de tout petits magasins, sans luxe ni provision de comforts, cette mention pompeusement affirmative en ses lettres d'or : fournisseur de la Cour!

Les habitants de Luxembourg paraissent de bons et simples bourgeois : ils n'affichent aucun luxe et se laissent vivre. Leurs traits semblent empreints d'une mince tristesse, comme si l'amas des ouvrages de fortification les avait comprimés. Ils s'en vont de par les rues, mélancoliques, le dos voûté, la tête branlante, avec un vague indéfinissable dans les yeux. C'est bien l'habitant d'une petite ville.



Malgré son titre de capitale, son grand-duc, sa cour, ses statues équestres et son tramway, Luxembourg reste une petite ville. Cerclée dans une sublime couronne de remparts, on voudra transformer, dessiner des parcs, elle restera représentant, honneur insigne, parmi ses semblables, le type unique de la petite ville capitale.



D'ailleurs combien digne d'envie! Des sites merveilleux se déroulent autour de la forteresse. C'est, d'un côté, la vallée de l'Alzette, encaissée dans des défilés capricieux, aux méandres tortueux; c'est la

vallée biscornue de la Pétrusse, toutes deux coupées de viaducs prodigieux ; ce sont encore les pics audacieux s'avançant, menaçants, au-dessus des précipices. Au sud, le panorama des plaines filant vers la Lorraine ; au nord, le pays montueux, tourmenté, qui va se fondre avec les Ardennes et l'Eifel. Ce sont encore les évocations poignantes du passé, éveillées par les débris d'un autre âge.



Nous étions à Luxembourg, un beau soir d'été ; le soleil se mirait dans les ardoises bleuisées, dorait timidement la coquette Alzette que ridait une fraîche bise. Quel calme du haut de ces remparts élevés ! mais aussi quelle mystérieuse tristesse. Le long des chemins escarpés accédaient de la vallée quelques rares citadins ; leurs pas résonnaient lugubres, leur air semblait fatal.

Les maisons de la ville se fondaient dans la brume, leurs gris s'épaissisaient, tandis que s'accroissaient les silhouettes des casernes.

La petite ville s'endormait tôt dans son cadre grandiose :

C'est l'ensommeillement d'un béguinage.

Anvers 1897

A. TH. ROUVEZ





PETITE CHRONIQUE

Pour avoir, en termes excessifs, défendu le Droit contre la raison d'Etat, le juste contre l'utile, M. Zola (1) connaîtra, douze mois durant, la paille humide des cachots. C'était prévu. Il perdra le ruban rouge que lui valurent de moins louables travaux. C'est logique.

Cependant, bien qu'il ait eu des torts, il ne paraît pas bien sûr que l'histoire le condamne. Peut-être même le jury a-t-il inconsciemment décrotté, pour la postérité, le père de Nana. Qui vivra, verra. Pour ma part, je ne désespère pas de contempler un jour, trépignant d'enthousiasme à l'entour d'un M. Zola en bronze, la même tourbe qui le traque aujourd'hui de ses clameurs de mort.

Nous relirons, en attendant, *l'Ennemi du Peuple*.



Le procès Zola a enrichi la littérature d'un grand nombre de métaphores aventurées, ducs à l'émoi du moment et qui semblent de nature à prouver que l'impassibilité est une condition de l'art. Notons au hasard cet amusant *lapsus*, échappé à un écrivain des plus distingués, M. Gabriel Stailles, professeur à la Sorbonne : « Plaise à Dieu que nous nous trouvions bientôt réconciliés dans la pensée supérieure de la Patrie, et que cesse enfin la douleur de voir se retirer les unes des autres tant de *mains* françaises qui toutes devraient *s'entendre*... »



M. M. Paul Hervieu et Henri Lavedan se disputent la succession académique de Meilhac.



M. Ferdinand Fabre, auteur de plusieurs romans dont la vogue n'égalait point le mérite, est mort le 11 février. Il avait des chances,

(1) Faut-il rappeler que nous laissons à nos collaborateurs toute latitude d'opinion et d'expression dans les questions libres ?

LA RÉDACTION.

paraît-il, de gagner aux prochaines élections académiques, l'immortalité. Il l'a ratée. Certaines de ses œuvres n'en vivront pas moins plus longtemps que celles de maint immortel.



Un admirable morceau de peinture du quinzième siècle italien, une *Madone dans un paysage* de Poio della Francesca, vient d'être acquis, pour 130.000 francs, par le Musée du Louvre. Le conseil des Musées, dont les ressources sont limitées, ne voulait pas aller au delà de cent mille; et l'œuvre eût peut-être échappé, sans la généreuse intervention de la nouvelle Société des Amis du Louvre, qui offrit les trente mille francs manquants.

Pourquoi des sociétés du même genre ne s'établiraient-elles pas, en Belgique, pour l'enrichissement de nos principaux musées? (1)



Dans la *Correspondance* de Victor Hugo, qui vient d'être publiée, recueilli cette définition de la diplomatie: « La diplomatie n'est autre chose que la ruse des princes contre la logique de Dieu. » Et le poète ajoute: « Mais, dans un temps donné, Dieu a raison. »

Cette définition date de 1869, lors des affaires — déjà — de Crète.



Frère-Orban ne tardera pas à avoir, à Bruxelles, sa statue. Déjà les gazettes ont décrit le projet primé, dû à M. Charles Samuel. Nous avons appris avec joie que *l'Abolition des Octrois* serait figurée, sur une des faces latérales du socle dû à M. Acker, par une femme laissant tomber des chaînes brisées: il est rassurant d'être ainsi fixé sur une figure allégorique plutôt vague.

Nous comptons qu'une place honorable sera réservée, sur ce monument, comme il sied, au lion, notre bête nationale.



De *l'Art Moderne*:

« Un journal (s'est-il moqué?) a annoncé qu'il était question d'embarquer deux peintres et un sculpteur! C'est à M. De Bruyn qu'on a prêtée ce ridicule.

« Est-ce qu'il est encore des artistes, à véritable âme d'artiste, qui convoitent ces hochets grotesques et qui s'en laisseraient affubler? Vraiment ce serait, pour eux, recevoir un brevet de sottise et non un brevet

(1) Nous sommes heureux de signaler à nos lecteurs, à propos du vœu émis par notre collaborateur, la récente fondation à Gand d'une telle société. Nous comptons leur en reparler prochainement.

de noblesse. Quelles vanités de femmes infectées de snobisme se cachent derrière le goût de tels oripeaux ? Sans compter que le titre de *Baron* est déplorablement discrédité depuis qu'il a la spécialité de blasonner les aigrefins et les bandits de la Finance.

« Il y avait longtemps qu'on ne pensait plus à amoindrir l'Art par ces vieilleries. Nous espérons que M. De Bruyn ne se laissera pas aller à pareil provincialisme. Il a l'esprit ouvert. Il a le don du bon sens qui donne la bonne humeur. Cela suffira sans doute pour éteindre le feu que les officieux et les intrigants commencent à faire flamber en l'honneur du trio des futurs gentilshommes de la brosse et de l'ébauchoir. »



Extrait des cahiers de M. Bergeret, écrits sous la dictée de M. Anatole France :

« Le vieil hôtel de Siseraie, dans notre ville, est maintenant un musée où l'on conserve de belles choses et des choses anciennes. On a raison, car la vieillesse et la beauté sont également vénérables. Or, parmi les antiquités les plus touchantes de notre musée, est un morceau de marbre rapporté de Larisse en 1825, par le capitaine Morin, qui accompagna Fabvier en Grèce et vint mourir obscur et pauvre dans notre ville, en 1855. Ce marbre est usé et rompu en beaucoup d'endroits. Mais on y distingue encore deux jeunes filles, qui tiennent à la main chacune une fleur. Ce sont deux belles jeunes filles. Elles étaient jeunes dans la jeunesse de la Grèce. Le sculpteur qui nous a laissé leur image les a figurées de profil, se présentant l'une à l'autre une de ces fleurs de lotus que l'on disait sacrées. On respirait dans leur corolle bleue l'oubli des maux de la vie. Les savants de notre département se sont beaucoup occupés de ces deux jeunes filles. Et quand M. Heuzey eut trouvé en Thessalie un bas-relief à peu près semblable à celui-ci, tous les archéologues qui en France et en Europe s'occupent de l'art grec, étudièrent le marbre du capitaine Morin. Ils consultèrent à son sujet beaucoup de gros livres reliés les uns en parchemin, d'autres en veau et plusieurs en peau de truie, et ils compulsèrent un nombre incalculable de répertoires dressés par des professeurs allemands, ravisseurs, comme le docteur Faust, de l'antique Hélène. Ils comparèrent beaucoup de vieilles pierres et un certain nombre de vieux vases sur lesquels il y a des peintures. Et ils écrivirent des mémoires semés de mots grecs et de mots phéniciens. Ils furent contredits par leurs confrères teutons et firent des réponses. Ils se querellèrent dans les académies. Finalement, ils ne surent pas pourquoi ces deux belles jeunes filles élevaient une fleur dans leur main.

« Mais ce qu'ils n'ont pu découvrir après tant de travail, de si longues méditations et de si doctes disputes, Mademoiselle Pauline l'a trouvé tout de suite.

« Son papa l'avait menée au musée Siseraie où il avait affaire. Pauline regardait, dans les salles du rez-de-chaussée, les antiques avec une surprise un peu dédaigneuse. Et, voyant les dieux immortels à qui il manquait les jambes, les bras, la tête, elle se disait en elle-même : « Ah ! ah ! ce sont là les poupées des papas et des mamans ! Et je vois que les grandes personnes cassent leurs poupées comme font les petites filles. » Je crois, du moins,

que telles étaient ses pensées. Mais quand elle passa devant les vierges du capitaine Morin, les deux belles vierges qui tiennent une fleur entre les doigts, elle leur envoya un baiser, parce qu'elles les trouvait jolies.

« Je lui demandai alors :

« — Pourquoi s'offrent-elles l'une à l'autre une fleur ?

« Et Pauline répondit aussitôt :

« — Pour se souhaiter leur fête.

« Puis, ayant réfléchi un moment, elle ajouta :

« — Elles ont toutes les deux la même figure. Elles ont toutes les deux le même nom. Leur jour de fête est le même. Et elles s'offrent ensemble la même fleur. C'est très bien. »



Le dernier sonnet de M. Stéphane Mallarmé :

A la nue accablante tu
basse de basalte et de laves
a même les échos esclaves
par une trompe sans vertu
Quel sépulcral naufrage (tu
le sais, écume, mais y baves)
suprême une entre les épaves
abolit le mât dévêtu
ou cela que furibond faute
de quelque perdition haute
tout l'abîme vain éployé
dans le si blanc cheveu qui traîne
avarement aura noyé
le flanc enfant d'une sirène

Notons seulement, en ce chef-d'œuvre, l'insolite présence de deux virgules.



Les gazettes ont révélé, ces jours-ci, les titulaires du trente-neuvième fauteuil académique, depuis la fondation de l'Académie jusqu'à M. de Mun. Voici la liste : Desmarests de Saint-Sorlin, le président de Mesmes, l'abbé Testu de Mauroy, l'abbé de Louvois, Massillon, le duc de Nivernais, Regnaud de Saint-Jean-d'Angely, Laplace, Royer-Collard, Rémusat, Jules Simon. Dire qu'ils sont tous *immortels*!



Le prêtre Judas Charbonnel ne convole pas encore.



M. DESTRÉE. — Les préoccupations politiques dans la nomination des juges ont encore un autre inconvénient que celui que je viens de signaler en m'appuyant sur l'autorité des témoignages de MM. Demolder,

de Borchgrave, Magnette et Denis. Cet inconvénient commence seulement à se manifester, mais il est sérieux et il convient d'y réfléchir. La qualité diminue; le niveau intellectuel, scientifique et juridique de notre magistrature tend malheureusement à baisser. Et, de nouveau ici, je veux invoquer d'irrécusables témoignages. Ce n'est pas moi qui dis cela, ce sont des vôtres : c'est M. de Baets, avocat à Gand, certainement l'une des lumières du barreau catholique.

M. WOESTE. — *Par exemple!*

M. DESTRÉE. — Mais certainement, et je vous souhaite que vous comptiez beaucoup de pareils hommes dans votre parti, monsieur Woeste!

M. BERTRAND. — C'est un adversaire de M. Woeste. (Rires à gauche.)

M. WOESTE. — *Il mérite vos ioges!*

M. LE PRÉSIDENT. — Ne discutons pas les personnes.

M. DESTRÉE. — Cette observation s'applique, je suppose, à l'honorable M. Woeste; quant à moi, je ne discute pas la personne de M. de Baets; je me borne à rendre hommage à son esprit large, élevé et progressif, à son éloquence, à son talent.

M. FURNÉMONT. — Pour une fois qu'on lui signale un homme de talent dans son parti, M. Woeste proteste. (Nouveaux rires à gauche.)

M. VANDERVELDE. — Un démocrate chrétien n'a jamais de talent!

(*Annales Parlementaires*. Chambre des Représentants. Séance du 1 mars 1898.)

D'où il suit que M. Woeste gratifie à la fois notre ami Hermann de Baets de ses dédains et de son excommunication. Quelle aubaine! Nos chaleureuses félicitations à Hermann de Baets.



L'Echo des Merveilleux assure que Claude Bernard pûrit envoûté par une Madame Kingsford, en haine de la vivisection. On n'est pas plus bête.



Durendal a fait peau neuve depuis janvier. Elle est devenue, grâce à son éditeur M. Lyon-Claesen, la plus somptueuse des revues et, grâce à son comité de rédaction, une des plus intéressantes. Nous y avons noté le début d'un roman de Firmin Van den Bosch, un conte de Henry Carton de Wiart, de beaux poèmes en prose de Georges Destrée, des vers de Fernand Séverin, de Sébastien-Charles Leconte, de Thomas Braun, une étude de Maurice Bekaert sur un artiste yprois émigré en Italie, au 17^me siècle. M. D.





LA PRESSE ET LA CRIMINALITÉ

QU'ON peut constater chaque jour l'empire de la presse * dans toutes les sphères d'activité, et il semble que sa puissance s'affirme de plus en plus et augmente davantage.

Le nombre des journaux accroit chaque année, et, s'il en est dont l'existence n'est qu'éphémère, d'autres, au contraire, reflétant l'esprit d'un parti puissant ou celui d'une grande association politique, commerciale, industrielle ou financière, voient sans cesse augmenter leur crédit et leur influence, en même temps que leur tirage.

Au texte est venu s'ajouter l'image, comme pour frapper plus encore et plus intimement l'esprit et le cœur du lecteur.

Des prodigés de réclame sont faits pour lancer un journal et des sommes quelquefois énormes sont engagées dans l'entreprise.

Pour allécher le lecteur, des primes gratuites sont jointes à l'abonnement. Il est même des journaux qui sont distribués gratuitement.

L'on peut dire que bien rare est la famille qui ne possède pas un journal. Le toit de l'humble comme celui du grand seigneur possède le sien.

Et, un fait curieux, facile à constater, est celui de *

caractères fortement trempés et indépendants, qui n'ont que l'opinion du journal qu'ils lisent.

Il l'ont trouvé enfant chez leurs parents, ils s'y abonnent ensuite et finissent par adopter absolument les principes de leur journal.

Il y a plus; il est certain que beaucoup de jeunes gens désœuvrés font leur éducation presque entièrement par la lecture de certains journaux à la mode. C'est en eux, qu'ils vont chercher l'esprit du gommeux, le seul qui plaise dans certains milieux; c'est dans la lecture des journaux qu'ils perdent les leçons qu'ils ont reçues d'une mère chrétienne et bonne, ainsi que les exemples que leur a donnés un père besogneux et honnête. Et leur éducation est faite.

Il n'est pas en notre pensée de critiquer cette puissance quelquefois énorme et contre laquelle, disons-le, il est presque impossible de réagir.

Nous avons vu la popularité de citoyens illustres et honnêtes s'évanouir complètement devant les quolibets ou les calomnies du journal; il y met un acharnement qui ne cesse que le jour où la victime de sa haine est tout à fait terrassée.

Si nous signalons ce fait, c'est pour prouver que la plus parfaite honnêteté finit par être démolie, les services les plus éminents finissent par être oubliés, une vie toute d'abnégation et de droiture finit par s'effondrer devant les mensonges — que MM. les journalistes me pardonnent de le dire — devant la turpitude de quelques reporters avides de nouvelles ou de quelques rédacteurs avides de scandales.

Le journal conduit et fait l'opinion publique qui ne vit que de publicité; mais souvent aussi il la fausse dans les questions les plus importantes et quelquefois les plus décisives; il fait très souvent partager par le public ses soupçons et ses haines.

Mais ce n'est pas ce sujet que nous voulons traiter ici.

Il est entendu que la presse est une puissance, une grande puissance, et dans le concert social, elle continuera à jouer son rôle important, quelquefois prédominant.

Hâtons-nous de le dire pour rester dans la vérité, ce rôle fut quelquefois très beau ; d'une pensée généreuse tombée de la plume d'un journaliste, a souvent germé une magnifique action, une série de grands faits qui ont apporté le bonheur et la prospérité d'une nation ou d'un peuple.

Il est vrai de dire : le bien est quelquefois dans le mal.

La puissance de la presse étant établie, voyons quel est son rôle dans la criminalité, celui qu'elle devrait prendre.

A première vue, il peut paraître étrange de dire que la presse peut être une cause de criminalité.

Nous ne parlons pas de l'œuvre infâme accomplie par les romans immondes, qui furent la cause de bien des crimes et de bien des ruines, en excitant les passions les plus viles et les plus abjectes.

Chez eux, tout est idéalisé ; ils rendent idéalement belles toutes les passions les plus répugnantes ; les crimes les plus odieux sont justifiés ; le suicide est loué ; l'adultère est pardonné et heureux ; le duel est approuvé ; la prodigalité est vantée ; le mépris de l'autorité paternelle est excusé ; l'ivresse du cœur et des sens est chantée ; l'inceste même est compris.

Les principes de la loi la plus simplement naturelle, (comme ceux de l'immuable décalogue,) sont dans un style charmant, attirant, enivrant, l'objet de la moquerie ou de l'indifférence.

Et le mal qu'ont fait ces romans est immense.

Il nous est souvent arrivé de demander à un condamné s'il lisait antérieurement à sa condamnation ; et, si la réponse était affirmative, neuf fois sur dix, il nous disait qu'il lisait des romans. Nous avons même

vu d'honnêtes ouvriers tombés dans le crime, accuser comme unique cause de leur chute la lecture de certains romans, qu'ils dévoraient après un dur labeur de plusieurs heures. Ils nous ont cité ces romans, où tout, disaient-ils, est si bien et si naturellement décrit.

Nous ne parlons pas non plus de ces livres qui poussent l'humble, le petit au crime, parce qu'ils lui disent les théories les plus fatales comme les plus attrayantes sur la propriété, la famille et l'ordre des choses établi.

Certains trouvent pour ceux-ci l'excuse de la politique ; ce qui n'empêche, que leurs victimes expient par une longue détention le fruit de cette lecture..... politique.

Mais la presse quotidienne, le journal que le facteur met chaque jour dans notre boîte aux lettres, n'a-t-il pas sa grande responsabilité dans la criminalité ? Nous passons le feuilleton, que, chaque jour, on attend avec impatience ; il tient du roman.

Nous voulons parler de la partie intrinsèque du journal, de ce qui fait son corps et son âme.

Nous estimons qu'une responsabilité énorme dans la criminalité doit être imputée au journal.

Il crée pour ainsi dire des criminels, parce que le récit d'un crime trouble toujours profondément l'âme des individus comme celui des masses, et que le grain qu'il sème peut tomber dans une terre prête à le recevoir et à le faire germer. Le récit d'un crime trouve toujours un écho dans l'âme de beaucoup. Et, quand ces récits sont lus par des enfants ou des adolescents, on voit facilement quelle influence cette lecture peut avoir sur leur destinée.

Qu'un enfant lise un livre de voyage ou celui qui relate les faits mémorables d'une guerre ; sa première impression est un désir de voir ces pays enchanteurs qu'un voyageur audacieux a parcourus et traversés au prix de mille privations ; ou, il veut lui aussi revêtir

l'uniforme, il rêve l'épaulette d'or, la croix d'honneur gagnées au prix d'une partie de son sang.

L'esprit de l'homme est essentiellement imitatif.

Et quand on pense à ces hommes dégénérés qui, sous une apparence de raison et même d'intelligence, parcourent les rues de nos cités, nous coudoient à chaque pas peut-être, qu'ils soient criminels nés pour les uns, criminels fous pour d'autres, qu'ils contiennent cachés en leur âme les symptômes du criminel par passion, du criminel d'habitude ou du criminel d'occasion, voit-on quelle peut être l'influence aussi décisive que fatale et néfaste pour eux ?

L'idée du crime ne se présente pas toujours en une fois à l'esprit, elle y pénètre peu à peu ; l'esprit s'y fait ; il se berce dans cette idée. Il a lutté à l'origine contre cette pensée qui est devenue obsédante ; il tâche ensuite de voir des excuses au crime et finit par trouver une justification.

Prenons la réalité dans des exemples qui se présentent chaque jour.

Quand un désespéré se jette de la tour Eiffel ou de celle de Notre-Dame, ou qu'un malheureux, las de la vie, dont il ne veut comprendre que les joies, se précipite du haut d'un pont ou sous les roues d'un train, on peut lire, souvent dans l'espace de trente jours, que ces exemples ont été suivis.

Il en est de même du crime.

Celui-ci est relaté dans les moindres détails, depuis le moment où l'assassin ou le voleur pénètre dans la maison, jusqu'à l'instant, où, surpris par le propriétaire, il larde celui-ci de coups de poignard ; le journal nous montre la victime bâillonnée, la face congestionnée, essayant dans de vains efforts de jeter un cri pour être entendue et secourue. Ou bien, c'est la vieille femme habitant une demeure éloignée, qui, sous la menace de mort, doit livrer son petit pécule. Ou, encore, c'est la

jeune ouvrière qui, après sa journée, rentre heureuse au foyer et rencontre, sur sa route déserte, une de ces brutes et qui doit par des efforts inouis — quand elle ne succombe pas — se défendre elle-même et souvent défendre contre la bestialité de cet être ce qui lui est plus cher que la vie, son honneur.

Mais pourquoi prendre des exemples? Ouvrons un journal à un sou et chaque jour nous y lirons le récit détaillé d'un crime.

Et le journal ne lâche pas encore son sujet; il le suit en prison; il l'accompagne en cour d'assises, et, le jour des débats, il rend compte à ses lecteurs de l'acte d'accusation, des dépositions des témoins, du réquisitoire, des plaidoyers et aussi de l'attitude de l'accusé et de l'émotion du public. Il dit la manière cynique avec laquelle le condamné accueille le verdict. Tout y est, et souvent fort peu gazé.

Il suit encore le condamné en prison et, pendant sa détention, il lance tantôt une nouvelle, ou tantôt, dans des articles quelquefois bien écrits, il raconte la vie du détenu, en rappelant des souvenirs très souvent inexacts.

Le crime le plus odieux est narré dans ses moindres détails, rien n'est omis pour corser l'affaire; il est publié en gros caractères à la première page du journal et crié par des vendeurs; pendant plusieurs jours il revient sur l'affaire. Le journal raconte non seulement le crime, mais aussi ses différentes phases et ce qui a amené l'arrestation du coupable.

Et quand le procès va s'ouvrir, quand, après de longs mois d'instruction, le coupable va devoir rendre compte de ses actes, essayer, par mille moyens, mille artifices, mille subterfuges, d'échapper à la condamnation et à la peine, le journal rappelle l'affaire, en fait presque la réclame.

Alors, les procès les plus scandaleux, ceux où les pas-

sions les plus viles se sont pour ainsi dire donné rendez-vous, pour réunir en un groupe immonde toutes les horreurs et toutes les infamies, ces crimes, honte d'un peuple dont ils marquent la dégénérescence, sont contés dans des éditions spéciales avec la plus grande abondance de détails; et même les journaux illustrés publient à leur entière première page le tableau effrayant du crime.

Nos salles de cour d'assises deviennent alors des salles de spectacle; la toilette claire et fraîche s'y trouve à côté des haillons, la redingote à côté de la blouse, et tous vont se vautrer dans la nauséabonde et répugnante fange des turpitudes et des bas-fonds du cœur humain.

Et chose digne de remarque : plus le crime est odieux, plus l'affluence est grande.

Et l'on entend des gens fort bien... en apparence du moins, dire bien haut, quand le président des assises, soucieux de la pudeur de l'auditoire, prononce le huis clos : c'est ridicule, au moment où l'on allait rire, où l'on allait s'amuser.

Rire, s'amuser! voilà bien pourquoi on va entendre les débats de la cour d'assises.

On ne songe pas que devant soi se trouve un malheureux, un grand coupable, un grand criminel; que dans ce cœur, dans cette âme se livre le plus grand combat qu'il soit possible d'imaginer; que terrassé, miné par une suite d'interrogatoires, il doit par des prodiges de mémoire et aussi d'intelligence ou de ruse, essayer de sauver sa tête.

On ne songe même pas à la victime, dont la famille éplorée et endeuillée est là, attendant, le cœur humain est ainsi fait, non pas la justice, mais la vengeance.

Et l'on va là pour rire, pour s'amuser! devant ce spectacle attristant et écœurant d'un être tombé, de cet être qui a un cœur, qui a une âme, on ne songe

pas au crime qu'il a commis, à tout ce qu'il a fallu de duplicité, de malice pour perpétrer son œuvre criminelle; on ne songe pas à la désolation d'une famille, à la honte d'une autre.

On rit, on s'amuse!

Telle est l'œuvre du journal qui a rappelé le crime et qui a annoncé le spectacle des assises.

Nous avons souvent demandé à des condamnés leur impression sur ces salles d'audience. Tous nous redisaient leurs sentiments de dégoût pour ces belles dames et beaux messieurs, qui se pressaient avides pour écouter les débats, comme s'ils étaient à une fête. L'un d'eux nous disait : « Au moment où l'affaire devenait plus épicée, je voyais tous les yeux attentifs, toutes les oreilles tendues pour ne rien perdre.

Quelle honte de se voir ainsi jugé par un criminel.

Et ainsi on s'habitue au crime; le peuple n'en a plus honte, il n'en rougit plus.

Voilà encore l'œuvre de la presse.

Mais ce qu'il y a de plus dangereux, c'est que l'exemple est fatal et nous dirons l'imitation presque certaine, presque inévitable.

(M. Garofalo le constate) « L'imitation joue un rôle considérable dans une foule de crimes contre la vie et la liberté des personnes. » (1)

Combien de fois n'a-t-on pas vu le crime le plus odieux, celui perpétré avec la plus grande cruauté et avec le plus de malice et d'audace, réédité dans des circonstances analogues et identiques à celles de celui commis antérieurement !

Un exemple qui se répète très souvent et dont la fréquence est certainement due à la publicité qu'on y donne, est celui des vitrioleuses. En parlant de ce fait,

(1) *La Criminologie*, p. 126.

M. Garofalo a pu dire : « Il y a eu — en France — des moments où c'était une véritable épidémie. »

Ce qu'on ajoute au premier crime, c'est plus de ruse et de fourberie.

Quel effrayant résultat peut avoir le récit de crimes passionnels, que presque toujours l'on est tenté d'innocenter. C'est ici que l'esprit d'imitation agit dans toute sa force, dans toute sa vigueur. Et quel terrible contrecoup, quel effet désastreux doit avoir sur l'intelligence faible et détraquée un tel récit suivi d'un acquittement.

L'esprit plus ou moins faible finit par se convaincre lui-même qu'il peut lui aussi commettre ce même crime, que les conditions identiques se trouvent dans son cas ; il se croit les mêmes motifs de vengeance et les mêmes causes de pardon.

Et l'idée du crime continue à germer en lui, et au jour où il se l'est complètement assimilée, où elle devient une obsession pour lui, il tue, il vole.

Il n'a pas compris et n'a peut-être pu comprendre les causes psychologiques ou physiologiques de l'acquittement, et le crime qu'il commet est accompli dans les mêmes conditions, dans les mêmes circonstances, parce qu'il escompte la même sentence.

On ne peut croire que le récit de tous les crimes, comme l'énonciation des théories malsaines, resteront dans l'âme des dégénérés à « l'état de spéculation » comme le fait très justement remarquer M. Alfred Fouillée.

Un tel récit, comme de telles théories, produiront leurs fruits et l'âme faible, de même que le cœur aigri et ulcéré, auront vite fait de s'approprier les exemples donnés et les funestes maximes.

Nous ne ferons que citer l'œuvre incontestablement odieuse accomplie par la production de gravures et d'images aussi suggestives qu'immorales ; elles aident

l'imagination, elles l'activent et font saisir en une fois tout le texte. L'esprit le moins éveillé devient capable d'embrasser et de reproduire la scène décrite, dans toute sa laideur ou dans toute son immoralité.

L'on voit des jeunes gens, des enfants même, au sortir de la classe, arrêtés devant ces images et essayer de comprendre tout l'horrible de la scène.

Quels caractères, quelles âmes, quels cœurs, cela peut-il préparer !

Qui ne sait que certains individus, certainement déséquilibrés, ne commettent un crime que pour voir leur nom imprimé dans les journaux ? Ils ont été frappés de la triste notoriété qui s'attache au nom de certains criminels féroces parmi les scélérats.

Qui niera que cela encore une fois est l'œuvre de la presse et que son rôle dans la criminalité est aussi grand que néfaste ?

« Grâce aux récits des journaux, (dit Maudsley,) l'exemple du crime devient contagieux ; l'idée s'empare de l'esprit faible comme un fatum contre lequel la lutte est impossible. » Et il ajoute : « Un très grand nombre de criminels ont déclaré qu'ils devaient aux journaux, avec l'idée de leur crime, les procédés d'exécution. »

Nous n'hésitons pas à le dire, d'actif ce rôle serait encore coupable s'il n'était que passif.

Autrefois, on voyait dans les campagnes des chanteurs ambulants débitant aux campagnards les complaintes de crimes plus ou moins retentissantes. Ils s'installaient sur une chaise au sortir de la messe ou des vêpres et vendaient leurs horribles chansons, redites longtemps encore après dans le village.

C'était l'exploitation du crime, comme celle de la curiosité des campagnards.

Ce mode a presque disparu et ces chanteurs deviennent rares ; le journal a tué ce peu intéressant commerce, en envahissant les villages les plus éloignés ; le journal

à un sou y pénètre et est devenu la lecture habituelle du soir.

Le journal devrait tout au plus se borner à annoncer qu'un tel crime a été commis, sans en donner les détails, sans même paraître y attacher d'importance. Il devrait absolument omettre de faire la relation des débats; annoncer brièvement la condamnation du coupable en insistant sur le caractère de justice et d'expiation de la peine.

Ce n'est même là qu'un maximum d'information, car le mieux serait de n'en point parler.

Nous avons tous lu le récit des exécutions capitales qui font courir toute une région et nous avons constaté l'aveu unanime du sentiment d'horreur qu'elles inspirent à ceux qui y ont assisté parce que leurs fonctions les y obligeaient ou en psychologues.

Là, on trouve dans un contact répugnant la tourbe des villes, la lie du peuple et tous ceux qui exploitent les métiers les plus inavouables; là, se trouve tout ce que les carrefours rejettent pour la circonstance, hommes et femmes, qui, dans les heures d'attente, se livrent aux conversations les plus éhontées, aux gestes les plus écœurants, aux chansons les plus obscènes.

(C'est ce qui fait dire à M. Guillot que) « tout ce que la débauche entretient ou ruine de misérables afflue à cette foire » et que « la société fait tomber une tête pour donner une représentation gratuite à la canaille avinée ». (1)

M. Enrico Ferri nous a fait le récit de la double exécution dont il fut le témoin, celle d'Allorto et de Sellier. « J'y fus, dit-il, pour la première et la dernière fois de ma vie. » (2)

(1) *Les Prisons de Paris et les prisonniers*, p. 414.

(2) *Les Criminels dans l'art et la littérature*, p. 77.

M. Henri Joly lui aussi a assisté à une double exécution capitale, celle de Ribot et de Jeantroux. « Une seule fois, dit-il, et c'est déjà beaucoup, il a assisté à ces nuits de la Roquette. » (1)

Il constate à ce propos que ce ne sont pas les « gens en chapeau noir et en redingote qui occupent les places réservées » qui sont « les plus édifiants ».

Ce spectacle est raconté le lendemain dans tous les journaux ; la toilette du condamné, ses prières, ses recommandations, son impassibilité, son cynisme, que d'aucuns prennent pour du courage devant la machine inventée par le Docteur Guillotin, et qui n'est souvent que de la forfanterie (ou bien, selon M. Ferri, « une apathie », « preuve de l'insensibilité congénitale du condamné ». (2)

Nous n'avons pas à examiner ici si l'application de la peine de mort est utile ou néfaste à la société ; s'il faut couper le membre gangrené ou s'il suffit, par une incarcération plus ou moins longue ou même perpétuelle, de le mettre hors d'état de nuire.

Ce qui nous paraît certain et évident, c'est que la publicité, devenue hélas ! presque banale dans certains pays, ainsi que le récit de ces exécutions, sont absolument déplorables et qu'elles ne produisent aucun des résultats qu'on peut en attendre, grâce peut-être à cette publicité même.

Le rôle de la presse est d'éduquer le peuple, de vulgariser chez lui le sentiment du vrai, de l'honnête, du juste, du beau, de le rendre accessible aux grandes pensées et aux généreuses actions, de le rendre capable de grandes choses et de grands sacrifices.

Le Journal a-t-il rempli ce rôle ?

(1) *Le combat contre le crime*, p. 331.

(2) Ouvrage cité, id.

Le Journal est devenu nouvelliste, rien que nouvelliste ; son but est de donner le plus vite le plus grand nombre possible de nouvelles, de les raconter dans tous leurs détails, et sans rien omettre de ce qui en fait le hideux, le répugnant, le criminel.

On peut le dire, le rôle du journal n'a pas été accompli, et sa responsabilité dans l'extension que prend chaque jour la criminalité est considérable.

Nous ne pouvons perdre de vue que ce rôle devient réellement odieux quelquefois, quand le journal, sous le ridicule motif d'être complet, relate des faits mauvais en les excusant ou du moins en essayant de le faire, en idéalisant et même en comprenant tous les crimes et toutes les passions. Il fausse sciemment l'opinion publique et pénètre profondément dans le plus intime de la conscience du peuple.

C'est là le danger, un des plus grands dangers de notre siècle, car, sous n'importe laquelle des formes on envisage le rôle accompli par la presse, on aboutit fatalement aux trois sortes d'actions qu'indique si justement M. Eugène Rostand, quand il étudie « pourquoi la criminalité monte en France et diminue en Angleterre » : « les sophismes antisociaux et soi-disant passionnels, la licence, dont le terme extrême est la pornographie, la publicité des crimes et des suicides. » (1)

Peut-on songer sans effroi à ce rôle, quand on sait que non seulement les esprits détraqués, excédés, lisent les journaux, mais que les adolescents, les enfants même vont puiser à cette source avec une distraction, le germe de tous les maux peut-être ?

M. Eugène Rostand l'a très bien dit, c'est là que « le voleur et le meurtrier suivent à la piste les efforts de la répression, les fanfarons du mal cherchent la

(1) *La Réforme Sociale*, 1^{er} mars 1897.

récompense d'un orgueil horrible, tandis que la démente de l'imitation puise sans cesse de quoi reproduire et perfectionner les combinaisons scélérates ». (1)

Nous avons eu déjà l'occasion de citer un passage du remarquable ouvrage de M. Léon Lallemand, qui trace aux gouvernements, parmi « les obligations impérieuses », celle « d'empêcher ces publications éhontées : journaux, romans, qui jettent la dépravation jusqu'au sein des plus petites bourgades ». (2)

Et ainsi, non seulement le journal conduit, pousse l'homme au crime, mais il lui enseigne le moyen de l'accomplir; cela de deux manières : en l'excusant ou en trouvant des excuses au crime, et en indiquant la manière dont il a été perpétré. L'esprit alors est prêt, il s'est habitué à la pensée du crime et à la manière de le commettre; l'intelligence est formée, le cœur est dépravé, le bras est armé.

En Angleterre déjà une campagne est menée contre ce qu'on y appelle les « horreurs à deux sous » et la Société des auteurs de Londres s'est mise à la tête du mouvement.

En France aussi des voix autorisées se font entendre, et la tribune du Sénat a retenti, il n'y a pas bien longtemps, des accents aussi indignés qu'éloquents d'un homme éminent, M. le Vice-Président Bérenger.

Et d'ailleurs, remarquons-le, sans vouloir affirmer que la moralité est plus grande en Angleterre que sur le continent, il est incontestable que dans le Royaume-Uni on ne publie pas le récit détaillé des crimes, et que les comptes rendus des audiences ne contiennent jamais les récits qu'on peut lire dans nos journaux.

Il me sera répondu que le journalisme a ses droits

(1) *L'action sociale par l'initiative privée.*

(2) *Histoire des enfants abandonnés et délaissés*, p. 650.

et ses obligations; qu'il doit satisfaire la curiosité du lecteur et que le journal doit être intéressant.

Mauvais prétexte. A côté des droits et des obligations, il y a aussi des devoirs, et ceux-ci sont impérieux et immuables; le salut d'un peuple, ne fût-ce que celui d'un individu, vaut bien que l'on s'arrête un instant à ces pensées.

Nous n'avons pas et ne pouvons avoir la prétention de convaincre, mais ceux qui fouillent journellement dans les horreurs, les misères et les tristesses du pauvre cœur humain, se donnent quelquefois, — présomptueux mortels! — le droit de parler de ce qu'ils voient et de ce qu'ils entendent.

GEORGES GUELTON





CHEZ LE « BON PÈRE » (1)

LA communauté, la corporation chrétienne du Val des Bois comprend environ huit cents ouvriers et ouvrières lesquels, avec leurs familles, forment une population corporative de plus de 1,400 âmes.

Un vaste réseau d'œuvres enveloppe chacun des membres de cette corporation, de l'enfance à la vieillesse, du berceau à la tombe, l'enserrant plus étroitement, à mesure qu'il grandit, de ses mailles protectrices, dont l'enchaînement merveilleux forme la cohésion de tous dans un même sentiment chrétien, dans un même esprit corporatif.

Voyez d'abord ce que M. Harmel nomme les œuvres fondamentales, œuvres à la fois familiales et apostoliques, appelées fondamentales, parce qu'on a commencé par elles et qu'elles forment encore la base de toute l'institution.

En première ligne, l'œuvre des œuvres, les écoles catholiques, catégoriquement opposées aux écoles laïques qui couvrent la Champagne, ces pauvres écoles laïques, qui vicient, dans son enfance et dans sa puberté, cette belle jeunesse de France, justifiant ainsi, et sans cesse, ces vers admirables d'Alfred de Musset :

(1) Voir le *Magasin littéraire*. du 15 février.

Le cœur de l'homme vierge est un vase profond;
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense et la tache est au fond.

Au Val des Bois, elles sont pures et saines, les sources où boivent les jeunes intelligences.

Voici, pour les tout petits, l'école gardienne, qui ne chôme même pas durant les vacances. Nous y sommes allés; à notre entrée, tous ces bambins et bambines de quatre, cinq, six ans, se lèvent, comme autant d'automates et, tandis que la bonne sœur manie en cadence ses castagnettes de commandement, la petite troupe, en notre honneur, chante, d'abord un *Ave Maria* très doux, puis, avec une allure endiablée, un de ces « *Mourir pour la Patrie* » par lesquels on excelle, en France, à aiguïser le sentiment national.

Quand les enfants sont en âge d'école, ils quittent la section gardienne; les garçons vont chez les Frères; trois classes sont là, spacieuses, claires, bien aérées, avec tout l'outillage nécessaire à l'enseignement le mieux perfectionné; de même, chez les Sœurs, l'école pour filles.

Mais ce n'est pas tout; dès l'âge le plus tendre on veut inculquer aux enfants les habitudes d'association, leur en faire comprendre l'agrément et l'utilité; de là l'association de Saint Louis de Gonzague pour les garçons, celle de Sainte Philomène pour les filles, dont seuls peuvent faire partie les enfants âgés de sept ans jusqu'à leur première Communion. Ces associations sont réunies, tous les dimanches et fêtes, dans un local spécial, elles ont des jeux spéciaux et, avec l'alternance des exercices pieux, ces journées se passent dans les divertissements les plus animés et les plus bruyants. L'association de Saint Louis est dirigée par un conseil composé exclusivement d'enfants de neuf à dix ans; tous les jeudis à onze

heures ils se réunissent et, sous la présidence d'un Frère, délibèrent comme de petits hommes, sur les desiderata des camarades, sur l'entrain à mettre dans les récréations et promenades, et aussi, il ne faut pas l'oublier, sur l'apostolat à exercer dans leur milieu.

Cette association compte actuellement quatre-vingt membres; tous s'engagent à assister le matin à la messe de sept heures et les plus zélés font, chaque jour, à la sortie des classes, une courte visite au Saint Sacrement.

L'association de Sainte Philomène, sous la direction des Sœurs, est organisée sur le même plan; là aussi les conseillères, filles de neuf à dix ans, parmi lesquelles de petites Harmel, se réunissent tous les dimanches et chacune, tout en exprimant les vœux des associées pour l'organisation et la nouveauté des jeux, rend compte des petits efforts qu'elle a faits pour être agréable et utile à ses compagnes. Car on met constamment dans ces jeunes têtes cette idée : que l'égoïsme est une très vilaine chose et qu'il n'est au monde si bon moyen d'être heureux que de se dévouer pour les autres, de leur être agréable et de rendre service. Tous les mardis et jeudis, après midi, les petites associées de Sainte Philomène sont réunies à l'école ménagère où, dès l'âge le plus tendre et sous les formes les plus attrayantes, on les initie aux choses du ménage.

Arrive la première Communion. Ce *dies magna* de la vie chrétienne est célébré à l'usine comme une fête de famille; les patrons s'y associent, non seulement de leur générosité, mais de leur personne; ils assistent à toutes les cérémonies, chaque enfant leur est présenté en particulier et ils veillent de près à ce que rien ne manque à personne et qu'il n'y ait pas une ombre dans l'universelle joie de ce beau jour.

La première Communion faite, les enfants quittent les associations de Saint Louis de Gonzague et de Sainte Philomène pour entrer, les garçons au Petit-Cercle, les filles à l'association des Saints Anges.

Sont admis au Petit-Cercle les jeunes gens depuis la première Communion jusqu'à l'âge de dix-sept ans.

Tous les dimanches ils se réunissent dans leur local; en été, le plus souvent, on part pour les bois respirer les senteurs goudronnées des sapinières et se divertir en la bonne et saine fatigue de la marche; l'hiver on s'essaye à des exercices de gymnastique, on s'initie à la musique, on s'amuse à des jeux variés. Les membres du Petit-Cercle communient tous les premiers vendredis du mois.

Le 4 mai, fête du patron, le Bienheureux Jean de la Salle, le Petit-Cercle est en liesse! Le matin, Communion générale, suivie d'une grande promenade au bois, pendant laquelle, un lunch, servi sur l'herbe, offre à ces jeunes estomacs toutes les délices d'une petite fête gastronomique.

Déjà au Petit-Cercle nous trouvons des jeunes gens qui travaillent à l'usine (ils sont admis à quatorze ans); mais, dans ce cas, ils doivent, chaque jour, se rendre pendant une heure à l'école et suivre, une fois la semaine, les leçons de catéchisme et de chant.

Deux retraites spéciales, dont l'une à Pâques, sont prêchées chaque année exclusivement pour les membres du Petit-Cercle. Le conseil est composé de jeunes ouvriers présidés par le Père Aumônier, il se réunit tous les lundis soirs à 6 1/2 h. Les conseillers, élus par leurs camarades, presque toujours parmi les plus pieux et les plus zélés, ont la direction des promenades, des jeux et des exercices divers et ils s'efforcent d'exercer dans leur milieu un apostolat approprié à leur âge.

De même pour les filles jusqu'à l'âge de quinze

ans, l'association des Saints Anges, avec, en tête, un conseil d'ouvrières sous la présidence de l'Aumônier; le conseil a pour fonctions, disent les statuts, « d'admettre les nouvelles associées, de mettre de l'entrain dans les jeux turbulents qui conviennent à cet âge, de maintenir le bon esprit et de promouvoir les pratiques de piété ».

Les associées des Saints Anges, qui travaillent à l'usine, doivent tous les jours se rendre pendant une heure à l'école ménagère, sauf le mardi, réservé au catéchisme.

Les membres s'engagent à dire toujours une prière avant de se mettre à l'ouvrage dans l'usine, à consacrer mentalement une heure de leur travail au Sacré-Cœur et à faire, autant que possible, à la sortie de l'atelier, une courte visite au Saint Sacrement.

Ici encore on retrouve la communion mensuelle, deux retraites spéciales chaque année et, chez les plus pieuses, les communions réparatrices.

De même ici, un grand jour de fête met la joie au cœur de toute cette jeunesse : le premier dimanche d'octobre, fête des Saints Anges, après la communion générale et le déjeuner, grande promenade à la campagne, au retour réception des nouvelles associées, banquet servi chez les Sœurs aux membres de l'association et, enfin, le soir, représentation extraordinaire au théâtre du Val des Bois.

Remarquons, en passant, la très originale organisation des ventes trimestrielles : pour stimuler la jeunesse à la fréquentation assidue de ces nombreuses réunions, ont lieu, tous les trois mois, des ventes à la criée d'objets agréables ou utiles, fournis par les patrons; l'unité monétaire en cours, pour le paiement des achats, est le bon de présence que touchent les membres quand ils assistent aux réunions de leurs diverses associations.

Et ici encore j'insiste, un moment, sur l'entière liberté pour chacun, au Val des Bois, de faire ou de ne faire point partie des œuvres : j'en citerai un exemple, parce qu'il est frappant entre tous, j'allais dire qu'il dépasse la mesure : parmi les enfants des ouvriers de l'usine, il est 19 garçons et 7 filles qui, systématiquement, privés des inappréciables bienfaits d'un enseignement catholique, fréquentent l'école laïque des environs, sans que jamais les parents aient été inquiétés de ce chef par leurs patrons !

Quand maintenant arrive l'heure où, dans les milieux populaires surtout, le monde avec son hennissement de jouir, convoite, comme sa proie, la grâce et les dix-sept ans d'une jeune fille, voici qu'une complaisance de vigie toujours en éveil va suivre la jeune ouvrière de ses paternels soucis ; dès l'âge de seize ans, elle quitte l'association des Saints Anges pour devenir enfant de Marie.

L'association des enfants de Marie comprend environ cent cinquante membres qui, tout le dimanche, se réunissent sous la direction des Sœurs dans un local spécial ; elles partagent la journée entre les exercices pieux, les promenades et les jeux ; périodiquement on organise des excursions, des pèlerinages, des concerts, des séances dramatiques, où elles sont alternativement actrices et spectatrices, en un mot tout est mis en œuvre pour les attirer, les intéresser, les amuser. Le soir, à neuf heures, les mères viennent chercher leurs jeunes filles au local de l'association.

Ainsi on en arrive à éloigner toute cette belle jeunesse des salles de bal et des concerts populaires qui, malheureusement, fourmillent dans les environs.

Chez les enfants de Marie, comme ailleurs, nous retrouvons les communions mensuelles, les retraites, la fête patronale le 8 décembre, avec banquet à midi

et représentation théâtrale le soir ; à tour de rôle deux ouvrières sont de semaine, c'est-à-dire qu'elles sont autorisées à quitter le travail de l'usine pour assister à la messe et faire, au nom de leurs compagnes, la communion réparatrice.

Rien n'est négligé non plus pour pousser la jeunesse au mariage ; pas de ces pruderies qui ne permettent point de parler aux jeunes gens du bonheur de vivre à deux et de la joie d'aimer.

Le Bon Père s'approprierait volontiers ce mot de M. Verspeyen : « Je suis pour les mariages jeunes et les familles nombreuses. »

Le jour où une enfant de Marie s'unit devant Dieu à un brave et honnête ouvrier, nous assistons au Val des Bois, à une démonstration de piété et de joie chrétienne des plus touchantes qu'on puisse voir.

La cérémonie religieuse est entourée d'une solennité inaccoutumée : deux prie-Dieu et deux fauteuils tendus de velours grenat attendent aux pieds de l'autel les fiancés ; tous les membres de la famille Harmel que ne retiennent pas d'impérieuses occupations, sont là au premier rang et, pendant la messe qui se dit pour le bonheur du jeune couple, si les orgues cessent un moment de faire entendre leurs chants de fête, c'est que le père aumônier s'est retourné et que, dans une courte allocution, il dit aux heureux du jour la grandeur du mariage chrétien, le bonheur de vivre dans l'amour, sous l'œil de Dieu et béni par Lui. De la chapelle, les jeunes époux sont conduits au local de l'association des enfants de Marie où, à leur sortie de l'usine, toutes les associées se sont réunies.

Sur une estrade sont placés quatre sièges où s'asseyent les héros de la fête, l'aumônier, le Bon Père ; celui-ci prononce un de ces petits discours

affectueux dont cet ange d'homme a le secret et alors, embrassant paternellement les jeunes mariés, il leur fait présent de son cadeau de noce, toujours le même; un crucifix qui ornera la place d'honneur au nouveau foyer et une dot de cent francs. Enfin l'aumônier enlève sa médaille d'enfant de Marie à la jeune femme et celle-ci, circulant de groupe en groupe, embrasse une à une les compagnes de sa jeunesse qui la félicitent et l'acclament et lui disent adieu; et cette scène est si profondément touchante que le Bon Père et l'aumônier eux-mêmes, malgré l'habitude et les années, nous en parlent à nous, le cœur remué et la voix émue. Si la jeune fille n'a plus de parents, c'est le Bon Père qui reçoit, et à sa table a lieu le repas des noces. D'ailleurs M. Léon Harmel invite, à tour de rôle, tous ses ouvriers à diner et toujours, dans ces repas, la place d'honneur est dévolue au père de famille qui a le plus d'enfants.

N'est-ce pas un rêve? Et cela se voit sur cette terre de France où, chaque jour et à chaque heure, la littérature, la presse, le théâtre contemporains avilissent et conspuent le mariage, nous montrant tous les maris risibles, les femmes adultères, les mères des couveuses, où l'implacable statistique met à nu un état de mariage indigne de ce nom, qui n'est plus, en définitive, qu'un lien de concubinage qu'on allège par la suppression d'enfants, qu'on brise par le divorce. Et dites-moi, n'est-ce pas une petite épopée chrétienne que ces scènes si simplement sublimes que je viens de vous narrer, un relèvement héroïque de ce mariage chrétien tant ridiculisé là-bas, un défi chevaleresque jeté en face à la banqueroute matrimoniale de la France? Une épopée, vous dis-je, et qui, dans les temps bibliques, eût empêché Dieu de créer la mer Morte!

D'ailleurs les bénédictions divines ne manquent pas au Val des Bois. Il est de règle que le Bon Père est parrain du dixième enfant et les ouvriers font de leur mieux pour que ce parrainage ne soit pas une sinécure; bien plus, tandis que pour la France les conseils de revision nous montrent plus de vingt pour cent de jeunes gens physiquement incapables de fournir le service militaire, ce chiffre au Val des Bois est réduit à six pour cent!

Nous venons de voir que la femme mariée quitte les enfants de Marie le jour même de ses noccs; mais n'allez pas croire qu'on l'abandonne dès lors à ses propres forces; non, une nouvelle association s'ouvre pour elle: la société de Sainte Anne, où les femmes mariées sont unies, disent les statuts, « pour leur propre sanctification et celle de leurs familles ».

Ici le but primordial n'est plus tant la préservation que la formation et l'éducation de la mère chrétienne. Pas beaucoup de réunions, une par mois seulement, mais combien importantes et quelle idée on s'y fait de la mère de famille! Pas une innovation, économique ou autre, n'est tentée au Val des Bois, sans qu'elle ait passé, au préalable, par l'association de Sainte Anne; aucune nouvelle institution n'est introduite sans que les éléments en aient été proposés, discutés, adoptés par les mères de famille.

C'est d'ailleurs un fait d'observation que, dans les milieux populaires, la femme habituée à la direction du ménage et moins absorbée que l'homme par les dures fatigues du labeur quotidien, saisit mieux les choses spéculatives, s'initie plus facilement au mécanisme des innovations économiques et en prévoit, avec un sens affiné, les avantages et les inconvénients.

Voulez-vous d'ailleurs, par un infime détail, saisir toute l'utilité pratique de ces associations de femmes mariées?

Un jour, incidemment, dans la réunion mensuelle, une des associées de Sainte Anne fit allusion à l'ennui de n'avoir pas de barbier au Val des Bois, son homme devant aller le samedi soir à Warmeriville où quelquefois il lui fallait attendre longtemps. Le Bon Père, qui assistait à la réunion, imagina de faire séance tenante une petite enquête générale sur la question barbier ; résultat : la plupart des maris demandaient, tous les samedis, à leur femme, six sous : trois sous pour le barbier, trois autres pour boire un coup en attendant son tour ; mais ce diable de praticien avait tant à faire que plus d'un, le soir, rentrait chez lui sans être rasé et... sans les six sous.

Encore s'ils avaient connu la complainte de Martial, se plaignant des lenteurs d'Eutrapèle, le barbier, ils auraient pu répéter à leur femme naïve le quatrain célèbre :

Dieu me délivre d'Eutrapèle
Et de sa lenteur à raser ;
Pendant qu'il s'amuse à jaser
Ma barbe revient de plus belle.

Quoiqu'il en soit, l'enquête était péremptoire, l'abus constaté, il fallait y aviser.

« Mais, dit le Bon Père, si j'embauchais un barbier pour faire la barbe à tous dans l'usine même, il circulerait de métier en métier, sans interruption de travail, sans déplacement ni dérangement pour personne et, qui sait ? on l'aurait peut-être à un sou par tête. »

La proposition fut admise par acclamation des mères de famille.

Et voilà comment, tous les samedis, maître Figaro, à raison d'un sou par tête, promène silencieusement, à travers le tintamarresque fourmillement de l'usine, son savon mousseux et son brillant rasoir.

Et, voyez comme les inventions se font quelque-

fois sans le savoir, le Bon Père a créé ainsi, n'y ayant jamais songé, cette chose aussi rare qu'un Musigny 1858 : un barbier qui rase, mais qui ne parle pas!

Ce seul exemple ne montre-t-il pas toute l'utilité pratique d'une association des mères de famille ainsi comprise et ainsi dirigée ?

Au point de vue religieux, les associées de Sainte Anne (elles sont deux cent cinquante environ) s'engagent à communier le premier mercredi du mois et à assister, autant que possible, à la messe des veuves, qui est chantée tous les mois pour les maris défunts.

Il y a annuellement deux retraites spéciales et, quatre fois l'an, les enfants de trois mois sont présentés à la chapelle par la mère, qui formule la consécration que voici : « Cœur de Jésus, ami des ouvriers, « Vierge immaculée, mère de grâce, Saint Joseph, « patron de la corporation ouvrière, nous vous consacrons cet enfant que Dieu nous a donné. Qu'il « vive et meure en chrétien afin de gagner le ciel. »

Il faudrait entrer ici dans des détails infinis, dire comment l'association de Sainte Anne réunit périodiquement son conseil, composé d'ouvrières, avec le comité des Dames patronesses, c'est-à-dire les dames Harmel, comme on s'y occupe des jeunes mères à qui jamais il ne manque les soins, des ouvriers destinés aux layettes des petits, des malades, qu'on ne laisse pas sans visites, des familles nombreuses, qui pourraient être dans la gêne ; en un mot, il faudrait montrer comment ces dames Harmel, avec le concours des conseillères de Sainte Anne, passent le meilleur de leur temps et les délices de leur vie à soigner que rien ne manque jamais et en aucune circonstance à aucune branche, si ramifiée soit-elle, de la grande famille du Val des Bois.

Je m'arrête à ce que j'appellerai la section des femmes, dans l'exposition des œuvres chrétiennes

du Val des Bois. Oh! il y a des annexes, des sections latérales, mais je me sauve!

Vous y verriez le tiers-ordre, cette petite troupe d'élite des soixante cantinières du Val, chargées de porter, à travers les rangs, le cordial de l'austérité et de l'humilité chrétienne. De temps en temps, il en sort une des rangs, mais c'est pour incarner, sous la blancheur d'une cornette, les sacrifices et le dévouement de la charité.

Nous verrions encore, en détail, l'école ménagère, où l'on apprend, à toutes, le tricot, la couture, le raccommodage et la coupe des vêtements, le lessivage et le lavage, la cuisine, la tenue du ménage, l'hygiène, les soins en cas de maladie; nous verrions que les ouvrières qui veulent fréquenter cette école au moins une heure et demie par semaine le peuvent, pendant les heures de travail et sans diminution de salaire.

Nous verrions la chorale pour filles, qui a ses répétitions deux fois la semaine, qui se fait entendre au salut du Dimanche et dans tous les exercices pieux réservés aux femmes; la section des amusements et des jeux, toutes associations prospères, pleines d'efflorescences, exubérantes de vie.

Mais il n'est que temps d'arriver à la principale de toutes les institutions fondamentales du Val des Bois: l'association d'hommes. Elle comprend plus de trois cents membres, âgés de dix-sept ans au moins, et est constituée, conformément à une loi française du 21 mars 1884, en syndicat mixte de patrons et ouvriers; son local est le cercle catholique, une gaie et vaste salle avec de nombreuses tables tout autour, un buffet et, au milieu, six billards. Les membres peuvent, s'y réunir chaque soir et tout le dimanche, sauf pendant les offices religieux; on essaie ainsi de les retenir des cabarets si nombreux aux environs et de maintenir entre eux l'esprit de fraternité et de solidarité. Le résultat

est des plus satisfaisants, le cercle est très fréquenté, le dimanche il est bondé, et un ouvrier me disait : « Il faudrait voir cela le dimanche, Monsieur, voir surtout les Messieurs Harmel, le Bon Père en tête, se mêlant aux groupes, participant aux jeux, le Bon Père toujours acoquiné avec les plus pauvres, les plus miséreux, se promenant avec eux bras dessus bras dessous, sachant admirablement provoquer les confidences de ceux-là qui lui semblent tristes ou malheureux. » Et, à la façon dont ce brave homme disait : il faudrait voir cela le dimanche, on comprend bien qu'on perd beaucoup à se trouver au Val des Bois un jour de semaine.

L'association d'hommes se réunit tous les premiers dimanches du mois, en assemblée générale : on y entend un rapport mensuel sur les institutions et les œuvres existantes, une courte conférence sur l'histoire de l'Église, une autre sur un sujet pratique : l'épargne, l'assurance, l'hygiène populaire, la manière de placer les fonds, etc.

Deux fois par an, les hommes suivent la retraite; quatre fois par an, a lieu la communion générale. Le dimanche qui suit la fête de Saint Joseph, patron de l'association, il y a messe de communion, à dix heures grand' messe en musique, assemblée annuelle avec rapport général sur l'état des œuvres, lunch dans la salle du syndicat, le soir procession dans les jardins, illumination et concert instrumental.

L'association d'hommes est dirigé par le *Conseil intérieur* qui compte seize membres, dont onze ouvriers; le conseil intérieur forme, pour ainsi dire, le tronc auquel tous les autres conseils viennent aboutir, car un de ses membres est délégué officiellement près de chacun des conseils secondaires. Ainsi le conseil intérieur est toujours au courant de tout ce qui se passe dans chaque association. D'où cette con-

séquence que, malgré le grand nombre d'œuvres, l'unité est maintenue, l'esprit d'union est sauvegardé et le Bon Père comme l'aumônier, en assistant à la seule séance du conseil intérieur, sont toutes les semaines au courant et du fonctionnement et des moindres incidents de chaque association.

Nombreuses sont les dépendances immédiates du cercle d'hommes; mais je ne puis m'attarder; je cite au vol :

L'Harmonie : elle compte 55 musiciens; tous les dimanches en été elle donne un concert dans les jardins de l'usine; elle est, cela va sans dire, de toutes les réunions et de toutes les fêtes corporatives.

La Chorale : elle compte trente-deux membres, la moitié ne connaît pas la musique, cela ne fait rien! Elle chante quand même et pas mal du tout, paraît-il.

La Symphonie : un embryon, si vous voulez, puisqu'il n'y a que douze exécutants, dont cinq violons. N'importe, la petite phalange remporte des succès à rendre jalouse l'Harmonie. Et toutes les faveurs des ouvriers vont visiblement vers ce genre de musique, qu'il est si rare d'entendre à la campagne.

La Gymnastique : elle compte une quarantaine de membres, chaque année elle donne de belles fêtes; le dimanche, souvent, elle se rend dans des villages environnants où, après l'exhibition sur la place publique des biceps tendus et des mollets en l'air, elle se restaure d'un goûter servi aux frais de la caisse.

La Société de Jeunesse, qui forme une section du cercle catholique, ayant son petit local spécial où elle prend ses ébats animés et bruyants, sans déranger les vieux de la vieille au milieu de leur cent de piquet ou des complications du domino.

La Section de Lecture, qui distribue plus de 125.000 journaux catholiques par an et a organisé une biblio-

thèque roulante de quatre cents livres qui, périodiquement, sont renouvelés par suite d'échanges avec d'autres bibliothèques catholiques.

Le Cercle d'Etudes Sociales, institution de haute importance, dit M. Harmel, où tous ceux qui ont les capacités et les dons voulus s'initient et s'exercent, par l'étude des questions sociales, à la lutte contre le socialisme.

L'Œuvre militaire, qui s'occupe des jeunes conscrits, veillant à ce qu'ils continuent sous les drapeaux leurs pratiques religieuses, assurant aussi la permanence des salaires aux ouvriers soldats qui font leurs 28 jours.

La Dramatique, qui se compose exclusivement des jeunes membres faisant partie du cercle d'hommes. Il y a une représentation théâtrale par mois. Le grand souci est de trouver des pièces nécessitant beaucoup d'acteurs, car nombreux sont les amateurs des planches. La censure est représentée par l'aumônier.

La Société de Tir, où le jeune ouvrier français s'initie au maniement des armes qu'il devra porter un jour.

Enfin, entrant la dernière en scène comme il convient à la légendaire renommée, *la Compagnie des Pompiers*, la doyenne des sociétés du Val des Bois, puisque sur son drapeau, au dessous de la devise « Dieu, Famille, Patrie », nous lisons cette date : 1863.

Notez bien que je ne dis rien ici des œuvres pieuses proprement dites, sans cela il me faudrait vous parler : des conférences de Saint Vincent de Paul, des confréries du Saint Sacrement et de Notre Dame de l'usine, de l'association du Rosaire qui s'occupe des pèlerinages à Rome et à Lourdes, de la confrérie de Saint Joseph, de l'apostolat de la prière, de *la Ligue des retrait-*

lants, cette œuvre primordiale d'une importance si décisive dans nos sociétés démocratiques, de *l'Association intime*, cette perle d'œuvre qui compte une vingtaine de membres, lesquels, à chaque fois qu'il leur arrive une difficulté, des épreuves, des maladies, des souffrances, s'engagent à dire : « Merci mon Dieu ! que vous êtes bon pour moi Seigneur, je vous remercie de songer à moi pour m'éprouver ! » Œuvre sublime, œuvre de saints !



Il me tarde de répondre à vos légitimes impatiences en mettant fin à ces longues pérégrinations à travers le Val des Bois par un coup d'œil circulaire sur les institutions économiques qui fleurissent là-bas.

D'ailleurs nous aurons pour nous guider un cicerone aimable autant qu'expéditif, M. Sacotte, secrétaire général des œuvres économiques du Val des Bois.

Permettez-moi de vous le présenter.

Un gros ventre avec une tête dessus, voilà papa Sacotte comme l'appellent familièrement les ouvriers. Si, en raison directe de sa masse, le ventre absorbe d'abord l'attention, tout aussitôt la tête prend le dessus. Avec son triple menton, les joues largement rebondies, le nez rond, épais, légèrement retroussé, cette large figure ne dirait peut-être pas grand' chose, n'étaient les yeux. Oh ! ces yeux, ces gros yeux malins qui picotent toujours, qui pétillent comme du champagne. Prenez-y garde ; quand ses paupières s'élèvent et s'abaissent nerveusement et que ses larges mains se croisent sur le ventre, comme des cercles sur un tonneau, c'est que papa Sacotte va dire une des siennes ! N'ayez pas l'air trop narquois en dévisageant les vastes rotondités de sa personne, car il devine

vos petites pensées railleuses de derrière la tête et il devance les coups avec infiniment d'esprit, un art consommé de mettre les rieurs de son côté.

Au moral papa Sacotte est comme au physique, c'est-à-dire tout rond. Tout rond, et j'ajouterai tout bon, car c'est un homme d'esprit et un homme de cœur, deux qualités qui font de lui le meilleur camarade de ses patrons, l'universel ami des ouvriers.

Et c'est encore un des mérites du Bon Père d'avoir choisi pour des fonctions aussi délicates un homme qui représente si exactement le *right man in the right place*. Car un chef a beau posséder les qualités les plus éminentes, s'il ne se connaît pas en homme, s'il se trompe sur le choix de ceux qui doivent être les intermédiaires de son pouvoir, ses efforts personnels seront enrayés et ses œuvres compromises.

Or, le Bon Père a donné ici encore sa pleine mesure. Il a eu le don de placer, comme tampon journalier, entre ses ouvriers et leurs patrons, cet homme, qui non seulement a le cœur, cette qualité essentielle pour gagner l'ouvrier, mais encore cet esprit et cette verve si précieux dans les situations épineuses, tendues, où quelquefois un mot maladroit ou heureux peut tout compromettre ou tout sauver. Papa Sacotte m'a fait réfléchir bien des fois à la profonde vérité de cette pensée de Champfort : « Celui qui ne sait pas recourir, à propos, à la plaisanterie se trouve très souvent dans la fâcheuse alternative ou d'être faux ou d'être cassant. »

Suivons donc notre aimable cicerone.

Voici l'usine : vous voyez, on lui a choisi l'emplacement le plus gai ; en face même de la grande issue, par où, tous les jours, les ouvriers entrent et sortent, des bosquets riants encadrent l'horizon et, au premier plan, tableau charmant, la Suippe, légèrement arrêtée dans son cours par un large barrage, forme une

cascatelle blanche sur le paysage vert. A l'intérieur, rien n'est négligé pour rendre l'usine agréable et saine; les salles sont spacieuses, bien éclairées, elles ont six mètres de hauteur, l'air y est constamment renouvelé par des ventilateurs qui enlèvent chacun l'air vicié à raison de dix mille mètres cubes à l'heure. Quant aux machines, tous les appareils les plus perfectionnés, pour prévenir et éviter les accidents, y sont adaptés et les précautions les plus minutieuses ont été prises pour produire l'arrêt immédiat des moteurs, en cas de danger ou d'accident.

Voici, affiché partout à des places apparentes, *le règlement d'atelier*, un vrai modèle du genre, donnant au contrat de travail toutes les garanties désirables. Voici, au hasard, quelques-unes des principales stipulations.

Le congé ne peut être donné par l'ouvrier ou le patron que moyennant un préavis de huit jours et seulement le jeudi de chaque semaine. Mesure eueuse qui fait, la réflexion aidant, que bien souvent l'ouvrier revient sur une décision hâtive et qu'il regretterait plus tard. Seul le patron peut, pour des raisons nettement prévues, immoralité, ivresse, refus d'obéissance obstiné, procéder au renvoi immédiat et sans prévenances.

La séparation des sexes : non seulement il est interdit aux femmes de se rendre sous quelque prétexte que ce soit, dans les ateliers d'hommes et vice-versa; mais, tous les jours, les femmes sortent quelques minutes avant les ouvriers et, pour les rentrées, des portes spéciales leur sont réservées.

Le repos des dimanches et fêtes est imposé d'une manière absolue : ces jours étant réservés, dit l'art. 8 du règlement, au service de Dieu et à la famille.

La paye des salaires est arrêtée chaque quinzaine et liquidée le matin du jeudi, jour de marché

à Warmeriville. Les gains des membres d'une même famille sont détaillés et totalisés sur un seul billet, qui est remis au chef du ménage ou à son délégué, dans l'espèce, presque toujours la mère de famille. Dispositions sages et prudentes qui empêchent la jeunesse de gaspiller son salaire et concentrent aux mains de l'autorité familiale la totalité des revenus.

La discipline de l'atelier : qui ne sait que c'est là un des principaux griefs des populations ouvrières, dont la vie est si souvent rendue intolérable par la tyrannie du contre-maître ?

Ici rien de semblable. Le droit qu'ont les contre-mâîtres d'infliger des amendes aux ouvriers existe comme ailleurs, mais l'amende ne devient définitive qu'après le visa du patron. « Voulez-vous, dit M. Sacotte, un petit chiffre qui en dit long ? Le total des amendes a rarement excédé les cinquante francs par an et, l'année dernière, en 1896, le chiffre des amendes s'est élevé à quatre francs quinze centimes. Ah ! mon cher Monsieur, si la société de secours mutuels à qui va le produit des amendes n'avait que cela pour vivre, dame ! il nous faudrait payer les ouvriers malades avec la monnaie des singes. » Et en disant cela, la mimique très expressive de papa Sacotte nous donnait un échantillon réussi de ce genre de monnaie.

La plus grande bienveillance accueille toujours les réclamations ou protestations de l'ouvrier. Mais il est deux choses sur quoi le Bon Père ne transige jamais, c'est l'immoralité et l'atteinte à la liberté religieuse, par le blasphème ou autrement. Un jour, deux ouvriers ayant injurié un apprenti parce qu'il portait un scapulaire, furent mis à pied, pour deux fois vingt-quatre heures, avec privation totale de salaire.

Dernièrement, un contre-maître, marié, ayant fait des amabilités à une jeune ouvrière, allant jusqu'à lui offrir un sac de dragées à l'usine même, reçut l'avertissement préliminaire du congé définitif.

Autre exemple qui prouve comment tout abus est réprimé : un contre-maître poursuivait de ses rancunes un ancien et honnête ouvrier, le harassant sans cesse de ces milles tracasseries qui finissent naturellement par impatienter un homme. En effet, un jour, l'ouvrier poussé à bout se permit d'injurier gravement en face de ses camarades son chef hiérarchique. Le renvoi s'imposait sous peine de compromettre l'autorité et la discipline. Le Bon Père, qui était au courant de tout, fit comparoir à la fois le contre-maître et l'ouvrier et, après les avoir entendus, il résuma sa décision dans des considérants également durs pour les deux parties, puis prononça sa décision en ces termes : l'ouvrier quittera l'usine dans huit jours, mais le contre-maître partira en même temps que lui ! Ajoutons qu'ils n'en firent rien, ni l'un ni l'autre, le persécuteur fit des excuses au persécuté et ces ennemis d'hier devinrent une paire d'amis.

Mais, dis-je à M. Sacotte, comment M. Harmel peut-il être si bien au courant de tout ce qui se passe ?

Ah ! mon cher monsieur, je vais vous conter cela et vous allez voir une des plus belles inventions du Bon Père, je veux dire le *conseil d'usine*. Vous me demandez ce que c'est ? Ecoutez bien.

Comme vous le pouvez voir, l'usine est divisée en dix-huit grandes salles, dont chacune forme une section séparée de l'établissement. Toutes ces sections sont appelées par le Bon Père à désigner un conseiller d'usine, qui doit être simple ouvrier, à l'exclusion des contre-maîtres ; les sections de femmes désignent des conseillères. Voilà le conseil d'usine qui, tous les quinze jours, se réunit sous la présidence du patron. Maintenant, que font-ils dans ces réunions ? Chacun vient rendre compte de ce qui se passe dans sa section, des désirs de ses camarades, des plaintes

qu'ils formulent, des améliorations qu'ils souhaitent : un ouvrier se dérange, tient des propos irréligieux ou immoraux : il est signalé ; un autre est ennuyé ou persécuté : il en est fait mention ; un contre-maître dépasse la mesure de son autorité : n'en doutez pas, il sera mis au rapport du conseil d'usine. En un mot, ce rouage original, dont le Bon Père a tout le mérite, car il en est l'inventeur, fait en sorte que l'usine marche, d'une extrémité à l'autre, sans qu'aucun abus, aucune tyrannie soient possibles et dans des conditions telles que le patron a toujours, partout, un œil et une oreille.

« N'est-ce pas beau ? s'écrie M. Sacotte, et dire qu'il en est, non pas au Val, mais ailleurs, qui ont appelé cela : Conseil de mouchards ! Voyons, est-ce que le député qui s'en va au palais Bourbon dire ce qui se passe et ce qu'on veut dans son département, est un mouchard ? Eh dame ! il suffirait de généraliser dans l'industrie ces conseils d'usine, pour anéantir, du même coup, de très nombreux griefs légitimement formulés par les ouvriers. »

Vous voyez cette cloche ? C'en est une que papa Sacotte n'entend jamais ; elle sonne au médecin !

Tous les jours le docteur vient à l'usine et quand cette cloche va, un tout chacun qui a son petit bobo peut se rendre à la consultation. Si l'ouvrier a des malades chez lui, en arrivant au travail il inscrit son nom au tableau du médecin ; celui-ci, alors, fait la visite à domicile. Tout cela est gratuit, de même les médicaments, sortant de la pharmacie que vous avez vue chez les sœurs ; médicaments et médecin sont payés par la Société de Secours mutuels.

La Société de Secours Mutuels est une des plus anciennes institutions du Val. Elle est la seule qui entame la liberté de l'ouvrier, en ce sens qu'il est obligé d'en faire partie. Cette participation lui

donne droit, outre les soins médicaux et pharmaceutiques gratuits, à une large indemnité pécuniaire pour maladie, à des secours spéciaux immédiats en cas d'accidents du travail et, enfin, au décès, à tous les frais de service funèbre et de sépulture chrétienne. Dans ces tristes circonstances, c'est M. Sacotte lui-même qui fait les démarches et remplit les pénibles formalités que nécessite un décès.

L'épargne, elle aussi, occupe une place de choix dans les institutions du Val des Bois.

Une caisse d'épargne scolaire est établie dans les écoles. Que de petits sous, représentant chacun quelque friandise et une victoire remportée par l'enfant sur ses jeunes et innocentes passions! Les résultats sont stupéfiants : deux cent vingt-trois livrets ont donné, en 1896, une épargne scolaire de 5589 francs 30 centimes!

Quant aux ouvriers, ils ont tous la faculté de laisser leur argent, jusqu'à concurrence d'une certaine somme, en dépôt à l'usine, sous un taux d'intérêt à cinq pour cent l'an, et la commission de comptabilité s'efforce de trouver des placements productifs, hypothécaires et autres, qu'elle signale aux ouvriers ayant les épargnes voulues. Pour dire ce qu'est l'esprit d'économie et d'épargne au Val des Bois, il suffira de citer un chiffre : les ouvriers font en moyenne soixante mille francs d'économies par an, ce qui représente quinze pour cent de leur salaire.

Ce qui vient d'ailleurs faciliter, heureusement, l'épargne, c'est la *société coopérative* — instituée au capital de 20,000 francs divisé en 200 actions — et surtout son corrolaire naturel, le payement au comptant.

La coopérative diminue sensiblement le coût de la vie. Elle comprend la boulangerie — nous l'avons visitée, elle marche à l'électricité; le pain y est

excellent, il se vend au poids, passant par la balance pour chaque client, qui paie au comptant avec son bon d'associé — elle comprend encore des magasins d'habillement, de chaussures, toiles, bonneterie, etc Les ouvriers ont essayé la boucherie, ils ont dû y renoncer, comme en beaucoup d'endroits d'ailleurs, le résultat ne donnant que des pertes. Toutefois, on n'est pas resté sans rien faire, un accord a été conclu avec un boucher, qui a consenti à fournir toute la viande à cette nombreuse clientèle, moyennant une remise importante sur le prix normal.

La coopérative fait en outre des achats directs : en 1896, elle a conclu un marché de vin de la Champagne, à raison de vingt-sept centimes et demi le litre, rendu franco; l'honorable secrétaire me cite ce détail avec délices.

La coopérative fait pour quatre vingt mille francs d'affaires et six mille francs de bénéfices, dont un huitième va aux actionnaires, et sept huitièmes aux coopérateurs, c'est-à-dire aux acheteurs. La réserve de la société s'élève à 7.011.20, soit à peu près le tiers du capital. — Ah! il avait bien raison, M. Sacotte, quand, après m'avoir expliqué ce que je viens de dire, il s'écriait : « Mon cher Monsieur, cela s'appelle faire aller la petite popotte ! »

Nous étions sur le point de quitter les salles de l'usine, lorsque, voulant éclaircir un détail qui m'avait frappé déjà, je me retournai vers une jeune ouvrière portant sur la poitrine, suspendue par un ruban bleu, une médaille d'argent. « Qu'est-ce? demandai-je à M. Sacotte; y a-t-il, aujourd'hui, jour de fête d'une congrégation quelconque ? » — « Jour de fête, o mon bon Monsieur, mais regardez donc là-bas toutes ces jeunes filles avec des rubans verts, ce sont des associées des Saints Anges; celle que vous me montrez est une enfant de Marie; là-bas M^{me} Gilmaire, avec son ruban

violet, c'est une associée de Sainte-Anne. Voyez-vous, personne n'a peur ici de porter sa petite livrée spirituelle. Elles ont cela toujours, partout, à la rue comme ici, au travail comme à la promenade, en semaine comme le dimanche.

Ah! celles qui ont osé faire cela, il y a quelque vingt ans, étaient des braves femmes; elles ont dû en entendre de raides, mais elles ont persévéré, car c'étaient des vaillantes!

Aujourd'hui plus personne ne s'étonne de cela; nos chères associées ont la fierté de leurs couleurs et, dame! je crois bien qu'elles peuvent être plus fières de leur ruban que trente-six sacripants, qui sont de la légion d'honneur! »

Nous voici conduits par M. Sacotte dans son bureau, qui est véritablement, et d'ailleurs dénommé ainsi, *le secrétariat du peuple*. Là, l'ouvrier peut, en tout temps et en pleine confiance, s'adresser dans toutes les difficultés, formalités, mariages, procès, difficultés successorales, conseils de familles, assurances contre l'incendie, tout aboutit là et vient donner au brave secrétaire les occupations les plus variées et les plus disparates. « Vous le voyez, dit M. Sacotte, — qui volontiers a de petites réminiscences classiques, — je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. »

Ce n'est pas, au reste, une sinécure que la place de secrétaire des œuvres sociales du Val des Bois. Nombreuses convocations qui, tous les jours, sont adressées aux membres de chaque conseil, assistance à ces réunions, rédaction des procès verbaux, publication mensuelle des coutumiers, font déjà de M. Sacotte un des rouages les plus occupés de l'usine. Car, notez-le bien et ceci est capital, toutes ces œuvres que nous venons de voir, toutes ces institutions n'existent pas que sur le papier, mais

elles marchent sans interruption et elles prospèrent constamment sous l'impulsion incessante des patrons et de leurs dévoués auxiliaires, les Pères aumôniers et M. Sacotte. J'ai voulu par moi-même, avec une certaine indiscretion peut-être, constater la réalité des choses, d'après le coutumier. Le mercredi 25 août, devait avoir lieu, à six heures du soir, au bureau de M. Sacotte, la réunion d'une section de la société des secours; je m'y suis rendu à six heures cinq minutes; la section était là, réunie, en pleine délibération.

Au risque d'être interminable, il me faut, enfin, dire un dernier mot de ces deux choses capitales : le salaire et la pension des ouvriers.

Le salaire, au Val, répond à la plus parfaite conception chrétienne de la rémunération du travail humain : M. Harmel paie le salaire familial. C'est-à-dire que, quand le patron a compté à chacun le salaire moyen rémunérateur de son travail, il ne croit pas avoir tout fait : il distingue ceux-là à qui les charges de famille sont si lourdes que le travail de leur bras ne suffit pas à y pourvoir. M. Harmel estime que, dans chaque ménage ouvrier, il faut au moins soixante centimes par tête et par jour pour vivre honnêtement. Un ouvrier a huit enfants, avec sa femme et lui ils sont dix; cet ouvrier doit avoir six francs par jour pour vivre; si son travail ne lui rapporte que quatre francs, M. Harmel supplée deux francs. Inutile d'insister, ni de prôner le grand côté moral de ce système, qui fait que chaque enfant naissant au foyer de l'ouvrier amène avec lui un peu plus de bonheur et un peu plus de bien-être.

Ne dites pas : cela est facile, quand on a de l'argent. Non, j'ai dit déjà par quel impôt volontaire sur leur propre luxe, ces MM. Harmel créent les voies et moyens pour soutenir les œuvres et, quant à moi, j'affirme, en voyant le luxe de beaucoup

d'industriels qui ont des huit cents, des neuf cents, des mille ouvriers, industriels dont le train de maison coute des quarante, cinquante, soixante mille francs par an, qu'il n'y a pas un de ceux-là qui, en réduisant ses dépenses somptuaires non pas des trois quarts, ni de moitié, mais d'un quart seulement, ne pourrait réaliser beaucoup de ces réformes et les mêmes bienfaits.

Enfin — et cet enfin est le dernier — les ouvriers du Val des Bois sont *assurés contre les accidents* du travail; en cas d'incapacité permanente de travail contractée au service dans l'usine, ils reçoivent une pension de trois cents à sept cents francs. En outre les ouvriers sont *pensionnés* dans leurs vieux jours. Une caisse de prévoyance, alimentée par les seuls patrons, assure une rente de vieillesse, suffisante pour vivre, aux vieux ouvriers, qui ont trente ans de services à l'usine et ne savent plus travailler.

Je n'ai pas fini, mais je termine.

Les limites que je me suis imposées ne permettent guère de m'attarder aux considérations qui surgissent en foule, quand je considère, dans le panorama du souvenir, les grandes choses vues au Val des Bois.

Certes, il n'est pas donné à quiconque de réaliser l'œuvre superbe de M. Harmel; il faut d'ailleurs, en toutes choses, tenir compte des circonstances de temps, et de personnes, des conditions spéciales du milieu dans lequel on vit.

Mais tous, tant que nous sommes, nous avons à glaner, dans l'œuvre du Val des Bois, de quoi élever nos cœurs et nos énergies vers les devoirs et vers les œuvres que nécessitent les conditions sociales de notre temps.

Et sans pouvoir, comme je le voudrais, tirer de

tout ceci les applications pratiques que le sujet comporte, je me résumerai en disant que, sur le terrain économique, l'œuvre de M. Harmel est bien, en fait et réalisée, la plus belle conception du génie chrétien.

Et mon souvenir s'en va, enthousiaste et admiratif, vers cet humble qui est si grand, vers ce riche volontairement si pauvre, vers ce patron qui est un apôtre, vers ce chrétien qui est un saint.

Et il me souviendra toujours de cette émotion intense qui nous coupait la voix au moment de la poignée de main des adieux et qui nous fit prendre congé du Bon Père, avec l'air un peu bête de gens qui ne savent comment dire : merci.

Mais, peut-être, le Bon Père ne s'y est pas trompé ; les fortes émotions sont silencieuses, les grands enthousiasmes muets.

EUGÈNE STANDAERT

Bruges, Septembre 1897





LE DERNIER JOUR DU FORGERON

I

LE jour se lève radieusement et les constellations s'effacent dans la profondeur du ciel. L'aurore enfin se dévoile lente et majestueuse. De ci, de là, des oiseaux lancent leurs notes joyeuses à travers l'espace. Là-bas des ouvriers agricoles se montrent et s'appréhendent au rude travail des champs. Et une douce fraîcheur descend sur la terre encore toute froide de la nuit. Des paysans passant sur la grand'route frissonnent. A l'horizon s'étendent encore quelques taches noires dans le bleu clair du ciel matinal. Un léger zéphir fait trembler avec de petits bruits les feuilles des grands arbres séculaires. Les hennissements des chevaux au loin donnent un son étrange dans la tranquillité de la campagne. Une paysanne près d'un carrefour s'incline pieusement devant le Christ et se signe. Ici, près de cette ferme, la voix claire et perçante d'un coq éclate joyeusement. Et, là-bas, au commencement de la grand'route, le forgeron travaille déjà.

En regardant de face le feu intense qui lance, sous le vent du soufflet, ses flammes vives jusqu'à l'ouverture de la cheminée, on dirait un enfer, et la clarté du foyer se fixe sur le mâle visage du forgeron, une espèce d'hercule de trente-cinq ans.

Sensiblement l'horizon se dore : la journée sera magnifique. Les voix se font plus nombreuses : ce sont celles des villageois. Les femmes aux rudes poitrines puisent de l'eau pour le travail intérieur. Déjà gamins et gamines se montrent au-dehors et s'amuseant ainsi, tout au matin, à se battre. C'est de la santé!

L'aide du forgeron, un solide homme, frappe le fer à coups redoublés, duquel sortent des étincelles. Une chanson invoquant la forge accompagne les coups. Le prolétaire martèle le fer plus vigoureusement, et d'espace en espace, un souffle s'échappe de sa poitrine comme du soufflet qu'un gars de dix-huit ans fait manœuvrer de sa main nerveuse. Le maître-forgeron chante aussi et le jeune travailleur siffle l'air d'un couplet gaillard, sans façon.

Le maître remet le fer au feu pour le chauffer davantage; ce pendant que le jeune gars tire plus fortement à la poignée du soufflet et le fait soupirer plus rapidement. L'aide-forgeron s'essuie le front avec son tablier de cuir. Le chef, en attendant la barre de fer qui se chauffe à un haut degré, est sur le seuil de la porte, disant le bonjour aux travailleurs des champs, car tout le monde se connaît à la campagne.

Les oiseaux disent toujours leurs chants radieux dans l'immensité.

Et voici un chemineau qui passe et qui demande au maître de forge un morceau de pain; celui-ci, fraternel et compatissant, va à la cuisine, coupe deux tranches d'un pain doré, les beurre copieusement et les donne au coureur de grand'routes. Tous deux se sourient, le visage rougi par les flammes de la forge.

Le chemineau continue sa route vers des horizons inconnus, là-bas, là-bas!... Et les paysans regardent, farouches, ce pauvre en guenilles aux yeux francs, au cœur fleuri d'indépendance...

Un beau soleil rougeâtre se distingue maintenant dans

le lointain. La cloche de l'antique chapelle tinte lentement, tristement, sans éclat. C'est lugubre, quand on admire la vie qui se dégage de ce milieu réconfortant.

Le forgeron se remet au travail ; la barre de fer qu'il a retirée du feu vif comme celui de Satan, est d'un rouge écarlate, touchant à son extrémité sur le blanc.

— « Allons! camarade, bats ferme, dit le maître à l'aide, les étincelles du fer sont comme celles de l'esprit : elles éblouissent ! » L'ouvrier sourit. La clarté du feu fait une ombre sur les lignes de ses bras : ce sont les nerfs qui se meuvent. L'homme bat, bat ! et chante ce refrain :

Un, deux, trois, quatre!
Pour battre
Le fer quand il est chaud,
Il ne faut pas être manchot.
Un, deux, trois, quatre!

Les paroles du refrain et les coups rythmés du marteau s'harmonisent. Une vitalité sort de cet atelier, quelque chose de vivifiant, de solide!

II

Le soleil lance en plein champ ses rayons réconfortants à la terre comme aux hommes. Une béatitude immense règne.

Le curé, qui vient de finir sa messe, passe sur le chemin, en lisant son bréviaire, et femmes, enfants et hommes le saluent respectueusement. Voici le facteur du village avec la correspondance des gros fermiers et de M. le baron, dont le château se dessine au loin. Un jeune homme, qui vient de désertter la ville, est studieusement plongé dans la lecture d'un ouvrage scientifique. Les laitières s'en reviennent de la ville, exténuées du long parcours. Un bon vieux, aux traits fatigués, fume bravement sa pipe à la porte de sa modeste maison

On entend, malgré tout, dans ce va-et-vient de paysans, le marteau qui s'abat lourdement sur l'enclume, laquelle donne un son sonore suivi immédiatement d'une plainte sourde. Le jeune compagnon a le visage noir, mais noir!

Le travail a été rude depuis le grand matin.

On travaille toujours ferme! et les éclats de fer s'éparpillent aux quatre coins de la place. Cette énergie de la plèbe, cette ruche humaine, est belle à contempler. Que c'est beau, ces forgerons, travaillant le fer avec vigueur comme les penseurs travaillent les idées!...

On travaille toujours!...

Et tandis que tout s'harmonise, que le travail est fêté par des chansons et que la nature s'associe à la joie prolétarienne, une calamité pèse cependant sur ces trois humains; quelque chose de rouge et de sinistre, une espèce de femme — symbole meurtrier — aux yeux féroces, au visage mauvais, au sourire hypocrite...

Subitement, pendant que l'ouvrier dompte le fer à la fougue de ses biceps, le marteau, le lourd marteau qui bat, bat! — se détache de son manche et, terriblement, horriblement, fracasse le crâne du patron... Un cri rauque s'échappe de la gorge étouffée du malheureux.

Le frappeur, le criminel involontaire, regarde, l'air étrange, le compagnon de travail tituber, ce pendant que le jeune gars, pris de terreur, fuit sur la route, criant, gesticulant, les bras levés au ciel!...

III

Il est près de midi. Bientôt les ouvriers agricoles vont prendre leur juste repos après cette matinée de labeur intense. La chaleur est étouffante. Au milieu d'un champ, un rustaud et une rustaude s'embrassent fièvreusement. Et là, au milieu de l'atelier, le sang — au lieu d'étincelles de fer — jaillit comme l'éclat d'une

bombe sur les murs, à droite, à gauche et sur le carreau de la salle.

Puis, les yeux vagues, avec le reflet de l'agonie, l'homme va donner de la tête sur l'enclume en soupirant pour la dernière fois...

Février 1898

ANIOINE NOIRFALISE






REVUE DES LIVRES, DES ESTAMPES ET DE LA MUSIQUE PUBLIÉE

MAURICE BARRÈS : *Les Déracinés*. Paris, Charpentier. — FIRMIN VAN DEN BOSCH : *Essais de critique catholique*. Gand, A. Siffer. — ANTOINE ALBALAT : *Marie, premier amour*. Paris, Armand Colin. — MAX ELSKAMP : *La Louange de la vie*. Paris, Mercure de France. — PAUL MARIÉTON : *La Terre provençale*. Paris, Lemerre, ainsi que les *Poésies* de HENRI CHARLES READ et que les *Portraits politiques et littéraires* de BARBEY D'AUREVILLY. — HENRI JOLY : *A travers l'Europe*. Paris, Victor Lecoffre.

Des Bois, de PIERRE EUGÈNE VIBERT. — Les cartes postales artistiques de l'éditeur J. VELTEN, à Carlsruhe. — Lithographies du Club-des-Artistes de Carlsruhe. La céramique du Pr. MAX LAUGER.

Massenet, par G. DE SOLENIÈRES. Paris, Édition de la critique. — Excuses à MM. JOSEPH RYELANDT et VINCENT D'INDY. — Les derniers numéros du *Studio*. Londres. — Deux nouvelles revues d'art autrichiennes : *Kunst und Kunsthandwerk*. Vienne, Artaria et *Ver Sacrum*. Vienne, Gerlach et Schenk.

ES *Déracinés* de Maurice Barrès, l'ironiste et penseur concentré, sont un véritable événement, tel que les superficiels n'eussent guère osé l'espérer de ce verseur de quelques gouttes de poison ou de parfum ou de tous deux à la fois dans d'imbrisables cabochons de cristal limpide : c'est qu'à un livre de très grand enseignement, de haute portée politique et historique, se

surajoute ici la seule œuvre d'art dont puisse être la caractéristique telle : voilà le premier roman balzacien écrit depuis la mort de Balzac, mais infiniment plus châtié, mieux écrit qu'il ne le serait, issu de Balzac; un roman de Balzac réalisé dans la forme à laquelle Balzac a toujours, sans y atteindre, tendu.

Balzac est un tel monde que d'autres avant Barrès sans doute avaient pu prétendre hériter de quelque morceau de lui... Barbey d'Aurevilly certainement procède du Balzac des *Etudes philosophiques et historiques*, du Balzac des *Scènes de la vie de Province*. Mais le Barrès des *Déracinés*, lui, renouvelle le total Balzac des fastueuses épopées, le Balzac de Vautrin, de Rubempré, de Rastignac... Qui doit rager de son livre, c'est Zola! Car pour le faire rentrer dans sa bauge, lui avec ses malpropres rinçures de prétendue science, le voilà le vrai roman réaliste, image de notre époque, avec sa précision mathématique, son algèbre psychologique, sa trigonométrie donnant les mesures de l'angle facial des politiciailleurs d'aujourd'hui, et chef-d'œuvre entre tous, le voilà le roman qui sait voir dans la médiocratie régnante le poème des immenses efforts avortés, des vaines dépenses d'énergie, des tourbillons de choses mesquines, emportant les grands hommes et des minuscules effets déterminant les terribles catastrophes. Ainsi ce Barrès, pour avoir su admirer Saint Ignace de Loyola et Sainte Thérèse, étudier l'évolution de l'individu à travers les Musées de Toscane, n'a pas perdu le sens de son époque; le prestigieux passé ne l'a pas, comme tant d'autres, dégoûté du présent; au contraire, il l'a mûri pour en devenir le démonstrateur... Seul Barrès jusqu'ici m'a donné, à moi étranger, très nette la vision de la France parlementaire et m'a fait comprendre l'inintelligible imbroglio de sa politique intérieure, le désolant mystère de médiocrité au milieu duquel elle se débat.

Mais auprès d'un tel livre parler de l'œuvre zolesque?

Allons donc ! Quelques grosses pochades de peintre réaliste valent mieux. Je donnerais les Rougon-Macquart et le reste pour un bout d'étude de Courbet ; ce bout d'étude me fera davantage penser et rêver, car, tout inférieur que soit cet imbécile de Courbet, — dont mon enfance a été témoin de certains épisodes d'exil, — il a sur Zola l'avantage de n'être pas un peintre qui accumule de la littérature à la grosse, mais un peintre à la grosse tout court. L'histoire du XIX^e siècle ne trouvera pas un document humain exact, pas un renseignement autre qu'extérieur dans Zola ; en revanche, la France officielle de ces vingt dernières années, il faudra l'aller chercher toute entière dans ce seul livre : *Les Déracinés*, et si Barrès avec les mêmes personnages un peu vieillis voulait nous donner le Boulangisme, la Folie Anarchique, le Panama, toutes les saletés et les turpitudes qui aboutissent aux plus révoltantes de toutes, celles de l'affaire Dreyfus, alors certainement nous aurons non plus le roman, comme il dit, mais l'épopée de l'énergie nationale française ! Toutes les décadences latines de Péladan ne valent pas non plus le récit sec et sinistre de cette désolante agonie de la France, rien ne vaut la force de conviction d'un tel livre. Il faudrait un spécial don d'aveuglement pour ne pas voir clair après une telle œuvre.

... Avons-nous même bien le droit d'en parler, nous d'au loin ! Hélas ! au moins qu'il nous soit permis de dire que nous l'admirons, combien ! Depuis les Balzac et les d'Aureville de mes vingt ans, je ne m'étais autant réjoui d'un écrivain nouveau, sauf à *l'Astre noir* de Léon Daudet... Dès les premières pages, je me suis si bien retrouvé en pays de connaissance ! J'étais dans Balzac ressuscité aujourd'hui et d'art certainement amélioré, tout au moins d'art d'écrire. Même tourbillon de personnages dans un tourbillon d'événements, mêlé aux plus contingentes réalités, faisant corps avec elles : le roman devenant de l'histoire, et l'histoire poussant comme une

légende de plus le rejet vigoureux du roman ; même façon de mettre sur piédestal ses héros que chez Balzac, même façon de tourner ensuite autour de la statue, de la démonter, de la déboulonner pour voir ce qu'il y a dedans, de l'admirer, de s'extasier sur sa propre création ; même hardiesse à jeter un pont sur des abîmes, à calculer l'effort de résistance des culées en même temps que la meilleure grâce des tabliers métalliques ; mêmes hors-d'œuvre extrêmement intéressants, qui ne sont pas plus hors de saison là où les place l'auteur que de vrais hors-d'œuvre dans un menu soigné ; même art de ne négliger aucun élément d'intérêt exotique et de faire contraster Paris par Tiflis, et partout des aperçus entr'ouvreurs d'horizons immenses et des perles d'expressions et des ironies à rendre heureux tous les Job de l'idéal sur le fumier des réalités d'aujourd'hui. En mieux, de plus, ce style cassant, sarcastique, en couperet ici et là, où Stendhal revoit Balzac, et ce souci d'exactitude appris encore chez Stendhal : voici enfin un Français informé sur l'étranger et qui ne commet pas de bourdes géographiques et historiques : son Caucase des *Déracinés* est aussi vrai que celui de Verestchagine et n'a d'analogue littéraire que l'Espagne de *Du Sang, de la Volupté et de la Mort* (1). En moins ce fait qu'aucun des présents héros de Barrès, sauf un, n'a de cœur, et encore ce seul, Saint Phlin, est-il tout au long laissé dans la pénombre. Son heure n'est pas venue, espérons-le, car je regretterais que M. Barrès ne nous racontât pas tôt ou tard la reprise de possession de cet exquis enfant par le pays lorrain et ne nous retrace pas le conflit du propriétaire terrien de vieille roche au milieu de ses paysans et du député extérieur au milieu de sa clientèle

(1) A ce sujet prière de corriger la coquille de la page 198 du *Jardin de Bérénice* (édition Charpentier), premières lignes, où il faut à propos de Rousseau : l'île de Saint Pierre dans le lac de Bienna, et non l'île de Bienna dans le lac de Saint Pierre.

de cafés et de brasseries... Quant aux autres secs énergiques qui évoluent dans les *Déracinés*, il semble qu'en quelques circonstances M. Barrès qui, lui, s'apitoye sur ses misérables, ne se soit pas aperçu à quel point le manque de cœur, l'effroyable égoïsme de ses « *honnêtes* » est horrible.

Deux circonstances surtout : comment des jeunes gens riches ayant le cœur bien placé ne s'inquiètent-ils pas du sort d'un pauvre diable, qui mange tout un petit héritage de sa mère uniquement à offrir un journal à leurs élucubrations, en un mot qui se ruine à les lancer. Comprends pas. Je sais que l'égoïsme de cet acabit, cela existe, mais alors pourquoi ne pas appuyer encore davantage, à tout propos faire ressortir combien fauteur l'internat et l'éducation universitaire (au singulier l'épithète, qui ne s'applique pas à internat; dans ma pensée, à très peu de chose près, tous les internats étant le même crime social). On nous dit bien qu'ils n'ont pas le sens de la nature, qui va avec le cœur, mais que cela aille avec le cœur, on ne nous le dit pas plus qu'on ne nous dit qu'ils n'ont point de cœur. En revanche, il est vrai, ce qu'on nous le montre!... Ah! Quand je pense au cœur adorable de nos adolescents d'ici à qui l'école non plus que la caserne ne font perdre le sens de la vie de famille!... Autre circonstance plus particulière : un jeune homme, par pur respect humain, refuse une place sur sa voiture à une malheureuse rencontrée de nuit dans un terrain vague, faisant des signes de détresse et en qui le jeune homme a reconnu une de ses anciennes maîtresses les plus aimées : le lendemain, il apprend que cette femme a été assassinée là-même, quelques minutes après le passage de la triomphante calèche. Il connaît les deux assassins qui sont ses amis. Tempête sous un crâne : oui ou non, dénoncera-t-il? Or pas une minute, pas une, il ne se dit qu'il y a trois assassins, que le troisième c'est lui-même! Et s'il ne dénonce pas, pas un instant ce n'est par remords

de son acte à lui, qui le solidarise en quelque sorte aux assassins, ni par peur de ce que, faute du juge d'instruction, l'opinion publique ne manquera pas de le désigner, Ponce-Pilate qui ne prend pas même la peine de se laver les mains, s'ignorant Ponce-Pilate! Un pareil *lapsus* de conscience, comment se fait-il que Barrès, — qui tout à l'heure s'attendrira sur la « pauvre petite chemise trop courte » du plus misérable et du plus infect des deux assassins, — ne l'ait pas signalé, lui qui signale tant de choses! Libre à son héros d'être fermé à ce remords, mais l'auteur, lui qui démontre une thèse, pourquoi omet-il cet incident d'une extrême gravité à mes yeux, lui qui sans cela n'oublie rien! Croit-il donc que tous les lecteurs s'en apercevront, s'il ne désigne pas du doigt, s'il ne traîne pas à la lumière cette infamie comme il y sait si bien traîner d'autres.

Tous ces jeunes féroces sont sans religion non seulement, mais sans direction et sans méthode autre qu'universitaire : le roman est de nous montrer où cela les mène; la haute moralité de l'œuvre est sauvegardée et l'enseignement devient formidable. Je me garderai de recommencer ici les « *attaques de l'Evêché* » contre Bouteiller, le professeur coupable, fauteur de ces éducations. Je veux seulement noter, de l'état politique dont ce livre témoigne, une résultante directe et qui ne l'admettra pas devra admettre l'anarchie, ne pourra admettre que cela (voyez l'Université, qui non seulement ne l'admet pas, mais y contredit et de toutes ses forces, elle est désormais la grande école d'anarchie et le deviendra chaque jour davantage). Il n'y a de patrie possible que s'il y a province, que s'il y a esprit de clocher, que s'il y a décentralisation jusqu'à une certaine dose. Une république est un non-sens, étant l'affreuse parodie pas même d'une monarchie, mais de la plus affreuse tyrannie : seule une *confédération* offre une relative et suffisante, croyons-nous, garantie du respect des minorités, des provincialismes,

des individualismes... Je vois très bien dans l'avenir une confédération française où un Bourbon serait duc absolu du duché de Bretagne voulant rester duché, un Napoléon, prince de la principauté de Corse voulant rester principauté, un Gambetta, député de la ville libre de Cahors s'entêtant à rester république, un Mistral, comte constitutionnel ou non de Provence, etc., etc., tous se réunissant, les divers députés des villes libres et les princes des états, à Paris siège de la Diète au même titre que jadis Francfort. Le Saint Empire — « cette chose subtile que sont les Allemagnes » — m'a toujours paru l'une des plus belles conceptions de l'humanité : voyez dans le détail la sauvegarde de l'individualisme : bourgeois républicain mécontent de la république à Lubeck ou Nuremberg, passez au service de tel roi ou prince *de votre choix* et faites-vous monarchiste où il vous plaira ; sujet retors d'un principicule de Hesse ou de Lippe, réfugiez-vous à Francfort, toute activité quelle qu'elle soit trouvera sûrement où agir selon elle-même. Par là-dessus l'armée, la police et les grands services publics, chemins de fer, postes, etc., *centralisés*, sous contrôle de la diète, entre les mains du plus digne chef élu et cassable par la diète ; et nous aurions des généraux de l'empire confédératif bientôt passés inutiles, purs et simples gendarmes, qui ne risqueront jamais à devenir des Wallenstein, des Bonaparte ou des Boulanger ; et nous aurions, pour princes postaux, des Cochery, comme on a eu les Thurn et Taxis. La paisible confédération européenne, rêve de tous les grands esprits du siècle, ne sera possible que lorsque toutes les querelles de nationalités et toutes les dissensions intestines de partis seront atténuées au point d'en être presque résolues par la décentralisation et la création de confédérations, le lien fédératif comportant la centralisation juste assez pour que celle-ci ne devienne pas un abus et rende les services quelle peut rendre... J'attends, j'espère un peu ce salut de ma chère vieille

Autriche-Hongrie dont là serait la mission providentielle. Le jour où cet Etat sera une loyale confédération de nationalités et d'intérêts tous égaux, par contre-coup la confédération balkanique sera formée, la question d'Orient dénouée. Dès lors la Pologne reconstituée, l'Alsace-Lorraine, états autonomes, ne seront plus que des résultantes à bref délai, inévitables, et la question de l'antisémitisme se réglera d'elle-même; car il faudra bien, alors que tous les vœux seront casés et que toutes les virtualités seront dans leur élément de culture, forcer ces sans-patrie, qui se disent exclusivement une religion, à se souvenir qu'ils furent et sont encore très matériellement, nous l'ont-ils assez prouvé, une nation et que les temps du parasitisme et de la piraterie sont finis.

En France, pour arriver à l'état d'esprit capable d'engendrer une confédération synarchique, comme dit le Marquis de Saint-Yves, synergique, comme dit Henri Mazel, toujours d'après la plaie que vient de mettre à nu le livre éclatant, le livre en trouée de pleine lumière de M. Barrès, c'est tout d'abord, puisque liberté on veut — soyons logiques — la liberté absolue de l'instruction. Plus d'Université, plus d'odieux internat surtout, plus d'autre baccalauréat qu'une œuvre digne de ce nom, la *première œuvre* quelle qu'elle soit... Alors ne s'instruiront que ceux qui veulent s'instruire et dans la mesure où ils le veulent, des bras resteront à la terre et des énergies aux provinces. Une éducation libre et variée autant qu'il y a d'individus, nous fournira une génération qui n'aura pas le respect des abus, parce qu'elle n'aura pas le désir d'en vivre (faute de tout autre moyen d'existence, comme le prolétariat de bacheliers aptes à rien que chaque année l'Université, par larges alluvions stériles, dépose sur le pavé), ni le désir de détruire les lois, parce que ceux qui sont censés les faire observer s'en couvrent pour mieux voler... Et tout cela, n'est-ce pas un grand trajet sur le chemin de la résolution des questions sociales ?

Ce beau plan, hélas! s'indique, mais n'entre pas dans la voie des réalisations, d'un trait de plume. J'ai lieu de croire cependant que du livre de M. Barrès il ne sera pas dit *vox clamans in deserto*, le livre ayant, outre tout ce qu'il a par dessus le marché, d'être très beau... Et songez qu'il a eu déjà dix mille lecteurs; ici le nombre signifie, il ne s'agit plus des milliasses de zolaïsant pour cause de truffes; ce livre est assez dur à l'entendement pour que, s'il est en France dix mille individus capables de le digérer, il ne faille désespérer de rien. Car j'ai la douce illusion de m'imaginer que, quel que soit l'état de dégradation du sens moral et de lâche indifférence des esprits, un semblable réquisitoire paré avec un tel art de sa seule vertu de conviction, grâce à des merveilles de laconisme et de propriété et de plasticité des termes, ne se lit pas impunément.

Oui, diront certains d'entre nous catholiques, mais à ce livre il manque le Christ. Je répondrai hardiment : tant mieux! Ceux qu'il s'agit de convertir — et c'est pour eux que ces pages sont écrites, non pour nous — se méfieront moins, ne rejetteront pas le livre avant de l'avoir ouvert, seront mieux la proie de l'évidence. Et quand ils l'auront lu, alors peut-être sera-t-il possible de leur parler du divin Maître et de son règne de paix... Du reste, pour qui sait tout lire, Saint Phlin n'est-il pas marqué d'un signe auquel nul de nous ne se méprendra... Et alors, n'est-ce pas pour cela que Barrès l'a écarté avec tant de soin : il eût eu l'air trop d'une anthithèse de littérateur et la portée du livre, à davantage l'indiquer, eût été compromise; montrer avec une sobriété scientifique comment et pourquoi une société se décompose est infiniment plus éloquent que d'agacer par la perpétuelle menace du remède, par la perpétuelle et déclamatoire comparaison avec une société qui ne se décomposerait pas si... etc. Maurice Barrès est infiniment habile de compter ici avec l'esprit de contradiction. Le livre lu, le remède

s'impose avec d'autant plus de force que chacun croit le découvrir tout seul.

Mais, dites-moi, n'est-ce pas un événement qu'une œuvre par quoi, d'une part, de tels rêves deviennent discutables et, d'autre part, qui met entre les mains des poètes, des artistes et des femmes, les récits de M^{me} Aravian? Et voilà pourquoi j'ai parlé de Balzac, de Balzac total, Balzac ayant été avant M. Barrès, le seul chez qui l'on puisse trouver la réunion, la simultanéité de ces préoccupations-là : celle du grand politique, celle du grand penseur et celle du grand poète. A notre admirable d'Aurevilly le mépris de notre temps a interdit la première; la gloire de M. Barrès aura été de montrer que l'immonde société opportuniste de 1888 était matière à œuvre d'art, que le romancier y pouvait trouver de forts caractères et d'avoir ainsi donné le premier roman vraiment réaliste sur notre temps. Cette gloire retombe sur M. Zola en claque pas même, non..., mais en coup de pied à ce qu'il ne manquerait pas de nommer, convaincu qu'il a toujours été qu'à désigner cela qu'il a si gros par son nom si court, consiste pour beaucoup le génie.



Les lecteurs du *Magasin Littéraire* connaissent en bonne partie les *Essais de critique catholique* de M. Firmin Vanden Bosch. Effectivement beaucoup de ces essais furent tentés, quelques-uns réussis, ici même. Tous sont bien pensés, couramment écrits, et cependant à plus d'un il manque quelque chose à mon gré : c'est je ne sais quelle saillie de pensée ou de style qui fasse que davantage on prenne garde à leur sagesse et à leur aimable écriture. Toujours à mon gré, il y manque aussi deux catégories d'objets : les talents inconnus sur lesquels rien encore n'a été dit, et, sur les astres de première grandeur, des aperçus qui n'eussent encore

point été faits. Leur absence constitue la qualité même et le défaut de ce livre : il en fait beaucoup d'un moyen cours de littérature moderne, quelque chose d'excellent à mettre entre les mains d'un public de jeunes gens désireux d'avoir une première aperception de Renan, Huysmans, Zola, Drumont, Barrès, je cite au hasard. C'est l'enseignement d'un frère aîné à des cadets bien nés, et je trouve cela charmant : j'ai un plaisir extrême à lire un livre qui s'adresse à un public très déterminé, car il me donne l'impression de faire partie de ce public, il me sort de mon milieu. Or, d'après ce livre, je me représente des loisirs studieux reflétés sur d'élégants feuillets, destinés ceux-ci, à livrer sous une forme inoffensive la jouissance de lectures interdites à des curiosités blanches de jeunes filles ou de jeunes gens. Sans doute, il me manque un peu la notion du temps et du pays où parurent ces fluides chapitres d'éducation littéraire et je n'ai su que par de vagues échos en quoi consistèrent en Belgique les « luttes du modernisme catholique ». Mes seuls renseignements exacts sont ceux que je peux tenir de la lecture même des *Essais* de M. Vanden Bosch et des revues belges de notre bord, de telle sorte que, à tort ou à raison, je me suis représenté les résultats de cette lutte plus importants au point de vue de la vie de collège de nos successeurs que de notre vie littéraire à nous, à qui importent exclusivement des œuvres, rien que des œuvres, tous les beaux discours de congrès ne m'ayant jamais paru à distance que de simples exercices préparatoires au parlementarisme, amusants et utiles exclusivement pour ceux qui y prenaient part. De même, si je suis très content d'avoir reçu l'abondant livre de M. Vanden Bosch, je regrette de tout mon cœur que son activité ne se dépense pas plutôt à œuvrer pour son propre compte au lieu qu'à propos du voisin : Je crois une œuvre, pas même entièrement réussie mais simplement témoignant d'un effort sérieux, un enseignement encore plus grand pour nos cadets que toute espèce

de leçon directe, fût-ce le cours de littérature le plus autorisé et le mieux renoué de fond en comble. Si, d'autre part, M. Vanden Bosch est irrésistiblement entraîné à la critique, je lui livre ce passage du dernier volume de d'Aurevilly, dont je vais parler tout à l'heure; l'auteur l'écrit à propos de Machiavel qu'il vient de relire : « J'y trouvai surtout l'idée du cas que l'on doit faire, avant d'y avoir soi-même regardé, des plus éclatantes, des plus solides réputations. » Ce qui veut dire, je dois bien finir par l'avouer à notre collaborateur, que souvent je trouve certains individus envisagés dans son livre avec des yeux influencés par les lunettes qu'y a mises l'opinion générale... Eh! que M. Vanden Bosch les casse carrément ces lunettes-là... Il est vrai que ses livres alors, pour être des essais plus *essayés* et moins écrits de premier jet, ne pourront plus être proposés aux mêmes lecteurs désireux d'une opinion moyenne et d'idées générales sur les œuvres et les hommes, et que beaucoup de jeunes gens perdraient ainsi un bien aimable Mentor littéraire. Mais M. Vanden Bosch, lui, y perdrait-il? Je ne crois pas. Ma sympathie pour lui le désire égoïste.



La dernière fois que j'ai vu Brahms, c'était en rue. Le maître venait de s'arrêter à la devanture du photographe Lœwy et y resta longtemps courbé à considérer quelque chose avec une dévotion qui nous intrigua. Quand nous pûmes contrôler ce qui avait ainsi escarbouclé l'attention du Maître, quelle ne fut pas notre surprise à reconnaître une réduction chromolithographique d'une suite de quatre idiots aquarelles vues à l'un des derniers salons viennois. Voici en toute candeur, l'ingénieux passe-temps : Printemps : lui et elle, se tenant par la main, le long des orges vertes s'en vont... Été : dans les blés mûrs, l'étreinte à bras le corps... Automne : elle

pleurant à l'adieu; lui rejoignant la caserne... Hiver : une malheureuse, un enfant sur les bras, mendie dans la neige et la boue d'une ville. Et c'était cela qui hypnotisait le génial compositiste! Et nous nous demandions à quelles combinaisons harmoniques dans ce cerveau de poète musical organisé pour que tout s'y traduise en musique, cette petite ordure pouvait concorder... Les germes, les vibrions musicaux nés de ces au moins cinq bonnes minutes de contemplation, quels peuvent-ils bien être dans l'œuvre « brahmine », comme on dit à Vienne? Où des pages posthumes les rechercher? Qu'a pu produire cette vulgarité dans cet esprit de contrapuntiste raffiné qui s'y est intéressé... à cette chose à laquelle tout esprit un peu supérieur rougirait, semble-t-il, de s'intéresser je ne dis même pas, mais de seulement prêter attention?

Cela, eh bien! à peu de chose près, — avec l'enfant en moins notamment, — c'est le livre de M. Antoine Albalat! Hélas! oui. Un écrivain délicat, un paysagiste d'une rare fraîcheur n'a rien trouvé de mieux pour son début que de nous ressasser la vieille histoire de la séduction d'une fille pauvre par un jeune homme riche. Grâce à de réelles qualités d'émotion, grâce à de charmants fonds lumineux « *bien dans l'air* », cela se lit pourtant, quoique à regret, et les dix dernières pages font pardonner le reste du livre... A cause de ces dix dernières pages, ce simple récit avait, bon gré mal gré, droit à être raconté, mais une nouvelle d'un tiers de la longueur totale eût amplement suffi à enfermer ce qu'il n'était pas vain d'écrire d'une si vulgaire aventure, c'est-à-dire tout ce que la particularise, la distingue de cent autres semblables; évidemment, il n'y avait pas là matière à tout un livre. Quant à ces nombreux jolis paysages, c'est trop pour si peu. Trop de sauce... délicieuse, mais une sauce n'est pas un repas. En outre, le caquetage des comères de Bras en Provence n'a pas assez d'accent local, n'a pas assez de caractère pour valoir d'être transcrit;

il ne l'est que pour gagner des pages. Mais, à vouloir abattre un livre ainsi, on laisse au lecteur l'impression qu'il a perdu son temps à le lire. Enfin les héros ne sont pas assez dessinés, on ne les garde pas, inaliénablement fichés en tête, comme ceux du même milieu, presque du même pays de Pouvillon, par exemple, coutumier de semblables idylles; l'auteur semble les tracer d'après un parti pris, établi d'avance dans sa tête, mais qu'il a oublié de faire passer de sa tête dans le livre autrement que par ses effets; ainsi nous avons dans ces pages les effets d'une détermination qui ne s'y trouve pas! Il ne suffit pas de s'être dit : mon héros est médiocre, puis de nous dire : voyez-le agir médiocrement, pour avoir créé un type de médiocre; on n'a qu'ébauché un médiocre type; il faut le fouiller davantage, et le montrer à l'œuvre avec davantage de relief dans l'action même médiocre. M. Gustave est un projet de type, pas un type; tante Rose de même : on nous la dit sorcière et on ne nous montre d'elle qu'un grognement perpétuel, un tic : ah! les sorcières de M. d'Aureville ou de Pouvillon, elles ont une autre donatellienne plasticité! Elles vivent! Et Marie, la touchante héroïne, c'est encore la même chose! Un peintre ne pourrait jamais représenter ces personnages-là! Et les comparses donc! pas un qui soit marqué d'un trait pris sur le vif, reconnaissable pour tel, tandis que les paysages qui leur servent de fonds, oui! De tout ce livre on peut dire en même temps qu'il est trop long et qu'il n'est pas fait. Trop de mots déjà, mais pas assez de caractéristiques.

Enfin dernière chicane, le titre! Un titre semblable est un manque de courage. Écrire en tête d'un livre *Marie* et en sous-titre *Premier Amour* est une directe indécente invite au succès le plus vil, au public le plus inepte, à ce public qu'un jeune homme ne doit jamais souhaiter s'il a l'âme un peu élevée. Lorsque, à mon total insu, moi absent très loin et totalement désarmé, un journal du boulevard inscrit *Sensuelle* en tête d'un de mes

romans, qui subit encore bien d'autres mutilations et dont le titre était *Leurs lys et leurs roses*, j'éprouvai un dépit et une rage qui m'obscurcit tout un été et me bouleverse encore aujourd'hui chaque fois que j'y songe. Eh bien ! l'idée qu'un débutant puisse se décider, lui spontanément, à enrubanner son premier livre : *Marie* de ce « suivez-moi, jeune homme », de « *premier amour* », me met au visage le même rouge que j'eus à lire au début de mes pages défigurées ce mot de « *Sensuelle* », cette chiffé écarlate qu'on agitait à des yeux de bœufs qu'on prenait pour des taureaux, dans l'espérance de faire fondre ce bétail sur ma prose maquillée... Le seul taureau ce fut moi, fou furieux, mais hélas ! maintenu à distance par un masque plus solide et mieux cadencé que ce masque de fer qu'on leur met, aux taureaux, pour les mener à l'abattoir... Si je reviens sur cet épisode entre tous désagréable de ma vie littéraire, — et que je raconterai prochainement tout au long en tête de *Leurs lys et leurs roses* enfin publié en volume, — c'est uniquement pour enlever à ce délicat et charmant paysagiste de M. Albalat, à qui je reproche son titre, le droit de me répondre par la poutre et la paille, ou par l'orfèvrerie de M. Josse.



La *Terre Provençale* de M. Paul Mariéton, « *Chancelier du Félibrige* », joint aux plus agréables récits de voyages et d'excursions en long et en large à travers la Provence, un plaidoyer de deux lignes sur trois pour « *la Cause* », pour le droit au soleil de la Langue d'oc et à l'Académie française de Mistral... J'aimerais peut-être mieux littérairement deux livres distincts, quoique cette cause, à moi aussi, cosmopolite négateur des patries, mais ardent défenseur des nationalités, des arts, des usages, des mœurs locaux, me soit donc chère ; mais il n'y a pas de littérature qui tienne, le

Félibrige et la Provence sont, paraît-il, inséparables et je m'en doute bien un peu, tout en grognant deci delà dans le cas particulier où les Sainte-Estelle finissent par vous poursuivre indiscrètement. Comme le but est au reste pleinement atteint! Quel désir il vous campe à la tête de lire Mistral, Aubanel, Roumanille, Félix Gras, et de voyager à travers cet heureux pays tout empreint du génie combiné de Rome et de la Grèce, ce chancelier du Félibrige qui décrit à coups de citations de Mistral et l'y met, le poète, dans son livre plus qu'il n'y est, son homonyme le vent, en Provence! Mais pour rendre la cause sympathique à plus de monde, en revanche, que de noms cités qui n'y ont aucun droit! tous avec le petit compliment flatteur qui saura le mieux plaire! qui ira le mieux droit au cœur de l'intéressé... Que vient faire ici, sauf d'y avoir assisté à une félibrée, mon ami Champsaur, « l'amant des danseuses », tandis que seul m'étonne par son absence celui d'Henri Mazel, le sonore évocateur d'Arles, qui pourtant fait si grand honneur à la Provence et l'a chantée en si lapidaire langage dans la *Frise du temple*... Et Péladan donc, n'a-t-il pas assisté à certaine Sainte-Estelle où Mistral le somma de se montrer Mage, la coupe en main?.. Lire ce livre rhodanien et lumineux en pleine fin d'hiver du Nord, au bord du Danube austère et rapide, dans les défilés terribles qui circonscrivent un pays de forêts et de plateaux si glacés qu'on les appelle la Sibérie Autrichienne, quel contraste! Comme les mots de Camargue, de Crau, de calanque, de pinède, et tous les noms de ville, synonymes de coups de soleil aveuglants sur des places où jouent des fanfares, résonnent avec un accent lointain et nostalgique... Oui, tout cela existe là-bas, là-bas... Mais comme, à d'autres passages, ce Midi apparaît « chahuteur » et justifie le mot de d'Aurevilly qui le trouvait peu distingué, lui, le vieux duc normand, qui se souciait de la distinction

comme d'une guigne..! Je sais bien que ces perpétuelles fêtes populaires, auprès des populations dont Alphonse Daudet nous a trahi les petites, très apparentes et joyeuses faiblesses méridionales, font plus pour la cause que même un livre aussi nourri que celui-ci; mais comme il fait apprécier les façons de procéder aussi actives, mais moins bruyantes, d'autres causes autrement empoignantes, puisque contrecarrées fougueusement, sinon persécutées! et, quand je lis Avignon, pourquoi pensé-je à Prague; quand je lis Marseille, à Trieste; quand il est dit mistral, à la bora; et quand je lis Provence, à la patrie tchèque et jougo-slave, et pourquoi tous ces bergers transhumant m'émeuvent-ils seulement par leurs analogies Slovaques et Valaques?..

Il s'agit dans ce livre, en somme, de pages de journaliste qui se veut accessible à chacun, mais d'un journalisme supérieur, parce que doublé d'une extraordinaire érudition provençale, mais tout aussi bien générale; parlant de l'étranger, M. Mariéton ne gaffe jamais à la française; si c'est au provençal qu'il le doit, vive le provençal; chez Mazel justement j'avais fait la même observation. Il y a aussi des pages de peintre et d'observateur et ce sont celles-ci qui me plaisent de tous points et qui me rendent précieux ce volume compact et m'y feront revenir souvent avec joie, quand je voudrai balafrer d'un peu de Midi et de Méditerranée ma vie dans les forêts et rochers d'Autriche. M. Mariéton excelle à donner la vision d'un intérieur ami, et quand il me raconte Aix et sa vieille noblesse de robe et ses graves jeunes filles titrées mais sans rentes, suivies de caméristes dans les rues obombrées par les sévères hôtels armoriés et qui, sans sortir d'Aix, se marieront tard, je me rends compte de ce que Barbey d'Aureville, évocateur de Valognes, eût tiré de ce milieu et comme il nous l'eût raconté et rendu encore autrement expressif, lui! Mais me faire exclamer :

« voilà un motif pour d'Aurevilly », et me l'avoir fait apparaître, ce motif, tel que digne de d'Aurevilly, puisse M. Mariéton se bien rendre compte de l'éloge qu'à mes yeux cela implique ! Je n'en sais qu'un plus grand : dans l'évocation, égaler d'Aurevilly en plasticité verbale.



Et voici réédité pour la quatrième fois un poète de jadis, mort tout jeune et pour cela déjà vieux ! S'il vivait, peut-être ne l'aimerait-on pas tant ! Henri-Charles Read. De lui il a été parlé beaucoup, mais il a une sœur admirable qui soigne sa mémoire comme sa tombe ! Plaignez les jeunes poètes morts sans laisser de sœurs ! Les Coppée, les Caro, les Ledrain alors passent indifférents ! Car, disons-le tout net, ces reliques de Henri-Charles Read valent sans doute mieux que la présence de ces si gros messieurs à un enterrement de première classe. J'excepte toutefois Maxime du Camp, que j'ai beaucoup aimé et dont les lignes qu'il a consacrées à Charles Read, à elles seules, eussent été à mes yeux plus que le plus gros succès. Tel le cas de M. Pol Demade, dont le livre a paru à Maurice Barrès digne d'être discuté : cela vaut mieux que beaucoup de bruit... J'essaie de me faire le lecteur de 1878 qui ouvrirait le livre du jeune Read, ne sachant pas qu'il soit posthume. Le virgilien tableau : *Chaleur de Juillet* m'eût arrêté comme dans une exposition me cueille au passage un tableau de Jules Breton. Très influencé de Musset, cet enfant n'eut pas le temps d'être sévère envers lui-même et de se châtier : depuis Musset, sous aucun prétexte sélénite il n'est permis de faire rimer plus *lune* et *brune*, certaine ballade prononce l'ostracisme de cette rime ; de même Read est séduit par des rapprochements frivoles : (la pipe aux quatre saisons), par de petits

jeux de société (le sonnet du baiser à la joue de la dormeuse), de certaines pointes d'humour : (*la pipe et la femme*) à tout prendre gentillettes, mais que sûrement il eût dédaigné plus tard comme bourgeoises, ou même par certaines attitudes à la mode, à la mode qui convient à un poète selon l'imagination des enfants : (apostrophe à une plante vénéneuse). Mais il reste et les beaux vers — les presque derniers — cités par Maxime du Camp et tous ceux où règne le pressentiment d'une proche mort, et aussi le sourire ému que vous arrachent, parce qu'elles sont d'outre-tombe, tant de piécettes qui furent d'un gosse malicieux que sûrement l'on eût aimé et d'une enfance de poète. Vivant, ce poète devenu viril n'eût sans doute presque rien publié de ce qui est là-dedans; parti « sur l'aile de sa dix-huitième année », tous ses enfantillages prennent une signification. Cela sent encore le collège et c'est déjà la mort : impression unique... Et là-dessus relisez la page pleine de tendresse de Maxime du Camp dans les *Souvenirs littéraires* ou bien à la fin de ce petit volume, qu'une édition meilleur marché aujourd'hui rend enfin accessible à un plus grand nombre.



Chez le même éditeur, œuvre de la même Antigone, un nouveau recueil des articles de Barbey d'Aurevilly sous le titre *Portraits politiques et littéraires*, à la fois dans les deux éditions in-8° et in-18, une différence de marges. Voulez-vous tout soudain replonger dans d'Aurevilly et prendre un bain dans un chef-d'œuvre de critique franche, bon enfant, lumineuse et si bien française, si bien ancien régime appliquée à une grande œuvre très moderne : lisez le chapitre consacré à l'*Histoire de la littérature anglaise* de Taine... Le copieux livre du savant de cabinet et de laboratoire, semble lu à cheval

par quelque garde française très intelligent d'avant le premier empire et raconté à des camarades au bivouac : c'est le bon sens gaulois, sa vivacité, sa saillie, ses bonheurs d'expression, se heurtant à la thèse scientifique, et ma foi la déboulonnant de quelle gaillarde humeur. En deux temps et trois mouvements la voilà réduite à rien la belle théorie de l'influence du milieu, et démasquée : elle vient de Montesquieu, et retournée pour montrer de quelle pauvreté elle est doublée... On dirait Saladin battant et fendant en l'air, à grands tranchants de sabre, un mauvais oreiller de paresse. Inutile de dire qu'à collectionner les mots, les panaches caractéristiques, les bandarilles piquées au dos de tous les taureaux qui rugissent, par ce toréador de la critique, on ferait du premier volume un second à peine moins épais. Si maintenant vous passez par exemple à l'article sur le président Charles de Brosses, vous prendrez une belle leçon d'honnêteté littéraire et saurez au net les qualités requises par « le connétable » pour appeler chef-d'œuvre une œuvre. Beaucoup qui abusent du mot pourraient-ils en dire autant : c'est plus rare qu'on ne le croit, en ces jours de dilettantisme, de s'imposer à soi-même un critère hors duquel pas de chef-d'œuvre. Voulez-vous un vrai portrait de haut style, à la Rigault, plus par l'art du peintre que par le modèle qui en sort singulièrement diminué ? passez au chapitre sur la Princesse des Ursins, cette « femme de chambre historique », ce « caquet-bon bec d'un esprit infini et de grandes manières, comme doivent être des princesses quand elles sont des caquet-bon bec ». Passez au Chateaubriand : une page sur le faux goût par timidité est à servir toute chaude aux Messieurs du bon goût et du style gris ; plus loin, en réponse au mot de Pascal sur le moi haïssable, relevez cette réponse : « Le Christianisme, à qui nous devons tout ce que nous sommes, le Christianisme en élevant

la valeur de chaque âme jusqu'à la Rédemption par un Dieu a, par cela même, puissancialisé jusqu'au delà de toute proportion le moi de l'homme et donne à sa personnalité une vibration infinie inconnue des anciens », puis tout ce qui suit devient d'une beauté inouïe ; il y avait du Chateaubriand en d'Aurevilly plus encore peut-être que du Balzac ; de l'abondance du cœur sa plume ici parle. Mais à l'esprit de Piron le scintillement de son esprit s'allume et voici un autre d'Aurevilly non pas, mais un autre style ; et un autre encore s'il s'agit de Péliisson.. Et ainsi tout le volume ressemble à un kaléidoscope merveilleux, où je ne saurais voir plus longtemps pour autrui, que chacun y aille voir soi-même ; un kaléidoscope ne se raconte pas, et toute bibliothèque catholique se doit les œuvres complètes de M. d'Aurevilly.



Ces pauvres poètes ! Rien qu'à leur zèle à m'envoyer leurs livres, à moi lointain, je devine combien chez eux ils sont négligés. Signe particulier : publient-ils un roman, ils m'oublient.. D'où vient cette indifférence de la critique pour les trouvères d'aujourd'hui ? A qui la faute, à la critique ou aux poètes ? Le fait est qu'entre eux un abîme s'est ouvert. Maurice Barrès constate que, du jour où l'étude de la prosodie latine a été barrée du programme des lycées, la première génération de potaches qui n'a plus su faire de vers latins, a créé le vers libre français. La vérification serait donc que la critique ne s'occupant plus des poètes modernes appartient aux précédentes générations. Et c'est vérifié et vérifiable tous les jours, je crois. Nos poètes trouvent-ils, pour s'occuper d'eux avec sympathie, autres que ceux de leur propre génération ? Il me semble que non. *La louange de la vie* de M. Max

Elskamp est un recueil agréable et berceur de douces chansons d'un rythme, d'une mélodie et d'une syntaxe presque populaires, et très catholiques comme il convient. Me renseignent-il sur l'âme de Max Elskamp, puis-je d'après elle me le représenter, m'en faire un ami, ma question de toujours en ouvrant un livre de poète, déjà si souvent formulée ici.. Hélas ! la réponse est toujours la même ici comme ailleurs : le livre me demeure ami, l'auteur étranger, je le reprends de loin en loin avec une mélancolie de petit enfant qui se fait jouer une boîte à musique dans la solitude, et il ne reste rien de plus de ma lecture que du passage d'un pifferaro sur la grand' route.. Dans cette louange de la vie que de titres charmants, des titres de prières et de litanies, lettre enluminée à de poétiques invocations d'une gaucherie or et pourpre sur parchemin.. C'est drôle : je vois toutes ces pages motifs à enluminures, le livre même avec une reliure de missel : telle poésie *crie après* de la musique comme on dit en allemand ; ceci *crie après* des images... Et sans images une impression d'inconfort règne. Est-ce une critique ? Je ne crois pas. Est-ce un éloge ? A notre époque de « pénétrance » de tous les arts l'un par l'autre peut-être.. En tous cas veuille l'aimable chanteur de la Sainte-Vierge, des « salutations dont d'angéliques », croire au plaisir que par cette constatation je voudrais bien lui faire en échange du plaisir que m'a fait son livre..



Les enquêtes si douloureuses et passionnantes sur l'assistance, l'éducation et la patronage de l'enfance coupable, faites au cours de voyages *A travers l'Europe* par M. Henry Joly, chargé de missions officielles, m'ont stupéfait ! Voilà un témoignage peu suspect de parti pris et qui dévoile toute une série de résultats hon-

teux pour la France. Malgré la modération du ton, les laconismes habiles qui, sans rien omettre, glissent, n'appuient pas, malgré les efforts visibles de l'auteur pour ne pas représenter les institutions françaises de l'État sous une lumière trop crue dans toute leur misère, leur culpabilité et le désarroi véritablement criminel de leur organisation, voici de nouveau un livre qui montre la France sous le gouvernement actuel inférieure à certains des pays les plus monarchistes, et qui, en constatant partout l'initiative individuelle supérieure en heureux résultats aux administrations officielles, préconise, en ce domaine où il faut des mains si pures de la régénération de l'enfance coupable comme en tant d'autres, la décentralisation et l'esprit chrétien. J'ai trouvé dans ces pages, rapportés avec la plus stricte convenance et la plus autorisée franchise, de ces faits révoltants qui sont la honte d'un pays, quand c'est le mauvais vouloir, le fanatisme même d'un gouvernement qui en est coupable.. Mais cette modération, requise, paraît-il, comme gage d'impartialité, fera-t-elle réfléchir qui de droit chez une nation qui a pu déjà une première fois lire tout cela dans le *Journal des Débats* et ne s'en soucier mie ? Hélas ! il n'y a pas de pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre ! — Si nous étions Français, écrivant dans une revue française pour un public français, comme nous voudrions joindre de tout notre pouvoir notre cri d'appel au vaillant rapport de M. Joly, tout au moins le citerions-nous des pages durant pour tenter de secouer un peu la torpeur et l'indifférence de ceux qui ne cèdent qu'à la peur de leurs électeurs et de qui dépendent si malheureusement les si coupables administrations. Peut-on espérer que jamais la calme dignité de l'auteur du présent livre aie quelque effet direct ? Que je voudrais donc amener autour de son livre une centaine de lecteurs de plus.. Hélas ! nous n'avons ici qu'à en louer bien haut le

charme littéraire et à conseiller à chacun de s'en enquérir pour ce qu'il classifie géographiquement d'une manière si intéressante les diverses solutions apportées au problème si mal compris en France, et qu'il joint au mérite d'une véritable bonne œuvre celui de tant de pages charmantes où le voyageur consigne les plus fines observations. Et nous applaudissons de tout cœur aux paroles citées par M. Joly, avec implicite aveu de ne pouvoir les refuter, du Dr. Guillaume, un de nos vieux amis de Suisse, et pourtant un libre penseur, protestant de naissance : « Vous autres en France depuis quelques temps vous n'avez d'yeux que pour la liberté des gens qui ne croient à rien, de ceux qui ne veulent rien faire et qui veulent empêcher les autres de travailler, vous allez même jusqu'à respecter la liberté des gens qui, par passion, en ont tué d'autres. Nous, nous nous préoccupons surtout de la liberté des honnêtes gens, de la liberté de leurs familles, de la liberté de ceux qui veulent vivre et travailler selon la loi. Voilà ce que veut l'opinion générale et il en est peu qui se hasardent à la braver. » Les écrivains qui liront ce livre pourront une fois de plus se convaincre que celui qui ne désire pas, sous prétexte de justice, la réclame d'un tapage représenté par les échos du monde entier, aurait de tous côtés à sa portée et presque sous ses pas des milliers de causes autrement intéressantes à défendre que celle d'un Dreyfus, dont même l'innocence me deviendrait parfaitement indifférente soutenue par les milliards infâmes de la France juive. Quand la même année voit paraître trois livres comme le *Politique du Sultan* de Bérard, les *Déracinés* de Barrès, et *A travers l'Europe* de M. Henry Joly, que peut-on penser de la politique, du gouvernement et des administrations françaises ? Du haut en bas, du général au particulier, plus rien ne vaut qu'un coup de balai.



Je reçois de M. Pierre-Eugène Vibert, graveur original qui depuis de longues années se dépense dans tant de revues et de livres, une savoureuse collection de quelques-unes de ses récentes œuvres, sous le titre *Des bois* et publiée dans l'*Edition de la Bibliothèque d'Art de la Critique*. Toutes ont, en même temps que le charme de la très grande difficulté vaincue, celui de concentrer en peu de place une intense impression de nature, une intense émotion poétique : de petits paysages larges de deux doigts valent telle pochade des maîtres paysagistes français; un portrait de feu l'historien et critique d'Art Charles Marron rappelle les meilleurs effets de vigoureux blanc et noir à l'espagnole de Théodore Ribot; le cheval renversant dans les herbes un homme nu d'une ruade est intéressant à comparer avec le même sujet traité par Haus Thoma dans une de ses récentes algraphies; *l'homme soucieux* évoque les vieux xylographes allemands et leur continuateur actuel Sattler, le chemineau harassé traînant l'ombre allongée par le couchant de sa silhouette dégingandée d'animal au rancart de la société est tout un poème de misère humaine dans une nature radieuse; il faut voir, dans la femme couchée, surtout une étude de dextérité et de tailles très experte; dans le pierrot abandonné, une délectable fantaisie à laquelle le tirage en vert japonais sur papier blond réussit à ravir. La vieille tirant sur son dos voûté un fagot traduit savamment un effet d'heure grise entre chien et loup; la tête de femme en vert et la vigoureuse tête d'homme en rouge sont d'une belle pensée et d'une vaillante exécution, — telles quelles ces dix planches sont bien faites pour affirmer la maîtrise de M. Vibert et le placer au meilleur rang auprès de ce véritable Souverain de la gravure sur bois en France, qui a nom Auguste Lepère.



L'art sauve les objets les plus infimes : il n'est plus de rien artistique; artistique, rien devient quelques chose. Voici les cartes postales illustrées de l'éditeur J. Velten à Carlsruhe : elles forcent l'attention, elles commandent un certain respect. Un aquarelliste merveilleux, Heinrich Kley, y a déployé tout son talent, et voici que pour le reproduire la chromolithographie s'est faite l'esclave de son pinceau étourdissant et a désormais mérité de n'être plus traitée avec autant de mépris. Que ceux qui doutent, si jamais ils passent par Munich, ne manquent pas de demander la complète série de ces cartes où M. Heinrich Kley, pour retracer les divers aspects monumentaux de la capitale bavaroise, a fait preuve de dons de coloriste hors ligne. Les monuments les plus neufs sont sauvés par une entente supérieure de l'effet et de la mise en scène et, s'ils ne font nulle illusion sur l'extraordinaire talent du peintre, le prouvent en faisant illusion sur eux-mêmes, ce qui n'est pas dommage! Mais les monuments anciens : la cathédrale formidable et nue dont la silhouette stéréotypée dans toutes les mémoires est si typique de la ville, les vieilles rues aux architectures cossues, strapassées et tarabiscotées, le noir palais mystérieux d'une dynastie shakespearienne, là M. Kley a trouvé des motifs d'aquarelles tels que l'artiste le plus difficile dans ses choix pourrait les lui envier. L'activité de ce fringant aquarelliste steppant, piaffant, s'ébrouant et caracolant du pinceau pour le compte de M. Velten, ne s'est au reste pas exercée rien qu'à Munich. A Helgoland peut-être a-t-elle connu des bonheurs plus rares devant les grandes falaises rouges sur des ciels boueux, jaspés et veinés comme certains marbres gris, jaunâtres et verts. Dans la Forêt-Noire, des premiers printemps forestiers ou agrestes exquis, des villages tranquilles tapis au fond de la verdure, puis plus bas dans la large plaine rhénane, les joies éclatantes, le radieux sourire des grands parcs, des

palais avenants et des coquets jets d'eau de Carlsruhe, lui ont fourni toute une orchestration colorée nouvelle, si bien qu'il suffit d'un coup d'œil jeté sur ces cartes postales pour avoir instantanément pris contact avec l'atmosphère de plaisir des midis estivaux de la petite résidence badoise ou avec les mélancolies des couchers de soleil et des jours gris de la métropole bavaroise.



Puisque nous voici dans le Grand-Duché restons-y. Grâce à l'heureuse décentralisation artistique, musicale, littéraire et jusqu'à un certain point même politique régnant encore pour un temps en Allemagne, et grâce à l'ère de prospérité commerciale que ce vaste pays individualiste vient de traverser, nous avons vu se constituer ces dernières années de vrais foyers d'art intensif, dans des villes jusqu'ici dépourvues d'un bien grand enthousiasme pour la culture esthétique. Carlsruhe, coup d'éventail d'un caprice souverain, petite capitale neuve et élégante, résidence d'une cour encore assez autonome et très unie à celle de Berlin, pendant bien longtemps n'avait passé que pour une ville de plaisir où les traditions du XVIII^e siècle demeuraient vivaces ; soudain, grâce aux subventions grand-ducales accordées au théâtre et au conservatoire, grâce surtout à la pleine liberté donnée au chef d'orchestre Mottl, on la vit emboîter le pas derrière Bayreuth et devenir une des capitales du monde musical ; ses représentations modèles non seulement de Wagner, mais de Berlioz, de Chabrier et du vieil opéra italien et français sont célèbres. Aujourd'hui la voilà qui prend rang à la suite des grandes villes de marché artistique allemandes : Munich de plus en plus une Babel de l'art cosmopolite, Dusseldorf et Berlin, Dresde, Leipzig, Francfort et Cassel ; la voilà même qui du coup dame le pion à ces quatre dernières. Il y a désormais une petite

école de Carlsruhe, très intelligente, très moderne, très avancée. Comment cela s'est-il fait si rapidement?.. Nous croyons y reconnaître l'influence du grand artiste qui tire sa principale originalité de la représentation des paysages et des types badois par excellence, c'est-à-dire ceux de la Forêt Noire. Cet artiste né en pleine Souabe, forestière et montagnaise, vit à Francfort sur le Main et c'est là qu'il faut aller chercher la tête de l'école de Carlsruhe. J'ai déjà parlé de lui souvent, c'est Hans Thoma.

A Carlsruhe, sis aux dernières pentes de ces agrestes et rudes contreforts de la Forêt Noire que Hans Thoma a si bien peinte avec la vie austère de ses habitants, les sourires mélancoliques de son soleil rare et les merveilleux nuages de ses étés, régnaient déjà des dessinateurs d'une correction soignée et d'une habileté très sage, excellant à enlever un croquis de site pittoresque, à composer une spirituelle vignette, tels MM. de Kalckreuth, Friedrich Kallmorgen et Gustave Schoenleber. Ce fut à leurs élèves, d'une éducation déjà avancée et d'un dessin châtié, que l'art sommaire et la vision nouvelle de Hans Thoma se révéla le mieux initiatrice, et dès lors nous eûmes à Carlsruhe toute une série de peintres et de lithographes marchant sur ses traces, reprenant avec plus d'empire sur eux-mêmes, mais aussi moins de bonhomie, ses papiers teintés, ses tirages en deux ou trois tons, avec d'heureuses trouvailles, tantôt tout à fait personnelles, tantôt nées de la combinaison d'autres influences, celles-ci réalistes pures et simples comme celles de M. Storm van 's Gravesande, un voisin de Wiesbaden, celles-là introductrices de procédés décoratifs tendant à styliser plus ou moins les paysages.

Une exposition de leurs œuvres vient d'avoir lieu à Vienne et a remporté un beau succès. La surprise a été générale : on ne s'était pas encore habitué sur les rives du Danube à attendre aussi bien de Carlsruhe. Et chez tous ces artistes il fallait noter cette même tendance

allemande d'aujourd'hui, dont les élèves de Bœcklin ont été les premiers initiateurs, à subordonner les accidents de couleurs et de formes à d'harmonieux rythmes de lignes, à une recherche du caractère ornemental. Or c'est peut-être une minute exquise de l'art moderne allemand que celle de ce tangage entre la vieille volonté réaliste qui se présente avec toute l'autorité du devoir et aussi du pensum, et les tentatrices velléités décoratives livrant la clef des champs à tous les désirs de liberté et d'interprétation personnelle vis-à-vis de la nature et aussi un peu à tous les dangers d'excentricité. Comme exemple des jeunes Heraklès sur la bivoie réaliste ou décorative voici M. *Heinrich Heyne*. Il nous montrera deux chaumières au bord d'une mare de village, tirées en noir sur bleu-vert nocturne, dont le travail de la réfraction sera traité entièrement d'une façon serpentine et schématique tout à fait selon le caractère onduleux des reflets sur une nappe d'eau à peine agitée. M. Ernest Bieler de Genève avait une fois illustré un petit guide en Suisse, publié par la compagnie Jura-Simplon, entièrement selon de tels rythmes nés des hachures dans le sens des formes et arrivant à veiner, jasper les surfaces selon l'élément linéaire de la matière, les bois par des stries ligneuses, la montagne par des rébus géologiques, la pierre par diverses variétés de granulation ; et le résultat était curieux sans atteindre encore au grand effet de M. Heyne dans la pièce en question. Ce dernier n'a du reste pas toujours été aussi heureux : son magnolia fleuri aux racines plongeantes dans le sternum d'un cadavre rigide et sa couronne tendue au bout d'un fil du haut d'un balcon par un pierrot à tout un avant-plan de mains crispées ou fiévreuses, valent plus pour l'idée que pour leur réalisation, ce qui en art graphique est un tort évident.

Il y a du Hellers à Versailles dans les pièces d'eau et coins de parcs royaux ou grands-ducaux de M. *Walter Conz* d'un parti pris si tranquille et grandiose, d'un laco-

nisme de lignes et d'un velouté de ton si franc, d'une douceur de reflets si savante; la même pièce traduite à l'eau-forte et aussi réussie qu'au gras crayon lithographique semble changer et l'heure et l'effet, le mystère devient autre, le charme de mélancolie et d'abandon plus sévère, moins résigné, moins souriant; on a l'impression de branchages plus cassants, d'intempéries plus proches.

M. Franz Hoch voit trop de crespelures dans ses trembles au bord d'un ruisseau; si la composition se ressent des heureuses influences régnant à Carlsruhe, l'exécution n'atteint pas encore aux nobles partis pris silencieux de *M. Conz*, ou à la simplicité ravissante de *M. de Volkmann* à qui nous reviendrons. La bonhomie provinciale du coin de petite ville avec ses architectures souabes et ses vieilles tuiles très rouges, évoqué au grand soleil, s'accommode déjà mieux de cette minutie. Mais où *M. Hoch* arrive à un véritable effet par ses oppositions de noir et d'orange, c'est dans une simple note crépusculaire, une tombée de nuit sur une église de campagne, avec la menace de lourds nuages gris suspendus derrière le clocher, tandis qu'un rappel des incandescences du couchant reluit sourdement sur un ruisseau dans les arbres déjà enténébrés.

Mais de toute cette école très compacte resserrée par l'étroit lien d'un club où toutes les recherches, toutes les découvertes se font en commun, où tous les travaux nécessairement s'influencent les uns les autres, *M. Hans Richard von Volkmann* est certes la personnalité la plus brillante. S'il hante aussi la Forêt Noire, c'est pour y explorer des sites très différents de ceux de *Thoma*, d'un caractère moins austère, où la prairie fleurie abonde, où les occasions d'effets coloristes impressionnistes peuvent livrer carrière à la verve d'un pinceau aussi étourdissant que celui de *M. Ludwig Dettmann* à Berlin, le poète des marches de la Baltique. *M. von Volkmann* apporte autant que possible les mêmes recherches de lumière et de coloris

dans ses estampes que dans ses tableaux. Ses paysages sont avant tout des notations d'heures; c'est Midi avec les ombres très raccourcies sous les buissons qui bordent un mince filet d'eau au fond de prairies creusées en vallon; c'est l'entre chien et loup sur un chalet isolé du plateau, où s'allume la première fenêtre et où s'en va dans le ciel pur la fumée d'un robuste souper de pauvre; ou c'est un clair de lune très voilée sur des prairies blanches de rosée où paissent craintives quelques biches. Dans ces exquis petites choses le motif n'est rien, l'impression personnelle tout; mais la fermeté du trait et les diverses directions des hachures amenèrent toujours l'impression décorative.



Mais le plus franc, le plus unanime succès du Club artistique de Carlsruhe, en Autriche et en Allemagne, est dû jusqu'ici à un ingénieux céramiste, dans des produits d'une bonhomie et d'une aménité auxquelles préside beaucoup le hasard et qui désarmerait le critique, si une technique aussi dénuée de finesses pouvait en avoir. C'est un peu, dans l'art du potier, l'imperturbable confiance et le sans façon de Hans Thoma lithographe; mais Hans Thoma prête nécessairement davantage à la discussion, vu qu'il sera toujours étrange d'être de son métier dessinateur et de ne pas savoir dessiner, tandis qu'un beau pot se fait en collaboration avec le feu à qui on n'impose pas toujours ses désirs. M. le Professeur *Max Läger* depuis quelques années s'est taillé, lui aussi, de par le monde germanique une grosse célébrité et certainement méritée, car si, pour notre part, nous nous refusons à parler de style à son sujet comme la plupart des critiques allemands, nous n'applaudissons pas moins aux heureux résultats auxquels la naïveté souriante d'un procédé sans malice et la fraîcheur toute populaire de colorations intenses donnent le charme de primesaut et la bonne

grâce qui manquent souvent à des œuvres beaucoup plus mûries, cherchées et aussi maniérées en conséquence. Sans se creuser l'esprit pour obtenir des bizarreries, avec beaucoup de simplicité, porté même à adopter, parce que populaires, des formes deci delà un peu communes, le céramiste de Carlsruhe est arrivé à créer des bibelots d'une valeur mercantile en somme fort modérée eu égard à leur réelle valeur artistique.

M. le professeur Léopold Gmelin, dans le journal spécial que les industries céramiques possèdent en Allemagne, le « Sprech-Saal » de Cobourg, nous a raconté la genèse de ces potiches sans prétention, si jolies par leurs vives couleurs et leur printanière décoration florale. Il y a une vingtaine d'années à Kandern, dans l'Oberland badois, se fabriquait de la poterie courante fort gentille, bien supérieure en tous cas à celle qui se multiplie en Suisse, à Thoun ou à Nyon (faïence semée d'edelweiss et autres fleurs des Alpes sur fond noir, brun, vert, blanc ou bleu). Les potiers de Kandern disposaient de six couleurs et s'étaient fait une spécialité de vaisselle de cuisine un peu coquette, puis ils s'efforcèrent d'exécuter d'après des dessins des objets de luxe. Très séduit par cet art dans l'enfance, M. Läger, qui passe chaque année quelques semaines aux environs de Kandern, se mit à l'œuvre lui-même, se rendant compte l'un des premiers qu'en pareil art ce n'était pas à la matière et au procédé à s'adapter aux projets, mais aux projets à s'adapter à la matière et au procédé, compréhension, on le sait, qui n'est pas de tous les jours même en France et en Angleterre, à plus forte raison en Allemagne, le pays où l'on a le plus tâtonné et créé de monstres avant de s'engager dans la vraie voie, la plus simple comme toujours étant la plus difficile à trouver, assavoir le retour à la directe logique et à la tradition nationale, qui, en somme, ne sont qu'une seule et même chose. Il y a quatre ans, on vit les premiers résultats des séjours du professeur badois aux environs

des huttes de potiers de Kandern, simultanément au Musée de Zurich et au Musée d'art et d'industrie de Karlsruhe. Alors un fabricant de poèles de cette ville, M. F. Mayer s'éprend des idées de M. Läger, qui, grâce à l'appui technique de ce dernier et aux encouragements des professeurs de l'Académie, peut enfin atteindre au but rêvé : de la bonne faïence très décorative et à la portée de toutes les bourses.

Et voici aujourd'hui que le public est excessivement surpris d'apprendre que tous ces pratiques récipients allongés ou bulbeux, du galbe le plus simple et ici et là très élégant, avec ou sans anses, solides sur leur base, larges de goulot, vases d'un jet, cruchons ventrus, pots massifs, — (toutes formes du reste auxquelles nous avons été familiarisés soit par la production courante d'Extrême-Orient, soit plus immédiatement ces dernières années par certains grès flammés, notamment ceux de MM. Voisin-Delacroix et Dalpeyrat, mais toujours choisies parmi les moins compliquées), — ne sont au point de vue technique guère que de la très ordinaire vaisselle de cuisine. Une forte argile rouge-feu, une demi-douzaine de fraîches couleurs d'un contraste harmonieux versées pâteuses à même le hasard de leurs bavures et coulées utilisé avec le plus grand soin, à peu près autant de vernis ou d'émaux plus ou moins transparents, plus ou moins mats ou brillants, un peu de fantaisie et quelque pratique, voilà la recette. La simplicité du procédé ne le cède ici qu'à la simplicité et à la fougue de la décoration : encore et toujours la plante sans stylisation autre que celle inhérente au procédé : une grosse goutte de couleur donne une fleur charnue et grasse, et le trop plein de la goutte livré à lui-même et à la ligne de plus grande pente produit naturellement, traduit même avec un réalisme de bon aloi, puisque interprétation en quelque sorte spontanée et livrée au hasard, les inflexions molles d'une tige gonflée de sucs. Il va sans dire que les plantes les plus simples, les pre-

mières et les dernières de la saison, dès lors sont préférées : colchiques, perce-neige, narcisses, sinon les plus élémentaires : algues, mousses, lichens, indiquées d'une façon en quelque sorte schématique ; sinon un rameau d'arbre fleuri, ou même un groupe de jeunes pousses traduisant un bouquet d'arbres sur fond de nuages blancs. Mais il faut bien insister sur la simplicité toute primitive et confiante de ces traductions florales, sur la belle jeunesse vigoureuse des colorations épaisses et saines ; c'est là qu'est manifeste, bien plus que dans les formes dont il n'est même pas besoin d'énumérer les parentés, l'originalité de la céramique de M. Läger, qui n'a du reste pas cherché autre chose. Peut-être après tout cette céramique est-elle davantage encore œuvre de peintre impressionniste que de véritable décorateur. Qu'importe, son charme est indéniable, et il faut en jouir sans s'évertuer à chicaner son plaisir.



M. G. de Solenière, en un fort volume illustré de vignettes de Couturier, aussi déshabillées que l'affiche l'annonçant, d'autographes, de portraits, de reproductions d'affiches des « premières », réunit comme une sorte d'encyclopédie de l'œuvre de Massenet : soit les meilleurs articles consacrés au maître et à ses partitions et une chronologie minutieuse de l'œuvre, le tout précédé d'une étude personnelle fort bien faite et débordante d'enthousiasme, est-il besoin de le dire ! Cependant la thèse serait assez juste (chaque nation ou plutôt chaque foule a les artistes qu'elle mérite, des musiciens à son image), si l'on ne voyait pas un pays produire simultanément Saint Saens et Massenet. Hâtons-nous d'ajouter qu'évidemment Massenet est de toute évidence celui des deux que la France mérite le mieux !...

Poursuivons la lecture de ces pages de caractéristique générale ; j'y veux relever quelques injustices ou

erreurs et me constitue volontiers chevalier de la beauté anglaise que nie M. de Solenière. Laides, les filles et les femmes de Dante Gabriel Rossetti, de Burne Jones, de Walter Crane? Laides, les créatures qui ressemblent le plus à la Vénus de Milo et à l'Aphrodite de Gnide? Puis, je proteste contre le mépris où M. de Solenière tient les musiciens italiens d'aujourd'hui : assimiler le délicieux et modeste Pucini à Mascagni et Leoncavallo est une injustice; quant à Mascagni, franchement sa *Cavalleria Rusticana*, bien inférieure à son *Ami Fritz*, lui-même bien inférieur à ses *Rautzau*, vaut en tous cas mieux que la *Navarraise* à la piteuse première représentation de laquelle j'assistais à Vienne, voici deux ou trois hivers. Plus loin, l'auteur persévère dans cette vieille légende qu'« un seul peuple au monde est absolument musicien : le peuple allemand ». Je me suis déjà assez battu contre ce moulin à vent. Aujourd'hui je répondrai seulement : Allez voir à Prague et dans la campagne tchèque, à Moscou et dans la campagne russe! L'élément qui chante en Allemagne, c'est le vieil élément slave. Ailleurs, à propos de « Bach et Haendel, musiciens chastes et sévères », on me permettra de poser un formidable point interrogatif suivi de nombreux points exclamationnels après « chastes et sévères comme les lois et les mœurs des cours et du milieu où ils vécurent! » Chaste, le grand Frédéric qui... que... voir dans Voltaire? Chaste, Auguste de Saxe, l'homme aux trois cents bâtards? Jean Sébastien Bach vivait sous leur règne! Et la rigidité luthérienne existe-t-elle réellement tant que la rigidité calviniste? « *Wein, weib und gesang* », disait Lütther dont Lucas Cranach, peintre des ribaudes, luthérien lui-même, fit le portrait! Quant à la sévérité de Bach, je me fais fort de démontrer un Bach *folâtre* en musique, pas si inattendu. J'en appelle de M. de Solenière mal informé à M. de Solenière mieux informé, puisque nous parlons Lütther. Plus loin encore : la symphonie héroïque de Beethoven

a si peu « gardé » le nom de Bonaparte, qu'on sait avec quelle fureur Beethoven lui même l'a gratté : j'ai eu le manuscrit sous les yeux et j'ai donné ailleurs l'analyse du trou fait au *crachat* et au doigt. Plus loin encore, le fatalisme langoureux et werthérien, la poésie poitrine, chute des feuilles et automne d'amour, 1830 enfin, n'est pas du tout, mais c'est que pas du tout Chopin, mais au contraire tout Schubert. Mais, sans plus lui chercher noise, rendons à M. de Solenière justice pour sa franchise, il ne songe nullement à nous cacher un Massenét possédé « du désir de sacrifier à la mode du jour », il nous le montre bien « charmeur comme une parisienne, voluptueux comme les proses de Catulle Mendès ou les nouvelles de Pierre Louys, *assoiffé d'ambition, de gloire et de richesse...* » « il voudrait plaire à tous sans se déplaire à lui même » etc., etc. Mais de tout cela, M. de Solenière le loue!!! Quel critique de bonne composition vraiment! Et comme il sait habilement, d'autre part, faire sa petite sainte Nitouche et prétendre qu'après tout on juge avec « trop d'enthousiasme » son grand admiré; et là je sens peut-être un peu de dépit : ce « trop d'enthousiasme » ne manquerait-il pas un peu *de sérieux*? Et, quand il nous parle de la servile légion des Sous-Massenets, n'amène-t-il pas le sourire aux lèvres de ceux dont les oreilles ont entendu si bien sous-wagnériser l'ouverture de *Phèdre*, et tout *Esclarmonde*, de celui qui débuta par ce *Roi de Lahore*, dont la première page est une hardie transformation d'une page très oubliée du *Démophon* de Chérubini. Mais que j'aimerais pouvoir citer tout au long ces lignes où l'admirateur est bien forcé de laisser entrevoir la conscience peu tranquille du maître que certainement ce livre n'est pas fait pour rassurer! « Les pierres, matériel de son édifice, *il les a prises ailleurs, et c'est seulement pour nous plaire* qu'il sacrifie la force à la grâce; au fond de lui-même il me semble deviner quelque tristesse, non seulement cette tristesse des sen-

suels, cet écoëurement de ceux chez qui la vie parle trop fort et qui en sentent toute la misère, car les amours tôt ou tard finissent par le dégoût, mais avant tout le regret caché de ne pouvoir se libérer des entraves de la matière, de ne pouvoir violer le destin et diviniser le rêve en élargissant l'horizon ». Mais hélas ! voici que, page 23, M. de Solenière se prend à réduire à si peu, si peu qu'il est impossible de transcrire ici jusqu'à quoi d'ignoble, la musique et son idole, que je ferme le livre... Alors je pense à nos maîtres, aux écrits théoriques de Wagner, au martyr de Bruckner, à la science effrayante de Brahms, je pense à mon admirable Edgar Tinel, à mes grandes admirations de Prague : Smetana, Dvorak, Fibich, et alors toute la bassesse et la misère de l'œuvre Massenetien m'apparaissent comme jamais encore je ne les avais éprouvées. La louange du livre de M. de Solenière, c'est cela : au moins a-t-il pris la peine de ne rien dissimuler.



Passons à un art qui ne se fait pas gloire de son aberration. Mais auparavant je dois des excuses à M. Joseph Ryelandt, et à M. Vincent d'Indy ou plutôt à son éditeur ; ces Messieurs m'ont envoyé, le premier des *lieder* charmants et si profondément sentis, le second *Fervaal*. Malheureusement cette musique m'a poursuivi en Suisse, où elle m'a trouvé en train de déménager une grosse portion de ma bibliothèque : précipitemment je l'ai enfournée, pour l'étudier à tête reposée ici, au fond de l'une des caisses destinées à me rejoindre dans ce recoin de Basse-Autriche perdu à trois heures de chemin de fer ou de bateau à vapeur de Vienne. Grâce aux miracles de la Petite Vitesse, ces caisses ne sont pas encore arrivées. MM Ryelandt et d'Indy, je le leur promets, ne perdront rien pour avoir attendu.



Je n'ai jamais parlé au *Magasin Littéraire* du *Studio* anglais. Mais qui de nos lecteurs ne connaît l'admirable revue d'art, absolument l'idéal d'une revue d'art et, sous tous les rapports, un vrai modèle d'élégance artistique? Ouvrons simplement les deux derniers numéros : Février et Mars; ils suffiront amplement à nous faire comprendre le prodigieux succès auquel atteint ce magazine inégalable en soi et de par les moyens même toujours plus considérables, que lui fournit ce succès sans précédent. On n'a pas idée d'une telle variété : *L'Etang de Menil* de Fernand Khnopff où un peu de ciel n'apparaît que reflété, ouvre l'un de ces numéros par une véritable *symphonie de silence monochrome*, car ne faut-il pas inventer des associations de mots, qui à toute autre époque eussent paru dénuées de sens, pour caractériser ces impressions presque religieuses que l'âme sait aujourd'hui ressentir devant des paysages qui, eux aussi, eussent passé pour dénués de sens au temps où notre langue reçut la forme dont elle commence à peine à s'émanciper aujourd'hui! Connaissez-vous M. Borough Johnson, le peintre du peuple londonien et de l'Armée du Salut, un vrai peintre de mœurs, élève de François Legros, puis du bavarois anglicisé Herkomer? Très dramatique, un peu sentimental, bien anglais en tous cas, le voici représenté par des dessins où je retrouve beaucoup de Herkomer et des tableaux où je sens un peu les influences mystico-socialistes qui dans des arts différents travaillent aussi bien. M. de Uhde que Gerhart Hauptmann. MM. Oscar Paterson et Harry Thomson, de l'école de Glasgow, dans leurs cartons de vitraux d'où la figure est presque toujours exclue, rythment et équilibrent non seulement la flore et la faune, mais l'architecture, la mer, ou tel morceau de nature morte : queue ou plumes de paon, etc. M. Nico Jungmann est un réaliste hollandais d'une saine robustesse et d'un dessin à l'emporte-pièce qui réussit admirablement à faire saillir et contraster les divers plans d'une

physionomie. Les ombres chinoises napoléoniennes de Caran d'Ache sont la menue monnaie de la gloire en pièce d'or des seuls Meissonnier estimables et surtout du grand œuvre de Vereschagine : et quelles extraordinaires études de chevaux ! Comme nous pouvons nous méprendre sur les plus marquantes individualités de notre entourage immédiat et quels leçons les étrangers savent parfois nous donner : parce que traduit en Anglais, voici un article de Gabriel Mourey, qui apprendra la vraie valeur de Caran d'Ache à bien des Français qui voudraient s'obstiner à ne voir en lui qu'un négligeable caricaturiste. Puis, c'est une histoire de Jeanne d'Arc de quelle fière tournure de MM. Hughes-Stanton et Talbot-Hughes, a réellement susciter une recrudescence de notre projet de traiter une fois de l'iconographie artistique de Jeanne d'Arc. Notons encore les beaux dessins de Henri Vogeler, un Carlos Schwabe allemand, qui a pris l'amour des boureaux chez Boecklin et Sandreuter... Bien d'autres choses encore, et tant de concours si heureux, mais il faut passer au numéro de Mars.

Ici règne T. C. Gotch, dont les ravissantes fillettes font songer à un travestissement de la Cantoria de della Robbia. Quelle délicate inspiration, cette enfant entrônée, où sans doute n'est point absente la pensée de celle qui fut la *petite* reine de Hollande et que voilà grande. Les portraits de femmes-peintres allemandes, notamment Bertha Weymann, malgré tout leur mérite nous font regretter l'absence des plus saisissants, ceux de cette sorte de Madame Carrière qu'est M^{me} Olga de Boznanska. Consolons-nous avec la merveilleuse illustration de Lancelot du Lac et des contes d'Andersen d'une anglaise Miss Eleanor Duckdale, à qui nous reviendrons tôt ou tard.



Ici en Autriche, si l'on est un peu retardataire en fait d'art, quand il s'agit de se rattraper, on ne marchandé pas! Témoin le premier numéro de la magnifique revue que publie, chez Artaria, le Musée Autrichien d'Art et d'Industrie : *Kunst und Kunsthandwerk*. L'art ancien y aura sa place comme l'art moderne. M. Camillo Sitte consacre une importante monographie au château de Kreuzenstein, admirable demeure gothique que le comte Wilczek fit édifier sur l'emplacement d'une ruine voisine de Korneuburg; l'intérieur a été reconstitué de façon à devenir un véritable musée médiéval autrichien. Je recommande aux passionnés d'art chrétien l'admirable groupe de la crucifixion adossé au mur de la chapelle. Et tout autant les rois-mages qui forment la première feuille du si riche calendrier décoratif, imaginé par un poète, M. Heinrich Lefler, qui a à son service un architecte d'un goût extrêmement somptueux : M. J. Urban. M. le Prof. Wickhoff, dans un article très personnel sur *l'Avenir des Musées d'Art décoratif*, prêche bien haut, lui aussi, la cause de l'art national. Citons encore une bonne étude sur les *Poteries de grès de Cologne* du XVI^{me} siècle, par M. O. von Falke, et un bon article sur l'illustrateur autrichien Félicien de Myrbach.

Ver Sacrum, la revue de la société des artistes indépendants de Vienne, d'un grand format carré, si anormal, nous réjouit par une telle dépense de talent et un tel enthousiasme de jeunesse qu'il faut tout lui pardonner. Il y a cinq ans, jamais on n'aurait pu croire Vienne capable de donner le jour à deux pareilles revues d'art. Mais voilà assez de revues en une fois. Nous nous réservons de détailler *Ver Sacrum* après quelques numéros.

WILLIAM RITTER





QUELQUES JOURS EN ALGÉRIE ET EN TUNISIE ⁽¹⁾

Extrait d'un carnet de poche

NOUS voici donc dans cette cité qui avait gardé son caractère mystérieux jusqu'à son occupation par les Français, en 1881, et qui, après La Mecque, est incontestablement le centre du culte musulman. C'est la « Ville Sainte », ancienne capitale du royaume arabe, aujourd'hui capitale religieuse de la Tunisie.

Kaïrouan fût bâti par Sidi-Okba en l'an 671, lors de la première invasion des Arabes dans le Maghreb. C'est un lieu de pèlerinage fameux.

Kaïrouan est « une des quatre portes du « Paradis » et, selon la doctrine de Mahomet, « Sept « voyages à Kaïrouan valent un pèlerinage à La « Mecque. »

« La légende veut qu'avant de fonder la ville, Sidi-Okba proclama à toutes les bêtes des champs qu'à cet endroit s'élèverait une cité consacrée, et pendant trois jours, lions, panthères, sangliers et autres animaux sauvages, grands et petits, défilèrent en

(1) Voir le *Magasin Littéraire* du 15 février 1898.

bandes, laissant la place libre aux sectateurs du Prophète. »

Avant 1881, Kairouan était inaccessible aux chrétiens. Aujourd'hui il n'en est plus de même; le Représentant de la France peut accorder au voyageur l'autorisation de pénétrer dans la plupart de ses mosquées.

Située à 140 kilomètres de Tunis, au centre d'une plaine ondulée, déserte, inculte, sablonneuse, flanquée de marais salins, la ville morne s'élève solitaire. Elle est entourée d'une enceinte en briques de 3125 mètres de développement, aux murailles hautes de 10 mètres percées de meurtrières et de créneaux, flanquées, de 20 en 20 mètres, de tours et de tourelles.

Cinq grandes portes donnent accès dans la ville. De nombreux minarets, où flotte l'étendard vert du Prophète, des coupoles par centaines, passées au lait de chaux, comme les murs et les maisons à étage unique terminé en plate-forme, dessinent dans le bleu du ciel les lignes blanches de leur élégante architecture.

Aux abords de la ville sont éparpillés, en grand nombre, les zaouïas (chapelles) et les marabouts (tombe) des saints mahométans.

Quelques maigres enclos dressent leurs haies de cactus dans les sables arides; pas un arbre ne met une ombre dans la plaine.

Aux portes de Tunis s'élèvent les casernes françaises, entourées de grands jardins.

Kairouan ne possède ni fontaines, ni eaux courantes, mais chaque mosquée, chaque établissement, chaque maison a sa citerne. Nous avons vu un de ces puits dont l'orifice était au niveau de la plate-forme de la maison. Deux fois par jour un grandissime dromadaire y monte pour s'atteler à l'arbre du cabestan qui fait mouvoir la roue à puisement.

Enfoncés les légendaires toutous-tournebroches des auberges d'antan!



Un guide nous conduit au bureau de la Résidence où nous obtenons le permis d'entrée dans les mosquées. Munis de ce « Sésame, ouvre-toi! » administratif, nous nous mettons en route pour explorer la cité aux 80 temples.

Nous traversons la place du marché, où se font des ventes à la criée d'articles assurément inattendus. On y adjuge, en ce moment, un beau chameau blanc pour 22 francs; les moutons du pays se vendent 2 francs, les bourricots vont de 4 à 5 francs et les bœufs s'enlèvent moyennant 10 à 12 francs.

L'étonnante modicité de ces prix est une des conséquences de la sécheresse persistante qui a sévi toute cette année.

Kaïrouan, comme toutes les villes arabes, nous présente son enchevêtrement de ruelles, d'impasses et de souks, sans autre grande artère que sa Grand' rue, large de 14 mètres, bordée de boutiques: c'est l'ancienne voie de Sousse à Tunis, quelque peu modernisée depuis l'occupation française.



L'heure de la prière est passée: c'est le moment pour le Roumi de pénétrer dans les mosquées. Nous débutons par la grande mosquée « Djama-Rébir », de Sidi-Okba. Cette cathédrale de l'Islamisme, située au Nord-Est de la ville, affecte la forme d'un vaste quadrilatère de 140 mètres de côté, avec un mur d'enceinte de 8 mètres de hauteur sur 6 d'épaisseur, étauçonné de formidables contre-forts et percé de plusieurs portes.

Suivant la tradition, toutes les pierres de la mosquée seraient venues se poser d'elles-mêmes à la place qu'elles occupent.

Le grand caractère, l'ordonnance sobre, les énormes proportions de la Djama-Sidi-Okba, frappent à première vue. Une immense cour, entourée de galeries à double nef, précède le temple. D'un côté, se dresse la tour carrée du minaret; à l'autre bout, s'élève la mosquée avec ses quatre coupes.

La porte principale, très haute, cintrée en fer à cheval, ayant à droite et à gauche deux autres portes plus petites du même style, ouvre aux fidèles ses deux battants, admirablement travaillés, tandis qu'une ligne de créneaux donne à l'édifice un air rébarbatif de forteresse.

L'intérieur, de forme rectangulaire, est divisé en huit nefs qu'éclairent vaguement quelques baies trop étroites.

D'innombrables colonnes en onyx, porphyre et marbre blanc veiné de rose, portent sur leurs chapiteaux corinthiens une voûte fouillée d'arabesques. Cent quatre-vingt de ces colonnes proviennent d'anciens temples romains, jadis nombreux dans la contrée.

Une superstition défend aux musulmans d'en faire le dénombrement sous peine de perdre la vue.

Une croyance analogue s'attache à deux colonnes qui datent des premiers temps de la ville et proviennent, celles-ci, d'une église catholique : on est convaincu que toute personne ayant commis un péché, se trouve dans l'impossibilité de passer entre elles.

Le colonel *Peigné* a une autre version. « Au fond de la mosquée, écrit-il, on remarque deux colonnes de marbre très rapprochées l'une de l'autre et entre lesquelles les Mahométans qui souffrent de rhumatismes, après s'être déshabillés, engagent la tête

et le bras droit d'abord, se passant en quelque sorte au laminoir.

« J'ignore, ajoute-t-il plaisamment, le nombre de rhumatismés guéris. »

Le *Mirab* attire le regard. C'est une niche finement sculptée dans le stuc polychrome et agrémentée de deux colonnettes de marbre rouge veiné de blanc. Cette sorte de tabernacle indique la direction de La Mecque.

A sa droite se trouve le *Minbar*, chaire à laquelle l'Iman accède par un escalier d'une douzaine de marches. Il est fait de petites plaques de bois merveilleusement travaillées et retenues par des agrafes de cuivre.

Dans une enceinte mal éclairée, dont la porte est ornée de sculptures en stuc imitant la faïence, on montre le tombeau où reposa Sidi-Okba.

Comme nous l'avons déjà dit, ce grand général arabe, nommé gouverneur de l'Afrique musulmane, après s'être emparé de Ghadamès et avoir conquis la Tripolitaine et la Tunisie, fonda Kaïrouan pour en faire à la fois un centre religieux et politique et y établir le siège de son gouvernement.

Sombre, tragique est la légende de Sidi-Okba. La voici, telle que le prince Lubomirski l'a recueillie et que F. Morans la relate :

« Après avoir conquis la région septentrionale du Zab, le glorieux émir Sidi-Okba fit égorger ceux des Berbères idolâtres qui ne voulurent pas embrasser l'Islamisme, à l'exception toutefois de l'ancien chef du pays, nommé *Koçeïla*, qu'il garda auprès de lui avec cinq de ses enfants.

« Le roi païen refusa d'abjurer sa religion ; la prudence commandait cependant à Sidi-Okba de garder *Koçeïla* en otage ; il ne pouvait donc l'envoyer à la mort.

« Mais, l'aveuglement de l'idolâtre souillant le camp des fidèles, il n'y avait pas de mauvais traitement que l'Emir ne fit endurer à son prisonnier, pour le diriger dans la voie droite.

« Un jour, Sidi-Okba appela Koçeïla et lui ordonna d'écorcher de ses mains un mouton fraîchement abattu.

« — Il faut, ajouta-t-il, que les nouveaux convertis voient jusqu'où peut aller l'humiliation de leur ancien roi, opiniâtre et infidèle. »

« Pendant cette besogne répugnante et réputée vile dans le Ziban, le captif, chaque fois qu'il retirait sa main sanglante du corps du mouton, se la passait sur la barbe.

« — Que fais-tu? demanda Sidi-Okba.

« — Cela fait du bien aux poils! répondit Koçeïla.

« — Tu songes à te venger?

« — Non, car je suis ton esclave.

« — Oui, tu l'es! Mais si tu te convertis, je te traiterai bien.

« Koçeïla ne répondit pas.

« Plein de fureur et emporté par sa ferveur religieuse, Sidi-Okba cria :

« — Si, en place d'un mouton, je t'ordonnais d'écorcher un de tes fils, que ferais-tu?

« Koçeïla répondit :

« — Ne suis-je pas forcé de t'obéir?

« — Qu'on amène un des plus petits infidèles! ordonna l'Emir.

« Sommé d'écorcher son fils ou d'embrasser l'Islamisme, l'infortuné Berbère préféra sacrifier la chair de sa chair!

« Il accomplit l'acte d'abomination, et, comme il l'avait fait du sang du mouton, il se teignit la barbe du sang de son enfant! Après quoi il demanda à l'Emir :

« — Veux-tu que j'écorche les autres ? »

« Vaincu par tant d'opiniâtreté, Sidi-Okba se retira sous sa tente.

« Depuis ce moment, abandonnant la pensée de convertir l'idolâtre, il sembla l'avoir oublié.

« Mais Koçëila, lui, n'oubliait rien.

« Laisse, malgré les conseils des chefs arabes, presque libre dans l'intérieur du camp musulman, il noua des relations avec les Berbères insoumis, ses parents et ses alliés, et réussit à communiquer avec le chef romain Julien.

« Berbères et Romains réunis, firent tomber l'Emir dans une embuscade. Sidi-Okba-ben-Nefi périt glorieusement, après avoir tué des milliers d'ennemis... »

Son corps, d'abord inhumé à Kaïrouan, fut ensuite transporté dans l'oasis près de Biskra et enseveli à Sidi-Okba.



En sortant de la mosquée par la grande cour, nous montons au minaret. Au-dessus de la porte sont incrustés des fragments d'inscriptions romaines et sur une dalle nous distinguons la figure d'un Jupiter tonnant. Un escalier intérieur, mal éclairé, conduit à la plate-forme du *Muëzin* surmontée d'une coupole que couronne le croissant.

Du haut du minaret la vue embrasse toute la ville et au loin découvre le massif de Zaghouan et la chaîne de l'Atlas tellien.

« La Ville Sainte », inondée de soleil, nue et désolée, uniformément blanche, paraît lugubre. Une grande tristesse semble peser sur cette agglomération silencieuse et immobile, qu'une lumière aveuglante enveloppe d'un blanc linceul : on dirait une nécropole dont le calme sépulcral n'est troublé que par les

appels de clairon des soldats français, chargés de maintenir l'ordre dans la « Cité Sainte ». (1)



Nous sortons de la ville et poussons jusqu'à la très curieuse mosquée *du Barbier du Prophète* qui sert de séminaire aux aspirants-prêtres de l'Islam.

Lorsque Mahomed, sentant sa fin prochaine, accomplit ses dernières dévotions à La Mecque, il se fit raser la barbe et en distribua les poils à ses amis. Trois de ces poils échurent à Sidi-Saheb, devenu à la fin son compagnon d'armes après avoir été son... barbier.

Quand celui-ci mourut à Kaïrouan, après avoir vaillamment contribué à la conquête du pays, ses fidèles lui appliquèrent les trois poils sur le front et l'inhumèrent dans le temple qui porte son nom.



Elle est charmante et originale cette *Djama-Sidi-Saheb*. La première cour, la grande porte ornée de fines arabesques d'une grande variété de dessin, le vestibule revêtu de belles faïences, les petites salles sombres, la jolie cour mauresque et enfin la chapelle du tombeau du Barbier, se suivent en s'étageant quelque peu, reliés qu'ils sont par des escaliers, des marches et des paliers inégaux, sans plan d'ensemble apparent, le tout d'une irrégularité qui nous vaut les perspectives les plus imprévues, les plus captivantes.

Tous ces locaux, à l'exception toutefois du pre-

(1) F. MORANS.

mier vestibule et de la salle du Tombeau, n'ont pour toute toiture que le ciel d'Afrique répandant sa prestigieuse lumière sur les murs plaqués de faïences.

« Les chapiteaux des fines colonnettes sont pour la plupart de style byzantin, offrant une attrayante variété de couleurs. Le dallage, fait de marbres noirs et blancs, est recouvert de nattes; les stucs des arabesques sont de ce pur style mauresque si gracieux en dépit de sa symétrie. » (1)

Les musulmans n'entrent dans la mosquée que pieds nus et après les ablutions d'usage pratiquées dans une piscine *ad hoc*. Quant à nous, indignes *giaours*, nous ne sommes tenus qu'à chausser d'énormes babouches que nous trouvons toutes préparées au-dessus du grand escalier.



Notre excursion se termine par la visite de la *Djama-Amer-Abbâda* aux sept coupoles. Elle fut bâtie par Amer-Abbâda, un forgeron armurier qui devint derviche et acquit une grande influence religieuse dans le pays.

Ce temple, assez mal entretenu, paraît être peu fréquenté. On y remarque, non sans surprise, une panoplie de sabres gigantesques, ce qui lui a valu le nom de *Mosquée du Sabre*. Nous y voyons encore une pipe monumentale et d'énormes tables recouvertes d'inscriptions arabes. Une d'elles, paraît-il, prédit l'arrivée des Français à Kaïrouan.

De l'autre côté de la ruelle, dans une espèce de cour de ferme, des ancrs colossales, de provenance européenne, ont été déposées par ordre du

(1) BLANCHE DE CHILDE.

perviche qui, apparemment, se souvenait de son métier de forgeron.



Nous visitons enfin quelques *Zaouïas* (couvents) notamment celui de *Si-Hadid-el-Khrangani* qui renferme les tombeaux de la famille du Fondateur. Des cloîtres, à double rangée de colonnes, l'entourent; c'est là que sont installées les cellules des séminaristes.

N'oublions pas, pour terminer, la zaouïa de *Sidi-Mohammed-ben-Aïssa* avec sa grande salle à coupole, supportée par 16 colonnes et dont les murs sont tapissés de tambours et de tambourins de toutes dimensions, de sabres et de poignards. Ces instruments et ces armes servent aux exercices du culte des Aïssaouas, confrérie puissante qui n'a jamais permis qu'un pied profane foulât le marbre de ses mosquées.



23 mars. — Retour à Enfida-Ville

A 8 h. du matin, la voiture est prête.

Nous prenons congé de nos hôtes, de vrais « Français de France », dirait Drumont : le mari est Parisien, la femme, de Verdun. Il y a six ans qu'ils tiennent *l'hôtel de la Poste*, type très réussi des demeures arabes dont la caractéristique est le manque absolu de confortable. Les chambres, véritables casemates, empruntant le jour à un étroit œil-de-bœuf et donnant toutes sur le *patio*, sont généralement occupées par une forte garnison de noctambules à pattes velues, dont la présence ne contribue pas précisément au bonheur des voyageurs. Nous les voyons, à la lueur

de la bougie, manœuvrer par escadrons le long des murs crépis à la chaux.

Nous crûmes devoir signaler cet état de choses à l'hôtesse, ... qui nous répondit simplement : « — Oh! « il en est ainsi dans tout Kaïrouan : les punaises « sont les vrais conquérants de la cité! »



En débouchant sur la Grand' Place, nous la trouvons noire de monde.

De la foule, que notre cocher évalue à 2000 personnes, émergent les plis multicolores, agités par la brise, de nombreux drapeaux au milieu desquels domine, triomphal, l'étendard de l'Islam. C'est un cortège d'*Aïssaouas* au défilé desquels nous assistons de notre voiture arrêtée sur leur passage.

Cette multitude priante, chantante, hurlante, est partagée en six groupes.

Les Marabouts (prêtres) ouvrent la marche, entourés de joueurs de tam-tam et de derboukas, suivis de la secte des mangeurs de feu, portant en équilibre sur leurs têtes nues, des réchauds allumés et croquant, sans sourciller, des braises incandescentes.

Vient immédiatement après le groupe des avaleurs de scorpions et de vipères; les prêtres enfoncent ces répugnants reptiles, vivants et frétilants, dans la bouche large ouverte et baveuse de leurs adeptes.

Voici l'horrible phalange des derviches et aspirants-derviches. Jeunes et vieux, le torse nu, se lardent la poitrine et le ventre à coups de yatagan, se plantent dans la nuque et dans les joues des broches en fer terminées par une lourde boule en bois d'olivier.

Pendant la marche, le chef-derviche, au rythme d'évocations diaboliques, enfonce, à coups de rotin,

l'arme dans les chairs de ces patients volontaires, dont rien dans les traits n'accuse la souffrance.

D'autres mordent frénétiquement sur des lames aiguës, entaillant leurs lèvres, tailladant leur langue, sans que la moindre contraction vienne modifier la rigidité de leurs visages de bronze.

Les mangeurs de feuilles de cactus ferment la marche, mâchonnant ces disques hérissés d'épines dures et acérées, qu'ils arrachent des troncs de figuiers de Barbarie portés par leurs suivants.

Entre ces hypnotisés se traînent, soutenus par des gardiens, les extasiés épileptiques, roulant des yeux convulsionnés et hurlant comme des fauves.

Cet horrible tapage épouvante nos chevaux qui s'emballent et partent à fond de train par la porte de Tunis vers Enfida-Ville.



Si hermétiquement fermés que soient aux profanes les temples des Aïssaouas, M. *Georges Curzon* est parvenu à y jeter un regard.

« On sait, écrit-il dans le *Journal des Voyages*, que les sectateurs d'Aïssa se procurent une sorte d'extase par des danses et des litanies spéciales exécutées en chœur, et que, dans cette extase, ils deviennent insensibles à la douleur. Ils se soumettent alors à des supplices variés, parfois même à de véritables mutilations, dans l'idée qu'ils s'assurent, à leur mort, l'admission dans le paradis de leur Prophète.

« L'habitude et la contagion de l'exemple aidant, cette extase s'obtient aisément : c'est l'affaire de quelques minutes. A mesure que les fidèles se sentent *melbous*, c'est-à-dire possédés de l'esprit divin, ils cessent de psalmodier la litanie commencée pour se

mettre à pousser des hurlements de chacal et d'hyène. Cependant les tambourins pressant la mesure, la mélopée accélère son rythme, la danse devient de plus en plus furieuse, jusqu'à ce que l'assemblée entière soit au point voulu d'ivresse cataleptique. Alors seulement les rites commencent.

« Un homme s'élançe dans le cercle formé par les dévots, et déchire ses vêtements, arrache les couvre-chefs variés qui enveloppent son crâne et reste nu jusqu'à la ceinture. Le Cheik, qui a pris la direction du service, remet à cet homme un coutelas bien affilé. Aussitôt le malheureux s'en frappe à coups redoublés, en traçant sur sa poitrine de longues estafilades. Chose curieuse, on voit la peau entamée, les muscles ouverts en entailles livides, et pourtant il ne sort pas de sang de ces hideuses blessures. Tout en se les infligeant, le sujet bondit comme une panthère dans le cercle formé par les spectateurs; il hurle, il se roule à terre, il se jette comme un boulet vivant contre les obstacles, — jusqu'à ce qu'enfin, épuisé, pantelant, presque inanimé, il reste immobile sur le sol.

« Aussitôt on apporte un matériel que les fidèles se disputent ardemment : ce sont des broches de fer, longues de 60 à 80 centimètres et munies d'un manche en bois terminé par une protubérance de la grosseur d'une orange. Les malheureux, possesseurs de ces broches, commencent par les brandir frénétiquement, toujours en aboyant et hurlant; puis, l'un après l'autre, ils s'en servent comme suit : le patient commence par enfoncer la pointe de sa broche dans sa propre chair, de telle sorte qu'elle pénètre sous une de ses omoplates, le manche en haut. Ainsi transpercé, il exécute divers sauts et autres exercices acrobatiques, jusqu'à ce qu'un signal du Cheik le fasse tomber à genoux. De ses deux mains, il main-

tient alors la broche tandis qu'un de ses coreligionnaires, armé d'un maillet, se met à frapper à coups redoublés sur le manche; le maillet s'arrête seulement quand l'épaule du misérable est traversée de part en part!

« D'autres varient cette procédure en se transperçant les deux joues avec leur broche ou en se la passant dans l'oesophage. Quel que soit le supplice adopté, il paraît toujours procurer au sujet une intense satisfaction.

« Cependant, ceux qui n'ont pas eu de broche ne restent pas inactifs. La plupart se traînent par terre sur les mains et les genoux, en imitant les allures et les cris du lion, du tigre et d'autres carnassiers. Leur langue pend, leur bouche écume, leurs yeux sont sanglants.

« L'extase a développé chez eux une faim dévorante : ils se roulent aux pieds du Cheik pour qu'il assouvisse cette fringale. Celui-ci s'est fait apporter sur un plateau des morceaux de verre cassé, qu'il distribue selon son bon plaisir et que les favorisés font aussitôt craquer entre leurs mâchoires, avec des grognements de bête heureuse. Aux autres, il donne des figues de Barbarie hérissées de longues épines et qui ne sont pas un régal moins apprécié. Dans deux ou trois cas seulement, il ne donne rien et d'un geste impérieux il repousse le suppliant, qui recule aussitôt et se met à l'écart, humble et triste comme un chien désappointé.

« Enfin, pour couronner l'orgie, on avale des morceaux de braise, on marche sur des charbons ardents et l'on finit par se ruer sur un mouton vivant, dont on déchire la chair pour la dévorer toute crue. »

M. Curzon affirme que pendant le cours de cette horrible séance, il n'a pas vu couler une goutte de

sang des épouvantables blessures que les Aïssaouas s'infligeaient à plaisir. Au moment où sa frénésie spécifique commençait à tomber, chaque patient, tour à tour, s'approchait du Cheik, qui retirait très-adroitement le fer de la plaie et la frottait avec un peu de salive. Après quoi, il marmottait une absolution à l'oreille du pénitent, le baisait au front et le renvoyait calmé. Le convulsionnaire qui, deux minutes auparavant, se roulait dans les transports d'un paroxysme épileptique, allait gravement s'asseoir à sa place et s'y tenait immobile.

Le récit de M^r Georges Curzon est confirmé par le colonel Moulin, autorisé le 7 novembre 1882, par *Si-Hamudi*, chef des Aïssaouas, à assister à leurs exercices.

« Les fanatiques — dit M. *Moulin* — s'infligent volontairement d'horribles tortures sous l'excitation du tambourin manœuvré par leur Cheik. Au bout de quelques minutes, la cadence devient rapide : alors les sectaires commencent à imiter les cris des animaux, puis ils se taillaient la peau avec conviction, etc. Dans l'occasion dont je parle, il y avait environ 700 Arabes présents à la cérémonie; 40 devinrent en proie à une frénésie, couronnement probable de leurs vertus. En trois minutes, l'un d'eux avala une vingtaine de clous d'au moins 5 centimètres de long; un autre dévora à moitié une bouteille en verre; un troisième se traversa la joue avec un couteau; un autre se passa une longue pointe à travers le nez; un cinquième se transperça les omoplates avec de longues broches; un autre imagina d'appuyer la pointe d'un clou contre son estomac pendant que des assistants le lui enfonçaient complaisamment dans la chair à coups de maillet.

« Trois cactus du genre des figuiers d'Inde furent dévorés, et finalement un mouton vivant fut

mis en pièces et mangé tout cru par les fidèles.

« Rien ne semblait capable de mettre un terme à cette scène de folie, et cependant, il suffit pour cela de l'imposition des mains par le chef *Si-Hamudi*, accompagnée de quelques paroles mystiques murmurées à l'oreille. »



La plaine est encore tout trempée des pluies tombées la veille, mais grâce à l'empierrement récent de la nouvelle route militaire, nos chevaux peuvent néanmoins aller bon train.

Cette chaussée sera incessamment prolongée jusqu'à Enfida-Ville pour s'y raccorder aux routes de Tunis à Sousse et servir aux nombreuses caravanes qui se rendent dans ces deux villes, auxquelles un bel avenir nous semble réservé.

Le pays est plat, d'aspect monotone; partout la brousse de jujubier grillée par le soleil. Des troupes de chameaux paissent au loin, profilant à l'horizon leurs caractéristiques gibbosités.

Après le *grand-oued*, que, l'an dernier encore, il fallait traverser à gué, nous entrons dans la piste. Des fondrières pleines d'eau ralentissent l'allure de notre attelage qui tire vigoureusement sur le collier aux cris excitants de son conducteur maltais. Nous procédons par cahots et soubresauts, mais nous passons quand même et atteignons à 11 heures « le mur de Mahomet ».

La vue s'étend au loin : à gauche, jusqu'au versant du djebel Aïona; à droite, le désert, sans oasis, moins grandiose à coup sûr que le Sahara algérien.

Nous voici arrivés au fameux double mur en ruine, amas de gigantesques moëllons superposés, très régulièrement à certains endroits. La piste passe entre ses éboulis sur une longueur de 15 kilomètres.

Ce mur que les Arabes attribuent à Mahomet, est tout simplement l'ouvrage de la nature. Il est terminé par un roc de forme et d'aspect bizarres, appelé « Chemel-Kelte » (Tête de chien).

Dans le lointain se déroule, à perte de vue, la chaîne de l'Aïona dont quelques cimes, d'une belle altitude, ne manquent pas de pittoresque; à droite se prolonge le Sahara Tunisien ondulé de dunes.

En cet endroit, des sources sourdent du sol. L'Arabe y a esquissé un essai de culture lors de son récent campement. Il a quelque peu retourné le sable humide au moyen de sa toute primitive charrue attelée d'un chameau, et semé l'orge. Mais déjà il a replié sa tente pour pousser, avec ses troupeaux, plus avant encore dans le désert, à la recherche de nouveaux pâturages. Il reviendra dans trois mois. Si la saison a été pluvieuse, tant mieux! il récoltera; mais, trop souvent, hélas! la sécheresse et les chaleurs persistantes ont empêché la germination et le Nomade ne retrouve que du sable dans son champ.

« — Allah! Allah! Dieu est grand et Mahomet est « son prophète! Le destin l'a voulu ainsi. » Et calme sans révolte contre le *fatum*, l'Arabe s'en va tenter la chance ailleurs.

Comme on nous l'avait prédit, il a suffi de ces trois jours de pluie pour faire, en quelques endroits, reverdir le désert. Et ce renouveau ramène en foule les pauvres indigènes que la sécheresse prolongée et le manque de pâturages avaient disséminés vers le nord.

Sous l'action irradiante du soleil, des mirages se produisent au loin.

Vers 2 h., nous atteignons le puits de *Bir-el-Krare* (puits des Arabes), où nous trouvons installé un important campement de Kroumirs.

Après un frugal déjeuner, nous entrons en plein dans les dunes. La chaîne de l'Aïona se rapproche grandissant et se détaillant complètement. Sur l'un de ses pics, est perché *Takrouna*, un village arabe qui de loin semble un château-fort du moyen âge.

A en croire nos conducteurs, cette montagne recèle dans ses flancs des mines de cuivre et d'argent et ses torrents roulent sur les galets la richesse de leurs pépites. Avis aux lanceurs de « mines d'or ». Seulement, je préviens leurs futurs et bénévoles actionnaires que je ne livre ce renseignement aurifère que sous les réserves les plus formelles.

Avant d'arriver à Takrouna, on voit se dresser la cime dominante de Lagouan. Nous voici chez des apiculteurs, au centre même du pays

Où dans toute saison, butinent les abeilles.

Aussi, tout comme à Narbonne, l'hydromel y est-il la boisson habituelle. J'en ai goûté, naturellement, et dussent les poètes, chevelus ou non, me traiter d'indécrassable bourgeois, je préfère à ce breuvage, en dépit de sa légende mythologique, notre bonne bière flamande. Hé! oui, ici, en pleine féerie de cet Orient obséqueux et sournois, je songe, non sans émotion, à ma chère Flandre, à nos rudes et joyeux Flamands, et je me prends à fredonner les jolis couplets de l'excellent et regretté Antoine Clesse :

Voyez là-bas, la kermesse en délire :
Les pots sont pleins; jouez ménétriers!
Quels jeux bruyants et quels éclats de rire :
Ce sont encore les Flamands de *Teniers!*



Nous descendons dans la plaine où les haies de cactus, les défrichements et les rigoles d'irrigation marquent les limites du domaine d'Enfida.

Nous arrivons à l'hôtel à 6 h. du soir; il nous reste le temps, avant le dîner, de faire un tour dans le village et de visiter son église et son école franco-arabe.

La place était très-animée en ce moment; des ouvriers européens, chaussés de grosses bottes, vêtus d'une chemise en laine de couleur sombre, les reins serrés dans une épaisse écharpe écarlate dont les franges retombent sur leurs culottes de velours, coiffés d'un sombrero à larges bords, mêlés aux indigènes en burnous blanc, aux jambes et pieds nus, revenant, par groupes, de leurs travaux de culture, débouchaient de toutes parts.

A leurs côtés chevauchaient les contre-mâîtres, cavaliers intrépides, vrais gauchos des pampas. Chameaux, bœufs, moutons se pressaient, pêle-mêle, à l'abreuvoir, vivement talonnés par des matrones arabes : un tableau grouillant de la vie des pionniers au Far-West.



24 mars. — Retour à Tunis

Dès 5 h. du matin, à notre départ d'Enfida-ville, nous dépassons les brigades des terrassiers du nouveau chemin de fer, retournant déjà à leurs travaux.

Belle route pavée, longue de 97 kilomètres jusqu'à Tunis. Le pays, marécageux à la sortie d'Enfida, offre un aspect morne et désolé; le Djebel s'écarte et semble s'écrouler dans le lointain; quelques marabouts, çà et là à la sortie du village.

A partir du 93^e kilomètre, le pays paraît être moins stérile : les puits se multiplient et avec eux, les campements de Bédouins.

Nous passons un *oued* (rivière). Il y avait tout près de là, il y a quatre jours, un grand lac formé

par les eaux pluviales; aujourd'hui déjà l'ardent soleil a tari le lac éphémère dont il ne reste plus de traces.

La Méditerranée commence à se dessiner à notre droite; sur ses bords nous apercevons le joli village arabe de *Seloum*.

A *Bou-Ficha* ou *Reyville*, l'une des intendances de la compagnie Franco-Africaine, nous sommes à la limite nord du domaine d'Enfida. Là se trouve réunie toute une tribu nomade de Kroumirs, dont les vastes troupeaux nous barrent la route. J'avise un pâtre superbe, vraie statue de bronze, armé de la *matraque* traditionnelle servant à la fois de houlette et d'arme défensive. C'est une massue faite d'une pousse d'olivier durcie au feu. Avec ce *godendag* préhistorique, le berger indigène se défend efficacement, le cas échéant, contre l'hyène et le chacal.

Près de Reyville, dans une gorge profonde, on découvre les ruines d'*Aphrodisium* où campa Bélisaire dans sa marche sur Carthage. On y trouve, entre autres monuments romains, un ancien temple réédifié et converti en une église catholique par des religieux, qui l'ont consacrée à la Sainte-Vierge.

La route déroule à perte de vue devant nous son ruban poudreux, bordée de grands enclos où se cultive le figuier de Barbarie.

A *Knatir*, nous traversons un ancien pont romain maintenu en bon état de conservation.

Nous nous rapprochons de plus en plus de la mer et les bordjs (fermes) deviennent plus nombreux.

A *Kers-el-Menara*, le long de la route, se dresse une grosse tour tronquée, construite en énormes moëllons: c'est un ancien tombeau sur lequel s'élevait jadis un phare (menara).

Nous faisons un temps d'arrêt au grand caravensérail de *Bir-el-Bouïla*, halte ordinaire des caravanes.

Une sombre histoire se rattache à cet endroit, celle de trois malheureux Français assassinés et dévalisés par des aventuriers Italiens.

Les misérables furent arrêtés quelque temps après leur exécration forfait et jugés. L'un fut pendu haut et court au Bardo; les deux autres expient encore en ce moment, au bagne de Tunis, la peine de 20 ans de travaux forcés, à laquelle ils ont été condamnés.

Au delà de Bir-el-Bouïta se trouve un pont en bois sur l'Ouéd-Lesrouk d'où l'on aperçoit *Hammamet*, joli village gracieusement perché sur la pointe d'un cap.

Nous arrivons enfin à *Bir-bou-Rekba*, terminus actuel du chemin de fer de Tunis et point de départ des grandes diligences en destination de Sousse.

Nous rentrons dans la brousse dont quelques arbustes sont en pleine floraison.

La plaine reprend plus loin; la culture s'améliore et les premières plantations d'oliviers apparaissent.

Nous brûlons le *fondouk* de *Bir-Afaïd*. *Bir* signifie puits; quant au *fondouk*, c'est un bordj ou caravensérail où les indigènes trouvent à s'héberger avec leurs troupeaux.

Plus loin, à *Bir-Arbain* (le puits des quarante), dans un petit enclos d'où émergent trois grandissimes palmiers, sont enterrés quarante *moudjehadins*, ou soldats de guerre sainte.

Nous voici dans la riante vallée de l'*Oued-Delfa*. A droite se trouve un petit village arabe dont la mosquée lance dans les airs la grâce architecturale de ses minarets; près de là un bordj-château qu'une belle avenue ombragée d'arbres relie à la grand' route.

Nous traversons de grands bois d'oliviers, au milieu desquels s'élève *Blad-Tourki*, autre village arabe qui semble une réduction de Kaïrouan.

Enfin, voici *Grombalia*, ville (?) fondée par Mustapha Grombali, un des chefs maures chassés d'Espagne.

Comme la première fois, nous y sommes cordialement accueillis à l'*Hôtel de France* où le déjeuner nous attend. Nous prenons place à table, à côté du secrétaire du Contrôle, M. Robert Pierron, un très aimable Parisien, et d'un employé de la Régie des tabacs.

Je causais avec ces messieurs, quand je sentis quelque chose me trotter entre les jambes, en même temps que mon oreille était peu agréablement frappée par des grognements *sui generis* : c'était un cochon aux soies noires, pensionnaire favori de l'hôtel, sorte de métis, produit d'un sanglier et d'une truie.

Et pendant que les grognements allaient leur train, voilà que des gazouillis gais, printaniers, descendent de trois nids d'hirondelles accrochés aux solives mal équarries du plafond.

Le brave Normand qui tenait l'hôtel s'était mis en quatre pour nous gratifier d'un repas à la française, une façon à lui d'évoquer le souvenir de la mère-patrie. Et c'est une justice à lui rendre : il l'avait bien évoqué.

Cette frairie nous coûta treize francs, chiffre fatidique mais relativement modeste, quand on saura que le pourboire — il est de tous les pays, cet horripilant pourboire ! — et le prix du repas de nos deux conducteurs y étaient compris.

Pour comble de prévenances, l'excellent homme, dont, décidément, nous avons conquis les bonnes grâces, nous fit cadeau, en souvenir de notre passage, de diverses poteries spécimens très curieux de la céramique de *Nebrul*.



Nous quittons Grombalia à 2 heures.

Bientôt nous distinguons la ville de *Soliman*, dont les maisons piquent l'horizon d'une tache blanche. Située aux bords de la mer, elle est dominée par le *Kourbès*, montagne rocheuse d'où jaillissent des eaux thermales. A droite de la route, la belle propriété de M. Perkens, un Anglais qui monopolise le commerce du pétrole à Tunis; à gauche, une riche villa appartenant à un Français : comme chez M. Dumont de Chassart, une modeste église autour de laquelle s'est groupé un nouveau village.

La plaine, quelque peu accidentée, est verdoyante : les montagnes de la Kroumirie bornent l'horizon. Devant nous, le Cap Bon, séparé de la terre ferme par un large chenal où s'engagent les navires qui vont à Malte. Plus au loin, inondés de lumière, Carthage, la Goulette et le lac de Tunis.

Voici le *Bordj-Cédria*, ferme-château de M. Potin, le grand fabricant de conserves alimentaires de Paris, entouré d'un vignoble de 600 hectares.

Entre les eucalyptus et les oliviers, au fond d'une avenue, on découvre un ancien puits monumental, célèbre dans la contrée. Il est surmonté d'une coupole à l'instar de la mosquée du sabre à Kaïrouan.

Nous faisons arrêt à *Hamman-Lif*, station balnéaire renommée, pour y visiter le palais Beyacal en réparation et le fondouk affecté aux piscines d'eaux chaudes chlorées et iodées.

Quatre kilomètres plus loin se présente *Sidi-Fethalla*, village composé de belles maisons mauresques, dominé par la zaouïa et la koubba du marabout Sidi-Fethalla, que sa science et la sainteté de sa vie ont rendu fameux.

Sidi-Fethalla passe encore pour un grand thau-maturage invoqué surtout, comme St Rémacle à Spa, par les femmes stériles. Il les envoie glisser à plat

ventre, le long d'un sentier abrupt des environs.

On voit bien que nous sommes au pays de la danse du ventre!

Alexandre Dumas, dans son voyage du *Véloce*, raconte d'une façon très intéressante ce pieux mais étrange exercice (1).

Enfin, à 6 heures nous arrivons sans encombre à Tunis où, à notre grande satisfaction, nous retrouvons le cher ami Victor, entièrement guéri de sa malencontreuse entorse.



25 mars. — *Tunis*

La journée se passe en flâneries dans Tunis et ses faubourgs. Nous visitons notamment le curieux village d'*Ariane*, puis le *Belvédère* où les habitants de la ville viennent faire, à la soirée, une cure d'air.



26 et 27 mars. — *Tunis et la Marsa*

Nous faisons de longues stations aux Souks qui nous sont devenus familiers.

Il ne nous reste plus à voir que la Marsa et son château, dont M. *Valensi*, premier interprète du Bey, attaché au département des affaires étrangères, nous ouvre gracieusement les portes.

Nous conservons de l'accueil que nous fit ce haut dignitaire le meilleur souvenir. Il me dit connaître la Belgique et avoir eu l'honneur d'être présenté un jour au frère de notre Roi, Son Altesse Royale le Comte de Flandre dont il se plaît à rappeler l'aménité et la bienveillance.

(1) LOUIS PIESSE, dans le *Guide Joanne*.

La *Marsa*, qu'on pourrait dénommer le Laeken ou le Windsor de Tunis, est une bourgade située à 3 kilomètres de la capitale. Elle est formée de maisons de campagne et de jardins.

Au centre, se faisant face et séparés par une large avenue aboutissant à la gare du Décauville, se trouvent la caserne des spahis, rouges et bleus, précédée de son parc d'artillerie aux pierriers du XVI^e siècle, et le palais Beyacal de style sarrasin.

Les appartements privés ne sont pas accessibles aux touristes; aussi sommes-nous seulement admis à visiter les jardins et la... ménagerie.

Une cage renfermant un tigre émâcié, une autre où habite un ménage de chacals constituent à elles deux le compartiment des fauves. Comme faune c'est maigre.

Plus loin une vaste volière où serpentent de minces filets d'eau, abrite quelques flamants, voisinant avec des palmipèdes du pays.

Dans un parc dénudé, établi sur un monticule à proximité du château, se promènent des bouquetins et s'ébattent gracieusement des gazelles; c'est la partie la plus intéressante des dépendances.

Décidément, cette visite ne vaut pas le dérangement que j'avais occasionné à M. Valensi. Heureusement que la très intéressante conversation de cet aimable fonctionnaire, a été pour moi une grande compensation à la déception que cette promenade à travers ce lamentable pastiche de nos jardins zoologiques m'avait fait éprouver.

En retournant à Tunis, nous dépassons une caravane composée de mulets et d'équipages du Bey, qui sont envoyés à la ville en vue d'une exécution capitale par la corde, qui doit avoir lieu le lendemain.

C'est sous cette impression sinistre de fourches patibulaires que nous arrivons à la fin de notre séjour au pays du soleil.

Hélas! oui, tout a une fin en ce bas monde, même les voyages en Orient, car c'en est fini des kasbah, des minarets, des blanches maisons à terrasses, des têtes bronzées, des femmes voilées, des salamalecs, des appels à la prière du Muëzin. Finis aussi les paysages que le soleil inonde de sa lumière aveuglante : nous allons reprendre le chemin du pays des brumes et des... bronchites.



28 mars — *Départ de Tunis*

A 3.30 heures de relevée, par un temps qui ne nous présage rien de bon, nous nous embarquons sur la *Ville d'Oran*. Le bruit strident de sa sirène et le halètement de ses cheminées vomissant une épaisse fumée, font lever des nuées de flamants. Tout se passe normalement jusqu'à la Goulette dont la solitude rappelle le port de Flessingue; seul, l'âme en ce moment, le vol des mouettes en grandes bandes, présage certain d'une mauvaise mer.

En effet, à peine entré dans le golfe, le paquebot pique à fond dans les flots soulevés; mais la véritable danse de roulis et de tangage ne commence que lorsque nous doublons le cap Porto-Farina.

La Méditerranée est terriblement démontée : impossible de tenir sur le pont, constamment balayé par des paquets d'eau salée.



29 mars. — *En mer*

Pendant la nuit, le mistral redouble de violence; à un moment donné il emporte le petit rouf de l'arrière.



Nous devons, réglementairement, arriver à Marseille à 5 h. du matin, après 36 heures de navigation, mais le bateau, chassant devant le vent, était sorti de sa route.

Vers midi, la terre est signalée : nous longeons les *Iles du Levant*.

Trois heures plus tard, nous sommes en vue des côtes de la Provence : *Toulon* est devant nous avec la chaîne de montagnes qui se déroule le long de la corniche.

En dépit de la mer furieuse et du tempétueux mistral, je me maintiens sur le pont, désespérément accroché aux manœuvres, pour ne rien perdre du superbe panorama de la côte française.

A 6 h. du soir seulement, nous entrons en rade de Marseille, avec un retard de 11 heures.

Mais quel débarquement, *bone Deus!* Pas d'accostage à quai possible : nous sommes littéralement pris d'assaut par une troupe de forbans, tous Italiens, qui nous enlèvent de force pour nous conduire à terre dans leurs barques.

Ah! nous ne faisons pas dans la cité de la Canebière une rentrée plus triomphale que celle de Tartarin de Tarascon, revenant, comme nous, du pays des « *Teurs* ». Et « autrement » nous n'avions pas chassé le lion!....



Quelques heures de repos nous remettent des secousses de la traversée et nous voilà tous très pressés de reprendre le rapide qui doit nous ramener vers la partie et le foyer où il est toujours si doux de rentrer.

Audenarde

PAUL RAEPSAET



PETITE CHRONIQUE

M. Melchior de Vogüé, qui bientôt cessera d'être député, a pris un malin plaisir, dans le discours qu'il adressa à M. Hanotaux, lors de la récente réception académique de ce dernier, à vanter la précellence de l'homme de pensée sur l'homme d'action. Le passage ne manque pas d'allure :

« Vous retrouverez Richelieu chez nous, dans la salle où il préside à nos travaux. Vous y retrouverez d'autres grandeurs, offusquées jadis par l'éclat de son astre, et qui l'égalent aujourd'hui, parce que leurs créations résistent mieux à l'usure du temps.

« Le tout puissant ministre sort du Palais-Cardinal, entouré de ses gardes, envié, craint, adulé; sur le parcours du carrosse, dans la foule où tous n'ont d'yeux que pour Mgr le cardinal duc, qui remarque ces petites gens, un chétif avocat à la Table de marbre, Pierre Corneille, un adolescent souffreteux qui va rêvant à la machine d'arithmétique, Blaise Pascal. Le temps passe, travaille pour eux, les relève; il rétablit l'équilibre entre la grandeur de chair et la grandeur de l'esprit. Nous venons de scruter l'œuvre du ministre : elle est déjà caduque, méconnaissable, quelques-uns de ses effets lointains nous affligent, ils eussent consterné leur artisan. Les œuvres du poète et du penseur sont vivantes, intactes; elles ne feront jamais de mal, leur rayonnement s'accroît, chaque jour ajoute à ces morts un peu de la vie qu'il retire à l'autre. Tant qu'il y aura des hommes et qui parleront notre langue, le génie de Pascal les conduira dans l'infini. Entre son nom et celui de Richelieu, je vous laisse décider où se porterait la majorité, si l'on demandait par voie de plébiscite laquelle de ces deux gloires chacun préférerait pour soi-même.

« Nous savons ici le prix et l'utilité de l'homme d'action; mais nous plaçons plus haut encore, avec le consentement général du monde civilisé, les maîtres de notre pensée. Comme la pieuse femme de Béthanie qui écoutait la voix divine, ils ont choisi la meilleure part. Leur illustre exemple soutient nos meilleures espérances; il nous apprend à mettre toutes les ambitions de notre vie dans la lueur de la petite lampe qu'on allume d'avance et qui veillera, peut-être, dans la longue nuit du tombeau. »



Nous aurons bientôt, paraît-il, les quarante Immortelles. Une Académie de femmes se forme, dont feraient partie, parmi beaucoup d'inconnues, M^{mes} Adam, Arvèle Barine, Jean Bertheroy, Marie-Anne de Bovet, Alphonse Daudet, Judith Gautier, Henri Gréville, Michelet, G. de Peyrebrune, Clémence Royer, Gyp et Séverine, cette excellente Louise Michel et même l'infâme Rachilde. Ces dames poussent loin l'éclectisme, si l'on dit vrai. L'Académie Richelieu a plus de « préjugés » : elle se dispensa d'immortaliser M. le marquis de Sade.



La livraison de mars de *The Artist* publie une importante étude, illustrée de dix phototypies, sur le peintre brugeois Edmond Van Hove, que l'auteur nomme : Un Memling moderne.



Un beau sonnet récent de M. de Régnier :

La Pensée

Ma pensée, au retour d'elle-même, s'incline
Et, souriante, arrache à son récent essor
La rapide sandale où vibre et tremble encor
L'aile double jadis qui l'a faite divine.
Elle a passé le fleuve et passé la colline,
Dormi dans la forêt et dormi dans le port
Et rapporte en ses yeux des songes d'ombre et d'or
Pleins du parfum des bois et de l'odeur marine.
Et, pesante qui marche où légère qui vole,
Elle effleure en passant l'herbe que son pied frôle
Ou marque son pas lourd sur le sol du chemin,
Car, pour que son talon pèse ou se pose à peine,
Un dieu furtivement n'a pas lié en vain
La sandale terrestre à l'aile aérienne.



M. Brunetière, dans une conférence qui fit du bruit, entreprend de prouver que « l'art qui n'a que lui-même pour objet, l'art qui ne se soucie pas de la qualité des caractères qu'il exprime, l'art, en un mot, qui ne compte pas avec les impressions qu'il est capable de faire sur les sens ou de susciter dans les esprits, cet art-là, si grand que soit l'artiste, tend nécessairement à l'immortalité. » La thèse paraît à beaucoup excessive et d'un absolu trop tranchant; mais elle est des plus intéressantes, sans conteste, en ses développements, présentée avec une grande abondance d'arguments et une forte logique.



J. K. Huysmans ayant osé, dans la *Cathédrale*, railler le bégueulisme outré, non de l'Église, mais de certains catholiques modernes, un critique pieux de la *Voix de Notre Dame de Chartres*, s'est empressé de dénoncer sournoisement le livre aux rigueurs de l'*Index*.



À lire, dans la *Revue de Paris* du 15 mars, une belle étude sur Alphonse Daudet par son fils M. Léon Daudet, et de curieuses lettres inédites de Balzac à Madame de Hanska.



De M. Coppée, dans le *Journal*, à propos de la Renaissance chrétienne : « Vous avez dit quelque part, mon cher Huysmans, avec ce tour humoristique qui vous appartient : « Il faut que Dieu ne soit pas difficile pour se contenter de gens comme moi ! » Et comme moi donc ! ajouterai-je. J'ai entendu railler cette parole, que je trouve, au contraire, touchante. Pourtant, elle est trop découragée, et il ne faut pas parler ainsi. C'est manquer de confiance, et tout l'Évangile proteste. Rappelez-vous la femme de Samarie, Marie-Madeleine, les ouvriers tardifs, l'enfant prodigue, la brebis égarée, la préférence accordée au repentir sur le persévérant.

« Prions donc, sans jamais douter de l'inépuisable miséricorde. Si arides que soient nos prières, elles ont tout de même leur vertu. Ne sommes-nous pas déjà débarrassés de bien des bassesses et des turpitudes qui nous obsédaient ? Ne nous sentons-nous pas moins injustes, plus résignés, plus humbles et surtout plus charitables ?

« Où donc ai-je lu, l'autre jour, parmi des malices qui vous étaient adressées, mais dont je prends ma part, qu'il n'y avait dans notre état d'âme qu'une fatigue de vieux garçons blasés ? Et, d'abord, pourquoi pas ? Ce n'est déjà pas si mal de vouloir finir proprement ; et je ne sais rien, pour ma part, de plus grotesque qu'un vieux jeune-premier. Les hommes du dix-septième siècle, que vous avez tort de traiter légèrement, mon cher Huysmans, car ce furent de grands chrétiens, — avaient cette sage coutume, sur le soir de leurs jours, de se retirer du monde, de mettre, comme ils disaient, un espace entre leur vie et leur mort et de consacrer leur vieillesse à songer à l'éternité. Il n'est pas de fin plus digne. N'avons-nous pas le droit de les imiter ?

« Pourtant, croyez-moi, il y a autre chose. Un souffle a passé. *Spiritus fiat ubi vult* — et des paroles religieuses ont été dites par des bouches d'où l'on ne s'attendait pas à les entendre sortir. Le pauvre Verlaine a commencé. Souvenez-vous des admirables plaintes de repentir qui sont dans *Sagesse*. Plus tard, vous avez écrit vos deux braves et curieux livres. Moi-même, dont l'œuvre ni le passé n'ont rien d'édifiant, j'apporte à mon tour à cet effort chrétien ma chétive contribution. Par un autre chemin, mais vers le même but, voici que M. Brunetière se met en route ; et celui-là, on ne le traitera pas, je suppose, comme poète et de névrosé.

« Je le demande à tous les esprits sincères. Ce fait n'est-il pas très remarquable — et peut-on n'y voir qu'une rencontre fortuite ? — que plusieurs écrivains laïcs, tout-à-fait indépendants et désintéressés, puisqu'ils ne peuvent attendre immédiatement de leur acte que des moqueries et des injures, confessent ainsi publiquement leur retour aux croyances religieuses ? Et n'est-ce pas là une preuve manifeste que, parmi tant de ruines accumulées par la banqueroute sentimentale, philosophique, politique et sociale de cette désastreuse fin de siècle, la Foi reste debout, pareille à ces imposantes cathédrales qui, fermes sur leurs assises depuis tant de siècles, attestent la force inébranlable du Christianisme et la permanence de l'Église. »

M. D.



L'ouverture du cinquième Salon annuel de la Société des Beaux-Arts aura lieu au Musée Moderne, le Samedi 30 avril à 2 1/2 heures.

L'Exposition sera accessible au public du 1^{er} mai au 26 juin de dix à cinq heures.

Prix d'entrée : Cinquante centimes.

Le Samedi : Un franc.

Cartes permanentes valables pour le jour de l'ouverture : Cinq francs.



LES LIVRES

Les Œuvres et les Hommes, par BARBEY D'AUREVILLY. *Portraits politiques et littéraires*. Paris, Lemerre, éditeur.

On ne se lasse point de signaler à l'attention des lettrés les livres de Barbey d'Aurevilly. Ce n'est pas que tout soit admirable et parfait dans *Les Œuvres et les Hommes*, dont ce seizième volume achève, croyons-nous, la publication. Celui qu'un poète baptisa le duc de Guise de la littérature et qui durera, dans l'histoire, comme un puissant et sombre romancier plutôt que comme un sûr critique, n'échappe, pas plus que tout écrivain, au péril des *Œuvres complètes*. « Elles nuisent le plus souvent à la poésie et à la gloire — dit-il à propos des œuvres complètes de Beaumarchais — et montrent les indigences des plus grands génies, s'ils en eurent, et quel grand génie n'a pas ses pauvretés ? Les trente-six pièces de théâtre du grand Corneille diminuent le grand Corneille, en n'ajoutant rien à son stock de chefs-d'œuvre pour la postérité. » Il y a du déchet dans l'œuvre critique de Barbey, et c'est le journalisme qu'il en faut accuser. Mais si l'ange du chef-d'œuvre n'est pas visible à toute page, l'homme qui s'y dévoile n'est point de ceux qui déçoivent jamais l'imagination et qui refroidissent l'ardeur des sympathies : il est grand toujours par la magnifique intrépidité de la pensée, par la noblesse de son âme, par sa passion indomptable de vérité. Nul n'apparaît plus constamment chevalier ; nul ne s'impose davantage au respect, même dans l'erreur, à force de courage et de loyauté.

Sans cesse guerroyant, il a la dent dure. Autant il adore la puissance, autant il abomine la médiocrité et la sottise. Quelle proie qu'un « sot bien empanaché, bien ridicule, bien en relief, mais bien vivant, bien gros, qu'on puisse prendre à pleine main, en jouer, en divertir son monde, et dont on puisse penser : « Quelle bonne fortune pour la critique que d'avoir à déshabiller ce monsieur-là ! »

Cette bonne fortune, scuvent il la rencontra ; parfois il crut à tort l'avoir rencontrée. C'est ce qui nous vaut, dans le présent volume, des pages féroces sur Jules Favre ; d'autres sévères sur Berryer, sur Benjamin Constant, qu'il nomme un « élégant révolutionnaire au benjoin, un soprano de la chapelle Sixtiné appliqué à la politique » ; voici la princesse des Ursins, « une femme de Chambre historique », et Machiavel, « un Satan en bonnet de coton ».

A côté, de fins et profonds portraits, admiratifs et néanmoins malicieux, de Beaumarchais, de Châteaubriand, de Sainte-Beuve, de Taine, de

Dumas fils; des pages verveuses sur Piron; et, surtout, un brillant parallèle entre Shakespeare et Balzac, qu'il proclame hardiment le pair du grand Will : cette étude est véritablement d'une belle ampleur de pensée.

Et le style reste, toujours, une fête. Il abonde en trouvailles, en mots fiers comme en épithètes cinglantes; il caresse et fouaille, marche botté, éperonné, d'un pas de conquête. Il vibre et fait vibrer. C'est de la prose à panache : Cyrano l'eût aimée.



La Lyre héroïque et dolente, par PIERRE QUILLARD. Paris, Société du Mercure de France.

Voici de beaux poèmes, graves dans l'exaltation, nobles dans la mélancolie. M. Pierre Quillard compte — qui l'ignore? — au nombre des excellents poètes d'aujourd'hui, malgré que parnassien. Il aime assurément le symbole et se rattache ainsi à de récents groupes littéraires; mais il n'a bouleversé aucune prosodie. Il a, dans l'allure, une majesté presque hiératique, et, dans le verbe, une rare splendeur. Son vers ample, nombreux, a de longues et magnifiques sonorités. Par bien des côtés, il évoque Leconte de Lisle, dont il partage le pessimisme hautain, l'âpre amertume. Il se complait, pour pleurer des amours défuntes, aux attitudes tragiques, fatales, byroniennes. Les désastres sollicitent sa méditation. Mais il s'éprend aussi des héros orgueilleux et farouches, invincibles et calmes; il chante à leur gloire des strophes héroïques.

Nous avons le regret de dire que ce poète au lyrisme éclatant s'affirme, de pensée, très subversif. C'est un négateur résolu, un blasphémateur audacieux, un fidèle du néant, socialement, un révolté. Et cela nous gâte en son livre, quelques admirables poèmes.

M. D.



Histoire Romaine, par l'abbé F. TIMMERMANS. Beau volume de 440 pages in-8°. Gand, A. Siffer. Prix fr. 4,00.

Nous signalons à nos lecteurs, qui s'y retremperont avec un vrai bonheur dans leur éducation historique, et à tous les maîtres de l'enseignement, dont il sera le très-précieux auxiliaire auprès de leurs élèves, l'œuvre remarquable que l'abbé F. Timmermans, Chanoine de l'Ordre de Prémontré, vient de publier chez M. A. Siffer, imprimeur-éditeur à Gand.

C'est, sous le titre générique d'*Histoire romaine*, une histoire spéciale et abrégée des Césars et des Empereurs Romains, eux — les uns persécuteurs et bourreaux, les autres amis et protecteurs, — qui virent naître, grandir et finalement triompher la Religion nouvelle apportée au monde par Notre Seigneur Jésus-Christ : le Christianisme, régénérateur des temps passés, le Christianisme, vivificateur des siècles à venir!

L'ouvrage s'ouvre par une très-intéressante Introduction sur les Origines, Usages, Mœurs et Coutumes du peuple Romain, et se termine par un Appendice, — magnifique corollaire de toutes les pages qui le précèdent, — où l'Auteur résume, avec un saisissant relief, la Vie et les Écrits des principaux historiens Grecs et Latins qui ont éclairci l'histoire Romaine, ou qui ont servi de modèle dans la composition historique en général.

Le livre du Chanoine Timmermans, comme fonds et comme œuvre littéraire, a droit au bon accueil de tout homme studieux ou lettré.

Nous aimerions à le voir entrer dans toutes les bibliothèques paroissiales et de communautés à titre de lecture publique, de haute inspiration religieuse; et pour le faire pénétrer dans les familles, nous le recommandons comme excellent livre de prix, au choix de tous ceux et celles qui ont le grand apostolat de l'enseignement de l'enfance et de la jeunesse.






REVUE DES LIVRES,

DES ESTAMPES ET DE LA MUSIQUE PUBLIÉE

M. FRANÇOIS ROUSSEAU : *la Carrière du Maréchal Suchet* : Paris, Didot. — PAUL DE SAINT VICTOR : *Barbares et Bandits, Hommes et Dieux* : Paris, Calmann-Lévy, ainsi que VICTOR BERARD : *les Affaires de Crète*. — M. RENÉ MILLET : *Souvenirs des Balkans* : Paris : Hachette, ainsi que M. ROBERT DE LA SIZERANNE : *la Peinture Anglaise contemporaine et Ruskin et la Religion de la Beauté*. — M. BAUD-BOVY : *Barthélemy Menn* : Genève. Édition de la Montagne. — M. EDOUARD DUCÔTÉ : *Renaissance* : Paris, Mercure de France, ainsi que *l'Ilérésiarque* de HENRY MAZEL. — MAX ELSKAMP : *Enluminures* : Bruxelles : Lacomblez. — IVANHOÉ RAMBOSON : *la Forêt Magique*. — EMILE VERHAEREN : *Aubes* : Bruxelles : Deman.

M. ANTON KAISER : *Prague*, eau-forte. — M. HANS THOMAS : *Costumes pour la représentation de la Tétralogie à Bayreuth* : Leipzig. Breitkopf et Haertel.

 *A Carrière du maréchal Suchet, duc d'Albufera*, livre recommandé à tous ceux qui veulent se convaincre de l'infamie des gloires de l'Empire ! L'héroïsme espagnol, bien que traité à tout chapitre de brigandage, et l'histoire de la prise de Tarragone, écrite par le comte de Toreno, bien que qualifiée d'injustice par un auteur qui a l'air de trouver insolents et impertinents et cet héroïsme et ses historiens, en reçoivent un nouvel éclat. Il faudrait pourtant une fois en finir avec cette super-

stitution de Napoléon et des généraux de l'Empire et commencer à s'apercevoir que les vrais héros sont du côté de l'Espagne et de l'Autriche! Entre le Bonaparte et l'Archiduc Charles, pour tout chrétien réellement conséquent avec sa foi, pas d'hésitation possible, je dirai même pour tout honnête homme simplement. En 1870-71, les Français rugissent de ce que leurs francs-tireurs soient traités par les Prussiens comme les Français en Espagne en agirent avec les guerillas, et, chaque fois qu'ils parlent de l'Année Terrible, ils s'étonnent qu'on leur sorte Napoléon! Il faudrait pourtant un peu de logique. Quant à cette guerre d'Espagne, le maréchal Mac-Donald lui-même ne murmurait-il pas « qu'elle avait sa source dans la déloyauté, ce qu'on nomme politique lorsqu'elle vient de très haut ». Pour ce qui est du général Suchet, je ne crois pas qu'il sorte *grandi* de ce livre qui retrace sa *carrière*: car sa carrière apparaît l'unique raison d'être de sa vie. J'accepte volontiers les leçons d'énergie, mais toute dépense d'énergie se doit à une bonne cause et toute force mal employée nous est un sujet de chagrin. M. François Rousseau doit cependant être loué pour la patience de son labeur et ses efforts pour être impartial! S'il n'avait pas tenté ces quelques efforts, jugez un peu de ce que nous aurions entendu! Encore une fois: livre à retenir dans le compartiment spécial de la Pharmacie morale, sous la rubrique Guerres de l'Empire, au casier Vomitifs de la gloire napoléonienne. Et d'autant plus qu'on nous vante les merveilles d'administration et la sagesse du maréchal, en tant que gouverneur de l'Aragon!



Tenez, tout de suite après ce livre, reprenez ces

Barbares et Bandits de Paul de Saint-Victor, dont la maison Calmann-Lévy nous donne, ainsi que des *Hommes et Dieux*, une réédition ! Quels beaux cris de haine, malgré la rhétorique qui ne pouvait pas n'y point présider, étant donné Saint-Victor ! J'avais beaucoup admiré Saint-Victor autrefois, j'ai tenu à le relire. Il m'avait appris, aux jours de collège, le charme des pluies de petites phrases courtes, hachées menu, que Victor Hugo sous l'Empire mit à la mode, des accumulations de comparaisons comme à tort et à travers, des rapprochements les plus inattendus et des citations sans souci chronologique, tel par exemple que citer Byron à propos de Manon, ou rapprocher Manon et Ondine, mêler les mille et une nuits et Swift, parler d'ombres chinoises à propos de la Grèce, et fourrer l'antiquité à toute sauce. Depuis lors, on a tellement abusé de ces procédés et l'on en a tiré des effets de blague si divertissants, que le sérieux et la satisfaction dont Saint-Victor fait preuve en l'employant, nous paraissent un peu vieux jeu et comportent quelque fatigue. Et puis, ces articles qui vous jettent de la poudre aux yeux à propos de tout, ont été dépassés presque tous par des études d'une si belle documentation. Les articles sur les premiers rois de Prusse nous paraissent aujourd'hui bien superficiels, après les beaux livres de M. Lavisse, et l'on finit, à certains moments, par partager un peu le dédain des Goncourt pour cet esprit qui accepte toujours les idées toutes faites et se contente de les revêtir d'un merveilleux manteau de rhétorique. Ce qu'il m'avait appris encore autrefois : c'est à chercher les racines d'un chef-d'œuvre à travers toute sa généalogie, à le poursuivre dans ses transformations à travers les arts, chez les peintres, les sculpteurs, les musiciens, à se préoccuper des por-

traits de héros et de grands hommes, aussi bien que des documents écrits qui les racontent; enfin il donne l'exemple du soin avec lequel il faut éviter de rendre l'érudition ennuyeuse: seulement il tombe parfois dans l'excès contraire: à force de la rendre avenante, il pourrait faire douter d'elle. Ce vieux bénisseur de Victor Hugo lui écrivant qu'on entreprendrait un volume uniquement pour le plaisir de lui inspirer un article, n'avait cependant pas tort, et je comprends que l'ambition d'un écrivain d'il y a vingt ans fut l'article de Saint-Victor après celui de Barbey d'Aurevilly, comme elle doit être aujourd'hui celle de l'article de Maurice Barrès ou de Léon Daudet. Peut-être qu'aujourd'hui même, puisque l'on doit toujours chercher à s'accroître, d'aucuns, dont je suis, auraient à aller chercher de nouveau dans ces livres la guérison de leurs longues périodes. Mais, pour ma part, j'y tiens tellement, à mes longues périodes! elles sont si bien selon ma tournure d'esprit. Du reste, il y a pourtant mieux à trouver dans *Hommes et Dieux* et dans *Barbares et Bandits*, que des procédés de rhétorique, de jolies phrases et qu'un style alerte; *la Cour d'Espagne sous Charles II*, une centaine de pages justificatives de Ruy Blas, demeurera le chef-d'œuvre de Saint-Victor et peut-être un chef-d'œuvre tout court.



Un nouveau volume où M. Victor Bérard essaie de dénouer un autre nœud gordien de ce tissu de nœuds gordiens qu'est la question de d'Orient. On retrouve dans ce livre sur les *Affaires de Crète* le même art de subdiviser les difficultés, de désenchevêtrer et d'extraire une à une toutes les ficelles qui, réunies, forment la corde nouée, de telle sorte

qu'à la fin du volume, au lieu du nœud, il n'y ait plus que quatre ou cinq ficelles, bien sagement étalées les unes à côté des autres. Comme les précédents, ce livre est un modèle de méthode, de plan, et un composé d'excellents chapitres, qui tous renferment, à côté de pages nécessaires, des pages *nécessaires et belles*. A tant étudier les complications orientales, une certaine dose de scepticisme et d'ironie nécessairement s'acquiert et l'on ne retrouvera plus ici la flambée d'indignation et le discret attendrissement, d'autant plus communicatif qu'on le sent celui d'un homme fort, qui fait tourner d'une main si fiévreuse les pages effroyablement ensanglantées de la *Politique du sultan*. Passablement tragiques encore, les choses prennent plutôt ici une allure de haute comédie, et l'incendie et le meurtre de la part de chacun, avec cette réciprocité continue, prennent dès lors un caractère assez indifférent : il n'y a plus de victimes, il n'y a plus de bourreaux, tout le monde l'est à la fois. Sur ce fonds assez mouvementé, ce semble, se joue la haute comédie diplomatique du concert européen, et des intérêts et des hypocrisies diverses.. Non ! ce qu'on sort des livres de M. Bérard, fiers d'appartenir à quelqu'un des grands états de l'Europe Occidentale ! Parlons-en de notre fameuse civilisation !



M. Bérard a des passages assez durs pour les Autrichiens. Que M. Goluchowski ne mérite dans ces affaires de Crète nulle sympathie : d'accord. Que les pauvres marins autrichiens se soient montrés à la Canée ce que sont les hommes du peuple autrichien partout ailleurs que chez eux : empruntés, sans réflexion personnelle, passifs et machinaux, organismes déterminés dans tous leurs actes par

l'obéissance passive que leur imposent les cadres administratifs rigoristes et surannés, dont l'étroitesse chicanière, au sentiment de l'étranger, est tempérée dans leur pays par beaucoup de bonne grâce et la douceur de vivre ambiante : d'accord. Mais il faut laisser à l'Autriche quelque mérite cependant, même à sa politique, qui a des circonstances atténuantes et qui dans un autre dédale de difficultés se comporte à tout prendre plutôt avec quelque sagesse. Où je trouve cette justice bien rendue (peut-être trop, ce qui n'est alors plus assez bien non plus!) c'est dans le livre du Résident de France à Tunis, M. René Millet (qui, entre parenthèses, me semble aussi écoper au tournant de l'une en l'autre page de M. Bérard), livre que j'ai eu la curiosité de relire après la tétralogie de M. Bérard sur *l'Hellénisme*, la *Macédoine*, la *Politique du Sultan* et les *Affaires de Crète* qu'il a précédée, je crois, de longtemps.

Ces *Souvenirs des Balkans* forment, à peu de choses près, un livre qui pourrait se qualifier de classique. Il n'y a qu'un malheur, c'est qu'il y manque précisément les Balkans ! On a l'impression que l'auteur est fort peu documenté sur la Bulgarie et la Roumélie, pas un indice typique, un détail précis prouvant qu'il les ait traversées, ainsi qu'il l'a fait de la Roumanie. Très bien documenté en revanche il l'est sur la Serbie et les côtes de l'Adriatique, encore qu'il paraisse ignorer aussi le saint Monténégro et la féodale Albanie, et il a, par conséquent, une tendance marquée à déduire d'observations faites en Serbie des généralisations, qu'il croit applicables à toute l'étendue de la péninsule. Enfin, la Roumanie (Valachie et Moldavie) y devrait occuper plus de place. Voulez-vous un exemple d'un chapitre qui justifie pleinement le reproche de tirer pour toute la péninsule des conséquences de

prémises exclusivement serbo-macédoniennes, vous n'aurez pas à chercher longtemps, prenez la caractéristique, que donne du sol, de la complication et de l'enchevêtrement de montagnes de la péninsule, M. René Millet. S'il eût connu les vrais Balkans *de visu*, il leur eût certainement accordé ces aspects nus, ces arêtes vives, ces grands ensembles décoratifs et théâtraux qui manquent aux montagnes de Serbie, Bosnie et Monténégro, ces vastes partis-pris classiques, tel celui du volume même, et il se fût certainement représenté fort bien un jeune général, quelque Skobelef de l'avenir, montrant de leur cimes soit la double plaine de la Roumanie et de la Bulgarie danubienne, soit le chemin de Constantinople. De même sa caractéristique de l'auberge jougo-slave est certainement inapplicable à la « Kört schma » roumaine ou bulgare : j'en ai fait l'expérience moi-même. Cette réserve établie, quel beau livre à signaler, à lire et à relire, un des solides et copieux livres de voyages de la maison Hachette, qui, s'ils n'épuisent pas tout le sujet, du moins le balafrent de lueurs, le percent de part en part, le minent à grandes trouées de lumière ! Certainement il peut être considéré comme la base ou tout au moins la pierre angulaire d'une collection de livres français ayant trait à la péninsule des Balkans. Un livre semblable encore, de tous points parallèle, mais rayonné de Bucarest, Sofia et Constantinople, au lieu que de Belgrade, Uskub, Salonique et Sara Jovo, et alors le monument serait complet, la matière épuisée, tout au moins en ses lignes générales.

Une piquante observation : les allures classiques du moule où M. René Millet a versé toutes ses observations et qui détonnent si bien avec ces dernières ! Accommoder, par exemple, en prosopopée la vieillisse mal peignée du Danube retombé à l'enfance

boueuse ne manque pas de piquant. Il y a, du reste, entre les lignes et même dans les lignes de certains paragraphes, des trésors d'ironie, que sont capables de savourer ceux-là seulement qui connaissent à fond les choses qui la peuvent provoquer, autrement dit qui ont aussi séjourné dans la péninsule. Les quelques dix lignes vécues, où l'auteur met en scène le guide roumain « qui prend en pitié votre allure pesante; et qui achève de vous mépriser, si vous ne faites pas sauter là-haut quelques bouchons de champagne », la politesse sommaire et pourtant affable avec laquelle il indique que le jeune état sut « galamment perdre des provinces », ou bien son émerveillement « de la bonne tenue des troupes et de la prospérité des campagnes », il me suffit de ces quelques indications, pour que j'aie la très nette intuition que M. René Millet eût parlé de la Roumanie aussi magistralement qu'il le fait de la Serbie et de la Macédoine, et cela me chagrine d'autant plus qu'il ne l'ait pu ou voulu! Et combien davantage encore je regrette l'absence absolue d'au moins quelques aperçus semblables sur Janina et Scutari, Cetinje et Sofia, le vrai Balkan et la Roumélie.

Certains aspects historiques d'ensemble, les synthétiques visions retrospectives résumées depuis le Blocksberg de Bude par exemple, autrement complètes, parce qu'il est plus facile de se promener dans les livres que dans des montagnes dénuées de routes, en revanche nous apparaissent marquées d'une estampille de « définitivité », telle que ce remarquable travail leur doit pour beaucoup de former un si beau livre. Puis-je exprimer en revanche que la « question du Bosphore » me paraît plus sophistiquée qu'exposée? L'auteur m'y produit l'effet d'avoir été forcé, à ce chapitre contre son gré : il aurait dû être la clef du livre, et M. Millet manquait peut-

être d'éléments d'observation personnels, d'un matériel de documents qui ne se réunirait que par un long séjour diplomatique à Constantinople et sans doute aussi à Athènes, à Londres et à Pétersbourg, s'il s'agissait réellement de forger cette clef. Ou bien n'avait-il, de par sa carrière, pas ses coudées franches?

C'est son secret et nous n'avons même pas le droit de le lui demander : c'est sans doute pour avoir eu conscience des objections, dont j'ai soulevé quelques-unes ici, que ce livre si solide, qui n'est pas un simple récit, s'appelle modestement *Souvenirs* (mais à tort) *des Balkans*. Je lui eusse préféré, en le complétant un peu, son titre primitif de quand il paraissait à la *Revue des Deux-Mondes* : *Du Danube à l'Adriatique* et j'eusse ajouté « *et à l'Archipel* ».



Franchement, s'il est de mode, dans certains milieux de mes camarades français et belges, de simuler quelque mépris de renard aux raisins trop verts en parlant de raisons commerciales d'une tenue aussi digne que la *Revue des Deux-Mondes* ou la maison Hachette, il n'en est pas moins vrai qu'il faut s'adresser là, si l'on veut trouver sur un sujet quelconque un bon manuel de vulgarisation ou quelque sérieux travail documenté et résumé avec conscience : tel le livre de M. René Millet, tels aussi les deux volumes de M. de la Sizeranne sur l'esthétique anglaise. Pourtant à tous deux je trouverai encore une lacune assez grave à mon sens.

L'étude sur la peinture anglaise obéit à un tel besoin de concentration et d'abstraction essentielle qu'elle en devient parfois injuste, parfois incomplète : des personnalités aussi importantes que celles de Walter Crane y disparaissent sous une simple mention

flatteuse, mais pourtant dédaigneuse. Dante Gabriel Rossetti n'est pas mis à son vrai rang. D'autre part, je me refuse à ne pas trouver des caractères anglais assez marqués dans les œuvres de MM. Whistler, Sargent, quoique américaines, et surtout Brangwyn pour ne pas les faire figurer dans l'école anglaise, sinon au même droit qu'un Watts ou un Burne Jones, au moins à aussi bon titre que M. Millais et surtout M. Herkomer! Il ne faut pas oublier que l'anglais est le maître du monde; par conséquent, quoi d'étonnant à ce que M. de la Sizeranne eût pu ajouter à ses rubriques de l'art mythique, chrétien, académique, de l'histoire, de la légende, du genre et du portrait, celle-ci encore, le paysage. Il s'est expliqué à propos du paysage qu'il a volontairement exclu, mais ses raisons ne sont pas suffisantes, puisqu'elles ne tiennent nul compte de ces spécialités des paysagistes anglais : la mer et les colonies. Dès les premières pages, je trouve, du reste, chez M. de la Sizeranne des exclusivismes, des *a priori*, qui ne me paraissent pas fondés. Je prétends, par exemple, qu'il existe aujourd'hui aussi une peinture allemande et je défie n'importe qui de se croire en France avec Bœcklin. Mieux, je prétends qu'on sera davantage en France avec Millais, Leighton et même Alma Tadema qu'avec Menzel ou Lenbach. Et, si nous prenons tous les satellites et élèves de Bœcklin, Stuck, Sandreuter, Steinhausen, Hans Thoma, et même le détestable Klinger, Otto Greiner, Sattler, tel paysagiste comme M. Palmié, l'impression de dépaysement est complète. (Un détail minime à relever à côté dans cette première page : MM. Brozik et de Payer ne sont ni l'un ni l'autre hongrois : le premier est tchèque, le second autrichien.)

Dans le volume sur Ruskin, d'une telle abondance de renseignements, de citations, et d'une telle sagacité de synthèse, je souhaiterais, pour illustrer toutes

ces théories, quelques exemples qui doivent se trouver facilement chez Ruskin, tirés non point de la nature, mais de l'art, de l'œuvre de tel ou tel maître, et peut-être un chapitre entier, consacré à l'examen des préférences de Ruskin, non pas en art, mais dans l'histoire de l'art. Si je puis à peu près déduire de ce livre quelles elles doivent être, je serais pourtant bien curieux de savoir comment Ruskin s'exprime sur Giorgione, Bellini, Carpaccio, Titien ou Véronèse, voire même sur M. Burne Jones ou bien M. Whistler, sa bête noire. Bref, à tant faire que de consacrer un fort volume à l'œuvre d'un homme qui certainement le mérite, qu'importait une cinquantaine de pages de plus; or je les souhaiterais, et sur ce sujet : une revue des jugements de Ruskin sur les artistes préférés dont, paraît-il, on l'accusait de changer avec quelque versatilité.

Telles les deux lacunes que je voudrais voir disparaître de ces livres si bien raisonnés et distribués, pour m'en estimer heureux, comme depuis longtemps je ne l'avais été d'aucun livre de critique d'art. Les noms d'artistes français qu'il arrive à M. de la Sizeranne de produire sont parfois pour m'étonner : on rencontre les noms de MM. Bouguereau, Rochegrosse, dont franchement je ne saurais estimer que certains dessins, certaines études, mais aucune œuvre; et je me demande avec terreur si dans un livre parallèle sur la peinture française, il n'irait pas jusqu'à leur consacrer quelques pages? Cette inquiétude du reste n'obscurcit longtemps aucun des lumineux chapitres auquel devra nécessairement se référer désormais quiconque s'intéresse aux choses d'Angleterre, et qui sont une bonne fortune autant pour l'artiste qui y est expliqué que pour le lecteur.



Le *Barthélemy Menn* de M. Baud-Bovy est une petite étude, concentrée et sobre, qui se veut un peu trop « scientifique », mais extrêmement remarquable. Le grand peintre trop méconnu, qui y revit tout entier, caressa une utopie de système d'éducation rationnel, moins sympathique que sa peinture, et que le mérite de M. Baud-Bovy est d'avoir rendu très clair à un chacun : ce système a contre lui de faire totalement abstraction de la notion de péché, de chute, de mensonge; il est inapplicable à des enfants vicieux, ou menteurs, ou hypocrites, etc. Pour en profiter avec succès, il faudrait être une sorte d'*ange laïque*, ce qui est déjà un non sens, sans compter que, même laïque, un ange, disons un enfant absolument pur, honnête, probe, intelligent, etc. peut tout aussi bien se prêter avec d'égales chances de succès à quelles expériences pédagogiques on voudra. Toutefois, je me hâte d'ajouter que mon esprit (et l'expérience me donne raison, je crois) n'arrive pas à concevoir comme bonne une éducation autre que religieuse. Il va sans dire, du reste, que d'emblée je préfère la partie de cette brochure consacrée au peintre. M. Baud-Bovy ne s'est risqué à donner idée par sa description que d'un seul tableau de Menn; or, je ne le connais pas. Pourtant je serai bien près d'affirmer que certainement il n'y a plus rien à ajouter, à propos de cette œuvre, à ce qui là en a été dit en une forme d'une réalisation plastique absolue.



C'est étonnant ce que règne aujourd'hui la confusion des genres et tout autant la confusion des arts. Je ne regrette rien, mais je constate. Si je vais aux tableaux, des prétentions musicales: symphoniques, chromatiques, majeures, mineures, etc.,

m'accueillent ; si j'ouvre nos poètes, j'assiste plus à des défilés de vagues décors puvis-de-chavanniens, moins la ligne, j'entends plus de vagues musiques en sourdine, à la cantonade, de la musique entendue dans un état de demi-rêve, que je n'ai réellement l'impression de ceci : une pensée à elle-même évidente, rendue aux autres évidente par les mots seuls, l'évidant jusqu'à épuisement de sa matière. Voici par exemple *Renaissance* de M. Edouard Ducôté, un poète clair entre tous et qui, à traduire Ausone le bordelais, a appris à garder latine sa pensée et son expression. Mais pour être claire, sa poésie ne se dévide pas moins devant mes yeux en belles aquarelles lumineuses, telles qu'on les rapporte nécessairement de la Rivière. Ses vers au reste sont pleins d'évocations des toiles classiques : architectures du Véronèse, ports de Claude, fonds de Poussin, tout cela modernisé par des notations de fleurs, dont on ne sait que de hier les noms, et je me complais à cette clarté et à ces couleurs. Il vibre là, blonde, ambrée, parfumée, une sérénité douce et reposante, comme une arrière lueur rosée et mauve de crépuscule classique. Aussi bien ce volume de vers libres, où le brusque hasard seul amène la rime, mais où de molles et voluptueuses assonances émoussent toutes les aspérités, ouatent la mesure, n'est-il pas en grande partie rapporté d'Italie ? Toute cette première portion que titre spécialement ce mot prometteur de *Renaissance*, deux vers me semblent le mieux la résumer, — ce cri d'abord que poussent aujourd'hui tant de jeunes hommes, qui en notre siècle de paysage s'avisent pour la première fois de la nature :

Il y avait un ciel que nous ne voyions pas !

et cette belle impression amoureuse :

Je suis si près de toi que je touche ton âme !

Pour donner une idée de la manière de M. Ducôté, je citerais volontiers ce Mars délicat et frileux, la plus charmante peut-être de toutes les aquarelles si élégamment réunies. Poésie de longue haleine, le *Songe d'Homère* est construit tout entier sur cette douloureuse observation, formulée pour la première fois et sur elle-même « dans sa nuit » par l'infirmes poète M^{me} Bertha-Galéron de Calonne : que les aveugles dans leur sommeil voient en rêve. Et pour prouver à M. Ducôté avec quel soin je l'ai lu — parce que j'y avais du plaisir, je relèverai dans son Epître d'Amalfi à René Boylesve la faute de français « route peu *passagère* », qui ne saurait aucunement se dire pour peu fréquentée, surtout dans des vers *libres* qui, par conséquent, n'ont plus droit à la tolérance d'aucune licence poétique. La *Navigation miraculeuse* retrace un épisode de la vie de Saint Brandanus d'Irlande, l'ancêtre de la *Divine Comédie*, avec un peu des couleurs que M. Ary Renan prête aux même légendes, quand il s'en inspire. *Simpluce*, enfin, nous livre un peu davantage encore de la personnalité si attachante et sympathique de l'auteur, un tendre, un modeste et un serein, d'un talent, quoique plutôt anthologique, de la lignée naturaliste et mélodieuse des Delille et des Saint-Lambert, autant qu'il est possible de leur ressembler de nos jours et sans ennui.



Quand je disais que les chansons flamandes de M. Max Elskamp *criaient après* l'illustration ! Les voilà ces *Enluminures* désirées ! Quels petits bijoux,

la plupart de ces *bois* dont l'auteur est aussi heureux que de pouvoir lui-même enrichir, compléter sa poésie, car l'alliance est si intime ici entre la typographie et la gravure, la poésie et l'illustration, que l'une n'irait sans l'autre. Il y a dans le nombre un petit rectangle où des maisons provinciales béent sur une petite place benoite, remplie par un carrousel et ses voitures, que j'estime réellement une merveille, minuscule, mais une merveille; et un port avec des pêcheurs à la ligne, des sirènes dans les vaguelettes, une nacelle et deux cerfs-volants; et puis encore, une grosse ampoule de cloche dans sa cage de charpente et le bout de l'échelle par où l'on y ascend, qui ne cèdent pas de beaucoup à l'amour de petite place. Et le fleuve donc, où passent des bateaux, avec sa bordure de dunes et son moulin à vent, et la vieille à sa table à ouvrage, poussée vers la fenêtre, et l'apiculteur aux petits soins devant sa ruche d'abeille, chacun de ces petits riens est un tout, et quel tout, vraiment toute une synthèse de vie d'autrefois recluse et claquemurée dans l'enceinte d'une vieille bourgade médiévale et drôlatique du pays de Breughel-paysan. Et la poésie? Mais j'en ai parlé, puisque dit combien adéquates les chansons à leurs parures: même simplification en quelque sorte héraldique, même caractère rude et xylographique. Et ainsi l'unité est telle que le livre entier dans son ensemble est une œuvre d'art aussi bien pour les yeux que pour l'esprit, c'est un divertissement d'érudit et de bibliophile, qui unit au sentiment populaire le goût des belles choses.. Un peu de musique naïve de grosses notes carrées sur une seule portée rouge ou jaune, sans accompagnement, et le régal serait complet.



Elle, la *Forêt Magique* d'Yvanhoé Rambosson, recèle une magie plutôt musicale; elle bruit douloureuse ou énergique, tempêtueuse ou dorée de soleil, et j'écoute sa multiple harmonie plus charmé qu'attentif: cette musique prête au rêve, point à la spéculation; elle est plus une ambiance chantante qu'une enchanteresse; magique, point magicienne. Mais il y a, aux dernières pages, une tombée de pluie, dont j'ai été tout rafraîchi et délicieusement émerveillé: je ne crois pas que Rambosson ait jamais surpassé ce morceau sur un thème verlainien sinon de Verlaine, mais comme il arrive à ce grand pillard de Wagner d'amplifier Raff, Mendelssohn ou Schubert. Du reste, de cette vibrante forêt je n'ai su que les *bonnes feuilles*, elles seules ont chanté à mon amitié le cœur de mon poète ami: s'il en est d'autres, pourquoi donc en parlerais-je?



Et voici *l'Hérésiarque* de Mazel. Avant de le lire et d'en parler, j'ai voulu reprendre tous les précédents drames du laborieux maître-mosaïste: j'ai eu très tort, et cette fois je ne veux et peux plus célébrer la magnificence gemmée des mots, la poésie des phrases, et tant de détails forts ou exquis, d'abord parce qu'il y en a ici moins, ensuite parce que, à la longue, les caractères qui font bascule en coup de théâtre sous un simple regard de femme, et cette interminable répétition de la courtisane fatale, aux pieds de qui tombent tous les hommes: clercs ou laïcs, chevaliers ou poètes, barbares ou civilisés, qui impose silence de son seul aspect à tout un concile: Impéria, Eudoxie, Astéria, cette hantise continue du rôle pour Sarah Bernhardt, deviennent tout à fait fatigants, et plus encore l'indiscontinu jeu

de cette femme, ce trop facile jeu de séduction, auquel il est si incroyable que les héros de Mazel se laissent prendre, qui se déclanche en toute circonstance critique d'un bout à l'autre du *Khalife de Carthage*, par exemple, et dure encore tout le présent drame.

Que Mazel lui-même soit juge : la tête pleine de son œuvre passée, me voici attablé à cet *Hérésiarque*. Au fur et à mesure que se tournaient les pages, je prévoyais tout, je reconnaissais un à un, chaque procédé, chaque truc, les habitudes, les ressources, les tics, le fort et le faible de mon auteur, de ses hommes qui n'ont rien de plus humain que les côtés par lesquels les tiennent les femmes, et loin que de me réjouir de posséder si bien la mazélienne conception du beau scénique, cela m'a singulièrement énervé d'abord. Puis, ensuite, j'avoue, l'énergie du drame a fini par me maîtriser et j'ai humé avec bonheur ici et là sa bonne odeur de scolastique, pas encore assez âpre à mon gré. Mais dans cette première moitié du volume des invraisemblances de minutie — et même en suffisante quantité, — et la hantise du conventionnel théâtral cru obligé, — comme si nous n'avions pas eu Wagner, Ibsen, et Maeterlink, m'ont gâté le plaisir que j'attendais de ma lecture, et j'ai eu soif, affreusement soif d'une vérité qui ne fût pas rien que dans les attitudes, les vêtements, la gesticulation forcenée, et le décor tour à tour à la Jean-Paul Laurens, à la Rochegrosse ou à la Brozik, mais profond dans les âmes, « et la soif nous altère d'entendre sous le cliquetis des paroles, le cri d'une âme qui vit et qui souffre ». Elle a fini pourtant par jaillir en quelques scènes, cette vérité, par jaillir en éclair au choc quand même étourdissant de ces toujours mêmes types, les jeunes gens comme les

femmes, et souvent moins que des types: une simple défroque très brillante, un costume très riche sur un mannequin articulé selon la marque de fabrique connue !

Et me voilà consterné de lire maintenant, si sévère, mon écriture pour Henri Mazel que j'aime tant aussi. Mais franchement, l'érudition d'à côté — moindre du reste ici que dans d'autres volumes et que je regrette. — puisque me voilà réduit à reprocher à cette érudition à la fois d'y être au lieu d'autre chose, et cette « autre chose » n'y étant pas de n'y être alors pas assez, elle. — les finesses bénédictines qui font sourire d'approbation et désarment les initiés, et quelques grâces de rat de bibliothèque sensibles seulement pour d'autres rats comme moi, qui le suis aussi aux jours de pluie et aux veillées d'hiver, ne compensent à vrai dire pas l'absence d'un peu de saine vraie nature.. Il est des heures de fringale où toutes les orfèvreries du monde ne remplacent pas une bonne livre de viande saignante sur l'étal d'un boucher, une livre de vraie humanité, chair, nerfs, sang et os, taillée par un Shylock dramatique dans de la vie réellement viable ou vécue. Or, avant les dernières scènes, nous ne la trouvons pas cette vie, sans compter qu'au-paravant le rat de bibliothèque n'est pas toujours satisfait des menues compensations qui lui sont offertes plus parcimonieusement qu'autrefois : ainsi, il n'aime pas les ascètes délabrés et austères, les saints religieux médiévaux, tels que Déodat, qui parlent aux jeunes prêtres de leur pureté et même de leur beauté; les vieux moines voient plus clair et plus aigu; il n'aime pas les paysans qui répètent à satiété, du fond toujours de leur moyen âge : « Patience! patience! » comme le révolutionnaire Patience du *Mauprat* de George Sand; il n'est pas content non plus de la

façon dont germe l'hérésie (et, au fait, comment y germe-t-elle?) dans le cerveau de cet Hérésiarque mou du côté de la femme comme un vulgaire Loyson ! Comme dans l'*Évangéliste* de Daudet, par exemple, le germe est mieux indiqué et tout le travail d'intoxication sensible. Mais la tête de l'écolâtre Victorin n'est pas assez dès le principe raisonneuse, et *logique dans le faux*, une fois le point de départ accepté, et coriace ensuite. Ses hérésies sont là pour le besoin de la cause, au fond sa vraie hérésie, la seule qui intéresse vraiment Mazel, c'est la femme : ce Savonarole tourne au prêtre marié ! Des pièges trop grossiers suffisent à l'induire en orgueil, et il y en a trop ; un seul bien développé eût mieux valu, eût été plus consistant. Pour ce qu'il y a pluralité de motifs de départ, il n'y a point de départ net, le ferment hérétique reste tout à fait vague ; comme ces points de départ, au contraire, sont nets, chez Wicklef, Hüß, Luther, Calvin ! Si, d'autre part, Victorin se met à raisonner (trop tard), alors, au contraire, il procède par sauts, par écarts trop grands : toute cette marche aux pires, aux dernières hérésies n'est pas non plus assez graduée, trop tôt elle devient forcenée ; les emportements devant le concile, tout subits qu'ils dussent être comme d'un homme qui perd la tête, devaient être mieux préparés, c'est-à-dire qu'on devait prévoir qu'il perdrait la tête, puis, par la suite, il y avait assez de motifs indiqués pour rendre enfin fou furieux Victorin ; aucun n'est pertinemment signifié, n'est psychologiquement développé ; et il y a des épisodes d'à-côté qui demeurent énigmatiques sans raison et dont alors l'utilité échappe : l'empoisonnement du petit page-échanson par exemple. Enfin toute cette psychologie d'hérésiarque manque de subtilité non seulement, mais parfois est trop grossière ; c'est peu l'expliquer ou le rabaisser beaucoup que de montrer

sans cesse la femme derrière lui. Pour avoir pensé à Héloïse et Abailard bien plus (quoique pourtant encore aussi) qu'à la dialectique retorse de Jean Hüß, et plus loin aux fantaisies impériales de Jean de Leyde, cet hérésiarque néronien, pleurnicheur, puis haineux, manque d'un je ne sais quoi que j'aimais — artistiquement — fort dans celui de la *Nichina* de Rebell, un certain côté braque, inconscient, Savonarole automatique, énergumène, illuminé, ardent et point volontairement imposteur, (du moins qui, à un moment donné, a cessé de l'être à force d'entrer dans la folie), qui est mieux celui de l'hérétique que tout autre, que tout autre sauf un...

Mais, celui-là, Mazel l'a admirablement saisi et rendu, et il a atteint, en le rendant, parfois à des accents shakespeariens et aussi, çà et là, à des faits et gestes : l'invincible besoin de haine, l'irrésistible poussée de haine, l'aveuglement de haine de ceux que le ciel laisse se perdre, qui envahit l'hérésiarque aussitôt qu'il se sent convaincu et n'en veut convenir. Voilà le vrai Mazel! celui qui devrait renoncer à tout le bazar de vieille friperie romantique : *dies iræ* à la cantonade, processions, cris de *Noël! Noël!* qui rend ses pièces des sortes de grands opéras, où le drame intérieur est étouffé sous le clinquant, et où l'éblouissement des yeux nuit au recueillement de la pensée.

Somme toute donc, resaisissons-nous au milieu de toutes ces gênes, insatisfactions et surtout irritantes demi-satisfactions, et concluons : cet hérésiarque ou bien raisonne trop pour le charnel qu'il est, n'est pas encore assez la proie de ses sens, ou bien ne raisonne pas suffisamment et trop à tort et à travers, sans évidente logique dans l'erreur, pour le docteur qu'il veut être. Il y a, je sais bien, pour échantillon historique d'un tel odorant le fagot, Abailard, mais Abailard était justement le seul qu'il ne fallait pas trop prendre pour

modèle : c'est un hérésiarque à l'eau de rose d'alors, il aveulit le type, avec lui nous tombons bien plus bas que Jean Paul Laurens et même Rochegrosse et même Brozik, nous rencontrons... Bouguereau! Un hérésiarque noir tout en replis sur lui-même, se mouvant atrabilaire et songeur dans les gris et les verts mouillés de Bohême et de Souabe, sur le chemin boueux de Prague à Constance, m'eût mieux plu que cet éclat, cette fulgurance avignonnaise et provençale. Si Mazel, d'autre part, voulait les guerres de religion, les anabaptistes, les adamites, il pouvait trouver mieux que ce qu'il nous a donné : rappelez-vous soit Procope et Ziska, soit ce sinistre fou de Jean de Leyde, et alors il fallait que tout fût rouge et noir, du sang et de la suie n'avaient que faire de tout cet or. (Dans cet ordre d'idées, relire Agrippa d'Aubigné eût été bon.) Mais voilà, Mazel a voulu peut-être synthétiser tous les hérésiarques, du moins ceux de l'époque de la querelle des universaux qu'il avait élue, et puis être né près du théâtre de la guerre des Albigeois lui traçait sa voie. Mais alors comme sa synthèse sent le rajustage! Comparez la synthèse de tous les hommes de génie de notre temps dans l'*Astre noir* de Léon Daudet! Est-ce uniquement la faute de la forme dramatique si nous avons ici de belles pierres juxtaposées sans ciment. La « construction apparente », qui est si agréable en architecture et en art décoratif, me déplâit dans l'œuvre littéraire où les personnages sont si richement vêtus : on voit les coutures des âmes, alors que les corps portent des costumes de vingt mille francs. Pas logique. Cela me rappelle encore Rochegrosse que j'ai vu en plein air, dans un jardinet de Paris, copier minutieusement des accessoires gallo-romains soigneusement refaits d'après les originaux des musées et artificiellement patinés (alors que la rouille des siècles n'avait justement rien à voir dans

ce cas), mais surtout les copiant à Paris, donc en avril, à l'ombre, pour un tableau dont l'action se passait en été, au soleil dans le Midi !



Au sortir de ce moyen-âge terrible qui hante l'imagination amoureuse de spectacles de Mazel voici que je tombe dans le prophétique avenir, non moins traversé de sinistres clartés, dans la simplicité brutale, et les âpres décors incendiaires de ce grand poète qui s'appelle Emile Verhaeren. Je trouve dans ces *Aubes* enfin le morceau de viande crue de ma fringale de tout à l'heure, de la vraie vie et de l'action neuve sinon renouvée, et des paysages brossés avec cette saine largeur moderne dépouillée de toute la convention et la minutie « tapissière » romantiques. Et pourtant dans ce brusque troisième drame d'une trilogie dont j'ignore par malheur les deux premiers, quel grand souffle shakespearien passe aussi, prose et vers pêle-mêle, mais point rapetissé par une conception de la scène, décor, plantation, figuration et défroque qui tienne du grand opéra.. Ici, la scène c'est le plein air; les héros des masses entières, sinon un homme incarnant une idée, le tribun Hérénien, avec une fougue et une énergie qui lui permettent de maîtriser ces masses ou de les ruer, toutes puissantes, à la réalisation de son rêve. Je suis un peu embarrassé pour parler dignement d'un tel livre, par mon ignorance des *Campagnes hallucinées* et des *Villes tentaculaires*, je « tourne donc court sur la morale » (Saint-Simon) et dis à M. Verhaeren au revoir à plus tard et ailleurs où je pourrai discuter sa thèse ou son rêve à loisir après supplément d'informations; ici je n'ai voulu que saluer la dernière œuvre du poète,

qui, certainement, à nos yeux étrangers, fait le plus d'honneur à la Belgique.



M. Antoine Kaiser, sans en être pourtant à ses débuts, apparaît un nouveau venu dans la tradition des graveurs monumentaux qui, partie de Piranesi, aboutit dans notre siècle à Méryon, Delaunay et Bernard Mannfeld. Après avoir pris ses grades savamment, et avec déjà de hardies expansions de personnalité, par les planches successives, toutes supérieures la suivante à sa précédente, de Dürnstein, de Runkelstein, du château de Tyrol, il passe tout à coup des burgs et ruines historiques de la Monarchie Austrienne aux cités et nous donne en un chef-d'œuvre — il n'y a pas à hésiter sur le mot — le cœur de Prague, soit la place de l'Hôtel de ville avec la Tinsky-Chram. Comme mise en scène, c'est d'un aussi grand effet que les meilleurs Mannfeld, mais autrement distingué ! De l'art de graver de MM. Mannfeld et Kaiser j'infère, sans que les dimensions des cuivres du second soient moindres que celles du premier, comme la différence qui se constate de la couleur à l'huile à l'aquarelle, c'est-à-dire que M. Mannfeld paraît lourd, empâté, copieux, haché menu, auprès de M. Kaiser, tout nerveux, tout élégant, tout vibrant, tout en éclairs et en balafres ; l'un laboure le cuivre, le herse, le sillonne, y peine, y sue sang et eau ; l'autre l'égratigne, le déchire, l'incise avec des jeux de main d'une élégance féminine et d'une félinité amoureuse, où l'on pourrait découvrir peut-être une caractéristique autrichienne opposée à celle, carrée et pesante, de M. Mannfeld. Plus j'étudie ce vibrant et vivant *Prague*, plus j'acquiers la certitude que M. Kaiser doit préparer ses gravures par d'immenses aquarelles prises sur place :

il y a, dans son ciel orageux, dans son pavé gras qui reluit si humide, de véritables jets de la pointe qui s'efforcent d'imiter la liberté de coups de pinceau folâtres, comme donnés uniquement pour mettre dans l'aquarelle un ragoût de débraillé, de facilité déguinandée... Transposé à l'eau-forte, cela prend encore davantage de cet entrain... M. Kaiser étudie ses foules, ses personnages aussi sérieusement que leur cadre de monuments; la jeune femme tête nue portant un pot d'azalées, entre deux enfants façonnés d'un irrécusable type tchèque, les deux affreux mômes porteurs de ces énormes canes de verre en usage sur les comptoirs des estaminets autrichiens et dont le premier a déposé à terre l'une pour ramasser l'aubaine d'un bout de cigare, la démarche lente du vieux professeur allemand au *Wettermantel* et au parapluie, ce qui est pléonasme, le papillotage noir des silhouettes du fond, tout cela a une telle vie et une telle vérité d'attitude qu'on a bien l'impression — même sans regarder les deux flèches inégales de la Tinsky Chram — d'être dans la rue à Prague et non ailleurs. L'éclairage extrêmement fastueux, rayons et nuages mêlés et rais de pluie s'ajoutant à la fête un jour que le diable battait sa carogne de femme, disperse sur les pignons les gâbles et les pinacles de cet amas de vieilles pierres, des variétés de clair et d'obscur aménagées de façon à ce que l'ensemble ne danse pas, à ce qu'une puissante harmonie y règne, et à pourtant concentrer tous les regards sur la façade lumineuse contre les fonds d'orage gris de la Tinsky Chram, l'église où il faut ausculter, le Dimanche quand retentissent les chants en langue slave, les pulsations du sang tchèque! Le svelte morceau de gravure qui retrace à droite le renflement formé par les vieilles maisons condamnées à disparaître pour faire place au banal alignement

de partout, n'aura pas longtemps à attendre pour devenir un souvenir historique. Hélas! si les vieilles villes s'en vont, ce nous est au moins une consolation, lorsqu'il nous reste de leur glorieuse beauté d'antan un souvenir aussi propre à réveiller les amers regrets de la disparition de celle-ci que cette œuvre admirable par laquelle M. Kaiser vient de s'affirmer un maître! Un souhait pour finir : nous aimerions bien que ce jeune artiste nous donne, un jour ou l'autre, notre chère métropole de Saint-Étienne, dont il serait si bien désigné pour traduire certains secrets mystérieux d'éclairage qui échappent aux trois quarts des passants ordinaires et à presque tous les artistes qui se sont attaqués à cet édifice incroyablement pittoresque et journalier, auquel, pour l'avoir contemplé presque à toutes heures de ma vie pendant tant d'années, je porte un amour qui semble désormais une nécessité vitale de mon cœur. M. Kaiser est digne de toucher à ce motif!



La joie est grande parmi les Wagnériens de compter Hans Thoma au nombre des leurs. Le peintre que toute une portion de la nation allemande regarde à juste titre comme l'un des meilleurs représentants de ses tendances et de ses goûts artistiques, de sa particulière sentimentalité, de son amour de la nature et de sa profonde religiosité évangélique, ne pouvait manquer d'être amené à s'inspirer des œuvres du plus grand poète et musicien dramatique allemand moderne; et il était de rigueur qu'il y fût immédiatement et directement encouragé par une invitation expresse à collaborer à l'œuvre de Bayreuth.

Cependant, lorsqu'aux premiers cycles des représentations de 1896, les costumes de Hans Thoma

pour la Tétralogie apparurent pour la première fois sur la scène, ce fut une véritable clameur, surtout parmi les spectateurs étrangers qui n'en sont pas encore arrivés à estimer que toute chose quelle qu'elle soit est admirable, du moment qu'elle a lieu à Bayreuth. Pourtant l'art de Hans Thoma n'était réellement pas à mettre en jeu dans une pareille aventure. Quel que fût le projet de costume de l'artiste, comment rendre celui-ci responsable de la réalisation de ce projet par le tailleur et le costumier, de l'interprétation que lui donnait en le portant l'acteur grand ou petit, gras ou maigre, enfin de la manière peut-être un peu aventureuse dont le régisseur avait omis, dans le choix de la *nuance* des couleurs indiquées par le peintre, de se préoccuper des harmonies ambiantes déterminées par le décor et l'éclairage spécial. Aussi a-t-on compris à Bayreuth qu'une injustice était à réparer et a-t-on favorisé la publication intégrale des dessins de Hans Thoma pour ces costumes. Mais on ne s'est pas aperçu qu'ainsi on remplaçait peut-être la première injustice par une seconde : il est probable, en effet, et nous voulons l'espérer pour lui, que jamais Hans Thoma n'a composé ses dessins autrement que par récréation, à ses moments de loisir, et que s'il avait su qu'ils fussent un jour destinés au public, il y eût donné plus de soin; nous voulons croire que certains d'entre eux tout au moins étaient de simples indications destinées au régisseur et n'étaient même pas considérés par lui comme des pages d'un caractère artistique quelconque : nous en citerons une en particulier, un infortuné et terrible *Gunther*, de face et de profil certainement encore moins glorieux dans l'œuvre de Hans Thoma que dans celle de Wagner. Comme on le voit, le dilemme était inextricable : ne montrer que les costumes et en attribuer la paternité à

M. Hans Thoma, était le livrer tout vif à des critiques et des reproches qu'il n'avait rien fait pour encourir; d'autre part, publier des croquis et des dessins qui n'avaient jamais été exécutés en vue de la publicité, c'était lui jouer, quand bien même il y a consenti, un second mauvais tour : de toutes façons la meilleure volonté du monde montrée par Bayreuth pour couvrir l'artiste de son choix n'arrivait qu'à lui faire quelque tort. La morale de l'histoire ne serait-elle pas que, si un grand peintre veut s'abaisser à des besognes si délicates et à tout prendre inférieures, il en encoure les risques et périls *en toute connaissance de cause*, c'est-à-dire daigne aussi se préoccuper de l'optique et de la lumière théâtrales, et du décor dans lequel ses costumes évolueront, et des acteurs qui les endosseront.

Voici donc publié chez Breitkopf et Haertel ces *Hans Thoma's Kostümentwürfe zu Richard Wagner's Ring des Nibelungen*, avec une précieuse introduction du Dr Henry Thode. Heureusement que, s'il s'y rencontre l'effroyable Gunther, dont nous parlions tout à l'heure, un Siegfried regardant l'anneau dont le pied gauche est une palette ou une spatule, mais pas un pied, un Wotan en tant que Wotan borgne de l'œil gauche et en tant que Wanderer borgne de l'œil droit, un profil de Walkure avec un front auquel il est matériellement impossible de recouvrir un cerveau, disons qu'il se trouve cependant quelques très beaux morceaux dans l'ensemble. Il est vrai que ce sont ceux surtout où Hans Thoma a eu recours à ses précédentes œuvres, tableaux ou lithographies *les Filles du Rhin* de cet album sont même très supérieures à celles de la lithographie et ne présentent plus ces aigreurs et ces maladroites de dessin dans les genoux et les mollets, puisqu'ils sont ici entourés de draperies flottantes : on se demande toutefois

comment et où disparaissent les pieds de la centrale et comment s'emmanche l'épaule d'Alberich surgissant à l'angle exprès, semble-t-il, pour susciter cette question. De beaux plis vêtent *Frikka*, mais les pantouffles qui la chaussent ont beau sentir le ménage mal assorti, elles n'ont rien de Junonien ni d'Olympien. *Froh* est charmant avec son air de jeunesse et d'innocence, mais au théâtre un vert poison le rendait insupportable. *Frcia* encore, est admirablement drapée; ses manches à gigot, qui ne choquent pas sur le dessin, eurent en scène un succès d'étonnement non moins considérable que l'étoffe de sa robe qui, sous prétexte d'être semée de fleurs comme celle du printemps de Botticelli, rappelait les brocards du siècle passé et semblait encore plus vieillotte que les manches à gigot. *Erda* est la meilleure de toutes ces divinités très humaines, et la mieux comprise; il n'y avait du reste qu'à suivre les indications du poète; encore faut-il ne pas la regarder aux pieds, qui du reste étaient si parfaitement inutiles, la déesse étant toujours enracinée dans le sol. Les extrémités, pieds et mains sont toujours très pénibles chez Hans Thoma; de toute évidence, là n'est point son fort. La place des pectoraux du *Wotan* en pied est marquée dans la cote de mailles trop haut, et le stature du Dieu n'atteint même pas les sept têtes réglementaires, aussi maigrit-il et s'allonge-t-il en tant que *Wanderer*, effet des longues marches sans doute: ce dernier toutefois est un croquis de fière tournure. Deux fois de face la *Walkure* bénéficié de quelque indulgence; de profil elle devient franchement inacceptable. A la réserve du fameux pied, le *Siegfried*, regardant l'anneau à son doigt, est aussi charmant et juvénile que Froh; de profil, il participe du manque de crâne et de place pour un cerveau viable de la Walkyrie. Le *Wotan en buste*

avec une Walhalla féodale à l'arrière-plan, le corbeau au ciel, est un écho d'un des beaux tableaux de Hans Thoma. De même les *trois Nornes* sont un rappel de celui qui a été jadis reproduit aux *Graphischen Künste* : une chaussure plate renferme, je ne vois pas bien comment, mais en tous cas remplace avantageusement les fabuleux orteils du tableau. *Gutrun* a un corps de femme trop lourd pour un visage encore à la rigueur de jeune fille. *Hagen* de face souffre au poignet de la main appuyée sur le bouclier; c'est sans doute pour cela que de profil il a l'air au premier abord de tenir une canne; ce n'est qu'en constatant que le dessin serait par trop monstrueux, qu'on comprend qu'il s'agit de nouveau du bouclier, qui eût dû être très légèrement teinté.

Cet album est édité avec tous les soins typographiques dont les Breitkopf et Haertel sont coutumiers, et il faut, pour être juste, déclarer que malgré toutes les réserves grandes et petites que nous venons d'énumérer, il y règne ce charme spécial et dans certaines planches cette poésie spontanée, cette naïveté et cette bonhomie qui, chez M. Hans Thoma, sauve tout et en faveur desquels tout lui doit être pardonné. Si même nous l'avons un peu chicané ci-dessus, c'est parce que nous souhaiterions de tout notre cœur, voir un aussi admirable artiste d'autant plus soucieux de son dessin, et de plus en plus sévère envers lui-même, que depuis longtemps rien de ce qui sort de sa main ne saurait demeurer indifférent à personne; et c'est ce qui fait malgré tout le haut intérêt et la raison d'être de cette publication.

WILLIAM RITTER





LA TRISTESSE DE KARL LE GRAND

*Or le grand Karl errait près des flots orageux
De l'âpre mer du Nord aux longs remous d'écume,
Et l'astre, tout là-bas, déclinait dans la brume,
Et le vieux roi pensif courbait son front neigeux.*

*Il revit les Saxons, baptisés du massacre,
Et Roland, seul, parmi le carnage des preux
Entonnant dans la mort son chant victorieux,
Et le vieillard de Rome, et les splendeurs du sacre.*

*Des bords du midi tède aux grèves des flots glauques
Où le vent rude et froid pousse les ondes rauques,
Le monde était dompté sous la tiare et le fer :*

*Et le maître songeur, errant près de la côte,
Voit, comme un long défi qui lui cingle la chair,
La barque du Viking grandir sur la mer haute.*



EVANGILE

*Or le soir lentement s'épanchait sur les plaines
— Et le soleil versait la gloire de sa mort
Aux cieux occidentaux novés de pourpre et d'or,
Et faisait resplendir le vol clair des phalènes.*

*Par les airs embaumés des caresses du nard
Sommeillait le frisson voluptueux des palmes,
Et, vers l'ombre du ciel élevant ses yeux calmes,
Jésus arriva seul dans les champs de Siehar.*

*Et tels, aux premiers temps des sereines enfances,
Dans le soir extatique aux lentes nonchalances,
De beaux anges, pareils à la fleur des vallons,*

*Marchaient vers la splendeur des couchants taciturnes,
Tel Jésus s'en allait par les ombres nocturnes,
Et la claire auréole ornait ses cheveux blonds.*



MANOIR DÉFUNT

*Dans la chambre s'évague une odeur de sandal ;
De bizarres dragons font grimacer les nattes ;
La cassolette d'or brûle des aromates
Et, dans l'ombre, s'esquisse un vieux buste ancestral.*

*Dur géant de granit, le donjon féodal,
Avec ses gardes fiers revêtus d'écarlates
Et des archers muets aux profils disparates,
Campe sa majesté dans le faste automnal.*

*Mais sur le haut manoir règne la solitude
Et, lorsque le Veilleur, élevant sa voix rude,
Interroge les loins, — naisse ou s'éteigne un jour,*

*Le silence répond à ses clameurs guerrières,
Car le maître est parti vers le lointain séjour
Où la gloire du sang soumit aux âmes fières.*

CHARLES DE SPRIMONT





D'AUTREFOIS

Un peintre allemand, M. Heint-Gross, établi depuis de longues années à Florence, écrit ses souvenirs d'enfance avec un charme de naïveté qui n'est plus de notre temps. Il nous a paru curieux de publier un fragment de ce manuscrit inédit dans la traduction d'un de nos amis, très fervent admirateur de l'art et de la littérature d'Outre-Rhin.

Ma première amitié

A côté de chez nous demeuraient de braves gens, dont j'ai même oublié le nom de famille, mais pas le petit nom de leur enfant qui avait à peu près mon âge. Il s'appelait Benjamin comme le frère de Joseph, fils de Jacob, ce premier des enfants gâtés connus. Fils unique, sur lui se concentraient toutes les affections et tous les soins paternels. Quel charmant petit garçon! et comme je l'aimais! Nous partagions tous nos plaisirs et tous nos jeux. Nous ne nous séparions qu'à l'appel de nos mères... Il m'a laissé une impression profonde de bonté et de douceur. Il me semble qu'il ne pleurait jamais.

Un jour d'été, je crois de l'an 1832, sa mère nous proposa d'aller à la rencontre du grand-père qui devait bientôt rentrer. En ma qualité d'aîné, je tenais par la

main mon petit ami, sa mère m'avait du reste recommandé de ne pas le lâcher et je me conformais bien consciencieusement à son injonction.

Il faisait très chaud, nous avions joué et nous étions un peu las; nous nous mîmes en marche sans trop de hâte au devant du grand-père qui devait déboucher du Ring, — une place qui n'était ni carrée, ni ronde, mais dont les issues très étroites s'apercevaient peu au premier abord, de sorte que les murailles semblaient ne pas former de solution de continuité.

Or, en passant auprès de la belle fontaine où coulait une eau de cristal, mais glacée, nous fûmes assaillis par des garçons, des rôdeurs de rue, dont l'un, le plus méchant et le plus fort, enleva le bonnet de Benjamin, le trempa dans l'eau si froide et, tout ruiselant, le lui remit sur la tête. Mon pauvre petit ami eut un grand frisson et éclata en sanglots. C'est en ce moment même que survint le grand' père; en un clin d'œil il vit de quoi il s'agissait, menaça les coupables qui se dispersèrent avec des rires et des moqueries à son adresse. Benjamin fut mis au lit tout de suite et, moi, l'on me conduisit chez ma mère.

Plusieurs jours durant je ne vis pas mon petit ami. J'avais beau, sans cesser, presser ma mère de me mener chez lui. Enfin, un jour, après bien des hésitations, elle y consentit.

Quand nous pénétrâmes dans la chambre, je fus surpris du calme qui y régnait et des reflets rouges qui se répandaient jusque dans les derniers recoins; ils venaient des rayons de soleil qui se jouaient dans un de ces rideaux rouge-turc très en vogue alors.

Je vis Benjamin tout blanc-rosé, un peu violet, sur son lit. Et, au pied du lit, se tenait la mère, debout, longue et maigre, sans poitrine, sans hanches... C'était la mère martyre, silencieuse; mais de ses yeux coulaient des ruisseaux de larmes.

Quelle impression d'effroi à la contemplation de ce spectacle dont je ne me rendais pas trop compte! La peur me prit et je me blottis dans les plis de la robe de maman, le seul refuge...

Et voici que j'entendis un murmure : Benjamin appelait sa mère... Elle répondit simplement :

« Je suis ici. »

— « Maman! je vois les anges descendre du ciel. Tu les vois? Si beaux... Là, tout près de moi... Comme ils chantent bien!... Tu entends... Ils m'appellent, parce qu'ils veulent me mener au ciel...

Mais la mère paraissait devenir plus rigide encore, seulement son visage exprimait une douleur navrante.

Mon émotion était affreuse, et cependant je n'osai pas la montrer : le silence m'imposait trop; mais j'aurais tant voulu prier ma mère de me sortir de ce lieu de cauchemar.

Le soleil avait disparu, et les ombres grises du crépuscule avaient remplacé les reflets rouges.

Enfin ma mère heureusement m'emmena. On me mit au lit très tôt. Mais, toute la nuit, j'eus la fièvre.

Le lendemain ma mère pleurait : elle me dit que Benjamin ne viendrait plus jouer avec moi.

A Dieu, mon petit ami!



De Grand' Maman

En ce temps-là, il y a bien soixante-cinq ans, le Dimanche était rigoureusement observé; de grand matin la ville était balayée... Il est vrai que les premiers arrivés des paysans surprenaient encore quelques domestiques à nettoyer la rue devant les portes. Et je dis rue, parce que les trottoirs étaient encore inconnus. La Municipalité fourrait son nez dans les ordures, mettait à l'amende et même en prison les négligents.

Aussi les rues reluisaient, les habitants endossaient leur linge blanc, les nappes immaculées assistaient à de bons repas sans rien de commun avec ceux des jours d'œuvre, tout cela à la gloire du Père Éternel.

Grand'maman, elle, n'assistait plus guère aux sermons, parce qu'elle était trop vieille, et ses jambes la portaient mal. Mais, en bonne protestante pieuse et fidèle, jamais elle ne négligeait la lecture de la Bible non plus que la prière. Si le temps était très favorable, de loin en loin, elle me prenait par la main, s'appuyait sur son bâton, et nous sortions de la ville par l'Oberthor, tout proche de chez nous. Au delà, un chemin rocailleux menait sur le coteau et dominait la ville.

Là, très lentement, nous montâmes un Dimanche exceptionnellement beau, et nous nous assîmes sur un gros quartier de roc, proche d'un mur qui séparait les vignes du sentier. Alors grand'mère me fit admirer la belle vue... Effectivement, ce matin là, elle me fit une impression solennelle, vraiment dominicale. Nous laissâmes errer nos regards longtemps par dessus les toits, dont chaque cheminée envoyait en légère spirale, dans l'éther bleu et diaphane, sa fumée qui bientôt s'évanouissait dans l'immensité lumineuse. Au loin, les Alpes blanches de neige et de glace fondaient dans l'azur. Les hirondelles fendaient l'air avec cette agilité et cette sûreté qui charment l'œil; l'espace était tout rempli de leurs cris de joie. Toute la nature me semblait comme pétrie de grâce, de bonté, et sa vie intime m'apparut une manifestation de ce Dieu qui donnait un accent si spécial à ce jour à lui consacré. L'éclat extérieur irradiait les âmes et les élevait à un plus haut diapason.

Certes, à cet âge, tout cela ne fut pas réfléchi, je ne savais analyser, mais l'impression de cette journée m'est restée si vive que chaque année écoulée ne

fait qu'ajouter une nouvelle poésie à ces souvenirs, si bien que l'image conservée en moi de ma grand'mère est devenue comme l'explication de ce moment-là.

Car je la questionnai, je voulus savoir qui avait fait tout cela, et elle me répondit que tout cela était l'œuvre de notre père qui est au ciel.

Alors tout de suite : « Serai-je au ciel ? »

— « Oui, mon enfant, tu vas certainement au ciel, si tu fais ce que Dieu te commande, mais moi j'irai longtemps avant toi. »

— « Eh, grand'mère, alors attendez-moi; comme cela nous irons ensemble... »

Elle ne souriait pas, elle était trop grave, mais elle me parla encore de Dieu, de sa bonté, de sa puissance...

Je ne comprenais pas la profondeur de ces paroles, quoique je l'écoutasse avec une attention très tendue pour mon âge; puis je posai ma tête sur ses genoux, et je m'endormis, pénétré de sa douceur, de l'intérêt qu'elle avait éveillé en moi, d'air et de soleil. Que de fois, dans les heures difficiles de ma vie, ai-je regretté la paix enfantine de ce moment-là; mais la vie est un rude combat, et c'est le manque d'énergie dans les voies droites qu'il faut regretter, puisque la paix angélique de l'enfance est impossible à l'âge viril.

Je fus réveillé par la main de grand'mère qui essuyait la sueur qui perlait à mon front, car le soleil était monté et dardait ses rayons directement sur ma tête.

Aussitôt je courus après un papillon qui se moqua de moi, il était toujours là d'où je venais... je l'abandonnai et revins vers grand'maman. Alors son image me frappa, et telle elle est restée dans mon souvenir.

Le roc où elle était assise, le mur, et plus loin le chemin étaient gris; ses vêtements étaient gris, ses cheveux blancs et gris, son menton et l'espace

entre le nez et la bouche, aussi d'un blanc pointillé...
C'était comme du rêve trempé de soleil, et si fin et
si éclatant à la fois : les gris-vert, les gris-rose, roux
ou bleuâtres à cette éclatante lumière s'harmonisaient
avec quelle ardeur!

Elle resplendissait de gris et de lumière, elle était
la sagesse des siècles dans le temps et l'espace...

Et telle demeure en mon âme l'image de ma
grand' mère, telle dans mes rêves elle m'apparaît.

HEMT GROSS





RÉSOLUTION

pour LOUIS LE CARDONNEL

*Je suis le vagabond, errant, des grandes routes
Qui s'en va, d'un pas toujours plus exténué ;
Triste, d'avoir, un jour, dans son cœur, remué
Le poison des rêves amers, des affreux doutes*

*Cependant, voici que, pour moi vont revenir
Les souffles rutilants qui passent sur les plaines
Et je veux décharger le fardeau de mes haines
Aux bornes du chemin battu du souvenir.*

*Je veux, lorsque d'avril repasseront les brises,
Voir mon front dépouillé de ses lourdeurs d'antan,
Je veux pouvoir humer le charme du printemps
A l'aise, sans souci des futures surprises.*

*Je veux me voir léger et gai comme un oiseau,
Je veux croire ardemment d'une foi très sincère :
Et de mon cœur jadis tout gonflé de misère
Sortira la chanson mystique, du roseau.*

Saint-Paul lès Romans (Drôme)

JOSEPH POUZIN





RONDE

*Mes sœurs, venez-vous au jardin ?
Il pleut de l'or sur toutes choses,
et le parfum des jeunes roses
monte dans le clair matin.*

Mes sœurs, venez-vous au jardin ?

*Venez, les blanches robes de lin.
Venez, les douces têtes blondes,
nous danserons de folles rondes
et chanterons chansons sans fin.
Venez, les blondes en robes de lin.*

*Car c'est la fête en mon jardin,
la bonne fête de la vie,
la jeune vie, qui chante et crie
joyeuse sur les clairs chemins
en la beauté du grand matin.*

*Mes sœurs, venez donc au jardin,
venez, mes folles petites blondes,
car c'est la grande joie du monde
et les chansons sans fin, sans fin,
pendant qu'il y a soleil tout plein.*

Anvers

JEAN WILLYRIS





CHRONIQUE LITTÉRAIRE

L'AUTEUR qui écrivit cette phrase audacieuse :
« Le patriotisme est le dernier refuge des coquins » aurait, s'il avait été de l'entourage du Grand Empereur, subi quelques désagréments, voire même quelques dommages. Mais, si ce même amoureux du paradoxe se fût trouvé dans l'intimité de Napoléon Bonaparte, lieutenant en second au régiment d'artillerie de La Fère, grands dieux ! quelle capilotade ! Car, de 1785 à 1789 le futur général de l'armée française était affligé d'un patriotisme susceptible et bizarre, parfois subversif. Lieutenant de l'armée française, Napoléon adorait la Corse. A cette époque de sa vie, Napoléon était plus Italien que Français — écrit M. Arthur Chuquet dans la belle étude sur *le Patriotisme Corse du Lieutenant Napoléon Bonaparte* qu'il publie dans *Cosmopolis*, l'importante revue internationale. Né en Corse, le lieutenant Bonaparte restait Corse, Corse de cœur et d'âme, Corse des pieds à la tête.

A cette époque le futur souverain de la France, l'homme qui la saluera du nom de grande nation et qui prendra pour principe et devise *la France avant tout*, n'est pas Français ; il méprise ces Français qu'il devait estimer par dessus tous les peuples et proclamer le premier peuple de la terre ; il refuse ce titre de Français qu'il déclare plus tard le plus beau titre du monde. Il se dit « obligé de servir » et il

assure que, s'il avait eu de la fortune, il aurait habité Paris en simple particulier, non pour jouir des plaisirs de toute sorte que la ville offre aux étrangers, mais pour mieux faire entendre aux Français les gémissements des Corses.

Pourquoi Rousseau et Raynal sont-ils ses auteurs de prédilection? Parce qu'ils affectionnent la Corse et lui souhaitent de meilleures destinées..... C'est parce qu'il est Corse que Bonaparte a, dans cette période de sa vie, des sentiments républicains et démocratiques. Il a lu dans les annales de son peuple ces mots de Giafferi aux représentants de Gênes : « L'exemple que les Corses donnent au monde, apprend aux souverains à ne pas opprimer leur peuple et à se souvenir que la nature fit le roi l'égal de ses sujets, qu'il ne doit son élévation qu'à la seule puissance des lois. »

Le lieutenant Bonaparte porte à sa petite île un amour profond. Cette passion l'absorbe, le pénètre tout entier. Bonaparte ne faisait pas mystère de ses sentiments corses à ses camarades de régiment et, raconte l'historien de *Cosmopolis* :

Lorsque, en 1788, à Bastia, il fut engagé, selon l'usage, à un dîner par ses camarades de corps royal d'artillerie, il scandalisa ses hôtes par les effusions de son patriotisme local. Il argumentait sur les droits des nations et citait la nation corse. « *Stupete, gentes* », s'exclama un des assistants, y a-t-il donc une nation corse? Mais l'étonnement des officiers fut au comble lorsque Bonaparte, une fois poussé dans l'entretien, leur parla des États de Corse dont M. de Barrin retardait la convocation. « M. de Barrin, dit Napoléon, suit les errements de ses prédécesseurs et voudrait priver les Corses du droit de délibérer sur leurs intérêts. » Et, d'un ton menaçant, il ajouta : « M. de Barrin ne connaît pas les Corses : il verra ce qu'ils peuvent! » Les officiers le regardèrent avec surprise. « Est-ce que, répliqua l'un d'eux, vous useriez de votre épée contre le représentant du roi? » Bonaparte se tut, et, à son départ, ses camarades le saluèrent froidement.

Et ne parlez pas de l'amour à Bonaparte! « L'amour est à ses yeux une passion lâche, indigne de l'homme, bonne pour les efféminés du XVIII^e siècle. » L'amour est un tyran qui n'épargne personne, écrit Corneille.

Et Napoléon ajoute : l'amour « trouble notre repos ; l'amour s'empare de nous, nous prend tout entiers et, seul, dicte nos actions ; c'est un sentiment dépravé qui nous rend égoïstes, indifférents à tout, aux amis, aux parents, au sol natal. Mais quiconque a le cœur fier n'aura d'autre pensée que de servir l'Etat et de veiller aux intérêts du peuple. Tomber aux genoux d'une femme ! c'est l'ennemi qui doit tomber aux nôtres ! ». Ainsi le jeune lieutenant au régiment de la Fère, tout à son exaltation patriotique, était loin de l'espèce de Don Juan Empereur que nous révèle Frédéric Masson (1). Et ceci me permet de parler avec à propos des *Notes sur le Don-Juanisme* que signe M. Henry de Bruchard dans le *Mercure de France*.

J'ai presque un remords, d'avoir comparé Bonaparte au héros du grand drame en vers de M. Haraucourt, car si Napoléon fut *homme à femmes*, fut-il, même très peu, homme passionnel, amoureux cent fois sincère et très poétique, comme le légendaire Don Juan ? Écoutez Henry de Bruchard, qui dégage très habilement de l'exagération le « type » réel et humain du Don Juan :

C'est d'Espagne que nous vient Don Juan : quel que soit l'intérêt que présentent certaines études, où des écrivains du Nord voulurent lui retirer son caractère d'origine, il nécessite un décor ensoleillé, des compagnons aux allures fières, des amantes aux noms sonores... C'est que Don Juan est Espagnol avant tout, il est de cette race fière de ses origines, pour laquelle l'amour est le premier de tous les sentiments et prédomine sur l'éducation de l'instinct religieux. Les deux magnifiques attributs de Don Juan, n'est-ce pas son besoin d'amour et sa fierté naïve de gentilhomme ? Nous le montrer attendri sur lui-même et dédaigneux de sa gloire, c'est, en même temps que l'amoindrir, le vulgariser. Stendhal a dit dans *Cenci* : « Il y a dans Don Juan le diable et l'amour », et c'est pour cela que certains le voulurent

(1) FRÉDÉRIC MASSON. *Napoléon et les femmes*.

philosophe et négateur. Si Don Juan nous attire parce qu'il est l'homme fort, orgueilleux de vivre, ambitieux de plaire, désireux de vaincre, il nous plaît aussi parce qu'il est l'esclave de son désir, l'être inconscient et inassouvi, qui va de l'avant, sans faiblesses ni désespoirs, en un mot, l'homme d'action, qui veut vivre son rêve, et cet être, qui n'a que faire des dogmes, ne peut se dissimuler dans la vie.

Que nous voilà loin du brutal et peu poétique sensuel Don Juan que maints auteurs nous présentent ! Don Juan est superbe, hautain, gracieux et captivant, c'est l'homme dont l'existence semble justifier ce mot de Pascal : « Une vie est heureuse, lorsqu'elle commence par l'amour et finit par l'ambition. »



Le même fascicule du *Mercure de France* contient un poème magnifiquement humain, *la Grande Plainte*, de M. Maurice Magre — dont ces vers :

Nous avons travaillé sous l'ombre des usines,
la force de nos corps coula dans nos sueurs,
nos rêves ont gémi dans le chant des machines,
nos dos se sont courbés sous le faix des labeurs ;

.....
Et nous avons aussi promené notre effort
sur les sombres sillons parmi les champs immenses,
nous avons labouré devant les granges d'or,
rêvé, les nuits d'hiver, aux lenteurs des semences,
scruté, les matins gris, au fond des cieux voilés,
le voyage inconnu que font les pluies nouvelles,
nous avons fait monter de la terre éternelle
le blé divin, le pain dont vit l'humanité....

— Du pain, nous avons faim ! les pauvres gens se plaignent
et leur cri fait du bruit comme une mer, le soir....
Les enfants du malheur s'appellent et s'étreignent,
voyez, voyez, là-bas, marcher leur troupeau noir

.....
Nous voulons notre place au banquet de la terre,
pour jouir un peu de la clarté du jour,
dormir, boire, rêver, chanter avec nos frères
notre part de soleil et notre part d'amour.

Ce poème, grand de souffrance et de beauté, sublimant l'insultant voisinage d'une série de contes puérils, véritable certificat d'anémie intellectuelle, de M. Francis Jammes — l'auteur des *Pensées Bêtes*.



Cyrano de Bergerac, le héros de la pièce héroï-comique de M. Ed. Rostand, — que promène à travers le monde la troupe Moncharmont et Puguët — Cyrano doit à la seule fantaisie d'un valeureux poète sa gloire claironnante et sa valeur posthume. De mérite personnel assez mince, il eût probablement passé dans l'ouragan des âges, sans honneur et sans renom, si l'attention d'un auteur n'était venue le tirer de l'obscur anonymat. M. Philippe Malpy donne (1), dans la *Revue générale*, des détails peu connus sur l'histoire du héros baroque de la pièce de M. Edmond Rostand. Avant d'avoir les honneurs bruyants de la scène, Cyrano connut celui d'être sujet de thèse. Après M. Lacroix qui fit la réédition de ses œuvres et Théophile Gautier qui « croqua » burlesquement sa physionomie — et surtout son nez, oh ! ce nez ! — M. Brun l'étudia en une thèse très renseignée et très impartiale. Cet érudit, rapporte M. Malpy dans la *Revue générale*, aurait ôté à M. Rostand un peu de l'assurance avec laquelle il fait de son héros un homme du Midi. C'est une originalité, pardon ! un honneur qu'il n'avait pas. Cyrano était de Paris ; Bergerac n'était que son nom. Bien que sa constante prétention fut que c'était son pays, son état-civil lui donne tort, — et le voici, extrait des registres de la paroisse de S^t Sauveur :

Le dixième mars, mil six cens dix-neuf, fut baptisé

(1) Cyrano de Bergerac et Savinien de Bergerac.

Savinien, fils d'Abel de Cyrano esquier. sieur de Mauvières et de mademoiselle Espérance de Bellanzer, le parrain, noble homme conseiller du Roy et auditeur en sa chambre des comptes, la marraine damoiselle Marie Férleau, femme de noble homme, maître Louis Perrot, conseiller et secrétaire du Roy, maison et couronne de France, de la paroisse saint Germain l'Auxerrois.

Après des études plus pédantes que savantes au collège de Beauvais, il se fit admettre dans la compagnie des gardes nobles... C'était un grand batailleur et un homme à la mode, second de tous les duels, plus ou moins blessé dans tous les engagements; il fut, intellectuellement, un fidèle reflet de son époque. Sa carrière militaire fut courte et brillante. Voilà ce que l'histoire en dit. .



Après Napoléon, Don Juan, Cyrano, héros sonores, parlons d'un modeste grand écrivain. Nous aurons le charme du contraste et la satisfaction pénétrante du devoir accompli. Et comme pour servir ma pensée, je découvre en la *Revue de Paris* une psychologie d'Alphonse Daudet, par M. Léon Daudet, le fils du cher en-allé. Comment mieux pénétrer dans le mystère des âmes, suivre la genèse et les évolutions des manifestations mentales, que par l'étude et le quotidien spectacle des esprits? Et qui, mieux qu'un fils pieux et lettré, peut connaître l'âme d'un père génial? Nul, je crois. M. Léon Daudet complimentait un jour son père d'avoir *dressé* son imagination.

— Certes, répondit-il, je lui ai toujours imposé, comme limite, la vérité et la vraisemblance. Je connais son domaine fumeux, ces contrées étranges où la fantaisie emporte les plus grands poètes. Mais un romancier ne doit point se permettre les débauches mentales d'un lyrique. D'ailleurs je tiens avant tout à l'émotion, et l'émotion se perd, quand les proportions humaines sont dépassées.

Où Alphonse Daudet, le « marchand de bonheur » se retrouvait, c'est dans l'exposé des principes à l'aide desquels on évite l'aigreur, l'amertume, plantes parasites du métier littéraire.

— Il est certain, disait-il, que, de mon temps, on ne dévorait pas, comme aujourd'hui, les ancêtres. L'argent ne troublait point encore les cervelles, non plus que l'appât des « gros tirages ». C'est un fléau contemporain. On n'ambitionnait point cette réclame et ce tapage qui paraissent les preuves du succès. Le succès était, pour nous, bien plus dans l'appréciation de cinq ou six grands confrères vénérés que dans l'envahissement des étalages...

Daudet revenait à toute occasion sur cette « douceur d'admirer » dont le charme se perd. Il regrettait les après-midi chez Flaubert, réunions cordiales où le mot de « confraternité » prenait un sens, où la philosophie des événements passait par l'épreuve d'une demi-douzaine de cerveaux robustes, qu'enfiévrèrent le contact et l'ardeur à briller. « D'après mon père, il n'y avait pour arriver au bonheur, qu'une seule route, celle de la Justice » — écrit M. Léon Daudet.

Me voici au plus près du cœur que j'ai entrepris de raconter. Si le génie est fait de sentiments excessifs et qui s'accordent entre eux par le privilège d'une nature harmonieuse, si l'art d'écrire vient de ce que ces sentiments mettent en branle les mots vigoureux, pittoresques, mettent en œuvre une force verbale correspondante, si, entre les convictions que le cerveau coordonne et ces mouvements de la main qui fixent sur le papier leur formule, il est des voies directes ou profondes, je puis affirmer que le sens de la justice fut, au talent de mon père, le stimulant et j'ajoute, sans crainte d'erreur, qu'il eut le style de la justice.

Les plus petits épisodes de sa vie nous le montrent passionné pour ce qui est vrai, irréconciliable adversaire de ce qui est faux.

Alphonse Daudet avait fait une étude approfondie de la vanité... Il observait attentivement la vanité chez les enfants et chez les femmes. La naïveté, en ces der-

nières, l'enchantait... Il constatait combien sont rares les hommes simples et sûrs d'eux-mêmes, tels en particulier qu'en public, que ne trouble pas le fait de se sentir regardés, observés.

Donc, continue M. Léon Daudet, si Alphonse Daudet aimait la justice, il n'estimait pas moins la justesse, et ce qui fausse le naturel lui plaisait peu... Il insistait sur ce qu'il appelait *l'injustice à rebours*, celle qui s'exerce au détriment des riches et des heureux, et qui, comme la *philie russe*, limitée aux scélérats et prostituées, lui semblait une monstruosité sentimentale. Ce genre d'affectation, si fréquent aujourd'hui, lui était odieux, qui consiste à ne plaindre les malheureux qu'au dessous de trois mille francs de rente, et à considérer comme méritées les catastrophes des millionnaires et des puissants.

Mais ce qui, surtout, exaspérait son instinct de justice, c'était l'étalage des « grands mots », le vocabulaire de la pourriture politique, l'hypocrisie et la nullité des milieux parlementaires. Lorsque, retour du congrès de Versailles, où avait eu lieu l'élection du président actuel, M. Léon Daudet raconta à son père le triste aspect de personnages qu'il vit là, « la plus part semblaient des magistrats véreux ». le maître parla, les yeux brillants :

— Oui, pauvre France ! Quand j'ai approché un de ces hommes, j'ai toujours été stupéfait de sa non-valeur, de sa prodigieuse niaiserie. Sauf de rares exceptions, on voit au Parlement le rebut du pays, le médecin sans clientèle, l'avocat sans cause, le vétérinaire dont se méfient les animaux..... mais ne se méfient pas les électeurs. Suivant l'expression vulgaire c'est « de la bouillie pour les chats ». Et cette bouillie nous emplit la bouche... Ah ! si nous n'avions pour nous représenter que notre représentation nationale !..

L'étude de M. Léon Daudet abonde, en outre de ce que j'en ai montré, en remarques ingénieuses, en anecdotes agréablement contées.



Puisque nous voilà dans la psychologie, il convient de parler ici de l'article sur *l'Ironie* que M. André Hallays publie dans la *Revue Bleue*. Le mot français d'*ironie*, veut dire interrogation par quelqu'un qui feint l'ignorance.

Tel fut le procédé dont Socrate usa pour confondre les sophistes. Quand il les rencontrait, il leur posait des questions. Il faisait, si j'ose m'exprimer ainsi, il faisait l'imbécile. Il disait ne rien savoir, témoignait le désir de s'instruire et traitait ses adversaires comme des maîtres révévés. Et, de question en question, l'artificieux Socrate conduisait ses interlocuteurs à des contradictions ineptes où éclataient la fausseté de leurs principes et la vanité de leur dialectique.

Et M. A. Hallays, ayant ainsi défini l'ironie, nous montre quelles différences il y a entre l'ironie classique et l'ironie moderne et, aussi, que les ironistes ne sont pas tous — comme on le prétend parfois — de malhonnêtes gens.

ALBERT BERTHEL





LA LUTTE POUR L'IDÉALISME

L y a quelques années, les esprit observateurs qui, postés en vigies, scrutaient le mouvement des idées comme les marins interrogent la mer, d'une attention toujours alarmée de l'inconnu et de l'avenir, jetèrent soudain un cri joyeusement sonore et promirent des jours plus clairs : ils nous annoncèrent la renaissance de l'idéalisme !

Oui, de pâles et filamenteux rayons de soleil filtraient entre les opaques et déprimants nuages, dont, depuis si longtemps, la chasse éperdue se continuait, envahissant le ciel tout entier.

Les présages éclataient.

Voici les philosophes, M. Ollé-Laprune (1), M. Ed. Rod (2) et surtout M. Paul Desjardins, l'instaurateur en France du mouvement néo-chrétien, dont son livre, le *Devoir Présent*, est considéré comme l'évangile, revenant à la morale chrétienne.

Voici Melchior de Vogüé (3), un néo-chrétien aussi, mais presque un chrétien intégral, proclamant que le temps était passé, pour les artistes, de se

(1) *La Philosophie et le Temps présent.*

(2) *Le Sens de la Vie.*

(3) *Regards historiques et littéraires. — Heures d'histoire.*

renfermer dans leurs tours d'ivoire qu'ils sculptent par pur dilettantisme égoïste, sans préoccupation plus large, Melchior de Vogüé symbolisant par les cigognes — ces oiseaux de grand vol qui reviennent aux hautes tours, au rappel des cloches, — le retour des âmes à grands battements d'ailes vers les cimes.

Voici les nouveaux rayonnements dans le domaine des lettres : Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam, Verlaine, Paul Bourget.....

Et quel est l'état d'âme de la nouvelle génération, celle qui entrait hier dans la vie réelle? Voici comment Melchior de Vogüé s'en exprimait, en 1890, pour le définir :

« Qu'on ne nous parle plus de l'art pour l'art, disent les jeunes hommes. Le dilettantisme est le grand mal de l'heure présente, c'est un vol de forces morales et intellectuelles fait à la patrie, à l'humanité; nous devons à la patrie le service de l'intelligence. Au moment grave où nous sommes, nous ne concevons plus une pensée qui ne se traduit pas en action, en action sur le plus grand nombre d'hommes possible. L'art doit se proposer une fin sociale: il ne s'agit pas d'en faire un prêché; mais au lieu de se replier sur lui-même, il doit s'élargir, exprimer toute la vie moderne.

Quelle est leur conception philosophique?

Nul enseignement positif ne les satisfait. Ils ont entendu des voix, ils ne savent pas où, ils partent à l'aventure vers ces vagues appels, ils rôdent anxieux autour de l'autel du dieu inconnu.

En somme, ce qui maîtrise le plus fortement ces jeunes intelligences, c'est l'instinct de la relation entre les choses et des racines profondes qu'elles ont dans l'invisible; c'est le sentiment de la solidarité entre les hommes, le besoin de s'associer à

cette universelle vibration humaine qui est l'électricité latente du monde moral. »

Et la preuve de cette observation, nous la trouvons — entre autres — dans la courageuse attitude de M. Henry Bérenger, le distingué auteur de *L'Effort*, dans la création du *Sillon*, emblématique titre d'une revue où les jeunes affirment leurs volontés actives et leurs espérances idéalistes.

M. l'abbé Félix Klein, dans *le Correspondant* d'abord, dans un livre ensuite, note les « nouvelles tendances en religion et en littérature »; M. Louis Franck prend, pour titre d'une conférence de rentrée au jeune Barreau d'Anvers, « la renaissance de l'idéalisme »; M. Henry Carton de Wiart parla en plusieurs conférences de l'orientation nouvelle; Firmin Vanden Bosch proclama, naguère, la revanche de l'idéal.

L'esprit nouveau a soufflé. Il a eu, comme porte-voix en France, le plus ancien disciple de Gambetta : Spuller, et les gouvernants d'aujourd'hui en donnent des gages non équivoques.

Brunetière, le normalien, est allé à Rome et il y a ressenti cette impression qui flotte dans l'atmosphère du Vatican et qu'évoque si bien la dernière page de *Cosmopolis*, ce beau livre de Bourget. Revenu de la ville éternelle, il a proclamé, dans un article fameux de la *Revue des Deux Mondes*, la Banqueroute de toutes les fausses espérances que de faux savants avaient mises dans la science. Sa thèse peut se résumer en cette déclaration que, pas plus que de pain, l'homme ne peut se passer de foi!

En 1896, Brunetière s'en va conférencier à Besançon. Il y affirme la renaissance de l'idéalisme dans les idées scientifiques, dans le mouvement littéraire et artistique, dans le monde politique. Terminant son discours, fortement charpenté, suivant la

manière de l'auteur, par ces mots : « Le temps est maintenant d'être idéaliste, et, de toutes les manières, dans toutes les directions, de nager contre ce que nous avons tous, pour ainsi parler, de naturalisme dans le sang. Mais quelle que soit l'heureuse multiplicité des symptômes que j'ai voulu vous signaler, ce ne sont toutefois que des lueurs. »

Or, depuis que M. Brunetière parla ainsi à Besançon, ces lueurs se sont faites plus vives, des événements très notoires viennent de se produire, confirmant ses promesses, éclairant l'horizon.

Publiés par des auteurs jeunes encore, puissants par leur organisation cérébrale et par d'éminentes qualités artistiques, trois livres ont vu le jour, et ces livres sont franchement idéalistes.

Ce sont *Les Déracinés* de Barrès, *La Cathédrale* de J. K. Huysmans, *Cyrano de Bergerac* par Rostand.

Nous allons les examiner rapidement ensemble.



Les Déracinés.

Dans ce livre, Maurice Barrès, un des fils intellectuels de Taine, — il est donc, à ce titre, un peu de notre parenté, — fait le procès à l'actuelle conception de la vie et à l'éducation des esprits en France

Sa thèse est présentée sous une forme saisissante.

Le roman, calqué sur la vie réelle, car tous les personnages représentent des individualités distinctes ou composites, débute en 1879, au lycée de Nancy.

Là se trouvent réunis, dans la classe de philosophie, sept jeunes hommes, vigoureux fils de cette forte terre de Lorraine, notables par leurs capacités, et dont l'auteur va nous retracer la jeunesse.

Leurs caractères jusque lors dépourvus de toute détermination, — car il est bien vrai, en France

plus encore qu'en Belgique, que la formation de la volonté et le souci de l'individualité sont des choses qu'on relègue après les études humanitaires — vont recevoir de M. Bouteillier, un jeune normalien venu de Paris, une empreinte qui s'enfoncera décisive dans la cire chaude et tiède de leurs tempéraments. C'est lui, le missionnaire du gouvernement, qui va les déraciner du sol natal. « Après que, sous le titre de devoirs, on leur a révélé les ambitions, » dit Barrès, « *aucun de ces jeunes gens ne veut plus demeurer sur sa terre natale; c'est presque avec un égal dédain qu'ils accueillent ses invitations à choisir un milieu corporatif. Quoi d'assez beau, d'assez neuf pour leur imagination? Leur métier ne sera qu'un gagne-pain subi maussadement. Ils veulent être des individus.* »

Aussitôt leurs études lycéennes achevées, c'est l'exode vers Paris.

Pauvre Lorraine! s'écrie l'auteur, Patrie féconde, dont nous venons d'entrevoir la force et la variété.

Mérite-t-elle qu'ils la quittent ainsi en bloc? Comme elle sera vidée par leur départ! Comme elle aurait droit que « cette jeunesse s'épanouît en actes sur sa terre. Quel effort démesuré on lui demande, « s'il faut que, dans ses villages et petites villes, elle produise, à nouveau, des êtres intéressants, « après que ces enfants qu'elle a réunis s'en vont « fortifier, comme toujours, l'heureux Paris! »

Les voilà, nos jeunes gens, à Paris!

« Ils le tenaient pour un centre où ils pourraient collaborer à de grands intérêts. Ils s'y trouvent seuls, ignorés de tous, ne sachant avec qui se concerter, tourmentés par leur activité sans emploi. »

« Le Bureau de l'enseignement public les a dégoûtés de leur petite patrie, les a dressés par

« l'émulation et sans leur inculquer une idée religieuse.
« Le système des humanités ne rend pas l'homme
« apte à la culture, au commerce, à l'industrie, mais,
« au contraire, l'en détourne. L'administration les a
« préparés seulement pour elle et pour qu'ils de-
« viennent des fonctionnaires. Ils s'y sont refusés...
« Ce n'est donc pas assez que les corps sociaux
« soient dissociés : il y a des déserteurs.

« Voilà des jeunes gens qui, dans le vaste et
« puissant atelier qu'est une patrie, ne sont mis en
« mouvement que par leur ressort individuel et ne
« travaillent que pour eux-mêmes. Ils sont mal
« servis et ils servent mal... »

Le vie de lutttes, de difficultés matérielles et morales commence pour nos jeunes lorrains.

Ah! cette tragique odyssée] de leurs existences, leurs longs efforts, les contaminations délétères, les contacts souillants au milieu desquels ils se meuvent, leurs chutes lamentables!

Quelques-uns surnageront, d'autres se perdent et, de défaillances en défaillances, vont même jusqu'à l'assassinat, pour pouvoir vivre!

Maurice Barrès touche du doigt l'erreur fondamentale : c'est l'afflux systématique vers Paris, cœur et cerveau de la France, de toute l'énergie vitale de la Nation, c'est l'université, c'est le gouvernement propageant le mal en envoyant ses professeurs avec ses idées dans les villes les plus éloignées du centre. La jeunesse est, dès la dixième année, transplantée dans les lycées où elle subit l'enseignement de la république, où elle vit en terre chaude et malsaine, sans contact permanent avec les siens, perdant le lien avec la terre natale, pour être jetée à vingt ans dans le gouffre de Paris. Et c'est alors la vie factice et artificielle qui commence en garni, au cinquième, au milieu

des contagions délétères, viciée par tous les poisons moraux et intellectuels.

Une anecdote, tirée de la vie de Taine, nous montre combien ce philosophe avait parfaitement compris l'importance de ce problème.

Taine, nous rapporte Barrès, s'étant intéressé à Roemerspacher, le plus distingué des sept Lorrains, le prend un jour comme compagnon de sa quotidienne déambulation. Les deux promeneurs sont arrivés au Square des Invalides, et, tandis que la conversation roule sur les aspirations de la jeunesse contemporaine, Taine, s'arrêtant devant un jeune platane dont l'aspect vigoureux faisait plaisir à voir, fait admirer à son compagnon la belle venue de l'arbrisseau, et comment une sève généreuse alimente avec une égale fécondité les branches les plus éloignées, les plus basses et les plus hautes. Voilà, s'écrie-t-il, comment devrait être la France !

D'autre part, Barrès fait admirablement ressortir où aboutit l'éducation rationaliste et kantienne, propagée par les maîtres officiels dans tous les lycées. C'est la perte de l'éthique, c'est l'effondrement de la morale. Car les jeunes gens qui sont arrivés à la conviction philosophique que tout est relatif, que la certitude n'existe pas, que les qualités de la substance universelle ne sont que des états de notre sensibilité, que nous ne connaissons en soi ni les corps ni les esprits, mais seulement nos rapports avec les mouvements d'une réalité inconnue et à jamais inconnaissable, se trouvent incapables de concevoir désormais une morale une, absolue et fondamentale.

C'est en vain que leur maître, suivant la doctrine de Kant, s'adressera, en un appel chaleureux à leurs volontés et cherchera à les pénétrer du sentiment d'un Devoir dont il a préalablement ruiné

la base, les raisons d'être. Sa voix restera sans écho dans des âmes où lui-même a fait le vide. C'est sans boussole que les jeunes Lorrains entrent dans la mêlée.

Et c'est par la prévalence de ces théories que s'explique en France l'absolue déchéance morale des classes pensantes et dirigeantes. Bouteillier lui-même, l'austère philosophe, sera la meilleure démonstration. La politique l'attire. Pour entrer à la Chambre, il passera par toutes les compromissions, par toutes les abdications morales, et sera l'éclatant exemple de l'inanité et de l'impuissance sociale de sa doctrine et de sa théorie du devoir.

La France porte les fruits de ces errements : on sait sa déroute morale, on la voit livrée sans force et sans défense à des politiciens sans scrupule, on connaît la vénalité de sa presse, on sait les débâcles successives : le Comptoir d'escompte, l'affaire des métaux, les scandales du Panama et tout récemment cette affaire Dreyfus-Zola, où une chose est assurément certaine, au milieu de tant d'obscurités : c'est que les grondements populaires qui allaient aux Juifs et à leurs défenseurs, s'adressaient surtout à cette bande d'exploiteurs financiers et politiques, qui avaient causé tant de ruines ; et c'est que les mille voix de la Nation et de l'armée clamaient des vengeances et traduisaient des rancunes longtemps contenues.

Au point de vue spécial de l'art, comme la faute est grande et l'erreur profonde d'annihiler la vie locale. On a tué dans les départements français tout mouvement artistique et littéraire.

Celui-ci n'a échappé que là où il était protégé par sa langue : dans la Provence, au pays des félibres. Oh ! là, le tempérament national, comme il vibre dans les chants de Mistral. Comme c'est l'air

chaud, éclatant de la lumière que réverbère un sol blanc, l'atmosphère toute rumorante des mille et mille cigales que l'on voit et que l'on entend bruire dans les poèmes des ménestrels de la langue d'Oc ! Et comme ce mouvement grandiose a transformé naguère, aux solennités d'Avignon, d'Orange et d'Arles, tout un peuple d'un enthousiasme presque religieux.

Si nous pouvons, à l'inverse de la France, nous féliciter d'avoir une intense vie sociale et politique dans nos communes et dans nos provinces, d'échapper par la forte constitution de notre enseignement libre et chrétien à la décadence morale et philosophique, ne sommes-nous pas un peu des déracinés artistiques et littéraires, n'allons-nous pas trop souvent chercher au dehors notre inspiration, nos procédés, ne tenons-nous pas toujours nos yeux fixés sur Paris, ou ne tendons-nous pas trop l'oreille à tous les bruits qui nous viennent de Bayreuth ?

Quelles sont pourtant les qualités qui ont élevé si haut notre art ?

C'est son caractère essentiellement flamand, local, particulariste, indépendant des influences étrangères. C'est ainsi que la question flamande tient aux destinées primordiales de notre pays.

L'usage exclusif de la langue française aboutit à faire de Paris notre foyer d'inspiration, à briser le lien avec notre tradition littéraire et artistique et à entraîner par un travail progressif et infaillible la perte de notre tempérament national et de notre originalité propre.

Or, les Belges du Nord ne valent qu'en tant que Flamands, tels nos musiciens et nos peintres de l'école d'Anvers et tous nos écrivains. Ceux mêmes qui écrivent en français doivent leur célébrité et

leur mérite à leurs qualités flamandes : c'est-à-dire le réalisme sain et vigoureux, le sens exact de la vie débordante et heureuse, l'optique exacte des couleurs vraies et des formes luxuriantes, la vigueur persistante.

Quel coloriste et quel paysagiste puissant, à la façon de Courtens, Camille Lemonnier n'est-il pas dans ses descriptions ? Et, dans ses tableaux de mœurs, n'est-il pas un Breughel aux tons crus et aux réalités empoignantes ?

Georges Eekhoud est-il un déraciné ? C'est le Saint Michel de la Grand' place à Bruxelles fait homme et écrivain. Oh ! comme il a pénétré le sens intime du vieux Bruxelles, comme il peint — en d'exquis tableaux de genre — la vie de ses bourgeois, buveurs de faro et d'un parler si savoureux, comme la gloire de ses édifices : maison du roi et corporations, hôtel de ville, chante en lui et inspire sa plume !



La Cathédrale.

Durtal — lisez J. K. Huysmans — un des disciples littéraires de Zola, a eu une jeunesse aventureuse et incroyante et s'est jeté à corps perdu dans le courant naturaliste, dont son maître était la source principale et l'impétuosité.

« Or, alors que je n'y pensais guère, écrit-il, à Paris, *Dieu m'a subitement saisi et m'a ramené vers l'Eglise*, en utilisant pour me capter mon amour de l'art, de la mystique, de la liturgie, du plein-chant. »

« Seulement, durant le travail de cette conversion, je n'ai pu étudier la mystique que dans les livres. Je ne la possédais donc qu'en théorie et nullement en pratique....

« Telle était la situation, lorsque je suis parti pour la Trappe : en cet ascète je vis alors non plus seulement la mystique racontée, écrite, formulée en un corps de doctrine, mais bien encore la *mystique expérimentale, mise en action, vécue naïvement par des moines. Je pus me certifier que la science de la perfection de l'âme n'est pas un leurre.*

« A Chartres je suis passé à de nouveaux exercices, j'ai suivi d'autres pistes. Hanté par l'inégalable splendeur de cette cathédrale, j'ai, sous l'impulsion d'un vicaire très intelligent et très instruit, abordé la Symbolique religieuse, commenté cette grande science du moyen âge, qui constitue un dialecte spécial de l'Eglise, qui divulgue par des images, des signes, ce que la liturgie exprime par des mots.

« A Solesmes j'achèverai mon éducation. »

Dans tout le cours de son livre *La Cathédrale*, Huysmans nous fait vivre avec lui la longue étape de sa nouvelle vie, de sa vie spirituelle, qu'il vient de franchir, depuis son départ de la Trappe.

« La Trappe — et l'on sait que c'est le séjour à la Trappe qui inspira à Huysmans son admirable livre *En route* — m'a brisé, s'écrie-t-il ; elle m'a sauvé de la concupiscence, mais pour m'encombrer de maladies que j'ignorais avant d'avoir été opéré chez elle. Elle qui est si humble, elle m'a augmenté la vanité et décuplé l'orgueil ; puis elle m'a laissé partir, si faible et si las, que jamais depuis je n'ai pu surmonter cette inanition, jamais je n'ai pu prendre goût à la Réfection mystique qui m'est nécessaire, si je ne veux pas mourir à Dieu pourtant ! »

Et, comme l'abbé Grévesin, le confesseur de Durtal, est appelé à Chartres, Durtal se laisse tenter à l'y suivre, en bougonnant quelque peu, mais se disant qu'au fond il y serait aussi bien qu'à Paris,

dans les parages d'une cathédrale autrement intéressante que Notre-Dame de Paris.

Il y poursuit ses luttes intérieures, cherchant à vaincre sa sécheresse d'âme et à se pénétrer de l'esprit de foi et d'amour qui fit jaillir de terre *la Cathédrale*.

Celle-ci l'absorbe tout entier; l'extraordinaire intérêt qu'elle dégage fascine Durtal.

Ainsi la cathédrale de Chartres devient la vivante héroïne du roman.

Obstinément debout au milieu de cette plaine de la Beauce, où ragent les vents; quatre fois reconstruite et maintes fois sauvée des flammes et de la foudre, elle donne une impression profonde d'indestructibilité et de pérennité.

Elle est un merveilleux échantillon de l'art gothique!

L'art gothique? C'est le spectacle des forêts germaniques, ce sont les perspectives aériennes et diaprées de lumière des grandes allées de hêtres qui donnèrent la première idée, le premier plan de la nef ogivale aux suprêmes élancements.

Mais ce que la nature ne pouvait donner, dit Durtal, c'était l'art prodigieux, la science symbolique, la mystique éperdue et placide des croyants qui édifièrent les cathédrales. Sans eux, l'Eglise, restée à l'état brut, telle que la nature le conçoit, n'était qu'une ébauche sans âme, un rudiment. Elles sont surhumaines et vraiment divines quand on y songe, les cathédrales.

L'œuvre de Durtal, sa joie, son délassement, sa préoccupation constante, le besoin de son âme sera de feuilleter, d'analyser, d'étudier sans cesse le livre de pierres qui est là ouvert, sous ses yeux. Il s'attachera à pénétrer les mystères de toutes ses pages et à en savourer les beautés profondes.

Et les voiles de l'ignorance et de l'incompréhension tombent.

Il déchiffre les problèmes; les obscurités s'évanouissent, Durtal conçoit comment le gothique est surtout un art de parole et d'expression, comment tout, en lui, traduit la pensée, manifeste le sentiment. Il comprend que tout est dans la cathédrale : les écritures, la théologie, l'histoire du genre humain.

Oui, les cathédrales sont de vrais répertoires de l'humanité ! s'écrie-t-il.

Et le symbolisme de la cathédrale est si intense qu'il n'est pas un détail, un rien, une disposition qui n'ait une signification, ne traduise une idée ou un sentiment.

Tout est expression, la croix des nefs, les couleurs des verrières, les sculptures, les ordonnancements des pierreries et des ornements, les motifs décoratifs, les dispositions architectoniques, tout y exprime des vérités théologiques, des souvenirs religieux, des exhortations aux vertus, des appels à la prière.

Mais ce qui surtout chante en cet hymne de pierres, c'est la dédicace à la Vierge. C'est à elle honorée en cette terre religieuse d'une antique dévotion, que l'église fut élevée, c'est son culte et le souci de sa gloire qui anima les architectes géniaux de Chartres comme ses plus obscurs maçons.

Aussi comme Durtal s'éprend de cette cathédrale qui lui livre les secrets de la symbolique, grâce à laquelle il communit dans la foi et l'amour avec l'âme mystique au moyen âge.

Quelles pages enthousiasmées il consacre à cette basilique, qui était le suprême effort de la matière cherchant à s'alléger, rejetant tel qu'un lest le poids aminci de ses murs, les remplaçant par une substance moins pesante et plus lucide, substituant

à l'opacité de ses pierres l'épiderme diaphane des vitres.

Comme il nous la montre, « se faisant toute âme, toute prière, stupéfiant avec l'essor éperdu de ses voûtes et la folle splendeur de ses verrières. »

Et le mystère de ces merveilles se devine quand nous apprenons de Durtal comment la cathédrale fut construite, de quel souffle de piété ardente, de quel amour tenace pour la Vierge, elle jaillit.

Quel beau tableau que celui de ces peuples suspendant leurs travaux pour accourir de toutes parts au travers des forêts sans chemin et des rivières sans gué, et travailler ensemble à la réédification du temple qu'un incendie a détruit.

Aussi comprenons-nous que Durtal, initié par un long et dévot apprentissage à la mystique médiévale, et l'oreille remplie du bruit de ces voix d'antan, mystérieuses et lointaines qui vibrent encore dans la pierre, s'attriste de devoir quitter Chartres.

Il s'attriste de laisser là ce silence, cette solitude éloquente de la cathédrale, ces entretiens avec la Vierge dans la nuit de la crypte et le crépuscule de la nef et s'écrie douloureusement : « Ah ! c'est ici seulement qu'on est auprès d'elle et qu'on la voit. »

La valeur morale et le caractère idéaliste du livre de J. K. Huysmans sont incontestables. La portée morale résulte tout d'abord de la sincérité de Durtal. Car celui-ci est un sincère. Il est impossible qu'il ne le soit pas. Un pareil masque ne se garde pas sans tomber, dans une œuvre si longue. Tout y tend vers l'embellissement de l'âme, tout y montre la lutte de ce qu'il y a en nous de plus noble contre ce qu'il y a, non seulement de plus bas, mais aussi d'égoïste, de vain, de frivole.

On reproche à Huysmans d'avoir eu parfois le

verbe grossier, mais a-t-on été impunément pendant vingt années le disciple de Zola? de tourner en ridicule l'architecture, la statuaire, l'imagerie dites religieuses! Mais nous devrions lui en savoir gré et puisse la croisade qu'il entreprend trouver des soldats et sauver l'esthétique et le bon goût de ces profanateurs du beau qui travaillent l'article d'art pour les chapelles des couvents et des églises de village!

Enfin l'œuvre est d'une pureté absolue. Il n'y a pas un frémissement de la chair dans les cinq cents pages du livre : l'un des auteurs des *Soirées de Médan* est arrivé à tuer en lui-même le fils des voluptés et l'enfant des débauches.

Quelle belle et éloquente leçon!

Un grand souffle idéaliste traverse tout le livre. Le sentiment de l'au-delà, de l'invisible, du mystérieux, dont, par une ignorance complète des besoins et des aspirations de l'âme humaine, l'école naturaliste fait abstraction systématique, éclate à toutes les pages et trouve son plus bel épanouissement dans cette image finale du livre, où Durtal nous est représenté découvrant tout à coup des yeux de l'âme, la Vierge de Chartres, Notre Dame de sous terre se révélant sous les dehors de son temple, qui devient, d'elle, la splendide manifestation. Et je voudrais aussi que les Anversois apprennent, dans le livre de Huysmans, à connaître, à aimer, à comprendre un peu mieux leur cathédrale, à eux (1).

Nous possédons, comme Chartres, un monument, merveille de l'art gothique. Comme à Chartres, elle

(1) Ce que j'écris au point de vue de mes concitoyens peut être dit des autres basiliques médiévales de Belgique : S^t Bavon à Gand, Notre Dame à Bruges, S^t Gudule à Bruxelles, S^t Pierre à Louvain, S^t Rombaut à Malines, etc., etc., partout le sens mystique des cathédrales y est le même et également intense.

est l'élan d'un peuple, plein de foi vers la Vierge, car Anvers est bien la ville de la Vierge et sa cathédrale, la vraie Eglise de la Vierge. La Vierge, comme son temple, appartiennent à la vie de notre cité, font partie de son patrimoine historique.

N'est-ce pas de tout temps la statue miraculeuse, honorée d'un culte intense, l'image de la Vierge s'accrochant aux coins de rue, sous les vieux pignons, au-dessus des lampes qui, perpétuellement ardentes, disent le perpétuel souvenir, les processions à l'égal de cérémonies nationales, n'est-ce pas enfin « Onze Lieve Vrouw Kerk », mêlée intimement à toutes les pulsations, à toutes les secousses de notre vie communale : centre où l'on se préparait à la guerre et où l'on remerciait de la victoire, où magistrats communaux et princes assistaient aux solennels offices, où iconoclastes, calvinistes et sans-culottes portèrent leurs fureurs sacrilèges : n'est-elle pas la grande œuvre collective de la pensée de l'art et du sentiment de nos ancêtres, qui la construisirent lors du premier épanouissement de notre cité?

J'eus un jour, très profonde, cette impression. On exécutait, dans la cathédrale, le Te Deum de Peter Benoit. Sa musique, qui, partout, dans toutes les salles, est à l'étroit, violentant les vitres et chercheuse d'espace, trouvait là un milieu approprié à elle-même.

Devant moi, dégagées de leurs voiles, les œuvres grandioses et magistrales de Rubens avaient, dans les vastes ailes des transepts, des cadres naturels à leur force et à leur puissance, — au-dessus de moi, très haute, la voûte, dans les nefs, tout autour de moi, la foule immense et recueillie — et je sentis passer et vibrer autour de moi et en moi-même cette âme flamande fière et religieuse, artistique et puissante,

qui sommeille dans notre cathédrale, ainsi qu'en une châsse.



Cyrano de Bergerac.

L'histoire? N'est-elle déjà connue de tous? Mais voici ce que je voudrais qu'on en retînt. Elle nous montre un fort beau personnage, ombré seulement de certains petits côtés qui déplaisent à notre concept contemporain et démocratique. L'époque d'ailleurs que M. Rostand fait revivre est une vilaine époque, le ministère de Richelieu.

C'est un cadet de Gascogne, Cyrano de Bergerac, noble méridional, aussi blasonné de titres que pauvre de rentes, mais fier, généreux, intrépide, qui est le personnage dominant. Il est d'un relief puissant. Tempérament d'artiste, Cyrano est poète, musicien, lettré, savant et disert; âme de héros, il s'exalte pour tout ce qui est grand et s'irrite contre tout ce qui est mesquin, factice; le danger lui plaît et le grandit. Voilà l'harmonieux ensemble, emprisonné dans un corps d'athlète, souple et vigoureux, qui fit de Cyrano le plus redoutable escrimeur et duelliste de son temps.

Petit cousin de Don Quichotte, il est quelque peu apparenté au mousquetaire d'Artagnan, et le marquis de Morès doit le compter parmi ses ancêtres. Mais il a une personnalité bien distincte, il réalise un type. Ah! le vrai Gascon, le pur méridional. Sa verve étincelle comme le soleil de là-bas; son humeur, qui jamais ne se dément, pétille comme un feu de sarments; son imagination déborde de fantaisie luxuriante; sa phrase est haute de couleurs et ses paroles sont lumineuses. Mais, et c'est là le grand mérite de M. Rostand et le grand progrès réalisé sur les anciens metteurs en scène de l'âme méridionale, nous savons maintenant ce que, chez des hommes d'élite, les dehors fantasques

et plaisants peuvent cacher de la grandeur morale et de limpidité d'âme.

Le premier acte met déjà en valeur les qualités du personnage.

A l'hôtel de Bourgogne, il se querelle avec tout le monde pour empêcher un mauvais et sot acteur de jouer une méchante pièce. On lui apprend qu'un camarade est menacé d'une embuscade, il le prend sous sa protection et s'en va, tout seul, affronter cent escogriffes postés à la Tour de Nesle.

Ce fol spadassin aime en secret, mais à la folie, la belle, la merveilleuse Roxane, une cousine, une amie d'enfance, une précieuse, faut-il ajouter pour compléter le portrait.

Elle a vu le beau Christian de Neuvillette, dont elle s'enflamme sans le connaître. Ce Christian entre aux cadets de Gascogne, et Roxane, qui sait combien ceux qui, tel que lui, ne sont pas des purs Gascons de Gascogne ont à craindre de provocations et de brettes avec leurs camarades d'armes, tremble pour lui.

Elle fait venir Cyrano. Et celui-ci, qui croit aller à un rendez-vous d'amour, reçoit de la bouche de celle qu'il adore le plus terrible des aveux et la plus cruelle des missions. Mais l'âme de Cyrano, comme un pur acier, se redresse : il écoute l'aveu sans rien trahir et accepte la mission. Il se fait le protecteur, l'ami, l'inspirateur de Christian. Il le patronne auprès des cadets, ses compagnons. Comme Christian — d'ailleurs brave garçon, mais qui s'avoue lui-même sot et n'avoir qu'un « certain esprit facile et militaire » — ne sait pas parler le langage apprêté et alambiqué qui plaît aux précieuses, Cyrano lui fait la leçon et lui écrit ses lettres, jouant le rôle héroïque qui lui fera dire en mourant :

« ... Oui, ma vie

« Ce fût d'être celui qui souffle et qu'on oublie. »

Christian et lui sont, un soir, sous le balcon auquel se penche Roxane. Et, comme Christian ne trouve pas de mots pour exprimer son amour, c'est Cyrano qui, protégé par l'obscurité, à mi-voix d'abord, s'exaltant ensuite, à son insu, pris à son propre jeu sous l'empire du sentiment dont son âme déborde, rejetant les jolis mots, les habituelles afféteries et les mièvreries du beau parler et du bel esprit, exprime enfin le véritable langage du cœur.

Ah! comme il déclare son amour, comme tous les mots qui lui viennent, il les jette en touffe, à Roxane!

Les cadets de Gascogne sont envoyés au siège d'Arras; Christian s'arrache aux bras de son aimée -- devenue sa femme -- qui, toute en pleurs, le confie à Cyrano, lui demandant parmi mille promesses et mille recommandations, que Christian lui écrive souvent.

Le siège d'Arras continue, plein de péripéties sanglantes et terribles. L'armée française est réduite par la faim. La révolte gronde, les cadets eux-mêmes se mutineraient, si Cyrano n'était pas là pour les ranimer par ses bons mots et par l'exemple de son courage, disant à ceux qui lui reprochaient d'avoir toujours le mot, la pointe aux lèvres :

Et je voudrais mourir un soir, sous un ciel rose,
En faisant un bon mot, pour une belle cause.

A un moment critique, tous, avec des menaces, clamant leur faim, il a une inspiration de génie.

Il appelle Bertrandon, le fifre, ancien berger, et lui fait jouer

Ces doux airs du pays aux rythmes obsesseurs
et paraphrasant la dolente musiquette du joueur de flûte :

Écoutez... C'est le val, la lande, la forêt,
Le petit pâtre brun sous son rouge beret,

C'est la verte douceur des soirs sur la Dordogne,
Écoutez, les Gascons, c'est toute la Gascogne!

Tous les yeux se mouillent; tout à coup l'alarme éclate et tous les cadets courent aux armes et se retrouvent eux-mêmes.

Au moment où ils se préparent à l'attaque décisive -- et ils sont au poste le plus exposé -- une voiture entre au camp. C'est Roxane : elle est accourue au péril de sa vie, car il lui a fallu traverser les rangs ennemis. C'est à cause des lettres, dit-elle, qu'elle est venue, ces lettres que Cyrano écrivait pour Christian, souvent à son insu, et qu'il allait porter deux fois par jour, sous le feu des Espagnols.

Je lisais, je relisais, je défaillais

dit Roxane à Christian.

J'étais à toi. -- Chacun de ces petits feuillets
Était comme un pétale envolé de ton âme.

Et, lui révélant sa pensée intime et son vrai sentiment, elle lui avoue

Mon Dieu, je t'adorais, depuis qu'un soir
D'une voix que j'ignorais, sous ma fenêtre
Ton âme commença de se faire connaître.

Et maintenant? lui demande Christian :

-- Eh bien! toi-même enfin l'emporte sur toi-même
Et ce n'est plus que pour ton âme que je t'aime.

Voilà donc la magnifique évolution de l'amour de Roxane : en Christian, elle a fini par aimer ce qui véritablement en était digne, c'est-à-dire l'âme de Cyrano.

Et Christian, à ces aveux, devine la réalité, navrante pour lui. Il veut faire cesser l'équivoque qui pèse sur l'existence de Cyrano, mais la fusillade éclate et il tombe sous la première décharge.

Quinze ans après, Roxane, toujours endeuillée, a pris demeure dans un couvent où elle vit très retirée.

Cyrano vient la voir souvent, continuant toujours le même rôle.

Mais, hélas! dit son vieil ami Le Bret,

Il va mal.

Tout ce que j'ai prédit, l'abandon, la misère,
Ses épîtres lui font des ennemis nouveaux.
Il attaque les faux nobles, les faux dévots,
Les faux braves, les plagiaires, tout le monde.

Aussi la vengeance l'atteint-elle, enfin.

Tandis qu'il se rend chez Roxane, une main criminelle laisse tomber sur lui une pièce de bois qui lui fait une profonde entaille à la tête. Se sentant mortellement atteint, mais se surmontant et dissimulant sa blessure, il va tout de même chez Roxane. Il lui demande de pouvoir lire la dernière lettre qu'elle croit de Christian, mais que lui écrit le matin de la journée suprême d'Arras, croyant son heure dernière venue, et qu'il avait mouillée d'une larme. Il en commence la lecture, mais, tandis que les voiles de la nuit et de la mort descendent, il continue à dire, de mémoire, les paroles qu'il écrivit jadis.

Soudain, la lumière se fait dans l'esprit de Roxane: elle comprend tout, elle devine le long mystère, le douloureux martyr, elle reconnaît cette voix dont les accents l'avaient tant émue, un soir, sous la fenêtre.

Hélas! c'est l'irréparable. Cyrano de Bergerac doit mourir, brutalement, lâchement assassiné.

Mais sa fin sera belle, comme l'a été sa vie.

Il se redresse et, s'adossant à un arbre, il attendra la mort debout et l'épée à la main.

Il la brandit contre tous ses vieux ennemis qu'il revoit à travers son délire, le mensonge, les compromis, la lâcheté, la sottise :

Oui, vous m'arracherez tout !

leur crie-t-il.

Le laurier et la rose

Arrachez. Il y a malgré vous, quelque chose
Que j'emporte, et, ce soir, quand j'entrerai chez Dieu
Mon salut balayera largement le seuil bleu,
Quelque chose que sans un pli, sans une tache
J'emporte malgré vous.

— Et c'est ? demande Roxane anxieuse.

— C'est mon Panache.

J'aime, beaucoup, dans l'œuvre de M. Rostand, dont je n'examine pas en ce moment les mérites littéraires et scéniques, l'esprit qui l'anime. J'aime l'âme mousquetaire de Cyrano. je l'aime :

Dédaignant d'être le lierre parasite

Lors même qu'on n'est pas le chêne ou le tilleul,
Ne pas monter bien haut, peut-être, mais tout seul.

J'aime cette donnée nouvelle : l'âme d'un homme, dégagée, détachée de lui, devenant, elle, plus que les personnages, l'héroïne du drame.

Il flotte, tout à travers l'œuvre, quelque chose d'immatériel, de supra sensible, et qui tranche profondément avec le contemporain concept réaliste.

Ce qui nous a permis de réunir sous un même titre ces trois ouvrages, ce n'est pas seulement la simultanéité de leur apparition, c'est leur caractère profondément idéaliste.

Oh ! l'idéalisme est un mot bien vague, bien difficilement définissable. Il indique la conception de ceux qui croient que derrière la contingence et la

relativité des phénomènes, derrière les faits, il y a autre chose, des forces inconnues, des principes agissants, en un mot, pour la plupart, il y a Dieu.

Barrès, lui-même, à son insu peut-être, est un idéaliste, car son livre est une éloquente réfutation, par les faits, de la doctrine et de la morale positivistes et lui-même laisse échapper cet aveu que, ce qu'il faut au jeune homme, c'est l'acte de foi nécessaire aux opérations élevées de l'esprit et que, ce qui manque trop souvent, hélas! aux âmes de bonne volonté, c'est la formule religieuse acceptable.

Mais l'idéalisme se comprend aussi par contraste aux systèmes philosophiques et littéraires prépondérants jusque hier, c'est-à-dire le naturalisme grossier qui ne connaît et n'étudie de l'homme que ses côtés les plus bas ; le dilettantisme et les méthodes parnassiennes qui veulent faire des moyens artistiques les simples reflets de la beauté objective et matérielle des choses ; l'idéalisme signifie réaction contre cette conception égoïste de l'art et de la vie, qui subordonne toute œuvre au simple plaisir de celui qui la crée, qui ne lui assigne aucun but plus élevé ; réaction contre l'individualisme qui méconnaît les devoirs altruistes et ignore la solidarité.

Certes, l'idéalisme de M. Huysmans n'est pas le même que celui de M. Barrès et de M. Rostand, mais qu'importe?

Au fond, pourtant, il y a des affinités secrètes entre ces œuvres. Si nous voulons, comme Huysmans nous y invite tacitement, être soucieux des progrès de notre vie mystique, de l'embellissement de notre âme, ah! ne soyons pas des déracinés, ne tranchons pas les racines qui, nourrissant nos sèves du sol patrial, font de nos tempéraments des efflorescences plus belles et plus complètes, ne coupons pas les fils invisibles qui rattachent notre âme à

l'âme du passé, vivons de cette vie collective et sociale où notre individualité est susceptible d'un développement plus harmonieux, plus naturel!

Et ce qui groupe aussi, sous notre plume, les trois livres, c'est leur communauté d'inspiration.

Ils cherchent à nous rendre meilleurs dans ce que nous avons de plus élevé.

Laisant là les anciens errements, ils prônent l'énergie, l'action, la lutte contre nous-mêmes, la lutte pour les autres.

Ils aident ainsi l'esprit moderne à entrer dans les voies où notre grand pape Léon XIII l'a mené, en lui assignant un idéal de solidarité et d'amour, en lui imposant des devoirs nouveaux.

Les devoirs. Comme ce mot, presque fatidiquement, revient sous notre plume! Aujourd'hui, toutes les conclusions des penseurs aboutissent à ce même appel à la Volonté!

Le devoir, c'est-à-dire le sentiment de la nécessité du Travail, énergique et continu. Et, comme rien n'égale la force d'un exemple et le prestige du verbe d'un maître disparu, laissez-moi transcrire cette page de Barrès, où il rappelle une admirable parole de Taine :

« Mais où le jeune homme fut ému, c'est quand le philosophe parla de soi-même.

Jusqu'au bout, disait-il, j'espère pouvoir travailler. Ce beau mot, vivant et fort, « travailler », prononcé avec simplicité, prenait dans cette bouche un son grave qui fascina le jeune homme. Un être qui pressent la mort, s'il nous disait : J'espère jusqu'au bout, marcher, voir la lumière, entendre la voix des miens, déjà nous émouvrait par ce mélange de faiblesse, de résignation, mais ceci « jusqu'au bout, j'espère pouvoir travailler » ! Quelle superbe expression d'une vie composée toute pour qu'un homme

se consacre à la vérité ! Et soudain, relié à cet étranger par un sentiment saint, oui, par un lien religieux, Ræmerspacher sentit dans toutes ses veines un sang chaud, que lui envoyait le cœur de ce vieillard. »

« Jusqu'au bout j'espère pouvoir travailler. »
Que cette parole, animant nos volontés, les mette au service de notre Idéal.

Anvers, mars 1898

GEO VAES





LE THÈME DE L'ÉTOILE ET SES VARIATIONS ESTHÉTIQUES

Et tout ce qui travaille, éclaire, aime ou détruit,
A des rayons : la roue au dur moyeu, l'étoile,
La fleur, et l'araignée au centre de sa toile.

VICTOR HUGO

NE souriez pas... J'ai fait, je crois, une grande découverte, — à la fois dans le champ du ciel et sur l'horizon des prairies; cela, sans télescope, ni microscope, en *pensant* seulement... Il faut que je vous la raconte.

Vous comprenez que, depuis l'âge où les yeux se débrouillent jusqu'au moment, hélas! où ce miroir vivant commence à se ternir, on n'a pas été sans lever, bien des fois, ses regards vers le ciel... Le ciel *de nuit*, surtout, qui n'aveugle pas, qu'on peut dévisager sans scillement de paupière, où mille petits soleils froids et doux remplacent le grand, solitaire et brûlant. Oh! ces soirs de décembre, aux cloches sonnantes Noël, avec de belles fleurs de givre sur les carreaux! De mon lit d'enfant, je comptais les étoiles comme les gemmes d'un diadème de fée, et doucement, sans que je m'en aperçusse, elles m'emmenaient bien loin, en des rêves de saphir et de diamant. Oh! ces soirs d'août, aux cloches sonnantes l'Assomption, avec les fenêtres entr'ouvertes sur des senteurs de foin fauché neuf! Mes menottes

accrochant la barre de bois au balcon, et haussant ma taille d'enfant, je planais de mes yeux ravis sur cette grande coupole, noire et scintillant de mille lampes, qui couvrait tout d'une si merveilleuse tiédeur et d'un si merveilleux silence.

Et, plus tard, je lus dans des livres, à l'école ; je lus l'histoire du petit pâtre observateur des astres en sa cabane roulante, et qui devint grand astronome... Aussi, chaque fois que, passant sur la route, j'apercevais tout au bout du pacage une cabane à roulettes, avec des moutons parqués tout autour, je me prenais à songer qu'il y avait là dedans un petit paysan attentif, étudiant son astronomie pour devenir un jour un grand homme.



Quand il faisait jour, par exemple, je n'osais pas lever mes yeux sur ce globe éclatant de feu, qui dévorait ceux qui voulaient le fixer, disait ma mère. Pourtant, une fois, je me risquai... D'étranges petits ronds mouvants, tour à tour pourpre, rose, orange, vert-émeraude, et lilas, déposèrent alors, sur tous les objets où je jetais les yeux, tels de malicieux papillons, — et je pris peur, n'étant pas encore au courant des images consécutives.

Aussi pris-je l'accoutumance d'abaisser mon regard au miroir des terres ; et je contemplais désormais le Soleil, à loisir, dans le portrait radieux qu'il peint sur les eaux, dans les longs javelots d'or dont il crible les toits, dans les adieux roses qu'il envoie, avant son départ, aux fonds de ciels et de rochers.



Un jour que notre instituteur, passant là, me surprit dans cette école buissonnière et *stellaire*, je restai très confus, sans rien dire pour m'excuser. Mais, la

seconde fois, enhardi de je ne sais quel enthousiasme, j'allai vers lui et droitement lui demandai pourquoi le Soleil avait tant de bras, quand on le regardait dans le lac; et les étoiles aussi, petits soleils, avec des bras plus courts, qui restaient en place et vibraient, tout ensemble; sans doute que l'accourcissement de ces bras dans les étoiles, tenait au lointain...

Le maître me fixa, je m'en souviens, avec un sourire ironique. Après s'être, un instant, diverti de ma naïveté, il m'assura que ni le Soleil, ni les Astres ne possédaient de bras, comme des polypes, et ces prétendus bras, qu'on nomme plus précisément des *rayons*, ne venaient pas de l'astre, mais de notre ciel. C'était moi-même ou lui, l'instituteur, ou n'importe qui, pourvu d'yeux, qui créait cette apparence qui coiffait le globe céleste, sphérique, chauve en soi, d'une radieuse chevelure.

Et moi, je m'en allai, dans le chemin d'ormeaux qui mène à l'école, en secouant la tête. — « Oh! non, me disais-je, c'est impossible, et *Monsieur* a voulu se moquer de moi. Je vois bien que ces bras, ces rayons dorés tiennent au corps du Soleil. » Et, m'enhardissant à fixer l'astre, en ce moment glorieux au zénith, je le vis, très distinctement, comme un polype d'or, émettre de son centre mille fins tentacules irisés...

Et, lorsque tomba la nuit, le disque nu, correctement découpé, de la lune, monta derrière les arbres. C'était la preuve, évidemment, de mes dires, et l'instituteur se trompait. Car, si notre œil mettait des rayons à tout astre, pourquoi n'en mettait-il pas à celui-là? Donc le Soleil avait encore ses bras; la lune avait perdu les siens. C'était un astre apode, mutilé. L'on s'en apercevait bien à la clarté pâle qui tombait, pleine et comme brumeuse, de son disque, tandis que le Soleil vous atteignait de pointes isolées, vous piquait, versait sur votre peau comme une pluie de fines aiguilles d'or.



Plus tard, d'autres maîtres me convinquirent, et je quittai ces illusions. J'appris le pouvoir merveilleux et bien inattendu qu'a notre œil de *transformer* les phénomènes du dehors, de les *conformer* à nos besoins organiques. Je sus, non sans surprise, que le soleil, aussi bien que la lune, est un globe, un globe *nu*; son disque m'apparut, pour le confirmer, aux soirs d'hiver, dépouillé de sa rayonnante couronne, lune de jour, grossie, rougeoyante et sinistre.

Alors, c'était un autre mystère, un problème nouveau. Il ne fallait plus adresser la question au ciel, mais à nous-mêmes, à ce miroir interne qui conforme ou déforme à plaisir le Réel.

Mais cette superposition du moi au non-moi, de l'organisme humain à la nature, était quelque chose de transcendant, qui échappait à mon *moi*, tout enfantin encore. Je prenais, dans ma science simpliste, le spectacle extérieur « en bloc ». Je mêlais, insoucieux de Kant, l'*objectif* et le *subjectif*; je prenais l'œuvre du bon Dieu comme le bon Dieu me la tendait.

Aussi, dans cette vision primitive et toute unitaire du monde, devais-je, au prix de quelque erreur, faire des découvertes.



La première ne tarda point. L'instituteur de notre école n'était pas un pédagogue pédant. Mon ignorance au sujet des rayons l'avait mis en verve, sans doute; mais il m'avait donné, sans morgue, le document qu'il fallait. Quand vint l'été de nos douze ans, il nous mena faire de la Botanique dans les bois. C'était, je me souviens, une journée de juillet admirable : dans un ciel uni, sans nuages, mon beau Soleil d'or, tant vénéré de moi, rayonnait... Comme un polype gigantesque et transfiguré, son corps suspendu dans l'azur dardait d'innombrables bras irisés et vibrant. Et, sous

cette pluie de fins tentacules, les cimes vertes semblaient tressaillir. Mais les yeux de mes camarades n'étaient guère attirés vers les cimes; comme tous les enfants de cet âge, le sol les aimantait, cet humus brun des bois, bien couvert d'un tapis d'herbe humide, si vert et si constellé de fleurettes... Constellé... C'était une sorte de ciel, en effet, que cette verdure sombre parsemée de tant de corolles vives en étoile. Je n'avais pas lu, certes, Victor Hugo; je ne savais pas qu'il avait appelé les astres « *fleurs de l'ombre* », et, dans mon imagination de garçonnet, je renversais, inconscient, cette brillante image; les fleurs s'offraient à moi comme les astres du gazon. Petites étoiles blanches, d'un blanc de lait, des *Galium*, ces Rubiacées de nos forêts qu'on appelle des *Caille-lait*; étoiles blanches aussi, mais d'un ordre au-dessus des *Stellaires*, étoiles compliquées des *Lychnées*, Croix de Jérusalem, étoiles de première grandeur des Asters, des Marguerites. Les uns faisant, en se groupant, des Constellations, comme la pâquerette; d'autres luisant isolées sur le fond, tel l'œillet sauvage, aux feux carminés. Et, me baissant sur le beau tapis sombre illuminé de cent rayonnantes corolles, il me semblait cueillir des étoiles tombées du Ciel et germées là.

L'instituteur me trouva, dans cette après-midi, nonchalant. car, m'arrêtant à regarder, je ne songeais pas à remplir la boîte de fer-blanc peinte en vert qui flottait en bandoulière, sur mon dos. Tandis que les autres, épanchés dans le bois et courbés, arrachaient les plantes avec affairement, à pleines touffes, moi je m'attardais à rêver, tenant une scabieuse unique, une seule potentille en ma main. Aussi le maître s'approcha-t-il de moi, me gourmandant doucement, m'assurant que je ne profitais pas de la promenade.

Alors, pris de crainte, je me mis à faire comme les camarades, arrachant des touffes de primevères, et

de violettes, avec leurs mottes glaiseuses, me sciant les doigts aux tiges dures, réfractaires, tachant de sang les églantines qui m'écorchaient de leurs aiguillons, faisant du zèle. Je me souviens que l'instituteur, alors, sur qui je levais de temps en temps mon regard, furtivement, prenant chaque fleur entre le pouce et l'index, et séparant ses organes avec la pointe d'un canif, nous jetait un nom latin double, plus ou moins étrange, et neuf à nos oreilles.

Et je pensais que, le soir, avant de nous renvoyer chez nous, de l'école, il nous faisait lever les yeux vers les champs du Ciel et nous disait des noms, aussi *Sirius*, *Aldébaran*, *l'Epi de la Vierge*. Combien de temps je perdais, alors, en rêveries, à me demander vaguement si ces astres ou ces fleurs étaient des personnes et si tout cela vivait, sentait, savait son nom, et s'entendait appeler de si loin....



Un jour, beaucoup plus tard, quand j'étais ce qu'on appelle un jeune homme, ces choses me revinrent à l'esprit. Je travaillais, pour prendre un grade, dans un laboratoire de l'Université scientifique; et, très étourdiment, je m'avisai de questionner, à ce sujet, le maître des conférences. C'était un personnage habillé d'une redingote noire, de coupe semblable à celle de notre instituteur, mais plus fine d'étoffe. Cette étoffe était râpée, cependant, par endroits, et luisante. Mais le professeur la portait avec un air habitué, sans gaucherie, et il avait aussi une manière, très preste et très savante, d'ajuster ses lunettes sur son nez, qui m'inspirait du respect.

Je lui demandai donc s'il croyait qu'il y eût quelque analogie entre les rayons des astres et ceux des

corolles radiées, et quelle loi commune enchaînait ces deux choses si différentes. Mais mon professeur, après avoir rajusté ses lunettes d'un geste preste et très savant, me dit qu'il n'y avait aucun rapport entre les étoiles et les fleurs et qu'il ne fallait pas s'attarder à de pareilles rêveries, — bonnes pour les poètes, tout au plus, ajouta-t-il.

Et, là-dessus, il me conseilla de me rasseoir à ma table de dissection, où m'attendait une pauvre écrevisse, entr'ouverte et fixée sur du liège avec des épingles.

Cette besogne, je ne sais pourquoi, me causait beaucoup d'aversion. Il fallait mettre à nu, bien proprement, le vaisseau central, puis, le retenant d'une pince, injecter dans son intérieur un liquide coloré, renfermant du suif. Alors l'arbre circulatoire apparaissait en rouge, et mon professeur rayonnait ; il trouvait que cela était excellent et « très beau ». — J'avais déjà disséqué, de cette manière, une quarantaine d'écrevisses, et je n'avais pas encore atteint ce point de vue professoral, lequel, à défaut d'un grand profit d'instruction, m'aurait au moins compensé de mes peines. Mais l'attention que je mettais à bien infiltrer le liquide suifé dans le vaisseau central, à préparer toute menue cuisine de laboratoire, me faisait oublier le but scientifique de l'opération ; elle était devenue, pour mes camarades et pour moi, je ne sais quel tour d'adresse très difficile, dont la réussite appelait l'éloge et l'estime de nos maîtres.

Seulement, ce jeu d'adresse intéressant absorbait au moins la plupart, tandis qu'il me causait à moi des ennuis mortels. Aussi, pour varier, recherchais-je curieusement tous autres animaux que l'écrevisse, et surtout les animaux *étoilés*. Ceux-ci reproduisaient, en chair, en gélatine, en matière cornée, cette figure *radieuse* qui dominait mon imagination, intriguait si fort mon esprit. Mes maîtres avaient beau vouloir me

décourager, par des réponses coupantes et définitives, ou des sourires d'ironique supériorité ; je m'entêtais ; il me fallait un principe d'analogie, une loi générale, un lien pour rassembler toutes ces étoiles célestes, aquatiques, terrestres, inertes ou vivantes, fictives ou réelles, proches ou lointaines, et les expliquer l'une par l'autre.



Un jour, en passant par le laboratoire de Physique, alors désert, je vis un microscope tout dressé, sous lequel était quelque chose, une *préparation*, comme on dit dans la langue du laboratoire. Toujours curieux des choses à côté, je mis mon œil à l'oculaire.

Oh ! l'idéale découverte que je fis ! Fondant lentement dans l'atmosphère d'eau d'une gouttelette, mais nettes encore de contour, des étoiles de glace à six branches rayonnaient. Il y en avait de toute forme et des styles les plus divers ; les unes, en hexagramme très simple, ou bien en hexagones à six pans égaux, d'autres se ramifiant au pourtour, comme la collerette fine de la *Nielle des blés*, en dentelle ; d'autres ornant leurs pointes de pennes, de fleurons ; certaines plutôt bizarres, d'une ornementation recherchée. J'en marquais de sévères et de séduisantes, de rustiques et de coquettes, de classiques et de fantaisistes ; mais toutes étaient à six divisions rigoureusement égales ; le nombre six, invariable, dominait toutes ces variantes du contour ; il était le lien mystérieux, impossible, enfermant tous ces écarts dans un chiffre.

Et mon souvenir me retraçait, à l'instant, l'ordonnance, aussi rigoureuse, des lys, des narcisses et des iris ; périanthes également diversifiés dans la forme et d'un nombre également strict de parties ; les quatre pétales en croix des crucifères, les cinq folioles d'églan-

tine, et des Rosacées; même la multiplicité presque indéfinie des rayons dans les capitules des Composées, mais qui se réduit à des multiples de ces nombres.

— « Ah! ah! vous regardez une fleur de neige, » fit une voix grave et lourde... « Est-ce que cela vous intéresse, mon ami? »

Cette voix, qui me réveillait de mes rêves, était celle d'un homme excellent, du professeur de Météorologie. Indulgent, d'esprit large, avec un grain de poésie dans l'intelligence, il était mis en défiance, un peu, par ses confrères, esprits systématiques et, comme la plupart des savants, captifs de leur spécialité.

Ce brave homme de maître oubliait de poser pour le pédant, tant il était passionné pour la science; avec fougue, il baissa son œil, à son tour, sur le verre de l'instrument. — « Oh! qu'elles sont belles! » exclama-t-il. « C'est vraiment dommage qu'elles fondent sitôt, ces fleurettes... »

Ces fleurettes!... Il disait « ces fleurettes », en parlant d'objets sacro-scientifiques, qui servent d'étalon pour l'angle de 60 degrés; de molécules sérieuses et sévères, cristallisées, gravement, sans sourire, dans le système hexagonal.

Cette relâche d'une tenue à laquelle l'université m'avait habitué, m'enhardit. Je réitérai mon enquête; j'osai m'informer du mystère qui me tourmentait sans relâche; je demandai si l'on connaissait une loi qui régisse, dans la nature, tant de cas particuliers, si divers, et concentrés dans un seul nombre... *Ces fleurs de neige*, ne les nomme-t-on pas ainsi parce que, justement...

— Mon ami, ce que vous demandez là, fit le maître, c'est de l'inédit; c'est de la science de demain... d'après-demain... car, nous autres savants, sommes encore bien loin de compte. Une loi? Je n'en connais point... Quel âge avez-vous? — Dix-huit ans. — A vous de la découvrir, un jour. Qui sait? En attendant, je

vous loue d'avoir ces hautes idées en tête. Mais, voyez-vous, elles ne hantent guère le cerveau précis de vos maîtres. Prenez garde ! Ces questions ne sont pas classiques. Une Morphologie totale, comparée. Oh ! c'est mon rêve, à certains moments de loisir, quand j'ai le temps de penser. Mais le métier absorbe. Attendez, mon ami, laissez cela ; je vais serrer le microscope. Il faut que je monte consulter le pluviomètre, inscrire les millimètres d'eau tombés dans le dernier orage ; et puis relever les indications du baromètre à maxima et à minima, déclencher la roue de l'anémomètre qui s'est bloquée ; puis, une foule de choses à faire. Adieu, mon ami, ne pensez pas trop, ici, aux fleurettes, fussent-elles en glace. »

Et l'excellent homme me tendit sa main. Je la serrai avec cette affection profonde et cette estime qu'on ressent pour les âmes larges. Et je continuai, dans cette prison intellectuelle qu'est l'Université, à faire des évasions idéales.

Un livre me tomba sous la main, par hasard, et m'entraîna de plus belle en ces directions, que mon professeur de mécanique appelait tangentes à la roue, et que j'appelais moi, tangentes à la *routine*. C'était un petit traité de lexicologie des écoles. Les mots de notre langue y étaient groupés, méthodiquement, par familles, ce qui faisait ressortir très souvent des analogies phonétiques et favorisait le jeu connu des homonymes.

Un tableau surtout, ici, retint mes yeux ; le voici :

sens concret (étendu)	}	ETOILE (en latin : <i>Stella</i> , en grec, <i>Aster</i>).
		étoile (dans le ciel).
		étoile de mer (<i>Osterie</i>).
		Stellaire (fleur coryphée).
		Aster (fleur radiée).
		étoilé (anis).
		l'étoile (du cheval)... « avec l'étoile nette. » (Molière).
		l'étoile (rond-point) Arc de triomphe de l'Etoile.

sens abstrait figuré ou étaphorique	}	Etoile de la mer (Marie).
		l'étoile des braves (la croix d'honneur).
		les étoiles (insigne du général de division).
		l'étoile, les étoiles (du drapeau des Etats-Unis d'Amérique).

Ce fut comme un panorama qui, de suite, étendit mes horizons à perte de vue. Je ne cessai, tout ce jour-là, de penser à ce tableau, sec au regard d'un écolâtre, et qui se teignait à mes yeux d'une étonnante gamme de coloris. Le soir, endormi sur ces suggestions, je fis un songe synthétique. Je rêvai que la robe du doyen de notre Université, laquelle est d'un écarlate voyant, s'assombrissait graduellement, prenait la teinte de la nuit d'été, limpide, légère dans son opacité de ténèbres, et semée d'étoiles. Alors tout changeait, se transformait à vue d'œil, la couleur, la coupe, le tissu. Bientôt, au lieu du visage terreux du doyen, de son crâne chauve et de ses petits yeux perçants, à lunettes, j'avais sous mon regard ravi la figure d'une magicienne. Oh! combien avenante et jolie dans sa jupe flottante de gaze noire, constellée d'argent, sa jeune figure éclairée d'un reflet de lune tranquille! Elle me sourit et vint à moi. Puis la grande porte de la vieille geôle où logeait l'Université s'ouvrit sous un coup de sa baguette d'ivoire, et je vis, à ma grande surprise, au lieu des façades revêches de la rue, des fenêtres en grillagées, des toits guindés à la Mansard, une large étendue de pays qui s'ouvrait; des collines boisées, d'un vert sombre, descendaient doucement aux rivages d'une mer opale. Et, comme je restais absorbé par l'ampleur et la beauté du spectacle, l'horizon s'obscurcit rapidement, comme d'un vol d'oiseau gigantesque. Elle s'était enfuie, la fée, vers les lointains, et, de sa robe, tournoyant au vent de mer en spirale, les étoiles se détachaient; les lunes, lentement, s'élevaient à la voûte du ciel; on les voyait amincir leurs rayons, à mesure qu'elles gagnaient

au large où, suivant des lois harmoniques, elles se disposaient en constellations; les autres, attirées par la terre, y tombaient, d'un rythme accéléré, telles les flammèches roses et bleues des chandelles romaines qui, sans bruit, épandent leur semence dans l'espace. Et, tombant, elles s'éteignaient une à une, se cristallisaient dans une fleur. Le sol de l'immense prairie s'émaillait des étoiles tombées; la chute de ces astres, aussitôt transformés en corolles, élevait dans l'atmosphère une odeur, non de phosphore ou de soufre, mais de jasmin, de verveine et de rose.

Grisé de ces parfums, dans une extase inquiète, craignant de tout voir s'évanouir, je tendais les bras vers la magicienne charmeuse; elle fuyait toujours, hélas! en oiseau, vers les horizons infinis; les plis de gaze de sa jupe s'étendaient maintenant, en calmes stratus, sur le ciel, faisant des nuages violets, passant au rose; et la nuit se dissipait; dans un demi-cercle achevé, la pleine mer miroitait déjà... c'était l'aurore. A ce moment, des limites de l'horizon, surgit par enchantement, une flottille de nef; sveltes et blanches, elles tendaient à la brise matinale des pavillons diaprés, rayés de rouge et constellés d'étoiles bleues. L'océan s'émailla bientôt d'un millier de ces étendards étoilés. Sans doute, dans la pluie stellaire, dont le ciel et la terre s'étaient fécondés, un groupe de ces astres avait semé le champ de toile des pavois et créait, entre la flore céleste et la terrestre, une flore des bannières.

Cependant une force inconnue m'engourdisait; je perdais la vision nette des flots, des navires, des étendards du Nouveau Monde; je me sentais foncer irrésistiblement sous les eaux. Mais doucement, sans étouffer, enveloppé, dans ma chute lente, du linceul mucilagineux de la mer. Alors, quittant la vie des surfaces, je fus introduit, sans secousse, en l'existence

étrange des profondeurs. Autour de moi, les goëmons, les fucus, vésiculeux, boursoufflés, frisés sur leurs bords, les délicieuses Floridées, d'un rose lavé d'arc-en-ciel, dessinaient des buissons flottants, à contours noyés dans la lumière glauque. Et sur le fond de sable, jaune comme la fleur de soufre, des *étoiles* vivantes et sensibles tordaient leurs pétales charnus, — les Astéries. Les arbres de corail, aux rameaux écarlates et polis comme au ciseau, épanouissaient, en fleurs animales, des tentacules de polypes. Ces corolles singulières avaient tantôt 6, et tantôt 8 pétales; elles ouvraient leur pistil central aux bestioles passant à portée, non pour en recevoir du pollen, mais pour en absorber l'aliment. Puis, de temps à autre, d'autres étoiles carnivores, aux rayons ramifiés, innombrables, les *Ophiures*, traversaient le champ glauque où j'étais couché, me paralysant de frayeur. Leurs tentacules vibraient en tous sens, se tordaient, telles des queues de serpents; et je me sentis tout glacé, lorsqu'un de ces monstres, approchant, enroula ses anneaux autour de mes pieds nus.

Oh! quel cri je poussai! — La mort m'entourait de ses bras, j'étouffais de baisers livides... c'était fini... Puis, subitement, comme si toute la face des choses avait tourné dans l'espace d'une seconde, un rayon blanc, très net, me toucha. — Je me retrouvai, alors, dans mon lit, au fond de ma petite chambre d'étudiant. En face de mes yeux, la fenêtre, dont le grand jour m'avait réveillé, me rassérénait de blancheur. A gauche, l'étagère de bouquins familiers : des traités de Botanique paisible, de Zoologie terre à terre, d'Astronomie placidement mathématique, insoupçonnables du délit de monter l'imagination. Sur ma droite, une planche posée sur deux tréteaux, où reposait ma collection de fleurs radiées, de fossiles et d'animaux rayonnés, d'ornements stellaires et crucifères, étoiles de blason, de

drapeau, gloires Louis-quatorzièmes en cuivre, en bois doré, croix civiles d'ordres étrangers et français, croix religieuses de tout style, grecques, latines, byzantines, de Lorraine, de Saint-André, moulages de *rosaces* architectoniques et décoratives, images de *roses* en verrières prises à toutes les cathédrales connues, depuis les roses très classiques du transept de Notre-Dame, jusqu'à cette rose prodigieuse de la basilique de Reims, avec son moyeu de pierre et sa jointe sculptée de feuillages exubérants fleuris, et ses rais, en colonnettes gothiques, où s'appuient, verticille idéal, les *huit Vierges folles*.

Pensif, encore *harmonisé* d'un rêve si logique en sa fantaisie, mon regard se posait tour à tour, sur ces objets. Très différents par l'origine et la destination, il les embrassait, maintenant, d'une calme et victorieuse unité. Le rêve n'est-il donc toujours qu'un mirage? Et ne peut-il, parfois, passer pour avis sûr et précieux supplément de lumière? Non, me disais-je, bien éveillé; songe n'est plus mensonge, alors que l'esprit, collectionnant les faits, prépare les matériaux de sa trame. Et, repassant tous les épisodes du mien, je les transcrivis, aisément, en langue scientifique.

Si des cieux à la mer, de la mer à la terre ferme, dans l'aspect optique de l'astre, comme en la nature réelle, au domaine de la vie comme en celui de la substance inerte, on retrouve le type éternellement répété de *l'étoile*, c'est que cette forme est un prototype, un *schéma*. L'homme y trouve le résultat d'une tendance plastique initiale, qui ne choisit pas dans les *règnes*, et conforme les corps minéraux, végétaux, animaux, indifféremment, à son mètre. Au regard du Dieu créateur, sans doute, le schéma stellaire est un plan, d'ordre providentiel, harmonique, dont la sage et mystérieuse perfection transparait sous ce rayonnement : la *beauté*.



Je me promis bien de garder toutes ces réflexions pour moi seul, et, désormais, content de ce qui m'était révélé, ne m'inquiétant plus d'enquêtes savantes inutiles, j'eus toute liberté d'esprit pour faire, comme il convenait, les « préparations » de licence. Je parvins, dans les dissections d'écrevisses, à tel degré de perfection qui me rendit l'estime de mes maîtres, et l'on put me prédire, cette fois, à coup sûr, que je rendrais des services à l'Université.

Ce qui me soutenait dans ce zèle, ce n'était pas, je dois le dire, le mirage d'une belle robe future en drap rouge, douilletée d'une fourrure en chat blanc... Non, mais l'image, hélas! trop vite envolée, d'une autre robe, en gaze noire, celle-là, souple, légère, féminine, et secouant son semis d'étoiles magiques à la fois sur le champ d'azur des cieux, dans les fonds glauques d'Océan et sur l'émeraude vivante des prairies.

MAURICE GRIVEAU





DEUX RÊVES

*J'ai deux rêves en moi, deux beaux rêves exquis
Aimer et l'être, et avoir un ami ;
J'ai deux rêves en moi, mon cœur en est fleuri
Aimer, et ne connaître que ces deux amis.*

*J'ai deux branches en mon cœur, deux branches fleuries,
Pommiers naïfs ou aubépines, je ne sais,
J'ai deux branches... d'amour pour celle que j'aimerai,
De confiance et de bonté pour mon ami.*

*Et ce serait le don de ma vie, ces deux-là :
L'un pour mon sentier qui s'en va vers les forêts,
Les calmes où l'on dit les mots sages et vrais ;*

*Et l'autre pour celui des rêves aux vergers,
Où s'apprend en mots neufs un bonheur puérit,
Et pour demain la douceur des « T'en souvient-il ? »*

*J'ai deux rêves en moi, deux beaux rêves exquis,
Mais les rêves, je sais, c'est si vite fini
Que je crains ne jamais connaître ces amis,
Que je crains ne jamais en voir mon cœur fleuri.
J'ai deux rêves en moi, deux beaux rêves exquis.*

Juin

PROSPER ROIDOT





CHRONIQUE HISTORIQUE

- G. HANOTAUX, *Tableau de la France en 1614*, 1 vol. in-12. (Paris, Firmin-Didot.) — WALISZEWSKI, *Marysienka, reine de Pologne*, (1 vol. in-8°. Paris, Plon.) — WALISZEWSKI, *Pierre le Grand*, (1 vol. in-8°. Paris, Plon.) — BONNEVILLE DE MARSANGY, *L'ambassade du comte de Vergennes en Suède*, (1 vol. in-8°. Paris, Plon.) — L. SCIOUT, *Le directoire*, (2 vol. in-12. Paris, Firmin-Didot.) — G. FIRMIN-DIDOT, *Royauté ou Empire*, (1 vol. in-8°. Paris, FIRMIN-DIDOT.) — *Correspondance de Pozzo-di-Borgo et du comte de Nesselrode*, (2 vol. in-8°. Paris, Calmann-Levy.) — R. DE CISTERNES, *Le duc de Richelieu*, (1 vol. in-8°. Paris, Calmann-Levy.) — P. DE LA GORCE, *Histoire du Second Empire*, (3 vol. in-8°. Paris, Plon.) — S. DENIS, *Histoire contemporaine*, (1 vol. in-8°. Paris-Plon.) — BARRON DE LA BARRE DE NANTEUIL, *L'Orient et l'Europe*, (1 vol. in-8°. Paris, Firmin-Didot.) — P. ET V. MARGUERITE, *Une époque, le désastre*, (1 vol. in-18. Paris, Plon.)



'ÉLECTION de M. Hanotaux à l'Académie française, en rappelant l'attention sur l'œuvre de l'ancien ministre des affaires étrangères, a paru à la maison Didot lui fournir une occasion propice d'éditer en un volume spécial l'introduction écrite pour l'histoire de Richelieu. Cette introduction forme d'ailleurs un tout bien complet et l'idée que les éditeurs parisiens ont mise à exécution était parfaitement logique. En l'exécutant, ils ont fait chose utile, car ils ont mis à la disposition d'un public, pour lequel l'œuvre de M. Hanotaux n'était pas abordable dans son ensemble, un livre de prix modique et d'une érudition très étendue.

Le titre du volume n'est peut-être pas adéquat au sujet; ce *Tableau de la France en 1614* contient en réalité une histoire succincte, mais très complète, des institutions de la France depuis ses origines jusqu'en 1614. Pour montrer ce que la monarchie de Clovis était devenue à l'avènement de Louis XIII, M. Hanotaux a dû forcément étudier les transformations successives qu'avaient subies au cours des siècles les divers rouages de la société et du gouvernement français.

Ce travail a été fait avec une science très grande, soucieuse de l'exactitude, sobre dans le détail, habile dans l'exposition du sujet. Sans doute, il ne révèle aucun fait nouveau, il n'expose aucune théorie, aucune conclusion qui ne fût déjà connue, mais il résume très habilement les résultats acquis par la science. M. Hanotaux eût été, si la carrière de l'enseignement l'avait tenté, un excellent professeur, car il possède de grandes qualités de précision et de clarté.

Certaines des pages de *La France en 1614* contiennent un véritable exposé de principes politiques. M. Hanotaux se montre partisan d'une centralisation qui, à nous Belges, accoutumés à une liberté administrative très grande, paraît bien absolue. Il serait difficile d'en faire admettre les avantages à nos esprits. L'exemple des diverses catastrophes subies par la France, et auxquelles la centralisation qu'elle subit depuis un siècle ne se trouve pas étrangère, n'est point faite pour nous convertir.

De bons esprits ont critiqué les opinions émises dans le chapitre que M. Hanotaux a consacré aux questions religieuses. On l'a accusé de gallicanisme. Le cadre de cette chronique ne nous permet pas d'examiner les pages qui ont donné lieu au reproche. Nous nous contentons de signaler ce dernier à l'attention de nos lecteurs.



M. Waliszewski, que deux remarquables volumes consacrés à la *Grande Catherine*, ainsi qu'un beau livre sur *Pierre le Grand*, dont je parlerai dans cette même chronique, ont placé au premier rang des historiens russes contemporains, nous raconte dans l'ouvrage qu'il intitule *Marysienka* l'histoire d'une reine de Pologne, histoire très ignorée, bien que son héroïne ait eu son existence liée à celle du plus illustre des souverains polonais, à Jean Sobieski.

Pour être sincère, je dois avouer que la lecture de ce livre ne m'a point autant plu que celle des autres travaux de M. Waliszewski. Le procédé de composition littéraire qui marque ce travail ne me semble guère admissible et ne peut, me paraît-il, que nuire à la valeur de l'œuvre.

L'introduction du volume contient à cet égard une profession de foi, à laquelle je m'arrêterai un moment : « Je me suis demandé, écrit l'auteur, si à nous éloigner des modèles qui ont fait, dans le passé, la fortune des œuvres historiques, pour suivre ceux dont l'épanouissement moderne des sciences exactes a obsédé notre imagination, nous n'avons pas, les uns et les autres, fait fausse route. Y avons-nous gagné beaucoup d'exactitude ? Moins, je gage, que nous n'avons perdu de lecteurs. — De vouloir assimiler notre savoir et les certitudes qu'il peut donner à celui et à celles de la physique ou de la chimie, m'a toujours paru une entreprise téméraire et vaine. — L'histoire ne comporterait-elle donc aucune part de vérité ? Je n'en ferais pas, si je le pensais. Mais cette part me semble procéder encore plus de l'intuition que de l'étude, et c'est pourquoi je suis tenté de dire de mon métier, ce que le grand homme de l'Allemagne moderne a dit du sien, que c'est un art plutôt qu'une science. D'où je conclus, que les procédés de composition artistique y sont non seulement licites, mais indiqués, et la mise

en pratique de cette conclusion, c'est que vous trouverez jusqu'à des dialogues dans mon récit. Evoquer, recréer la vie, c'est ce que nous devons chercher tous à faire, et cela n'est pas à faire avec la seule lettre morte des documents. — Ne vous y trompez cependant pas ; mes dialogues ne ressemblent que de loin à ceux d'Hérodote ou de Thucydide. Comme les moindres traits du caractère de mes héros, leurs répliques ont des références sérieuses. J'en ai puisé la matière et même le texte dans de suffisamment poussiéreuses archives. »

Cette question de savoir si l'histoire est un art ou une science a été discutée par de très savants esprits et d'érudites brochures, voire même des livres, lui ont été consacrés. Pour ma part, j'incline à croire qu'elle est une science plutôt qu'un art : si elle n'était science, c'est-à-dire dominée par des règles rigoureuses qui lui permettent d'arriver sinon à une certitude toujours mathématique, du moins, dans la plupart des cas, à des probabilités très acceptables, elle n'aurait pas de raison d'exister et en fait ne se distinguerait pas des poèmes héroïques, des légendes et du folk-lore. C'est pourquoi « évoquer, recréer la vie, » en jetant, par exemple, dans le récit, comme le fait M. Waliszewski, des dialogues, dont il a emprunté le sens, je l'admets, mais non toujours le texte, à des documents dignes de foi, est un procédé qui ne doit pas prendre place parmi ceux auxquels l'historien a l'autorisation de recourir. Comme toute autre science, l'histoire a raison de prendre l'art à son service, l'œuvre historique peut et doit se revêtir d'une forme artistique qui la rende attrayante, mais il lui faut se défier d'un art de fantaisie qui, au lieu de la renforcer, risque de compromettre ses conclusions les plus rigoureuses. Le ton quelque peu badin, dont use souvent M. Waliszewski, me paraît notamment devoir être proscrit. Je ne dirai pas, comme il l'écrit

à propos des méthodes historiques modernes, qu'il lui fera perdre des lecteurs, — son livre a trop d'attraits pour cela —, mais il me paraît que ce ton mettra les esprits en défiance, ils craindront de se laisser aller aux impressions que veut leur communiquer l'auteur et son œuvre par là diminuera d'autorité.

Je viens de dire que le livre de M. Waliszewski à beaucoup d'attraits, il contient en effet un curieux chapitre de l'histoire de la diplomatie européenne ainsi que de la civilisation polonaise au XVII^e siècle.

La biographie de Marie de la Grange d'Arquien qui, fille d'un capitaine aux gardes de Monsieur, suit tout enfant encore en Pologne Marie-Anne de Gonzague, épouse de Ladislas IV, s'y marie d'abord au prince de Zamosc, puis, de la manière la plus romanesque, à Jean Sobieski et monte avec ce dernier sur le trône de Pologne, cette biographie évoque mille intrigues internationales où la diplomatie et les diplomates français ne se trouvent pas toujours en très bonne posture. Elle permet aussi d'étudier psychologiquement la noblesse polonaise qui, à ses héroïques qualités d'hommes du Nord, joignait quelques-uns des pires défauts de l'Orient. Les élections royales, objets des compétitions européennes, font surtout connaître intimement ces gentilhommes aux mœurs vénales, à la politique sans cesse changeante, aux aspirations destructives de la patrie, et ces élections M. Waliszewski les décrit avec une grande abondance de renseignements.

Le portrait que l'historien trace de Sobieski n'est pas celui qu'on nous a accoutumés à contempler. Je n'ai pas la compétence voulue pour juger de son exactitude, aussi m'abstiendrai-je de toute critique à cet égard.



Le souvenir de Pierre le Grand domine l'histoire de la Russie. C'est ce prince qui a fait entrer l'empire des tzars parmi les puissances occidentales, qui lui a donné les premières leçons de la civilisation européenne, qui a jeté les bases de sa grandeur actuelle, qui a préparé sa puissance maritime, qui a fondé sa puissance militaire. Au milieu des incohérences dont son existence paraît remplie, on le voit sans cesse poursuivre un dessein bien arrêté, celui de faire de la Russie un grand empire. Ce plan s'est réalisé en peu d'années et le siècle qui vit régner Pierre s'était à peine écoulé que la Moscovie pouvait prétendre, en maintes circonstances, à devenir l'arbitre de l'Europe.

Pierre le Grand tient une place spéciale parmi les fondateurs d'empire. L'historien et le psychologue qui scrutent son caractère restent stupéfaits devant les anomalies qu'il présente. Si, par la grandeur et l'habileté de ses conceptions politiques, Pierre peut être rangé parmi les hommes d'Etat les plus éminents de l'Occident, d'autre part, l'étrangeté de ses procédés, la nature de ses vices et surtout la manière dont il les pratique, lui donnent une étroite parenté avec les satrapes orientaux, ainsi que les despotes sauvages aux mœurs les plus avilies.

Dans un livre bien documenté, au style chatoyant, aux pages captivantes, à la vaste érudition, M. Waliszewski nous a donné le portrait moral et l'histoire de Pierre le Grand, en même temps qu'il expose son œuvre aux multiples aspects, aux multiples conséquences.

Le volume de M. Waliszewski est trop touffu de pensées et de faits pour qu'il me soit possible d'en faire dans cette chronique ne fut-ce qu'un résumé. Je préfère y puiser ça et là des détails, qui donneront à mes lecteurs quelque idée du pittoresque de l'œuvre,

tout en lui faisant connaître divers traits de la vie intime de Pierre le Grand.

Ce que M. Waliszewski met excellemment en relief, c'est l'incohérence qui présida à l'instruction et à l'éducation du tzar, instruction qui touche à de nombreux objets sans en approfondir aucun, éducation faite au milieu d'enfants échappés aux écuries et aux cuisines et qui lui communique le goût des plaisirs grossiers. Son existence entière s'en ressent : il a contracté pendant les années de sa jeunesse l'indéracinable germe des défauts et des vices qu'on lui voit étaler sur le trône.

De son éducation faite au milieu d'une quasi-gêne, il a conservé aussi le goût de la simplicité. L'autocrate russe vit à Petersbourg dans une maisonnette faite de troncs d'arbres sommairement équarris, composée seulement d'un grenier et d'un rez-de-chaussée, qui comprend deux chambres aux modestes proportions et une cuisine. L'une de ces pièces sert de salle de travail et de salon de réception, l'autre de salle à manger et de chambre à coucher. Le palais que, plus tard, il croit devoir construire, est modeste lui aussi et n'approche en rien des splendeurs étalées, à l'autre extrémité de l'Europe par les rois de France à Versailles.

Dans quelque endroit qu'il soit, le tzar se lève de bonne heure, en général à cinq heures, « une ou deux heures plus tôt si les affaires pressent, s'il y a un conseil secret à tenir, un courrier à expédier promptement, ou un ambassadeur en partance à munir d'un supplément d'instructions. En quittant le lit, le Tsar se promène pendant une demi-heure dans sa chambre, vêtu d'une robe de chambre courte qui laisse ses jambes nues à découvert et coiffé d'un bonnet de coton blanc garni de rubans verts. Il rumine sans doute à ce moment et prépare dans sa tête le travail de la

journée. Quand il a fini, son secrétaire, Makarof, entre et lui fait lecture des rapports quotidiens présentés par les chefs de service. Puis il déjeune rapidement, copieusement tout de même, et sort à pied, s'il fait beau, ou dans un cabriolet très simplement attelé d'un cheval. Il va aux chantiers de la marine, visite les bâtiments en construction, puis, invariablement, fait aboutir ses courses à l'Amirauté. A ce moment, il avale un verre d'eau-de-vie, mange un craquelin en guise de *zakouska*, et travaille encore jusqu'à une heure, c'est-à-dire jusqu'au dîner. Dans le petit palais qu'entoure aujourd'hui le jardin d'été de Saint-Pétersbourg, la cuisine avoisine la salle à manger, avec un guichet de communication pour le passage des plats. Pierre ne souffrait pas, en effet, la présence à table de nombreux domestiques. Quand il mangeait en tête-à-tête avec sa femme, cas le plus habituel, le service était fait par un seul page, choisi parmi les plus jeunes, et par la femme de chambre la plus affidée de l'Impératrice. Si la table s'augmentait de quelques convives, le chef de cuisine présentait lui-même les plats avec l'aide d'un ou deux dienchtchiks. Enfin, le dessert servi et une bouteille ayant été placée devant chaque convive, ordre était donné à tous de se retirer.

« Ces dîners sont sans cérémonie. On n'en donne jamais d'autres dans la maison du Tsar. Les jours de gala, on dîne chez Menchikof, qui préside alors des repas somptueux, où figurent deux cents services préparés par des cuisiniers français, avec une profusion de vaisselle d'or et de porcelaine de prix. »

Le service des écuries n'offre pas plus de luxe que celui de la table. Les remises contiennent deux carrosses à quatre places pour l'impératrice, un cabriolet très bas, peint en rouge, et un petit traîneau pour l'empereur. Il en est pour les équipages de cérémonie,

comme pour les dîners de gala; quand on en avait besoin, on recourait à Menchikof (1).

Cette simplicité n'était pas sans avoir pour origine quelque peu d'avarice. Le tsar portait constamment sur lui des instruments de mathématiques pour évaluer jour par jour les brèches faites au fromage qu'on lui servait.

Le costume allait à l'avenant du service de la table et du service de l'écurie. Quand il ne revêtait pas l'uniforme, porté seulement en temps de guerre, Pierre ne se distinguait guère par ses vêtements des simples paysans : en été, on le voyait habillé d'un caftan de gros drap sombre, d'un gilet de taffetas, de bas de laine ordinairement reprisés, de gros souliers à semelles épaisses, talons très hauts et boucles en acier ou en cuivre, la tête était couverte d'un chapeau de feutre à trois cornes ou d'une casquette de velours ; en hiver, le tsar substituait à la casquette un bonnet en peau de mouton, aux souliers des bottes molles en peau de cerf, poil en dehors, il faisait mettre au caftan une doublure de fourrures.

Tous ses goûts avaient le même cachet de simplicité : il détestait la chasse ainsi que le jeu en général, qu'il qualifiait d'amusement de filous. Il avait défendu, sous la menace des peines les plus sévères, dans ses armées de terre et de mer, de perdre plus d'un rouble par soirée. Le seul jeu qui lui plût était celui des échecs, auquel il se montrait très habile.

(1) * Le favori, raconte M. Waliszewski, en avait de superbes. Même quand il sortait seul, six chevaux habillés de harnais en velours cramoisi avec des ornements en argent et en or, le traînaient dans une voiture toute dorée en forme d'éventail ; ses armes étaient sur les panneaux, une couronne de prince resplendissait au sommet, des coureurs et des laquais en riche livrée allaient devant, des pages et des musiciens venaient derrière, vêtus de velours, chamarrés d'or ; six gentilshommes de chambre se tenaient aux portières, et un piquet de dragons complétait le cortège. »

Une des manies impériales consiste à ne jamais vouloir coucher seul. Quand Catherine ne partage pas son lit, il prend pour compagnon le premier dienchik venu, qui doit avoir bien soin de se tenir coi, sous peine d'être roué de coups.

Les distractions de Pierre le Grand sont aussi étranges que variées : il tire lui-même des feux d'artifice, fait manœuvrer des cortèges, bat la grosse caisse, remplit le rôle de tambour-major, conduit les danses. « En 1722, à Moscou, au mariage d'un comte Golovine avec la fille du prince Romodanovski, il fait office de maître d'hôtel ; comme on est incommodé par la chaleur, il se fait apporter des outils de serrurier pour ouvrir une fenêtre et s'y emploie pendant une demi-heure ; il va et vient portant gravement le bâton, qui est l'insigne de sa fonction, fait des pirouettes devant la mariée, se tient debout pendant le repas, surveillant le service et ne mangeant qu'après. » A Dresde, en 1711, on le voit monter des chevaux de bois, criant « Plus vite ! Plus vite ! » et riant follement si la rapidité de la course désarçonne quelques-uns de ses compagnons. Dans des réjouissances populaires, il gambade et gesticule, saute sur la table et chante à gorge déployée. En 1723, sur son ordre, on sonne le tocsin pendant la nuit, afin de tirer de leurs lits tous les habitants de Saint-Pétersbourg — où les incendies étaient fréquents et terribles —, et sa joie se montre grande quand, terrifiée et courant dans la direction du sinistre présumé, la foule arrive sur une place où des soldats, ayant allumé un brasier, lui disent en riant : « Premier avril ! » Il prend publiquement part à des mascarades de manifeste immoralité. On le voit, en 1698, dans un cortège où figure le pseudopatriarche Zotof coiffé d'une mitre sur laquelle se trouve peint un Bacchus obscène et que suit une troupe de bacchantes débrillées. « Pendant le carnaval de 1724, une bande de

soixante à soixante-dix individus, gentilshommes, officiers et prêtres, y compris le confesseur du Tsar Nadajinski, bourgeois et gens du peuple, dont un matelot qui marche la tête en bas en faisant des grimaces et des contorsions burlesques, accompagne le souverain à travers les rues. Ces gens, choisis parmi les plus grands ivrognes et les plus vils débauchés du pays, constituent une confrérie régulière se réunissant à jours fixes, sous le nom de « concile étranger à la tristesse », et se livrant à des orgies, qui se prolongent parfois pendant vingt-quatre heures. Des dames étaient conviées parfois à ces réunions, et les plus hauts fonctionnaires, ministres, généraux, des hommes de poids et d'âge, étaient fréquemment tenus de prendre part aux plaisirs qu'on s'y donnait. En janvier 1725, un octogénaire d'illustre famille, Mathieu Golovine, doit par ordre figurer dans un cortège, costumé en diable. Comme il s'y refuse, sur un mot de Pierre, on s'empare de lui, on le déshabille complètement, on le coiffe d'un bonnet à cornes en carton, et on le tient assis, une heure durant, sur la glace de la Neva. Il en gagne une fièvre chaude et meurt. »

M. Waliszewski multiplie les exemples de ces scandaleuses mascarades, il raconte notamment les faux conclaves, qui dénotent chez le tsar tout puissant une profonde perversité morale et religieuse.

La distraction la plus habituelle et la plus chère de Pierre le Grand c'est la boisson, c'est le cabaret. « Il buvait souvent outre mesure et voulait qu'on en fît autant quand on avait l'honneur d'être à table avec lui. A Moscou, à Pétersbourg plus tard, le corps diplomatique ne cessait de faire entendre des plaintes à ce sujet : il y allait de la vie ! Dans l'entourage du tsar, les femmes elles-mêmes étaient assujetties à la règle commune, et, pour les engager à lui tenir tête le verre à la main, Pierre avait des arguments

sans réplique. La fille de son vice-chancelier Chafirof, un Juif baptisé, refuse une *tcharka* d'eau-de-vie; il lui crie : « Méchante engeance hébraïque, je t'apprendrai à obéir ! » Et il ponctue l'interjection avec deux vigoureux soufflets.

« Il donnait l'exemple toujours ; mais telle était la robustesse de son tempérament, qu'en ruinant sa santé à la longue, ces excès le laissaient souvent indemne de corps et d'esprit, alors qu'autour de lui les jambes vacillaient et les raisons s'égarèrent. »

L'âge venant, Pierre ne s'améliore pas. Au contraire, les orgies deviennent de plus en plus nombreuses, de plus en plus longues, de plus en plus effrénées. « Le tzar garde la chambre depuis six jours, écrit, le 22 août 1724, le ministre saxon Lefort, étant indisposé des débauches qui se sont faites à la Tsarskaïa-Mysa à l'occasion d'une église qui a été baptisée avec trois mille bouteilles de vin. » « Il n'y a pas moyen pour le moment, écrit à son tour, en janvier 1725, l'envoyé français Campredon, d'entretenir le tzar de choses sérieuses : il est tout entier à ses amusements, qui sont d'aller tous les jours dans les principales maisons de la ville, suivi de deux cents personnes, musiciens et autres, qui chantent sur toute sorte de sujets et se divertissent à boire et à manger aux dépens des personnes qu'ils visitent.

« Des goûts grossiers vont naturellement de pair avec ces mœurs de cabaret. Dans la société des femmes, où il ne laisse pas de se plaire, Pierre semble apprécier surtout la débauche vulgaire, et très particulièrement la joie de voir ivres les compagnes qu'il se donne. Catherine elle-même est « une biberonne de premier ordre », au témoignage de Bassevirtz, et doit à cette qualité une bonne part de son succès. Les jours de gala, on séparait habituellement les deux sexes, Pierre se réservant le privilège de pénétrer dans la

salle des dames, où la Tsarine présidait au festin et où rien n'était négligé par elle pour ménager au maître un spectacle récréatif. Mais dans les réunions plus intimes on faisait table commune, et c'étaient alors des fins de repas absolument sardanapaïesques. Le clergé avait aussi sa place marquée dans les banquets et n'y était pas épargné. Pierre affectionnait, au contraire, d'y voisiner avec les dignitaires ecclésiastiques, mêlant aux libations les plus copieuses les discussions théologiques les plus inattendues, et appliquant aux erreurs de doctrine qu'il cherchait à surprendre, l'amende réglementaire d'un grand verre d'eau-de-vie à vider, après quoi la controverse avait chance de se terminer par quelque pugilat, à sa grande satisfaction. Ses convives de prédilection, capitaines de vaisseau et marchands hollandais, n'étaient pas encore, parmi ceux avec lesquels il s'atablait et trinquait familièrement, au rang le plus bas. A Dresde, en 1711, à l'hôtel du *Goldene Ring*, son séjour préféré est dans la chambre des valets ; il déjeune avec eux dans la cour. »

Pour compléter quelque peu le portrait que j'essaie de tracer de Pierre le Grand, je devrais raconter ses amours. Mais la nature trop scabreuse du sujet me défend d'en parler ici. Je préfère renvoyer mes lecteurs au livre même de M. Waliszewski, en les prévenant qu'ils n'y trouveront rien d'édifiant.



Le régime fondé par Pierre le Grand avait pour base l'absolutisme le plus complet. Pendant que ce tzar et ses successeurs poursuivaient l'accomplissement de leurs plans autocratiques, dans un pays voisin du leur s'établissait un gouvernement totalement différent. Ce pays était la Suède, dont l'histoire offre au XVIII^e siècle un des premiers exemples de monarchie parle-

mentaire. Depuis la mort de Charles XII, le souverain avait perdu le pouvoir absolu et le gouvernement du pays s'était vu partagé entre la royauté, le sénat et les états. Peu à peu, la première avait été contrainte de renoncer à de nombreuses prérogatives, son rôle avait été restreint de plus en plus et lorsque Gustave III, le chevaleresque défenseur de Louis XVI, ceignit la couronne, l'héritage qu'il recueillit renfermait à peine un semblant de puissance. Je ne pense pas que la constitution votée en 1791 par l'assemblée nationale française, ait autant méconnu les attributions justes et nécessaires de la monarchie que la charte dont le jeune roi de Suède dut promettre le maintien. En Scandinavie, comme en France, les empiétements du sénat et des états eussent infailliblement abouti à la suppression de la royauté si, donnant un exemple que Louis XVI ne sut imiter un peu plus tard, Gustave III ne se fût décidé à accomplir un coup d'Etat pour reprendre, mais un moment seulement, le pouvoir absolu et pour imposer à ses sujets une constitution qui rétablissait dans d'équitables limites les droits du souverain.

Fait peut-être unique dans l'histoire, cette révolution opérée au profit d'un roi s'accomplit au milieu des vœux et des bravos populaires. Les Suédois étaient trop attachés à la monarchie pour ne pas souffrir des humiliations que certains lui imposaient. Gustave III usa d'ailleurs avec modération de sa victoire : il sut éviter tout excès. Le coup d'Etat ne fit pas couler une seule goutte de sang, n'amena pas une seule confiscation, ne fut pas suivi d'une seule proscription. S'il laissa des regrets et des amertumes qui, vingt années plus tard, devaient amener un crime odieux, l'immense majorité des populations l'acclama et l'on peut dire que le succès de Gustave III fut le succès de presque toute la Suède.

Je doute que cet épisode de l'histoire du royaume scandinave soit bien connu dans notre pays, même par ceux de nos érudits que charme l'étude des questions historiques. Aussi crois-je faire œuvre utile en leur signalant le livre que M. Bonneville de Marsangy, a consacré à l'ambassade en Suède du comte de Vergennes de 1771 à 1774, c'est-à-dire pendant les années où se produisirent les événements que je viens de résumer.

L'auteur n'est plus un inconnu dans les sciences historiques. Il a publié divers volumes, parmi lesquels il m'a été donné de lire son bel ouvrage sur *le Chevalier de Vergennes et son ambassade à Constantinople*, auquel sont allés les suffrages de l'académie française. Il y racontait un intéressant chapitre de l'histoire de la diplomatie en Orient et s'y révélait chercheur sagace, historien érudit, narrateur élégant.

Son nouveau livre, où se retrouvent les mêmes mérites, peut-être encore mieux affirmés, est en réalité une suite de celui que je viens de citer, puisqu'il nous raconte un autre épisode de la carrière diplomatique parcourue par celui qui fut ministre des affaires étrangères de Louis XVI. Des rives du Bosphore, il nous transporte aux rives de la Baltique, de la politique temporisatrice et fuyante des sultans aux résolutions hardies et décisives d'un roi jeune, intelligent, habile.

Le comte de Vergennes fut un des bons diplomates français du XVIII^e siècle et sa mission à Constantinople, telle qu'elle nous est racontée par M. Bonneville de Marsangy, met bien en lumière les qualités diverses qui lui valurent d'entrer dans les conseils de Louis XVI. Son ambassade en Suède ne lui fournit pas l'occasion de faire montre du même talent. Quoique envoyé du meilleur allié de Gustave III, il joue à Stockholm un rôle quelque peu effacé, car le comte

de Vergennes, s'il représentait la France, n'était pas l'interprète de la véritable pensée de Louis XV. Celui-ci, en effet, avait presque toujours à côté de sa diplomatie officielle une diplomatie secrète, qui allait à l'encontre de la première ou tendait vers d'autres buts. Tandis que le comte de Vergennes, se basant sur les instructions que lui avait données le ministre des affaires étrangères, prêchait à Gustave III la prudence, la patience, l'emploi des moyens légaux, des lettres de Louis XV, adressées directement au roi de Suède, le poussaient à faire le coup d'Etat, ou le mettaient en quelque sorte en demeure d'y procéder. On comprend les surprises que devait produire cet antagonisme et les résultats négatifs qu'avaient les démarches pacifiques du comte de Vergennes.

M. Bonneville de Marsangy expose excellemment bien ces négociations en double partie. Le tableau qu'il en fait montre sous un jour curieux la diplomatie française du XVIII^e siècle et complète heureusement le livre que M. de Broglie nous a donné sous le titre *Le secret du Roi*.

J'ajouterai que, pour l'histoire intérieure de la Suède, l'œuvre de M. Bonneville de Marsangy n'est pas non plus sans mérites. Elle nous expose avec pittoresque les singulières mœurs politiques de ce royaume, les luttes des partis, les intrigues de tous genres que l'étranger aide de son or en même temps que de ses conseils.



J'ai dit, en rendant compte jadis des deux premiers volumes de l'histoire du Directoire publiée par M. Ludovic Sciout, l'admiration que j'éprouvais pour cet ouvrage. Cette admiration n'a pas été partagée par tout le monde. Certains critiques, sans contester toute-

fois la valeur intrinsèque de l'œuvre, ont reproché à l'auteur les jugements sévères que fréquemment il infligeait au gouvernement directorial. Ceux qui parlaient ainsi, oubliaient que l'impartialité n'est pas de l'indifférence et qu'il est permis à l'historien, sans que pour cela il faille le taxer de parti pris, de s'indigner quand il raconte des turpitudes comme celles dont l'histoire du Directoire n'est que trop remplie. Nous, Belges, dont les ancêtres ont cruellement souffert des odieux procédés de gouvernement imaginés par Barras et ses collègues, nous possédons dans nos annales quelques pages qui, à elles seules, justifient éloquemment le verdict que porte M. Ludovic Sciout, en qualifiant le Directoire de « gouvernement le plus illégal et le plus tyrannique qu'on pût imaginer ». M. Lanzac de Laborie et le P. Delplace, dans leurs ouvrages sur « La Belgique pendant la domination française », ont dit les vexations cruelles, haineuses et souvent sanglantes dont nos provinces se virent accabler par les agents du Directoire. M. Sciout fait, plus succinctement qu'eux, mais non moins éloquemment et en ajoutant aux récits de ces deux historiens divers détails nouveaux, le tableau de la persécution religieuse qui décima notre clergé et de la guerre des paysans, source d'épouvantables massacres. Pour cette raison, les volumes III et IV de son ouvrage nous intéressent d'une manière toute spéciale et méritent d'être lus en Belgique, alors surtout que nous célébrons le centième anniversaire de ces événements en glorifiant la mémoire de ceux qui en furent les héroïques victimes.

Je signale les chapitres qui racontent ces épisodes, parce qu'ils se rapportent particulièrement à notre histoire nationale, mais il en est nombre d'autres encore qui possèdent une incontestable et haute valeur, tels notamment ceux qui sont consacrés au 18 fructidor, au coup d'état du 22 floréal, à la persécution décadaire, au 18 brumaire,

et tous ceux qui disent l'histoire diplomatique du Directoire.

Leur ensemble rend l'œuvre de M. Sciout un des plus beaux ouvrages d'histoire qui aient été publiés en France depuis beaucoup d'années. J'ai exprimé cette opinion autrefois déjà, mais il m'est agréable de la répéter, parce que je puis ainsi rendre un juste hommage à un savant et consciencieux écrivain.



Lorsque les alliés, après l'insuccès de Napoléon à Leipsick, pénétrèrent en France, ils n'y allaient pas avec l'intention arrêtée de restaurer la monarchie légitime. Cette restauration n'était pas une de ces solutions qui s'imposaient. Près de vingt-cinq années d'exil avaient suffi pour faire oublier à la masse des populations les frères de Louis XVI. On les vit revenir sans enthousiasme, ils ne parvinrent pas à se faire aimer et on les vit repartir à deux reprises avec la même indifférence par laquelle on avait accueilli leur arrivée. Si Louis XVIII ceignit la couronne, ce fut à l'habileté de Talleyrand qu'il le dut, mais, en lui donnant le trône, le prince de Bénévent ne put lui donner en même temps la popularité. Sans doute, pendant le règne de Napoléon, la France avait souffert, mais l'empereur lui avait prodigué la gloire et ses revers n'avaient pu faire oublier ses succès, tandis que la rentrée de Louis XVIII coïncidait avec l'humiliation de la patrie. Bien qu'il fût injuste d'en attribuer d'une manière quelconque la responsabilité au roi, l'absurde reproche d'être arrivée dans les fourgons de l'étranger contribua néanmoins dans une large mesure à empêcher la Restauration de se faire accepter. Si le despotisme de Napoléon lui avait aliéné beaucoup d'esprits éclairés, son nom et son souvenir gardèrent un puissant empire sur l'armée ainsi que sur

le peuple. Des vœux nombreux rappelaient l'empereur en France pendant la Restauration et la stabilité de celle-ci était autant menacée par le désir populaire que par l'ambition de l'exilé à l'île d'Elbe.

Cet état d'âme de la nation française est constaté avec évidence, malgré de nombreuses et habiles réticences, dans les rapports que le comte Anglès, ministre de la police de Louis XVIII, adressait journellement, en 1814, à ce souverain et dont M. Georges Firmin Didot, dans un livre très attachant, nous donne les parties principales. Ce volume contient une histoire de l'esprit public en France, pendant la première Restauration, histoire très incomplète sans doute, parce qu'elle envisage la question seulement à un point de vue particulier, mais qui contribue néanmoins à nous faire connaître d'une manière suffisante l'état des partis sous la monarchie bourbonnienne.

Bien que, dans ses rapports, le comte Anglès affirme à Louis XVIII que sa popularité ne cesse de grandir, il est constamment amené à parler d'incidents qui prouvent combien cette popularité offre de fragilité.

On n'avait guère conservé, dans le peuple et dans l'armée, le souvenir de la tyrannie impériale. On plaignait Napoléon comme un homme trahi, qui se serait tiré de tous ses embarras s'il n'avait été trompé. Il semblait que ses fautes et ses revers n'avaient servi qu'à adoucir le jugement du public à son égard.

Sans cesse la police s'occupait à rechercher des emblèmes, des médailles, des gravures, qu'elle jugeait séditieux, parce qu'ils rappelaient le régime disparu : tantôt c'étaient des cannes à épée, dont le pommeau était tourné de manière à offrir le profil très ressemblant de Napoléon lorsqu'on mettait la main dessus d'une certaine façon, tantôt c'étaient des médailles à l'effigie de l'empereur et de Marie-Louise, avec l'inscription *Espérance et Courage*.

Des manifestations bonapartistes, que la police était impuissante à réprimer, se produisaient sur tous les points du territoire. A Nancy, un soir du mois de décembre 1814, entre dans la ville un char, attelé de quatre chevaux et sur lequel se trouvent cinq individus criant à tue-tête : « Vive Bonaparte ! A bas la famille des Bourbons ! » Cette voiture fait ainsi rapidement le tour d'une partie de la ville, suivie d'une multitude considérable, et personne ne songe à l'arrêter.

Les rapports du comte d'Anglès sont remplis de faits du même genre. Si le ministre de la police doit constater l'esprit anti-royaliste d'une partie de la population civile, il ne cache point, d'autre part, les dispositions plus que mauvaises de l'armée. Les renseignements qu'il donne à ce sujet ne nous révèlent rien d'inconnu, mais ils prouvent que tous les serviteurs de la royauté ne s'aveuglaient pas sur les fautes que celle-ci commettait envers la classe militaire.

Quelquefois, en effet, le comte d'Anglès indique assez nettement ces fautes ainsi que d'autres. Il a de la franchise, jusqu'à un certain point du moins, car il ose dire que, dans des parties de la France, l'administration se montrait d'une incapacité absolue.

Des critiques ont reproché à M. Henri Houssaye d'avoir, dans son livre sur *1815*, soutenu que les populations avaient de véritables griefs contre la Restauration. Ils trouvaient le mot *griefs* injuste.

Les rapports du comte Anglès contiennent, pour ceux qui savent lire entre les lignes et comprendre les sous-entendus de ce style policier, la justification de bien des assertions du savant académicien et l'on croit parfois retrouver certaines parties de son livre, en parcourant les pièces publiées par M. Firmin Didot. Ce dernier, on peut l'affirmer, a enrichi la bibliographie de l'histoire de la France contemporaine, d'un document de valeur.

(A continuer)

ALFRED DE RIDDER



LUMIÈRE!

Lumière! Qu'est la lumière? Immensité des cieux, abîme des mers et toi, ô terre, dites-moi, ce qu'est la lumière!

O cieux, quand le jour se lève à l'Orient, vous vous réjouissez; le bleu infini de vos sphères tressaille d'allégresse et vous revêtez les nuages errants de pourpre et d'or; et vous rougissez, gentiment vous rougissez, comme la vierge qui voit se diriger sur elle, dans le lointain, l'Élu, rayonnant de bonheur.

Regarde la mer! Quand le jour se lève à l'Orient, de l'Abîme des abîmes monte un cantique d'amour, et la plaine sans horizon s'épanouit dans un majestueux sourire!

Et la terre! Écoute quand le matin de ses lèvres de rosée et de roses la réveille, écoute quel hymne s'élève de la terre. Des millions d'âmes chantent « Sois la bienvenue, ô Lumière! » Forêts et bois et vallons, fleuves et rivières, tous les oiseaux réveillés et toutes les fleurs écloses, te saluent, ô Lumière!

Terre, mers et cieux, vous qui tressaillez d'allégresse quand la lumière paraît; terre, mers et cieux, connaissez-vous l'essence de la lumière?

Serait-elle peut-être le reflet des clartés vivantes dans lesquelles flottent et se bercent les anges dans l'Infini. Serait-elle peut-être l'haleine de Dieu, qui enveloppe la Création, en animant toute chose; ou bien serait-elle sa bonté, son amour? Certes son amour qui, dans le chaos universel, protégea sous ses ailes le monde, à son origine.

Son amour qui, chaque matin encore, étend ses ailes, sur l'Univers; son amour qui veille comme une mère veille et caresse ses enfants! Dites-moi, la lumière ne serait-elle pas de Dieu l'amour même?

JAN VAN BEERS

(EMILE-HENRI VAN HEURCK, trad.)



PETITE CHRONIQUE

L'Aube, une Société de jeunes, donne à Bruxelles, dans un hôtel particulier, une charmante et tout intime exposition.

Il y a là des œuvres — à tendances fort diverses parfois — dont beaucoup sont remarquables et vraiment révélatrices de tempéraments artistes et ardents.

Parmi les sculptures celles de M. Mascré ont grande allure et sont d'un beau métier; les bas-reliefs de M. A. Craps, poétiques et doux, sont œuvres délicates et sereines, ceux de M. Maurice Goosens sont noblement pensés et ont de grandes qualités. Sa *Stella*, mystérieuse et pensive, charme singulièrement.

D'excellentes peintures aussi : des paysages vigoureux, emportés, ensoleillés et sentant le plein-air, de M. Henri Roidot. Une compréhension profonde et une observation tenace et réfléchie de la nature s'y révèlent en même temps qu'une belle science d'exécution.

De M. Douhardt des paysages aussi, consciencieux et sincères, habilement mis en page et d'un coloris sobre et intéressant; de M. Jacquet de bonnes aquarelles, claires et superficielles; de M. Vander Gheynst, un mendiant, qui est une bonne étude.

M. A. Craps expose des projets d'affiches, qui ont une bonne allure décorative; M. Friart a un excellent portrait, très étudié; M. Pol Craps, de bonnes eaux-fortes et un joli fusain. M. Elie Roidot dans ses dessins — *La lecture* et un *Portrait* — tous deux conçus dans une note douce et reposante, fait montre de grandes qualités de dessinateur; il est personnel, original et la conscience de son travail n'enlève rien à la délicatesse du sentiment exprimé.

Notons encore pour finir les sculptures de M. Dubois, et les paysages de M. Colin qui sont d'intéressants essais.

P. R.



M. le baron de Haulleville est mort le 25 avril. Il laisse la mémoire d'un parfait gentilhomme de plume. Mêlé aux plus âpres polémiques, il ne se départit jamais de la plus exquise courtoisie, et sut mêler la malice à la cordialité. Ce fut une intelligence ouverte et

hardie, un esprit fin, alerte; il eut à la fois beaucoup d'érudition et une philosophie solide. Il aima passionnément l'Eglise et lui voua toute une vie de vaillance. Il aima beaucoup aussi les lettres. Si sa destinée l'eût permis, sans doute il fût devenu l'un de nos meilleurs écrivains en prose. L'œuvre qu'il nous a laissée et qui marque par de brillantes qualités littéraires, est malheureusement hâtive. Les pages charmantes s'y rencontrent plus d'une fois, nerveuses et spirituelles, attendries même ou fortes; mais le plus souvent, ses livres laissent une impression de négligé. Il se contentait aisément, par métier. Si l'artiste n'est point plus parfait, chez lui, la faute en est au journaliste. La politique l'a trop ravi à l'histoire, à l'art, aux lettres. Que Dieu reçoive dans sa paix le vaillant soldat tombé!



L'Académie française vient, à la stupeur générale, d'immortaliser, en l'appelant au fauteuil du duc d'Aumale, un sculpteur presque octogénaire, M. Guillaume, qui bustifia naguère M. Buloz et fit, il y a quelque vingt ans, un Salon dans *la Revue*.



A lire, dans le *Mercur de France*, un superbe et poignant poème d'Oscar Wilde: *Ballade de la géôle de Reading*. Voici longtemps qu'un tel cri douloureux et tragique n'a retenti dans la poésie.



Un des plus brillants et des plus personnels artistes anglais, qui avait, tout jeune encore, conquis la célébrité, Aubrey Beardsley, est mort, le 16 mars, à Menton. Il avait vingt-cinq ans.



Madame Michelet souhaite qu'un décret du gouvernement élève au rang de fête nationale le prochain centenaire de feu son mari. Michelet fut, certes, un écrivain de premier ordre et un puissant visionnaire historique; mais on s'aventurerait fort en le présentant comme un excellent historien. C'est pourquoi le souhait de madame Michelet, si touchant qu'il soit, peut sembler excessif.



Le gouvernement français vient d'acquérir, pour le Luxembourg, le triptyque de Léon Frédéric, *Les Trois Ages de l'ouvrier*, exposé au Salon du Champ-de-Mars.

Le Musée de Bruxelles s'est enrichi, de son côté, d'un superbe *Théophraste l'aracelse* par Rubens, d'une belle toile de Stevens: *l'Atelier*, et d'un Fromentin: *Le Pays de la Soif*, acquis tous trois à la vente Kums.



M. l'abbé Hoornaert publie, dans *Durendal*, une traduction d

La Nef du Marchand, auto sacramental de Caldéron. Dans la très intéressante et inédite introduction qui nous initie à la littérature des *autos sacramentales*, dont la vogue fut si grande jadis, dans l'Espagne catholique, nous recueillons ces quelques lignes : « Si nous consultons les auteurs qui, au temps de Caldéron, se sont occupés d'esthétique, des théologiens, nous trouvons qu'ils résistent à l'entraînement apolo-gétique et établissent nettement que l'art a sa fin en lui-même. Quelques scolastiques, comme Médina et Banez, cèdent, il est vrai, à l'impulsion platonicienne de l'époque, mais la doctrine dominante assigne à l'art une fin particulière, que l'artiste peut atteindre même en s'éloignant de la fin dernière qui règle la moralité des actes. L'au-stère Jean de saint Thomas, confesseur de Philippe IV, dans son grand commentaire sur la *Somme*, exprime ainsi son opinion : « L'art ne dépend pas, en ses règles et principes, de la rectitude de la volonté et de la droite intention quant au but ; une œuvre d'art peut être parfaite, quoique la volonté de l'artiste soit perverse : *unde non respicit bonitatem operantis, nec curat de maliciâ, sed solum bonitatem et rectitudinem ipsius operis in se*. Les théologiens du *Cursus theo-logicus* de Salamanque professent la même doctrine, et on la trouve encore dans les œuvres de Gabriel Vasquez et du *Doctor Eximius*. Il était donc bien reconnu alors que l'œuvre d'art peut négliger le but *directement* moral. » Que pensent de ces théologiens les jeunes apôtres de *l'art pour Dieu* !



Trouvé, dans un journal parisien, ce beau poème de Henri de Régnier :

Hélène

Moi que courbent le fouet et la rame servile,
 Captif, ma tête est blanche et je songe à la Ville
 Debout jadis et haute autrefois sur la mer.
 La lance bat toujours le rivage désert
 Où le sable marin reste mêlé de cendre ;
 Mais l'eau du Simois et l'onde du Scamandre
 Ne désaltèrent plus ma bouche, et l'âpre vin
 Du maître, à l'outré bu en secret, fait en vain
 Chanter mon désespoir et rire ma tristesse,
 Et mon pied croit encore en sa menteuse ivresse
 Fouler le sol natal et toucher du talon
 La pierre de la route et l'herbe du vallon
 Et, lorsqu'à l'Occident l'or du soleil rougeie,
 Voir s'empourprer au ciel le fantôme de Troie !
 O douleur ! Je revois le rempart où l'assaut
 Ruait ces rudes rois et ces rauques héros,
 La porte qui s'ouvrait toute grande à l'aurore
 Sur la plaine poudreuse, éclatante et sonore,
 Où se mêlait le pas des hommes et des dieux
 Et, lorsque nous quitions le champ silencieux,

Derrière nous, la porte, au retour, refermée :
 L'odeur du sang montait dans la nuit embaumée,
 Et nous en respirions, dans l'ombre, avidement,
 L'arome furieux et le parfum fumant,
 Fiers de l'avoir versé pour la gloire d'Hélène !
 Sa demeure était haute et belle ; une fontaine
 Mélancolique, goutte à goutte, nuit et jour,
 Coulait en un bassin au milieu de la cour
 Du vieux palais dressant son mur et sa terrasse
 Où, parfois, paraissait, souriante en sa grâce,
 L'Étrangère aux doux yeux s'accoudant vers le soir,
 Et poussé de la dalle, auprès du bassin noir
 Où souvent j'ai lavé mes mains rouges pour elle,
 Robuste et toujours vert en sa feuille éternelle,
 Un laurier. O laurier ! je te vois jeune encor
 Lorsque la Grecque en pleurs ceinte du bandeau d'or
 De la barque rapace à peine descendue,
 Et de tous redoutée et de tous attendue,
 Franchit le seuil. Dix ans ont passé ; les combats
 Ont lassé notre force et fatigué nos bras,
 Et la tige vivace a grandi des racines
 Jusqu'au soir où j'ai vu Ilion en ruines
 S'écrouler lourdement et tordre dans le feu
 Ses membres déchirés que s'arrachaient les dieux !



M. Anatole France vient de partir en guerre, à son tour, contre l'orthographe. Mais ce n'est point pour suivre M. Havet, M. Bréal et autres réformateurs. Il ne combat pas avec moins de verve la réforme de l'orthographe que l'orthographe régnante. Son système est simple et se borne à préconiser la liberté : « La sagesse n'est pas de changer l'orthographe. C'est de la mépriser, puisqu'en effet elle est méprisable. L'orthographe n'est ni une science ni un art, l'orthographe n'est rien. » C'est, dit-il avec Jean Psychari, une pure convention élaborée par des pédants ; et l'importance qu'y attache l'enseignement est tout à fait ridicule, ferait pousser nos pères. On devrait, selon M. France, enseigner l'orthographe aux écoliers, « ainsi qu'on le faisait autrefois, en les maintenant dans l'usage et la coutume, d'une manière générale, mais sans trop les reprendre dans les cas particuliers où ils s'éloigneraient de cette coutume et de cet usage, soit par obéissance instinctive aux lois de l'analogie, soit même par caprice et fantaisie, pourvu que le caprice fût modeste et la fantaisie légère. L'usage doit être la seule règle de l'orthographe. Or l'usage, l'usage naturel, ne fixe rien trop précisément. Il laisse quelque liberté en quelque endroit aux personnes. Ce sont les grammairiens et les lexicographes qui ont tout réglé. Je voudrais qu'on ne perdît pas tant de peine et de temps au détail des vaines règles qu'ils ont établies. Je voudrais qu'on s'en tint à l'usage vrai, avec les facilités qu'il donne. Ainsi l'on fit

jusqu'au premier tiers de ce siècle. Attachons-nous, comme faisaient nos pères, à la pensée et au tour du langage, non aux accents graves et aux lettres doubles. »

La thèse de M. France n'a qu'un tort, capital : elle agrée trop aux potaches. Cela suffit pour que la condamne l'Université.



Le portrait de Barbey d'Aureville, par Emile Lévy, vient, grâce à la munificence de M. Hayem, de pénétrer au Luxembourg.



Un des plus grands artistes contemporains, Gustave Moreau, est mort récemment à Paris. Il vécut loin de tout bruit, de toute réclame, dans une retraite profonde, méprisante, dédaignant même, depuis de longues années, d'exposer aux yeux de la foule ses œuvres qu'il gardait jalousement. C'est assez dire que sa popularité fut nulle, et que sa disparition n'émut guère le public. Il eut, en revanche, parmi les esthètes et les intellectuels, d'enthousiastes admirateurs. Beaucoup, dans l'élite, lui avaient voué un respect et un culte presque superstitieux. Sa renommée fut aristocratique enviablement. Ce fut, dit M. Gustave Geffroy, « un artiste à savantes et fines combinaisons, un complexe érudite cherchant et trouvant dans l'art sa conception des choses, mettant sa conscience et son opiniâtreté à creuser plus profondément les filons déjà existants, à amalgamer en une rare et précieuse matière des formes de dessins et des recherches de couleurs révolues et illustres. Ceci pour marquer le caractère essentiel de la production de l'artiste et la particularité d'esprit qui le détourna du spectacle vivant de la nature. Mais il ne s'ensuit pas que l'originalité du talent fût absente chez celui qui chercha ainsi dans le passé les formules de son art. Il fut de son temps par la compréhension de la poésie et de la critique de ce siècle, incomparablement expertes à pénétrer et à ressusciter les âges disparus. Et enfin, il fut lui-même, parce qu'il ajouta de personnalité instinctive aux maîtres qu'il continuait. C'est ainsi que, malgré les ressemblances, il ne réalisa pas complètement les sèches, fortes et élégantes constructions des Italiens du quinzième siècle : il eut, avec la même jolie finesse de proportions, quelque chose d'incertain, de tremblé et de troublé qui ne va pas sans charme. C'est encore ainsi qu'avec des contacts évidents de Delacroix, avec des ensembles du même coloris sourd et riche, il a souvent des approfondissements plus subtils, telles trouvailles d'un bleu translucide de la plus exquise matière. Enfin, et c'est là l'essentiel, si le but le plus haut de l'art est l'expression, Gustave Moreau a créé certaines physionomies dont la signification est nouvelle et étrange, des conversations silencieuses, tonifiantes, profondes. Après les dialogues d'Œdipe et du Sphinx, du Jeune Homme et de la Mort, Salomé implacable vint dire le fatalisme oriental par ses regards fixés sur la tête morte de Jean-Baptiste, un sombre poème d'expérience et de lassitude apparut sur le visage de Saül penché vers le jeune David... Cet art

singulier, serti de pierreries précieuses, qui va de la Bible et de la Grèce aux fables de La Fontaine, exprima avec une grâce nerveuse et un charme douloureux, les sentiments poignants d'une humanité silencieuse, terrifiée et cruelle.



Il est un peu tard pour parler encore du *Balzac* de Rodin. La querelle surgie, autour de cette statue désormais célèbre, entre les audacieux et les prudents de l'art, entre la foule sarceyesque et une élite d'admirateurs farouches du grand artiste, entre beaucoup d'incompréhensions, de partis pris et de snobismes, est faite pour consoler et pour surprendre ceux qui croyaient le monde actuel indifférent à la Beauté. Il n'a pas coulé plus de sang autour du cadavre de Patrocle qu'il n'a coulé d'encre autour du plâtre de Rodin ; et c'est un spectacle digne de réjouir ceux qui, dans ce débat, ont tort non moins que ceux qui ont raison. Parmi les pages nées de cet incident, citons, en première ligne, l'article, d'une véhémence superbe, publié dans *l'Art moderne* du 15 mai, par M. Edmond Picard, pour la défense de l'œuvre refusée par l'épicière Société des Gens de lettres.

M. D.



LES LIVRES

La France d'après les Cahiers de 1789, par EDM. CHAMPION, (Paris, Collin.) — Il n'est peut-être pas paradoxal d'affirmer, que l'on se fait de la Grèce ou de Rome, aux époques historiques, une idée plus nette que de la France avant 1789. Sommes-nous trop près de la Révolution et mal dégagés encore des préjugés qu'elle enfanta ou qu'elle prétendit abolir ? Ce n'est toujours pas par défaut de documents que nous pêchons, et les partisans des opinions les plus contradictoires s'appuient également d'excellentes et nombreuses références. Malheureusement tous, sauf peut-être Taine et Tocqueville, furent l'esclave d'une thèse et cherchèrent moins à s'éclairer qu'à argumenter en faveur d'une opinion préconçue.

Il semble bien que, parmi les documents de cette époque, les Cahiers de 1789 n'ont pas fixé l'attention d'une manière adéquate à leur importance. On se l'explique quand on considère que le nombre des Cahiers a peut-être dépassé cinquante mille et que, si plusieurs furent à peine de maigres feuillets, d'autres constituent de gros volumes. En outre, un petit nombre seulement de cahiers ont été édités et encore fort mal : les inédits sont dispersés, non pas même sur le territoire français, mais à l'étranger, au British Museum par exemple. On comprend donc quel énorme travail demanderait le dépouillement des Cahiers et l'on ne saurait faire un crime aux historiens, à notre Taine, de ne pas l'avoir entrepris. Une pareille besogne, conduite avec méthode par un chercheur disposant d'une armée de secrétaires, demanderait bien des années.

Le modeste ouvrage de M. Edm. Champion ne nous offre guère qu'une réduction au millième de la masse énorme des Cahiers : pas même ces petites tour Eiffel dont les magasins font des presse-papiers ou des essuie-plumes. Tel qu'il est, il n'en est pas moins fort intéressant.

Il n'est cependant pas probable qu'on puisse, d'après les Cahiers, même intégralement étudiés, avoir une idée exacte de la situation de la France avant 1789. Les Cahiers ne contiennent que des doléances ; ce sont les larmes sans les sourires ; ce sont les vaches maigres d'un troupeau qui doit bien cependant compter des vaches grasses. C'est l'ombre qui donne du lustre sans doute, mais qui ne saurait être le tableau. Se figure-t-on ce qu'apparaîtrait la situation actuelle du pays, si toutes les agglomérations administratives, les corporations professionnelles étaient appelées à dresser le bilan de leurs desiderata ?

Aussi ne suffit-il pas d'amonceler les plaintes dont gémissent les Cahiers. C'est une question de temps et de travail matériel. Le principal et l'essentiel serait de passer chaque Cahier au crible d'une critique éclairée. Or, un pareil labeur ne peut être mené à bonne fin, je crois, que par des érudits locaux, ces grands hommes de province dont on rit parfois, mais qui sont les polypiers de l'histoire. Nul mieux qu'eux ne connaîtra le milieu où s'engendrèrent les Cahiers, les coutumes locales, l'état d'esprit des populations, les influences religieuses ou nobiliaires, les conditions de fortune, d'industrie, de commerce, d'agriculture etc., sans lesquels on ne saurait bien juger les doléances. Qui mieux qu'eux montrera l'éloquence de ces Cahiers réduits à quelques articles sans portée ? Ne sont-ils pas la plus éclatante confirmation du proverbe « heureux ceux qui n'ont pas d'histoire » ? Et ces Cahiers issus d'une assemblée populaire, composée d'illettrés à l'unanimité moins deux ou trois, représentent-ils autre chose que l'opinion de ces deux ou trois personnages qu'il faut dès lors connaître ? J'en dirai autant de ceux qui sont en réalité l'œuvre d'un notable de l'un des trois ordres et non de l'assemblée aux vœux de laquelle ils ont substitué leur opinion.

Une louable critique fera la part de l'état d'esprit du producteur et du consommateur qui trouvent contradictoirement, l'un que le bénéfice est toujours trop faible, l'autre que l'on vend toujours trop cher. Même dans les courts extraits de M^r Edm. Champion, il est facile de reconnaître des survivances de l'esprit féodal, des traces de l'esprit huguenot, janséniste, parlementaire, gallican etc., dont il ne sera pas indifférent de rechercher l'influence parfois évidente, plus souvent occulte ou dissimulée.

Une sorte d'équation algébrique permettra d'éliminer des doléances qui se détruisent par leur opposition ou se tempèrent au point de perdre le caractère pressant de l'universalité. Ainsi le Parisien de 1789 déplore le dégivoyement de la plaine S^t Denis, tandis que certains ruraux se plaignent de l'excès de gibier, qui compromet les cultures.

En outre, il est bon de ne pas s'emballer et de méditer la parabole de la poutre et de la paille, en comparant aux abus de l'ancien Régime notre état social actuel dont nous sommes parfois

infatués jusqu'à l'aveuglement. Certes, la gabelle est critiquable, mais croit-on que nos (1) impôts du sel, de l'alcool et du tabac soient des modèles de logique et d'équité? Nos députés actuels n'échappent pas à la critique que l'on faisait à certains députés de 1789, d'être élus par dix ou douze nobles, alors que d'autres en représentaient deux cents et plus. Notre division administrative n'est pas non plus une perfection et j'habite une ville qui relève de cinq centres différents selon qu'il s'agit de la justice, de l'instruction publique, de la guerre, des cultes ou de l'administration politique. Je lis quelque part « les non-catholiques n'auront place dans l'administration ni dans l'enseignement, ils n'auront ni assemblées ni cérémonies publiques; seront tenus à garder le silence sur les questions religieuses. » C'est sans doute abusif, mais n'est-ce pas le programme que les non-catholiques retournent maintenant contre les catholiques?

Enfin il convient de faire justice de certaines réclamations absurdes comme celles du Tiers de Caen, qui protestait contre l'abus des grandes routes, parce qu'elles préjudiciaient aux villes non desservies en faveur des localités favorisées. On remarquera encore que des choses qui nous paraissent monstrueuses, comme la vénalité des charges, n'étaient pas unanimement réprochées. En revanche, on paraissait se soucier fort peu de la liberté de la presse, de la séparation des pouvoirs, de l'importance de l'instruction publique, de l'uniformité absolue des lois, coutumes et mesures etc....

Ces réserves n'ont nullement pour but de diminuer la valeur des Cahiers ou du travail de M. E. Champion. Mais il me semblait indispensable de noter la méthode qui doit présider au dépouillement des Cahiers, en conservant au livre de M. Champion, l'intérêt suggestif qu'il présente et que met en valeur une division très logique et une excellente table des matières.

Nîmes

D^r FORTUNÉ MAZEL

¹ *Précis de logique évolutionniste*, par PAUL REGNAUD, professeur de Sanscrit et de grammaire comparée à la Faculté des lettres de Lyon. (Paris, Alcan 1897, in-12. IV. 211 p.)

M^r Regnaud a fait une louable tentative en essayant d'utiliser au profit de la logique, les résultats des études linguistiques en ce qui concerne la haute grammaire comparée. Mais peut-être s'exagère-t-il les rénovations que l'on peut attendre ici de la science moderne. La Philosophie antique, elle aussi, avait eu la grammaire comparée à la base de sa logique. Aristote, qui avant d'écrire sa Politique, avait analysé des centaines de constitutions de cités grecques, n'eut garde d'omettre la comparaison des dialectes et des langues, avant de construire sa Logique. Or, les éléments du langage utilisables par la logique ont-ils beaucoup changé? S'il est vrai de dire, au nom de la linguistique moderne, que les éléments essentiels du langage sont les pro-

(1) C'est-à-dire de France.

noms, les adjectifs et les substantifs, il faut croire que cela avait été remarqué dès Aristote, puisque pour lui déjà l'essentiel du langage est la distinction des individus, des genres et des espèces, qui correspond à celle des pronoms, des adjectifs et des substantifs.

Quant à prétendre que le syllogisme inductif de la science expérimentale ait seul une valeur réelle, que le syllogisme de substitution « tout homme est mortel, Pierre est un homme, donc Pierre est mortel » ne soit qu'une tautologie verbale, c'est une exagération. Même dans le syllogisme de substitution il y a une part d'observation, car il y a l'affirmation de ce fait : « Pierre est un homme ». Si la scolastique tant décriée a abusé du syllogisme de substitution, des genres et des espèces, du moins grâce à eux, elle a su cataloguer tous les résultats des observations diffuses accumulées par l'humanité jusqu'au moyen âge. La science moderne a créé une logique des inventions et des découvertes qui a accéléré l'accumulation des observations, mais elle n'a pas modifié la logique de classement. Il est vrai que bien des savants contestent aujourd'hui la réalité des genres et des espèces. Mais la grammaire comparée révèle toute une disposition parallèle des adjectifs et des substantifs.

Enfin, il ne faut pas définir la logique « la science qui traite d'une manière générale de l'origine, de la valeur, et de l'usage des signes vocaux ou du langage »; la logique est la science des lois formelles de l'esprit humain et bien que le langage soit une des formes des concepts, il n'est pas toute leur forme.

Toulouse

Prof MAURICE HAURIU





TABLE DES MATIERES

Premier semestre de l'année 1898

Livraison du 15 Janvier

	Pages
I. A nos Lecteurs, LE COMITÉ	5
II. Paul Verlaine, FIRMIN VANDEN BOSCH.	10
III. <i>Sagesse</i> , PAUL VERLAINE.	15
IV. La Question ouvrière en Angleterre par Paul de Rousiers, PIERRE VERHAEGEN.	23
V. <i>Résignation. — Fiancée. — Buste de marbre</i> , LÉON SAHEL	36
VI. Rédemption, JOSEPH SOUDAN.	39
VII. <i>Lied. — Le départ de Lohengrin. — Presque vieille femme</i> , HENRY BORDEAUX.	44
VIII. Conte d'autrefois, ETIENNE RICHET.	47
IX. Petite Chronique, M. D.	53
X. A travers les Revues	58
XI. Les Livres	64

Livraison du 15 Février

I. Un Peintre du peuple et du paysage prussiens — M. Lud- wig Dettmann, WILLIAM RITTER.	67
II. Chez le « Bon Père », EUGÈNE STANDAERT.	82
III. <i>Dédicace. — La Chanson du Vent</i> , ALBERT BERTHEL	100
IV. Maître Ciboule, MILOSLAV RYBAK	102
V. Quelques jours en Algérie et en Tunisie, PAUL RAEPSAET	110
VI. Impressions de petite ville, A. TH. ROUVEZ	128
VII. Petite Chronique, M. D.	152

Livraison du 15 Mars et 15 Avril

	Pages
I. La Presse et la Criminalité, GEORGES GUELTON	157
II. Chez le « Bon Père », EUGÈNE STANDAERT	172
III. Le dernier jour du forgeron, ANTOINE NOIRFALISE . . .	199
IV. Revue des Livres, des Estampes et de la Musique publiée, WILLIAM RITTER	204
V. Quelques jours en Algérie et en Tunisie, PAUL RAEPSAET	244
VI. Petite Chronique, M. D.	272
VII. Les Livres	274

Livraison du 15 Mai et 15 Juin

I. Revue des Livres, des Estampes et de la Musique publiée, WILLIAM RITTER.	277
II. <i>La Tristesse de Karl le Grand. — Evangile. — Manoir défunt</i> , CHARLES DE SPRIMONT	306
III. D'Autrefois, HEMT GROSS	308
IV. <i>Résolution</i> , JOSEPH POUZIN	314
V. <i>Ronde</i> , JEAN WILLYRIS	315
VI. Chronique littéraire, ALBERT BERTHEL	316
VII. La lutte pour l'Idéalisme, GEO VAES.	325
VIII. Le Thème de l'étoile et ses variations esthétiques, MAU- RICE GRIVEAU	350
IX. <i>Deux Rêves</i> , PROSPER ROIDOT.	365
X. Chronique historique, ALFRED DE RIDDER	367
XI. <i>Lumière</i> , JAN VAN BEERS (EMILE VAN HEURK, trad.)	387
XII. Petite Chronique, P. R. et M. D.	388
XIII. Les Livres	393





Table alphabétique des auteurs

Premier semestre de l'année 1898

	Pages
BERTHEL (ALBERT); — <i>Dédicace. — Le Chanson du Vent.</i>	100
Chronique littéraire.	316
BORDEAUX (HENRY). — <i>Lied. — Le départ de Lohengrin. — Presque vieille femme.</i>	44
BOSCH (FIRMIN VANDEN). — Paul Verlaine	10
DULLAERT (MAURICE). — <i>Petite Chronique.</i>	53-152-272-388
GRIVEAU (MAURICE). — <i>Le Thème de l'étoile et ses variations esthétiques.</i>	350
GROSS (HEMT). — <i>D'Autrefois.</i>	308
GUELTON (GEORGES). — <i>La Presse et la Criminalité.</i>	157
HEURK (ÉMILE VAN). — <i>Lumière.</i>	387
NOIRFALISE (ANTOINE). — <i>Le dernier jour du forgeron.</i>	199
POUZIN (JOSEPH). — <i>Résolution.</i>	314
RAEPSAET (PAUL). — <i>Quelques jours en Algérie et en Tunisie</i>	110-241
RICHET (ETIENNE). — <i>Conte d'autrefois.</i>	47
RIDDER (ALFRED DE). — <i>Chronique historique.</i>	367
RITTER (WILLIAM). — <i>Un Peintre du peuple et du paysage prussiens — M. Ludwig Dettmann.</i>	67
<i>Revue des Livres, des Estampes et de la Musique publiée.</i>	204-277
ROIDOT (PROSPER). — <i>Deux Rêves.</i>	365
ROUVEZ (A. TH.) — <i>Impressions de petite ville.</i>	128
RYBAC (MILOSLAV). — <i>Maître Ciboule.</i>	102
SAHEL (LÉON). — <i>Résignation. — Fiancée. — Buste de marbre</i>	36
SOUDAN (JOSEPH). — <i>Rédemption.</i>	39

SPRIMONT (CHARLES DE). — <i>Le Tristesse de Karl le Grand.</i> — <i>Évangile. — Manoir défunt</i>	306
STANDAERT (EUGÈNE). — <i>Chez le « Bon Père »</i>	82-172
VAES (GEO). — <i>La lutte pour l'Idéalisme</i>	325
VERHAEGEN (PIERRE). — <i>La Question ouvrière en Angleterre</i> par Paul de Rousiers	23
VERLAINE (PAUL). — <i>Sagesse</i>	15
WILLYRIS (JEAN). — <i>Ronde</i>	315



827^{II}52

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

1898

LE MAGASIN
LITTÉRAIRE



GAND
TYPOGRAPHIE A. SIFFER
PLACE ST.-BAYON

15^e année — Second semestre




REVUE DES LIVRES,
DES ESTAMPES ET DE LA MUSIQUE PUBLIÉE

Excursions archéologiques en Grèce, par M. CHARLES DIEHL, Paris, Armand Colin, ainsi que M. GASTON DESCHAMPS : *Sur les routes d'Asie*. — M. GEORGES ROUART : *la Villa sans maître* : Paris, Mercure de France, ainsi que l'*Été* de M. PAUL-LOUIS GARNIER. — M. ANDRÉ GLADÈS : *Résistance* : Paris, Perrin, ainsi que M. GABRIEL SARRAZIN : *la Montée, Mémoires d'un Centaure, le roi de la mer*. — M. LÉON DAUDET : *Alphonse Daudet*. Paris, Charpentier, ainsi que *Lysistrata*, traduction NOTOR. — M. VALENTIN GRANDJEAN : *Autour d'un Péché* : Paris, F. Clerget. — M. RENÉ BOYLÈSVE : *Le parfum des îles Borromées* : Paris, Ollendorff.

Revue internationale de Musique, Paris, 3, Rue Vignon.
— M. WILLY : *Accords perdus* : Paris, Simonis Empis.

M. PETER BEHRENS : *Sturm*, gravure sur bois en couleur.
— M. Hugo Struck : eau-forte d'après l'*Henry VIII et Anne Boleyn* de Menzel : Berlin, Grothe. — *Velasquez* par M. AURELIANO DE BERUETE, Paris, Laurens. — Reproductions d'après SIR EDWARD BURNE JONES.

ES *Excursions archéologiques en Grèce* de M. Charles Diehl dépassent leur quatrième édition. Je me soucie fort peu du centième mille d'une maîtresse-tartine de Zola, toute l'ordure du monde y fût-elle doublée d'un manuel Roret ou d'un Baedeker travestis. Mais quand un livre sérieux de voyage ou d'érudition ou d'histoire, arrive à quelques mille, je prétends le fait significatif : le public

est autre, autrement délicat, autrement raffiné, autrement honorable; j'ai déjà dit quelque chose d'analogue à propos d'un roman très spécial, de ces admirables *Déracinés* de Barrès, dont la douzaine de mille lecteurs, non, mais acheteurs, constitue un triomphe autrement grand que le plus fabuleux tirage zolesque. Il est vrai que M. Diehl s'est fort bien acquitté de la tâche qu'il s'était imposée, donner à la Grèce le pendant des livres archéologiques consacrés par Gaston Boissier à l'Italie, c'est-à-dire présenter au gros public un corps compact de l'effort archéologique et de ses résultats en notre siècle, résultats matériels et résultats historiques, puisque tel objet, telle poterie, telle statue nous permettent toute une série de déductions sur la vie antique; il a créé le manuel destiné à devenir classique du promeneur à Mycènes, Tirynthe, Dodone, Athènes, Délos, Olympie, Eleusis, Epidaure et même Tanagra si l'on veut. Il ne manque à la fête que Delphes et les travaux de M. Homolle, pour bonne raison, c'est que les fouilles étaient à peine commencées lorsque parut le volume. Chaque groupe de chapitres titré d'un des noms ci-dessus nous présente, outre l'ensemble de la question archéologique que ce nom signifie, un ensemble extrêmement bien établi de notions historiques ou biographiques correspondantes. Ici la civilisation mycénienne est étudiée avec son « découvreur » M. Schliemann; plus loin les découvertes de Dodone nous permettront une incursion dans le domaine de l'ascétisme et de la mentique ancienne : les fouilles d'Athènes amenant au jour les restes du temps de Pisistrate nous initient à la création du type artistique grec; à Délos, c'est tout un port franc qui revit autour du sanctuaire d'Apollon; à Olympie, ce sont les jeux; à Eleusis, les mystères; à Epidaure, on nous parle de la médecine laïque et de la thérapeutique sacrée et, à Tanagra, du culte des

morts. Les plans des villes peuvent vous donner l'illusion de lire chaque chapitre sur place et ces quelque trois cents pages savent épargner à un homme du monde ou à un homme pressé, dont l'art hellénique ne soit ni la spécialité ni le grand enthousiasme ou la marotte, la lecture des trois mille de M. Collignon sur la sculpture grecque; il lui restera toutefois à en regarder les illustrations. Il m'a amusé de constater en passant que M. Diehl n'a pas du tout pour Pierre Loti le mépris de voyageur très informé de l'Orient, que lui porte, pour quelques naïvetés et une ou deux inexactitudes, son camarade d'école et d'esprit normalien, M. Gaston Deschamps, et je l'en loue. Il est bien plus sage, bien plus tranquille et ne s'essaie point du tout aux façons cavalières, au brin d'impertinence par lesquels ces Messieurs de l'École croient si souvent, et c'est leur ridicule à eux, poursuivre la vraie tradition française et faire preuve « d'un élégant scepticisme ». Est-ce à dire que le petit air de famille obligé de tous ces bons camarades — on le retrouve même chez mon grand ami M. Béraud — manque complètement à M. Diehl? hélas non. La marque de fabrique obligée, la marque chère y est bien, allez! Lisez ces pages d'économie intérieure du temple de Delos : « Dans une maison bien tenue, il n'y a point de petits profits; aussi le dieu fait-il vendre toutes les offrandes en nature, etc... et jusqu'à ce produit, qu'un comique de notre époque appelle plaisamment des inconvenances d'oiseaux »; deux lignes plus loin, on se convainc « que la subvention théâtrale date de loin », plus loin encore « que les entrepreneurs ne gagnaient guère sur le dieu », qu'Apollon avait « ses frais de *burcau* », son « *budget* sacré : un jour il fallait purifier le temple : soit tant pour un cochon » etc. etc. Dois-je dire que si ces Messieurs de l'école

d'Athènes ne nous dotaient pas de livres d'une érudition si ferme, d'une documentation si solide, ce genre d'esprit à la longue me ferait horreur? C'est peut-être fort inconvenant de ma part de l'avouer à propos de volumes qui me font autant de plaisir que celui-ci ou les deux qui vont suivre à l'instant. Mais enfin c'est fait, et c'est dit une fois pour toutes, du moins à propos de ces mêmes agréables et commodes compagnons de voyage.



On sait que M. Gaston Deschamps a eu la gloire de mettre hors des gonds et de faire écumer la grossière et bruyante personnalité de M. Zola. Je voudrais qu'on sache davantage le charme de deux livres de lui sur la Grèce et l'Archipel. J'ai revu dernièrement *la Grèce d'aujourd'hui*, qui jadis m'avait ravi, et dévoré hier *Sur les routes d'Asie*. Le premier de ces deux volumes est un chef-d'œuvre qui ne le cède en rien au livre un peu pointu d'Edmond About, pourtant il n'est là que sourire et ironie à fleur de peau; l'acide nitrique n'est plus que de l'eau de selz, et les descriptions sont incomparablement supérieures. Le second, dont j'avais le tort de me promettre encore davantage, m'a été une petite déception, et déception pas du tout à cause de ce qui s'y trouve, mais surtout à cause de ce qui ne s'y trouve pas. Après des chapitres fort complets sur *Chio* et *Smyrne* qui me mirent en goût, j'en attendais de tout aussi complets sur la Carie et la Pisidie, mais voilà qu'au moment où nous abordions le vrai sujet du livre, les pages en étaient épuisées; le journal de route tourne court juste au moment où il devient le plus intéressant. Hélas! je vérifie

une fois de plus dans autrui un fait observé personnellement depuis longtemps. Ce qu'on note le mieux, ce qu'on écrit le plus longuement d'un voyage, c'est le départ. La fièvre descriptive vous tient en doublant le cap Sunium, on n'a pas assez de couleurs pour le Pirée, on arrive fourbu et la palette desséchée à Afsar. Du reste, plus on prend d'intérêt à sa route, plus le spectacle devient nouveau, moins on s'astreint à distraire de la jouissance qu'on éprouve à le vivre le temps de l'enregistrer, une corvée entre toutes faite pour flétrir cette jouissance ! Et puis en Orient la lassitude de tout effort continu vous prend si vite, la contagion du far niente fataliste est si vite gagnée ! L'autre jour les *Souvenirs d'Escale* de M. De Grootte eussent pu servir à la même démonstration, mais, dans le cas particulier, je crois surtout que M. Deschamps, avec une discrétion plus honorable pour son caractère que pour sa perspicacité, a craint d'ennuyer ses lecteurs. C'est peut-être une naïveté très grande de ma part de m'imaginer qu'aucun voyage n'est plus intéressant que celui d'Orient, et la raison unique ne serait-elle pas que j'en ai tâté quelque peu ? Comme que comme j'aurais volontiers souhaité un volume de plus. Un sur la Grèce continentale et les Cyclades, un sur l'Archipel et ses côtes asiatiques, un entièrement consacré aux explorations dans l'intérieur de l'Anatolie ; cette trilogie m'eût ravi ! Je soupçonne M. Deschamps d'être encore en possession de nombreux carnets inédits. Qu'il expie, par leur publication, le péché d'avoir tronqué les premiers, car il les a tronqués impitoyablement, je n'en veux pour preuve que les dernières pages de ce volume où l'auteur saute des environs de Stratonicée et de Mouglah encore assez rapprochés de la mer, au bord des grands lacs salés pisiéens

qui mijotent à une fameuse distance à l'intérieur sans nous dire un seul mot de la route parcourue entretemps. Le gros des lecteurs évidemment ne s'en aperçoit pas ! Pour un passionné de l'Orient comme nous, armé de quelques notions topographiques, il n'en va pas de même. M. Deschamps est un guide trop agréable pour que je ne le somme pas d'être complet. En pleine vie parisienne de fin lettré et de curieux, la nostalgie ne lui reviendra-t-elle pas de l'Orient ? Alors surgiront, j'espère, des souvenirs toujours aussi colorés, mais encore un peu moins ironiques, un peu moins normaliens, un peu plus émus, puisque ce seront des souvenirs et non plus des notations prises sur place au jour le jour et ils nous consoleront à la rigueur un peu de ce volume écourté, qui nous plante si cruellement sur les bords du beau lac d'Egherdir, tout en donnant au spirituel écrivain un regret assez vif pour l'attendrir un peu sur le caïque de Mehemet qui « dansait si joliment sur la vague entre Halicarnasse et Rhodes ».



La *Villa sans maître* de M. Georges Rouart me rappelle à la fois le Jean Thorel de la *Complainte humaine*, le Paul Margueritte de la *Confession posthume* et, çà et là, mes propres *Ames blanches*. Les livres abstraits qui se veulent hors d'un temps et d'un espace trop déterminés ne sont pourtant pas mon fort, par quoi je veux dire — la langue française est si logique — que je n'ai pas de faible pour eux. Je n'aime surtout pas que des personnages malgré tout nettement contemporains s'appellent Ménalque. Enfin je n'aime ni les préambules ni les retours sur soi-même remplis du nom de Dieu, ni l'absolution finale et la paix d'âme et

d'esprit que s'accorde un ramolli de luxure, et meurtri d'autovivisection, devenu l'assassin de son meilleur ami. Il y a là une religiosité factice plus malade que tout le reste de ce qui est dans ce livre, lequel semble écrit dans un semi-égarement au clair de lune par un détraqué lunaire avec une encre de lymphe. Je n'en veux retenir que des descriptions berceuses et le ton général de vague lamento murmuré à mi-voix, qui n'est pas dénué de charme : tout le livre n'est en effet qu'un plaintif récitatif ; il se dévide *recto tono* avec une monotonie musicale de mélopée ondoyante qui se veut çà et là virgilienne — Virgile malsain !! — et parfois arrive à ses fins. Chose curieuse : au milieu de toutes ces généralisations assez lâches, les caractères principaux atteignent cependant à une certaine individualité. Tel quel, M. Rouart m'est sympathique et cependant dans son livre rien n'est fait selon mon goût et selon mon cœur, sauf peut-être la capacité de deux ou trois pages à remplir de menues citations, bouts de phrases ou tronçons, de cette « mélodie infinie », monochrome et dépourvue de rythme.



Je partage un peu l'ironie très dédaigneuse de mon maître Barbey d'Aurevilly pour les ouvrages écrits par des femmes. D'autre part, beaucoup qui se réclament de son aversion pour le bas-bleuisme n'ont pas remarqué qu'il est toujours charmant pour les *véritables* écrits féminins, ceux de femmes restées femmes..... Son souffre-douleur, le bouc émissaire de ses glorieux brocards, n'est jamais que la femme qui entend porter culottes, qui sort bruyamment de son rôle, qui se proclame non pas l'égal de l'homme, *égale* elle l'est, mais son *semblable* ; or,

cela, elle ne l'est pas, cela va de soi, puisqu'aussi bien elle s'appelle femme et non homme, ce qui me dispense d'insister.

André Gladès est une femme, cela se sent malgré le pseudonyme, d'origine suisse, née dans un milieu protestant ; son nouveau livre *Résistance* trahit tout cela. Eh bien ! elle eût trouvé grâce devant d'Aurevilly, car elle est toute naturelle, elle fait ce qu'elle peut, donne ce qu'elle a, sans nulle prétention à l'hommasserie et au génial. Veux-je dire par là qu'en tant que livre de femme son roman soit un chef-d'œuvre ? Non, je veux dire seulement qu'elle mène à bien ce qu'elle entreprend, de son mieux, selon ses moyens, sans aucune prétention. A qui en agit ainsi, on ne demande rien de plus ; et si de loin en loin elle témoigne de quelque inexpérience, mettant ici ou là une description juste à l'endroit où elle est inutile, cela la fait aimer davantage, carrément.

Ce qu'elle a surtout, c'est un sérieux résigné de jeune femme qui sait la vie, qui a dû beaucoup souffrir et travailler, et qui cependant est restée bonne et indulgente. La haute moralité de son livre va de soi : elle est dépouillée de tous les prêchprêcha suissards ; André Gladès connaît trop bien les milieux calvinistes pour s'illusionner sur leur réelle charité ; le patois de Chanaan ne lui en impose pas. Ses livres sont à lire par des jeunes filles fortes ou qui veulent le devenir.



La prétention n'est du reste pas plus agréable, quelle qu'elle soit, même celle à la perfection, à l'idéal, etc. etc., chez l'homme que chez la femme. J'en ai malheureusement un exemple sous la main.

Malheureusement ! car j'ai toujours un gros chagrin à ne pas dire beaucoup de bien d'un livre sorti d'entre les mains de l'éditeur Perrin, dont les procédés à mon égard ont toujours été d'une rare obligeance, et qui est l'un des rares éditeurs français qui ait bien nettement la conscience de la dignité de son état.

Où donc avais-je lu grand bien des romans de *M. Gabriel Sarrazin* ? Ils m'ont été une complète déception. Dès *La Montée*, son premier livre, la personnalité de l'auteur s'affirme extrêmement ambitieuse et avantageuse et d'une affectation rare; il s'agit en sous-titre de l'ascèse *du transitoire à l'éternel*, en réalité de notes tout à fait quelconques sur n'importe quoi et comme en renfermerait le journal de n'importe qui. M. Sarrazin se gobe beaucoup; à chaque ligne cela saute aux yeux, et dans sa manière aussi bien que dans ses expressions. Il n'y aurait pas besoin, je vous assure, pour s'en apercevoir, des dédicaces fort peu habiles, où il prétend que ceux d'aujourd'hui et ceux de demain lèvent les yeux vers lui et son vague spiritualisme panthéiste, comme vers un flambeau, ou que M^{me} Adam veut bien lui trouver quelque génie. Cependant il y avait une idée dans le *Roi de la mer* et dans les *Mémoires d'un centaure*, des romans qui eussent plu (par la donnée uniquement, parce que, pour le reste.....!!) au roi Louis II de Bavière et dont le dernier même répercute pâlement certaines fantaisies architecturales. Les proses lyriques pas plus que les discours n'ont d'envolée. Un centaure qui naîtrait aujourd'hui : se le représenter tel que Boecklin le peindrait et le ferait agir dans la société contemporaine; celui de M. Sarrazin alors n'existe plus ! Rien de ce que son héros ourdit de prodigieux, il ne l'accomplit *parce qu'il est un*

centaure, mais parce qu'il a du génie et que le papier supporte toute élucubration. Notez cependant que je ne réproûve rien de la donnée! — Dans les descriptions qui se veulent fastueuses, quelles banalités de mots, de métaux et bois précieux, quel vocabulaire pauvre, quel mauvais goût! Se reporter à un Flaubert, un Gautier, ou même à un Mazel, un Elémir Bourges! Et, quand l'auteur donne les très aristocratiques généalogies de ses personnages, les faisant Avila-Celi ou autres, c'est vraiment à pouffer! Et quels autres ridicules! Sous prétexte de noblesse du verbe, pour indiquer que le roi de la mer boit discrètement, mais rien que du champagne, on parle de quelques gouttes d'une « boisson mousseuse »; ailleurs sont-ce pas des singes qui deviennent des « agiles hôtes des forêts »?... Vraiment, tout ce qu'on peut dire de cette littérature, c'est que voilà les livres d'un monsieur qui veut... aïe! j'allais lâcher une expression courante, pour ne pas dire évaporante, d'un pittoresque par trop nauséabond! Essayons peut-être de la traduire dans le style « *Agiles hôtes de la forêt* », cela pourra être drôle..... Non encore; j'obtiens toujours des résultats par trop folichons.... Si vous n'avez pas encore deviné, pensez au « Doux zéphyr, soyez lui fidèles » de la *Favorite*, cela vous mettra sur la voie, et pour ne pas affliger davantage un galant homme et dire en d'autres mots la même chose, constatons qu'entre les conceptions de M. Sarrazin et leur réalisation, il y a la différence de la montagne à la souris dont elle aurait accouché!



Les fortunes diverses de *Lysistrata* ces dernières années m'ont beaucoup amusé. C'est, nul ne l'ignore, la plus raide des comédies d'Aristophane.

Si donc on se met tant à la traduire de préférence aux autres, c'est bien évidemment pour le bon ou le mauvais motif, comme l'on voudra. Mais alors qu'il me soit permis de m'étonner des fausses pudeurs et des petites mines confuses de Messieurs les vertueux traducteurs : effectivement ne traduisez pas *Lysistrata* ou allez-y rondement, puisqu'aussi bien vous le faites pour ces gaillardises ! Si vous traduisez, ayez le courage de votre opinion et appelez Rabelais et Béroalde de Verville et Brantôme et toute la gauloiserie à la rescousse là où le texte brave l'honnêteté. Sinon, comme il la brave à chaque ligne, voyez l'agrément de lire un livre où chaque mot est panaché d'une note portant qu'on n'a pas osé le traduire. A l'époque où fleurit la littérature des Zola, des Mendès et des Armand Silvestre, franchement on peut se passer de tant de façons. La grande nouveauté de la traduction préconisée par la maison Charpentier est celle-ci : Aristophane y est illustré de motifs empruntés à diverses pièces authentiques, à en croire les indications de musées, de la céramique grecque. Je ne me suis pas amusé à vérifier, c'est du reste tout à fait plausible. Surtout c'est à la longue tout à fait folâtre : les très nombreuses reproductions toutes en couleur s'étalent à chaque page très réussies, et il est d'autant plus regrettable que le texte manque de hardiesse, alors que cette si originale illustration les a à peu près toutes. A ce propos une observation de détail : il est faux d'indiquer le *Musée du Belvédère* de Vienne ; ce musée n'existe plus sous ce nom et dans ce palais, il a été transporté sur le Ring depuis une dizaine d'années déjà et s'appelle désormais tout simplement le Musée Impérial de Vienne.



J'attendais depuis bien longtemps une occasion de dire les raisons de ma grande admiration pour M. Léon Daudet. Et justement voici que son nouveau livre sur *Alphonse Daudet* me rend cette joie impossible pour l'heure ! Ce livre est effectivement le seul du génial écrivain auquel il ne me soit pas permis de toucher : voici la chose en deux mots. Mon excessive admiration pour le fils ne saurait à aucun titre me contraindre à l'admiration de l'œuvre du père, admiration contre laquelle je me suis dès mon enfance regimbé. Or, d'une part, le présent livre ne peut que me fournir l'occasion de m'expliquer à ce sujet dans le sens indiqué et d'analyser les raisons qui entravent formellement ma sympathie ; d'autre part, il serait fort malséant de me laisser entraîner à cette analyse à propos du livre d'un fils sur son père. Lorsque M. X. Y. ou Z. écrira sur Alphonse Daudet, je ne me gênerai d'aucune sorte pour dire mon antipathie pour le genre de talent de celui-ci, mais lorsque c'est M. Léon Daudet lui-même qui nous parle d'Alphonse, je ne puis que m'écarter déceimment. Toutefois je recommande beaucoup la lecture de ce livre que je regrette tant de devoir laisser passer, car il n'y aurait pas eu de meilleur terrain pour discuter ma pensée, — je sais même telle page du dialogue sur l'imagination qui baserait toute mon argumentation — si encore une fois ce terrain n'avait été préparé par un fils en deuil du père dont l'œuvre serait en cause. Je suis désolé de ne pouvoir échapper à une situation aussi délicate que celle où me met la nature de mes sentiments si opposés pour deux œuvres, mais je préfère me passer à tout jamais du retour de sympathie que j'aurais pu peut-être à la rigueur espérer un jour de la part de M. Léon Daudet, que de me mentir

à moi-même ou de me réfugier dans un peu courageux silence, ce qui, à tout prendre, me rendrait tout à fait indigne, c'est du moins mon avis, d'admirer et d'aimer l'auteur de *l'Astre noir* ; car j'estime que la violence spontanée de mes antipathies seule peut donner la vraie mesure de mes enthousiasmes.



Je serai très bref sur le nouveau livre de M. René Boylesve, *le Parfum des Ilcs Borromées*, non pas parce qu'il est consacré à « la mémoire immortelle d'Alphonse Daudet », — Dieu merci je n'en suis pas à de telles mesquineries, — mais parce que je ne voudrais rien changer (sauf un ou deux mots ici et là) à ce roman où l'auteur a enfin donné toute sa mesure, et que ceci est fort vite dit : depuis *l'Astre noir*, les *Vierges aux rochers* et la *Nichina*, aucun livre n'avait allumé en moi une telle flambée d'allégresse. Or, si j'envisage comme un devoir de dire les raisons de mes haines et de développer mes critiques, je crois que le total éloge peut être fort laconique si bon lui semble, car il n'en est que plus complet. M. Boylesve entre désormais dans la grande célébrité : c'est le moment de constater ses succès avec bonheur, mais de réserver espace et aide — en admettant qu'il y ait aide, car..... hélas ! — à d'autres !



M. Paul-Louis Garnier, sous le titre *l'Eté*, noue une gerbe de beaux épis dorés, descriptions ou tableaux de vie champêtre, d'intérieurs campagnards : la ferme, les champs et la forêt, beaucoup de soleil, c'est plus qu'il n'en faut pour remplir agréablement

de nombreuses pages. Cependant je me refuse à considérer cela comme une œuvre, car, si gerbe il y a, je ne lui vois pour lien que la couverture du livre. Je suis en outre inguérissable de la manie géographique : j'aime à savoir d'où sont les paysages, et cela me fera préférer à *l'Été* de M. Garnier n'importe quelle aquarelle d'un site précisé de Pouvillon ou de René Bazin. Tel quel ce livre me paraît un prétexte à décoration illustrative ; on en voudrait les marges chargées de fleurs et certaines pages réservées à des visions japonaises de Peter Behrens ou de Henri Rivière.



M. Valentin Grandjean entreprend avec son *Autour d'un péché* une série d'études sur la *Cité de Calvin*. Deux excellents titres, et la Cité de Calvin vraiment tout un monde qui mériterait d'être peint ! M. Valentin Grandjean est-il réellement de force à étreindre déjà aujourd'hui un pareil sujet ? Quoiqu'il en soit ou plutôt qu'il en doive être, en tant que celui d'un Genevois, son début est franchement drôle et je m'en suis gaillardement amusé. Mais, pour un sujet aussi peu sage, le style l'est trop. La même aventure racontée par René Boylesve ou Hugues Rebell, dont je recommande vivement la lecture très instructive à M. Grandjean, eût été développée en un livre bien extraordinaire ! En somme, par ce début de quelque crânerie, M. Grandjean rompt en visière avec Genève, comme jadis par *Égyptiacque*, moi avec Neuchâtel, et peut-être d'une façon plus tranchante encore ! Que le jeune écrivain prenne des forces et s'accroisse lui-même, alors ses études sur le monde calviniste risquent de devenir fort intéressantes. Ceci est une

œuvre de jeunesse, qui raconte une frasque et a elle-même la saveur d'une frasque : Une de ces frasques qu'accomplissent avec la plus grande tranquillité sur le tard les grands garçons trop sages. C'est pourquoi M. Grandjean le relira toujours avec plaisir et peut-être nous aussi, car rien de plus divertissant qu'une belle escapade racontée avec ce sérieux convaincu !



On peut n'être pas follement amateur de calembredaine, et cependant éprouver un certain plaisir à feuilleter les *Accords perdus* de Willy. Du moins cela a été notre cas. Voici quatre ans écoulés, et ce livre d'hier m'a rendu très vive la sensation de mes sorties du cirque d'hiver les relevées de dimanches après Lamoureux ! Quatre ans, c'est peu et cependant l'impression de lointain formidable que celui d'où ressuscitent ces sensations à la lecture de ces pages qui en transcrivent d'analogues si bien ! C'est tout le bavardage parisien, son charme primesautier, son ironie exaspérante, ses boutades fantaisistes par dessus un fond de critique très réellement sérieux. Parfois des façons d'envisager certaines œuvres que je trouve complètement en dehors de toute justice non pas, Willy est de la plus absolue bonne foi, mais hors du vrai point de vue, placées dans des conditions d'examen en dépit du bon sens. La joie que j'ai eue en revanche à ce cri si sincère que je m'appropriais depuis mon dernier Bayreuth, deux ans donc avant de savoir qu'il appartient à Willy : Toute admiration à Wagner, mais désormais à tout prix autre chose, autre chose ! Quel est le génie ou le talent, quel est le poète et l'artiste qu'aujourd'hui, — cherchez bien, messieurs — nous immolons à

Wagner, comme Wagner fut immolé à l'opéra italien, Beethoven à Mozart et Haydn, Mozart à qui? lui dont on a aussi dit de son temps que la musique « *était à se boucher les oreilles* », — et dont le *Titus* ramassa ce brocard tombé des lèvres d'une impératrice « *Porcheria della musica tedesca* ». Il faudrait, à propos de ce livre, défendre aussi la *Symphonie pathétique* de Tschaiïkowski. Qu'ont-ils donc tous à la vitupérer ainsi, mes camarades de Paris?... Un point sur lequel me voici renseigné désormais : je n'aurais pas cru que mis bout à bout d'aussi rapides comptes-rendus de concert écrits sous l'impression du moment, fussent réunis en volume d'une lecture supportable et instructive ; or ils le sont, sans compter agréables en plus. Reste la question du calembour : voici qui la tranchera. Ce livre m'est arrivé un gris après-midi où le rongeur me travaillait et où je me sentais incapable d'un effort sur moi-même ; je l'ouvris en rechignant. A la dixième page j'étais guéri : à mon corps défendant j'avais dû rire et j'ai ri follement. La bonne heure de détente ! D'intéressants portraits de musiciens et de musicographes français enrichissent ces pages : celui de César Franck est très beau ; mais, d'autre part, je n'aurais pas reconnu le Willy des quelques minutes si aimables de Bayreuth.



La nouvelle revue de musique qui vient de se fonder à Paris (*Revue internationale de musique*) est l'une des tentatives les mieux justifiées que nous sachions : elle comble un vide d'abord et ensuite elle est appelée à rendre les services les plus qualifiés, pour peu qu'elle ne se laisse embrigader ni par Bayreuth ni par aucune école, bien que les

représentant toutes, ce que jusqu'ici elle a su faire très habilement. J'avoue que depuis bien longtemps je n'avais appris autant de choses musicales et si variées que m'en ont apporté les neuf premiers numéros si bien nourris, tout illustrés d'images et d'exemples, de ce nouveau périodique d'une rédaction si soignée. Et plus on y attirera de musiciens pour parler de musique, plus l'intérêt augmentera : lisez l'article de ce maître breton d'un génie si apertement celtique : Guy Ropartz, sur son maître César Franck. Généralement tout homme qui parle de ses goûts et affections, des choses de son métier et de ses propres travaux, risque d'être fort intéressant : est-ce pour cela que jusqu'ici, sous prétexte de *moi haïssable*, on a généralement trouvé que mieux vaut créer exprès la charge de critique, occupée fort souvent par des gens qui pour être romanciers, peintres ou musiciens ratés se croient tout naturellement qualifiés pour juger les musiciens peintres ou romanciers avérés ! Y a-t-il rien de plus intéressant que les souvenirs d'Alfred Ernst sur les *premières* des « Maîtres Chanteurs », qu'il avait préparées avec une conscience si scrupuleuse à Lyon et Paris ? La nouvelle revue musicale témoigne du reste des progrès étonnants, accomplis par le public français dans la compréhension musicale, et elle offre enfin à des érudits, comme par exemple M. Julien Tiersot, un moyen d'entrer en contact avec le grand public et de lui apprendre tout un lot de choses dont ne se doutaient jusqu'ici que les seuls initiés. Les correspondances étrangères fort nombreuses sont parfois merveilleusement tenues ; je n'en veux pour preuve que celle de M. Fierens Gevaert sur les auditions à Bruxelles de la *Passion selon Saint-Matthieu* et les lettres si nerveuses écrites de Berlin par M. Edouard Hermann. En

revanche, comme M. Alfred Soubies sur la musique hongroise est incomplet et superficiel ! Presque autant que M. A. E. Vincent sur la musique croate. M. Charles Malherbe rompt une lance en faveur de la *Danse Macabre* de Saint-Saëns contre un critique anglais : pour ma part, je romprai toutes les lances qu'on voudra pour M. Saint-Saëns ; mais, s'il s'agit de la *Danse Macabre*, je partage non la manière de s'exprimer mais celle de voir du critique anglais anonyme, et je ne comprends toujours pas comment le maître, auquel on doit de si admirables symphonies, les cinq beaux *concerte* pour piano, ces bijoux exquis : *Africa* et le *Rouet d'Omphale*, a eu le toupet de jouer à Wagner sur le piano de Wahnfried la *Danse Macabre* incriminée. Enumérons encore quelques articles pour montrer toute l'étendue du programme que la nouvelle revue bimensuelle s'est imposé : celui très curieux de M. F. du Menil sur les *Spectacles lyriques à Londres au XVIII^{me} siècle*, celui d'un accent renanien si spécial de M. de Solenière sur la musique religieuse où il omet la mort de Jésus de Graun parmi les classiques, et ignore comme tout le monde, et ce m'est de plus en plus inexplicable, et le *Liebesmahl der Apostel* de Wagner, et Edgar Tinel, et encore les oratorios de Liszt et de Dvorijak. Toutes les nouvelles représentations : *Jessica* à Toulouse, *Sancho* à Genève, la *Cloche du Rhin* et *Fervaal* à Paris ont eu des études très complètes et très judicieuses. M. Henri de Curzon traduit des fragments fort intéressants des écrits de musiciens et musicographes allemands. A quand la traduction complète des œuvres théoriques de Wagner, qui nous délivre de la plaie des commentateurs, qui finira par faire prendre Wagner en grippe à tous les sensitifs et les nerveux doués d'un peu

d'esprit de contradiction? Notons encore une bonne page d'histoire de M. Georges Servières sur le *Prophète jugé par la presse en 1849*, et maintenant que nous avons présenté *grosso modo* la *Revue internationale de musique* à nos lecteurs belges, nous reviendrons par la suite sur certains articles particulièrement intéressants au fur et à mesure de leur apparition.



Un peintre de Madrid qui est probablement le meilleur paysagiste qu'ait produit l'Espagne : M. Aureliano de Beruete, en qui l'artiste se trouve doublé d'un érudit de premier ordre, vient de publier un livre qu'on peut, sans exagération, taxer de définitif, sur *Vélasquez*. Lecture austère, mais l'austérité n'est-elle pas de rigueur lorsqu'il s'agit du peintre de la cour la plus austère du monde? Cependant la peinture de Vélasquez, toute appliquée qu'elle soit à un sujet austère, est bien loin de l'être elle-même; c'est, au contraire, la plus libre, la plus souple, la plus prestigieuse qui soit. Ainsi M. de Beruete procède bien différemment : son livre peut passer pour un modèle de ce qu'on appelle la critique d'art officielle, c'est-à-dire assigne à la critique d'art les limites les plus précises, lui interdit la description, le lyrisme et tout ce qui n'est pas le renseignement et la constatation stricts : certains peuvent regretter les pages d'un Théophile Gautier ou d'un Maurice Barrès, mais nul ne contestera à M. de Beruete l'honneur d'avoir réalisé un ensemble absolument impeccable, et d'avoir rempli la tâche qu'il s'était assignée sans aucune défaillance. Le résultat obtenu ne dit pas grand' chose à l'imagination du gros public, mais qu'on veuille bien y prendre garde et réfléchir à

ce que les mots veulent dire : M. de Beruete est arrivé à dresser la première liste absolument complète et inébranlable des attributions à Vélasquez, sur lesquelles aucune ombre de doute ne peut subsister. De subséquentes découvertes peut-être augmenteront cette liste d'un ou deux numéros, mais rien de ce qui a été admis par M. de Beruete n'a aucune chance d'être raturé : son livre est laconique, parce qu'il est le triomphe de la certitude. La préface très personnelle et synthétique de M. Bonnat est enrichie d'une eau-forte prodigieuse : le portrait de Vélasquez par lui-même dans le tableau des *Menines* et deux dessins à la plume d'après le même tableau, l'une des mains armées pour l'immortalité des longs pinceaux déliés, l'autre de la petite palette chargée des cinq couleurs qui suffirent à tant et à de tels chefs-d'œuvre. Il y aurait un poème à écrire sur cette eau-forte et ces deux dessins, eux-même déjà un poème en trois chants à la gloire des yeux, du pinceau et de la palette du maître.



Parmi les artistes que hante le problème, si heureusement résolu depuis longtemps par les Japonais, de l'estampe en couleur, je n'en sais point qui soit arrivé à de plus prodigieux résultats que M. Peter Behrens avec ses immenses gravures sur bois imprimées à la main au moyen de couleurs à l'eau, gravures dont les rarissimes exemplaires ont presque la valeur d'originaux. En voici un échantillon : la *Tempête* sévit sur un rivage sablonneux et désolé : une pinète fléchit, de lourds nuages pansus comme des voiles que gonflerait la tourmente passent très vite, grâce à l'élan de toutes les lignes fléchissant dans le même sens. Contracté,

ses griffes contre le corps, résistant de toute la force de ses ailes épanouies, entraîné pourtant, un aigle occupe en diagonale tout le champ. Il s'assied dans son élément, semble-t-il, plus encore qu'il ne regimbe contre le courant. En bas les vagues déferlent vers la plage et leurs volutes bleues et blanches roulent bouclées les unes sur les autres. L'attrait décoratif des grandes lignes si amples serait suffisant en lui-même, mais il se double de celui de la nuance, je fais exprès de ne pas dire couleur, car nous n'avons affaire qu'à des gris excessivement doux et étoffés, tels que si toute l'estampe était imprimée sur du feutre très délicat. Le ton fondamental du papier gris subit seulement quelques déviations croissantes dans la direction du noir, du bleu, d'un jaunâtre verdâtre, ou décroissantes vers le blanc. Le bec de l'oiseau de proie et les cimes tourmentées des pins maritimes fournissent la dominante à la quarte inférieure de cette délicate « nuanciation », la boucle claire des vagues la dominant à la quinte supérieure, la tonique étant donnée par le ton du papier ; de telle sorte toute l'estampe revient pour les yeux à une cadence à peu près parfaite, en tous cas d'une simplicité extrême. Et c'est cette grandiose simplification, la délicatesse incroyable de ces harmonies, traduites par l'instrument nouveau que devient la technique si personnelle de M. Behrens, la joie, la splendeur et la majesté de cet art dont chaque estampe est une semblable trouvaille ! Vie intense du dessin sans mouvement inutile, sans gesticulation du trait ; étroite appropriation de la couleur à cette vie ou plutôt dramatisation de cette vie par de la couleur, qui est plutôt encore du dessin teinté que de la couleur, telles sont les deux premières qualités des travaux de M. Behrens.

Mais qu'on n'oublie pas d'y ajouter tous les traits spéciaux qu'ils doivent à un procédé si nouveau : et surtout ce velouté non pas, mais ce feutré, cette consistance feutrée, cette épaisseur souple de chaque surface teintée, telle qu'on pense presque à une juxtaposition d'étoffes choisies dans les nuances neutres les plus distinguées de mode, il y a quelques années, chez les tailleurs anglais les plus fashionables. L'oiseau acquiert de telle sorte un corps réel, bien engendré si l'on veut par une précision japonaise du dessin et une entente non moins japonaise du mouvement de navigation aérienne comme accroupi dans la tempête, mais en revanche emplumé, enduветé, grâce à cette admirable consistance feutrée, comme aucune estampe japonaise ne nous offrit jamais rien d'analogue, sauf peut-être le gluant de certains poissons. Mais sur le mouvement de l'oiseau de proie il faut encore insister ! Il résiste de toutes ses forces certainement, mais pour la volupté de se sentir vaincre ; il joue de sa résistance pour mieux jouir de la tempête, il consent à être emporté, mais veut l'être avec lenteur, sentir plus vite que son vol glisser le vent le long de son aile courbée et tendue comme un arc. Chef-d'œuvre d'observation et chef-d'œuvre d'art nouveau à la fois, je crois cette estampe capitale dans l'histoire de la gravure de notre temps.



Certes la gravure classique n'aura pas non plus manqué de chefs-d'œuvre, cette fin de siècle ! Je crois bien que si l'on n'a jamais apporté, Rembrandt excepté, plus de fantaisie dans l'eau-forte, que ne le font certains, certains autres considérés, on n'a jamais constaté plus de science et d'entente

du métier. Le *Praguc* de M. Kaiser, le mois passé, rentrait dans cette catégorie de la grande eau-forte classique. Aujourd'hui j'ai peut-être encore mieux. Il ne s'agit, il est vrai, plus d'une œuvre originale, mais c'est bien pire ! Quand j'aurai dit qu'il s'agissait de traduire Menzel de façon à surpasser peut-être Menzel lui-même, ceux qui connaissent le maître berlinois me comprendront ! Je m'explique : quand un peintre dont l'ambition est de tout donner de ce que peut donner la peinture est arrivé à réaliser son ambition, n'y a-t-il pas quelque témérité pour un graveur à vouloir prétendre au rendu de toutes les moindres intentions du peintre et de plus au rendu de la peinture elle-même ? Eh bien ! c'est ce qu'a réussi M. Hugo Struck dans sa traduction du *Henri VIII et Anne de Boleyn*, de Menzel. La gageure a été gagnée : c'est plus Menzel que Menzel, et certainement, valeur commerciale éliminée, nous préférerions Menzel dans la traduction Hugo Struck à Menzel tout court.

Disons d'abord que Menzel jamais ne s'était élevé aussi haut. Ce que furent pour Meissonnier les célèbres grandes aquarelles de la campagne napoléonienne un temps réputées si précises et que cependant, du moins la plus fameuse, celle du retour de Russie, vient d'infirmes preuves en mains si valeureusement et victorieusement Vereschaguine, cet Henri VIII l'est dans l'œuvre de Menzel. Voilà de la peinture historique au premier chef, le Henri VIII de Shakespeare n'est pas du tout aussi évocateur que cette toile et partant cette gravure. Le travail du savant archiviste doublé du psychologue reconstitue à miracle le physique du personnage, et par ce physique traduit le moral aussi bien que les plus exacts portraits du vieil Empereur Guillaume d'après nature par Menzel. La large

physionomie lubrique, le pas gauche, l'allure lourdaude de la grosse brute sanguine qui, à ce camp du drap-d'or où il avait vu petite fille Anne Boleyn, assommait d'un coup de lance sur la tête un partenaire, ajustée et recrée d'après tout ce qu'il existe de documents authentiques graphiques ou verbaux, est un miracle d'évocation : plus étonnante peut-être encore, puisque d'une physionomie moins caractérisée, Anne Boleyn, et toujours plus étonnants les groupes de comparses danseurs qui se perdent dans l'éloignement et les ombres de la haute salle où l'éclairage des torches remplit l'atmosphère fumeuse de lueurs fauves. Des gouttes de poix enflammée tombent entre les groupes pressés; c'est une cohue abominable où tous les regards, toutes les pensées convergent vers le roi. Le seul espace un peu libre de la composition isole une jambe et le pied énorme du roi, et ce foulon de moulin à fouler devient une obsession, l'œil y revient toujours, l'attitude du danseur lui fait décrire le geste d'écraser, de broyer, de piétiner, le mouvement même de la danse indique que la gentille danseuse à robe de brocard tumultueuse, plus traînée qu'entraînée par la robuste main, tombera sous ce pied et sera broyée. Le drame est empreint sur toutes les physionomies, les convictions se forment, les connivences s'apprêtent, et tout cela en dessous ! Et c'est rendu ! En dessus errent les sourires, flottent les paroles banales qu'on prononce machinalement, auxquelles on répond au hasard, qui vont des lèvres aux oreilles sans distraire l'entendement. Une seule préoccupation plane sur tous ces groupes ténébreux ; le clair obscur tortueux, larveux, en flammes d'ombre et en flammes de lumière, se combattant et se pénétrant comme dans une sorte d'ouverture de Tannhäuser rendue sensible à la

vue, rend encore plus lucide ce double jeu : danse et danger, sourire et préoccupation, plaisir et parti à prendre ; tout au fond un masque fermé, énergique, menaçant de diplomate ou de prêtre, de chancelier ou de cardinal, va plus à la favorite seule qu'au groupe terrible que forme avec elle le roi, et suggère les résistances, les résistances qui, vaincues, iront jusqu'au martyre. Cela n'a rien de la sécheresse méticuleuse de Meissonnier, on croirait plutôt cela peint par Delacroix. Aux murailles très hautes, très épaisses, sous les fenêtres de larges frises de fresque courent, et au fond reluisent sournoisement, à travers la lumière équivoque d'un lustre oppressant qui pèse comme un carcan sur la fête, les armes d'Angleterre. C'est peut-être dans les fractions infinitésimales de valeur de ces fonds que l'aquafortiste s'est montré le plus étonnant ; le difficile combat de la lumière fumeuse contre l'humide âcre nuit londonienne, dans ce coffre-fort de pierre plein de fauves émanations d'humanité en rut et de pensées où le crime s'élabore, il l'a rendu avec un sentiment psychologique de tous points analogue à celui du peintre, le complétant, l'intensifiant. On peut dire de cette inouïe eau-forte, dont la maison Grothe à Berlin s'est désormais rendue acquéreur, qu'elle est l'un des plus extraordinaires efforts de volonté, le résultat de la plus formidable tension d'esprit qui aient pu se constater ces vingt-cinq dernières années dans le domaine de la gravure. L'art à ce point-là confine à la science, à l'histoire, à la philosophie. Tout à l'heure, avec Behrens, nos paroles se transvasaient spontanément dans le domaine de la musique. Il ne saurait plus en être question ici : il s'agit d'une lecture autrement compliquée. Shakespeare en main, et les dessins de Holbein sous les yeux, permettent seuls de

déchiffrer dans leurs moindres nuances le travail de Menzel et de Hugo Struck.



Tandis que la mort de Sir Edward Burne Jones est toute récente, je voudrais signaler un certain nombre de documents d'un haut intérêt à consulter sur lui. C'est d'abord le livre de tous points admirable de M. Malcolm Bell sur le maître, illustré avec un soin extrême et pour lequel Burne Jones avait composé une couverture miraculeuse. Là se trouvera la mine la plus abondante de renseignements, et la parure illustrative du livre forme un ensemble qui se peut considérer comme absolument complet ; qui l'aura eu sous les yeux n'a plus grand' chose à apprendre que sur la mort du maître. Nous citerons en outre les magnifiques, inaltérables photographies de Hollyer. Quand effectivement la photographie arrive à de tels résultats, certes il la faut préférer comme reproduction d'œuvres d'art à toute espèce de gravure. On possède alors l'ombre du chef-d'œuvre, mais l'ombre même, l'ombre originale ! Puis, c'est au *Studio* qu'il en faut encore revenir. Dans ses numéros spéciaux consacrés à l'art aux salons de cette année, nous trouvons le dernier portrait de Sir Edward par son fils Philip Burne Jones, portrait infiniment préférable, parce que mieux *celui de la physionomie de l'œuvre*, à celui plus jeune, donc toujours d'un grand intérêt, qui ouvre l'admirable volume de M. Malcolm Bell. Un corps, une tête, une main émaciés d'ascétisme et d'intellectualité, vêtu d'étoffes neutres, très recueilli, *il* peint ; tout le soin, toute la minutie précieuse à tout jamais de son œuvre se traduit par la sorte de respect et la fermeté douce avec

lesquels il tient l'un de ces longs pinceaux excessivement fins qui caressèrent si délicatement la mendicante et les pages du *Roi Cophetua*, allumèrent les sourds reflets des cuirasses de tant de chevaliers mantégniens et poudrèrent d'or la chevelure de tant d'adorables créatures botticelliennes. Enfin le numéro de Juin du *Studio* devait encore nous réserver une surprise que le triste événement rendit d'une actualité extraordinairement passionnante : la publication de toute une série des récents dessins du pauvre cher maître, au nombre desquels vraisemblablement les derniers. Il est impossible de feuilleter ce numéro sans que les larmes viennent aux yeux, et l'on se dit, à regarder ces dessins d'une suprême beauté, que nulle mort ne laisse une impression plus consolante : elle clôt une vie qui *avait été remplie*, à laquelle plus rien ne pouvait ajouter. A l'œuvre seule quelque chose de plus pouvait s'ajouter, et maintenant c'est fait : car la mort, qui clôt la vie, consacre l'œuvre à tout jamais. Sir Edward Burne Jones est un maître d'autrefois.

WILLIAM RITTER





LA NUIT

*La nuit est le mystère en lequel nous songeons,
Qui consent à sortir de nous au crépuscule ;
La splendeur éternelle et grave des rayons
Le chasse et, loin de nous, jusqu'au jour le recule.*

*Ce mystère vivant que Dieu souffla jadis
Ne peut nous fuir jamais : il se loge ou retire
De notre sein : la nuit il nous clôt dans ses plis,
Le jour il rentre en nous laissant le ciel sourire.*

*Aux seuls rêveurs la nuit est bonne, elle est l'instant
Où, se possédant tout, ils écoutent leur âme
Et regardent briller dans l'ombre les vêtant
Les étoiles, qui sont aussi des yeux de femmes.*

*Ils se plaisent à voir la lune se lever,
Ostensoir où le jour, reflet de Dieu, se mire ;
C'est l'heure où les poèmes saints vont se graver,
C'est l'heure où l'homme peut se connaître et s'admirer.*

*O Dieu-Seigneur, sculpteur et peintre de notre être,
Quel est donc ce mystère en lequel nous vivons
Et que nous regardons la nuit par la fenêtre ?
Peut-être que c'est nous et peut-être que non...*

*— Ombre, j'aime ton voile où gîte l'inconnu.
Voile immense où se prend l'essaim des mouches d'or.
Et quand tu viens en moi vers l'aube, le ciel nu
M'attriste et dans mon sein je te regarde encor.*



J'AIME LES OBJETS VILS...

*J'aime les objets vils tant dévoués à l'homme !
La cruche aux bras aimants, le plateau qui se donne
En son ampleur, le verre où la lumière heureuse
Du vin fait une pierre énorme et précieuse.*

*Tel buveur semble un roi élevant un joyau
Pour l'admirer, le jour passant à son travers ;
J'aime la forme lourde et grasse des tonneaux
Et le bon coffre qui conjure les hivers.*

*L'horloge et, souvenir des forêts, cette table
Immense où vient s'asseoir après les durs labeurs
La famille en sarreau des mornes laboureurs :*

*L'âtre haut et funèbre où se disent les fables ;
Et le grand lit qui, lorsqu'on ouvre ses volets,
Crie aigrement en souvenir des nouveaux nés.*



AU BOIS JE T'AI REVUE...

*Au bois je t'ai revue en un laurier fleuri :
J'ai miré ton regard au flot qui se dérobe
Et les eaux m'ont chanté ton doux nom de Marie
Et les cieux ont flotté sur moi comme ta robe.*

*Les rameaux m'enlaçaient comme tes bras, les prés
M'invitaient à rêver feignant ton nonchaloir.
Les horizons lointains doucement empourprés
Me rappelaient ta lèvre où se déteint le soir.*

*Tout me parlant de toi, tout étant toi, j'ai cru
Non plus dans la nature ignorante et rebelle
Consoler mon ennui par ton exil accru,*

*Mais te vivre géante et divinement belle,
Tandis que le mystère en ton être étalé,
Subitement défunt, vers moi se dévoilait.*

Le Caire.

EMILE BERNARD

(communiqué par M. Edmond de Bruyn)





CONTES POPULAIRES TCHÈQUES

Les trois cheveux d'or du vieillard SACHANT-TOUT



RAI ou pas vrai ; il était une fois un roi qui aimait à parcourir les forêts à la poursuite du gibier.

Un jour il poursuivait un cerf et s'égara. Il était seul, tout seul ; la nuit vint et le roi fut bien aise d'apercevoir une cabane dans une clairière. Un charbonnier y demeurait. Le roi lui demanda s'il ne voudrait pas le conduire hors du bois, et qu'il lui payerait ce service très bien.

« Mais où iriez-vous dans la nuit, par cette obscurité ? » dit le charbonnier. « Couchez-vous au grenier dans le foin et, le matin, je vous reconduirai. »

Or un fils naissait au charbonnier. Le roi couché là-haut ne pouvait pas s'endormir. A minuit il aperçut une lumière venant du plancher de la chambre en dessous. Il regarda par la fissure et voici ce qu'il vit : le charbonnier dormait, sa femme était affaissée comme prise de faiblesse, et auprès de l'enfant se tenaient trois vieilles, vieilles, vieillottes, toutes blanches ; chacune d'elles avait dans la main un cierge allumé.

La première dit :

« Moi, je donne à cet enfant d'encourir de grands dangers. »

La seconde dit :

« Et moi, je lui donne de leur échapper à tous et de vivre longtemps. »

Et la troisième dit :

« Et moi, je lui donne pour femme la fille née aujourd'hui au roi, qui dort là-haut sur le foin. »

Ensuite les vieillottes éteignirent les cierges et tout fut de nouveau tranquille.

C'étaient les Parques.

Le roi resta stupide, comme si on lui avait enfoncé une épée dans la poitrine. Il ne dormit plus jusqu'au matin ; il réfléchit à un moyen d'empêcher que ce qu'il avait entendu n'arrivât.

Quand le jour fut venu, l'enfant commença à pleurer. Le charbonnier s'était éveillé et vit que sa femme s'était endormie... mais pour toujours.

« O mon malheureux orphelin, » se lamenta le charbonnier, « que dois-je faire de toi maintenant? »

« Donne-moi cet enfant, » dit le roi, « j'aurai soin que ça aille bien de son côté, et à toi, je te donnerai tant d'argent que tu n'auras plus besoin de faire du charbon jusqu'à ta mort. »

Le charbonnier s'en réjouit et le roi promit d'envoyer chercher l'enfant. Quand il arriva à son château, on lui raconta qu'une fillette lui était née dans telle et telle nuit. C'était justement la nuit dans laquelle il avait vu les trois Parques.

Le roi fronça les sourcils, appela un domestique et lui dit :

« Tu iras à tel bois, un charbonnier y demeure dans une cabane ; tu lui donneras cet argent et il te livrera un petit enfant. Tu prendras cet enfant et, au retour, tu le noieras. Si tu ne le fais pas, tu boiras l'eau toi-même. »

Le domestique s'en alla, emporta l'enfant dans un panier et, quand il fut à une passerelle, sous laquelle coulait une rivière profonde et large, il jeta enfant et panier à l'eau.

« Bonne nuit, mon gendre non invité, » dit ensuite le roi, quand le domestique lui eut raconté les choses.

Le roi crut donc que l'enfant était noyé ; or il ne l'était mie ; il surnageait dans son panier, comme si on le berçait, et dormait comme si on lui chantait une berceuse, jusqu'à ce qu'il atteignit la cabane d'un pêcheur.

Le pêcheur était assis sur la grève et raccommodait ses filets. Il vit que quelque chose flottait sur le fleuve, il sauta en canot et retira de l'eau l'enfant et son panier. Il le porta à sa femme et lui dit :

« Tu as toujours voulu avoir un fils, le voici ; l'eau nous l'a apporté. »

La femme du pêcheur s'en réjouit et éleva cet enfant comme son propre fils. Ils le nommèrent « Surnageur », parce qu'il était arrivé à eux surnageant.

Le fleuve coula et les années aussi, et l'enfant devint un beau jeune homme, qui n'avait pas son pareil dans la contrée. Une fois en été il arriva que le roi passa par là tout seul. Il faisait chaud. Le roi voulut boire et il s'achemina vers le pêcheur, pour qu'il lui donnât un peu d'eau fraîche. Quand Surnageur la lui eut donnée, le roi tressaillit en le regardant.

« Tu as un joli garçon pêcheur, » dit-il, « est-il ton fils ? »

« Oui et non, » répondit le pêcheur, « il y a justement vingt ans, un tout petit enfant arriva dans une corbeille sur le fleuve, et nous l'avons élevé. »

Le roi fut pris de faiblesse, il comprit que c'était le même, qu'il avait fait noyer. Mais il se remit tout de suite, descendit de cheval et dit :

« J'ai besoin d'un messager pour l'envoyer à mon château royal et je n'ai personne avec moi ; ce jeune homme ne peut-il y aller ? »

« Que votre Majesté ordonne et le garçon ira, » dit le pêcheur.

Le roi s'assit et écrivit à la reine sa femme cette lettre : « Fais poignarder sans hésitation cet homme, c'est mon plus grand ennemi. Quand je reviendrai, que tout soit exécuté. C'est ma volonté. » Alors il plia la lettre, la cacheta et y mit son scel.

Surnageur se mit aussitôt en route. Il dut passer une grande forêt et, avant de s'y attendre, il se dérouta et s'égara. Il alla de fourré en fourré, jusqu'à ce qu'il fit obscur. Puis il rencontra une vieillotte. « De quel côté vas-tu donc, Surnageur, de quel côté ? »

« Je vais avec cette lettre au château royal, et je me suis égaré. Ne pourriez-vous me dire, ma vieille, où est le chemin ? »

« Aujourd'hui tu n'y arriveras pas ; du reste, il fait déjà trop sombre, » dit la vieille falote, « passe la nuit chez moi : tu ne seras donc pas chez une étrangère, puisque je suis ta marraine. »

Le garçon se laissa persuader, et à peine eurent-ils fait quelques pas qu'ils virent une jolie maisonnette devant eux, comme si elle était sortie tout-à-coup du sol.

De nuit, comme le garçon s'était endormi, la vieillotte lui tira la lettre de la poche et y remit, au lieu de la première, une autre dans laquelle était écrit :

« Fais épouser sans hésitation à ce jeune homme, que je t'envoie, notre fille : c'est le gendre, qui m'est destiné. Quand je reviendrai, que tout soit fait. C'est ma volonté. »

Madame la reine, après avoir lu la lettre, fit aussitôt tout préparer pour la noce, et toutes les deux, madame la reine et la jeune princesse, ne pouvaient

se lasser de regarder le marié, tant il leur plaisait; et Surnageur était aussi content comme de juste de sa fiancée royale. Après quelques jours le roi rentra chez lui et, ayant compris ce qui s'était passé, fut très irrité contre la reine de ce qu'elle avait fait : « Mais tu as ordonné toi-même que je les fisse unir avant que tu ne reviennes, » répondit la reine, et elle lui tendit la lettre. Le roi prit la lettre, examina les chiffres, le cachet, le papier — tout était sien. Il fit alors appeler son gendre et lui demanda par où il était allé ?

Surnageur conta comment il était parti et s'était égaré dans le bois, comment il avait passé la nuit chez sa vieille marraine.

« Et quel air avait-elle ? »

« Ainsi » — Et le roi connut par sa description que c'était la même personne, qui avait destiné sa fille au fils du charbonnier, il y avait vingt ans. Il réfléchit, réfléchit et puis dit : « Ce qui est fait est fait ; mais tu ne peux pas donc être mon gendre comme cela pour rien ; si tu veux avoir ma fille, tu dois lui apporter comme dot trois cheveux d'or du Vieillard Sachant-Tout ». Et il croyait qu'il se délivrerait de son gendre de cette manière le plus sûrement.

Surnageur fit ses adieux à son épouse et alla. Par où et de quel côté ? je ne sais pas ; mais parce que la Parque était sa marraine, il lui était facile de trouver la bonne route. Il marcha longtemps et loin par monts et par vaux, par eaux et par gués, jusqu'à la mer rouge. Ici il vit un navire et, dedans, un batelier.

« Dieu vous salue, vieux batelier. »

« Dieu vous le rende, jeune pèlerin ; où vous conduit votre chemin ? »

« Auprès du Vieillard Sachant-Tout, pour avoir trois cheveux d'or. »

« Ho, ho. Un tel messenger, je l'attends déjà

longtemps. Il y a déjà vingt ans que je passe les personnes sur le gué et personne ne vient me délivrer. Si tu me promets d'interroger le Vieillard Sachant-Tout et de lui demander quand finira mon supplice, je te conduirai. » Surnageur promit et le batelier le conduisit.

Pour lors il atteignit une grande ville ; mais elle était déserte et triste. Devant la ville il rencontra un vieillard qui avait un bâton et se traînait à peine.

« Dieu vous salue, mon vieillard gris. »

« Dieu vous le rende, joli jeune homme ; où va ton chemin ? »

« Au Vieillard Sachant-Tout pour trois cheveux d'or. »

« Ah ! ah ! un tel messenger nous l'attendons depuis longtemps. Il me faut donc te conduire tout de suite chez notre seigneur roi. »

Quand ils y arrivèrent, le roi dit :

« J'entends que tu vas avec un message au Vieillard Sachant-Tout ? Nous avons eu ici un pommier, il a porté des pommes rajeunissantes. Quand quelqu'un en avait mangé une, quand même il eût été à deux doigts de la mort, il eût reverdi et serait redevenu comme un adolescent. Mais depuis vingt ans le pommier ne porte plus de fruits. Si tu me promets d'interroger le Vieillard Sachant-Tout sur quelque moyen de nous venir en aide, je te récompenserai royalement. » Surnageur promit, et le roi le renvoya avec bienveillance.

Ensuite il arriva à une autre grande ville, mais elle était à demi détruite. Non loin de la ville un fils enterrait son père mort, et des larmes comme des pois coulaient sur son visage.

« Dieu vous salue, triste fossoyeur, » dit Surnageur.

« Dieu veille sur toi, bon voyageur ! où va ton chemin ? »

« Je vais chez le Vieillard Sachant-Tout pour avoir les trois cheveux d'or. »

« Chez le Vieillard Sachant-Tout ? C'est dommage que tu ne sois pas venu auparavant. Mais notre roi attend déjà longtemps un tel messager ; il me faut te conduire chez lui. »

Lorsqu'ils y arrivèrent, le roi dit :

« J'entends que tu vas avec un message chez le Vieillard Sachant-Tout. Nous avons eu ici un puits ; l'eau vive en sortait ; si quelqu'un en buvait, même s'il se mourait, il redevenait bien portant ; et s'il avait été déjà mort et si on l'arrosait avec cette eau, il se levait et marchait. Mais maintenant, depuis vingt ans, l'eau a cessé de couler. Si tu me promets d'interroger le Vieillard Sachant-Tout, si on peut nous aider, je te donnerai une récompense royale. »

Surnageur promit et le roi le renvoya avec bienveillance.

Ensuite il marcha longtemps, très longtemps par un bois noir, et au milieu de ce bois il vit une grande prairie verte, pleine de jolies fleurs et plus loin un château d'or : c'était celui du Vieillard Sachant-Tout ; il brillait comme s'il était en feu. Surnageur entra dans ce château, mais il n'y trouva personne qu'une vieille vieillotte dans un coin ; elle était assise et filait.

« Sois bienvenu, Surnageur, » dit-elle, « je me réjouis de te revoir. »

C'était sa marraine chez laquelle il avait passé la nuit dans la forêt, quand il avait porté certaine lettre.

« Qu'est-ce qui t'amène ici ? »

« Le roi ne veut pas que je sois son gendre pour rien ; il m'a envoyé chercher trois cheveux d'or du Vieillard Sachant-Tout. »

La vieillotte sourit et dit :

« Le Vieillard Sachant-Tout, c'est mon fils, le clair soleil : au matin il est un enfant, à midi un

homme et au soir un vieillard. Je te pourvoirai de trois cheveux de sa tête d'or afin de ne pas être en vain ta marraine. Mais aussi, mon fils, comme tu es ici, tu ne peux pas rester. Mon fils est une bonne âme, c'est vrai, mais, quand il reviendra au soir affamé, il pourrait facilement arriver qu'il te rôtit et te mangeât. Voici une cuve vide, je la renverserai sur toi. »

Surnageur lui demanda aussi d'interroger le Vieillard Sachant-Tout sur les trois choses, auxquelles il avait promis de répondre à son retour.

« Je l'interrogerai, » dit la vieillesse, « et prends garde à ce qu'il répondra. »

Tout à coup du vent se fit dehors et par la fenêtre occidentale le soleil, un vieillard avec la tête d'or, apparut volant.

« Je sens, je sens la chair humaine, » dit-il; « as-tu, ma mère, quelqu'un ici ? »

« Etoile du jour, qui pourrais-je avoir ici, que tu ne le voies pas ? Mais c'est cela ; tu voles toute la journée dans le monde et tu y prends l'odeur de la chair humaine : ce n'est donc pas étonnant que tu la sentes encore revenu déjà chez toi le soir. »

Le vieillard ne répondit rien et se mit à table pour souper. Ayant mangé, il posa sa tête d'or au giron de la vieillesse et sommeilla. La vieillesse, après avoir vu qu'il s'était endormi, lui arracha un cheveu d'or et le jeta par terre, il résonna comme une corde d'airain.

« Que veux-tu, ma mère ? » dit le vieillard.

« Rien, mon fils, rien. J'ai été assoupie et j'ai eu un rêve étrange. J'ai rêvé d'une ville où il y a eu une source d'eau vive : quand quelqu'un était malade et en buvait, il recouvrait la santé ; et s'il était mort et qu'on l'eût arrosé de cette eau, il revivait. Mais depuis vingt ans l'eau cesse de couler. Y a-t-il encore un moyen de la faire couler de nouveau ? »

« Un très simple moyen : dans ce puits une grenouille est assise sur la source et empêche l'eau de couler. Que les habitants tuent la grenouille et qu'ils curent le puits, alors l'eau coulera comme autrefois. »

Quand le vieillard se fut endormi de nouveau, la vieillotte lui arracha le deuxième cheveu d'or et le jeta par terre.

« Qu'as-tu de nouveau, ma mère ? »

« Rien, mon fils, rien ; j'ai été assoupie et j'ai rêvé d'une autre chose étrange. J'ai rêvé d'une ville, où il y avait un pommier, il portait des pommes rajeunissantes. Et maintenant depuis vingt ans le pommier ne porte pas de fruits : y a-t-il un remède ? »

« Un bien simple moyen : sous le pommier couche un serpent qui lui mange sa vigueur. Qu'on tue le serpent et replante le pommier, il portera des fruits comme auparavant. »

Ensuite le vieillard s'endormit de nouveau et la vieillotte lui arracha le troisième cheveu.

« Pourquoi ne me laisses-tu pas dormir, ma mère ? » dit le vieillard morose en se levant.

« Reste couché, mon fils, reste couché, ne sois pas fâché, je t'ai éveillé involontairement. Mais le sommeil m'a surprise et j'ai eu de nouveau un rêve merveilleux. J'ai rêvé d'un batelier de la mer rouge : il guée déjà depuis vingt ans les personnes et personne ne vient le délivrer. Quand finira son supplice ? »

« C'est le fils d'une sotte mère ! il doit mettre la rame dans la main d'un autre et sauter sur la grève, et l'autre sera le batelier. Mais maintenant, laisse-moi reposer ; il me faut me lever de bonne heure et aller sécher les larmes que la fille du roi verse pour son mari, le fils du charbonnier, que le roi a envoyé chercher mes trois cheveux d'or ! »

Le matin un grand bruit de vent se fit de nouveau au dehors et un bel enfant aux cheveux d'or s'éveilla

au lieu du vieillard sur le giron de sa vieille mère ; le soleil fit ses adieux à sa mère et sortit volant par la fenêtre orientale. La vieillotte enleva la cuve et dit à Surnageur : « Voici trois cheveux d'or et ce que le Vieillard Sachant-Tout a répondu à trois questions, tu le sais aussi. Va avec Dieu ! tu ne me reverras jamais, ce n'est plus nécessaire. »

Surnageur remercia la vieillotte et s'en alla.

Quand il arriva à la première ville, le roi lui demanda quelle nouvelle il apportait ?

« Une bonne, » dit Surnageur, « faites curer les puits et tuer la grenouille qui est assise au fond sur la source, et l'eau coulera pour vous comme autrefois. »

Ce que le roi fit aussitôt faire et, voyant que l'eau jaillissait à plein courant, donna à Surnageur douze chevaux blancs comme des cygnes et sur eux tant d'or et d'argent et de pierres précieuses qu'ils en purent porter !

Quand il arriva dans la seconde ville, le roi lui demanda quelle nouvelle il apportait !

« Une bonne, » dit Surnageur, « faites arracher le pommier ; vous trouverez sous les racines un serpent ; tuez-le ; ensuite replantez le pommier et il vous portera des fruits comme auparavant. »

Ce que le roi fit aussitôt faire, et le pommier se couvrit en une nuit de fleurs, comme si on l'avait couvert de roses. Le roi en eut une grande joie et donna à Surnageur douze chevaux noirs comme des corbeaux et sur eux aussi tant de richesses qu'ils en purent porter.

Ensuite Surnageur alla plus loin et, quand il fut à la mer rouge, le batelier lui demanda s'il avait appris quand il serait délivré. « Oui, » dit Surnageur, « mais d'abord conduis-moi et puis je te le dirai. »

Le batelier refusa, mais, voyant qu'il n'y avait pas d'autre moyen, il le conduisit pourtant avec ses vingt-quatre chevaux.

« Quand tu conduiras quelqu'un, » lui dit alors Surnageur, « donne-lui la rame à la main et saute sur la grève et il sera le batelier en ton lieu et place. »

Le roi n'en crut pas ses yeux, quand Surnageur lui apporta les trois cheveux d'or du Vieillard Sachant-Tout, et sa fille pleura non de tristesse, mais de belle et bonne joie de ce qu'il fut revenu.

« Et où as-tu gagné ces beaux chevaux et acquis ces grandes richesses? » demanda le roi.

« Je les ai gagnés, » dit Surnageur, et il raconta comment il avait procuré au roi les pommes rajeunissantes, qui font des vieilles gens les jeunes, et à l'autre roi l'eau vive, qui rend la santé aux malades, la vie aux morts.

« Les pommes rajeunissantes, l'eau vive, » répéta le roi à voix basse. « Si j'en mangeais une, je rajeunirais et, même si je mourais, je revivrais. »

Sans hésitation il se mit en route pour chercher les pommes rajeunissantes et l'eau vive — et jusqu'à ce jour il n'est pas revenu.

Ainsi le fils du charbonnier devint le gendre du roi comme la Parque l'y avait destiné et peut-être le roi guée-t-il toujours les passants sur la mer rouge.



La mort pour marraine

Il y avait dans le monde un homme très pauvre. Un fils lui naquit, mais personne ne voulait servir de parrain, puisque l'enfant était trop pauvre. Le père se dit : Mon Dieu, je suis si pauvre que personne ne veut me servir dans cette occurrence ; je prendrai l'enfant, j'irai et qui je rencontrerai je le demanderai pour parrain, et, si je ne rencontre personne, le sacristain peut-être m'en servira pourtant.

Il alla et rencontra la mort, mais il ne sut pas

que c'était elle ; c'était une belle femme comme une autre femme. Il la demanda pour marraine. Elle ne se déclara pas et aussitôt le salua comme compère, prit l'enfant dans les mains et le porta à l'église. On baptisa le petit garçon, comme il faut.

Lorsqu'ils revinrent de l'église, le compère emmena la marraine au cabaret et voulut la régaler en sa qualité de marraine. Mais elle lui dit : « Compère, laissez cela et venez avec moi chez moi. »

Elle l'emmena avec elle dans sa chambre, et il y faisait très beau. Ensuite elle le conduisit dans les grandes caves et par ces caves ils marchèrent sous la terre dans les obscurités des limbes. Il y avait des cierges allumés : des petits, des grands, des moyens — de trois sortes ; et ceux qui n'avaient pas encore été allumés étaient très grands. La marraine dit au compère : « Regardez, compère, voici l'âge de chaque homme. »

Le compère regarde et trouve un très petit cierge tout près de terre ; il demande :

« Mais, commère, je vous prie, à qui appartient ce petit cierge près de terre ? »

« C'est le vôtre. Aussitôt que le cierge est brûlé je dois aller chercher cet homme. »

Lui dit : « Commère, je vous prie, ajoutez-moi encore quelque chose. » Elle lui répondit : « Compère, je ne peux pas le faire. »

Ensuite elle alla et alluma un nouveau grand cierge à l'enfant, qu'ils avaient baptisé. Pendant que la commère n'y prenait garde, le compère prit aussi un nouveau grand cierge, l'alluma et le mit où son petit cierge finissait déjà de flamber.

La commère le regarda d'une certaine sorte et dit : « Compère, vous ne devriez pas me faire cela. Mais puisque vous vous êtes déjà ajouté quelque chose, vous vous l'êtes ajouté et vous l'avez ! Sortons maintenant de là, nous irons chez la mère. »

Elle prit quelque présent et alla avec le compère et l'enfant chez la mère. Elle y vint et posa le garçon sur la couche de sa mère et interrogea celle-ci : comment elle se portait et où elle avait mal. La mère se plaignit à elle, le père fit apporter de la bière et, pour se rendre aimable, il voulut dans sa cabane régaler son hôte comme marraine.

Ils burent et festoyèrent. Ensuite la commère dit au compère : Compère, vous êtes si pauvres, que personne ne voulut vous servir dans cette occurrence que moi, mais n'en ayez cure, vous aurez un souvenir de moi. J'attaquerai les bonnes gens et je les tourmenterai, et vous y rémédiez et les guérez. Je vous dirai toujours tous les remèdes, je les connais tous, et chacun vous paiera volontiers. » Cela arriva. Le compère visita les malades que sa commère tourmentait, il guérit chacun. Ainsi il devint un noble médecin.

Un prince était près de mourir, il était à l'agonie, mais pourtant on envoya chercher le fameux médecin. Il vint, commença à frotter le malade avec de l'onguent et à lui donner ses poudres — et le soulagea. Quand il l'eut guéri, il fut bien payé sans qu'on lui eût même demandé ce qu'on lui devait.

Ensuite la Mort dit au compère : « Compère, désormais prenez garde à cela : celui aux pieds duquel je me trouverai, vous l'aidez ; mais celui à la tête duquel je me tiendrai, ne l'aidez pas. »

Un comte était de nouveau mourant. On fit chercher de nouveau le médecin. Le médecin vint : la Mort se tint derrière le lit près de la tête.

« Cela va déjà mal, mais nous essaierons tout de même, » fit-il. Il appela les domestiques et leur ordonna de tourner le lit avec les pieds du côté de la Mort et commença à frotter le malade avec de l'onguent et à lui donner des poudres dans la bouche et le guérit. Le comte paya tant que le médecin put partir sans

réclamer son dû, et il était tout joyeux d'avoir rendu son client si bien portant.

La Mort, dès qu'elle le rencontra, lui dit :

« Compère, si une telle chose vous arrive de nouveau, ne me jouez plus ce tour. Même si vous avez soulagé celui-ci, c'est seulement pour un moment ; je dois donc le transmettre à qui il appartient. »

Ainsi durèrent les choses pendant quelques années avec le compère, et il était déjà très âgé. Bientôt il le fut tellement qu'en fin de compte il en était fâché ; il pria la Mort de l'emporter lui-même. La Mort ne put pas le prendre, puisqu'il s'était donné un grand cierge lui-même ; il devait attendre jusqu'à ce que le cierge s'éteignît.

Une fois il alla en voiture chez un malade, pour lui rendre la santé. Il l'aida. Ensuite la Mort se montra à lui et se mit avec lui en voiture. Elle commença à le chatouiller et le frotta d'une branche sous le cou, alors il lui tomba au giron et s'endormit pour toujours. La Mort le posa dans le carrosse et s'enfuit. On trouva le médecin mort gisant dans sa voiture et on le conduisit chez lui. Toute la ville et tous les hameaux le pleurèrent : « C'est dommage pour ce médecin, quel médecin il était. Il secourut si bien ; un tel médecin il n'y aura plus ! »

Le fils allait une fois à l'église, et sa marraine le rencontra. Elle lui demanda : « Mon fils, comment te portes-tu ? » Il lui dit : « Cela va encore. Tant que j'ai ce que mon père m'a mis de côté, je me porte bien ; mais ensuite Dieu sait comment cela ira avec moi. » La marraine dit : « Eh bien, mon fils, n'aie pas peur, je suis ta mère de baptême : ce que ton père a eu, je le lui ai procuré et je te donnerai aussi les moyens de vivre. Tu deviendras apprenti d'un médecin, et tu seras plus avisé que lui, conduis-toi bien. » Ensuite elle le frotta avec un onguent sur les

oreilles et le conduisit chez le médecin. Le médecin ne savait pas qui était cette femme et le fils de qui elle lui amenait pour apprenti. La femme ordonna au fils de bien agir et demanda au médecin de bien l'instruire. Ensuite elle lui fit ses adieux et s'en alla.

Le médecin et le garçon allèrent ensemble chercher des plantes, et chaque plante apprit au garçon quel remède elle portait et le garçon les rassemblait. Le médecin rassemblait aussi, mais il ne savait pas de chaque plante quel remède elle portait. Les plantes de l'apprenti portaient secours dans toute maladie. Le médecin finit par dire à l'apprenti : « Tu es plus avisé que moi ; car je ne sais aider personne qui vient chez moi, et tu sais employer contre chaque mal sa plante ; comment la sais-tu ? Tu entends les plantes chacune te crier quel remède elle porte, et je n'entends pas les plantes, moi. Sais-tu quoi ? Associons-nous, je te donnerai mon diplôme et je serai chez toi le plus petit aide et je vivrai avec toi jusqu'à la mort. »

Le garçon accepta. Désormais il traita les clients et les guérit avec bonheur dans les limbes, jusqu'à ce que son cierge s'éteignit.

Traduit par MYLOSLAV RYBAK





LES ARBRES

Ils ne sont pas là, immobiles, sans mouvement, murés
profondément dans le sol, les arbres.
Ils ne sont pas là tranquilles et immobiles ! Ils marchent !
Ils marchent
à la pointe du jour ; ils marchent quand la nuit tombe ;
ils marchent,
au printemps comme en été, en automne comme en hiver.
Ils marchent tous... Loin de la côte,
par routes et chemins, par sentiers et chaussées
ils arrivent en une double, interminable rangée,
en inclinant la tête comme des pèlerins fatigués,
toujours allant vers l'Est, courbés, noircis, bossués,
l'écorce noueuse, avec très peu de branches maigres
qui pendent maladivement et sans force jusqu'à terre. . .

Et, tout comme ces pèlerins qui vont chantant d'une voix
plaintive,
où qu'ils aillent, ils ne se taisent jamais !
Ils chantent les jours de printemps, quand les oiseaux
font leurs nids dans la jeune verdure ;
ils sont comme haletants les jours d'été, quand la chaleur,
lourde comme le plomb, pèse sur leur cîme roussie ;
ils pleurent par les mauvais temps, quand les premières tempêtes
éparpillent leurs branches au loin à travers champs ;
ils se plaignent aux jours du froid hiver,
tremblotant, dans leur nudité pitoyable,
tremblotant, comme des gueux dans leurs haillons.

Et, tout comme ces pèlerins qui, au mois de Mai,
montent le chemin de Hal, troupe par troupe,
portant de petits drapeaux de papier,

tels, ils élèvent, les jours de printemps et d'été, leurs branches fraîches et vertes comme des rameaux.

Dans l'arrière-saison ils ressemblent à des chevaliers, chevauchant, enveloppés dans leurs manteaux rouge et or, dans les bois pour la chasse. Comme des rubis de feu, des feuilles d'un rouge ardent flamboient dans leur cîme jaune et brune; ils font tomber comme des gouttes d'or de leur coiffure, large et bruissante, et, où qu'ils aillent, ils changent, en se défeuillant, les chemins nus en des tapis de Smyrne.

Mais en hiver, souvent, il reste dans leurs rangs plus d'une place vide... C'est que la Mort renversa d'un coup violent l'un des pèlerins, l'écrasant sur la terre qu'il mesure de toute sa longueur... Cependant, libres de tout souci, sans s'émouvoir, tous les autres marchent en avant; ils marchent l'un après l'autre, plus loin et plus loin, par bruyères et prairies..... Où vont-ils? On l'ignore! Jusqu'à quand? On l'ignore — mais toujours ils cheminent fidèlement vers l'Est où se lève le soleil.



LES CLOCHES SONNENT

O cloches! Combien, dans la soirée d'automne,
votre chant est doux et consolant...
O cloches! Comme dans la nuit d'hiver
votre chant ressemble à une plainte!

O cloches! Dans les soirs de l'automne
vous ensevelissez, — tels des prêtres, —
en chantant des liturgies qui ressemblent à des plaintes,
le feuillage mort qui tombe en tournoyant...

Dans l'atmosphère or et pourpre du soir
vous expirez, o cloches d'automne, votre âme;
elle plane jusqu'à moi, soupirante, lamentable,
comme une pâle vierge aux cheveux flottants,

aux cheveux flottants et aux joues blêmes,
et les yeux scintillant pleins de larmes...
Si dolente elle chante, et, dans ses chants, un seul instant,
elle revit encore la vie entière;

la vie des doux mois des fleurs et des amours,
quand les parfums et les couleurs caressent si puissamment
que nous nous croyons rentrés dans le Paradis...

O cloches! Dans les soirées de l'automne,
combien votre chant est doux et consolant!
O cloches! Dans les nuits de l'hiver,
que votre chant ressemble à une plainte!

Votre glas sonne comme la plainte anxieuse
des enfants, perdus dans les forêts obscures;
votre glas s'exhale comme un désir brûlant
vers cette autre existence, qui ailleurs nous est réservée.

Votre glas sonne comme les soupirs désespérés
des moribonds, qui voudraient vivre...
Votre glas sonne comme la plainte des faibles,
qui voudraient tant, mais ne savent mourir...

O cloches! Dans les soirées hivernales,
tandis que les blancs flocons tombent, tombent
et ensevelissent toute la terre comme dans un linceul,
vous faites retentir votre *de profundis*.

Dans la rafale de grêle, dans les ouragans
vous versez votre âme, o cloches hivernales;
elle erre alors — sauvage — par routes et campagnes,
comme une Erinny aux tresses de serpents...

Son gémissement domine les tempêtes...
Nul ne l'entend, qui n'en perd le sommeil.
Dans la tombe il pétrifie araignées et vers,
dans le bois il dessèche ronces et épines.

Ses yeux flamboient, rouges de larmes,
à travers vapeurs et brumes; son sang rouge s'échappe
de sa poitrine; son sein est déchiré
comme par des griffes de dragon.

O cloches! Dans les soirées d'automne,
combien votre chant est doux et consolant!
O cloches! Dans les nuits hivernales,
que votre chant ressemble à une plainte!



« VIVOS VOCO... MORTUOS PLANGO... »

Paresseuses, lentes, très lentes, dolentes,
comme tirées par de faibles mains d'enfants,
elles sonnent, à coups brusques et vibrants,
elles sonnent, les cloches, les cloches de bronze,
les cloches pleurantes et gémissantes,
lentes, dolentes,
comme une prière ou une plainte fervente,
pleine de mystique douleur,
aux étranges et bibliques lueurs du soir.

O la mélancolie des cloches!
A chaque coup
du battant sur le bronze frémissant,
résonnent et ronronnent,
ronflent et bourdonnent en vibrations sourdes,
comme qui dirait de gigantesques guêpes,
coup sur coup
virant, pâles et blanches dans un ciel de nacre,
comme de lourds flocons violets,
enflés de plaintes et de soupirs...
Elles pleurent et se lamentent
en des glas qui ressemblent à de longs frissons,
et qui font penser aux joues blafardes des mourants,
et qui font penser à des yeux rouges d'avoir pleuré...
Elles pleurent, les cloches, convulsivement secouées,
elles pleurent sur la fin de la joyeuse semaine,
elles pleurent comme des parents sans enfants,
elles pleurent comme des enfants sans soutien,
les anxieuses et amères cloches du samedi soir.

Et ces flocons de bruit neigent sur la plaine crépusculaire
au loin, au loin, partout...
Et ces larmes de douleur tombent comme une rosée sur
la plage solitaire

au loin, au loin, partout.
Et ces battements retentissent dans maint cœur humain,
en maint, maint cœur, ...
et y éveillent la mélancolie, y activent la douleur,
en maint, maint cœur. . . —
ce bourdonnement des cloches du samedi soir,
de ces cloches, ces tristes cloches.



Et dans le hameau des pêcheurs, — un amas de maisonnettes aux murs de briques rouges et aux volets verts, avec de petits jardins devant les portes coquettes — s'éteint tranquillement le dernier bruit du jour et de la semaine. . . Cà et là seulement l'Activité peine encore. . . Ici deux enfants de pêcheurs cueillent, sans doute pour le dîner du dimanche, les fruits d'un pommier; là un ouvrier pousse vers le bas hangar un tonneau vide, pendant que le chien domestique, en aboyant, sautille autour de lui. . .; là-bas, sur le seuil, se tiennent en causant très doucement, comme si le son des cloches eût fait évanouir les mots sur leurs lèvres, quatre filles de pêcheurs, les coudes appuyés sur les genoux levés très haut, — la petite tête rougissante, entourée d'un bonnet d'un blanc éclatant, reposée sur la paume ouverte. . .

Toujours sonnent, sonnent les cloches dans la rouge lueur du soir, et tout se fait déjà si tranquille que, parfois, on peut entendre le murmure de la mer, gémissant comme un long soupir, entre coup sur coup des tristes, tristes cloches, dont le glas tisse autour du village un voile mystique de silence, de tristesse et de dévotion, invisible pour l'œil du corps mais pas pour l'autre. . . . Comme des âmes tourmentées, craintives, anxieuses, des chauve-souris voltigent au dessous du hameau, tandis qu'au loin, de l'autre côté des dunes, un steamer tardif clame vers l'obscurité, comme un assassiné se lamentant d'une gorge ensanglantée, implorant la vengeance, sans cesse et sans espoir.

Et plus haut, plus lentes, toujours plus dolentes sonnent, sonnent très tristes, très lentes, comme une prière monotone ou une plainte fervente, les cloches tristes, les cloches anxieuses, les cloches gémissantes du samedi soir.



Derrières les chaumières des pêcheurs se tiennent, le visage tourné vers l'Ouest, deux pêcheurs, comme pétrifiés, immobiles et muets dans le silence du soir, dans leurs

méchants habits de semaine. Sont-ce les pleurs des cloches qui les émeuvent jusqu'aux larmes...? Est-ce le mystère du crépuscule grandissant, qui les enveloppe tous les deux comme d'une brume de terreur, le mystère de l'horizon qui s'assombrit, rouge du sang indélébile des cataclysmes de jadis? Frissonnants, ils se dressent là, blêmes comme la mort, fixant le regard, les sourcils haussés, les yeux au reflet terne sortant de leurs orbites, l'iris agrandi démesurément, la cornée blanche sillonnée de sang, et les cils, gris et rudes, baignant dans le liquide salé des larmes... — Statues de pierre, immobiles dans le silence, qui descend, palpable, avec l'obscurité, tandis que partout, devant et derrière eux, les objets inanimés chuchotent et se meuvent dans le mystère du crépuscule grandissant, comme ressuscités, doucement, d'une vie, qui dans la journée ne semble être que la mort... Et, le regard fixe, tous deux se tiennent là, muets, regardant au loin dans le vague, regardant comme deux morts dont les yeux ne furent pas fermés, regardant, sans espoir et sans force, comme des méduses échouées sur le sable, si froids et si aigus d'une lumière d'anxiété et de terreur, que l'on dirait que pour l'éternité ces yeux doivent regarder ainsi; que les cils jamais, plus jamais, ni nuit ni jour, ne pourront se fermer, doucement, à l'oubli dans le doux sommeil... Et comme, l'un deux, géant par la taille et la stature, Wiking ayant survécu à son « draken », Berserker à la fureur calmée par la maladie et les privations, mais à peine courbé par la vieillesse, et fixe l'œil, et écoute... , et regarde... — quoi? le visage gigantesque du soleil qui, là-bas, au-dessus des dunes, pleure des larmes sanglantes? — et écoute... quoi?... le long et lent bourdonnement des cloches tombant à coups sourds comme des pierres sur un cercueil? regarde... peut-être quelque image que sa propre fantaisie éveille dans l'obscurité croissante, mais si cruelle que dans ses propres veines se fige le sang...? écoute... quoi...? une malédiction ou une menace tonnante dans le glas long et anxieux des cloches...? l'autre se cache — plus petit de taille, mais plus trapu plus rude, aux membres lourds, tremblant comme un enfant, derrière son compagnon... , regardant et écoutant lui-même la même image et la même étrange voix... Un grand chien noir, rugissant, fait des bonds autour d'eux, grognant, grommelant, alerte comme le vent, en cercles se rétrécissant toujours.

Les cloches sonnent... Les yeux fixes, pensifs comme des statues de pierre se tiennent là, immobiles, silencieux, ces deux engourdis... et regardent au loin, devant eux, comme si brillait là-bas à l'Ouest à travers le voile déchiré de l'Étre le mot énigmatique de la Fatalité, qui résoud tout, mais qui fait un cadavre raidi de celui qui osa le lire...

A présent s'éteint le soleil, descendu dans la mer comme une escarboucle de feu... Dans les ténèbres s'enveloppent les dunes, et dorment et dorment... Lentement le village des pêcheurs allume ses lumières; chaque fenêtre carrée se baigne dans une claire lueur... A l'Est la lune brandit sa serpette...



Toujours — toujours encore les cloches du soir se lamentent, toujours — toujours très lentes, très tristes et lentes... Toujours — toujours, comme tirées par des mains d'enfants, toujours — toujours, à coups brusques, vibrants, elles pleurent leur plainte pleine de douleur mystique dans le clair de lune...

A chaque coup
des battants sur le bronze frémissant,
ronflent, bourdonnent
en vibrations sourdes,
comme de gigantesques bourdons,
coup sur coup
virant, pâles et blanches, par l'air blanc de la lune,
comme de lourds flocons, violets,
enflés de plaintes et de soupirs...
Elles pleurent et se lamentent, les cloches,
en des coups longuement frissonnant
qui font penser à des joues blafardes de mourants,
qui font penser à des yeux rouges d'avoir pleuré...
Les cloches convulsivement tirées,
lancent leur douleur vers le ciel,
pleurant sur la fin de la joyeuse semaine,
pleurant comme des parents sans enfants,
pleurant comme des enfants sans parents,
les anxieuses et amères cloches du samedi soir.

(Communiqué par M. Ed. De Bruyn)

POL DE MONT





CHRONIQUE HISTORIQUE (1)

D'AUTRES documents sont venus s'ajouter aux rapports du comte Anglès pour fournir aux historiens de la Restauration française de précieux instruments de travail. Le plus important d'entre eux est sans contredit la correspondance échangée entre le comte de Nesselrode et le comte Pozzo di Borgo, ambassadeur de l'empereur de Russie près de Louis XVIII.

Le comte Pozzo di Borgo fut un puissant instrument de la chute de Napoléon. Originaire de la Corse comme l'empereur, haï de lui et le haïssant de même, « il met, ainsi que l'a écrit un historien, M. Geoffroy de Grandmaison (2), toute la souplesse du diplomate au service d'une vendetta corse. Figure singulière, implacable ennemi de son compatriote Bonaparte, et trouvant dans cette haine des finesses de génie pour hâter la chute de son ancien adversaire. »

Cette haine ne se montre pas à nu dans sa correspondance, elle se voile sous des formes diplomatiques et se dissimule derrière l'intérêt, d'ailleurs bien compris, semble-t-il, de la Russie et de la France. Mais elle n'en existe pas moins et ses effets sont visibles. Elle pour-

(1) Voir le *Magasin Littéraire* de mai-juin 1898.

(2) *Un demi siècle de souvenirs*, p. 191.

suit Napoléon usque dans son fils. C'est en grande partie aux efforts de Pozzo di Borgo que le Roi de Rome, proclamé empereur par la Chambre des députés, dut de ne pas se voir reconnu par les grandes puissances. Celles-ci, auxquelles la cause de Louis XVIII n'était guère sympathique, se fussent volontiers résignées à voir gouverner la France par le fils de Marie-Louise. Pozzo usa de toute son influence sur l'esprit du tzar pour l'amener à accepter une seconde Restauration des Bourbons. Il y parvint, bien que la politique de Talleyrand au congrès de Vienne et l'échec du mariage d'une grande duchesse avec le duc de Berry eussent aliéné quelque peu à la France les sympathies d'Alexandre I^{er}.

Le mariage du duc de Berry, le retour de Louis XVIII après Waterloo, occupent surtout la première partie de la correspondance de Pozzo di Borgo, qui s'y montre, comme d'ailleurs dans toutes ses autres lettres, un des premiers et des plus ardents partisans de l'alliance franco-russe. Si l'union entre l'héritier de Charles X et une princesse moscovite se fût conclue, comme le souhaitait vivement l'ambassadeur, il est certain que la monarchie légitime y eût trouvé une force considérable. La Révolution de 1830 ne se fût peut-être pas développée avec la facilité qu'elle rencontra.

La correspondance de Pozzo di Borgo après les Cent Jours possède un intérêt particulier, aussi bien pour l'histoire intérieure que pour l'histoire diplomatique de la France. Les principaux points qu'il faut y signaler sont ceux qui révèlent combien, pendant les premières années de la Restauration, la France se trouva mise sous la tutelle de l'étranger, surtout sous celle de l'Angleterre et de la Russie. Les puissances interviennent sans cesse pour dicter à Louis XVIII le programme de son gouvernement. Ce sont elles qui soutiennent au pouvoir le duc de Richelieu, l'homme le mieux fait pour concilier à la France les sympa-

thies de l'Europe, mais qui ne jouit jamais entièrement de la faveur de son roi et surtout du comte d'Artois. Les dissentiments qui règnent dans la famille royale fournissent aussi au comte Pozzo di Borgo le sujet de nombreuses et importantes missives. La légèreté, l'esprit peu clairvoyant, le manque de sens politique de Charles X et de sa cour s'y trouvent mis en relief avec une grande perspicacité ainsi qu'une claire prescience de l'avenir.

Une autre question encore sur laquelle la correspondance de Pozzo di Borgo jette une grande lumière, c'est l'évacuation de la France par les armées étrangères. Cette évacuation, le duc de Richelieu la désire ardemment, elle doit fortifier sa politique et le diplomate russe le seconde de tout son pouvoir. Leurs efforts réunis parviennent à triompher de la mauvaise volonté que l'Angleterre oppose en cette matière aux désirs du gouvernement français.



C'est au congrès d'Aix-la-Chapelle que fut définitivement décidée et réglée l'évacuation. C'est également au congrès d'Aix-la-Chapelle que le duc de Richelieu parvint à dissoudre l'alliance formée contre la France et à faire rentrer cette dernière au concert des grandes puissances.

Le livre, dans lequel M. de Cisternes nous donne la correspondance adressée au roi Louis XVIII par le duc pendant le congrès, forme donc en quelque sorte une suite naturelle aux deux volumes de la correspondance de Pozzo di Borgo, puisqu'il nous expose avec détail comment le ministre des affaires étrangères de la Restauration parvint au but que, depuis de longs mois, il poursuivait d'accord avec l'ambassadeur d'Alexandre I^{er}.

Les lettres du duc de Richelieu au roi constituent

un important document d'histoire diplomatique. Elles prendront naturellement place dans les bibliothèques à côté de la correspondance de Talleyrand et de Louis XVIII pendant le congrès de Vienne publiée par M. Pallain.

L'ouvrage de M. de Cisternes renferme encore une autre pièce inédite, celle-ci concerne l'histoire intérieure de la France. C'est un mémoire composé par le duc de Richelieu où il expose comment, sollicité de prendre une seconde fois le pouvoir en 1819, alors qu'il l'avait déposé quelque temps après le congrès d'Aix-la-Chapelle, il se trouve contraint de s'en démettre de nouveau en 1821. Ce mémoire contient des détails curieux sur l'état des partis et surtout sur l'influence débiliteuse que le futur Charles X exerce sur le gouvernement. Un homme perspicace, comme l'était le duc de Richelieu, n'avait pas de peine à percevoir la voie funeste dans laquelle s'engageait le frère du Roi. Il en prévoyait, il en disait les conséquences probables et tristes, et bientôt 1830 ne devait que trop lui donner raison.

A ce point de vue, le mémoire du duc, antérieur de plusieurs années aux événements de juillet, offre un prophétique intérêt. Il confirme maintes des assertions contenues dans la correspondance de Pozzo di Borgo et, à ce point de vue encore, complète heureusement ce dernier ouvrage.

M. de Cisternes a enrichi les documents qu'il publie de nombreuses notes, prouvant combien il possède bien la bibliographie de l'histoire de la Restauration.



La monarchie de juillet et la seconde république n'ont donné matière à aucun volume qu'il me semble devoir signaler à l'attention de mes lecteurs, mais, en revanche, l'histoire du second empire s'est enrichie d'un

ouvrage qui mérite en tous points les suffrages sans réserves de la critique.

L'histoire du second empire de M. Pierre de la Gorce, dont trois volumes ont paru jusqu'aujourd'hui, continue heureusement cette série d'œuvres publiées par la maison Plon et qui, racontant l'existence de la France contemporaine, sont signées de noms comme ceux d'Albert Sorel, Albert Vandal, Thureau-Dangin, etc. Je connais peu d'ouvrages qui présentent autant d'harmonie entre leurs diverses parties, entre leur plan et leur exécution, entre les idées et leur expression que celui de M. de la Gorce. Il révèle en son auteur un esprit calme, pondéré, appréciant les hommes et les choses à la lumière de la saine raison et de la loi morale, se mettant au-dessus des considérations de partis, ne donnant d'autre but à ses jugements que la manifestation de la vérité. Tel il se manifeste dès les premières pages de l'introduction, tel il continue à se montrer à travers les trois volumes de son travail, auquel il imprime par là même une constante et précieuse unité.

A ces qualités si importantes, surtout pour l'écrivain qui veut étudier l'histoire contemporaine, M. Pierre de la Gorce joint un talent littéraire qui lui permet de donner à ses livres une attraction des plus grandes. Sobre et clair dans l'expression, adéquat à la pensée, de forme expressive et choisie, le style de M. de la Gorce appartient à ce beau et vrai style français, dont les incohérences et les audaces de certains novateurs ne font que mieux sentir le charme. Qu'il trace un portrait, qu'il décrive une bataille, qu'il raconte une négociation diplomatique, l'historien le fait toujours avec la même correcte élégance. Prodiges de pages attrayantes, les trois volumes de l'histoire du second empire n'en contiennent pas une qui pourrait, malgré la gravité des sujets traités, donner au lecteur un moment de lassitude et d'ennui.

Je ne crois pas devoir résumer ici les événements racontés par l'historien, ce serait un travail qui m'entraînerait trop loin et que je ne pourrais faire qu'imparfaitement. Je me contenterai de dire, pour bien déterminer les périodes du second empire étudiées dans ces trois volumes, que l'écrivain y raconte successivement le Coup d'État du 2 décembre avec ses émeutes, sa répression sévère, ses proscriptions; l'établissement de la nouvelle constitution; les décrets-lois pris par Napoléon avec toute l'étendue de pouvoir que lui donnait une dictature momentanée; les élections, la première session législative, le rétablissement de l'Empire; le mariage de l'empereur; la question d'Orient et la guerre de Crimée, — chapitres que je compte parmi les meilleurs de l'œuvre, M. de la Gorce en a fait de véritables modèles d'histoire narrative; — le congrès de Paris; l'histoire intérieure de la France de 1852 à 1856 avec son mouvement économique, ses luttes de partis, sa situation religieuse; le réveil de l'opinion publique marqué par les élections de 1857; l'attentat d'Orsini et ses conséquences internationales; la question italienne — traitée avec une grande largeur de vues et exposée avec une remarquable clarté, — la guerre contre l'Autriche; le traité de commerce avec l'Angleterre, qui marque une orientation économique nouvelle; l'expédition de Chine, celle de Syrie, que la France ne sut pour son honneur renouveler lors des récents événements d'Orient; Marsala et Castelfidardo; enfin le décret du 24 novembre, premier jalon posé pour l'établissement de l'empire libéral.



Un des grands mérites que l'on doit reconnaître à l'œuvre de M. de la Gorce, c'est la manière concise, quoique complète, avec laquelle y sont exposés les

événements. Je ne puis dire que le premier volume de l'*Histoire contemporaine*, dans lequel M. Samuel Denis fait l'histoire de la troisième république, possède la même qualité. Il manque à ce dernier écrivain, auquel le talent ne fait pas défaut cependant, de la mesure dans l'expression de ses idées. Il est long, beaucoup trop long souvent. Il se perd dans des discussions qui aboutissent fréquemment à lasser l'attention du lecteur. J'admets volontiers que, dans les événements qu'il raconte, dans les hommes qu'il juge, il y ait beaucoup de faits et d'attitudes qui prêtent à controverse, mais il m'eût paru préférable de voir l'auteur condenser ses conclusions en quelques lignes plutôt que de nous entretenir en détail de tous les arguments qui l'ont amené à les formuler. En suivant la méthode que j'indique, le livre de M. Samuel pourrait être réduit considérablement et gagnerait en intérêt. Tel qu'il est maintenant, il prend sans cesse l'allure d'un réquisitoire ou d'un plaidoyer et sa lecture ne laisse pas d'être quelque peu aride.

Cette critique faite, je me plais à reconnaître dans l'*Histoire contemporaine* la manifestation de lectures très étendues, un souci bien marqué d'être complet, de n'émettre que des appréciations fondées, d'être impartial, bien que des opinions un peu systématiques entraînent parfois l'auteur à trop de sévérité ou d'indulgence envers certains personnages. Je crois en outre que cet ouvrage est appelé à rendre des services : il condense une foule de renseignements intéressants dispersés dans de nombreuses publications et contient un bon exposé des événements.

L'auteur fait commencer son livre par l'étude d'une des causes éloignées qui amenèrent la chute du second empire, c'est-à-dire par la guerre austro-prussienne de 1866. Il s'arrête ensuite à la candidature du prince de Hohenzollern et juge avec beaucoup d'indépendance

d'esprit l'histoire de la dépêche d'Ems, tant reprochée à Bismarck par les Français ; M. Samuel montre la petite part qu'eut en réalité cet incident dans l'explosion de la guerre. Il raconte ensuite successivement l'entrée en campagne, la désorganisation de l'armée française, les premières défaites, la chute du ministère Ollivier, la formation du ministère présidé par le comte de Palikao, les conférences de Châlons, la catastrophe de Sedan, la révolution du 4 septembre, la constitution du gouvernement de la défense nationale, sa politique intérieure et extérieure, la mission de M. Thiers près des puissances, le siège de Paris, les opérations de l'armée du Rhin et la capitulation de Metz, la journée du 31 octobre à Paris.

Comme on le voit, le sujet de ce volume est étendu et, si la manière dont il a été traité prête à quelques critiques, il a néanmoins suffisamment de qualités pour que je puisse recommander à mes lecteurs l'œuvre de M. Samuel. Grâce à la mort du prince de Bismarck, qui fait discuter à nouveau dans la presse bien des questions étudiées dans l'*Histoire contemporaine*, celle-ci acquiert un grand intérêt d'actualité.



M. Benedetti, qui eut à lutter contre l'habile diplomatie du prince de Bismarck et qui joua dans les préliminaires de la guerre franco-allemande un rôle souvent injustement apprécié, continue la publication de ses études sur les plus importantes questions diplomatiques soulevées en Europe au cours du XIX^e siècle. Le second volume de ses *Essais diplomatiques* est presque entièrement consacré à la question d'Orient.

Il s'ouvre par une introduction, qui résume dans ses grandes lignes cette question depuis ses origines jusqu'à nos jours. L'auteur montre avec une claire vision des choses, nous paraît-il, les difficultés qui s'opposent

à une solution satisfaisante pour la civilisation et la paix du monde, tant au point de vue de la Turquie elle-même qu'au point de vue des puissances européennes. Les études qui suivent ne sont que le développement très étudié de certains points indiqués dans cette introduction. Le comte Benedetti y expose la question d'Egypte, partie intégrante de la question d'Orient; il y raconte les dernières années de Mehemet-Ali, cet extraordinaire souverain égyptien, dont, à deux reprises, les troupes victorieuses menacèrent l'empire Ottoman sauvé seulement par l'intervention des puissances chrétiennes; il y raconte ses souvenirs sur lord Stratford de Reedcliffe, l'ambassadeur anglais à Constantinople, dont l'influence fut si grande dans les événements qui amenèrent la guerre de Crimée et l'intervention si constante dans le gouvernement intérieur de la Turquie, souvenirs curieux et qui éclairent pittoresquement la figure d'un remarquable homme d'Etat déjà bien inconnu de nos générations contemporaines.

A la suite de ces études sur les événements d'Orient, M. le comte Benedetti réédite le parallèle entre Bismarck et le comte de Cavour, qu'il prépara, comme ses autres études du reste aussi, pour la *Revue des Deux Mondes*, et qui fut très remarqué lors de sa publication.



La question d'Orient a fourni également le sujet du livre écrit par M. le baron de la Barre de Nanteuil. Le travail de ce dernier refait, mais avec plus de développements, l'introduction mise à ses *Essais diplomatiques* par M. le comte Benedetti. Il raconte l'histoire des rapports noués par la Turquie avec les autres puissances après le traité de Carlowitz qui, en 1699, marqua l'arrêt définitif mis aux progrès de la puissance Ottomane, et il poursuit ce récit jusqu'aux événements les plus récents.

Cette histoire est intéressante et fait connaître, mieux que toute autre peut-être, les rivalités et les habiletés des diplomaties européennes. Elle les montre s'agitant à Constantinople et, sous couleur de défendre les intérêts du Sultan, s'efforçant de lui arracher des lambeaux de sa puissance.

M. de la Barre de Nanteuil retrace habilement ces négociations, il groupe bien les faits, les expose clairement dans un style agréable, châtié, de facile lecture. Son ouvrage est un bon livre de vulgarisation. Tout au plus pourrait-on lui reprocher d'être parfois un peu superficiel. Quelques événements devraient être mieux caractérisés. Quand, par exemple, l'auteur parle de l'alliance russe-roumaine pendant la guerre de 1876-77, pourquoi ne dit-il pas que ce fut contrainte et forcée, après avoir en vain fait appel à la protection de l'Europe, que la principauté joignit ses armées à celles du tzar? Ce détail est important, car il donne une physionomie toute particulière à l'intervention de la Roumanie dans le conflit qui sévissait entre Saint Petersburg et Constantinople.



J'ai, plus d'une fois déjà, parlé dans mes chroniques de certains romans nouveaux, alors que ces livres me paraissaient dignes de la qualification d'*historique* que leur donnaient leurs auteurs, parce qu'ils respectaient la vérité tout en y mêlant la fiction, la seconde étant destinée à rendre la première plus attrayante. Pour ce motif, je crois devoir aujourd'hui dire quelques mots du dernier roman de MM. Paul et Victor Marguerite, *le Désastre*, dans lequel ces écrivains racontent les premières défaites essayées par les troupes de Napoléon III en 1870 et le siège de Metz.

Ce livre constitue, beaucoup de critiques l'ont dit déjà, la contre-partie de *la Débâcle* de Zola. Tout en

ne cachant pas les fautes commises, il réhabilite l'armée française que l'auteur de *Nana* n'avait que trop calomniée. Il appartenait aux fils du glorieux général Margueritte d'entreprendre cette patriotique tâche. Les appréciations contenues dans leur livre sont puisées aux documents historiques les plus dignes de foi et sont corroborées par des ouvrages dus à des esprits impartiaux. Leur œuvre est une œuvre consciencieuse.

Diverses pages ont un cachet de naturalisme que d'aucuns ont critiqué. MM. Margueritte ont cherché à être dans leur œuvre aussi vrais que possible. A ce point de vue, le début de leur roman, qui peint la haute société du second empire dans sa décadence morale, n'est pas édifiant. Je tiens à en prévenir mes lecteurs.

A. DE RIDDER





PETITE CHRONIQUE

M. Brunetière est devenu, pour les gazettes catholiques, un très grand homme, presque un oracle, depuis que, sans avoir d'ailleurs fait acte de foi, il se montre galant pour l'Eglise. Il semble vraiment que le Catholicisme doive se sentir honoré de ce flirtage ! Cet avis, qui est celui de beaucoup, n'est pas tout à fait le nôtre, et M. Brunetière n'est pas encore, pour nous, intangible. Aussi signalons-nous avec plaisir une étude de M. Henry Bérenger sur *Le cas de M. Ferdinand Brunetière*, dans la *Revue des Revues* du 15 juillet. M. Bérenger y recherche le pourquoi de l'autorité qui s'attache à la férule du célèbre académicien ; et, ne le découvrant ni dans le style, ni dans la pensée, ni dans le caractère de l'écrivain, il croit le découvrir dans son tempérament.

De cette étude mordante et parfois cruelle, nous tenons à reproduire ce passage, où M. Bérenger caractérise admirablement le style du directeur de la *Revue des Deux Mondes* :

« On peut avoir un style plus commun, et même plus incorrect, que celui de M. Brunetière. Je ne crois pas qu'on puisse en avoir un pire. Ecaillé, hérissé, grinçant, muni de pinces, de crocs et de dards, ce style s'avance sur le lecteur comme une carapace de crustacé en colère. Avant que l'on sache la substance encluse dans les « qui » et les « que », dans les « pareillement » et les « dont au contraire » qui ligaturent les substantifs scolastiques, les locutions ratiocinantes, l'on se sent comme menacé, mis en garde par un appareil de phrases retorses et agressives. Notre belle langue française, la « parlure délectable en toutes », au dire de Brunetto Latini, cet instrument si harmonieux et si nuancé de toutes les émotions humaines, qu'est-il devenu sous la plume de M. Brunetière ?

« Croassements des corbeaux autour des ruines, discords des volailles dans les basses-cours, grincements des scies sur la pierre des bâtisses, vous êtes des concerts auprès d'un pareil style ! Il faut n'avoir jamais goûté la langue du XVII^e siècle, pour prétendre, comme certains critiques, que celle de M. Brunetière en est un héritage ou même un pastiche. Quelle comparaison est possible entre les harmonies si pures, si pleines, si variées, d'un Pascal, d'un Bossuet, d'un La Bruyère. et un grimoire imité des procureurs et des pédagogues ? Toutes les façons de parler de la scolastique et de la chicane, ces formules compliquées comme des serrures de géologie, ces périodes prenantes comme des carcans d'inquisition, ces dehors révilifs et tranchants de la logique, cette écrivasserie judiciaire, théologique, universitaire, M. Brunetière s'y complait avec les délices d'un greffier au Châtelet. Il faut les ennuis blasés de nos dilettantes

littéraires, il faut le naïf snobisme de nos mondains, pour savourer une pareille littérature, pour lui trouver un goût du XVII^e siècle, pour n'y pas détester le ramas le plus âcre de toutes les pedanteries que la Sorbonne, le Palais, le Parnasse ont accumulées au long des siècles dans les bas côtés de la langue française. »



Le cinquantenaire de la mort de Chateaubriand a conduit, le 7 août, à Saint-Malo, M. Brunetière, qui y a conféré. L'exorde de sa harangue a trop d'élégance pour que nous nous abstenions d'en régaler ceux qui croient au *style* du « grand critique ». Voici donc :

« Messieurs, — et aussi Mesdames, *car enfin*, dans cette journée consacrée tout entière à Chateaubriand, ne nous adresserons-nous pas un peu aux femmes, *s'il* les a beaucoup aimées, *et que, peut-être*, il leur ait dû, avec certaines qualités de race, ce que son christianisme a dans la forme ou dans le tour, dans la nuance, qui le distingue du christianisme, identique *sans doute au fond, mais* plus austère *pourtant*, de Pascal ou de Bossuet, — Messieurs *donc*, et Mesdames, j'éprouverais quelque inquiétude, et je me sentrais intérieurement troublé *si d'abord*, votre affluence ne me rassurait ; *et puis, si* je ne m'avais mon excuse toute prête, ou ma justification, *dans* le lieu où je parle de Chateaubriand, *dans* la complexité de son génie, *et dans* les circonstances qui m'ont permis d'accepter *d'en* parler. Les circonstances, — *si jamais*, et je crois que je vous le montrerai, son œuvre n'a été, *je ne dis pas plus* « vivante » *seulement, mais plus* « actuelle » que de nos jours, *et depuis* une quinzaine d'années ; — son génie, *si* nous pouvons être assez sûr que nos éloges ne l'accableront pas ; — et le lieu *enfin* où je parle, à deux pas de son berceau et à quatre pas de sa tombe. »

Il est des gens qui prennent ce grotesque jargon pour du Bossuet.



Avant M. Brunetière et plus éloquemment, M. Melchior de Vogüé célébra, le même jour, sur la tombe du Grand-Bé, l'auteur du *Génie du Christianisme*. Voici un fragment de son noble discours :

« Autour de nous et en nous-mêmes, tout nous rappelle la force et la durée des créations de Chateaubriand. Les cloches tintent aux beffrois de nos églises, c'est la persuasion de son génie qui les a remises en branle. Nos ravissements et nos mélancolies devant la nature, nous les tenons de lui. Il a inventé de nouvelles façons de jouir et de souffrir ; et, comme l'ombre des nuages du ciel qui court sur ces flots, nos rêves ne sont que les ombres de ceux qu'il a rêvés pour tout son siècle.

Voulons-nous comprendre combien fut large et profonde la marque de sa griffe sur notre langue, sur notre tour de pensée ? Supposons un historien, dans la suite des âges, arrêté devant un livre sans nom, sans date, où rien ne préciserait l'époque de la composition ; pour peu qu'il ait quelque habitude de notre littérature, cet historien dira sans hésiter, à l'inspection des premières pages : « Ce livre a été écrit avant ou après Chateaubriand. »

Père et maître de nos pensées, vous n'avez nul souci de nos éloges ; lassé comme vous l'étiez des hommes et de leurs paroles, vous n'avez que faire des bruits humains qui interrompent votre

colloque avec l'Océan. Nous vous demanderons pourtant, avant de vous quitter, les enseignements salutaires qu'il faut demander aux morts.

Chateaubriand nous a légué entre autres deux leçons particulièrement appropriées aux besoins de notre temps.

Arrivé à l'âge d'homme, au moment d'un grand schisme historique, alors que la France enfantait un avenir qui rendait les fils inintelligibles à leurs pères, rattaché au passé par ses origines, son éducation, ses sentiments, porté vers cet avenir par sa courageuse intelligence, par son intuition des horizons nouveaux, il a aimé d'une même chaleur de cœur, il a rapproché dans une même largeur de compréhension la France de ses pieuses traditions et la France de ses généreux espoirs. « Je me suis rencontré entre les deux siècles, disait-il, comme au confluent de deux fleuves, j'ai plongé dans leurs eaux troublées, m'éloignant à regret du vieux rivage où j'étais né et nageant avec espérance vers la rive inconnue où vont aborder les générations nouvelles. » L'angoisse de ce passage s'est prolongée plus longtemps qu'il ne prévoyait, nous la subissons encore. Apprenons de lui à ne renier aucun des legs du cher passé, à ne décourager aucune des hardiesses de l'avenir. La mesure est difficile à trouver dans le détail des problèmes; tel s'attarde, inutile, dans les chemins où l'histoire ne repassera plus; tel autre se précipite imprudemment dans les sondrières où elle ne conduira jamais. On souffre, on se trompe en cherchant cette conciliation; n'importe, l'essentiel est de tenir fermement les deux bouts de la chaîne, selon le mot du grand orateur sacré, selon l'exemple pratique de Chateaubriand.

Rappellerai-je enfin la suprême leçon qui se dégage de cette noble existence, le sacrifice constant de tous les biens aux exigences chevaleresques de l'honneur? Je lisais naguère dans une lettre inédite de Chateaubriand cette belle parole, qui eût pu lui servir de devise: « Je n'ai pas placé mes champs de bataille dans l'ombre. » Leçon profitable à tous les hommes, à tous les temps, pour toutes les difficultés de la vie humaine. Mais il est bien superflu d'insister sur le prix de l'honneur, quand on parle devant un auditoire de Bretons.

Ah! comme il était bien de chez vous, comme il doit dormir en sécurité chez vous, ce fils d'élection du vieil Armor! Nul n'a mieux représenté devant l'univers l'intransigeance de vos fiertés, les peines sans nom de vos âmes songeuses, ces aspirations sans limites qui gémissent sur la lande, fuient sur la mer, montent dans le ciel et ne s'arrêtent qu'à Dieu. Terre de Bretagne qui finis le vieux monde et d'où il regarde vers le nouveau, marche mystérieuse placée au seuil de l'infini, quel est donc ton secret pour former des enfants qui, plus que tous les autres, brament vers cet infini? Tes fils ont fait entendre les plus grandes plaintes que la passion et la détresse intérieure aient inspirées, la plainte de René et, hier encore, l'appel décevant, mais toujours idéal et enchanteur, du pauvre Breton qui faisait sonner sur sa foi morte les cloches plaintives de la ville d'Ys.

Messieurs de Bretagne, Messieurs de Saint-Malo, vous nous garderez, avec votre fidélité et votre ténacité proverbiales, ce précieux dépôt qui est vôtre, qui est nôtre, à nous tous, Français. Vous avez fait aujourd'hui ce que font les gardiens de vos autres phares allumés sur les autres écueils, quand ils montent, la nuit, s'assurer que leur lampe tutélaire continue de jeter ses feux dans les ténèbres marines. S'il y eut pour la gloire de Chateaubriand une courte éclipse, — cet oubli momentané, où conspirent la lassitude et l'ingratitude des contemporains qui ont trop admiré, — la résurrection ne s'est pas fait attendre. Elle brille et ne s'éteindra plus, la lampe

funéraire du Grand-Bé. Aussi longtemps que des navires partiront de votre port et y rentreront ; aussi longtemps que d'aventureux esprits tenteront le combat avec l'idée, ce magnifique feu de France les guidera au départ, leur donnera des directions dans l'inconnu, leur annoncera au retour qu'ils sont bien dans la route du génie de la patrie.

Au nom de ceux qui ont charge de veiller sur les monuments de ce génie, je salue le grand ancêtre. Abandonnons le poète au concert des éléments qu'il aimait, aux rudes caresses des vagues, aux baisers légers des vents, aux rayons de l'astre ami qui tisseront cette nuit un suaire lumineux sur sa pierre. Abandonnons le chevalier, le chrétien, sous la protection de la croix qu'il a relevée. Nulle sépulture n'a plus de droits à l'ombrage de l'arbre auguste. Cette croix de fer fit dans le monde périssable la force et la grandeur de Chateaubriand ; elle lui fera merci dans l'éternité. »



L'âme belge, par M. J.-K. Huysmans :

« Définir l'âme belge ! mais il faudrait pour cela la connaître et je ne le connais pas ! J'aime beaucoup la Belgique où j'ai passé de clémentes heures, mais où j'ai surtout vécu par ses monuments et ses tableaux, heureux justement de vaguer, solitaire, dans ses églises et ses musées.

« Je ne puis donc rien définir ; ce que j'entr'aperçois seulement — au point de vue religieux et artistique — c'est une jeunesse belge plus enthousiaste, plus probe, plus vivante que celle de France. Cela semble surtout ressortir de l'examen des jeunes revues littéraires et catholiques, autrement courageuses et tenaces et de plus large esprit que les nôtres. Mais c'est évidemment un tout petit point dans l'espace d'un pays.

« Quant au bourgeois belge, il ne me semble pas différer du bourgeois français...

« En somme, le voyageur qui parcourt la Belgique a la sensation d'une placidité un peu lourde, mais reposante et ambiante. De silencieuses promenades à Anvers et à Bruges me paraissent être le meilleur remède à proposer aux gens de lettres parisiens surmenés par trop de travaux.

« La Belgique, décor de paix et bain de honne grâce !

« C'est ce que je puis en dire de mieux, n'est-ce pas ? »

(*Revue Mauve*)



Un monument sera érigé sous peu, dans le square sainte Clotilde, à Paris, à César Franck, le célèbre musicien belge. Le comité d'honneur est formé de toutes les notabilités musicales françaises, à l'exception de M. Saint-Saëns, qui boude. L'exécution du monument est confié au sculpteur Lenoir.



Bruxelles aura enfin, cet hiver, un théâtre littéraire. MM. Garraud et Maubel, les nouveaux directeurs du Parc, promettent, en dehors des nouveautés, plusieurs comédies de Musset, de Molière, d'Augier, de Porto-Riche, le *Menteur* de Corneille, la *Florise* de Banville, etc. Il y aura aussi, comme à l'Odéon, des lundis consacrés à la récitation d'œuvres de poètes et de prosateurs anciens et modernes. Espérons.



M. Albert Girard, le poète de *Hors de siècle*, vient d'obtenir, à l'unanimité des suffrages, le prix quinquennal de littérature française. Qu'il reçoive nos cordiales félicitations.



Certains membres de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique ont fini par se douter de l'inutilité littéraire de cette institution et proposent de graves modifications aux statuts. Que sortira-t-il de cette agitation? Nous l'ignorons. Mais il est amusant de constater que deux académiciens, M. Banning et l'inénarrable Potvin, défendent chaudement le *statu quo*. D'après M. Banning, la « vitalité de l'art littéraire, ses droits et ses intérêts particuliers » commandent impérieusement de ne pas toucher à l'Académie. Potvin le Grotesque a, de son côté, « démontré le danger de ces modifications, vagues encore aujourd'hui dans l'esprit de ceux-mêmes qui les désirent, mais dont les effets pourraient être funestes à la littérature nationale et dont la conséquence la plus certaine serait une diminution de son prestige. » *Risum teneatis?*



L'on a inauguré, en juillet, au Luxembourg, le monument dressé à la gloire de Leconte de Lisle. MM. de Heredia, Barrès et Bourgeois ont lu de beaux discours; puis, plusieurs poètes ont lu des strophes et des sonnets. Voici les sonnets de Sully-Prudhomme et de Pierre Louys :

La Forme t'a trahi, poète qui l'aimais :
Au tombeau, le pli fier de ta haute ironie
A déserté ta bouche, où trônait l'Harmonie,
Ta bouche au verbe d'or sans lèvres désormais;

Nu, terrassé, ton front renonce aux purs sommets,
Libre séjour du vrai, que la terre dénie;
Repliant sur ton cœur l'aile de ton génie,
O fils de Prométhée, enfin tu te soumetts.

Il est brisé, le dard de ta claire prunelle,
La brusque invasion de la nuit éternelle
N'a que trop satisfait ce cœur mystérieux...

Mais pour la seule vie heureuse, sûre et pleine,
La gloire te raame! Elle rouvre les yeux
Et tes vers ont sonné dans son immense haleine.



Sur ma stèle, au milieu des lauriers et des piques,
Étranger sur le lit de mon dernier sommeil,
Un ciseleur de pierre a sculpté le soleil,
Et la cigale d'or et les paons olympiques.

J'ai chanté les héros, les morts, les lieux épiques,
De la sainte Hellas l'impossible rêvei',
Et, les yeux éblouis d'un souvenir vermeil,
J'ai dit vos mers de pourpre, ô golfes des tropiques!

Et c'est là mon tombeau. La paix du sol natal,
Les parfums, la splendeur du songe oriental
N'environneront pas ma dépouille exilée;

Mais l'austère vivant est le mort glorieux.
J'ai vêtu mes désirs d'une cuirasse ailée,
Et j'ai rendu leur âme et leurs vrais noms aux dieux.

Un journal catholique belge a profité de la circonstance pour rééditer un ridicule article de Louis Veuillot sur l'auteur des *Poèmes barbares*, dont les œuvres sont ainsi jugées : « On se trouve en plein baroque.... Vous avez en main une image d'Epinal grossièrement dessinée et colorée; l'équivalent, comme art et comme littérature, de l'histoire du Juif-Errant... On trouve, dans son poème, beaucoup de vers très grotesques.... L'intelligence ne perçoit rien de net, le cœur n'entend rien qui le touche, la curiosité seule est saisie.... On ne se rappelle pas une figure, on n'a pas retenu un seul vers.... Le don d'imaginer, le don de sentir et peut-être le don de penser lui manquent. Il n'a que l'œil extérieur, l'écorce de la poésie; la sève et la source lui sont inconnues... » Presque tout l'article est de ce ton et, relu aujourd'hui, nuit infiniment plus à Veuillot, qui jugea toujours mesquinement et journalistiquement quiconque ne partageait pas sa Foi, qu'à Leconte de Lisle. Méfions-nous de Veuillot critique.



Burne-Jones, le plus illustre survivant de l'école préraphaélite, le peintre de tant de chefs-d'œuvre qui réjouirent et exaltèrent les fervents d'art et de poésie, est mort à Londres le 17 juin. On peut dire que cette mort décapite la peinture d'Outre-Manche et met en deuil, dans le monde entier, ceux qui aiment la Beauté. Burne-Jones se proclamait volontiers un Italien du quinzième siècle. Il l'était en effet, écrit M. Gabriel Mourey, « avec le même culte ardent de la Beauté et surtout avec le même désir de ne chercher, à travers les réalités vivantes et passagères, qu'à traduire l'impérissable présence de l'âme, avec la même volonté vers cet art d'expression dans la perfection de la forme qui nous enchante si divinement chez les maîtres du premier âge de la Renaissance. Les origines de l'art de Burne-Jones, c'est là, sans doute, qu'il faut les chercher, mais sincèrement, en dehors de tout parti pris et surtout en dédaignant la manière de certains critiques qui, de prime abord, accusèrent l'artiste de pasticher les Primitifs et de démarquer les *quattro centisti*. Non, Burne-Jones ne pastiche pas plus les uns qu'il ne démarque les autres. Il a seulement tendu à se créer une âme et un œil de la même qualité, de la même puissance de vibration que les leurs; il s'est efforcé de sentir et de voir comme eux, avec une sincérité ardente, avec toute l'exaltation du cœur et des sens que les Primitifs et les *quattro centisti* apportaient dans l'accomplissement de leur art. »

M. D.



MADAME RÉCAMIER ET SES AMIS

Étude littéraire

JULIETTE BERNARD naquit à Lyon, le 3 décembre 1772. Elle passa son enfance dans un couvent. Les premières impressions sont ineffaçables : le sentiment religieux qu'on lui inculqua dans ce pieux asile la suivit au milieu des écueils de la vie. Les processions du Saint-Sacrement, les cantiques de la chapelle, la fête de la mère abbesse qu'on la chargeait de complimenter, *tout cela*, de son aveu, *lui revenait comme un vague rêve*. Ce fut sa recommandation qui plus tard mit Charles de Montalembert en rapport avec les Jésuites. Bien plus, en 1807 à Pau, elle convertit le prince Pignatelli qui se mourait de la poitrine. Mais n'anticipons pas. A seize ans, Juliette Bernard fut mariée à Jacques Récamier, riche banquier ayant le double de son âge, mais parfaitement digne du trésor qu'il tenait de Dieu et d'une mère vertueuse. On peut juger de l'affectueuse estime qu'il avait pour sa compagne par la lettre du 3 septembre 1811, dans laquelle il lui fait part du décret impérial. Napoléon, ne pouvant pardonner à la généreuse femme d'avoir, à Coppet, entretenu M^{me} de Stael et Montmorency, lui fit signifier de se retirer à quarante lieues de Paris. « Je ne te ferai, » dit-il, « aucune

observation, parce que ta volonté, tes goûts, tes affections ont toujours été la règle et le bonheur de ma conduite à ton égard. Je te conjure seulement de ne prendre conseil que de ta prudence et de ta sagesse. Je connais assez le degré de l'une et de l'autre chez toi, pour m'en rapporter complètement à ce que tu croiras devoir faire et décider dans ce moment délicat; défends-toi surtout de l'attrait et de l'influence qui t'entourent et, si tu veux me consulter sur le parti auquel tu devras t'arrêter, je ferai en sorte d'y réunir toutes les convenances et naturellement les tiennes, en les combinant avec la satisfaction que j'éprouverai à pouvoir me réunir à toi le plus souvent qu'il me sera possible, car l'idée d'une séparation trop prolongée, d'un ménage divisé, de l'absence de cet ensemble de notre intérieur, auquel tu trouvais quelque charme, ont déjà fait naître en moi des idées sombres et tristes, dont je ne peux me défendre. » On voit que de tous les amis de M^{me} Récamier, Jacques n'était ni le moins tendre, ni le moins prudent. *Défie-toi, lui dit-il, de l'attrait et de l'influence qui t'entourent.* Ainsi, à l'exemple de Mathieu, duc de Montmorency, il redoute pour elle les séductions du monde. Si le vertueux Montmorency avait pour Juliette un culte mystique, il lui tenait parfois le langage austère d'un directeur. « J'espère, » lui dit-il, dans la lettre du 6 janvier 1811, datée de Vaucluse, « j'espère que vous êtes toujours ce modèle de raison et de dignité à qui j'ai payé de si purs hommages, donnez m'en la certitude directe. » Sa piété égalait celle de sa jeune amie. Il fut activement dévoué à la cause du Pape prisonnier. « S'il pouvait, » écrivait-il à Juliette, « avoir un excès estimable, ce serait celui de la confiance en la miséricorde divine; rien de mieux lorsqu'on n'en tire que des conclusions d'indulgence pour les autres. » Dans cette

même lettre, on peut admirer aussi cette galanterie de bon ton, propre aux gentilshommes français de vieille souche. « J'ai visité Vaucluse par une pluie affreuse, vous n'avez pu y être oubliée, aimable amie, comme vous ne pouvez jamais l'être. J'ai expédié de petites bouteilles d'eau de rose et des meilleurs sachets à ma femme, que je prie de vous les faire passer. Ces parfums traverseront une immense distance sans rien perdre de leur force, je pourrai y trouver quelque emblème de ma fidèle amitié. » Peut-on être plus délicat? Aussi la mort de Mathieu fut pour Juliette un véritable malheur. Il succomba, le Vendredi Saint 1826, à la rupture d'un anévrisme. En rentrant à *la Vallée aux loups*, lieu enchanteur visité jadis avec le défunt, M^{me} Récamier tomba dans un morne accablement, qui se fait sentir dans cette lettre à sa nièce Amélie, sa fille adoptive : « Je veux te rassurer. J'ai éprouvé un tel serrement de cœur à venir ici. Les premiers moments ont été si douloureux que je trouve que j'ai bien fait de ne pas te laisser venir seule avec moi. J'ai entendu la messe ce matin et j'ai écrit une longue lettre à M^{me} de Montmorency. Je t'attends mercredi, l'amertume des premiers moments sera passée *et le revoir me sera doux.* » Ces derniers mots peignent d'une façon terrible l'ébranlement que ce coup porta à tout son être. Ainsi, dans les premiers moments, les témoignages d'affection de sa nièce chérie l'auraient importunée! Henri de Laval, fils du duc, avait également subi le charme de Juliette. « Mon fils est épris de vous, » lui écrivait Mathieu, « vous savez si je le suis, c'est le sort des Montmorency. »

C'était, hâtons-nous de l'ajouter, celui de tous ceux qui entraient dans son salon.

Ses apparitions au Longchamp étaient de véritables événements. On se pressait pour la voir. Le

portrait qu'a fait d'elle Achille Deveria justifie cet enthousiasme. On sait que Fouché, auquel elle voulait demander la grâce de son père, arrêté comme royaliste, refusa de la recevoir, *craignant, disait-il, d'être touché* dans une affaire d'état. Ce fut Bernadotte qui obtint de Bonaparte, encore Consul, la grâce de Bernard. M^{me} Récamier n'était pas exempte de coquetterie. On la vit se tenir debout pendant toute une représentation pour faire admirer sa taille svelte. L'exclamation d'une femme du peuple lui plaisait autant que celle d'un prince. De sa calèche qui n'avancait qu'avec lenteur, elle remerciait chacun de son admiration par un signe de tête ou un sourire. Elle jouait naïvement avec le feu.

« Vous pouvez dire comme le Cid, disait M. de Montlosier : *Cinq cents de mes amis!* » Comme Sévigné, elle savait convertir l'amour en amitié, sans ôter à celle-ci le parfum du premier sentiment. Se plaignait-on : « Venez, » disait-elle avec un sourire, « et je vous guérirai ! » Tous ses amis ont commencé par l'aimer d'amour. Bernadotte, Sosthène de Laroche-foucauld, Narbonne et Benjamin Constant, qui a porté d'elle ce jugement flatteur : « L'instinct du beau lui faisait aimer d'avance sans les connaître les hommes distingués par une réputation de génie. « C'était, il est vrai, une de ses qualités, mais on prétend qu'elle dût quelques-uns des hommages du génie à l'artifice suivant : en présence d'une célébrité, elle balbutiait de cet air timide qui lui était plus que naturel : « Il m'est impossible de vous exprimer ce que je sens, mais mon émotion parle pour moi, vous devinez ! » Malheureusement tous les amoureux n'étaient pas aussi faciles à conduire que le Montmorency. Lucien Bonaparte eut pour Juliette une passion folle et, sous le nom de Roméo, il lui écrivit des lettres échevelées. De son aveu, il verra toujours *la Tranquille Indif-*

férence s'asseoir entre eux. « Je ne puis vous haïr, » dit-il, « mais je puis me tuer ! » « Votre image m'est apparue, » lui écrivait-il le 18 Brumaire, « vous auriez eu ma dernière pensée. » En femme prudente, Juliette communiqua ses lettres à l'homme respectable dont elle portait le nom. Celui-ci, connaissant la vertu de Juliette, l'engagea à éconduire le prince sans l'irriter. Elle y réussit si bien que Lucien devint leur intercesseur auprès de Napoléon. Mais le consul n'admettait pas la résistance. Frappé comme son frère des charmes de Juliette, il ne put pardonner à l'honnête jeune femme le refus inébranlable qu'elle opposa aux sollicitations de Fouché, qui lui proposait, de la part du maître, un ignominieux marché. Fidèle à son origine corse, où l'esprit de vengeance est une vertu transmissible, il opprima ce qu'il n'avait pu profaner. M^{me} Récamier reçut longtemps néanmoins à l'hôtel du Montblanc et elle excellait dans l'art difficile de mettre en présence des gens de parti contraire; les représentants de l'ancien régime, les Lamignon, les Sabran, les Montmorency se rencontraient chez elle avec les généraux républicains, les Moreau, les Masséna, etc. On y voyait aussi des étrangers de marque, tels que le prince de Bavière et le frère de la reine de Prusse. Le croirait-on, la puissance de cette beauté, alors dans tout son éclat, porta ombrage à Bonaparte, qui laissa échapper ces paroles enfantines : « Depuis quand le conseil se tient-il chez M^{me} Récamier ? » Toutes les femmes étaient pour elle, notamment M^{mes} de Stael et de Borgne. « Au milieu de tous vos succès, » écrivait la première, « ce que vous êtes et ce que vous resterez, c'est un ange de pureté et de beauté, et vous aurez le culte des dévots comme des mondains. » Et lorsqu'elle vit qu'en exigeant le départ de son amie, elle l'avait désignée aux perquisitions préfec-

torales, quel ne fut pas son désespoir! « Je ne puis vous parler, » lui écrit-elle, « je me jette à vos pieds, je vous supplie de ne pas me haïr. Au nom du ciel, mettez du zèle pour vous afin que je vive. Que je vous sache heureuse, que votre admirable générosité ne vous ait pas perdue! Ah mon Dieu, je n'ai pas ma tête à moi, — mais je vous adore, croyez-le et prouvez-moi que vous le sentez en vous-même en vous occupant de vous-même, car je n'aurai de repos que si vous êtes hors de cet état. Adieu, quand vous reverrai-je? Pas en ce monde. » « Vous êtes, Juliette — écrivait la C^{tesse} de Borgnes — la personne la moins oubliée, non seulement parce que vous êtes aimée, jolie et charmante, mais parce que vous êtes bonne, douce, facile, que chacun se souvient de vous d'une manière qui lui plaît, flatte son amour-propre et peut-être son cœur, s'il en a un. »

En Angleterre, elle n'eut pas moins de succès. La duchesse de Devonshire, âgée de soixante ans, la conduisit à l'opéra dans sa loge, où se trouvaient le prince de Galles, le duc d'Orléans et ses frères. Elle dut sortir avant la fin du spectacle pour ne pas être étouffée par la foule. Le prince de Galles, la duchesse de Devonshire et quelques personnes de la société se rendirent chez Juliette pour y entendre des variations d'un thème de Mozart pour la harpe, qu'exécuta avec elle le chevalier Marini.

La Harpe fut son maître en littérature. Les lettres qu'il lui adresse sont des plus laudatives. Il admire *celle dont il a vu croître la jeunesse et les grâces au milieu de la corruption générale qui n'a jamais pu les atteindre et dont la raison de quinze ans faisait honte à la sienne.* « Je fais beaucoup de vers, disait-il. En les faisant je pense toujours que ie les lirai à cette belle Juliette dont l'esprit est aussi fin que le regard. »

Le premier ami de M^{me} Récamier dans l'ordre chronologique fut *Lemontey*, natif de Lyon. Il avait un esprit supérieur, mais son scepticisme et son absence de convictions politiques répugnaient à la belle Juliette. Cependant elle avait pour lui un fond d'attachement sincère et tous les samedis M. Récamier l'invitait à dîner. S'il était avare, dépourvu de toute élégance et railleur impitoyable, ses jugements littéraires étaient sûrs, sa serviabilité lui gagnait les cœurs, sa conversation avait du piquant. Aussi M^{me} de Stael l'attirait chez elle. On a peu conservé de lettres de Lemontey à Juliette. Une vraie galanterie en est l'âme; ainsi on lit dans celle du 13 juillet 1807 : « *Adieu, chère Juliette, disposez de moi comme de votre propriété. Et ailleurs : Il ne vous suffit pas, aimable héroïne, d'embellir les lieux où vous êtes, il faut encore que vous attristiez ceux où vous n'êtes pas.* »

En 1800, elle s'attache à un autre lyonnais, bien plus sympathique : Camille Jordan, le futur traducteur de Klopstock. Il joignait aux qualités de l'esprit un cœur tendre et une certaine candeur. Aussi remplit-il longtemps la puissance affective de Juliette. Elle lui permettait même de l'appeler par son nom, usage compatible alors avec les formes de la déférence la plus profonde. Après la catastrophe financière de M. Récamier, il est le premier à exprimer sa sympathie à la courageuse femme qui consolait et soutenait à elle seule son faible époux. « Chère Juliette, — lui dit-il, — je n'ai point de paroles pour vous dire à quel excès je suis affecté de vos douleurs, de celles de votre mari. Il y a deux jours que je sais la terrible nouvelle, j'en suis encore au premier saisissement. Ma pensée ne vous quitte pas, j'erre dans votre maison, je vais de votre mari à vous, je mêle mes larmes aux vôtres. » A la mort de

M^{me} Bernard, Jordan fut encore le premier à lui offrir des condoléances. « Chère Juliette, — lui écrit-il, le 9 janvier 1807, — j'ai appris avec beaucoup de peine la perte que vous avez faite. J'ose espérer que vous me placez toujours au nombre de ces cœurs éprouvés sur lesquels vous vous reposez en entière sûreté et avec douce confiance. » L'amitié ardente a sa jalousie, il reprochera à M^{me} Récamier d'être trop sensible aux éloges outrés de l'emphatique baron de Vogt, le commensal de Corinne, aux transports de la légère lady Webb et aux sanglots de la baronne de Stael. « Si vous regardiez moins — lui dit-il — à ce culte extérieur, vous trouveriez peu d'amis qui me le disputent en constante tendresse. Vous m'avez manifesté des dispositions d'âme qui m'ont tant touché, je vous sais tant de gré de retrancher tous les jours à la coquetterie pour ajouter aux sérieuses, aux religieuses affections. » M^{me} Récamier lui dit en effet ce mot charmant : « Vous me prenez l'âme par tout ce qu'il y a de pur en vous. » Il ajoute : « C'était mon ancien vœu que votre perfectionnement et votre bonheur et il m'est bien doux de le voir si proche d'être accompli. » On le voit, il partageait avec Montmorency le rôle d'ami rigide défendant Juliette contre l'enivrement du succès. Cette simultanéité de sentiments établit entre ces deux hommes une intimité que l'esprit de parti put seul affaiblir en 1829, c'est-à-dire à l'époque où Camille, jusqu'alors royaliste ardent, passa dans le camp de l'opposition. Camille et Juliette sont quelquefois *en susceptibilité*. « Est-il possible — lui écrit Camille — que, parce qu'une lettre n'arrivait pas, vous ayez douté de moi? Votre confiance en mon cœur après tant d'années tient-elle à une infidélité de la poste? O funeste progrès du scepticisme du temps! » A la chute de l'empire, le retour de Juliette fut un véritable triomphe. Elle s'arrêta

deux jours à Lyon pour voir Camille Jordan, mais, une fois à Paris elle négligea son ancien correspondant qui ne tarda pas à s'en plaindre. « Chère Juliette, quel mutuel délit ! Quoi, après nous être retrouvés d'une manière si rapide, plus un mot, j'en suis réduit à vos nouvelles par vos parents et vous à mes compliments par Mathieu ! Vous êtes au fond bien plus coupable que moi, car que vous manderais-je sinon le bonheur persévérant d'un bon ménage, et mon sentiment pour vous si vrai, si fidèle, mais qui, j'en ai peur, vous semblerait pâle encore auprès des adorations parisiennes. Mais vous, que n'auriez-vous à me mander de votre réunion à tant d'amis, de cette réorganisation de la plus délicieuse société, des impressions qu'a faites sur vous ce nouveau régime ; de votre aperçu sur l'opinion ; vous savez combien j'y attache de prix, comme j'aime toutes les causeries, même du genre le plus sérieux, avec votre esprit si fin et si juste. »

M^{me} Récamier, dit Sainte-Beuve, *écoutait avec séduction et questionnait avec intérêt*. Elle écrivait peu, mais bien, et elle excellait dans la narration du trait. On trouvait chez elle une grande facilité dans le choix des sujets, une promptitude à entrer dans ce qu'on disait. Elle savait rendre la conversation générale, rien qu'en présentant les gens les uns aux autres, avec une louange appropriée. C'est *au bon Camille* qu'en 1812 M^{me} Récamier dut *le bon Ballanche*. Un culte aussi désintéressé qu'exalté attacha ce philosophe à celle qui personnifiait pour lui la vertu. Juliette lui voua un sentiment d'amitié sincère, dont elle lui donna une preuve incontestable lorsqu'au risque de perdre la vue que venait de lui rendre, il y avait peu d'instant, l'opération de la cataracte, elle courait soigner son ami mourant. On devine ce qui arriva. Les larmes l'aveuglèrent de nouveau.

L'abnégation était une des qualités distinctives de Juliette. Elle l'exerça d'abord vis-à-vis de l'homme respectable dont elle portait le nom et, lorsqu'à Coppet, la tentation s'offrait à ses yeux sous les traits d'un prince charmant, qui voulait l'arracher à la pauvreté et la placer sur le trône, elle préféra, malgré sa sympathie pour le prétendant, manger aux côtés de Jacques Récamier le pain de l'exil, que de consentir à un divorce qui fût en contradiction flagrante avec ses principes religieux. Elle fut dévouée envers M^{me} de Staël, en s'obstinant à la voir malgré les prières d'Albert de Staël qui, informé de l'arrêt prononcé contre Montmorency, l'engageait de la part de sa mère à rebrousser chemin. Ensuite, elle eut une affection presque maternelle pour sa nièce, Amélie Récamier, orpheline, dont elle se chargea volontairement. Ce fut de sa tante que la jeune fille apprit l'italien et la musique. Toute les leçons étaient prises sous les yeux de M^{me} Récamier, et M^{me} de Genlis exerçait la plume d'Amélie chaque semaine. Juliette donnait à cette enfant des conseils que l'austère Maintenon eût approuvés. Amélie était autorisée à rester au salon le soir, mais à condition de ne jamais permettre à un homme vieux ou jeune de lui parler à voix basse et, pour éviter cela, elle était priée de répondre toujours de façon à être entendue de tous. M^{me} Récamier inspira à sa protégée la droiture, l'horreur du mensonge, l'habitude de l'ordre et l'intelligence des choses matérielles de la vie. Désireuse de lui faire faire une bonne retraite préparatoire à la première communion, elle la plaça au Sacré Cœur. Une tendresse aussi vraie que celle de M^{me} de Sévigné pour M^{me} de Grignan respire dans les lettres de Juliette à Amélie. Ecoutez-la : « Je n'ai pas un chagrin, je n'ai pas une contrariété, que je ne me dise que je ferai tout ce que je pourrai pour que

tu ne sois pas exposée aux mêmes peines; je veux que ton bonheur me console, prouve-moi ta reconnaissance en t'attachant à tes devoirs. J'ai été vivement touchée que tu aies prié pour moi après avoir reçu l'absolution. Pauvre chère petite, que le ciel te bénisse et que tu sois plus heureuse que moi. » En 1823, dans un voyage à Naples que la jeune fille fit avec sa tante, on lui présente M. Charles Lenormant, jeune homme honorable, d'un caractère parfaitement pur et d'esprit distingué. Il s'en éprit, fut payé de retour et l'épousa le 1 février 1826. Comme M^{me} de Sévigné, Juliette exprime de mille manières, plus charmantes les unes que les autres, sa passion pour *l'enfant de son cœur*. La marquise s'étonnait de ce que Grignan ne la remerciait pas plus souvent du cadeau qu'elle lui avait fait en lui donnant Pauline. M^{me} Récamier écrivit à Amélie le 26 mai 1829 : « Dis-lui combien je lui suis reconnaissante de tout le bonheur qu'il te donne, mais dis-lui aussi qu'il doit m'adorer de lui avoir donné une femme comme toi. » On lit dans la lettre du 1 juin 1829 : « M. de Chateaubriand est arrivé depuis jeudi; j'ai été heureuse de le retrouver, plus heureuse encore que je ne le croyais. Il ne manque à ce bonheur que de te savoir heureuse. Ton isolement pèse sur mon cœur. » Lenormant adorait sa femme, mais il la laissait souvent seule, des recherches scientifiques le faisant partir pour des pays lointains.

La mission de M^{me} Récamier auprès de M. de Chateaubriand ressemble assez à celle que M^{me} de Lafayette remplit auprès du duc de Laroche-foucauld. Elle modifia le caractère de l'illustre écrivain en ce qu'il avait de trop personnel. D'autre part, elle combattait la mélancolie vers laquelle il se sentait enclin, et cela, au moyen de petits expédients très ingénieux. Tombait-il sur une phrase malveillante, ou était-il

attristé de l'oubli de ses contemporains, M^{me} Récamier brochait un article laudatif qui paraissait subitement dans tel journal sous l'anonyme. Elle le faisait parler quand il voulait se taire, elle supposait de lui des paroles aimables pour les autres, elle réussissait à le rendre gai, content, éloquent comme aux jours de sa jeunesse. « M^{me} Récamier, » disait une de ses amies, femme d'un esprit délicat, « M^{me} Récamier a dans le caractère une douceur tendre et compatissante. Elle voit les défauts de ses amis, mais elle les soigne en eux comme elle soignerait leurs infirmités physiques. » Chateaubriand avait toujours à côté de lui, un minet que sa main caressait à rebrousse poil, quand un visiteur l'ennuyait en racontant pesamment quoi que ce fût. M^{me} Récamier, épouvantée, avertissait du regard l'importun ou changeait de conversation. Elle mettait tout en œuvre pour le distraire; tantôt la belle Delphine Gay, amenée par ses soins à l'Abbaye-au-Bois, récitait une de ses premières poésies devant l'illustre François, tantôt on jouait l'opéra de Cymodocée, heureuse adaptation à la scène du plus beau sujet épique qu'ait traité une plume chrétienne. Un jour il lisait, à l'Abbaye-au-Bois, sa tragédie de *Moïse* devant un auditoire nombreux, dont faisaient partie les ducs de Doudeauville et de Broglie, le baron Pasquier, la Comtesse de Boignes, M^{lle} de Sainte-Aulaire, Latouche, Ballanche, Fontanes, Mérimée, Saint-Marc, Girardin, Villemain et Lamartine. Chateaubriand, qui au dire de Ballanche fut d'une grande perfection, inspira une sincère admiration aux notabilités sociales ainsi qu'aux princes littéraires. Jamais le salon de Juliette ne fut plus brillant. On y remarquait souvent Gautier, Gozlan, Loménie, Stendhal, Alexis de Tocqueville, le cousin et ami de *René*. Chateaubriand savourait, en enfant gâté, toutes les attentions délicates dont il était

l'objet et tous les jours il se rapprochait davantage de Juliette. On prétend même qu'après la mort de M. Récamier, il lui offrit sa main. Mais celle-ci refusa : « Non, non, » dit-elle, « restons amis ! Le monde a respecté notre intimité. » Et M. de Chateaubriand, me dira-t-on, ne fit-il rien pour Juliette ? Pardonnez-moi, il lui donna le goût de l'histoire. C'est pour lui faire des recherches historiques qu'elle lira Tacite, Mignet, Thiers. Qui sait si nous ne lui devons pas un peu indirectement *les Etudes historiques, les Révolutions anciennes et modernes, les quatre Stuarts*, etc. ?

Il nous reste à parler du plus sympathique ami de M^{me} Récamier, M. *Jean-Jacques Ampère*. Ce fut le premier juin 1820, c'est-à-dire immédiatement après la ruine de Récamier, que le fils de l'illustre physicien fut présenté à Juliette Bernard ; d'une sensibilité exaltée, ami des beautés naturelles, il ne pouvait qu'attirer l'attention de Juliette. La recommandation de Ballanche, qui amena Ampère, valut au jeune homme toutes les sympathies du petit cercle de l'Abbaye-au-Bois, peu nombreux ce jour-là. Dugas, Montbel, le traducteur d'Homère, Lemontey, Mathieu de Montmorency, M. de Genoude et Ballanche, l'auteur de la Palingénésie, se trouvaient seuls avec M^{me} Récamier et sa nièce. Il n'échappa point à ce charme dont la bonté faisait le fond. Au bout de quelques semaines il devint l'hôte quotidien de l'Abbaye-au-Bois. En 1823, elle le présenta à René, qui voulut bien l'élever au rang d'ami. L'été suivant, il passa quelques semaines à la Vallée-aux-loups, chez son ami Jassien, qui y avait un pied à terre. Il y rencontra M^{me} Récamier toujours belle dans sa chaste maturité et sa nièce encore toute jeune. Est-il besoin de dire que la majesté du soleil couchant l'impressionna plus que l'éclat du soleil levant ? En voici la

preuve : à la première visite qu'il fit à l'Abbaye-au-Bois, M^{me} Récamier, après lui avoir parlé de leurs promenades à la campagne et de leurs aimables entretiens, insinua qu'elle aurait pu craindre un commencement d'amour pour un jeune cœur, car sa nièce encore toute jeune était près d'elle à la Vallée-aux-loups. Suffoqué par les sanglots, Ampère s'écrie en tombant à genoux : « Ah ! ce n'est pas pour elle ! » Sa déclaration était faite en style dantesque. Son inexpérience du monde, qui contrastait avec l'agrément de sa conversation, cette gaucherie adorable d'un homme sensible, lui valut un doux regard de Juliette. Sa droiture, sa nature enthousiaste, son exquise délicatesse augmentant chaque jour l'estime de M^{me} Récamier, le firent admettre pendant trente ans à ce foyer célèbre, comme un frère ou tout au moins comme un membre de la famille. La bienveillance de M^{me} Récamier était générale, mais ses affections étaient exclusives ; elle aimait à répéter qu'il y a un goût dans la parfaite amitié que ne peuvent atteindre les caractères médiocres. Dix ans après cette présentation, Ampère écrivant d'Ilgères, rappelait en ces termes à M^{me} Récamier les premiers temps de leur amitié : « J'espère, Madame, que cette lettre vous arrivera tout juste le premier jour de l'an, c'est pour moi une époque que je ne vois pas revenir sans attendrissement. C'est le jour de l'an que je vous ai vue pour la première fois. Ce moment où je vous vis paraître en robe blanche avec cette grâce dont rien jusque là ne m'avait donné l'idée, ne sortira jamais de ma mémoire. Voilà juste dix ans de cela, toute ma jeunesse s'est passée entre ce moment et celui où je vous écris, et dans cet intervalle je vous retrouve à toutes les époques de joie et de peine, avec ce charme du premier jour, et de plus, tout ce que l'habitude de tous les jours m'a découvert de raisons de vous aimer,

de vous admirer. J'y pense avec admiration en vous écrivant dans ma cellule. Je me dis qu'en lisant cette lettre, vous serez peut-être un peu attendrie en pensant à des ans d'une affection si douce, si pure, que rien ne peut altérer et sur laquelle nous pouvons nous reposer pour tout l'avenir. Je suis bien impatient de sentir dans le passé cette année qui doit finir sans vous; il me semble que lorsque j'aurai gagné celle qui doit me ramener, j'aurai beaucoup fait. Mais que de jours encore, que de semaines! Oh! que je voudrais être au printemps! On dit qu'il commence ici au mois de février : pour moi ce ne sera pas de sitôt. Ne m'enverrez-vous pas pour mes étrennes quelques-unes de ces lignes que vous seule savez écrire? C'est un moment pour vous, mais je vis sur ces moments-là. »

Cette page suave, où se révèle avec autant de grâce que de simplicité une affection pure, prouve une fois de plus que la véritable éloquence a sa source dans le cœur. Nous pourrions encore nous démontrer cet axiome en lisant les lettres de M^{me} Récamier à Ampère. Après son premier succès professoral à l'Athénée de Marseille, elle lui écrit : « Jamais vous n'avez plus occupé ma pensée. Je ne voudrais pas être à votre cours, je serais trop troublée. » Elle ajoute avec mélancolie : « Voilà les beaux jours qui s'approchent. Les lilas et les roses auront fleuri avant votre retour, c'est triste! » La lettre que, le 20 décembre 1821, M^{me} Récamier adresse à Ampère pendant son voyage en Grèce, est un modèle de conversation, de goût et de naturel. Lisons : « Que vous êtes aimable d'écrire avec tant d'exactitude, vos lettres sont charmantes, mais cette illusion d'un moment ne fait que ranimer le regret de votre absence; cette intimité si douce, ce charme de tous les moments, cet esprit si vif et si varié qui animait

tous nos entretiens, voilà ce que nous regrettons tous les jours, et je trouve de la douceur à voir ces regrets partagés par tout ce qui vous connaît.» Parfois, fidèle à son rôle d'ange tutélaire, elle le préserve du découragement. « Je ne veux pas, » dit-elle, dans la lettre du 17 janvier 1828, « vous ennuyer de votre bonheur en vous récapitulant toutes les raisons que vous avez d'être content de vous et de votre sort. Mais, en vérité, vous êtes un ingrat et vous devriez tous les jours remercier Dieu.» En effet, son existence ne fut qu'une succession ininterrompue d'honneurs. Nommé professeur à l'École Normale, il occupe trois ans la chaire de littérature que fonda le duc de Broglie, il supplée Villemain à la Faculté des lettres en 1832 et il remplace Andrieux au Collège de France. Son histoire littéraire de France avant le douzième siècle fut honorée du prix Gobert par l'Académie des Inscriptions et belles lettres. L'auteur y étudie les auteurs latins nés sur le sol de France, et complète ces travaux par des recherches sur la formation de la langue. En 1838, ayant suivi avec Lenormant et Wite les traces de Dante, il en résulta un travail qui fut accueilli en France avec le plus légitime succès. En 1841, il succédait à Guiraud à l'Académie. En 1852, son ouvrage intitulé *Allemagne et Scandinavie*, fruit des impressions consignées dans son agenda pendant son voyage dans ces deux pays, attira sur lui l'attention de tous les lettrés. Ampère fut incontestablement le plus tendre ami de Juliette. Il ne s'engagea jamais dans les liens du mariage. Frappé de la beauté modeste de M^{lle} Jassien, il l'aurait épousée, si le caractère autoritaire de Jassien ne l'en eût éloigné. Pour combattre cette inclination naissante, il se rend à l'Université de Bonn où il suit Niebuhr et Schlegel; et M^{me} Récamier, qui dans son cœur ne pouvait souhaiter un mariage dont les

douceurs eussent retenu Ampère loin de son oasis, le félicita d'avoir eu recours à ce parti extrême. L'amitié passionnée a sa jalousie comme l'amour. Grâce à une communication de Juliette, Henri Latouche inséra dans *Le Globe*, à l'insu d'Ampère, la description fidèle qu'offre une de ses lettres de l'intérieur de Goethe et de la cour de Weimar. Ce fut Ampère qui présenta à M^{me} Récamier cet autre voyageur qui devait poétiser la Corse et le Spyberg, *Mérimée*. Son langage aussi élégant que son style prévint en sa faveur les habitués de l'Abbaye-au-Bois.

Ampère avait, comme l'auteur d'*Iphigénie en Tauride*, le culte de l'antiquité. S'il voyage en Grèce, c'est pour y étudier la poésie hellénique et chercher des rapports entre elle et l'architecture grecque. On peut lui appliquer ces vers de Legouvé :

L'univers est encore une vivante histoire,
Que loin de ses foyers le savant élançé
Le parcourt; il s'avance entouré *du passé*.

Écoutez-le : « Quand on voyage sur la mer de Grèce, chaque coup de rame fait jaillir de la mémoire un vers empreint du charme infini de cette mer. Si le vent s'élève, on murmure avec le chœur des Troyennes : O brises, brises de la mer, où me conduisez-vous ? Si le vent de la mer est tombé, on dit avec Agamemnon : Les oiseaux de la mer se taisent, les silences des vents tiennent la mer immobile. » Aussi à son retour publia-t-il une étude sur la littérature grecque. Il se propose toujours dans ses voyages un but utile. Qui le conduit en Égypte, si ce n'est le désir de vérifier le système de Champollion dans la lecture des hiéroglyphes ? M^{me} Récamier n'y fut pas oubliée. La lettre que, le 19 décembre 1844, il lui écrivit du Caire en fait foi : « Me voici réellement en Égypte, Madame, me voici dans la plus remar-

quable ville de l'Orient, et j'aime à dater d'ici une lettre pour vous, à qui j'ai pensé en des lieux si différents. J'aime à porter votre souvenir, sous les palmiers du Nil, comme il m'a accompagné plus jeune parmi les sapins de Norvège, et à vous dédier les premières impressions du pays extraordinaire que je visite. » En vrai savant il passait sa journée à copier des inscriptions sous les rayons du soleil brûlant et la nuit, couché sur le pont de sa barque, à respirer le frais en composant les vers suivants :

Dans ma barque étendu, le front vers les étoiles,
Je laisse errer mes vers au souffle de la nuit,
Au souffle qui murmure en jouant dans les voiles,
Au rivage qui passe, à l'ombre qui s'enfuit.

Quand s'enflent doucement nos deux voiles croisées
Qui ressemblent de loin aux ailes des oiseaux,
Et qu'en sillons mouvants légèrement croisées
Aux côtés de la proue on sent glisser les eaux,

L'âme alors se ranime, et l'active pensée,
Comme le vent, la barque et l'horizon qui fuit,
Court agile et légère, et sa course pressée
Laisse loin la douleur, qui haletant la suit.

La nuit vient, la nuit tombe, on s'abrite au rivage.
Longtemps des matelots bruit le chant discord,
Puis tout cesse, on n'entend qu'un bruit triste et sauvage.
On charge les fusils, on se ferme, on s'endort.

Où l'on veille écoutant le silence des plaines,
La voix du pélican qui s'éveille à demi,
Le chien qui jappe au seuil des cabanes lointaines,
Le murmure lointain du grand fleuve endormi.

Cependant du sommeil on consume les heures
À contempler le cours lent et silencieux
De ce monde, où pour l'âme on rêve des demeures,
Hiéroglyphes brillants des mystères des cieux.

L'un sur l'autre écroulés, des siècles et des mondes
Près de lui maintenant dorment silencieux,
Leur sommeil est la mort, mais il vit, et ses ondes
Réfléchissent toujours les déserts et les cieux.

Et, pour se consoler des présentes misères,
Triste de ne plus voir rien de grand sur ses bords,
Rappelant du passé les gloires séculaires,
Le vieux fleuve se plaît au souvenir des morts.

Pensif, il s'entretient des prodiges antiques,
De ces rois oubliés dont lui seul sait le nom ;
Et, de là, descendant aux âges héroïques,
Il murmure tout bas : Menès, Ramsès, Memnon.

Il sourit comme un frère aux antiques ruines
Des temples dont il vit poser les fondements,
Il salue en passant les deux cités divines,
Ton nom seul, ô Memphis! Thèbes, tes monuments.

Ne voulant plus rien voir après les pyramides,
Comme un roi triomphant qui trancherait ses jours,
Le fleuve impatient hâte ses flots rapides
Et, sombre, dans la mer ensevelit son cours.

Ces vers n'ont-ils pas la calme majesté des stances du Manchy de Leconte de Lisle? Ampère paya ses imprudentes veillées, car il devint malade. Néanmoins, persistant à achever son voyage, il monta jusqu'à la deuxième cataracte. Son compagnon, M. Durand, obtint qu'il se soumit à Marseille aux prescriptions d'un médecin. Toutes les lettres qui lui furent adressées par M^{me} Récamier pendant les trois semaines qu'il y passa sont l'expression du plus affectueux intérêt. « Mon Dieu, lui dit-elle, que votre dernière lettre à Monsieur Ballanche m'inquiète! Quelle tristesse de vous sentir ainsi retenu loin de vos amis au moment même où ils vous attendaient avec tant de joie. Je me joins à M. Ballanche pour vous recommander la plus grande prudence et les plus grands soins pour votre santé; je vous supplie aussi de me donner le plus souvent possible de vos nouvelles. Je me confie à vous, à votre amitié, pour m'éviter des inquiétudes qui seraient cruelles. » Ne croirait-on pas entendre une sœur aussi prudente que tendre exhortant un frère à ménager ses forces? « Vous trouverez M^{me} Récamier

en bonne santé, » lui écrivait Ballanche, « mais sans projets. *Comment pourrait-elle en faire au milieu de toutes les absences dont-elle est entourée?* » Les nouvelles connaissances ne lui faisaient pas oublier les anciennes, car pendant l'absence d'Ampère, Saint-Marc Girardin, Sainte-Beuve, Mignet et Vitet avaient été reçus à l'Abbaye-au-Bois. Ampère passa une partie de sa convalescence chez M^{me} Lenormant dans la ville de La Rille, et l'autre à Manchy, chez la vicomtesse de Noailles dont la bonté égalait l'esprit. A l'époque de la réouverture des cours, il dut se faire remplacer par un des familiers de l'Abbaye-au-Bois, M. Louis de Loménie, le spirituel auteur de *La Galerie des contemporains illustres*. Dès qu'il se ressentit tout à fait bien portant, il lut à l'Académie des Inscriptions d'ingénieux mémoires, dans lesquels il examinait la question de l'existence des castes en Egypte et, dans une série d'articles publiés par la *Revue des Deux Mondes*, il consigna le récit de son voyage. Sur ces entrefaites, Ballanche mourut et le jeune savant, qui préparait alors son discours de réception à l'Académie, mit tout en œuvre pour distraire Chateaubriand et Juliette. Celle-ci s'efforçait de cacher sa douleur à Francis et cette lutte l'épuisait. M^{me} Lenormant l'emmena en Normandie, où Ampère la suivit. C'est là qu'il prépara le volume destiné à populariser la mémoire de Ballanche. On lisait les œuvres du philosophe, pour choisir les morceaux à citer, et cette occupation fixait l'attention de Juliette, sans la distraire du souvenir de celui qu'elle regrettait. Aux premiers jours de juillet 1848, Chateaubriand mourut; conformément à ses dernières volontés, sa dépouille mortelle fut ensevelie aux bords de l'Océan sur un rocher voisin de Saint-Malo, où il vint au monde. La tombe a été creusée dans le granit et, au-dessus du tombeau, s'élève une croix massive en granit. Son jeune ami

Ampère, alors chancelier de l'Académie, accompagna ses restes. Avant de partir, il exprima à Villemain, secrétaire perpétuel, combien il serait fier si la compagnie l'autorisait à élever la voix sur la tombe de René, au nom du corps académique. « Monsieur, » lui fut-il répondu, « l'Académie ne peut être mieux représentée que par vous, elle vous charge donc de parler en son nom, et comme chancelier, et comme un de ses plus dignes organes, et comme ayant obtenu l'amitié du grand écrivain dont elle s'est honorée. » En effet, Chateaubriand, dès qu'en 1825 Ampère lui fut présenté, le prit en affection. Ce n'est pas qu'il n'y eut entre eux des divergences d'opinion. Chateaubriand pratiquait la religion, tandis qu'Ampère affligeait Juliette par son scepticisme. Dans la lettre du 26 mai 1827, elle l'engage avec instance à abjurer ses doutes : « Avec de l'âme et des qualités supérieures, il est impossible de ne pas souffrir de cette absence de croyances; puisque vous ne voulez pas croire avec les simples, croyez avec les savants; nous arriverons par des chemins différents aux mêmes résultats. » Il chercha la vérité avec bonne foi. Il confia ses doutes à Ballanche qui disait : « Je suis plus sûr de l'autre vie que de celle-ci. » Cette lettre datée de Dieppe témoigne le travail qui se faisait en lui : « Je continue mes lectures et je persiste dans les mêmes dispositions, tous les moments ne sont pas d'une égale ferveur. Par instant ce qu'on croyait tenir semble s'enfuir et se voiler. Comme dit Fénelon, c'est la plus grande épreuve. Il faut la soutenir aussi et se tourner constamment vers le lieu d'où la lumière a brillé si vive, bien qu'elle soit pâle et effacée par moments. Celui qui attend avec espoir et force, la reverra briller sur la colline. Le phare que je regarde ce soir luire dans le lointain n'est pas non plus une lumière constante, alternativement il resplendit et

semble s'éteindre. Mais le matelot tient son œil fixé sur ce point d'où la clarté vient par intervalle, et que les vagues lui dérobent quelquefois. La vague passe, le phare subsiste, son feu un instant obscurci reparaît, comme plus brillant, et il montre le port à la petite barque égarée sur les flots. Je suis le pauvre matelot de la petite barque, et vous êtes sa patronne. » Il ne croyait pas si bien dire, car la mort de Juliette Bernard produisit sur lui un effet semblable à celui que la mort de la digne Aliette de Courteheuse produisit sur son époux, le sceptique Bernard de Vaudricourt, le héros de Feuillet. M^{me} Récamier, on le sait, ne survécut pas longtemps à l'auteur du *Dernier Abencerrage*. La perte de ce vieil ami ébranla sa frêle organisation, mais le chagrin n'exerça aucune fâcheuse influence sur son caractère. Sa douceur et sa bonté captivèrent jusqu'à la fin les habitués de l'Abbaye-au-Bois. Pour fuir le choléra, elle se réfugia avec sa nièce à la bibliothèque nationale, et ce fut là même, qu'un mois après, elle succombait aux premières atteintes de ce terrible fléau. Je n'essaierai pas de peindre la douleur de M^{me} Lenormant et d'Ampère. Le désespoir, a-t-on dit, est un appel à Dieu. Ce fut vrai surtout pour le savant. La mort de Juliette fit arriver à son âme la certitude de l'immortalité. « Je fais comme vous, » écrit-il à M^{me} Lenormant, « je remercie Dieu de ce qu'il m'a donné et de ce qu'il m'a ôté. » Ce retour à Dieu entraîna à sa suite un mouvement ascensionnel vers la perfection. Ampère devint moins personnel et plus laborieux que jamais. Il travaillait jusqu'à quatre heures du matin, ce qui l'affaiblissait beaucoup. En outre, il souffrait d'une affection du larynx, que ses séjours à Pau ne purent guérir. En 1863, il écrivit les quatre derniers chapitres du quatrième volume de son histoire romaine, tout en

corrigeant les épreuves du troisième. Les voyages achevèrent d'abîmer sa santé. Il visita successivement l'Angleterre, l'Amérique, la Havane et, le 10 mai 1852, il remontait dans sa chaire au collège de France. Chaque année ses études historiques le conduisirent à Rome, où il restait quelques semaines. Dans son testament, fait en 1854, il se recommande avec une touchante confiance à la bonté divine et il termine par ces mots adressés à ses amis : « Je finis en les bénissant tendrement pour leur amitié qui a été le charme et la consolation de ma vie. J'espère fermement que nous nous trouverons auprès de *celle que nous avons tous aimée et qui nous donna les uns aux autres.* » Charmante pensée qui résume et définit admirablement le rôle de M^{me} Récamier et celui de toute bonne maîtresse de maison. En effet, M^{me} Récamier avait donné Ampère à Chateaubriand et Lenormant à Ampère. Une mort subite jette un voile sur les suprêmes aspirations du poète. Son âme dut passer sans doute par le purgatoire avant d'être admise à la vision béatifique. Les prières de Juliette, j'aime à le croire, hâtèrent le terme de son épreuve et ces deux belles âmes, rendues l'une à l'autre, se confondent à jamais dans les purs ravissements d'un immortel et chaste amour.

HÉLÈNE DE GOLESCO (GAETANA)





ALBUM DE RÉFLEXIONS SUR L'ART

Je sais bien que ma langue m'a fait
parfois grand dommage, mais elle m'a
fait aussi d'autrefois beaucoup de plaisir.
Il est donc juste que j'en paye l'amende.

LOUIS XI

LES meilleurs artistes de mon siècle me paraissent dominés, anéantis, *invirilisés* par la femme, non pas par la femme telle que les XV^e et XVI^e siècles la conçurent, mais par le vice féminin, mais par tout ce qu'il y a d'étroit, de petit, de mesquin dans la fille entretenue, dans la petite-maîtresse souillée par la nullité courante de gens grossiers. — Cet art me semble le dernier degré de l'abaissement : pas d'énergie, pas de style, la recherche de ce joli pernicieux qui en tout temps a tué tout génie, — domination absolue de la *niaiserie*.



Plus j'y réfléchis, plus le petit point m'apparaît comme la poursuite d'une nuée de moucheron faite par un homme patient : au lieu de les piquer avec des épingles sur un carton, ce naturaliste d'un nouveau genre les pique sur toile avec un pinceau.



Qu'importe-t-il qu'un tableau soit achevé ou ne le

soit pas? Si son but est rempli, il est toujours suffisant.

Quelques traits de la main du génie seront toujours préférables aux œuvres patientes des ouvriers; l'essentiel n'est pas de polir la statue; l'essentiel, c'est qu'elle vienne, à travers notre corps matériel et son métal ou son marbre, toucher de son doigt divin notre âme endormie.

L'ébauche d'un homme de génie ressemble aux ruines d'un temps glorieux; elle contient toujours assez de splendeur pour qu'on ne se méprenne pas sur sa provenance.

N'est-ce pas aussi la trace d'une beauté sacrée que la terre ne peut contenir, que l'homme éprouve et ne peut que balbutier?

Vous qui n'avez jamais souffert de ne pouvoir dire ce que vous ressentiez, je vous plains, car vous n'avez jamais connu l'art.



La supériorité des Italiens dans les arts est d'avoir été catholiques; la religion, à laquelle ils croyaient fermement, leur a montré la route directe du Beau.



Pour les matérialistes, l'esprit n'est pas, il n'y a que le choix de la matière qui donne de la valeur à l'œuvre d'art. Voyez comme cela est beau, disent-ils, c'est en marbre, c'est en argent, c'est en or.

Combien devient choquante ici cette séparation de la matière et de l'esprit vis-à-vis de leur principe : la création.

Si le marbre est la seule beauté, qu'est venu y faire le sculpteur? Si la matière est seule belle, qu'a donc fait le Créateur? — Voilà bien la négation de la vie.



La véritable force d'un peintre n'est pas de bouleverser les procédés, les systèmes, mais de se servir de ce que tout le monde a dans les mains et de le transformer, par un don naturel et une étude approfondie, en beauté et en nouveauté; le reste, qu'importe? Recherches arides qui ne créent qu'une originalité factice, dont les ignorants se revêtent avec plaisir pour se faire remarquer : ce penchant a perdu beaucoup de ceux qui auraient pu atteindre à mieux.



Touchant l'évolution de l'art et celle du costume, il est bien curieux d'observer que le grand art prit naissance chez les Grecs, peuple en lequel le nu était drapé dans des étoffes le dévoilant, dans des étoffes larges, amples, peu cousues; il est bien curieux encore d'observer que le costume resta longtemps — même alors qu'on se mit à le coudre, — flottant et lâche et enfin que, quand il aboutit à devenir collant, c'est-à-dire tout à fait livré aux artifices de la couture, il fut plus coloré que jamais. Aux XV^e et XVI^e siècles, la couleur jouait un rôle immense dans l'habillement. Au premier période de ce que nous observons ici, appartient l'art de la *forme* et c'est le période du *nu*. Au second appartient l'art de la couleur et c'est le période de l'habillement : peu à peu, comme le costume perdit son ampleur, il perd sa couleur, et nous aboutissons au moderne, auquel correspond un art en général incolore et informe.



La simplicité n'est pas l'acceptation de n'importe quoi dans son extériorité, sans autre aperçu que le fait lui-même. Non, la simplicité me paraît être tout au contraire cette intention vraiment divine qui montre, en un seul fait, un grand nombre d'autres de même nature quoique d'apparences diverses, et cette simplicité montre

non seulement les faits, mais principalement l'esprit. Les choses ainsi dégagées de tout ce qui extérieurement les différencie entrent dans une catégorie avec leurs correspondantes, leurs égales, leurs complémentaires; cette catégorie est la vraie simplicité, puisqu'elle abrège ce qui de soi paraît inextricable, puisqu'elle dégage l'unité du multiple.



Les Occidentaux accusent les Orientaux de goût du clinquant, — or ceci est faux. En Orient, rien n'est clinquant, le soleil faisant de tout bijou faux, perles de verre, étoffes grossières aux vives couleurs, un bijou vrai; au nord, au contraire, l'absence d'éclat montre à nu la pauvreté du décor factice; de là la nécessité de précieuses matières, du fini de l'exécution, des bijoux fins, des pierres rares.

L'Oriental, par cette loi merveilleuse de sa position solaire, peut donner libre essor à sa spontanéité, son œuvre se complétant de l'ambiance. L'Occidental doit au contraire tirer tout de lui-même, se reprendre et conclure. En somme, de ceci je tire que l'artiste pour lequel la spontanéité est toujours suffisante et significative, est un *solaire*, son âme opérant en ce cas sur l'œuvre comme le vrai soleil sur les verroteries.



Je le dis, une fois pour toutes, si on écrivait moins de critiques, on aimerait plus les arts, on les comprendrait mieux.

Les critiques sont généralement d'habiles rhétoriciens qui n'ont pour but que de plaider leur cause ou celle de leurs amis, leur gloire est de trouver une argumentation pour ou contre. Toute critique est un plaidoyer devant le tribunal incompétent de l'opinion, lequel entend mieux le charme que lui fait subir l'orateur que la

question qu'il juge. En somme, on pourrait trouver de très bonnes critiques écrites à la louange de très mauvais tableaux ; d'où l'on peut conclure l'inutilité de telles écritures pour la prospérité des arts.



Le nord produit de belles idées qu'il prétend se suffire à elles-mêmes, aussi la poésie du nord abonde-t-elle plus en curiosités qu'en beautés.

Le midi a une tendance naturelle à enfermer l'idée dans une harmonie presque géométrique et spontanée, encore qu'il se laisse souvent entraîner à ces combinaisons au mépris de toute idée.

Le nord aime le vers blanc parce qu'il lui facilite l'expression. Le midi, les multiformes combinaisons poétiques, telles que : le sonnet, le terza rima, etc.



L'art peut être comparé à un tamis au travers duquel un bon artiste fait passer la nature pour exprimer la beauté ; ne pas confondre beauté et joli, car le résultat serait déplorable, la beauté étant grandeur et le joli petitesse.



Dans le nord, la nature est tellement triste qu'il serait douloureux à l'artiste de s'y conformer en tous points ; dans le midi, elle est tellement belle et radieuse que ce même artiste se trouverait coupable de la négliger. D'où il résulte que, pour les arts, une zone tempérée doit être le lieu des plus heureux résultats.

Extraits de diverses notes de 1895-1896.

EMILE BERNARD

(*Communiqué par* E. DE BRUIJN)





EXTRAITS DES CONTES TROUVÉS DANS UN PUIT

I — DÉCEPTION IMPOSSIBLE

COMME nous sortions de cet office funèbre, tout remplis des sombres terreurs de la mort, cet intrus nous ramena dans l'église et nous dit : « ce catafalque qui vous a tant émotionnés, voulez-vous que je vous en montre le dedans? » et l'ayant renversé, sans attendre notre réponse, cet intrus nous dit encore : « Voyez votre erreur, ô âmes sensibles, point de corps mort ici, des planches, des caisses vides, vieilles, pourries. » Et je lui répondis : « Si le corps y était quelle serait donc la différence? N'est-ce point là un suffisant symbole de ce corps quand l'âme l'a quitté? »

Et cet intrus de rire de ma bonne foi.



II — DOULEUR MONDAINE

Et je fus transporté dans un magasin de *nouveautés*.
Et, comme j'y étais à peine, il y entra un *monsieur* qui dit à l'employé : « Venez, je suis pressé... la voiture est à la porte » -- et je le suivis.

Et, dans une chambre tendue respectablement de

noirs rideaux, je vis un cercueil ouvert et une jeune femme dedans.

Et le monsieur dit à l'employé : « elle sent déjà mauvais... pressez vous. »

Et l'employé prit des mesures et écrivit sur un calepin, longuement; puis il vint un sculpteur qui se mit à modeler... Le monsieur regarda sa montre et dit : « J'ai à faire... livrez le plus tôt possible », et il se retira.

Alors le sculpteur acheva son ouvrage et on enleva le corps que l'on porta avec d'autres, dans un tombereau, vers un coin égaré du cimetière.

Et l'ouvrage étant fini, on mit dans un cercueil ouaté de soie blanche une jeune femme, qui n'était rien autre que le portrait de la morte.

Et l'on « *livra* ».

Et en découvrant le cercueil, posé maintenant dans la chambre de la maison mortuaire, l'employé dit : « Nous avons fait au mieux », et le monsieur dit : « c'est très bien, *on dirait la morte elle-même...* » et pour la première fois depuis deux jours, on le vit pleurer.

.

Cependant l'heure du convoi approchait, les invités venaient en foule; et l'on avait mis la bière dans la chambre de la défunte, au milieu d'un parterre de fleurs et de cierges.

Et l'on félicitait le monsieur sur la « bonne mine » de sa femme « *si jeune encore, si bien conservée* après une telle maladie ». Et le monsieur *était très flatté*, et il pleurait de plus en plus.

Enfin on leva la bière, et le cercueil tout couvert de couronnes se dirigea vers la sépulture.

Et la sépulture était très belle et très riche, on y voyait du marbre, du bronze, de l'or, et cette inscription en haut-relief : *Regrets éternels*.



III — LA MÈRE ET LA MORT

Il me souvient d'autrefois, des jours amers, du lait fade, des tisanes et de l'aurore à travers les grands rideaux de la chambre, comme une tache d'huile.

Il me souvient des jours d'été où tout se réjouissait; où j'entendais la voix des autres enfants jouant dans la cour, tandis que derrière les volets clos, rayant la fenêtre d'une portée lumineuse sans notes et où pourtant venait s'inscrire toute cette musique de joie humaine, je me dressais sur mon lit de fièvre, attentif.

Et après tout cela je revois ma mère et sa figure inquiète, chassant la mort.

J'ai grandi et plus tard ma mère me baisait au front avec joie en disant : Je t'ai bien disputé à *elle*, mais je t'ai gardé!

Cependant j'ai quitté ma mère et je suis parti droit devant moi, croyant la vie une éternité; je me sentais l'âme d'un héros et la force de dix athlètes; la mort était alors bien loin de ma pensée, car tout me semblait beau et je ne songeais qu'à aimer.

Une belle dame passa soudain sur le sentier de ma vie, elle me frappa surtout par un grand air provoquant; elle avait une chevelure entortillée avec art et des yeux peints.

Je fus trahi sans doute par le parler de mon regard et me trouvant en admiration devant elle, elle se prit à dire : Voilà bien un galant amoureux, je m'ennuie tant de mes coutumiers qu'il m'est envie de mordre à ce fruit vert.

Je fus flatté de l'attention qu'elle me donnait et je la suivis, car je la trouvais belle. Mais quelle étrange terreur me prit quand je considérai son visage avec attention. Quelle étrange puissance me vainquit quand je la serrai dans mes bras fiévreux : à la lueur de la lampe posée sur la table, je reconnus celle *que ma*

mère chassait depuis longtemps et je me délectais de ses baisers.



IV — LE BEAU ET L'UTILE

C'était dans une rue sombre de la ville énorme, en un pauvre quartier; là un groupe cheminait, un triste groupé de mendiants : le père, vieux et aveugle, appuyé sur sa fille, et un jeune enfant tout nu, près d'eux, et d'une merveilleuse beauté.

Un riche passait par là, et ce riche était fort laid, malgré ses habits coûteux. A la vue de ce jeune enfant il ne ressentit nulle admiration, mais, pris de colère, il dit au vieillard maintes paroles de reproche, l'accusant de laisser cet enfant nu *pour exciter la charité publique*.

Le vieillard lui répliqua qu'il se trompait. Alors le riche emmena cet enfant dont la beauté le transportait de colère et le fit vêtir de la plus vile robe qu'il put trouver. Puis il dit au vieillard : Sache qu'il est *utile* que cette robe soit sur ton enfant, parce qu'il est honteux d'aller nu, et que l'utile domine la vie comme la richesse la pauvreté. » Puis il se retira très satisfait en murmurant à part soi : « où en serait la société, si la beauté du pauvre avait droit à se montrer et à détourner les regards de nos habits. »



V — MOÏSE ET LE VEAU-D'OR

Pendant que Moïse recevait de Dieu les tables, les Hébreux, livrés à eux-mêmes, se faisaient un veau d'or et l'adoraient.

Le veau est le symbole de la stupidité.

L'or est le symbole de la gloire.

L'adoration d'un veau d'or est donc l'adoration de la stupidité glorifiée.

Quand Moïse descendit du Sinäi, il entra dans une grande colère à la vue de l'infamie commise par son peuple et il réduisit le veau en *pièces*.

Ne serait-ce point là l'origine des pièces d'or, adorées comme reliques de cette stupidité, symbolisée par le veau, que la foule recherche sans cesse, et devant lesquelles elle se prosterne de si bonne volonté?

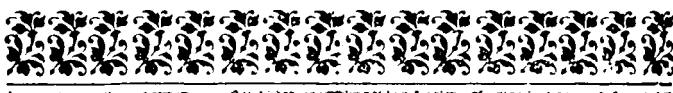
C'est étrange quand même, cette poursuite avide de l'humanité, ne tendant à rien moins qu'à reconstruire l'idole, en mépris de *la présence réelle de Dieu*.

Le Caire, 1894

EMILE BERNARD

(communiqué par M. EDMOND DE BRUIJN)





CHRONIQUE HISTORIQUE

Mémoires et Correspondances

Mémoires du sieur de Pontis, 1 vol. in-8°. — CH. MALO, *Champs de bataille de France*, 1 vol. in-8°. (Paris, Hachette.)
V^{te} DE RICHEMONT, *Correspondance secrète de l'abbé de Salamon avec le cardinal de Zelada*, 1 vol. in-8°, (Paris, Plon.) — L. LECESTRE, *Lettres inédites de Napoléon I*, 2 vol. in-8°, (Paris, Plon.) — J. TURQUAN, *Napoléon amoureux*. — *Le monde et le demi-monde sous le consulat et l'empire*, 2 vol. in-18°, (Paris, Librairie illustrée.) — *Mémoires du général de Marbot*, 3 vol. in-18°, (Paris, Plon.) — AIMÉ LEGRAS, *Napoléon à Sainte-Hélène. Souvenirs de Betzy Balcombe*, 1 vol. in-18°, (Paris, Plon.) — G. BAPST, *Le maréchal Canrobert*, tome I, 1 vol. in 8°, (Paris, Plon.) — *Souvenirs du général comte Fleury*, tome II, 1 vol. in 8°, (Paris, Plon.) — H. CHOPIN, *Souvenirs d'un cavalier du second empire*, 1 vol. in-18°, (Paris, Plon.) — GEOFFROY DE GRANDMAISON, *Un demi siècle de souvenirs*, 1 vol. in-18°, (Paris, Perrin.) — J. N. MOREAU, *Mes souvenirs*, tome I, 1 vol. in-8°, (Paris, Plon.) — A. DUFOURCQ, *Souvenirs du général baron Desvernois*, 1 vol. in-8°, (Paris, Plon.)

RÉSENTANT à mes lecteurs, il y a peu de temps, ces albums historiques, comme le *Grand Napoléon des petits enfants* et *Jeanne d'Arc*, que l'on publie pour cadeaux d'étrennes, je constatais les progrès faits depuis quelques années par les livres de ce genre. Je louais l'heureuse idée, conçue par des

éditeurs intelligents, d'enseigner l'histoire à la jeunesse en lui mettant en mains des livres dont le texte et le dessin, confiés à des écrivains ainsi qu'à des peintres de talent, se combinaient heureusement pour frapper l'intelligence et la mémoire. Les éloges que j'adressais alors à la maison Plon, je les donnerai aujourd'hui à la maison Hachette. Cette dernière, frappée du succès obtenu par les mémoires historiques, a voulu mettre ces œuvres à la portée des jeunes gens, convaincue qu'eux aussi se laisseraient séduire comme ont été séduits les hommes d'âge mur. Le succès a, je crois, couronné cette entreprise. La maison Hachette l'a assuré d'ailleurs en donnant aux volumes qu'elle publie une illustration aussi charmante et artistique que luxueuse.

En 1896, les éditeurs avaient choisi, pour entrer dans leur collection de mémoires, les cahiers du capitaine Coignet, ce soldat de fortune qui fit toutes les guerres de la Révolution et de l'Empire et que la Restauration mit à la réforme. Les récits du vaillant grognard renferment bien quelque peu de hâblerie et je ne sais si les critiques historiques leur accordent en général grande créance, mais ils ont de telles qualités de pittoresque et de bonne humeur, qu'ils ne peuvent manquer d'exercer une grande attraction sur quiconque en entreprend la lecture.

L'an dernier, aux mémoires des campagnes impériales ont succédé les souvenirs du sieur de Pontis, un brave capitaine qui combattit sous Henri IV et Louis XIII.

J'avoue qu'en les lisant j'ai bien souvent pensé aux mousquetaires d'A. Dumas et je me suis demandé si je ne me trouvais pas en présence d'un de ces romans comme le XVII^e et le XVIII^e siècles en produisirent plusieurs sous la forme de mémoires historiques. Les souvenirs de Pontis renferment tant de duels, de merveilleuses prouesses de guerre, d'intrigues de cour, d'actes de surprenant dévouement, que la vie d'un seul homme

ne me semblait pas avoir pu contenir un aussi grand nombre d'extraordinaires aventures. Mais les éditeurs, dans la préface qu'ils ont donnée à cette œuvre, en affirment l'authenticité avec une entière conviction. Je n'ai pu que me fier à leur bonne foi et admettre leur assertion.

Ceci dit, le lecteur est libre de ne pas croire à la véracité de tout ce que raconte le capitaine de Pontis. La mémoire des vieux soldats a souvent des défaillances. Comme tout chasseur, tout guerrier est menteur. Pontis, originaire du Midi, n'était peut-être pas sans avoir de parenté aux environs de Marseille, de Bordeaux ou de Tarascon.

Quoi qu'il en soit, ses récits sont faits pour plaire à la jeunesse. Elle y trouvera, non moins que dans ceux du capitaine Coignet, une lecture agréable, irréprochable, instructive et captivante.

Cette année, cette jolie collection de livres s'est augmentée d'un ouvrage que les critiques seront, je n'en doute pas, unanimes à louer. *Champs de batailles de France* racontent les plus célèbres des combats qui marquent dans l'histoire de ce pays. Bouvines, Crècy, Poitiers, Azincourt, Ivry, Rocroy, Lens, les Dunes, Denain, Fontenoy, Valmy, Jemappes, Hondschoote, Wattignies, puis les principales de ces batailles mémorables qui firent de la campagne de 1814 un des plus admirables du premier empire, enfin les jours douloureux que connut, il y a bientôt trente ans, la France à Wissembourg, Frœschwiller, Spicheren, Rezonville, Saint Privat, Sedan, etc., sont successivement décrits. M. Charles Malo, l'écrivain militaire, dont les chroniques dans le *Journal des Débats* m'ont souvent instruit autant que charmé, et auquel la maison Hachette, n'en pouvant trouver de plus compétent, a confié la mission d'élaborer cet ouvrage, a étudié soigneusement ces diverses batailles. Mais, au lieu de les raconter lui-même, il a choisi, dans les œuvres des écrivains qui les ont narrées, les récits

que son érudition lui permettait d'affirmer les plus rigoureusement exacts en même temps que les plus littéraires. Il les a reliés entre eux par des études personnelles qui les coordonnent et en grandissent l'intérêt. La France possède ainsi une galerie de ses champs de batailles dont les tableaux sont peints de main de maître et dans laquelle le visiteur trouve un guide aussi agréable qu'instruit. Chacun de ces tableaux est accompagné de portraits, de cartes et de plans, qui donnent à l'œuvre un véritable caractère scientifique en même temps que de nombreuses planches en noir et en couleurs en font un des plus élégants volumes produits en 1898 par la librairie d'étrennes.



Le volume que je vais analyser maintenant n'est pas destiné à la jeunesse; il est réservé aux hommes sérieux, et surtout aux historiens des premières années révolutionnaires. Cet ouvrage, dont mes lecteurs saisiront aisément l'importance, la correspondance adressée au cardinal de Zelada, secrétaire d'Etat de Pie VI, par l'abbé de Salamon, chargé d'affaires du St-Siège à Paris.

Les mémoires de M. de Salamon ont été publiés en 1892 par M. l'abbé Bridier, mais l'ignorance dans laquelle on avait été jusque là sur l'existence de ce représentant secret du Saint-Père, permit à plusieurs de jeter du doute sur la vérité de ce qu'ils contenaient. De plus « l'origine du manuscrit mis au jour n'était pas, il faut l'avouer, de nature à vaincre les doutes. Trois petits volumes écrits en italien, sans autre garantie d'authenticité que la signature de celui qui s'en disait l'auteur, conservés à Rome dans une famille qui n'en expliquait pas la provenance et cachait même son nom, ce n'étaient pas là assurément des titres devant

lesquels la critique dût aussitôt s'incliner. Le ton de l'écrit et le caractère de l'écrivain, plein d'entrain et de bonne humeur, n'avaient non plus rien de spécialement ecclésiastique, et dans ce personnage qui, vêtu d'une carmagnole, tenait son conseil au milieu des fourrés du bois de Boulogne et passait la nuit caché dans le kiosque de la danse, à Auteuil, on n'était pas porté à reconnaître aussitôt un internonce. »

Cependant M. de Salamon affirmait avoir entretenu avec le cardinal de Zelada une correspondance pendant plusieurs années. M. l'abbé Bridier, malgré ses patientes investigations, ne put en retrouver aucun fragment, circonstance qui fit douter davantage encore de l'authenticité des mémoires. Par un hasard heureux, le vicomte de Richemont, faisant à son tour des recherches au Vatican, découvrit une notable partie des dépêches envoyées à Rome par l'abbé, ainsi que les minutes des réponses rédigées par le cardinal secrétaire d'Etat. Les détails donnés par ces lettres confirmaient bien des détails contenus dans les mémoires dont l'authenticité se trouvait ainsi mise hors de discussion.

L'abbé de Salamon, ancien conseiller clerc au parlement de Paris, était déjà avant la Révolution en correspondance suivie avec Mgr. de Zelada et il continua à lui écrire toutes les semaines lorsque le nonce, Mgr. Dugnani, eut été contraint de quitter Paris par les outrages des révolutionnaires. C'est lui qui devint l'intermédiaire secret de tous les messages que le Souverain Pontife dut adresser au Roi et à l'épiscopat français. Dans chacune de ses lettres, il fait rapport au pape de l'état des esprits, des événements qui se produisent, en même temps il donne son avis sur la situation. Presque toutes ses missives sont accompagnées de journaux, de brochures, de caricatures même, de tous les imprimés qui peuvent intéresser le gouvernement papal.

Pour bien renseigner Pie VI et son secrétaire d'Etat,

il ne craint aucune démarche. « Il est assidu à l'assemblée ainsi qu'aux Jacobins, visite les chefs de groupes, descend dans la rue et se promène aux environs des cafés. Tantôt, pour voir la fête donnée aux galériens du régiment de Châteaueux, il s'affuble d'une mauvaise redingote bleue et roule ses cheveux sous un grand chapeau ; tantôt, passant le soir en habit de campagne sous les arcades du Palais Royal, et apercevant le prince de Hesse qui cause avec Chapelier, il se glisse derrière lui, enfonce son chapeau et le suit, « puisqu'il est reçu à présent de prêter l'oreille à ce que les gens disent en groupe. » Aussitôt rentré, il note les faits et impressions recueillies, n'achève quelquefois ses lettres qu'à deux heures après minuit, s'interrompant pour écouter la générale qui bat et l'émeute qui gronde. Il écrit en hâte, dans l'émotion des événements, puis, quand il a couvert de son écriture douze et parfois seize grandes pages, il sort au milieu de la nuit et épie le moment où la sentinelle a le dos tourné, pour jeter dans la boîte de la poste le pli qui va porter à Rome les nouvelles de la dernière heure. »

La mission que l'abbé de Salamon remplissait à Paris ne fut pas toujours sans dangers pour lui. Le 27 août 1792, on l'arrêta et on l'enferma aux Carmes. Il eut la chance d'en sortir et d'échapper aux massacres. Condamné en 1794 à mort par contumace, en même temps que bon nombre de ses anciens confrères au Parlement, il parvint à se soustraire à l'exécution de la sentence en errant pendant neuf mois dans les bois autour de Paris. « Vêtu d'une carmagnole, il sortait de la ville en même temps que les laveuses dont il semblait être un des servants, et, à l'abri d'un fourré, assemblait son conseil. On y conférait sur les difficultés urgentes, et M. de Salamon accordait les dispenses, très nombreuses, qu'on sollicitait de lui. »

Les persécutions qu'il subit n'interrompirent pas

sa correspondance avec Rome. Sous le directoire on l'arrêta pour la seconde fois et on lui fit subir une longue détention à la grande Force et à la Conciergerie. Pendant le consulat et l'empire, le Pape le chargea de diverses missions et lui conféra le titre d'évêque *in partibus* d'Orthonia. Auditeur de rote aux débuts de la Restauration, il se trouva appelé en 1822 au siège épiscopal de Saint Flour. Ce fut dans cette ville qu'il mourut le 11 juin 1827.

La partie retrouvée de la correspondance de l'abbé de Salamon avec le cardinal de Zelada comprend les lettres écrites en 1791 et 1792. Dans les lignes qui précèdent, j'ai indiqué le caractère de cette correspondance avant tout d'information, où les événements politiques et religieux sont racontés à mesure qu'ils se produisent. C'est en quelque sorte un journal de ces deux années, et journal bien informé, car on connaît les procédés de toutes sortes auxquels son auteur avait recours pour s'instruire des événements.

On peut faire plus d'une critique aux jugements qu'émet l'abbé de Salamon. Il me paraît apprécier notamment fort mal, et beaucoup trop défavorablement, la conduite de la reine Marie-Antoinette. Il se montre aussi non seulement d'une indulgence, mais même d'une partialité évidente pour les princes et l'émigration, dont les fautes ne se défendent plus aujourd'hui. Il ne faut pas oublier toutefois que le correspondant du cardinal secrétaire d'Etat était un homme de l'ancien régime, que sa naissance, son éducation, ses idées, tout enfin, le rattachait à l'aristocratie tombée. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait partagé ses erreurs et ses préjugés. Mais, comme l'a écrit M. le vicomte de Richemont, « si l'abbé de Salamon ne saurait passer pour un docteur en politique, s'il montre plus de bon sens que de vues profondes, moins de calcul que de dévouement, il se distingue en toute circonstance par une

qualité essentielle, je veux dire, par son entière sincérité. » C'est cette qualité, en même temps que la richesse et, en règle générale, l'exactitude de l'information, qui fait le prix de sa correspondance et contribuera à ranger cette dernière parmi les plus importants documents de l'histoire de la Révolution.



Une autre correspondance, imprimée récemment, présente un intérêt non moins grand que celle de l'abbé de Salamon : c'est la correspondance de Napoléon I^{er} dont M. Léon Lecestre, un érudit archiviste français, nous donne un grand nombre de lettres inédites.

De 1858 à 1869, deux commissions furent successivement instituées par Napoléon III dans le but de publier la correspondance du célèbre empereur. L'œuvre de ces commissions comprend vingt-huit gros volumes, mais elle est loin de renfermer toutes les lettres écrites par l'empereur ou par son ordre. Un certain nombre de missives furent détruites systématiquement par le prince Napoléon, président de la seconde commission, d'autres ont été écartées, le texte de certaines de celles que l'on publia, a été tronqué, rectifié, en même temps qu'on omettait certains noms propres ou qu'on les indiquait à tort comme illisibles. « En général, disait un rapport de la commission à l'empereur, nous avons pris pour guide cette idée bien simple, à savoir que nous étions appelés à publier ce que l'Empereur aurait livré à la publicité si, se survivant à lui-même, et devançant la justice des âges, il avait voulu montrer à la postérité sa personne et son système. » C'est en se basant sur ce principe que la commission crut pouvoir supprimer toutes les lettres qui se rapportaient « aux querelles de Napoléon et de ses frères, celles qui renfermaient des détails blessants pour des membres de

sa famille ou des hauts dignitaires de l'Empire, ainsi qu'un grand nombre de missives se rapportant à la lutte contre le Pape, aux affaires étrangères, au régime de la presse, de la police, etc. »

Pour réparer ces lacunes volontaires, M. Lecestre publie deux volumes, dans lesquels il a rassemblé non seulement des lettres complètement inédites, mais aussi certaines autres que l'on chercherait en vain dans la *Correspondance* et qui ont été insérées dans divers recueils.

Il est une chose contre laquelle on doit mettre en garde les lecteurs des *Lettres inédites* : c'est de se rapporter uniquement à elles pour émettre un jugement sur Napoléon I^r. Il est évident que les documents écartés par les mandataires de Napoléon III, parce qu'ils auraient pu nuire à la mémoire de l'empereur, ne constituent, pour apprécier son caractère et ses actes, que des témoins à charge. Pour se prononcer en pleine connaissance de cause, on ne peut les séparer du reste de sa correspondance.

Je ne pense d'ailleurs pas qu'il puisse sortir d'une étude de ce genre, faite avec toute l'impartialité possible, un jugement absolvant complètement l'empereur du verdict sévère que doivent provoquer nécessairement contre lui quelques-unes des lettres publiées par M. Lecestre.

J'ai parcouru spécialement la correspondance de Napoléon I^r au point de vue de notre histoire nationale et, loin d'y trouver une atténuation des arrêts prononcés contre le régime impérial par M. Lanzac de Laborie et par le P. Delplace dans leurs ouvrages sur la Belgique pendant la Révolution et l'Empire, je n'y ai rencontré, au contraire, qu'une entière confirmation de leurs appréciations. Il ne déplaira peut-être pas à mes lecteurs que je m'étende quelque peu sur ce sujet et que je leur montre, d'après les lettres publiées par M. Lecestre,

ce qu'était devenue en Belgique la liberté individuelle sous le règne de Napoléon.

Pendant la campagne que l'empereur entreprit en 1809 contre l'Autriche et qui parut un moment devoir tourner contre lui, on put remarquer qu'il restait en Belgique des sympathies très visibles pour la domination autrichienne ; aussi, la guerre une fois terminée, le gouvernement crut-il nécessaire de faire procéder à une enquête sur l'état des esprits et de prendre des mesures pour supprimer toute velléité de résistance aux volontés impériales.

Celui qui fut chargé de l'enquête était Réal, membre du conseil d'Etat. Les rapports qu'il adressa au gouvernement devaient servir de base pour les décisions à prendre dans le but d'amener rapidement et complètement la nationalisation de la Belgique. Réal y signale à l'attention du pouvoir les familles qu'il convient d'inviter à transporter leur domicile à Paris, — le mot *inviter* est le terme officiel, mais l'invitation est un ordre, — les jeunes gens à nommer d'office soit sous-lieutenants, soit élèves d'une école militaire, les enfants à placer dans un lycée de l'intérieur.

On frappa de préférence les membres de l'ancienne aristocratie qui jouissaient d'un grand crédit parmi les populations et qui avaient refusé d'accepter des emplois officiels.

L'empereur s'occupait personnellement de désigner les personnes contre lesquelles devaient être prises des mesures de rigueur. Voici quelques extraits des lettres qu'il adressait dans ce but à Fouché, son ministre de la police :

« Schœnbrunn, 2 août 1809. Il me paraît qu'on se plaint que la Belgique a un mauvais esprit. Envoyez des hommes sûrs pour prendre des renseignements. Il faut purger les autorités, faire arrêter les mauvais sujets, et obliger 5 à 600 personnes suspectes à vivre en Bour-

gogne et en Champagne. Il faut me présenter un travail pour mettre les jeunes gens de ces départements dans les écoles ou dans les régiments. Vous ne donnez pas suite à cette idée, et, à mon arrivée à Paris, il n'y aura rien de fait. Vous vous bornez à deux ou trois maisons à Paris, tandis qu'il faut opérer sur 2 ou 3000 individus. »

« Trianon, 24 décembre 1809. Envoyez l'ordre au général Du Châtelet, aux deux frères Clavès Briant et au major d'Assonville, du département de Jemmapes, de se rendre à Paris. Vous leur ferez connaître que mon intention n'est pas qu'ils continuent à demeurer en Belgique et qu'ils doivent choisir leur résidence à quarante lieues de Mons. Vous me proposerez de prendre sur le champ leurs enfants et cousins et de les mettre dans un lycée et dans un régiment. »

« Paris, 27 décembre 1809. Je vous envoie un résumé de vos états sur les familles de Belgique. Envoyez moi un projet de décret dont vous verrez les dispositions par les notes que j'ai ajoutées, c'est-à-dire que ceux qui, par leur fortune ou leurs attachements, pourraient donner de l'ombrage au gouvernement, seront tenus de venir demeurer à Paris, et que, pour d'autres, leurs enfants seront envoyés à Saint-Cyr ou à Saint-Germain. »

« Paris, 21 janvier 1810. Donnez l'ordre au sieur d'Oultremont, du département de l'Ourthe, de se rendre à Paris. Quand il y sera arrivé, vous lui déclarerez qu'il y doit rester jusqu'à ce que vous lui ayez fait connaître mes intentions.

« Vous donnerez l'ordre au maire Chasteler, du département de la Dyle de venir à Paris. Quand il se présentera devant vous, vous lui ferez connaître que mon intention est qu'il prenne sa demeure ailleurs que dans la Belgique, par exemple dans une des villes de l'ancienne Flandre ou de la Champagne.

« Vous donnerez le même ordre au sieur Ribeaucourt,

de la Dyle, et aux sieurs Jacques et Philippe Desprès, Vermoesand, Vandewerke, Van Praet, Glys, et à M^m d'Oultremont, du département des Deux Nèthes.

« Vous aurez soin de n'envoyer chercher ces individus dans leurs départements que deux à la fois et de mettre un intervalle de quinze ou vingt jours entre leurs départs, afin que cette mesure n'ait point l'air d'une mesure forcée et extraordinaire, mais bien d'une mesure régulière de l'administration. »

On voit que Napoléon savait faire usage de l'hypocrisie dans sa politique.

Voici encore une autre lettre de l'empereur à Fouché :

« Paris, 27 janvier 1810. Vous donnerez l'ordre au sieur Beaufort, du département de Sambre et Meuse, de se rendre à Paris et d'y fixer sa résidence jusqu'à ce que je lui aie fait connaître mes intentions. Vous donnerez le même ordre au sieur Dyves du même département... Ordonnez aux sieurs... Linden-Aspremont, de Sambre et Meuse, de se rendre à Paris et de s'y présenter devant vous. Vous leur signifierez d'établir leurs domiciles dans quelques villes des départements de l'intérieur, soit en Champagne, Lorraine, etc. »

Ajoutez à ces diverses mesures la défense faite par Napoléon aux grandes familles de marier leurs filles sans son consentement, parce qu'il voulait unir ces dernières à ses généraux, l'institution des prisons d'État, dans lesquels étaient enfermées sans jugement les personnes à l'égard desquelles la police éprouvait des soupçons plus ou moins fondés, sans compter une foule d'autres procédés vexatoires, et l'on comprend que les Belges, amoureux de leurs anciennes libertés, furent fondés à saluer avec joie la chute de la tyrannie napoléonienne.



J'avais eu l'intention de ne parler dans cette chronique que de mémoires et de correspondances. Je ne crois pas manquer beaucoup à ce plan en entretenant mes lecteurs de deux livres de M. Joseph Turquan, *Napoléon amoureux* et *le Monde et le demi-monde sous le consulat et l'empire*, puisqu'ils sont écrits uniquement d'après les mémoires des contemporains.

M. J. Turquan s'est fait l'historien des mœurs du nouveau régime. Ses livres sur l'impératrice Joséphine, sur les sœurs de Napoléon, sur la reine Hortense, les deux volumes que je signale aujourd'hui à mes lecteurs, constituent un tableau de la manière dont vivait la haute société contemporaine de Bonaparte. Ils sont écrits consciencieusement, c'est-à-dire que l'auteur a beaucoup cherché, beaucoup lu, qu'il a recueilli de nombreux témoignages, mais ils sont néanmoins incomplets, parce que M. Turquan s'est borné à consulter des mémoires. Or les mémoires sont une des catégories de documents dans lesquels l'historien peut avoir le moins de confiance. Leurs auteurs, est-il nécessaire de le dire ? n'ont pas toujours un entier souci de la vérité ; ils plaident ou ils accusent bien plus souvent qu'ils ne font un impartial exposé des événements. De plus, il est évident qu'en se contentant de chercher les éléments d'un tableau de mœurs dans les souvenirs des contemporains, on s'expose à ne reproduire que des traits extrêmes, alors que les situations moyennes sont passées sous silence. Or c'est là, dans une certaine mesure, le défaut que l'on peut reprocher aux œuvres de M. Turquan. Ces dernières sont surtout un exposé des vices pratiqués par le premier empire, mais le côté vertu ou simplement honnêteté y est oublié.

Ceci dit, mes lecteurs comprendront que ces livres, à raison du côté scabreux de quelques-unes de leurs pages, ne sont pas destinés à tous les lecteurs. C'est regrettable, car, à côté de celles-là, il en est d'autres

très curieuses. J'extraits *du Monde et du demi-monde sous le consulat et l'empire* les lignes suivantes que je signale à l'attention des coquettes, s'il en est qui me lisent :

« Les femmes de cette époque, si elles étaient plus qu'excentriques dans leur conduite, ne savaient qu'imaginer pour conserver la beauté qu'elles avaient ou qu'elles voulaient avoir. C'était la plus grande préoccupation de leur vie. M^{me} Visconti, afin de garder ses joues toujours fraîches et roses, avait soin de s'appliquer le soir sur chacune d'elles, en se couchant, une mince tranche de viande de veau. Et beaucoup de coquettes ne répugnaient point à employer de leur côté un moyen aussi dégoûtant pour conserver la fraîcheur de leur visage. A la vérité, cela ne conservait rien du tout, non plus que les gants enduits intérieurement de cold-cream que les mêmes sottes chaussaient chaque soir pour adoucir et satiner la peau de grosses pattes rougeaudes, qui ne rappelaient en aucune façon les mains fines, blanches et spirituelles des femmes de l'ancien régime. Mais la merveille du genre, c'est encore la Visconti qui l'imagina. Comme en prenant de l'âge, elle prenait aussi de l'embonpoint, qu'elle en prenait même plus que de raison et qu'elle savait que « grossir, c'est vieillir », elle voulut contenir ce qu'elle avait de trop dans les justes bornes qu'une élégante ne peut se permettre de dépasser. Elle s'avisa donc, pour paraître toujours mince, c'est-à-dire toujours jeune, de faire lacer son corset si étroitement qu'elle ne pouvait plus respirer. Cela, jusqu'ici, n'a rien que de très ordinaire et M^{me} Visconti n'était pas la seule femme qui se torturât ainsi pour son plaisir. Mais il y a mieux. Avec la mode des robes en fourreau de parapluie que l'on portait encore et qui moulaient si bien les formes, ses jambes auraient pu paraître trop fortes : elle avait eu l'idée alors de faire confectionner des corsets pour

ses cuisses, et elle les faisait serrer aussi fortement que celui chargé de lui dessiner une taille. Elle se serra tant et si bien qu'un soir, lorsqu'on lui délaça tous ses corsets, la circulation du sang, interrompue trop longtemps, ne put se rétablir, et la malheureuse femme demeura paralysée de tout le côté gauche. Elle eut une consolation, ou du moins une demi-consolation : cet accident la fit maigrir, mais seulement du côté paralysé. »



N'y a-t-il plus de nouveaux mémoires militaires sur le premier empire à offrir à la curiosité du public ? On pourrait le croire, car la contribution fournie cette année en cette matière par la librairie a été nulle ou à peu près. Des éditeurs ont profité de cette situation pour réimprimer certaines de ces œuvres qui furent jadis favorablement accueillies du public. Tel est le cas pour les mémoires du général de Marbot dont on se rappellera l'éclatant succès. En rendant compte, en 1892, de cet ouvrage dans la *Revue générale*, j'écrivais : « Les mémoires du général de Marbot sont un livre destiné à devenir populaire et il serait désirable que l'on en fit une édition à la portée des modestes bourses. » C'est ce souhait qu'a exaucé en partie la maison Plon, en substituant à la belle édition in-8°, dans laquelle avaient été publiés ces souvenirs, une plus modeste édition in-18.

On a trop loué les qualités qui parent les mémoires du baron de Marbot, pour qu'il me soit nécessaire de les louer encore. Je me contenterai de dire, pour résumer mon opinion, qu'ils sont, avec les souvenirs du général du Barail, les mémoires militaires les plus captivants que l'on puisse lire.

Je désire ajouter cependant quelques mots sur la valeur historique de l'œuvre et sur le caractère de l'auteur.

Je viens de dire que les mémoires sont une des catégories de documents dans lesquels l'historien peut avoir le moins de confiance. Je n'en excepte pas les mémoires de Marbot. L'étude que j'ai faite de quelques parties de cet ouvrage m'a mis en grande défiance contre lui. Un critique, dont le nom échappe à ma mémoire, a écrit que Marbot fut un Gascon de génie. On ne pourrait mieux dire. Marbot raconte admirablement, mais il invente beaucoup de ce qu'il raconte. Est-ce par effet d'une mémoire infidèle ou d'une imagination fertile ? C'est ce que je n'entreprendrai pas de décider.

Je me bornerai à citer un exemple des erreurs plus ou moins volontaires du baron de Marbot.

Le maréchal Macdonald raconte dans ses mémoires qu'après la bataille de Leipzig, ayant voulu passer l'Elster sur des arbres jetés en travers des deux rives, il tomba à l'eau sans perdre pied et fut sauvé par quelques soldats français qui l'aiderent à gravir la berge. Ses équipages ayant été détruits, il était sans vêtements de rechange et dut conserver ses habits mouillés pendant de longues heures. « Le duc de Raguse, écrit-il, qui était passé depuis le matin, m'ayant aperçu sur l'autre rive, vint à moi et me fit donner un cheval : j'avais plus besoin de changer de vêtements, mais je n'avais rien. Un de mes palefreniers, nommé Naudet, qui était chargé de mon portefeuille, n'osant point franchir l'obstacle, remit le portefeuille à un soldat, qui se déshabilla et se mit à la nage avec sa charge. Je n'avais pas d'argent pour le récompenser : le maréchal Marmont me prêta sa bourse que je lui donnai. Il nous accompagna trois lieues tout nu, et moi toujours mouillé. »

Or voici comment le baron de Marbot, qui commandait à cette bataille une brigade de cavalerie, raconte cet incident : « Nous rencontrâmes environ 2000 Français, la plupart sans vêtements et presque tous blessés,

qui n'avaient échappé à la mort qu'en se jetant dans la rivière et l'avaient traversée à la nage au milieu des coups de fusil qu'on leur tirait de la rive opposée !... Le maréchal Macdonald se trouvait parmi eux ; il n'avait dû la vie qu'à sa force corporelle et à son habitude de la natation. *Il était complètement nu, et son cheval s'était noyé. Je lui fis donner à la hâte quelques vêtements et lui prêtai le cheval de main qui me suivait constamment*, ce qui lui permit d'aller au plus tôt rejoindre l'Empereur à Markramstadt. »

Des commentaires ne sont pas ici nécessaires.

On a dit plus d'une fois que l'homme se peint dans ses œuvres. Il n'en serait pas ainsi pour Marbot, s'il fallait en croire les jugements qu'émettent sur son caractère plusieurs de ses contemporains.

A lire ses récits, on se le représente bon enfant, bon camarade, toujours de joyeuse humeur à travers tous les périls, tous les déboires, à travers les déceptions même de ses nombreuses campagnes. Les mémoires du général Paulin, qui fut un de ses compagnons de guerre, ne sont nullement de nature à confirmer cette idée.

« Cette nuit-là, raconte Paulin, l'égoïsme de Marcelin Marbot se montra à nu et m'inspira à son égard un sentiment qui ne s'est jamais effacé. Comme je le disais plus haut, nous mourrions de faim. Il était deux heures de la nuit, et, pour ma part, j'étais à jeûn depuis onze heures du matin. A notre feu de bivouac j'aperçois Marbot mangeant des pommes de terre qu'il faisait cuire sous la cendre. Une seule de ces pommes de terre aurait calmé un peu mon pauvre estomac, et je la demandai à Marbot. Quelle fut ma surprise à cette cynique réponse : « A la guerre, mon cher, chacun sa pomme de terre, » et, m'en montrant une dans la main droite, une autre dans la main gauche : « Celle-ci pour aujourd'hui, celle-là pour demain. » Heureuse-

ment, mon domestique, admirablement dévoué, put me procurer de quoi ne pas mourir de faim cette nuit-là et me porta trois pommes de terre que lui donna, je crois, un sergent de grenadiers.

« Marbot, fort débrouillard à coup sûr, avait su éviter la disette qui nous accablait tous. Ainsi il avait dans son porte-manteau un superbe dindon. En quel lieu, avec qui mangea-t-il la bête qui pendant plusieurs nuits lui servit d'oreiller ? Je l'ignore, mais, en tout cas, ce ne fut avec personne de notre état-major, où pourtant régnait une vraie et bonne camaraderie.

« Cet égoïsme, révélé à Golymin, quand il était simple capitaine, s'est maintenu dans son entier lorsque maréchal de camp, aide-de-camp de S. A. R. Mgr le duc d'Orléans, il aurait pu se rendre utile à ses camarades. »

Le journal du maréchal de Castellane n'est pas moins sévère pour le baron de Marbot que les mémoires du général Paulin :

« 15 décembre 1831. On me mande de Paris, du 12 décembre, qu'on y a lu une lettre du général Marbot, qui a la prétention d'être le factotum de M. le duc d'Orléans, pleine de fiel et de mauvaise volonté sur mon compte. Cela ne m'étonne nullement. C'est un homme essentiellement envieux, faux, et jaloux des faveurs de son prince, que je suis très loin de vouloir lui ravir. M. le duc d'Orléans n'a pu s'empêcher de remarquer ma bonne manière de servir. Voilà un crime affreux aux yeux de M. Marbot ; il a fait de son mieux pour détruire ces bonnes dispositions du prince. »

« 17 septembre 1839. Le lieutenant général Marbot, cinquante-sept ans, petit et fort gros, pas bon cavalier, était hier fort occupé de trouver un cheval doux pour porter son poids de quatre-vingt-dix kilos ; il est courtisan, mais à sa manière. On se plaint, pendant ce voyage du prince royal, de sa grossièreté ; il n'est pas né poli. »

Le maréchal de Castellane rapporte aussi que, en 1815, Marbot avait, à Valenciennes, brûlé, en dansant autour, l'étendard blanc des housards, dont il était colonel. Une semblable attitude ne mérite guère approbation. Je sais bien que le fait a été contesté. Mais il se trouve affirmé dans un document qui paraît digne de foi, dans une lettre du maire de Valenciennes au préfet du Nord, en date du 24 mars 1815. On le trouve également raconté, et avec détails, dans une petite brochure intitulée : Précis historique des événements qui se sont passés à Valenciennes, depuis le retour de Bonaparte jusqu'au rétablissement de Louis XVIII.



Des mémoires aimables, dans la lecture desquels l'esprit se repose en même temps qu'il s'amuse, ce sont ceux de Miss Betzy Balcombe, fille d'un employé de la compagnie des Indes orientales, qui cumulait à Sainte-Hélène, aux débuts du séjour de Napoléon dans cette île, les fonctions d'agent du trésor, de banquier et de pourvoyeur. Elle habitait avec ses parents le cottage des Eglantiers, où l'empereur passa trois mois en attendant que son habitation de Longwood fût prête à le recevoir. Miss Betzy était alors âgée de treize ans, point timide, et elle eut bientôt fait de se familiariser avec le grand homme. Elle en fut la favorite, pénétra dans son intimité et, des longues heures passées près du monarque déchu, elle a conservé d'intéressants souvenirs qu'elle raconte d'une manière très attirante.

Les anecdotes se succèdent dans les récits de Miss Betzy, presque toutes charmantes, caractéristiques, bien choisies, révélant un Napoléon tout autre que celui décrit dans leurs rapports par les commissaires des puissances, notamment par le marquis de Montchenu, le mandataire de Louis XVIII.

Parmi les pages très pittoresques, écrites par Miss Balcombe, j'en choisis une qui dira à mes lecteurs le genre du livre en même temps que la manière d'être de Napoléon à Sainte-Hélène.

« L'Empereur avait l'habitude de jouer chaque soir aux cartes ; aussi, après avoir admiré ses miniatures, il nous dit : « Maintenant allons au cottage faire un whist. »

« Nous le suivîmes tous, et l'on dressa notre petite table de jeu ; or, comme les cartes ne glissaient pas, il invita Las Cases à s'asseoir au bout de la table et à les battre jusqu'à ce qu'on pût s'en servir aisément.

« Pendant que le grand chambellan faisait sa besogne, Napoléon me demanda quelle robe de bal j'allais mettre. Je dois dire que mon père s'était refusé à me permettre d'aller au bal que devait donner sir Georges Cochrane ; qu'ayant prié l'Empereur d'intercéder en ma faveur, il l'avait fait avec sa bienveillance habituelle, et qu'enfin mon père avait accédé sur-le-champ à sa demande. Je courus promptement chercher ma robe : c'était ma première robe de bal, et je n'en étais pas peu fière. Il la trouva très jolie. Les cartes étant battues, je déposai ma robe sur un sofa, et nous commençâmes la partie. Napoléon avait ma sœur pour partenaire, et moi le comte de Las Cases. Jusqu'alors nous n'avions joué que des dragées, mais, ce soir, l'Empereur me dit :

« — Mademoiselle Betzy, je vous joue un Napoléon.

« Moi, je ne possédais pour toute richesse qu'une pagode (1), dont on m'avait fait cadeau ; je lui répondis que je la tenais contre son Napoléon.

« Il consentit, et la partie s'engagea. Il avait, paraît-il, décidé de finir cette journée d'espièglerie comme elle avait commencé. Je ne tardai pas, en effet, à

(1) Petite monnaie d'or indienne de la valeur de 10 fr.

m'apercevoir qu'il cherchait à détourner mon attention pour permettre à ma sœur de voir mes principales cartes. Je lui déclarai que, s'il gagnait en trichant, je ne le payerais point. Il se contenta tant qu'il put, mais à la fin il fit une renonce et, pour qu'on ne pût constater sa fraude, il voulut brouiller les cartes : je lui saisis vivement la main et montrai qu'il avait dans son jeu de quoi fournir à la couleur demandée.

« Pris sur le fait, il se mit à rire aux éclats et soutint *mordicus* que ce n'était pas lui qui avait triché, mais moi, et qu'il avait gagné ma pagode. De mon côté, je soutins qu'il avait renoncé à tort. Alors il s'écria que j'étais une méchante et une tricheuse, et, s'emparant de ma robe de bal, il s'enfuit hors de la chambre. Je tremblais qu'il n'en chiffonnât les belles roses : je courus après lui ; mais, avec plus de promptitude que moi, il entra dans le pavillon et s'enferma dans sa chambre. Je le suppliai, du plus profond de mon cœur, je le menaçai même, tant en anglais qu'en français, pour qu'il me rendît ma robe : tout fut inutile, Napoléon resta inexorable, et j'eus la mortification de l'entendre rire aux éclats à mes supplications les plus touchantes du monde. Il me cria qu'il voulait garder ma robe, et que je devrais m'en passer pour aller au bal. Je fus donc obligée de m'en aller les mains vides. Je ne dormis pas de la nuit. J'espérais cependant que le lendemain matin, changeant d'idée, il me renverrait ma toilette ; mais, le matin arrivé, je n'entendis pas davantage parler de ma chère toilette.

« Pendant la journée j'adressai plusieurs messages, chaque fois on me répondit que l'Empereur reposait et qu'il avait défendu de le déranger.

« L'heure du départ pour la Vallée était arrivée, les chevaux attelés, notre petit nègre grimpé sur le siège, les caisses sur la voiture ; et ma belle robe, hélas ! n'était pas là. Je me désespérais et me demandais même

si je ne me résoudrais pas à aller au bal dans ma toilette ordinaire plutôt que de rester à la maison, lorsque, à ma très grande joie, je vis Napoléon traverser la pelouse en toute hâte, se dirigeant vers le cottage, ma robe à la main. — Tenez, Miss Betzy, me dit-il, voilà votre robe. J'espère que vous serez une bonne fille et que vous vous amuserez bien au bal. N'oubliez pas de danser avec Gourgaud ! »

« Or le général Gourgaud n'était certes pas un beau cavalier, et nous étions brouillés.

« Je fus ravie d'avoir ma robe et ses belles roses encore fraîches. L'Empereur me dit qu'il avait donné des ordres pour qu'on réparât le dommage qu'elle aurait pu éprouver pendant la nuit précédente. »



Les mémoires publiés cette année sur le second empire ne sont pas nombreux, mais, sur trois ouvrages de ce genre que j'ai à signaler, il y en a deux qui sont dûs à des hommes dont le nom s'est imposé à l'histoire : Canrobert, le héros de Saint-Privat, vaincu plus par l'abandon de Bazaine que par la valeur prussienne, et le comte Fleury, un des auteurs du coup d'Etat qui mit Napoléon III sur le trône impérial.

Les mémoires de Canrobert ne sont pas des mémoires au sens précis du mot : ils se composent de récits faits par le maréchal et qu'un de ses auditeurs, M. Germain Bapst, a soigneusement recueillis et coordonnés.

Je me tromperais fort si ce livre n'obtenait un honorable succès. Le nom seul de Canrobert, qui, avec celui de Mac Mahon, restera dans les annales du second empire comme le synonyme de bravoure et de loyauté, est fait pour lui attirer nombre de lecteurs. Quand le vieux soldat est descendu dans la tombe, il y a peu

de mois, chacun s'est incliné pour rendre un dernier et respectueux hommage au défunt, pas une voix discordante ne s'est élevée pour troubler le concert d'éloges, d'admiration et de regrets. La popularité, qui a entouré le vieux maréchal jusqu'au dernier jour de son existence, se portera, j'en suis certain, vers ses récits.

Ceux-ci méritent d'être connus. Emaillés d'anecdotes, pleins de naturel, caractérisant avec bonheur les faits et les hommes, exempts de toute critique malveillante, ils donnent de la vie militaire en Afrique, — car le premier volume, à part les dernières pages consacrées au coup d'Etat, ne raconte guère que la conquête de l'Algérie, — un tableau plein de vie, de réalisme, dans le bon sens de ce dernier mot,

N'était l'étendue qu'a prise déjà cette chronique, il me plairait de citer quelques pages des souvenirs de Canrobert. Mais je remets à plus tard, lorsque j'aurai à signaler les volumes qui suivront, le plaisir de faire faire à mes lecteurs plus ample connaissance avec l'œuvre du maréchal.



Dans une de mes précédentes chroniques, j'ai parlé des souvenirs du général comte Fleury : la publication du second et dernier volume de cet ouvrage m'amène à en dire quelques mots encore.

Comme lecture, ces mémoires sont attrayants ; ils font pénétrer le lecteur dans les dessous de la vie politique du second empire et contiennent des renseignements de même que des pièces dont les historiens de Napoléon III pourront tirer profit. Mais ce que l'on ne doit pas y rechercher, c'est une appréciation impartiale, bien raisonnée, des théories dont s'inspira le gouvernement impérial, surtout son chef suprême, des actes qu'il posa, des moyens dont il se servit. En

réalité, les pages écrites par le général Fleury contiennent un constant panégyrique de tout ce que fit Napoléon III, panégyrique que viennent souvent brutalement contredire et les souvenirs d'autres serviteurs du second empire, — tels notamment ceux du duc de Persigny, — et l'étude impartiale des faits ainsi que des documents. Ces souvenirs sont ceux d'un serviteur dévoué, mais aussi d'un serviteur aveuglé par son dévouement et qui prend pour guide de son jugement le dévouement plutôt que les règles de l'immuable morale.

Certains chapitres des souvenirs du comte Fleury plairont à ceux qui aiment à s'initier à la vie intime des cours. J'appellerai spécialement leur attention à ce point de vue sur les pages dans lesquelles le général raconte les voyages de la famille impériale et ses séjours dans les résidences de Biarritz, de Fontainebleau et de Compiègne.



Des mémoires militaires sur le second empire qui ne manquent pas d'agrément, sans être pourtant d'un intérêt très vif, ce sont ceux de M. H. Chopin, vétéran des guerres d'Afrique et qui, après avoir parcouru les champs de bataille de l'Algérie, s'en alla combattre en Crimée, en Italie et sous les murs de Metz. Soldat volontaire, comme le furent également le général du Barail et le général Fleury, M. Chopin connut autant qu'eux les périls, les fatigues et les travaux, mais il n'eut point la même brillante destinée. Sa carrière militaire ne lui accorda pas un grade plus élevé que celui de capitaine.

De nombreuses anecdotes contribuent à égayer le style assez terne, et parfois un peu troupiier, dont use le capitaine Chopin pour raconter son existence mouvementée. En voici une qui peint bien le maréchal Péli-

sier, soldat rude, brutal même souvent, mais prompt à reconnaître et à réparer ses torts.

« Il avait des emportements terribles. Il aimait beaucoup le commandant Cassaigne. Un jour, cet officier, qui était alors capitaine, lui rend compte d'une mission qu'il vient d'accomplir par son ordre. Le général prétend que ses instructions ont été mal comprises et s'oublie jusqu'à lever la canne sur son subordonné. Celui-ci saisit un pistolet dans la fonte de sa selle, ajuste le chef qui venait de l'insulter. La capsule rate.

« — Capitaine, vous garderez les arrêts huit jours pour le mauvais état de vos armes.

A partir de ce moment, il prend cet officier en grande amitié, en fait son confident, son ami. »

Le capitaine Chopin raconte aussi l'anecdote suivante, caractéristique de la fertilité d'esprit dont sait en maintes occasions faire preuve le soldat français : « Un chasseur d'Afrique se serait cru déshonoré, si on l'avait rencontré en ville avec un paquet à la main, à plus forte raison à cheval. M^{me} la générale (il s'agit de la femme du général Cousin Montauban) donne l'ordre à un planton d'aller lui chercher des gâteaux, qu'elle a commandés chez Thomas, le pâtissier de la rue de Paris. Le cavalier est trop galant pour refuser à une femme de faire une corvée non prévue par les règlements. L'ordre, du reste, était donné sur un ton qui n'admettait pas de réplique. Il obéit et revient bientôt au galop, après avoir rempli sa mission.

« — Et les gâteaux ?

« — Les voici, madame.

« Il retire son taconnet (shako) et vide ses poches remplies des précieuses friandises réduites en miettes. »

« Une autre fois, c'est un bonnet à fleurs qui arrive aplati comme une galette, serré sur la fonte par la courroie de guindage.

« Quand elle se plaignait à son mari de la manière

irrespectueuse, inconvenante, dont ses commissions étaient faites, le général l'envoyait promener et se frottait les mains en constatant qu'on avait maintenu les bonnes traditions dans le régiment qu'il avait commandé avec éclat. »



Je ne crois pouvoir mieux clôturer cette chronique consacrée pour la plus grande partie à des mémoires et souvenirs, qu'en présentant à mes lecteurs le volume publié par M. Geoffroy de Grandmaison sous le titre « Un demi siècle de souvenirs ». Ce volume ne contient pas de souvenirs personnels, mais diverses études sur les mémoires les plus importants publiés en ces dernières années : les mémoires de Barras, de Norvins, de Talleyrand, de Pasquier, de M^{me} la maréchale Oudinot, du général de Saint-Chamans, du général du Barail.

M. Geoffroy de Grandmaison est un des meilleurs critiques que compte aujourd'hui l'école historique française. Catholique militant, il eut la noble franchise d'écrire un jour les lignes suivantes, qui devraient être la règle de tout critique catholique : « Catholique, — je pense donc, je sens, je parle en catholique, — je demeure toujours surpris de la part insignifiante que la critique moderne accorde, dans ses examens, non pas aux choses religieuses, mais à l'action de l'Eglise. Quand il faut juger un homme, apprécier un livre, discuter une idée, irais-je donc oublier la société qui, depuis dix-neuf siècles, occupe dans le monde, qu'on le veuille ou non, la plus large place, par sa morale, ses dogmes et ses sacrements ? Je ne me suis jamais senti l'humilité de m'adresser une telle injure, je n'irai pas moi-même retirer cette lumière à mon entendement, ni lui couper volontairement les ailes. Eclairé du flambeau

de cette foi, j'essaie de peser les choses et les hommes, non au tribunal de ma pauvre pensée, mais dans la balance de l'éternelle justice. Les poids sont là, il ne faut qu'un peu de bonne volonté pour les porter dans les plateaux : l'aiguille marquera toute seule. »

Combien de nos critiques, surtout de nos critiques littéraires, devraient méditer cette fière déclaration, eux qui, trop souvent, font abstraction, dans leurs jugements, des violations commises à la loi morale et religieuse par les écrivains dont ils sont appelés à apprécier les œuvres.

M. de Grandmaison remplit sa mission de juge, non seulement avec la lumière que donnent au catholique la révélation divine et l'enseignement de l'Eglise, mais également avec le talent d'un véritable érudit. Ayant raconté lui-même plusieurs épisodes des annales de la Révolution, de l'Empire et de la Restauration, dans ces beaux livres que je voudrais voir répandre en Belgique et qui se nomment *La congrégation*, *Les cardinaux noirs*, *Un curé d'autrefois*, *L'ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, il a été appelé à étudier par là même, d'une manière particulièrement détaillée, l'histoire contemporaine de la France. La science qu'il a ainsi acquise en a fait, à l'égard des livres écrits sur cette époque, un critique d'une indiscutable compétence. Aussi est-ce avec une entière confiance que l'on peut accepter ses verdicts.

Je connaissais, au moins dans leurs parties principales, les mémoires dont il nous parle en son dernier livre. J'ai éprouvé pour cette raison un intérêt tout spécial à lire celui-ci et il m'a été donné en même temps d'apprécier avec connaissance de cause la sûreté du jugement de M. de Grandmaison. Quiconque voudra se servir des mémoires de Barras et de Talleyrand, fera chose aussi sage que prudente de consulter les pages que l'écrivain français leur consacre. On

ne saurait trop louer la perspicacité avec laquelle il relève leurs erreurs, signale leurs mensonges, stigmatise les fautes de leur conduite. Ces deux tristes sires sont l'objet d'une complète exécution à laquelle on ne peut qu'applaudir. Les autres études contenues dans *Un demi siècle de souvenirs* sont, à part celle qui s'adresse aux mémoires du chancelier Pasquier, — M. de Grandmaison apprécie ces derniers très favorablement, — d'une moindre importance, mais elles disent exactement la valeur de l'œuvre critiquée, tout en résumant agréablement ses parties principales.



J'allais signer cette chronique, lorsque j'ai reçu le premier volume des souvenirs de Jacob-Nicolas Moreau, écrivain fécond du XVIII^e siècle, qui fut historiographe de France, bibliothécaire de la reine Marie-Antoinette, premier conseiller de Monsieur, secrétaire de ses commandements, conseiller à la cour des comptes de Provence, et qui, malgré les charges de cour qu'il eut à remplir, parvint à échapper à la guillotine révolutionnaire.

Le volume, qui nous est donné, raconte des événements compris entre les années 1717 et 1774. Il a surtout de l'intérêt par la peinture qu'il fait de la société française au XVIII^e siècle. Il forme à ce point de vue un complément aux mémoires de Cheverny, au premier volume des mémoires du chancelier Pasquier, du général Thiébauld, de Norvins et de M^{me} de Chastenay, pour ne citer que les derniers publiés parmi les ouvrages de ce genre ayant trait à cette époque et à ce sujet.

J'aurai l'occasion de reparler à mes lecteurs des souvenirs de Moreau et de leur dire exactement quelle en est l'importance et la valeur.



J'ai signalé au cours de cette chronique l'arrêt qui s'était produit dans la publication de mémoires inédits sur la révolution et le premier empire. La série n'en est cependant pas encore complètement épuisée. Voici que m'arrivent les souvenirs du général baron Desvernois. Je les ai lus avec un plaisir particulier. Consacrés surtout à l'expédition d'Égypte et au royaume de Naples sous le roi Murat, ils abordent des sujets sur lesquels les mémoires militaires imprimés antérieurement ne nous ont aucunement blasé. Le récit de la conquête de l'Égypte est particulièrement captivant. Officier de husards, le baron Desvernois raconte des engagements de cavalerie avec un talent descriptif d'un puissant attrait. Ces mémoires contiennent des pages qui peuvent aisément soutenir la comparaison avec les plus belles pages des souvenirs du général de Marbot. Parmi les nombreux souvenirs militaires les mémoires de Desvernois sont des meilleurs.

Ils sont des meilleurs par leur intérêt, ils sont les meilleurs peut-être par le talent critique de leur éditeur, M. Dufourcq. Celui-ci, ancien élève de l'école française de Rome, les a enrichis d'une introduction et de nombreuses notes, dans lesquelles il a confronté les récits du général Desvernois avec les récits d'autres contemporains et avec des documents de valeur. Cette édition est véritablement critique. Les historiens qui voudront recourir aux souvenirs du baron Desvernois comme instrument de travail y trouveront indiquée avec une érudite clarté la confiance qu'ils peuvent attacher à chacune des pages qui les composent.

A. DE RIDDER






PETITES PROSES

I

Les vieilles Eglises

UE j'en ai connu de vieilles églises! — presque autant que de vieilles gens : dans nos pays, dans ceux du Nord, enveloppés d'un jour mélancolique, ou de crépuscules sans fin dans le midi où le soleil est si ardent qu'il semble couvrir de plaques d'or la misère des hommes et des choses. De vieilles, de très vieilles églises lézardées, vidées, abandonnées, tout au sommet de montagnes sans verdure, à mi-côte, perdues dans le désordre des maisons des villages, dans les plaines émergeant de l'or des blés, sous l'ombre des grands arbres, nues ou toutes drapées de lierre. Autour d'elles, les noms sur les tombes s'étaient effacés, des oiseaux nichaient dans les clochers, les pierres se descellaient, le vent entraît par les fenêtres brisées et, devant la porte à jamais refermée, les enfants ne jouaient plus. Et cependant, même telles, où, comme dans un dernier effort, encore ouvertes pour les prières, jamais les vieilles églises ne sont tristes; elles font songer aux aïeules tremblantes, douloureuses et penchées sur la mort, mais qui ont

toujours un sourire et gardent quelque chose qui parle à ceux qui les regardent, du temps où elles furent belles. Elles sont bonnes, les vieilles églises, elles sont douces et accueillantes. Sous leurs voûtes qui s'effritent, dans le jour de leurs petites fenêtres verdâtres, sur leur pavage formé par les dalles des anciens tombeaux, quelle paix voltige, imprègne tout, envahit le cœur! Les siècles et l'usure ont atténué le contour des pierres et des objets, les couleurs se sont fanées, les tableaux se sont assombris, les ors se sont éteints. C'est une harmonie générale : tout s'est calmé, tout s'est fondu ; il n'y a plus que des nuances qui chantent discrètement.

Aussi les vieilles, les très vieilles églises ne sont jamais laides ; elles ont plus que n'importe quoi au monde, la poésie des soirs d'automne, des crépuscules qui font rêver et qui font prier, le charme des existences qui déclinent, la beauté des choses qui s'effacent, qui s'en vont et ne reviendront plus. Elles sont le véritable asile des âmes tourmentées, l'endroit le plus doux, le plus apaisant pour les êtres que la vie fait souffrir, celui où la piété de tous, plus ouatée de silence, plus éloignée du monde, peut s'élever avec le plus de concentration. Mais aussi, où trouve-t-on, ailleurs que là, cette atmosphère si spéciale qui semble conserver, dans l'ombre des piliers, comme accumulé, quelque chose de toutes les douleurs qui y ont été ressenties, de toutes les prières qu'on y a gémies ou qu'on y a criées?

O vieilles églises ! Vous êtes comme les ossements de notre monde, les aïeules de nos nouvelles cathédrales trop somptueuses souvent, les refuges des âmes qui ont besoin de solitude et se sentent mieux, entre vos murs lassés où elles semblent pouvoir joindre leurs paroles à celles de tous les êtres sincères qui y sont venus avant elles, — que nulle part ailleurs.

Vous êtes réconfortantes et vous êtes toujours dignes. Et cependant, nous qui vivons des années, c'est en siècles que nous estimons la longueur de votre vie, et, quand le culte vous délaisse, quelles destinations ne vous donne-t-on pas? Si, dans un pays du Nord, protestant, j'ai vu soigneusement entretenues d'anciennes églises catholiques, vieilles de huit cents ans, tout en bois, couvertes de toits bizarres, remplies de peintures à demi-disparues, — que n'ai-je pas vu aussi? J'ai vu une antique demeure de Dieu devenue un magasin pour les décors d'un opéra, une autre transformée en théâtre! j'en ai vu une, sur la porte de laquelle une large plaque peinte portait ces mots : Société de Gymnastique! Et c'était triste, — et bien ironique aussi — de constater que des hommes avaient choisi pour développer leur corps, ce vieil édifice où tant d'autres avaient soigné leur âme, cherchaient à fortifier leur vie, précisément sous ces pierres abandonnées, ce clocher sans cloches, ces ogives sans verrières, au milieu d'un jardin de la Mort où, entre les herbes folles, les tombes oubliaient leurs noms.....



II

Les Vitraux

Ce n'est guère dans les petites chapelles des villages qu'on regrette de ne point voir de vitraux. Là tout est blanc, tout est simple comme l'âme des campagnes; et souvent, du reste, le lierre qui pare toujours les vieilles choses, vêt les vieux troncs, voile les lézardes des vieilles demeures, — ou des branches tamisent les clartés trop violentes. Mais c'est dans les grandes églises, dans les sérieuses cathédrales qu'on

déplore leur absence. C'est que les larges verrières atténuent la netteté des angles, elles modèrent les tons crûs de la pierre nue, elles raréfient la lumière et remplissent de mystère la hauteur des voûtes et l'éloignement des nefs, où les petites flammes des lampes ressemblent dans l'ombre à des âmes qui veillent. Et si dehors le jour est puissant, est-ce qu'elles ne jettent pas sur les murailles, sur les sculptures, sur les vieilles tombes, des lucurs de pierreries éteintes, comme une richesse particulière et discrète, une opulence sans recherches, qui convient à la Maison de Dieu?

Pour nous d'ailleurs, pour nous qui allons prier dans les temples, que les reflets divers qui émanent de tous les petits carreaux s'adaptent bien à toutes les petites âmes différentes que nous enfermons en nous, qui forment notre grande âme et vibrent selon les heures de notre vie.

Il y a des rayons éclatants, des rayons rouges et des rayons bleus ou blancs, — des rayons adoucis, des rayons violacés, verdâtres et gris qui s'associent à nos âmes, d'ardeur et d'amour, de joie et de candeur, ou bien à nos souffrances, à nos deuils et à nos spleens. C'est, dans l'ensemble, sous les vastes ogives, un recueillement qui est toujours pareil à lui-même, une lumière qui est toujours égale. Aussi, quand nous allons là, nous qui, quels que nous soyons, nous modifions tant avec un ciel éclatant ou avec un ciel morose, nous retrouvons toujours ce que nous connaissons, ce que nous désirons, rien qui nous heurte, rien qui nous étonne. Notre âme, souvent semblable à une fleur qu'un peu de jour ou un peu de nuit fait s'ouvrir ou se refermer, rentre alors dans l'ombre douce qui apaise ses trop grandes joies ou ses trop cruelles amertumes; elle se dépouille de ce qui lui est étranger; elle redevient nue, formée de sa seule

essence et telle qu'il faut qu'elle soit pour la sincérité de la prière.

Dans le home aussi, dans la chambre où nous lisons les livres que nous aimons, où nous exprimons nos pensées et nos songes, quel calme versent les vitraux de nos fenêtres! Ils semblent nous séparer du monde, nous détacher de lui, nous rendre meilleurs et nous rendre plus seuls. Nous regardons la vie de loin, comme quelque chose où nous avons été, mais où nous ne retournerons pas. Les haines et les débauches ne sont plus de nous! Les petits carrés transparents, serrés dans du plomb, augmentent nos rêves, les rendent plus voyageurs et plus profonds, nous obligent à méditer sur l'univers : nous errons dans des lumières aux nuances infinies qui teintent nos pensées. Les vieux vitraux surtout, les vieux petits vitraux du temps passé, blancs, fatigués, abîmés quelquefois, qui conservent entre des arabesques de petites scènes de villageois, le dessin d'un blason, le souvenir d'un mort pieux, une devise, l'expression d'un désir ou d'un espoir!

Nous nous souviendrons toujours d'un de ces minces carreaux, resté intact, datant de plus de deux cents ans et qui provenait d'une ancienne abbaye, un tout petit morceau de verre qui disait : « La paix est mon souhay. » Il vous laissait pensif et troublé, ce petit vitrail, cette petite chose fragile que les années n'avaient point touchée, et qui rappelait à nous, les derniers venus, l'aspiration des vieux moines du vieux couvent, le but de leurs prières et de leur vie, l'aspiration des âmes de tous les siècles, de celles du temps ancien et de celles du nôtre, de l'âme des jeunes et de l'âme des vieux, des mauvaises âmes comme des bonnes : « La paix est mon souhay. »...

C^{te} D'ARSHOT



BOUQUET DE FÊTE

A mon ami Eug. D.



A Saint-Eugène tombait bientôt, et la Saint-Eugène était la fête de Papa.

Le petit Raymond, qui aimait beaucoup son papa, battait des mains comme un grand prenait des airs drôles quand, précautionneux, il vous disait à l'oreille, tout bas, tout bas : « Je sais un beau compliment. » Il appuyait sur « beau » avec des intonations convaincues, accentuant fortement de la tête son verbe enfantin, clignant les yeux, ses beaux yeux candides et bleus, profonds comme le ciel limpide.

Et joyeux — éperdûment — de la venue prochaine du jour attendu, à travers le hall du château, en petites gambades folles, il gambadait, comme un petit chat follement gambade.

Puis, mystérieusement, avec d'infinies cachotteries drôles, s'étant assuré que son papa était loin, il allait au porte-manteau décrocher sa petite toque bleue, qu'il avait une façon à lui de mettre sur l'oreille un peu en arrière, et, m'entraînant de la main, d'une voix perceptible à peine : « Venez, venez. »

M'associant à ses allures mystérieuses, je me laissais conduire, à pas de loups, vers un coin du parc, un

coin ensoleillé par le pâle et oblique soleil de décembre, et là, sous un abri, il montrait le petit, ses yeux brillants d'une flamme de joie, quelques chrysanthèmes, les derniers de la saison, soigneusement retardés. Et il les comptait — car, depuis quelques semaines, Raymond savait compter — une, deux, trois... il y en avait quatorze, aux nuances variées de lilas et d'ocre, aux teintes un peu ternes, un peu tristes même, comme tout ce qui se survit, comme toutes les choses qui ne doivent plus être.

— « Vous voyez, c'est pour Papa, ce sont les fleurs de mon compliment, » exclamait-il, battant les mains comme de minuscules cymbales. Et il se baissait pour les regarder en dessous, sur toutes les faces, avec une anxiété comique, un grand pli d'inquiétude lui barrant le front, et, les voyant toutes bien vivantes, encore, il se redressait, trépignant, exubérant d'ivresse, et il se campait devant, le petit Raymond, le beau Raymond, les mollets tendus, son joli torse moulé dans un jersey rayé, les deux petites mains dans les poches... comme son Papa.

Papa était l'idole.

Par une stupéfiante intuition, Raymond observait, étudiait, analysait son papa et faisait tout comme lui. Il enfourchait un cheval de bois ou s'accrochait à l'épaule le fusil de Saint-Nicolas, exactement comme il voyait faire, quand papa montait son alezan ou partait pour la chasse. Que de fois on l'a surpris assis dans un petit fauteuil d'osier, les jambes croisées, tenant d'une main le journal, de l'autre un minuscule rouleau de papier simulant la cigarette paternelle, et se donnant ainsi l'étrange et comique illusion de lire le journal comme son papa, avec les mêmes allures, le même geste, d'identiques manières.

On eût dit du fétichisme.

Il semblait vraiment que ce petit bout d'homme, si délicieusement espiègle et rieur, ne savait ni assez vite

ni assez fort montrer ce qu'il y a, dans un cœur d'enfant, de câlines et filiales tendresses.



L'avant-veille de la fête de Papa, petit Raymond se sent mal, fort mal.

Le docteur, appelé en grande hâte, est venu ; tout de suite il n'a pas su, le brave homme, dissimuler ; aux questions anxieuses, éperdues, il a répondu en secouant la tête et, dans un sifflement d'angoisse, le mot est sorti, comme une condamnation : scarlatine !

Et en quelques heures petit Raymond, qui se débat comme un pauvre oiseau blessé, est terrassé, ses profonds yeux limpides ont chaviré dans l'infini. Souriant, beau toujours, il expire entre les bras de son papa.

« Papa » a été son dernier mot.

Et le voilà qui repose maintenant sur un menu lit de parade, comme un marbre d'une idéale blancheur, un très beau petit marbre souriant, échappé des mains d'un Donatello.

Papa, qui, dans le dernier souffle de son aîné, a senti s'en aller des lambeaux sanglants de son cœur, farouche et sombre dans son deuil, s'enferme de longues heures avec le petit Raymond de marbre, et là, là seulement, loin des yeux qui épient, trouve des pleurs et des sanglots, ces écluses bénies de la douleur.



Dans l'aurore blanche et froide d'un jour d'hiver la Saint-Eugène est venue ; c'est demain qu'on enterre petit Raymond.

Papa qui savait tout, qui, derrière les portes avait entendu — combien de fois ! — le « beau » compliment, papa, plus sombre toujours et plus farouche, quitte le

château une serpette à la main. Il s'en va dans le coin ensoleillé du parc où le pâle et oblique soleil de décembre réchauffe de sa lueur mourante les quatorze chrysanthèmes tristes.

Ce que fut le langage de ces pauvres fleurs d'hiver à ce pauvre père vieilli de dix ans en deux jours, nul ne le dira...

Brusquement, une à une, elles tombent — les quatorze — sous l'incision nette de la serpette et, emportées comme un trésor, les voici qu'elles reposent, image de sa vie, sur la chère petite poitrine de Raymond.

Dans une de ces tragiques inspirations qui montrent combien les âmes artistes vibrent plus intensément sous les affres de la douleur, c'est papa qui les a mises là — à l'heure même où son petit homme devait les lui offrir dans le rayonnement printanier du rire et des baisers — c'est papa qui les a mises là, avec un grand soupir, si déchirant et si fort qu'il faut en vérité que notre pauvre carcasse humaine soit bien solide.

Et dans le demi-jour de cette chambre d'ange, tranchant vivement sur le marbre blanc du petit Raymond, il n'est vraiment pas mal, le bouquet de fête — dont la corbeille est un cercueil.

EUGÈNE STANDAERT





DANTE, SA VIE, SON ŒUVRE, SES IDÉES ARTISTIQUES ET POLITIQUES

A propos d'un livre récent (1).

HÉSITE à dire ce qu'il faut apprécier davantage dans l'ouvrage dorénavant classique du professeur Kraus : la documentation solide et approfondie ou l'art fin et charmant avec lequel elle est mise en œuvre et fait revivre d'une manière magistrale une des figures les plus intéressantes de l'histoire de la civilisation en général et certes la figure la plus curieuse, la plus importante de la Renaissance italienne. Ceux qui voudront étudier Dante, saisir et comprendre cette personnalité universelle que Ruskin appelle « l'homme le plus central du monde » reviendront toujours à l'œuvre du grand archéologue et historien allemand : DANTE, *sa vie, son œuvre, ses idées artistiques et politiques.*

Certes, après l'avoir lu, chacun dira que le savant professeur de Fribourg aura contribué puissamment à propager et à imposer la vérité formulée par Niccolò Tommaséo en sa célèbre phrase : « Legger Dante è un

(1) DANTE. *Sein Leben und sein Werk, sein Verhältnis zur Kunst und zur politik* von FRANZ XAVER KRAUS, mit zahlreichen Illustrationen. Berlin, G. Grote'sche Verlagsbuchhandlung, 1897, pp. 792.

dovere, rileggerlo è bisogno, sentirlo è presagio di grandezza. »

Les beaux esprits et les littérateurs de tous les siècles se sont occupés de Dante. Ils nous l'ont fait voir à leur manière. Tantôt c'était le rêveur mystique qu'ils nous peignaient, tantôt ils nous montraient la silhouette bien connue du poète de Florence, d'autres encore nous dessinaient la sévère figure au regard pénétrant de l'exilé de Ravenne. La toute-puissance de son génie qui le classe parmi les anciens, ressuscités grâce à lui au Moyen Age, et qui le place également dans le Panthéon moderne lorsqu'il dévoile les turpitudes et les injustices du Quattrocento, causes du grand schisme de l'Eglise d'Occident, cette toute-puissance, dis-je, est dans l'œuvre de M. Kraus mise en relief d'une manière frappante. C'est ce qui rend son livre bien supérieur à toutes les autres biographies de Dante. Il nous y fait apprécier l'individualité du poète par la conception que le poète en avait lui-même. Il nous fait connaître le but que son héros s'était proposé, et établit que sa mission ne fut en réalité qu'un commentaire de ses propres paroles : « *Quemadmodum de labore antiquorum ditati sunt, ita et ipsi pro posteris laborent.* »



L'ouvrage de M. Kraus est clairement et logiquement divisé. Le premier livre nous raconte la vie du grand patriote italien. Une étude approfondie des sources et une chronologie des plus judicieuses lui servent de base. Le nom, les origines, la famille de Dante y sont traités avec autant de critique que de clarté et dégagés des traditions légendaires dont les avait entourés le dilettantisme du passé. Et nous pouvons suivre la carrière mouvementée de notre poète, son enfance, ses études, sa participation à la vie politique qui l'amène à se jeter noblement dans la mêlée et à endurer enfin

les douleurs et les privations de l'exil. Nous le voyons ensuite errer de ville en ville, privé de « ogni cosa diletta più caramente », toujours tourmenté du désir de retourner à Florence et dans la dure nécessité de demander presque chaque jour l'hospitalité des étrangers « peregrino, quasi mendicando ». Ses voyages et ses longues pérégrinations lui firent visiter l'Italie entière et une grande partie de la France. C'est à Paris, nous dit M. Kraus, que l'exilé s'initia à la scolastique, et il admet de même la *possibilité* d'un voyage de Dante en *Flandre* et de là en Angleterre.

Dès l'avènement de l'empereur Henri VII, il semble que l'auteur de la « Monarchie » prenne une part plus active encore à la politique de l'Italie et du Saint Empire. C'est dans les années 1317 à 1318 qu'il émit ses théories sur les rapports de la papauté avec l'empire, et c'est dans l'empire que devait, selon Dante, se réaliser la monarchie universelle.

Nous sommes très mal renseignés sur l'époque la plus intéressante de la vie du poète, nous voulons dire la période pendant laquelle il écrivit le poème qui l'a rendu immortel. Nos sources sont presque muettes sur son second séjour à Ravenne, une ville qu'il ne devait plus quitter jusqu'à sa mort (1321).

Certes, chacun aimera à connaître l'avis d'un maître sur l'existence d'un portrait authentique de Dante. M. Kraus écrit sur cette question un de ses chapitres les plus attrayants. Après nous avoir démontré que l'histoire du portrait ne commence qu'au treizième siècle, il examine de près si, à l'époque du grand florentin, il se trouvait un peintre capable de rendre les traits de l'auteur de la *Divine Comédie*; et la conclusion de ses recherches est que la peinture murale au Bargello, à Florence, représente Dante en sa jeunesse et doit être attribuée à Giotto (vers 1334-1337). Toutefois ce portrait n'a pu être exécuté que de mémoire. Mais ce n'est

heureusement pas la seule reproduction de la physiologie de Dante que nous ayons. Un dessin à la plume du Codex Palatinus 320 nous en donne une autre, non moins curieuse, et qui a le mérite d'être faite d'après nature. Les cinquante pages de ce chapitre renferment encore bien des détails curieux sur l'histoire de l'art et sont illustrées de phototypies aussi belles que précieuses pour le lecteur.



En parcourant les pages sur la « Vita nuova » qui ouvrent le second livre, nous avons souligné l'heureuse interprétation que M. Kraus donne de cet écrit. Il traduit « Vita nuova » par « Liebesfrühling ». Ce n'est donc pas un récit autobiographique destiné à nous renseigner fidèlement sur les amours et la jeunesse de Dante, mais bien un chant à l'idéal entrevu et senti, fuyant et s'éloignant toujours sans se réaliser jamais. Béatrice n'est qu'un type idéalisé par le poète, comme tel autre de la « Donna angelicata » qui inspira si heureusement durant le Trecento les écoles de Florence, de Sienne et d'Ombrie, et dont nous reconnaissons le type dans les madones de leurs peintres.

Une analyse critique des écrits secondaires de Dante fait le sujet de la seconde partie. Il s'y trouve des chapitres sur le *Canzoniere*, le traité *De vulgari Eloquentia*, le *Convivio*. Nous ne parlerons pas ici de la *Monarchia* nous réservant de mentionner ce traité lorsqu'il sera question des idées politiques du poète. Les Eclogues, les Lettres et les Apocryphes remplissent les trois derniers chapitres. On sait combien est grand le nombre des apocryphes. On a systématiquement jusqu'au quinzième siècle abusé de l'autorité et du renom du plus glorieux fils de Florence, pour propager des ouvrages qui ne sont en aucune communauté d'idées avec son héritage littéraire.



M. Kraus consacre tout un livre à la *Divina Comedia*. Ici surtout son érudition, qui est vaste, se donne libre carrière. Elle nous vaut des informations exactes et précises sur le fond, le but, l'origine, les commentaires de l'immortel poème. Ce sont autant de belles et savantes recherches, à l'aide desquelles l'auteur retrace les évolutions du génie de son héros. Chez Dante, le progrès est continu. Il s'émancipe de bonne heure et s'élève rapidement au-dessus des inclinations mondaines qui le fascinèrent quelque temps.

Dorénavant et pour longtemps les études philosophiques le retiendront et lui feront cet idéal politique pour lequel il donnera le meilleur de sa vie. De là aux aspirations sublimes et généreuses qui forment la base de ce monument de noble style qui a nom la Divine Comédie, il n'y avait qu'un pas. Après toutes les angoisses de la vie il ne respire plus que la paix. Et cette paix, il la veut pour le monde entier comme pour lui. C'est le retour vers la « *Scienza divina* », vers l'éternelle sagesse, car il a constaté que la philosophie elle-même n'est qu'une « *Donna in cui errò*, »

Tel était l'état d'âme de Dante vers 1313, lorsqu'il entreprit de chanter mieux que tout autre poète les grandeurs sublimes du Christianisme. C'est alors qu'il désira voir entrer tout le genre humain dans des dispositions qui le rendraient « *puro et disposito a salire alle stelle* ». Nous insistons sur l'importance de ce résultat chronologique (1313) tiré du développement *psychologique* du poète. Les interprétations philologiques n'aboutissent pas, lorsqu'il s'agit de tracer toutes les évolutions parcourues par le grand Florentin. Bien au contraire, elles mènent en un vrai dédale de contradictions, car elles placent à la même époque des œuvres se ressemblant quant à la forme, mais différant complètement pour le fond et la valeur des idées philosophiques et politiques. Et c'est inadmissible de la part d'un génie comme Dante.

Signalons le beau chapitre sur la manière d'interpréter les allégories, en trouvant leur vraie signification dans leurs fonctions et leurs attributs (cfr. *Beatrice* pp. 457-468), et terminons ce résumé du troisième livre par l'appréciation si juste que M. Kraus nous donne sur la *Divine Comédie*. « Elle est, dit-il, le journal du XIV^e siècle et principalement celui du peuple italien de l'époque (1). On a dit que la cathédrale gothique représente un type de l'idée chrétienne ; il en est de même du poème de Dante. Ce n'est pas un temple païen renfermant l'idole d'une beauté divinisée, ni une chapelle dédiée à un saint de prédilection, mais bien une vraie cathédrale avec son maître-autel entouré de l'auréole de la passion du Fils de Dieu, vrai symbole de l'esprit qui régit et conserve notre monde si matériel. Cette cathédrale a aussi ses chapelles latérales, ses nefs, son chœur, son parvis et son cloître silencieux. Sa flèche nous montre le chemin du ciel et ses fondements reposent sur la terre. Sa croix domine le tout, mais elle a son origine dans le cœur de l'humanité, semblable à l'arbre généalogique du Seigneur qui couronne les tympans de nos portails du moyen âge et dont Jessé forme la racine. — Ainsi Dante est le représentant du catholicisme idéal vis-à-vis des anciens et du Faust moderne et semble en même temps former un trait d'union entre les deux. Après des siècles d'une longue barbarie, il personnifie la voix de douze siècles de chrétienté, de toute la race latine et trouve, pour la première fois, des accords aussi harmonieux qu'artistiques. »



L'étude de l'histoire de la civilisation au Moyen-Age nous démontre d'une manière frappante qu'un lien tout

(1) Il continue en citant le beau passage de Carducci.

intime rattache les arts aux lettres, qu'ils ont une origine commune. Ainsi l'histoire de l'art chrétien n'est autre chose que l'histoire de l'imagination humaine en tant qu'elle est guidée et inspirée par le Christianisme. Il va donc de soi que le plus grand poète chrétien du Moyen-Age dut avoir une influence puissante sur le mouvement artistique de son temps. En effet, jusqu'au treizième siècle, l'art et le métier sont identiques. On se bornait alors à reproduire les mêmes types qu'un usage traditionnel avait légués pour rendre certaines idées didactiques et préconçues. L'apparition de Dante et de Giotto change les choses. C'est à eux qu'on doit, en poésie comme en peinture, la *découverte* de la nature de l'âme (1). A partir de ce temps nous admirerons des chefs-d'œuvre créés par l'inspiration individuelle. Le sentiment et la vie de l'âme en feront l'objet. Les types allégoriques disparaîtront peu à peu, et l'art selon l'expression du poète *a Dio quasi nepote* sera à tout jamais consacré à la reproduction de l'harmonie qui existe entre l'action du corps et de l'âme (... che la nostra anima conviene gran parte delle sue operazioni operare con organo corporale). Giotto comme Nicolo Pisano subirent sinon directement, à coup sûr indirectement l'influence, la manière de voir de Dante. Et c'est ainsi que la grande révolution dans l'art italien à la Renaissance remonte à lui.

Indépendamment de ces vues sur l'art régénéré par Dante, le quatrième livre de l'ouvrage de M. Kraus renferme encore de beaux chapitres sur la *Divine Comédie* illustrée dans les manuscrits et les livres. Parmi les belles gravures qui enrichissent le texte, il s'en trouve de très curieuses, comme celles de Botticelli, etc. L'auteur

(1) F. X. KRAUS. *Geschichte der christlichen Kunst*. Freiburg i/B. 1896. Bd. I. S. 5.

passé ensuite aux grands peintres qui se sont inspirés à la lecture de la *Divine Comédie*. Il nous est impossible de les mentionner tous, nous nous contenterons de citer les noms d'Orcagna, Luca Signorelli, Raphaël, Cornelius, Koch, Ary Scheffer, Bizioli, Feuerbach, Rossetti, Delacroix, Doré, Böcklin. La belle parole de Tommaséo résume très nettement les qualités remarquables des œuvres d'Alighieri qui feront de lui le poète préféré des peintres : « In Dante non meno che in Virgilio la parola dipinge e offre al guardo del pittore belli e pronti e armonicamente temperati i colori. »



Nous arrivons au livre cinquième. L'historien et le critique le trouveront également intéressant. L'un y verra la reproduction fidèle et adroitement raisonnée de la vie politique du treizième et du quatorzième siècles, et l'autre admirera ici encore la précision chronologique avec laquelle l'auteur sait marquer les étapes décisives de la carrière politique du grand exilé de Ravenne.

La *Divine Comédie*, mais plus encore la *Monarchie*, forment le grand dépôt des doctrines politiques du poète. Nous y remarquons une grandeur d'âme, une justesse de jugements qui, à coup sûr, ne peut être que le résultat d'une réflexion calme et reposée, rendue possible seulement par le paisible séjour de Ravenne.

Quelle différence avec les opinions énoncées dans le *Convivio*, où tout est jeune, bouillant et très souvent en contradiction directe avec les données de la *Monarchie* et de la *Divine Comédie* ! Celui qui a su établir une distinction si formelle entre *lumen rationale* et *divinum*, comme nous pouvons le constater dans le traité sur la *Monarchie*, ne se trouvait plus, comme l'auteur du *Convivio* « nel mezzo del camin ». Le temps avait

marché et c'est sans doute après 1317 que Dante a pu trouver le loisir de résumer ses vues et expériences politiques.

Quelle haute conception de l'Etat dans ce traité! La nécessité de l'Etat ayant sa raison d'être en lui-même, non pas dans le contrat social, voilà, avec le but de la civilisation « finis ultimus civilitatis humani generis », la belle définition de l'Etat que Dante nous donne.

La forme monarchique est la seule qui soit à la hauteur d'une pareille mission. Mais le poète la veut libre et gouvernée par un monarque désintéressé (rex propter gentem..... monarcha qui minister omnium procul dubio habendus est). Ce régime est encore synonyme de l'Empire, ajoutons de suite de l'empire universel, qui admet des princes ou des républiques dans sa sphère.

L'Italie forme le centre de la monarchie universelle (il giardino dell' imperio). C'est le génie de Dante qui, à cette époque-là déjà, la voit unie, comme il en avait unifié la langue en lui léguant le traité de *Vulgari Eloquentia*. De là à l'unité, il n'y a pas loin, comme le remarque si bien M. Carducci : « da cio all' unita d'Italia ci corre. » Voilà comment le plus grand poète de la péninsule ouvre la glorieuse phalange des patriotes italiens, des Machiavel, des Rosmini, des Balbi, des Gioberti, des Cavour. Remarquons que tout en admettant la souveraineté du Pape dans son Etat, il voulut exclure toute ingérence politique des papes dans les affaires de la monarchie universelle, selon les traditions anciennes du Moyen-Age. Celui-ci avait en effet commencé par considérer le souverain pontife non pas comme successeur des empereurs romains, mais comme citoyen de la *Respublica Romana*, à la tête de laquelle il se trouvait par l'extension de ses terres et la richesse de ses revenus. L'Eglise qui ne respecterait pas sa mission pacificatrice et qui ferait du catholicisme religieux un catholicisme politique, manquerait à

ses devoirs et se mettrait en contradiction avec le Christ :
Ex quo colligitur, quod virtus authorizandi regnum hoc,
sit contra naturam Ecclesiæ... Ecclesia nihil aliud est
quam vita Christi tam in dictis quam in factis com-
prehensa.


M. Kraus termine son œuvre par une appréciation très étudiée du génie de Dante. Nous la résumerons dans ces lignes de Lowell : « L'universalité de son génie le met en communauté avec Aristote, Leibnitz et Napoléon. » La tristesse de sa vie, les privations de l'exil permettent de lui appliquer justement les belles paroles de Sainte Beuve : « Si tu souffres plus qu'un autre des choses de la vie, il ne faut pas s'en étonner : une grande âme doit contenir plus de douleurs qu'une petite. »

E. HAUVILLER





TROIS PIÈCES DE M. MAETERLINCK

OUS nous proposons d'examiner successivement la *Princesse Maleine*, les *Sept Princesses*, enfin *Pelléas et Mélisande*.

Il y a, dans ces trois pièces, des traits communs de forme, que nous commencerons par établir. D'abord des répétitions de mots (1). D'après certains penseurs, ce procédé rappelle le langage de l'enfance des peuples, ce qui serait le but de l'écrivain. Mais cette forme répétitive n'a que l'apparence, la facticité du parler primitif. En outre, fût-il même le vrai, celui qui convient aux personnages, au lieu et à l'époque, l'impression défavorable, produite par la lecture, n'en persisterait pas moins, et l'on pourrait toujours reprocher à l'auteur d'avoir été mal inspiré en traitant de tels sujets, en exhumant un passé indigne d'être ressuscité. Voici un exemple emprunté aux *Sept Princesses*. Marcellus regarde ses cousines endormies et s'écrie : « Je vois! Je vois! Je vois!

(1) Interrogé à ce sujet par M. Brisson, M. Maeterlinck répondit : « Les paysans chez nous, dont l'intelligence est paresseuse, ont coutume de prononcer plusieurs fois les mêmes épithètes ou les mêmes verbes. Cette habitude donne à leur discours un caractère de gravité tout à la fois puéril et sentencieux. Je m'en suis inspiré, jugeant qu'un personnage de légende avait quelque affinité avec l'homme des champs et pouvait parler la même langue. » (M. BRISSON, *Portraits intimes*, troisième série, Paris, A. Colin, éditeur.) »

Je les vois toutes les sept!... Une, deux, trois, (il hésite un moment), quatre, cinq, six, sept!... Je ne les reconnais pas du tout... Oh! qu'elles sont belles toutes les sept!... Oh! qu'elles sont blanches toutes les sept!... Oh! qu'elles sont pâles toutes les sept! » Com-
bien énervant et fastidieux est cet artifice! On com-
prend les hauts cris que cette littérature doit faire
pousser au bon sens.

Autre exemple plus typique. C'est la vieille reine
qui parle. « Oh! qu'elles sont seules toutes les sept!
toutes les sept! toutes les sept!... Et comme elles
dorment!... Comme elles dorment, les petites reines!...
Je suis sûre qu'elles ne dorment pas!... Mais quel
sommeil! Quel grand sommeil!... » On est en droit
de demander : dorment-elles ou ne dorment-elles pas ?
Quelle est la vérité? Et notez que, pendant plus de
vingt-cinq lignes, la reine s'exprime dans ce style
décousu et tout exclamatif.

Nous pourrions également citer, dans la *Princesse
Malcine*, la scène de la tour (1) où sont enfermées
la jeune princesse et sa nourrice, scène bizarre en
ce que l'une répète textuellement les paroles de
l'autre.

Parfois des questions restent sans réponse, ou,
chose plus grave, obtiennent des réponses sans rapport
avec la demande. Alors, nous nageons en pleine
énigme. « Elles dorment toujours? dit le prince...
Quoi? Quoi? Quoi? — Est-ce que?... Toutes les sept!...
Toutes les sept!... » (2) Comprenez qui pourra ces bouts
de phrase. De même encore : il s'agit du souterrain
par où le prince se rendra dans l'appartement des
princesses, la porte étant verrouillée en dedans :
« Le prince : J'y ai descendu plus d'une fois dans le

(1) Acte I.

(2) Les *Sept Princesses*.

temps? — Le roi : Mais oui, mais oui; quand votre mère... — Le prince : Quand ma mère?... Ah! c'est par là qu'il faut?... — Le roi (avec un signe de tête) : Justement! Et quand votre père aussi.... Oui, oui; je me rappelle.... et quand d'autres aussi.... — Le roi : Vous voyez bien!... » C'est du charabia, ou je ne m'y entends pas. Comment ose-t-on mettre au jour pareilles élucubrations divagatoires ?

Nous rencontrons aussi des accouplements forcés de vocables : le bruit de la nuit, le bruit du silence (1); des expressions malheureuses : « Il y a une ombre sur elle » (2), pour indiquer qu'une princesse est voilée par l'ombre; « il y a du vent dans les saules », tournure trop pittoresque, bien que compréhensible.

De plus, l'auteur a oublié que les diverses classes de la société emploient, pour s'exprimer, des formes différentes : il fait parler de la même façon les princes et le peuple.

Aucun des trois drames ne se prête bien à la représentation théâtrale par leurs continuels changements de lieu. A chaque scène, l'action se passe en des endroits différents (3). L'agencement scénique est un point absolument négligé. L'unité de temps n'est pas mieux respectée. Ainsi, dans la *Princesse Maleine*, un intervalle de huit jours s'écoule entre deux scènes (4). C'est le dédain complet et voulu de la précision du lieu et du temps, aussi bien pour l'action que pour les personnages. On ne sait pas où ni quand ceux-ci vivent, où ni quand l'action s'accomplit.

Signalons le dénouement tragique, cette soif de l'horrible que M. Maeterlinck a empruntée à Shakes-

(1) *Pelléas et Mélisande*.

(2) *Les Sept Princesses*.

(3) Dans la *Princesse Maleine*, l'acte I contient quatre scènes et chacune se passe dans un endroit distinct.

(4) De la scène troisième à la quatrième.

paere. Dans la *Princesse Maleine*, c'est l'étranglement de Maleine, le meurtre d'Anne de Jutland et le suicide du prince Hjalmar. Dans les *Sept Princesses*, c'est la mort mystérieuse d'Ursule. *Aglavaine et Sélysette*, la dernière production du célèbre Gantois, c'est l'histoire d'un adultère qui a pour conséquence un suicide. Bref, dans presque toutes ses pièces, il y a du sang ou des cadavres. Et néanmoins il réussit rarement à nous inspirer la terreur : on n'éprouve en général que l'ennui.

Et puis, la débilité des personnages, leur caractère hésitant, mou, enfantin au début, tout cela est-il compatible avec leur passion violente, leur instinct sanguinaire, au dénouement ? Par exemple, le prince Hjalmar dans la *Princesse Maleine*, et Golaud dans *Pelléas et Mélisande*.

Quant au côté moral, il est méconnu. Cet écrivain a une sorte de prédilection pour les sujets scabreux et immoraux. Les quelques mots qui précèdent, l'établissent déjà ; mais ce point résultera clairement de l'analyse que nous ferons tantôt. Prévenons ici une objection, à savoir que les coupables sont toujours punis et que, par conséquent, la loi morale est sauve. Soit ; il en est ainsi de *Pelléas et Mélisande*. Mais, dans la *Princesse Maleine*, Anne de Jutland est la concubine du vieux Hjalmar ; et elle n'en est point châtiée ; si elle meurt, c'est pour avoir assassiné Maleine. Dans *Aglavaine et Sélysette* (1), c'est encore pis : Sélysette, l'épouse trompée, se suicide pour laisser les coupables vivre en paix.

(1) En voici le résumé. Une jeune veuve, Aglavaine, vient habiter chez sa belle-sœur, Sélysette. Méléandre, son époux, s'éprend passionnément d'Aglavaine, qui partage bientôt cet amour coupable. Sélysette, ayant découvert ce crime, poussée par le chagrin et la jalousie, se jette du haut d'une tour et meurt.

Oh! je sais que M. Maeterlinck enlève aux hommes la liberté et la responsabilité, qu'il explique leurs actions par le fatalisme. « Une humanité primitive et essentielle en lutte avec la destinée et succombant, irrémédiablement, sans savoir jamais l'énigme d'elle-même », ainsi s'exprime un critique à propos de sa philosophie transcendante. Pourquoi, en ces temps de luttes incessantes autour de la vie et de ses difficultés multiples, pourquoi affaiblir les courages, émousser les volontés, en nous reportant aux jours de rêves, à l'enfance de la pensée humaine? Nous sommes absorbés par les nécessités de l'existence, et l'auteur vient nous exposer une métaphysique démodée des plus déprimantes. Dans *Pelléas et Mélisande*, le vieux et sympathique Arkel dit de son fils Golaud : « Il a fait ce qu'il devait probablement faire... Il sait mieux que moi son avenir. Il n'arrive peut-être pas d'événements inutiles. » (1) Dans ce même drame, Pelléas devient *fatalement* amoureux de sa belle-sœur. Dans *Aglavaine et Sélysette*, les coupables sont également les victimes du destin : l'amour d'Aglavaine et de Méléandre est plus fort qu'eux-mêmes; ils sont entraînés par une puissance supérieure et inconnue dans l'abîme du mal.

Le vague, l'indécis, que M. Maeterlinck laisse, intentionnellement sans doute, planer dans ses œuvres, fait que le caractère de chaque personnage reste dans une demi-obscurité. Il se complaît dans une sorte de crépuscule : ce n'est ni la vive lumière du soleil, ni l'épaisse sombreur de la nuit. Ainsi, nous n'apercevons

(1) La présence de ce « probablement » et de ce « peut-être » ne s'harmonise guère avec la doctrine fataliste et semble même contradictoire. Ou bien M. Maeterlinck cherche encore sa voie philosophique; ou bien son fatalisme, loin d'être absolu et logique, est mitigé par une certaine dose de liberté.

que des traits détachés, jamais des êtres entiers, nettement dessinés. Les héros sont obsédés par la crainte de l'inconnu et de l'inexpliqué; une sensation de mystère domine toutes ses œuvres, et, pour la rendre, il se sert des procédés agaçants mentionnés plus haut.

De là aussi proviennent l'absence d'art de composition dans son théâtre et la fréquente banalité d'une action ténue, généralement mal conduite. Des riens peuvent lui servir de thème. Voyez les *Sept Princesses*.

Ne faut-il pas voir là une pauvreté d'invention, de même que dans le choix restreint de ses personnages? Ce sont toujours des princes et des princesses ayant vécu à une époque non indiquée, dans des contrées situées Dieu sait où (1).

Ce qui tendrait à prouver cette pauvreté d'invention, c'est le rôle que la chevelure joue dans beaucoup de ses drames. Mélisande (2) peigne, une nuit, à la fenêtre, ses cheveux dénoués, et cause avec Pelléas. Tout à coup ils se révulsent et arrivent jusqu'à l'amoureux qui s'écrie : « Je les tiens dans les mains, je les tiens dans la bouche... Je les tiens dans les bras, je les mets autour de mon cou... Vois, ils m'inondent jusqu'au cœur... Ils m'inondent jusqu'aux genoux!... Je ne vois plus le ciel à travers tes cheveux. Mes deux mains ne peuvent plus les tenir... Je les noue aux branches du saule. » Cette scène est grotesque : elle manque de bon goût et de vraisemblance ; car, pour obtenir les effets décrits, il faut une chevelure d'une longueur... pyramidale.

Dans *Alladine et Palomide*, on voit un vieux roi, Ablamore, enfermer dans une chambre Alladine,

(1) Hormis dans la *Princesse Maleine*.

(2) *Pelléas et Mélisande*, acte III.

une Grecque qu'il voulait épouser et qui s'est éprise du chevalier Palomide. Le roi la bâillonne et l'enchaîne avec ses beaux cheveux.

Dans la *Mort de Tintagiles* (1), deux petites princesses, Ygraine et Bellengère, veulent protéger leur jeune frère Tintagiles contre les intentions meurtrières de leur aïeule, une reine dont on ne dit pas le nom. La nuit, elles le placent entre elles deux, en l'attachant soigneusement avec les anneaux de leur longue chevelure.

Enfin, Aglavaine (2) possède une chevelure non seulement abondante, mais merveilleuse. « Elle a des cheveux singuliers; on dirait qu'ils prennent part à toutes ses pensées... Ils sourient ou ils pleurent selon qu'elle est heureuse ou triste. »

On le voit, c'est le même artifice qu'emploie constamment M. Maeterlinck. Il ne semble donc pas posséder une bien grande richesse d'imagination.

Dans son interview avec M. Brisson (3), le dramaturge a exposé sa conception théâtrale. D'abord il trouve que, dans les pièces applaudies par le public, il n'y a que de « petites observations greffées sur de petites intrigues, mettant en jeu des personnages coulés dans des moules immuables et qui sont eux-mêmes agités par de petites passions ». C'est toujours l'amour, souvent l'adultère; c'est, en général, une observation superficielle ou décourageante de la vie. Pour émouvoir les foules, il faut poursuivre un but plus élevé. Au lieu d'analyser quelques cas passionnels, il faut étudier la psychologie transcendante, qui s'occupe des rapports directs d'âme à âme. Déjà ce mouvement existe; il s'accroît chaque jour.

(1) *Alladine et Palomide*, la *Mort de Tintagiles*, font partie du volume intitulé: *Trois drames pour marionnettes*.

(2) *Aglavaine et Sélysette*.

(3) M. BRISSON, op. cit. pp. 4 et 5 : Un déjeuner avec M. Maeterlinck.

« L'âme se réveille; l'âme et tout ce qui dépend d'elle. Nous commençons à comprendre qu'il y a au-dessus de l'existence vulgaire, une existence supérieure dont on n'a pu jusqu'ici pénétrer l'essence, mais qui se révèle par d'incorcontestables manifestations. Les yeux se tournent de ce côté. Les sciences occultes, le magnétisme, les phénomènes d'hypnotisme et de suggestion excitent d'ardentes curiosités; et elles ne s'expliquent que par le besoin qui nous possède de sonder les ténèbres dont nous sommes entourés. Nous voudrions déchiffrer l'irritante énigme. L'inconnu nous environne, l'acte le moins important que nous accomplissons est soumis à des influences que la raison est impuissante à expliquer. » Cette conclusion nous ramène au fatalisme dont nous avons tantôt parlé et nous fait entrevoir le sentier plus ou moins métaphysique dans lequel s'égaré l'esprit du célèbre écrivain.

Plusieurs critiques ont prétendu expliquer l'obscurité nuageuse de M. Maeterlinck par le symbolisme. D'après eux, les scènes finales de l'acte III, dans la *Princesse Malcine*, sont symboliques : elles pronostiquent une catastrophe par des signes infailibles, tels que les gestes et les paroles d'un fou, l'apparition de sept béguines en noir au palais, les coassements des corbeaux, et les feux-follets des marais. Les *Sept Princesses* sont pareillement une œuvre symbolique. Enfin plusieurs scènes de *Pelléas et Mélisande* sont symboliques en ce qu'elles dégagent l'appréhension de malheurs futurs, devinés longtemps d'avance par les servantes. Pour nous, profane et simpliste, nous les trouvons inutiles et peu intelligibles. Mais, dit-on, M. Maeterlinck est un mystique (1) : il s'est inspiré

(1) M. F. CAREZ, dans un excellent ouvrage, dit à ce propos : « Où a-t-il pris ce goût du mysticisme ? Est-ce à Gand, au bord de ces

de Jan Van Ruysbroek l'Admirable (1), le solitaire qui vivait dans la forêt de Soignes, à Groenendael, et qui a composé en flamand une œuvre brumeuse, éthérée, *l'Ornement des noces spirituelles*. Comme lui, il plane dans les hauteurs de l'idéal. Il est même vrai d'ajouter que cette œuvre nuageuse, traduite par M. Maeterlinck, est comprise par peu de lecteurs ; et que, par conséquent, elle a déteint sur son intelligence, en accentuant sa tendance vers l'idéalisme. Mais les mystiques ont-ils donc besoin, pour être lus, du don de divination ? En est-il ainsi de Sainte Thérèse, de Sainte Catherine de Sienne ? Avec eux faut-il aussi un exégète ?

Fond et forme, idées et expressions, tout, chez M. Maeterlinck, échappe aux lumières humaines. Si,

canaux stagnants et mornes, qui portent à la mélancolie, et en écoutant le tintement des cloches qui a tant de tristesse sous le ciel gris ? Est-ce que l'esprit flamand, ami des somnolences et des rêves intimes, prédispose au mysticisme et y fait trouver des délices ? » (*Auteurs contemporains*. Etudes littéraires. Liège, Demarteau, éditeur.) Nous partageons entièrement cet avis. Oui, le mysticisme de M. Maeterlinck a pour cause d'abord l'influence du milieu physique, la monotonie des paysages consistant en des plaines immenses où l'âme s'égarait, et la tristesse des multiples canaux aux eaux épaisses et noirâtres ; ensuite l'inclination atavique de l'esprit flamand à la rêverie.

(1) Il naquit en 1293 dans le village de Ruysbroeck, situé entre Hal et Bruxelles. Il fut chapelain de Sainte-Gudule, mais à l'âge de cinquante ans il se retira à Groenendael, où il mourut en 1381. Tous ses ouvrages, écrits en flamand, ont été traduits en latin.

La *Revue Encyclopédique* du 24 juillet dernier a publié un article de M. Maeterlinck sur « La mystique flamande » où nous lisons : « Que font les mystiques, si ce n'est chercher derrière le Dieu que l'on croit voir le Dieu plus puissant que l'on n'aperçoit pas ? Ils nous apprennent mieux que les artistes, que les moralistes et que les poètes même les aspirations et les sentiments les plus profonds de leur race ; car ce qu'il y a de plus profond dans l'homme, c'est son désir de Dieu. Ils éclairent ce qu'il y a de plus obscur dans l'amour et résument ce qu'il y a de plus mystérieux dans les esprits qui les entourent. » Nous estimons qu'ils font le plus souvent le contraire, c'est-à-dire qu'ils obscurcissent tout par l'obscurité de leur pensée ou de leur expression.

par sa simplicité, sa langue dramatique constitue une réaction contre le langage ampoulé, précieux, déclamatoire, de la jeune école, nous croyons qu'il a méconnu les principales règles du style, la précision, la clarté, le naturel.

Procédons à l'analyse de ses trois principales pièces théâtrales.

I

M. Maeterlinck avait déjà publié *L'Intruse* et *Les Aveugles* (1), plus un recueil de poésies qui sont presque autant d'énigmes, *Serres chaudes*, quand parut son premier drame à succès, *La Princesse Maleine*.

Au premier acte, nous assistons aux fiançailles de la princesse Maleine avec le fils du roi Hjalmar. Cette fête est troublée par une querelle, dont le motif nous reste inconnu, entre le vieux Hjalmar et Marcellus, père de Maleine. D'où rupture et déclaration de guerre. La jeune fille songe toujours à son fiancé, nonobstant les supplications et les menaces de son père qui l'enferme dans une tour avec sa nourrice. Pendant ce temps, le royaume est envahi et détruit par l'ennemi (2).

Au second acte, les deux captives, échappées de leur prison, voyagent au milieu d'une forêt et arrivent à Isselmonde; elles y trouvent trois pauvres qui leur apprennent la mort du roi Marcellus et de son épouse Godelive, ainsi que le prochain mariage du prince Hjalmar. Celui-ci doit s'unir à Uglyane, fille de la reine Anne de Jutland, alors à la cour du roi Hjalmar, qui, de son côté, quoique âgé de

(1) *L'Intruse* et *Les Aveugles* « sont deux contes dialogués, où, de même qu'Edgar Poë dans ses nouvelles, M. Maeterlinck veut nous donner le frisson de la peur. » P. CAREZ, op. cit. p. 211.

(2) Toute l'action se passe en Hollande.

septante ans, est amoureux d'Anne. A Isselmonde, les deux femmes rencontrent l'ex-fiancé, mais ne sont pas reconnues; Maleine devient même la suivante d'Uglyane. Elle apprend que cette dernière a un rendez-vous avec Hjalmar, le soir, dans le parc. Elle imagine aussitôt d'empêcher ce rendez-vous, en apportant à la princesse un prétendu contre-ordre; elle se substitue à Uglyane, à la faveur de la nuit, et le prince s'y méprend : toutefois, à la fin, elle révèle son identité à Hjalmar, ce qui le met au comble du bonheur, car il n'aimait pas Uglyane.

Acte III. Le prince Hjalmar annonce à son père l'existence de Maleine, sa présence dans le palais et l'amour qu'il ressent pour elle. Cela détruit les projets de la reine Anne. Et cette femme adultère forme le dessin criminel de faire disparaître par le poison la jeune Maleine. Un combat se livre dans l'âme du vieux roi entre sa passion et son horreur pour cet empoisonnement.

Acte IV. Le poison n'agissant pas assez vite, la reine Anne emploie la strangulation. Tout cet acte est réellement tragique et beau, sauf la scène deux, conversation entre domestiques et servantes, qui est un hors-d'œuvre. En revanche, la scène trois est admirable : c'est le monologue de Maleine, seulette dans sa chambre, avec son chien Pluton, auquel elle confie ses douleurs. Le silence, la tempête, la souffrance, la solitude, ont fortement ébranlé son imagination. C'est alors que l'ambitieuse reine, maîtresse absolue de l'esprit du vieux Hjalmar, vient accomplir son forfait, au milieu des ténèbres, du bruit du vent, de la grêle et des éclats de tonnerre, au milieu de toute cette tempête qui semble redoubler et protester contre eux.

Acte V. Nous voici au dénouement. Après le crime, le châtement. Ces terribles événements ont

profondément altéré les facultés du roi. D'autre part, le corps de l'infortunée Maleine est découvert par sa nourrice; la cour se réunit autour du cadavre. Peu après arrive le vieux roi avec la reine Anne: au milieu de divagations incohérentes, il se reconnaît coupable avec Anne de Jutland. Le prince Hjalmar, aveuglé par la colère, frappe avec son poignard celle qui l'a privé de sa bien-aimée et se frappe ensuite lui-même.

Telle est la pièce que M. O. Mirbeau a proclamée, dans un article dithyrambique, « la plus géniale de ce temps », « un pur et éternel chef-d'œuvre ». Après que ce journaliste français en eut claironné la rare valeur, l'Académie royale de Belgique lui décerna le prix triennal de littérature dramatique. Maeterlinck refusa, par une lettre pleine d'indignation, ce qu'il considérait comme une aumône.

Nous ne partageons pas l'excessive admiration de M. Mirbeau (1), mais nous n'hésitons pas à reconnaître que certains endroits sont très pathétiques, que certaines scènes sont très belles, et que ce drame est le meilleur de M. Maeterlinck (2). Le roi personnifie bien le vieillard amoureux; sa passion sénile le met entièrement à la merci d'une ambitieuse, le ruine intellectuellement et physiquement; elle le conduit même au crime. Cette ambitieuse, c'est Anne de Jutland qui, pour arriver à ses fins, recourt au concubinage et au meurtre; jamais elle ne sent dans son cœur l'ombre d'un remords.

Quant à la jeune Maleine, elle est réellement

(1) « Il me semble, dit lui-même M. Maeterlinck, qu'on s'est exagéré mes pauvres mérites. On a trop exalté la *Princesse Maleine* que, pour ma part, j'estime modérément. » Nous sommes absolument de son avis. (A. BRISSON, op. cit. p. 6.)

(2) M. CAREZ, op. cit. page 222, accuse l'auteur d'avoir pillé sans vergogne Shakespeare, en dépeçant *Hamlet*, *Macbeth* et *Le Roi Lear*.

intéressante, malgré les puérlités niaises que l'auteur lui fait dire ou accomplir.

II

Viennent ensuite *Les Sept Princesses*. Cette composition est absolument dépourvue d'intérêt. Il n'y a ni action, ni intrigue, ni idée fondamentale. A part un bavardage ou un radotage écrit en style haché, il n'y a rien là-dedans. Jugez plutôt.

Un jeune prince, Marcellus, après une longue absence, revient chez ses grands parents, le roi et la reine d'un pays pauvre, froid et brumeux. Quel pays? nous ne savons. Dans le triste château habitent aussi sept cousines du prince, orphelines recueillies dans ce palais. Au moment du retour de Marcellus, on nous les montre endormies, en robes blanches et les bras nus, sur les sept marches d'un escalier en marbre blanc, marches garnies de coussins de soie pâle. On nous apprend qu'elles sont toujours ainsi, qu'elles dorment toujours et qu'elles sont très malades. Elles souffrent de la fièvre, parce que le climat est mauvais et qu'elles viennent des pays chauds. Cette situation établie, le reste de la pièce roule sur le point de savoir si on les réveillera et comment. Enfin quand cela est résolu, Marcellus remarque en les éveillant, qu'Ursule, celle qu'il aimait, est morte. Sur cette simple donnée, l'auteur a su écrire plus de cinquante pages. Aussi quelle loquacité, quelle verbosité! Combien défectueuse est cette piécette!

Une des bizarreries, c'est que les trois personnages ont, presque tout le temps, le nez collé contre les vitres qui éclairent la galerie où sont les sept princesses. Ensuite quelle folie de conduite chez celles-ci! Nous sommes dans une contrée froide, nuageuse, sans soleil, et on laisse ces créatures du midi, les bras

et les pieds nus; elles sont souffrantes, et elles dorment sur les degrés d'un escalier en marbre! Et pourquoi ce chiffre sept (1)? Sept princesses étendues sur sept marches! Puis, quelle manière, pour des personnes royales, de s'étendre sur un escalier!

Bizarrierie en tout et pour tout, voilà l'impression qui reste.

En ce qui concerne le caractère des personnages, aucun n'est développé; les trois personnages actifs et parlants ne sont qu'esquissés. Quant aux princesses, elles n'ouvrent pas la bouche. « Peut-être sont-elles muettes? Plusieurs circonstances rendent plausibles cette supposition. S'étant réveillées, ces jeunes filles restent silencieuses. L'aimable prince qu'elles n'avaient plus vu depuis des années étant arrivé au milieu d'elles, aucune ne desserre les dents. Ayant découvert le cadavre de leur compagne, elles ne poussent pas un cri. Mais je n'é mets là qu'une hypothèse, car l'auteur ne nous apprend rien à ce sujet. » (2)

III

Dans *Pelléas et Mélisande*, la note dominante est une profonde sensation d'angoisse et d'accablement. Golaud, fils du roi Arkel, épouse la jeune Mélisande, qu'il a découverte au bord d'une fontaine et dont la beauté l'a ébloui. Son demi-frère Pelléas devient amoureux de Mélisande. Comme celle-ci répond à ces sentiments, il se décide à fuir le danger, à quitter le pays, à faire un long voyage, et demande un dernier rendez-vous à sa belle sœur. Golaud se doute de quelque chose : il épie sa femme et les surprend, tous deux, la nuit, dans le parc. Emporté par la

(1) Serait-ce une réminiscence du fameux : « Cherchez les sept » de Decoster dans *Ulenspiegel*?

(2) M. F. CAREZ, op. cit. p. 244.

colère, il frappe Pelléas d'un coup d'épée mortel et blesse Mélisande. Quelque temps après, elle meurt, ayant mis au monde une petite fille chétive.

Cette scène finale est des plus remarquables par le ton à la fois naturel et tragique, par le pathétique bien gradué, surtout quand Golaud apprend des lèvres de son épouse mourante la vérité brutale, son amour intense pour le défunt. Les autres scènes les plus émouvantes sont d'abord celle (1) où Golaud fait parler le jeune Yniold, fils qu'il a eu d'un premier mariage, et découvre par cette bouche innocente la passion de Pelléas et de Mélisande, la fréquence de leurs entrevues et leur conduite; ensuite celle (2) où Golaud, devant le vieux roi, dans un appartement du château, reproche indirectement à sa femme son infidélité, et la jette à ses pieds.

Mais à côté de ces passages poétiques et dramatiques, que de défauts!

Nous ne parlerons pas des prétendues scènes symboliques qui présagent une catastrophe, une mort future : ainsi, quand Golaud (3) mène Pelléas dans les souterrains, au bord du gouffre qui exhale une odeur de tombeau, et celle (4) où Yniold voit passer des moutons que le berger conduit à l'abattoir. Ces scènes, où d'aucuns veulent voir l'annonce de maux lointains, sont simplement des hors-d'œuvre, malgré leur mérite intrinsèque. Chose plus grave, il y a des niaiseries, ou pour être moins sévère, des invraisemblances. Golaud, qui, depuis six mois, a épousé Mélisande, déclare (5) qu'il ne sait ni son âge, ni sa patrie, ni son origine. Que dites-vous de ce prince

(1) Acte III, scène cinq.

(2) Acte IV, scène deux.

(3) Acte III, scène trois.

(4) Acte IV, scène trois.

(5) Acte I, scène trois.

qui s'unit à une personne qu'il ne connaît pas, qu'il a rencontrée dans la forêt, une aventurière, en somme? On est dérouté par de telles mœurs, on se demande dans quel pays chimérique on est transporté : cela rappelle les contes enfantins.

De même, la scène (1) près de la fontaine dans le parc, entre Pelléas et Mélisande, lorsque celle-ci joue avec son anneau de mariage et que l'anneau tombe dans l'eau. Peut-on s'imaginer une femme, si jeune soit-elle, se livrant à des amusements de cette espèce? L'auteur aurait dû supprimer cette puérilité.

Non moins choquante enfin est la quiétude, la longanimité de Golaud en présence de la scène érotique (2) entre Pelléas et Mélisande qui, du haut de la tour, peigne ses cheveux, scène sur laquelle il revient encore plus tard avec le même calme inouï.

Quant aux personnages, les mieux ébauchés sont Pelléas, le jeune homme amoureux; l'aïeul Arkel, plein de raison et de philosophie; et le petit Yniold, charmant de naïveté et de candeur. Nous disons ébauchés, car, en réalité, ils sont entachés du défaut ordinaire chez M. Maeterlinck, l'imprécision des caractères.

Conclusion

M. Alb. Mockel (3) juge ainsi M. Maeterlinck : « Peu de combinaisons dans sa période, nulle ingéniosité — elle y gênerait assurément, — presque pas d'apparente syntaxe, point de saveurs du langage. L'agencement de ces récits tragiques est souvent

(1) Acte II, scène 1.

(2) Acte III.

(3) *Revue Wallonne* : Une âme de poète.

grossier, leur architecture manque parfois de masses puissantes; et puis, que d'artifices vulgaires! » Si cet admirateur de l'écrivain gantois ose parler avec tant de liberté de ses défauts, on trouvera que notre critique n'a pas été exagérée.

Et son fatalisme. « Les choses se répondent, s'enchaînent, et nous ne comprenons pas; sa philosophie n'atteint guère à d'autres termes. » Ayant abandonné l'antique et sûre voie du catholicisme, M. Maeterlinck est tombé dans une sorte d'angoisse, « On dirait qu'en cherchant la vitale lumière dans la vieille forêt des philosophies, ce catholique a vu pâlir le guide qui le tenait par la main; il s'est arrêté en une clairière où aboutissent toutes les routes, et les plus larges étaient des routes jumelles : celle du doute et celle de l'effroi... La face de Dieu contemplée au miroir intérieur dut lui apparaître terrible, car il en écarta les yeux comme on s'éloigne, comme on frissonne devant la mort. » Et M. Mockel ajoute cette réflexion blasphématoire : « Dieu, dans toutes ses œuvres, est lointain, glacial, inflexible; on ressent ses rigueurs sans connaître à son front l'Amour. » Oui, la crainte, l'anxiété, constitue partiellement l'âme de M. Maeterlinck et se retrouve dans la plupart de ses drames. Mais ce sentiment d'inquiétude ne peut que résulter d'une méconnaissance de Dieu ou qu'être le châtement de sa négation.

Enfin nous pouvons affirmer que les ouvrages du célèbre écrivain gantois ne passeront pas à la postérité, parce que fond et forme sont d'un dilettante; ils ne sont pas destinés à l'immortalité que l'histoire littéraire réserve aux vrais chefs-d'œuvre. M. Maeterlinck n'écrit pas pour tout le monde; il n'écrit pas pour le grand public; il n'écrit même pas pour tous les lettrés; il écrit seulement pour un petit groupe d'admirateurs. C'est donc purement et simplement

de la littérature de chapelle, qui s'adresse à quelques initiés.

Ainsi, cette langue dramatique, qui devait probablement, selon les vues de l'auteur, être, par sa simplicité, une réaction contre le langage à effet, est tombée elle-même dans l'excès et dans l'affectation. Cependant il se rencontre certains traits de grande envergure, indices d'un réel talent, qui, mieux dirigé, plus sagement orienté, aurait pu produire des travaux autrement remarquables.

J. FLEURIAUX





BEETHOVEN AUDITEUR AU CIRQUE D'ÉTÉ

Fantaisie anti-musicale

CE n'est pas sans peine que je décidai Beethoven à m'accompagner au concert. Il se méfiait de sa surdité, d'une part, et de l'autre, de nos musiques modernes. J'en ai trop entendu de mauvaises en ma vie, disait-il, et le vieux lion secouait sa crinière grise, à faire trembler cent parties d'orchestre sur leurs pupitres. Enfin, rajustant sa cravate à deux tours sur son énorme cou, rabattant son grand chapeau sur ses sourcils, il se décida. Mais vingt fois, sur le chemin du Cirque, il s'arrêtait, faisant une réflexion brusque, ou tirant son *skizzen-buch* réglé pour noter vite un motif qui surgissait, impétueux, dans son cerveau. J'étais obligé de lui dire : « Maître, nous allons manquer le premier mouvement de votre symphonie » : car on devait commencer par lui; son nom venait le premier sur l'affiche.

Alors il faisait de vastes enjambées. *Presto, prestissimo*, criait-il, *alla breve*, et je ne pouvais suivre le rythme fougueux de son allure.

En passant sous les marronniers du Carré Marigny, il remarqua des moineaux francs qui piaillaient... « Ces oiseaux-là, dit-il, ne sont pas musiciens. Je ne

les aurais jamais mis dans ma Pastorale; » et comme, soudain, l'Arc de l'Etoile apparaissait, triomphal, au bout de la longue avenue : — « Napoléon ! s'écria-t-il, — ah ! s'il avait été le Cincinnatus que je rêvais, il aurait encore la dédicace de mon Héroïque ! »

Enfin nous arrivâmes. Beethoven était essouffé, tout en nage. Il trouva que la salle du concert était pauvre, et sentait une vague odeur d'écurie. Je l'assurai que les chevaux étaient déménagés depuis la saison d'hiver, et qu'on avait bien tout nettoyé. — N'importe, clamait-il, il est honteux que la divine musique soit ainsi logée dans une baraque de forains.

Comme il parlait très haut, sans se gêner, je le priai, le plus respectueusement que je pus, de baisser le diapason de sa voix, car plusieurs personnes, à l'alentour, avaient remarqué ses façons, et paraissaient l'avoir reconnu.

— Je sais que vous détestez les ovations, fis-je ; si vous voulez garder l'incognito, mettez un peu la sourdine. *Con sordina*, maître.

Il était temps, car les vieux habitués, qui tous ont des bustes du dieu de Bonn sur leur table, commençaient à chuchoter entre eux : « Eh ! voilà une tête qui rappelle singulièrement Beethoven... Et qui sait ? Ne serait-ce pas Beethoven lui-même qui viendrait ici, curieux de savoir comment on interprète sa musique ? »

Je pressai mon illustre voisin de bien s'envelopper, et de se cacher la figure de son manteau... Mais l'auteur de la Sonate en *ut dièze mineur* l'avait abandonné entre les mains de l'ouvreuse ; et, comble de malheur, dans une sublime distraction, il avait oublié de prendre un numéro d'ordre... Se souvenant alors tout d'un coup que l'Adagio ma non troppo de sa 11^e Symphonie, en voie d'achèvement, était resté dans une poche, il fut très inquiet, s'agita beaucoup ; et

même il allait descendre au plus vite, lorsqu'un regard sévère du patron, comme l'appelle Willy, le cloua sur sa stalle.

Une fois bien constaté qu'aucun être, aucun objet ne bougeait plus dans les amphithéâtres, lui, — le patron — donna deux coups d'archet sur le bois de son pupitre. Aussitôt la phalange instrumentale tout entière s'orienta sur le bâton du chef comme un paquet d'aiguilles sur l'aimant : les violons se posèrent, d'un seul geste, sous les mentons ; les archets, parallèles et dociles, se couchèrent sur la corde.

Alors s'ouvrit la *Symphonic pastorale*, et l'on aperçut, comme par une fenêtre entr'ouverte, la campagne... Elle s'étendait en prairies très larges, noyées de soleil doux, avec de longues taches d'ombre, et la paix des tièdes après-midi de septembre... Un air salubre et calme circulait, épandu des cordes vibrantes, soufflé par les bois et les cuivres, embaumé, dirait-on, comme s'il avait passé par des fleurs. La mélodie suivait son cours onduleux, varié d'orchestrations passagères, tel un beau fleuve qui charrie des feuilles mortes couleur d'or ou de bronze, les écorces d'argent des bouleaux, les fleurs de nénuphar tranchées, voguant blanches sur les eaux grises... On entendait aussi les pas rythmés, solides, des paysans, martelant la plaine, et leurs voix se croiser dans l'atmosphère, lointaines et sonores... Par instants, des pâturages enfoncés, gras, herbus, les mugissements de bœufs montaient. On les devinait, ces bœufs, accroupis, dans la pose monumentale de sphinx, indolents, énigmatiques, mais révélant leur vie, leur âme naïve et robuste, par quelque brusque rejet de tête en arrière, un coup de fouet soudain de la queue, un regard long jeté par-dessus les haies.

Je regardais écouter Beethoven... Sa superbe tête

de lion dans ses deux mains, les yeux fermés et froncés, il semblait dormir... Le bruit de sa poitrine haletante était synchrone à la mesure du morceau. Le touchant discrètement, je sentis son artère battre.

Le premier « mouvement » s'acheva, — puis le second, cet incomparable Adagio, murmure d'une source qui parlerait en sybille affectueuse, et dirait des choses divines et voilées... Puis le Scherzo de fête, et l'Orage : tout l'orchestre qui s'assombrit, l'appréhension qui plane, la fuite épeurée des danseurs, et l'averse à jets parallèles luisants, presque métalliques, pareils aux javelots dardés d'une courtine, et les éclairs livides, la répercussion roulante et majestueuse de la foudre...

Enfin le chant de délivrance, aux accords religieux, effusion d'âmes primitives, si pénétrante qu'elle touche nos âmes blasées; développement infini d'une action de grâces qui ne veut, et ne peut tarir, qui se répète avec des accents toujours neufs, des nuances de tendresse et d'allégresse inattendues.

Et le tableau se ferme une fois de plus, sur la gamme en onde légère, que les violons montent et descendent avec un élan d'oiseaux dans le branchage à claire-voie — que les altos, les violoncelles reprennent, un étage en dessous, et qui, de degrés en degrés, descend, sans perdre son rythme ni son profil, jusqu'aux contre-basses profondes.

L'orchestre alors se tut. Les applaudissements, de partout à la fois, éclatèrent, spontanés, nourris, mais brefs. Ils ne se renouvelèrent point... Il n'y eut pas ici de reprise. Instinctivement Beethoven promena son regard sur la salle. Elle était émaillée, comme toujours, de séduisants chapeaux féminins, hardis de plumes, de coques, de rubans clairs, — fleurs sémillantes, gaies, émergeant du champ monotone, lugubre des hauts de forme... Les mains gantées

battaient discrètement, sans fièvre d'enthousiasme, comme il sied à des mains bien élevées, et quand il s'agit d'un chef-d'œuvre consacré, hors de contestation.

Mais l'auteur des neuf Symphonies, descendu récemment du Ciel, n'était plus au fait de ces subtilités, de ce *protocole* artistique. Et puis, vivant de souvenirs, il se croyait encore en sa première existence, à Vienne, à Carlsruhe, dans l'auréole lumineuse, frémissante de sa gloire nouveau-née. — Persuadé de son insuccès, il rabattit son chapeau sur ses yeux, où j'aperçus deux larmes, et me prit le bras pour sortir.

Nous fûmes 'sous le péristyle : un souffle de printemps (c'était fin de mars) était répandu au dehors, rendait presque champêtre le site du Carré Marigny. Beethoven étouffait; il ouvrit d'une main fiévreuse les revers de son habit, et poussait de profonds soupirs. J'eus beaucoup de mal à lui faire entendre que ses œuvres étaient acceptées, oh! depuis fort longtemps, et mises, sans restriction, au tout premier rang... Seulement, ajoutai-je, aussi doucement que je pus, le Public...

La sonnette de rappel m'interrompit... D'ailleurs Beethoven ne m'écoutait plus : il était courbé sur l'affiche, et le programme des morceaux qu'on allait exécuter, après lui, semblait l'intriguer vivement.

« Quelle idée, s'écria-t-il, revenant à moi, de fourrer pareille dose de littérature dans une affiche! Il ne faut pas tant de phrases ni d'embaras pour présenter sa musique au public. Moi-même, n'ai-je point oublié d'intituler sept Symphonies sur neuf? Et parmi mes trente-deux sonates pour piano, une seulement fut composée sur un sujet précis : *les Adieux, l'Absence, le Retour*. Enfin, voyons ce qu'on a pu faire après nous... » et vivement il escalada l'escalier pour regagner sa stalle.

A mi-palier, nous fûmes arrêtés par un vieux monsieur très poli, qui lui remit en mains un rouleau de musique.

« Il était dans le pardessus que voici, dit le monsieur, pardessus que l'ouvreuse m'a remis, par erreur, au lieu du mien. Vous voyez, fit-il négligemment, celui-ci porte une rosette rouge. Et d'ailleurs, à votre air et à la façon dont vous sentez la musique, j'ai bien compris que vous étiez professeur de piano... Voici donc votre rouleau, que je vous rends. A l'honneur de vous revoir, monsieur. »

Beethoven avait recouvré toute sa belle humeur... il avait récupéré son grand *Adagio ma non troppo* de la onzième symphonie, et, par dessus le marché, on l'avait pris pour un professeur de piano!... Je compris, au rire profond, superbement homérique, de mon illustre compagnon, quelle source d'énergie remplissait cet homme extraordinaire, et je ne trouvai pas excessif qu'on ait dit de lui : C'est une force de la nature.

A présent, le maître s'asseyait, tranquille, à sa place; il allait entendre la musique des autres. Les ailes de son grand feutre palpaient; la maligne curiosité d'un géant qui va voir sauter des nains dans un cirque semblait luire dans ses prunelles.

Il en était encore à repasser, consciencieusement, le petit scénario du programme (*Vulcain précipité de l'Olympe par Jupiter*) quand l'orchestre fit explosion. Cette attaque, tout d'abord, le déconcerta...

Moi, connaissant déjà la partition qui s'allait jouer, je m'amusai à en lire le reflet à mesure, sur le front de Beethoven, comme en un miroir.

Ce fut un exercice, en vérité, très curieux : d'autant plus aisé que le maître, avec l'exubérante simplicité d'un enfant, avait les yeux tout à la scène, et ne

prenait nullement garde que je l'observais. La première expression que je surpris sur son visage, ce fut la stupéfaction : l'auteur, pour commencer, avait mis en paquet, dans vingt mesures, tout son cours de fugue et de contre-point du Conservatoire (1). Ces vingt mesures étaient une sorte de cabinet de débarras, un Capharnaüm musical, où il y avait de tout, voire du Beethoven. Cela, paraît-il, représentait l'assemblée des dieux intercédant en faveur du boîteux, mais innocent Héphaïstos.

Plus loin, quelque chose comme une modulation passa sur le grand front Beethovenien ; un sourire s'ébaucha, se corsa bientôt dans un inquiétant crescendo qui tournait au rire homérique, et dut s'étouffer dans le point d'orgue d'un bâillement léonin. Mais personne n'en prit scandale, par bonheur, car on attribua ce bruit chromatique à l'orchestration... En effet, dans cette salle si bien scrutée par l'œil strict du patron, il n'y avait plus à se gêner maintenant : on n'aurait pas entendu distinctement japper le plus strident des *King Charles* amenés par fraude au concert dans un manchon, ou miauler un trio de chats. Même le serrurier du cirque aurait pu, sur l'établi, tranquillement forger une serrure ; le charpentier, faire chanter sa varlope sur les copeaux. L'orchestre, en effet, mimait tous ces bruits à merveille ; il synthétisait, savamment, toutes les sonorités, félines, serrurières. Les cordes grinçaient à rendre jaloux des gonds de porte, ou des girouettes rouillées sur les toits ; certains instruments, on ne pouvait présager lesquels, sciaient comme scies, d'autres rabo-

(1) Il ne faut chercher dans cette analyse aucune allusion à telle ou telle œuvre en particulier. La critique est générale comme la haine d'Alceste et s'adresse à toutes les mauvaises musiques d'à présent. Que les bonnes, s'il en est, se rassurent donc !

taient comme rabots, d'autres vrillaient; et tout cet atelier, c'était la chute de Vulcain; chute singulièrement ralentie, d'ailleurs, par la partition, exprimée par la musique en plus de temps qu'il n'en faudrait pour le dire. Vulcain touchait terre à la fin; il était temps; les quatre dames harpistes, qui n'avaient pas trouvé à s'employer jusque là, tendirent alors leurs phalangettes aux fils de laiton. — Lui, Beethoven, trahissait sur son front déjà courroucé, le regret d'une telle prodigalité harpégiale. Ne lui suffisait-il pas de deux de ces instruments pour son Prométhée?

Cette conversation des harpes s'installait, racontait le murmure des flots en train de recueillir le fils disgracié de Zeus, de le conduire aux forges sous-marines de Lemnos; elle se prolongeait. Le maître en était visiblement fatigué. Je craignais pour lui quelque crise de nerfs, ou quelque sortie bien légitime, en vérité, mais qui aurait pu donner du scandale à la société polie, venue là pour être au courant d'un auteur nouveau, et qui se satisfaisait d'être au courant. D'ailleurs c'est si grossier, dans notre état de civilisation assagie, de manifester son franc appétit pour le Bien, ou son dégoût sincère du Mauvais.

Vous êtes musicien? Vous aimez la musique des génies, non celle des musiciens professionnels? — Eh! n'allez donc point au concert, où, pour un plat exquis, on vous en servira dix mal cuits, brûlés, saturés de piment, ou fades à vomir... Ou bien, prétextez une migraine subite, voire un commencement d'apoplexie, -- qui, peut-être, au fait, vous menace; et sortez, bravement, au second service.

Tout n'était pas perdu, cependant : un nouveau nom, inscrit au programme, faisait espérer une musique nouvelle. Or, après la précipitation de Vulcain, on ne pouvait aller qu'au mieux, ayant été au pis. -- Je retins par son habit Beethoven, qui

voulait fuir; je m'efforçai de le calmer, lui représentai qu'il fallait être indulgent pour une époque un peu pauvre en talents, peut-être; que jadis, de son temps, on était gâté; le temps des Bach, des Mozart, des Schubert, le siècle des neuf Symphonies... Je tâchai de le persuader qu'on ne pouvait toujours avoir du génie; que si cette condition draconienne était imposée à nos compositeurs, on n'écrirait plus de musique; et que cela serait dommage, en définitive, la tradition se perdrait peu à peu; il n'y aurait plus de quoi composer un concert, et à quoi s'occuperait-on honnêtement le Dimanche?

Mais le maître fermait ses oreilles à mes raisons, si péremptoires fussent-elles, et si pratiques. Il me répliqua, furibond, qu'il n'était point du tout nécessaire qu'il y eût des musiques nouvelles, si ces musiques étaient détestables, et que les notes de la gamme feraient mieux de rester tranquilles dans leur tablature, que de se produire ainsi dehors, en désordre, et courant indécement, ça et là, comme des filles de mauvaise vie.

Ces derniers mots, lancés trop tard, furent entendus, hélas! de partout, à cause d'un début vraiment traître du nouveau morceau: il commençait sournoisement, sans prévenir les gens, par des altos en voix humaine.

Un *chut* énergique s'éleva des stalles, en *tutti*; et bientôt, remués dans les fibres par l'enchanteresse sonorité des violes d'amour, les auditeurs des premières exhalèrent, par un petit frémissement, la volupté qui les pénétrait. Il savait ce qu'il faisait, le musicien, d'introduire d'abord ces violes; avec des sons pareils, toute idée mélodique un peu fine serait perdue.

D'ailleurs, c'était bien là ce qu'on pouvait appeler de la musique *pure*: pas de programme, ni de scénario:

cette simple indication, discrètement exotique: *Nuit de Venise*.

J'usais de ruse pour amuser mon illustre, mais irascible voisin; je lui développais complaisamment la pensée de l'auteur: le chant des *altos*, des violes d'amour, c'était la nuit, de ces nuits vénitienes blanches, mates de clarté lunaire; et le petit dessin de hautbois, frétilant au-dessous, le reflet changeant de ladite lune sur les ondes du canal; les arpèges de violons, montant, descendant, traduisaient avec ingéniosité le balancement onduleux des gondoles... Une certaine note de cor, isolée, disait le fanal luisant, doux, vigilant, dans la nuit... Enfin, le *rondo* qui venait ensuite, lui, Beethoven, pouvait facilement y voir, avec sa vive imagination, le retour allègre des gondoliers, par voie de terre, le long des lagunes.

Mais, je sentais, tout en parlant à mi-voix à son oreille, que je devenais, malgré moi, ironique, et ce ton de plaisanterie, tout inconscient qu'il fût, devint déplacé, quand je vis la souffrance de Beethoven.

Le lion avait épuisé ses rages; la langueur mièvre et lazzarone de l'andante l'avait comme noyé. Mis, littéralement, sans défense par cette musique improbable, qu'il n'eût jamais supposée, il restait là, dans sa stalle, le concert fini, l'air triste, et rêvant, sans partir.

Je n'osai l'interrompre, et j'attendis que le flot de public se fût écoulé... Alors, quand le cirque d'été, ses banquettes vides et muettes, apparut en arène solitaire, un peu solennelle, agrandie, je touchai le bras de Beethoven.

Brusquement le maître se réveilla, comme d'un songe pénible. Il rajusta son sombrero sur sa tête, agrafa son manteau, et me suivit dehors sans rien dire.

Nous traversâmes le Carré Marigny : les moineaux parisiens piaillaient dans les marronniers-boules ; des théories d'habits noirs et de jupes claires faisaient la strophe et l'antistrophe sur l'asphalte. Au bout de la longue Avenue, l'Arc de l'Etoile ouvrait sa grande arche... et tout respirait l'ennui, le pesant ennui d'un Dimanche de Mars à Paris.

Tout d'un coup le maître, qui marchait d'un pas silencieux à mes côtés, eut un éclat de rire sonore... Je levai mes yeux sur son front...

— « Beethoven, professeur de piano ! n'est-ce pas, Schindler, que c'est une idée sublime ? »

Et il riait si fort, d'un rire si robuste et si triomphal, que je me croyais dans l'Olympe, au festin des douze dieux, quand Hébé fait passer la coupe d'hydromel, et qu'une joie intense, colossale, secoue leur corps divin à quelque neuve sottise des mortels

MAURICE GRIVEAU





LA CHANSON DE L'ÉPÉE

Prélude

*Jadis, au temps lointain des rêves et des gloires,
Parmi la majesté d'un mystique décor,
Au rythme assouplisseur d'une mer aux flots d'or
Dont l'écho chante encore au fond de nos mémoires ;*

*Quand la liberté sainte éclatait au soleil,
Quand le cœur battait haut sous l'acier des armures,
Quand le pampre, ployant sous les grappes trop mûres,
Saignait son sang de pourpre au sang des dieux pareil*

*Dans l'immensité calme où le baiser de l'onde
S'unit magiquement au clair baiser du ciel,
Une nef s'en alla, cinglant vers l'aube blonde.*

*Et, parmi des rumeurs d'orgueil et d'épopée,
Afin qu'un jour son nom retentisse immortel,
Le Conquérant chanta la chanson de l'Épée.*



I

Le Héros

*Dans l'ombre inviolable où filent les trois Nornes,
Dans l'âpre solitude éternelle du Nord,
Où le givre blanchit, où le vent cingle et mord,
Sous le regard muet des espaces sans bornes,*

*Au jour mystérieux dévolu par le sort,
Le blond héros choisi parmi les fils de race,
Pour forger le dur glaive et la lourde cuirasse
Grandissant l'homme libre en face de la Mort,*

*Après avoir vaincu le dragon et la guivre,
Parmi la majesté d'un clair couchant de cuivre,
Voyant le soleil dieu se débattre et mourir,*

*Salue, ouvrant les bras, sa gloire qui commence,
Et son spectre dressé vers l'astre qui va fuir
Sur l'immense Océan dessine un glaive immense.*



II

L'Épée

*Près des rochers géants que fouette l'âpre brise,
Les Nains, fils de la Nuit, forgent les durs métaux ;
L'écho redit les chocs de leurs pesants marteaux
Et sous le heurt brutal le roc geint et se brise.*

*Dans la vaste avenue où la chaude lueur
Du foyer par instant se meurt et se rallume,
La masse lourdement retentit sur l'enclume ;
Sur la chair du héros ruisselle la sueur.*

*Une dernière fois l'étincelle giroie ;
Puis, le fier travailleur se dresse, plein de joie,
Drapé dans la clarté du fourneau qui reluit.*

*Et, devant lui, clamant la victoire chantante,
Superbe et fendant l'air de sa lame éclatante,
Le Glaive rouge encor s'allonge dans la nuit.*



III

L'Exploit

*Sur la grève sonore où déferle la mer,
Sous les rayons dardés d'un chaud soleil en flammes,*

*Elles sont là, mêlant leur plainte au bruit des lames,
Dans l'immobilité de leur destin amer.*

*Elles sont là, les douces captives royales
Des pays de légende et d'amour inconnus.
Le vent qui vient du Nord caresse leurs seins nus,
Leur portant le parfum des rives patriales.*

*Elles pleurent : la nuit s'épanche dans leurs yeux.
Vide est l'horizon clair et vides sont les cieux;
Mais soudain, tout là-bas, glisse une voile blanche.*

*Et voici que l'espoir sourit dans leurs sanglots :
A l'avant de la nef où le Héros se penche
Le Fer libérateur a brillé sur les flots!*



Epilogue

*Et c'est ainsi qu'au temps des rêves et des gloires,
Quand la liberté sainte éclatait au soleil,
Quand le sang des héros, magnifique et vermeil,
Abreuait le sol fier de son vin de victoires,*

*Avant de disparaître à l'horizon marin
Où l'appelait sans doute un espoir de conquête,
D'un geste défiant la mort et la tempête,
Le Conquérant chanta le glaive souverain.*

*Et moi, demeuré seul sur le même rivage,
J'ai regardé s'enfuir le magique sillage
Du navire cinglant vers des lointains meilleurs.*

*Ah! parmi des rumeurs d'orgueil et d'épopée,
Partir un jour et s'en aller mourir ailleurs,
Après avoir chanté la chanté de l'Epée!*

CHARLES DE SPRIMONT





PRIÈRE

*Tu parus à mes yeux comme un fier chrysanthème
Sur la pure douceur d'un parterre de lys,
Et la fleur implacable aux longs glaives brandis
Fit saigner dans mon cœur la blessure suprême.*

*Hélas! Je m'en irai vers les lointains vieillis
Par l'espoir familial du beau rêve que j'aime,
Par delà l'Océan, chanteur du bon poème,
Berçant les pèlerins d'amour ensevelis.*

*Je verrai surgir l'or des plages bien-aimées
Dans un golfe magique aux îles parfumées,
Je laisserai vibrer mon luth jeune en mon cœur.*

*Et, quand j'aurai baisé la fleur qu'arment des glaives,
De tant d'amour l'oubli cruel sera vainqueur...
Laisse-moi m'endormir dans la paix de mes rêves!*

CHARLES DE SPRIMONT





PREMIER AMOUR

LES personnages, c'est Elle et Lui — naturellement. Mais, ici, Elle a seize ans. Pour Lui, le premier duvet des dix-sept ans, présage d'une moustache... future, follète, soyeux et fort clairsemé, au-dessus de ses lèvres.

Le décor s'harmonise à leurs âges et à leurs âmes.

Le ciel est d'un bleu profond, d'un bleu d'émail; l'air tiède, éventé par des brises molles, parfumées de la griserie des lilas.

Avril! Avril!! Un amandier neige sur eux ses pétales roses. A leurs pieds, des mugucts élèvent, hors du cornet vert de la feuille, la rivière de perles de leurs fleurettes argentées. Les mugucts sont les parures qu'un Paladin va cueillir, dans les haliers, pour sa Belle au Bois.

Les mugucts sonnent de leurs argentines clochettes.

Elle est en robe de mousseline blanche. De roses pétales d'amandier, en tombant, restent dans le flot crémeux de sa taille et de sa jupe. Ils semblent des camées roses dont la galanterie d'Avril la pare.

Elle baisse les yeux... Et son cœur tremblote, son cœur sonne, comme la clochette de la tige de muguet qu'elle figure.

Lui, ose-t-il tenir levés ses yeux? Oui, mais pas toujours.

Il est si ému! Sa clochette, à lui aussi, sonne et sonne encore le tocsin d'amour. Aussi, furtifs, se baissent ses regards, dès qu'il lui semble que remuent les cils de sa première amoureuse.

Il voudrait lui parler.

Ah! s'il pouvait lui dire ... s'il l'osait! Mais, dès que sa voix essaye de traduire l'ivresse qui s'affole dans sa

poitrine, dès que la clochette tente de sonner en plein azur l'effroi lui étreint la gorge.

Enfin, après une longue paralysie, sa langue parvient à risquer quelques sons enroués :

— Mademoiselle ... hem ... hem ... mademoiselle ... hem ... il fait beau, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

Oh! ce « oui », un fantôme de soupir!

— Et c'est déjà depuis longtemps qu'il fait si beau. C'est depuis la nouvelle lune.

— Ah!

Il rougit jusqu'à la nuque. Il se sent devenir d'un bête effroyable. Elle va le prendre pour un cultivateur qui s'inquiète, tendrement, du sort de ses betteraves et de ses choux.

Il s'agit de devenir « lamartinien ».

— Oh! ce soleil! ce bon soleil qui ... qui jette dans le ciel...

— « Oui, » répond sa voix argentine, émue, tremblotante comme le chant d'un ruisseau, doré de soleil, « oui, papa ne se plaint plus de ses rhumatismes ».

Vous souriez? Vous les trouvez godiches, bêtêtes.

Vous les comparez sans doute à de petits moutons frisés, pomponnés de rubans bleus, aux gros yeux ronds, et qui, lorsque le baby leur presse le ventre, répondent, dans leur innocence capable de faire fondre en larmes cette bonne M^{me} Deshoulières : bê...

Moi, dans mon tonneau de philosophe, je me dis que vous qui en riez, mesdames et messieurs, vous fûtes, en votre Avril, Elle et Lui.

Vous riez? Souvent, ne put-on point rire encore de la façon dont, depuis votre prime amourette, vous avez avoué votre amour, ô vous qui vous croyez de grandes dames et des messieurs graves?

Quant à moi, jeunes amoureux candides et gauches, je vous trouve touchants. Vous m'émouvez. Je vous trouve aussi — mais n'avez garde de le leur répéter — plus beaux, plus gentils que nombre de belles dames et de messieurs dignes — sauf, il va de soi, celles et ceux qui pourraient me lire.

O jeune homme, timide et balbutiant, ta langue s'est obstinément, définitivement refusée à dire ce que tu sentais avec tant de puissance, dans ton âme nouvelle, comme une fleur du Renouveau.

Le « je t'aime » que tu tenais, brûlant, sur tes lèvres, tu n'as point osé le déposer sur sa joue, en un baiser de fiançailles. Elle te semblait si virginale, si éthérée, l'amoureuse de tes dix-sept ans ! Un mot d'amour, tu le craignais, aurait pu la souiller, l'aurait fait s'enfuir, outragée... Tu avais tort : ce mot ne l'eût point chassée. Tu avais raison : ce mot eût fait s'en aller tes illusions.

EDGAR RICHARME





PETITE CHRONIQUE

Stéphane Mallarmé est mort, le 9 septembre, à Valvins. Nul ne fut, dans la presse, plus moqué; nul, dans certains cénacles, plus vénéré. Tandis que la foule irrévérencieuse le traitait de fumiste et de fou, des initiés et des snobs le couronnaient de lauriers, l'acclamaient prince de la poésie. Né en 1842, contemporain de la génération parnassienne, Mallarmé se révéla, d'abord, par des poèmes d'inspiration baudelairienne, dont quelques-uns comptent parmi les meilleurs du temps. Bientôt il évolua. Selon un euphémisme de son ami Verlaine, il se prit à « considérer la clarté comme une grâce secondaire » et, sous prétexte de symbolisme et de concision elliptique, s'appliqua de plus en plus exclusivement à composer d'harmonieux logogriphes. Il y excella au point de décourager, par sa maîtrise, sinon tout enthousiasme, du moins toute rivalité. C'est d'alors que data sa gloire. Ce sphinx eut-il vraiment du génie? A considérer certains de ses répondants, on serait tenté de le croire. Il m'est difficile, pour ma part, de me prononcer à ce sujet avec assurance. J'ai fait de stériles efforts, comme beaucoup, pour pénétrer l'hermétisme d'une partie considérable de l'œuvre de Mallarmé; en vain je suppliai des dévots de sa renommée de m'éclaircir un peu, par charité, ce qu'ils admiraient avec une sorte d'exaltation mystique et ce que je brûlais d'admirer à mon tour : nul n'y consentit jamais, et tant de jalousie à garder leur secret me parut suspecte. Quelques *Pages*, une très belle traduction des poèmes d'Edgar Poe, ne permettent pas davantage d'asseoir un jugement définitif. La prose de Stéphane Mallarmé, en ces derniers temps, n'était pas moins alambiquée ni moins obscure que ses vers. Elle garde, sous triple serrure, à l'abri des indiscretions même bienveillantes, le secret de « l'effort gigantesque » tenté, prétend-on, par le poète. Ce qu'il faut dire, c'est que cet étrange écrivain, qui s'attira tant de sarcasmes ineptes, impose, par la dignité et le désintéressement de sa vie, par sa passion de l'art, par sa fidélité à caresser de nobles chimères, le respect. L'avenir le lui accordera, souhaitons-le, plus que le présent; mais j'ai peur que, même chez la postérité, l'étonnement ne l'emporte sur le respect. Stéphane Mallarmé reste, à perpétuité, un problème.



La morale de M. Barrès : « Les théoriciens de l'Université ne veulent pas comprendre qu'il faut respecter autant que nos qualités nos travers nationaux. Ils admettent la culpabilité de Dreyfus, mais ils sont choqués des passions qu'elle déchaîna. C'étaient des passions nationales et ces messieurs ne voudraient entendre en toutes circonstances que le noble écho des humanités dont ils ont la garde. En vérité, nous n'avons que faire de ces conceptions fort honorables, mais qui, dans la France contemporaine, seraient néfastes. Certaines fureurs que le théoricien et le moraliste peuvent blâmer en tel ou tel point et même d'une manière absolue, sont bonnes dans l'ordre pratique et servent la vie nationale. »

Est-il besoin de dire que maints journaux catholiques ont recueilli pieusement ces maximes utilitaires de l'auteur de *l'Ennemi des Lois* ?



On annonce de M. Georges Rodenbach un prochain volume de vers : *Le Miroir du Ciel natal*.



Paris prépare des statues à quarante grands hommes. Et des gens parlent de décadence.



Dans le *Studio* de septembre, M. Gabriel Mourey étudie « le peintre des cités mortes », M. Albert Baertsoen.



Mort du maître aquafortiste Félicien Rops, du compositeur Adolphe Samuel, du statuaire Léon Mignon.



Il est question d'une exposition des œuvres de Van Dyck, qui serait organisée, l'an prochain, à Anvers, à l'occasion du troisième centenaire du maître anversois.



M. Octave Maus décrit ainsi, dans *l'Art moderne*, un retable flamand du XV^e siècle, que possède l'église d'Ambierle-en-Forez :

« L'objet d'art le plus attachant que possède l'église d'Ambierle, celui qui, plus que tout autre, sollicitait notre impatiente curiosité, est le retable flamand que légua à l'église, en 1476, messire Michel de Chaugy, conseiller et chambellan du duc de Bourgogne Philippe-le-Bon. Il se compose de trois compartiments en bois de noyer, mesurant ensemble 2^m80 de largeur sur 2^m40 de hauteur, dans lesquels un tailleur d'images a sculpté en ronde bosse, avec une naïveté qui n'exclut pas l'expression et la grâce, sept des principales scènes de la Passion. Au centre, le Calvaire. A droite et à gauche, en des niches finement ouvragées, sous des arcatures ornées de fleurons et de pinacles rehaussées de nielles d'or, le Baiser de Judas, le Couronnement d'épines, la Flagellation, la Descente de croix, la Déposition, la Résurrection. D'innombrables personnages, dont le plupart gardent des traces de peinture et de dorure, prennent part à la composition des groupes, dont l'ordonnance est habile et variée.

« Deux grands volets, peints sur les deux faces, et divisés chacun en deux panneaux réunis par des charnières, se replient sur cette efflorescente sculpture. Dans le haut, deux volets de petites dimensions, également peints à l'extérieur et à l'intérieur, complètent le dispositif.

« Les peintures des volets inférieurs, d'une conservation parfaite, donnent à l'œuvre sa haute valeur d'art. Dans un paysage des Flandres peuplé de tours d'églises, de maisons à redans et de donjons, le donateur, Michel de Chaugy, sa femme, Laurette de Jaucourt, son père, Jean de Chaugy, et sa mère, Guillemette de Montagu, sont représentés agenouillés sur des prie-Dieu recouverts de coussins et de parements brodés d'écussons. Chacun d'eux est accompagné de son patron : saint Michel, saint Laurent, saint Jean-Baptiste et saint Guillaume. Ils assistent, attentifs et immobiles, les mains jointes ou tenant un livre ouvert, aux scènes de la Passion qui se déroulent devant eux.

« Par l'expression recueillie des figures, par la sévère beauté des attitudes, par l'harmonie des colorations, qui épuisent toute la gamme des blancs-liliaux et des gris-cendre jusqu'aux sonorités puissantes des pourpres et des indigos, le polyptyque d'Ambierle se classe parmi les purs chefs-d'œuvre de l'époque gothique. En particulier, la figure pensive de saint Guillaume, celle de saint Michel, étincelante dans son armure d'or, une mélancolique et douce créature aux doigts fuselés, vêtue d'azur et coiffée du béguin à pointes que portaient les femmes de nos Flandres au XV^e siècle, décèlent la main d'un maître de premier ordre, probablement celle de Roger Van der Weyden.

« L'hypothèse de cette attribution, fondée sur des analogies de style et de sentiment, trouve sa justification dans le fait que Michel de Chaugy fut mis en rapport avec le maître flamand pour le service du duc de Bourgogne, qui fit, on le sait, d'importantes commandes aux artistes des Flandres. De plus, il existe, dit-on, des affinités entre le retable d'Ambierle et le polyptyque de l'hôpital de Beaune, œuvre authentique et célèbre de Van der Weyden.

« La peinture extérieure des volets, exécutée en grisaille et reproduisant des statuette de saints et d'anges, est de beaucoup inférieure aux quatre portraits que nous venons de décrire. Sans doute le maître aura-t-il laissé à quelque élève le soin de décorer cette partie accessoire du retable.

« Telle est, sommairement décrite, l'œuvre remarquable qui fait briller, dans un village solitaire du centre de la France, loin des musées, hors de la tournée habituelle des excursionnistes, un rayon de la gloire des maîtres flamands. »



Dans un journal parisien, ces jolis vers de Henri de Régnier :

Le Jardin mouillé

La croisée est ouverte; il pleut
Comme minutieusement,
A petit bruit et peu à peu,
Sur le jardin frais et dormant.

Feuille à feuille, la pluie éveille
L'arbre poudreux qu'elle verdit ;
Au -mur, on dirait que la treille
S'étire d'un geste engourdi.

L'herbe frémit, le gravier tiède
Crépite et l'on croirait là-bas
Entendre sur le sable et l'herbe
Comme d'imperceptibles pas.

Le jardin chuchote et tressaille
Furtif et confidentiel ;
L'averse semble maille à maille
Tisser la terre avec le ciel.

Il pleut, et les yeux clos, j'écoute,
De toute sa pluie à la fois,
Le jardin mouillé qui s'égoutte
Dans l'ombre que j'ai faite en moi.



M. Antoine Albalat publie, dans la *Nouvelle Revue* du 1 septembre, à propos des derniers volumes parus de *Les Œuvres et les Hommes*, volumes dont la critique s'est injustement désintéressée, une belle étude sur Barbey d'Aurevilly. Nous en détachons les dernières lignes :

« Peu de prosateurs, parmi les analystes de la pensée pure, ont eu à leur disposition un si étonnant vocabulaire, tant de ressources inattendues, une inspiration si victorieuse, une langue si diverse, si créatrice, si souple, une assimilation plus illusionnante, une résonance communicative plus profonde. On songe à ces gigantesques cloches de cathédrale dont le moindre choc fait sortir des sonorités infinies. Même quand il combat et qu'il nie, rien de ce qu'il dit ne nous est indifférent. Son style entraîne et fait tout passer, parce qu'il est à lui seul un spectacle éternellement changeant. Barbey d'Aurevilly fut, en somme, un magnifique artiste d'idées, de mots et de phrases. Son œuvre critique, immense galerie peinte par un homme de génie, est un Musée de couleurs et de dessins, comme il n'en existe nulle part pour l'enchantement des yeux littéraires. La verve, la saillie, l'esprit, la légèreté, l'imagination triomphante n'iront pas au delà. C'est le rebours de la critique Sainte-Beuve nourrie de documentation et de détails, comme Delacroix est le rebours d'Ingres et de David ; mais s'il est vrai que le dessin est la probité de l'art, la couleur en est aussi la vie ; et la vie dans l'art non seulement à son existence propre, mais elle a le don de ressusciter ce qui est mort.

« De là tant de sujets, tant de noms et de livres tirés de l'oubli injuste et revêtus de gloire nouvelle, en cours de cette belle collection des *Œuvres et des Hommes*. C'est la littérature vue à travers le cerveau d'un magicien ; elle n'en est ni plus nette ni plus claire ; on peut même

dire qu'elle en est quelquefois déformée; mais, comme à travers une surprenante lentille, elle respandit! Barbey d'Aurevilly fut un resplendissement. »



A lire, dans la *Revue de Paris* du 1 octobre, un bel article de Henri de Régnier sur *Stéphane Mallarmé*, et, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1 octobre, une curieuse étude de M. Robert de la Sizeranne : *Qu'est-ce que la Caricature?* à propos de MM. Forain et Caran d'Ache.



Le fauteuil académique de Meilhac est échu, le 15 décembre, à M. Henri Lavedan, que les Immortels préférèrent à M. Paul Hervieu. A retenir, à propos de cette élection, ce détail point banal : le féroce auteur du *Prince d'Aurec* était le candidat des ducs; l'auteur du *Nouveau Jeu* représentait, pour ces messieurs, les « bons principes ».



M. Jan Blockx, dit *l'Art moderne*, achève en ce moment un nouvel ouvrage lyrique tiré par MM. Solvay et Henri Cain de la *Légende d'Uylenspiegel* de Charles Decoster. Les deux premiers actes sont terminés et font pressentir une œuvre des plus intéressantes. *Til Uylenspiegel* est reçu dès à présent par la direction du théâtre de la Monnaie et sera joué au cours de l'hiver prochain.



On sait que l'Académie a couronné récemment la *Cithare* de M. Valère Gille. Voici comment s'exprime, au sujet du poète belge et de son œuvre, le rapporteur, M. Gaston Boissier : « M. Valère Gille nous envoie de Bruxelles sous ce titre : *La Cithare*, un volume remarquable de poésies antiques, où se retrouve l'inspiration d'André Chénier et de Leconte de Lisle. Ce volume est dédié par le poète à ses amis Iwan Gilkin et Albert Giraud, « en souvenir de la campagne qu'ils ont faite ensemble pour le triomphe de la tradition française en Belgique ». Ces quelques mots vous expliquent l'intérêt particulier que l'Académie porte à M. Valère Gille. Il fait partie de ce groupe de jeunes Belges qui travaillent depuis quinze ans à créer dans leur pays un mouvement littéraire analogue au nôtre, et qui y ont réussi. En ce moment, ses amis et lui sont occupés à défendre leur langue, — la nôtre, — contre l'invasion des idiomes locaux. L'Académie ne pouvait rester indifférente à ces luttes. Partout où sonne la langue française, depuis la Belgique et la Suisse romande jusqu'au lointain Canada, l'Académie sent bien qu'elle a un devoir à remplir. Il faut qu'elle tende la main à ces amis, à ces Français du dehors, qui n'ont pas désespéré du génie de la France, et, malgré ses malheurs, lui restent fidèles. C'est un devoir auquel elle ne manquera pas. »



Dans un article sur *Max Elskamp et la poésie de Flandre*, publié par le *Spectateur catholique*, M. Victor Kinon réhabilite comme suit l'âme flamande, trop méconnue, souvent même par ceux qui crurent le mieux l'exprimer :

« Le peuple flamand se trouve de nos jours étrangement calomnié ; on se le représente volontiers comme un peuple grossier, rivé aux appétits matériels, avide de joies bruyantes et violentes, de kermesses sauvages dont les réjouissances consistent en rixes à coups de couteau, bals en rut, viols bestiaux, puissantes mangeailles à ventre déboutonné et beuveries à pleins brocs. Il ne faut point que cette légende s'accrédite, pour le seul motif que notre XVII^e siècle a produit une école de peintres assez basement réalistes. Car en argumentant pareillement de l'idéale pureté de nos primitifs, quelqu'un pourrait bien un jour nous dépeindre comme un peuple de contemplatifs, aux lents gestes harmonieux.

« Certes, en général, le Flamand a les dehors rudes, l'allure peu souple, la bouche rebelle aux mièvreries des politesses cérémonieuses ; certes aussi les appétits sensuels ne lui font pas défaut, il ne les cache point d'ailleurs, n'y voyant aucunement matière à rougir, et les satisfait, dans les limites de l'honnêteté, franchement et joyeusement. Mais, en somme, il y a de la gravité et de la réflexion dans ses yeux ; rarement il s'éparpille en paroles oiseuses ; il est religieux d'instinct, et son premier souci demeure, quoi qu'on prétende, celui de la vie intérieure. Croyez que le Flamand mangera de fort mauvais appétit s'il n'a pas la conscience tranquille.

« On a tort d'ailleurs de n'envisager ce peuple qu'au cabaret. Pour apprendre vraiment à le connaître, il faut le suivre dans ses foyers, autour des lampes familiales, et dans ses chapelles d'encens et dans ses pèlerinages de verdure. Si l'on veut bien faire abstraction des vilains gestes et des paroles déplorables que lui apprirent les agents électoraux, si l'on veut passer aussi sur les ignobles grimaces auxquelles le problème économique contraint, ici comme ailleurs, on trouvera un peuple foncièrement bon, simple, pieux, doué d'un admirable bon sens, heureux de peu de chose, candide dans la joie, patient dans l'adversité, et dont l'âme recèle des trésors de la plus aimable et douce mysticité. »



Mort de M. Edouard Hervé, qui représentait, à l'Académie française, le journalisme.



M. André Ruyters, à peine dissimulé sous le masque du Mauvais Riche, entreprend, dans *l'Art moderne*, l'apologie de Judas. Le talent de ce jeune écrivain, qui débuta par la réhabilitation du Bouc, se plaît décidément aux sales besognes.



Dans le *Mercur de France* de novembre, ce délicieux sonnet de M. Albert Samain :

J'aime l'aube aux pieds nus qui se coiffe de thym,
Les coteaux violets qu'un pâle rayon dore,
Et la persienne ouverte avec un bruit sonore,
Pour boire le vent frais qui monte du jardin.

La grand' rue au village un dimanche matin,
La vache au bord de l'eau toute rose d'aurore,
La fille aux claires dents, la feuille humide encore,
Et le divin cristal d'un bel œil enfantin ;

Mais je préfère une âme à l'ombre agenouillée,
Les grands bois à l'automne et leur odeur mouillée,
La route où tinte, au soir, un grelot de chevaux.

La lune dans la chambre à travers les rideaux,
Une main pâle et douce et lente qui se pose,
« Deux grands yeux pleins d'un feu triste » ; et, sur toute chose,

Une voix qui voudrait sangloter et qui n'ose...



M. Mauriee Talmeyr raconte ainsi, dans la *Revue de Paris*, l'origine des *Quarante Médailles* de Barbey d'Aureville :

« Scholl avait fondé le *Nain Jaune*, et y recevait, un jour, la visite d'un monsieur qui lui remettait un manuscrit. C'étaient les quarante portraits des quarante académiciens, les « Quarante », et traités avec une vigueur magistrale, mais dans une note si féroce, que Scholl dit à l'auteur :

— Admirable, mais impossible ! Ces portraits-là ne pourraient paraître que sous une signature autorisée, et comme vous tenez certainement à signer...

— Mais non ! disait le monsieur.

— Vous n'y tenez pas ?

— Mais pas du tout !... Je signerai si vous le voulez, mais je ne signerai pas, si vous ne le voulez pas.

— Alors, dit Scholl, je vais chercher quelqu'un...

Et il lisait, le lendemain, les *Quarante Médailles* à Théophile Silvestre, l'admirable écrivain des *Peintres français*.

— Eh bien ? lui demandait Scholl après la lecture.

— Superbe ! disait Silvestre.

— Veux-tu signer ?

— Merci !... J'ai demandé l'autorisation de faire un journal politique, et on me l'a promise, à la condition que je serai sage... Mais toi, pourquoi ne signes-tu pas ?

— Oh ! moi, répondait Scholl, je suis déjà cité à chaque instant au parquet pour un article ou pour un autre, j'ai déjà des ennemis de tous les côtés... Je ne veux pas m'en faire quarante de plus d'un seul coup !...

Les signataires, décidément, ne foisonnaient pas... Mais on avait compté sans Barbey d'Aureville, à qui Scholl finissait par lire aussi les fameux *Quarante Médailles*.

— Eh bien ?

— Magnifique !

— Et vous signez ?

— Quand on voudra...

Et Barbey prenait le manuscrit, l'emportait chez lui, y rajoutait, l'aggravait, y mettait son burin, le marquait de son encre, et les *Quarante Médailles* paraissaient, triomphalement signés de lui.



La chronique s'occupe énormément des projets de retraite de M. Joris-Karl Huysmans. On sait que le célèbre écrivain s'occupe d'édifier à Ligugé, proche de l'abbaye bénédictine, une maison placée sous le vocable de la très Sainte Vierge et la protection de saint Benoît et de saint Martin. Aussitôt la maison prête, M. Huysmans s'y retirera avec quelques artistes amis, désireux de travailler, dans le recueillement et la prière, à la renaissance de l'art religieux et à la glorification de l'Eglise. Il y deviendra, s'il plaît au Pape, l'oblat qu'il ambitionne d'être. Ce témoignage magnifique de la sincérité de sa conversion désarmera-t-il enfin les esprits étroits, prêtres et laïques, qui, jusqu'en ces derniers temps, s'évertuèrent à représenter le généreux écrivain comme une recrue suspecte et le dénoncèrent, avec une si vertueuse âpreté, aux foudres du Saint-Office ? Nous le souhaitons sans l'espérer.



Le portrait de Verlaine, par M. Edouard Chantalat, offert au gouvernement français par quelques écrivains amis et admirateurs du poète de *Sagesse*, vient d'entrer au Luxembourg.



Certains d'entre nous eurent naguère la simplicité de saluer en M. Henry Bérenger un apôtre du néo-christianisme. Il en faut rabattre. Dans un récent article, de M. Bérenger, j'ai recueilli, avec quelque plaisir, les homaiseries suivantes : « L'Eglise romaine, profitant de notre abstention sociale, étendit de profondes tentacules sur la bourgeoisie et sur le peuple... les mœurs de l'Inquisition et les théories de Molina florissaient monstrueusement... un lieutenant-colonel, digne élève de Torquemada... plusieurs généraux, dignes élèves d'Escobar... l'évêque Cauchon... aux jours de la Ligue et de l'Inquisition... le péril clérical... les hyènes du passé... nous avons entendu un dominicain conseiller à un généralissime d'employer le fer et le feu contre le sentiment et la pensée... nous avons vu les jésuites et tous les élèves des jésuites, glorifier le faux, applaudir à la torture, célébrer la trahison... l'esprit clérical, esprit de mensonge et de domination... l'esprit

jésuite... le virus distillé dans les *Exercices spirituels* de Loyola et la *Ratio* du Gesù... » J'en passe et des meilleures. Je m'étonne que M. Bérenger ait oublié la Saint-Barthélemy.

M. Paul Gilson travaille à un drame lyrique dont le poème est tiré d'un conte des *Kermesses* de George Eekhoud.

Puvis de Chavannes est mort le 24 octobre dernier à l'âge de 74 ans. Absorbée par d'autres soucis, la France s'est à peine aperçue qu'elle perdait le plus génial de ses artistes d'aujourd'hui et ne lui rendit qu'un trop hâtif hommage. D'un article ému consacré par M. de Vogüé à la mémoire du Maître immortel, détachons ces lignes éloquentes :

« La paix suprême étant venue pour Puvis de Chavannes, je suis allé lui rendre les derniers devoirs ; et surtout le dernier remerciement pour le bienfait que nous lui devons tous, pour ces leçons de sérénité devant la vie et la nature qui nous firent tous plus calmes, meilleurs pendant quelques instants, en face de son œuvre contemplée. Je n'apprendrai rien à personne en disant que le caractère essentiel de cette œuvre, de cet homme, fut une longue et tranquille traduction de la paix des choses, dans les habitudes de son âme, dans les visions de son art. Mais ce trait m'apparaît avec une évidence plus frappante, au moment où Puvis se retire, comme s'il désespérait de défendre sa paix à l'heure la plus troublée qui ait jamais sonné sur nos têtes.

« Depuis deux jours, depuis que j'ai su sa mort, cette pensée m'obsède : Tout ce qui restait de paix sur notre terre, il l'emporte, roulé dans son linceul, comme une large mer qui refluerait derrière le vaisseau en partance. Je l'ai senti plus vivement encore ce matin, dans cette église. Pour la première fois, elle me semblait inutile, l'invocation rituelle qui revenait sans cesse dans les chants : *Requiescat in pace*. Le bien que nous implorions pour lui, il s'en était prémuni depuis soixante ans, il en regorgeait, si riche qu'il emportait ce bien dans la tombe où les autres vont le chercher. La parole divine ne tombait pas sur lui, mais sur nous...

« Vraiment, il se dressait là comme un grand symbole, le catafalque du Maître si longtemps accablé sous ce mot mal compris : symboliste. Des impuissants ont systématisé, ridiculisé le mot : il n'en exprime pas moins la première condition de la beauté dans l'art, dans la poésie, dans la vie, qui est de manifester un symbole, une évocation du tout derrière la partie, de l'invisible derrière le visible. Autour de ce catafalque, chacun revoyait les nobles figures dans les nobles paysages. Elles se couvraient de leurs voiles, sur leur père mort, l'immense paix dont il les a dotées. Une fois de plus, elles nous emmenaient bien loin des terres de peine, dans la quiétude virgilienne, au « Doux Pays » où l'on est bon, sage, heureux ; où l'on ne cherche pas « l'Inconnu » de cet autre artiste prodigieux, qui tirait hier d'une forme d'art secondaire, avec quelques coups de crayon, tout ce que l'âme d'un peuple peut contenir de pensées, de rêves, de larmes.

« Et je le revoyais lui-même, le pacifique géant, tel qu'il passait, il y a quelques mois, la dernière fois que je lui serrai sa main, devant sa dernière toile : cette vieille Geneviève qui épand dans la nuit sa dernière bénédiction sur la ville, le fleuve, les champs assoupis. Souriant et fort, il promenait à son bras la compagne à laquelle il n'a pas pu survivre. Il lui offrait ce don royal, l'admiration des foules qui murmure derrière une femme le nom illustre dont on l'a couronnée. Je souhaite qu'il ait éprouvé ce jour-là, devant sa propre création, la singulière vertu qu'elle possède. Voulez-vous savoir si une œuvre d'art est vraie, forte, faite de ce qu'il y a de meilleur dans la nature et la vie ? Il est un moyen sûr d'en juger. Avez-vous mieux aimé devant elle la femme aimée à qui vous la montriez ? Avez-vous mieux compris ce qui restait d'inintelligible dans l'être cher ? Lui avez-vous pardonné offenses et souffrances ? Si oui, c'est que l'œuvre est largement belle. Les critiques souriront de ce procédé d'appréciation. Je le crois infaillible. Combien l'ont sentie, cette vertu de rapprochement et d'apaisement, dans les transcriptions de l'idéal que faisait le bon peintre !...

• C'est bien qu'il ait entendu les dernières voix humaines dans cette église sous le vocable de saint François de Sales, un de ses frères en amour de la nature et en sérénité. C'est bien qu'il ait fait ici, comme disait le doux évêque, « le grand et général adieu qu'il faut dire aux folies et niaiseries du monde ». Regrettons qu'il n'aille pas reposer près de sa sainte Geneviève. Non pas au Panthéon, grand Dieu ! Sa place n'est point dans cette bruyante succursale des assemblées politiques. Mais à côté, sous les nefs gracieuses et vénérables de saint Etienne-du-Mont, contre la chaise de la vieille patronne qu'il a célébrée, qui continuerait sur lui sa calme prière nocturne ; tout près des piliers où dorment discrètement, dans leur honnête simplicité, ces autres contemplateurs du monde : Blaise Pascal, Jean Racine. »



Poètes et prosateurs se sont divertis successivement à s'élire un prince. Les premiers ont élu M. Léon Dierx qui recueillit à grand'peine une quinzaine de voix ; les seconds, M. Anatole France. Ce jeu très innocent les amuse trop pour qu'ils ne le reprennent point sous peu.



Un poète excellent, cher aux lettres nationales, M. Georges Rodenbach est mort à Paris, le 24 décembre. Sa fin prématurée et si brusque met en deuil, non seulement en Belgique, mais en France, où, depuis longtemps, il s'était fixé et où l'on prisait fort son talent original et délicat, tous les fervents de la poésie.

Ses derniers vers, il les avait écrits par une triste coïncidence, pour le numéro de Noël de l'*Illustration*. Et c'est dans la nuit de Noël qu'il est mort, mort avec cette année qui s'en va, et dont il avait écrit l'épithaphe.

C'est encore une année en fuite et qui s'enfonce
Et qui va s'éteignant dans l'âtre avec la cendre.
La chambre se recueille et toute elle se fonce
Et les reflets, dans le miroir, semblent descendre.

O la bûche qui va finir,
Toute noircie et calcinée!
Elle fut la branche vivante
Et la voici qui va mourir!

.
L'année aussi avait été
Une branche de notre vie,
Verdure de printemps, survie
Du feuillage d'or de l'été!
O branche à présent dépouillée,
Se survivant encore un peu
Dans sa robe de feu
Qui sera bientôt grise,

Année en fuite, et déjà presque désapprisée,
Déjà presque oubliée!...

.
Né à Tournai, en 1855, d'une famille ancienne, amie des lettres, et qui donna à la Flandre d'ardents patriotes et un poète enlevé, lui aussi, en pleine jeunesse, Georges Rodenbach étudia au collège Sainte-Barbe, où il eut pour condisciple et pour ami M. Emile Verhaeren, puis à l'Université de Gand. Il fut avocat, comme un grand nombre de nos écrivains, mais à peine. La poésie ne tarda guère à l'arracher au barreau. Déjà il avait vécu, à Paris, la vie littéraire, y avait collaboré à maintes revues et pénétré dans maints cénacles; déjà aussi il était l'auteur des *Tristesses*, dont les nobles poèmes — l'un d'eux, *Le Coffret*, est demeuré célèbre — lui avaient valu l'estime des maîtres, lorsqu'il revint à Bruxelles fonder, avec ses amis, la *Jeune-Belgique*. Il prit une grande part à toutes les batailles de plume qui dotèrent enfin la Belgique d'une littérature.

Il ne cessa point, depuis, de produire. Successivement parurent, vers et prose, *La Mer élégante*, *L'Hiver mondain*, la *Jeunesse blanche*, *Le Livre de Jésus*, *Le Voyage dans les yeux*, *Le Règne du Silence*, *Les Vies enclaves*, *Le Miroir du Ciel natal*, et d'autre part, *L'Art en Exil*, *Bruges-la-Morte*, *Le Carillonneur*, *L'Arbre*, le *Musée de Béguines*.

À théâtre, il fit représenter *Le Voile*, un acte en vers joué à la Comédie-Française.

Il avait débuté en petit maître épris d'élégances, de fadeurs, de mondanités frivoles et musquées, et l'oubli a pris déjà, sans qu'il le faille regretter, ses œuvres de début. C'est à partir de la *Jeunesse blanche* et du *Règne du Silence* que le poète a révélé sa personnalité, et, chose étrange, il fallut l'exil pour qu'elle apparût.

Le pays natal revint au cœur de l'émigré; et comme sa nature vouait le poète aux sourdines des harmonies, aux demi-teintes des pensées, à la paix et aux silences, il fut naturellement le chantre d

la vie provinciale et des cités mortes. Dans ses poèmes défilèrent des processions, sonnèrent les cloches des angelus et des glas, stagnèrent les eaux verdâtres des canaux abandonnés. Rodenbach restera le poète des béguinages et de Bruges, où il aimait tant promener ses rêves, chaque été.

Il n'est pas sans reproche, certes. Il se complut peut-être trop aux subtilités du sentiment, aux mièvreries de l'expression. La simplicité qu'il affectait est extrêmement compliquée. Souvent sa pensée se délaie à l'extrême. Mais son art est rare et profond. Ses vers ont des harmonies délicates, d'aériennes légèretés qui n'appartiennent qu'à lui. C'est de la mousseline et du cristal. L'image abondante et neuve, y semble tissée avec des fils de la Vierge, tellement elle est ténue. Jamais l'artiste ne sacrifia au goût banal de la foule; aristocrate raffiné, il mit parfois un peu de snobisme peut-être à précéder la mode, en compagnie des novateurs.

Si l'imagination fécondée d'émotion est la marque des poètes, Rodenbach en fut un, sans conteste. La Belgique, un jour, s'enorgueillira de lui : elle n'a point perdu, depuis Octave Pirmez, de meilleur écrivain.

Pour nous, catholiques, nous nous souviendrons que ce poète partageait notre foi, et nos prières recommanderont à la Bonté infinie l'âme envolée.

M. D.





LA SAGA

DE

GUNNLAUG LANGUE DE SERPENT (1)

INTRODUCTION



A saga (2) est un récit en prose; c'est le nom que l'on donne à l'histoire orale ou écrite d'événements qui ont eu pour théâtre les pays scandinaves et spécialement l'Islande. La quantité prodigieuse et l'étonnante variété des sagas que nous ont transmises les siècles confèrent à la littérature nordique un intérêt et une importance qui, jusqu'à ce jour, sont loin d'être suffisamment appréciés en dehors des limites du monde germanique.

C'est un genre mi-historique, mi-littéraire, qui se retrouve uniquement chez les anciens peuples du Nord. Participant à la fois du caractère de l'histoire et de la légende, la saga revêt un de ces aspects particuliers qui éveillent la curiosité et provoquent la sympathie. Elle se distingue avant tout des pro-

(1) Traduite de l'ancien islandais.

(2) de *segja*, dire, raconter. Il importe de remarquer que ce terme n'a pas du tout le même sens que les Allemands attachent au mot *Sage*.

ductions historiques et poétiques que le moyen âge a vues éclore dans les autres pays d'Europe, en ce qu'elle ne s'attache pas à présenter le tableau des grands faits, des événements retentissants qui agitent des nations entières. Ses prétentions sont plus modestes. Elle se borne à raconter, d'une manière détaillée, en un langage varié, imagé, pittoresque, mais en même temps simple, quelquefois naïf, souvent énergique, et avec les accents d'une admirable sincérité, les destinées des grandes familles scandinaves qui, pour se soustraire au despotisme de Harald aux beaux cheveux (861-931), quittèrent la Norvège et portèrent leurs pénates sur la lointaine terre d'Islande. Elle offre la peinture fidèle des vieilles mœurs et du vieux paganisme du Nord; elle présente le tableau varié des occupations journalières, des aspirations morales, bref, de la vie si intense, si mouvementée de ces hardis émigrants qui, dès leur arrivée, se mirent bravement à l'œuvre, colonisèrent l'île, fondèrent un Etat indépendant ayant son organisation spéciale, ses lois propres et y développèrent en un temps relativement court une civilisation qui éclipsa bientôt celle de la mère patrie. La littérature y fleurit désormais libre de toutes entraves. C'est là que le génie scandinave prit son plus brillant essor; c'est là aussi que naquirent la plupart des sagas.

Les faits rapportés par les sagas appartiennent pour la plupart à cette période de l'histoire qui s'étend depuis la colonisation d'Ingolf et de ses compagnons (874) jusque vers le XI^e siècle: c'est ce qu'on peut appeler l'antiquité islandaise ou l'âge des sagas.

Les manuscrits nous en ont conservé près d'un demi-millier. Un grand nombre sont devenues la proie des flammes lors de l'incendie de la bibliothèque de Copenhague en 1728; beaucoup se sont effacées de la mémoire avant que l'on ait songé à les

recueillir; il en est plusieurs dont une indication fortuite ou une simple allusion ne nous a laissé que le nom. On les a classées de diverses façons, tantôt d'après les époques auxquelles on prétend en faire remonter la mise par écrit, tantôt d'après la situation géographique des lieux où se déroulent les scènes. La classification la plus naturelle est évidemment celle qui repose sur le contenu même ou le caractère essentiel de la saga. Elle distingue les sagas historiques, mythologiques ou héroïques, romantiques, poétiques. C'est à cette dernière catégorie que nous pouvons rattacher la saga de Gunnlaug Langue de Serpent. Celle-ci est, parmi le grand nombre d'œuvres analogues, une des plus courtes, mais aussi une des plus exquises à cause du parfum profondément poétique qui s'en dégage. Nous ne savons guère que les sagas d'Egil et de Frithjof qui puissent, sous ce rapport, soutenir la comparaison avec elle. Les récits sont « colorés avec art, revêtus d'images riantes, entremêlés de détails romanesques » (X. M.). Ce n'est pas à dire pourtant que les divers épisodes soient dépourvus de réalité. Si l'auteur a parfois, dans l'exécution des détails, fait appel à son imagination, s'il s'est plu à broder sur les données véridiques recueillies de la bouche de ses contemporains et si la saga constitue, à ce titre et pour cette raison, une véritable œuvre d'art, les faits qu'elle rapporte, les exploits qu'elle glorifie sont, du moins dans les traits fondamentaux, du domaine de l'histoire. C'est ce qu'il importe de mettre en pleine lumière.

Les lieux où les scènes se passent sont des localités géographiquement déterminées; il est facile de les retrouver aujourd'hui encore et de suivre pour ainsi dire sur la carte les progrès de l'action. L'époque est connue d'une manière précise et les personnages principaux apparaissent assez fréquemment dans diver-

ses œuvres islandaises, toujours sous les mêmes traits et avec les mêmes tendances et dispositions natives, pour que nous soyons autorisés à ne pas douter de leur authenticité. L'absence complète, dans les documents, de toute contradiction et de toute divergence d'appréciation en ce qui concerne les événements, les situations, les aspirations individuelles, constitue même un des témoignages les plus significatifs du caractère foncièrement historique des récits.

Le *Skáldatal*(1) qui existait incontestablement avant que notre saga fût mise par écrit et dont les énumérations reposent sur des données admises comme véridiques, cite parmi les scaldes qui ont vécu à l'époque du jarl Eirik Hakonarson (2) : Hallfred Vandraedaskald (H. le poète intraitable), Gunnlaug Ormstunga, Hrafn Önundarson, Thord Kolbeinsson. Le même document nous montre Gunnlaug et Hrafn, les deux héros de la saga, à la cour du roi de Suède, Olaf soenski (3), où ils se sont rencontrés pour la première fois et où ils ont semé le germe de leur rivalité fatale. La saga d'Egil (4) fait mention de la querelle qui éclata entre les deux jeunes scaldes à propos de Helga la Belle. La *Laxdoela saga* (ch. VI) et le *Landnamabok* (5) (I, ch. 13; II, ch. 1-2; III, ch. 1) confirment en tous points les indications généalogiques des récits et sont d'accord avec ceux-ci au sujet des

(1) *Skáldatal, sive poetarum recensio Eddae Upsaliensis*, publié à la suite du *Catalogus librorum Islandicorum et Norvegicorum aetatis mediae* de Th. Möbius. Leipzig, 1856.

(2) Il régna sur la Norvège, conjointement avec son frère Svein, de 1000 à 1015.

(3) Olaf le Suédois (995-1021).

(4) *Egils Saga Skallagrímssonar, nebst den grösseren Gedichten Egils*, hrsg. von Finnur Jónsson. (Altnord. Saga-Bibl. III. Halle, 1894).

(5) « Livre de la prise de possession du pays ». C'est une histoire généalogique d'Islande $\kappa\alpha\tau' \ \epsilon\tilde{\xi}\sigma\chi\eta\nu$, due à la collaboration de plusieurs écrivains islandais.

relations de parenté de Gunnlaug. Ce dernier ouvrage (V, ch. 8) parle aussi des rapports de Hrafn avec le lögsögumadr Skapti Thorodósson. Ari le Savant. (Livre des Islandais, ch. V) connaît la famille de Thorstein. La *Eyrbyggja saga* (ch. 17) relate les péripéties de la lutte qu'Íllugi, le père de Gunnlaug, eut à soutenir contre le godi Thorgrim Kjallaksson, au thing de Thorsnes. La *saga d'Égil* (ch. 83 et suiv.) raconte tout au long la querelle de Thorstein avec Steinar Öundurson. Le *Heimskringla* de Snorri Sturluson (1179-1241) présente le récit des hostilités qui divisaient l'Angleterre et le Danemark sous Svein et Knut et auxquelles il est fait allusion au chapitre IX de la *saga*. Dans la *Hallfredar saga* nous retrouvons avec tous les détails plusieurs épisodes que notre histoire ne fait qu'esquisser légèrement; tels sont notamment la rencontre de Hallfred et de Hrafn à Leiruvag et le retour de Hallfred et de Gunnlaug en Islande. Les deux versions, il est vrai, ne sont pas absolument d'accord en tous points, mais la divergence ne porte guère que sur des faits sans importance. La vague allusion à la mort du jarl Hakon Sigurdarson de Norvège (ch. V) est précisée et l'événement est exposé d'une manière complète dans la *Nialssaga* et le *Heimskringla* (ch. 53, 55 et 56)(1).

Il serait inutile de multiplier davantage les citations de l'espèce. Il suffit de constater qu'un certain nombre d'épisodes de la *saga* de Gunnlaug présentent de brèves indications relatives à des faits qui se trouvent développés dans d'autres sagas, ou de simples allusions à des événements qui forment l'objet de récits détaillés dans d'autres œuvres islandaises. De plus, il existe, d'une façon générale, entre les diverses sources histori-

(1) Cf. E. Mogk : *Gunnlaugssaga ormstungu*, p. VIII et suiv.

ques un accord pour ainsi dire parfait quant aux renseignements qu'elles fournissent sur les personnages de notre saga, sur leur situation et leur famille, sur leur caractère et leurs exploits.

De ces particularités une double conclusion se dégage. D'une part, nous y trouvons la preuve que l'intention de l'auteur n'était pas de rédiger une biographie. Il a voulu écrire un livre imprégné d'art et de poésie. Les procédés dont il s'est servi ne laissent aucun doute à cet égard. Dans la quantité de détails relatifs à son héros, il a fait un choix judicieux. Laisant de côté tout ce qui n'avait pas de rapport direct avec son sujet, tout ce qui ne faisait pas partie intégrante de l'histoire à raconter, il a soigneusement limité sa besogne au récit des faits qui rentraient le mieux dans le cadre de son modeste travail, qui lui paraissaient propres à mettre en lumière les traits sympathiques et l'émouvante destinée de ses personnages. Voyez ces phrases où il cherche visiblement à élaguer ce qui lui semble inutile ou encombrant : « Thorstein et Jofrid eurent beaucoup d'enfants, mais peu d'entre eux seront mentionnés dans cette saga. » De même, parmi les fils d'Illugi et d'Ingeborg il n'en cite que deux. Il n'est pas du tout question des querelles de Gunnlaug et de son père avec le godi Snorri (cf. Eyrbyggja saga, ch. CIII).

D'autre part, l'accord de toutes les sources prouve de façon irrécusable que le noyau de l'histoire de Gunnlaug repose sur des faits positifs. Cette histoire était très répandue en Islande; elle se racontait fréquemment; le peuple la connaissait fort bien; cette vogue dont elle jouissait empêchait précisément les narrateurs de s'écarter de la réalité au gré de leur fantaisie. D'ailleurs, cet accord remarquable ne se manifeste pas seulement dans les lignes fondamentales, dans les contours essentiels de la saga, il s'observe en plus d'un

point jusque dans des détails d'importance toute secondaire; et ceci constitue un témoignage de plus en faveur de l'esprit de véracité de l'auteur et de la fidélité avec laquelle il rapporte ce qu'il a vu lui-même ou ce qu'il a entendu raconter.

Si le fond de la saga est historique, si les faits principaux qu'elle relate sont véridiques, nous pouvons admettre également que les tableaux variés qu'elle présente de l'ancienne société scandinave sont bien conformes à la réalité, du moins dans les contours généraux. C'était bien là la façon de penser, de vivre, d'agir de ces Islandais d'il y a dix siècles. L'auteur a peint d'après nature; on le sent à cette allure franche et sincère qui ne se ralentit pas un seul instant, à ce naturel charmant et cet accent de vérité qui s'observent jusque dans les moindres épisodes.

Cependant la réalité n'exclut pas la poésie. Ces deux sources d'inspiration, également inépuisables, marchent de pair, se prêtent un mutuel et merveilleux appui et impriment aux récits cette teinte indécise qui semble être un reflet des longs crépuscules scandinaves. Ce n'est pas à proprement parler de l'histoire, et ce n'est pas de la légende. Les deux, admirablement combinés, forment une espèce d'histoire poétique. C'est un genre spécial à la littérature du Nord; on en chercherait vainement les pareils dans l'histoire littéraire du monde. Il présente, il est vrai, quelque analogie, d'un côté, avec la logographie des Grecs, les chansons de geste, et, d'autre part, avec nos romans historiques et ce que nous entendons par *mémoires*; on pourrait aussi le comparer, sous certains rapports, à l'autobiographie de Goethe, *Vérité et Fiction*. Mais ces rapprochements sont plutôt forcés et ne reposent que sur des ressemblances assez confuses et lointaines. C'est peut-être ce double aspect qui imprime à la saga poétique la saveur toute particulière qui la caractérise parmi tant d'autres.

Il est peu de ses congénères, en effet, qui laissent dans l'esprit du lecteur, malgré le tragique de certaines situations, une impression aussi douce, réellement faite pour charmer et attendrir.

Ceci est vrai surtout de la saga de Gunnlaug. Elle est une des rares histoires dont l'idée dominante se développe sur des bases autres que l'exposition purement chronologique des faits. L'amour est le ressort de l'action, l'amour profond qu'éprouvent pour Helga la Belle deux jeunes Islandais, entourés du prestige d'une naissance illustre, se distinguant par de grandes qualités morales et physiques et, en outre, doués l'un et l'autre d'un talent poétique remarquable. C'est un spectacle saisissant que d'assister, à travers toute la série variée des épisodes, au développement de cette rivalité qui ne pardonne pas, qui grandit insensiblement pour arriver au point culminant, au chapitre XI de la saga. Ce chapitre marque, en effet, nettement le nœud de ce drame émouvant. Dès lors, on sent approcher avec angoisse, lent mais inévitable, le fatal dénouement.

Certes, il se rencontre dans les récits plus d'un détail fantaisiste ; il y a des embellissements dus à l'imagination du narrateur ou de l'écrivain. Cette parure, toutefois, a sa raison d'être ; elle est destinée à renforcer le pathétique des situations ; elle a pour but d'ajouter encore à l'impression de la réalité ; elle imprègne l'ensemble d'une saveur poétique qui contribue puissamment à mettre en relief et à faire sentir plus vivement encore ce que l'histoire réelle offre de particulièrement touchant.

Parmi les personnages de la saga, Gunnlaug occupe incontestablement le premier rang. Ce qui frappe d'abord chez lui, c'est la vivacité de son tempérament. Au début de l'action, le narrateur lui reproche son irrésolution, entraînant une certaine inconséquence dans sa façon d'agir. Elle est due à une

sensibilité très prononcée et une certaine fougue de jeunesse, alliées cependant à une franchise et une droiture d'intentions qui rachètent amplement ses travers. Dans plusieurs livres islandais il apparaît avec le surnom de « Langue de Serpent ». On peut se demander quelle est l'origine de cette singulière appellation. Lui-même reconnaît (ch. VI, str. 2) l'avoir reçue dans sa jeunesse et non sans raison. L'auteur de la saga prétend qu'il la doit à son habileté à manier l'épigramme (cf. ch. III). Son caractère la justifiait probablement. D'autre part, le Landnamabok (Isl. Sögur I, 44) et le Skaldatal connaissent un autre Gunnlaug Langue de Serpent, bisaïeul de notre héros du côté maternel, et il est à présumer qu'il faut voir dans ce surnom un héritage dû à cet ancêtre, qui lui aussi était scalde. Une certaine analogie de caractère, surtout une nature vive et emportée, auront contribué sans nul doute à attacher à son nom cette épithète mordante, car tout jeune il ne semble pas avoir joué un rôle assez marquant pour la mériter. Gunnlaug est connu comme scalde. Cependant, ce qui nous reste de ses productions poétiques se réduit à très peu de chose ; ce sont, en majeure partie, les *visur* de la saga et une demi-strophe conservée dans l'Edda de Snorri Sturluson. Toutes celles que la saga lui fait prononcer ne peuvent être de lui. Tel est par exemple son chant du cygne (ch. XII, str. 2). Comment nous aurait-il été transmis ? Par les guides norvégiens auxquels il est adressé ?

A côté de Gunnlaug se dessinent, moins vifs, moins purs et moins sympathiques aussi, les traits de Hrafn Önundarson, son rival. Ses actes sont empreints d'une réelle perfidie amoindrissant considérablement l'estime que pourraient inspirer sa bravoure et une certaine fermeté de résolution. Ses vues étroites et mesquines, son humeur vindicative, son esprit rancu-

Skald-Hrafn. Les deux strophes que la saga met dans sa bouche seraient les seuls vers que le hasard nous ait conservés de lui, s'il était bien démontré qu'il en est l'auteur.

La figure la plus touchante de notre histoire est, sans contredit, celle de Helga la Belle. Sur les tableaux d'une vie toute remplie d'aventures, l'image de Helga jette un reflet calme et gracieux. Ce n'est pas seulement par sa beauté, mais aussi par ses grands et nobles sentiments qu'elle éclipse tout ce monde bruyant qui s'agite autour d'elle. Cette fidélité à toute épreuve, dont elle donne l'exemple au milieu des plus étranges contrariétés, cette délicatesse de caractère, rare même chez les personnes de son sexe en un temps où la violence était dans les mœurs, sollicitent la sympathie et provoquent l'admiration, en même temps que la fatalité inexorable qui s'acharne sur elle répand sur ses traits de jeune fille un voile de tristesse et de mélancolie. Victime d'une malheureuse destinée, elle excite la compassion, et sa simple mais forte résignation est pour le lecteur une source d'émotions douces à la fois et profondes. Helga appartient, comme Gunnlaug et Hrafn, à une des familles les plus considérées de la vieille Islande. Le fameux poète Egil Skallagrímsson était son grand-père. La plupart de ses ancêtres, et son frère lui-même, ont composé d'excellents chants. Elle était apparentée à Olaf pá de Hjardarholt, le héros de la Laxdoela saga. Il régnait au sein de cette famille comme un souffle poétique qui se communiquait à tous ses membres; il s'y était développé un idéal qui l'élevait au-dessus des vulgarités de la vie habituelle. Faut-il s'étonner alors de la noblesse de sentiments et de la douceur de caractère qui se reflètent dans les actes et les pensées de notre modeste héroïne!

Tout comme les personnages qui entrent en

nier font ressortir plus vivement encore la générosité et la bonne foi de son compétiteur. Comme Gunnlaug, il est issu d'une des plus influentes familles du pays et apparaît dans divers documents comme un scalde de renom. Souvent même on l'appelle tout simplement scène, les faits variés qui forment le tissu de l'action appartiennent à l'histoire des anciens pays du Nord. On peut suivre les événements pas à pas, retrouver les lieux où ils se déroulent. Le récit a sa chronologie fixe et précise. Gunnlaug est né vers 983. A l'âge de quinze ans il arrive chez Thorstein Egilsson, à Borg, où il parvient à se fiancer à Helga la Belle. Il quitte l'Islande en 1001 pour entreprendre un voyage en pays étranger, se rend d'abord en Norvège chez le jarl Eirik et, en automne, en Angleterre chez le roi Ethelred. En 1002, il va voir le roi Sigtrygg à Dublin, le jarl Sigurd dans les Orkneyjar et, vers l'automne, gagne le sud de la Suède et passe l'hiver de l'année 1003 en Gothland chez un autre jarl du nom de Sigurd. Au printemps suivant, il se remet en route et arrive à Upsalir, à la cour du roi Olaf le Suédois, où il fait la rencontre de Hrafn. C'est là que prend naissance, entre les deux jeunes Islandais, la querelle qui remplit désormais leur vie. Hrafn retourne en Islande, tandis que Gunnlaug, fidèle à ses engagements envers le roi Ethelred, fait une seconde fois le voyage de Londres et y demeure jusqu'au printemps de 1005. De là il revient chez le jarl Eirik, en Norvège, et s'embarque pour l'Islande, vers la fin de l'automne, en compagnie du poète Halifred.

Cependant, dès l'été de l'année 1004, Hrafn avait demandé pour la première fois la main de Helga, la promise de Gunnlaug. Poussé autant par la haine qu'il nourrissait contre son rival que par l'amour que

lui inspirait la jeune fille, il renouvela sa demande à l'Althing de l'année suivante et la fiancée lui fut accordée pour l'automne, parce que le retour de Gunnlaug, retenu en Angleterre par des préparatifs de guerre contre le Danemark, se faisait trop attendre. Celui-ci, néanmoins, rentre au pays dans le courant de l'hiver ; mais il est trop tard : Helga est devenue la femme de Hrafn. En 1006 a lieu, dans une île de l'Öxara, le premier duel entre les deux rivaux ; l'issue du combat reste indécise. La même année, en vertu d'une décision prise par l'Althing, le duel est strictement interdit dans toute l'étendue du territoire. Les deux adversaires se voient obligés d'aller vider leur différend en Norvège. Gunnlaug s'embarque en 1007, gagne les Orkneyjar où il séjourne jusqu'au commencement de l'été 1008 et retourne pour la troisième fois chez le jarl Eirik, à Hladir. Il y passe l'hiver. Hrafn, de son côté, s'était dirigé sur Thrandheim et était resté à Lifangr pendant 1008. Enfin, l'année suivante, en 1009, ils se rencontrent pour la seconde fois. Le duel a lieu à Dinganes, sur la frontière de la Norvège et de la Suède, et la querelle finit par la mort des deux rivaux. Gunnlaug était âgé de 26 ans.

Tel est le cadre historique dans lequel se meuvent les personnages et se déroulent les événements.

Ici se place une autre question, celle de l'origine de la saga. Quand et comment a-t-elle pris naissance ? La question est vague et complexe. Pour la résoudre, il importe d'en préciser tout d'abord les termes et la portée. Que faut-il entendre par composition de la saga et quand peut-on dire que la saga existe ? Pour éviter toute équivoque, il est nécessaire de distinguer nettement et de considérer à part deux ou même trois phases successives, par

lesquelles elle a passé avant de revêtir la forme et l'aspect particuliers que nous lui connaissons. Ces phases sont autant de périodes de formation et d'évolution. La plus reculée remonte à l'époque lointaine où se sont accomplis les événements. Grâce aux savantes investigations de G. Vigfusson (1), la date de la plupart des faits historiques sur lesquels reposent les sagas est établie avec précision et certitude. Or, ces faits constituent le fond véritable, on pourrait dire l'origine de la saga; car les événements de l'histoire, que l'auteur se plaît parfois à dépeindre sous des couleurs ravissantes empruntées à sa poétique imagination, se racontent dès le lendemain du jour où ils se sont accomplis; les récits commencent à circuler, s'amplifiant, se chargeant d'épisodes nouveaux, les uns gais et pittoresques, les autres émouvants et terribles, et, au bout d'un temps qui varie selon la grandeur et la réputation des héros et selon l'importance des faits, ils franchissent, en évoluant incessamment, des distances considérables et se répandent dans des contrées parfois très éloignées du pays d'origine.

Ce n'est pas encore la saga, ce n'en est que la matière; elle est toujours en voie d'élaboration; elle naît le jour où un individu, mieux doué ou mieux au courant des traditions, s'avise de recueillir et de rattacher les uns aux autres, parfois par les liens de la fiction, les chaînons épars de cette longue et vaste énumération d'exploits retentissants ou de faits d'ordre intime, de coordonner de la façon la plus naturelle toute une série de récits et d'en former un tout connexe, une histoire complète et achevée.

(1) *Um tímatal í Islendinga sögum* dans le *Safn til sögu Íslands og íslenskra bókmenta að fornu og nýju*. Kaupmannahöfn, 1856-79.

C'est la phase primitive, la première étape de formation. La saga existe, mais uniquement à l'état de tradition verbale. Bien que les grandes lignes en soient définitivement tracées par la main de l'artiste, elle ne s'arrête pas dans son développement. Reposant désormais et exclusivement sur le sol mouvant des idées, des aspirations, des goûts individuels des narrateurs, elle continue son évolution lente mais irrésistible. Pendant au moins deux siècles encore, sujette à toutes les fluctuations que subissent les tendances morales et intellectuelles chez des nations où l'imagination est toujours en éveil, la saga vit sur les lèvres du peuple, se modifie au gré de ses dispositions, et l'accompagne dans toutes ses migrations. C'est ainsi qu'elle se répand, par voie de tradition orale, dans la plupart des contrées du Nord et se transmet pendant une longue suite de générations.

Enfin arrive le jour où l'œuvre est mise par écrit. Il est des cas où l'histoire orale continue à circuler pendant quelque temps encore; mais, d'une façon générale, on peut dire que la fixation par l'écriture l'arrête définitivement dans sa transformation et marque le terme de son évolution. C'est la seconde étape et la plus significative. L'écrivain fait son apparition. Cette rédaction des récits, faite plusieurs siècles après l'accomplissement des faits qui en constituent comme le tissu fondamental et immuable, est de la plus haute portée au point de vue historique et littéraire; elle atteste un progrès important dans la vie intellectuelle des peuples scandinaves: l'usage de l'écriture basée sur l'alphabet latin.

Pour ce qui concerne spécialement la saga de Gunnlaug, toute une série de détails, notamment l'exactitude des indications relatives aux rapports de parenté, font supposer que les exploits des héros et

les émouvantes péripéties dont leur vie est remplie, ont été l'objet de récits peu de temps après leur mort. Son origine première remonte donc à l'époque qui marque les confins du paganisme et du christianisme. Pendant deux siècles elle vit à l'état de *frásögn*, c.-à-d. de tradition orale, exposée à des altérations de toute nature. Ces altérations toutefois ne pouvaient affecter la matière en elle-même; ce qui se modifie, c'est plutôt l'enveloppe extérieure; le noyau reste le même et garde au fruit sa saveur originelle. Elle plonge ses racines jusqu'au fond du vieux paganisme scandinave; mais, composée aux temps où les lueurs de la foi chrétienne commençaient à poindre à l'horizon du monde payen et remplissaient déjà les cœurs d'un émoi particulier, et constamment exposée, elle aussi, aux transformations que la religion nouvelle est venue opérer dans les esprits et les mœurs, la saga ne pouvait rester étrangère à l'influence de l'idéal chrétien. L'essence toutefois, la structure intime reste intacte. Ce n'est guère que la forme qui évolue; et cette évolution se continue, lente mais facilement appréciable, jusqu'au jour où, grâce à l'emploi d'une écriture plus maniable et plus appropriée que les vieilles runes nordiques, les chefs-d'œuvre de l'ancienne Scandinavie ont pu être consignés dans des livres.

Grâce aux renseignements concluants que nous pouvons tirer du *Livre des Islandais* d'Ari (1), nous connaissons d'une façon assez approximative l'époque à laquelle il convient de fixer les commencements de la littérature écrite du Nord. K. Maurer, dont l'opinion fait autorité en cette matière, la place dans la seconde moitié du XII^e siècle, entre les

(1) Voy. notre étude sur le *Livre des Islandais du prêtre Ari le Savant*. Bruxelles, 1898.

années 1170 et 1180, et la plupart des savants se rallient à cette manière de voir. Nous savons de même vers quelle époque cette littérature a atteint l'apogée de son développement et de sa splendeur. G. Vigfusson a essayé de démontrer que ce fut entre les années 1220 et 1260. C'est là ce qu'on peut appeler la période classique, qui vit naître les plus belles et les plus importantes des sagas, celles qui se distinguent par la perfection de la forme autant que par l'élévation des idées, la grandeur des caractères et la noblesse des sentiments : les sagas de Nial, d'Egil Skallagrimsson, de Frithjof le Fort, la Laxdoela saga, l'Eyrbyggja saga et d'autres. C'est à cette époque aussi que fut mise par écrit la saga de Gunnlaug Langue de Serpent.

Vouloir fixer d'une manière exacte la date de la rédaction première, serait une entreprise hasardeuse ; les données scientifiques précis font défaut. A ce sujet nous sommes donc réduits aux conjectures. Du reste, la question perd de son importance du moment que l'on veut bien renoncer à une détermination chronologique minutieuse — dont nous ne voyons pas l'utilité en cette matière — pour considérer les choses dans leur ensemble. Contentons-nous de savoir que la rédaction primitive remonte au milieu du XIII^e siècle. Le développement du dialogue, certains traits fantaisistes, tels que les rêves, l'habileté de l'intrigue, l'animation des scènes, la perfection du langage montrent jusqu'à l'évidence qu'elle appartient à l'époque de l'apogée de la prose islandaise.

Il serait facile de préciser davantage ce point, si l'auteur de cette œuvre était connu. Mais toutes les sagas, ou peu s'en faut, nous ont été transmises sous le voile de l'anonyme. Ceux qui les ont composées comme ceux qui les ont mises par écrit n'ont pas jugé à propos de révéler ni leurs noms ni leurs qualités. C'eût été éle-

ver en quelque sorte des prétentions non justifiées à un bien qui, en somme, faisait partie du fonds commun de la nation entière. Certains indices cependant nous autorisent à émettre de vagues conjectures concernant les écrivains qui nous ont conservé, en les fixant sur le parchemin, les traditions de leurs ancêtres. Ce devaient être, du moins dans la plupart des cas, des personnages ayant reçu une instruction variée et assez étendue. Il est à présumer qu'il faut voir en eux de ces Islandais de grande famille qui disposaient des loisirs et des moyens de parcourir dans leur jeunesse les pays de l'Europe occidentale, s'initiant à la culture des lettres latines, recueillant au cours de leurs lointaines pérégrinations une riche moisson de connaissances relatives aux trésors littéraires, aux légendes nationales des peuples qu'ils visitaient, rentrant ensuite dans leur patrie où ils s'appliquaient à répandre l'instruction et à mettre au profit du bien commun les fruits de leur expérience.

La plupart d'entre eux appartenaient vraisemblablement à l'état ecclésiastique. Le fait paraît certain notamment pour l'auteur de la saga de Gunnlaug. En effet, ce n'est guère que chez des hommes formés au contact des civilisations de l'antiquité que pouvait naître l'idée d'arracher à l'oubli, en les fixant par l'écriture, les faits de l'histoire nationale. Presque tous les grands écrivains islandais, dont nous connaissons les noms, étaient prêtres. Il suffit de citer Ari le Savant, Saemund Sigfusson, les moines Karl Jónsson, Odd Snorrason, Gunnlaug Leifsson. On peut dire qu'à l'origine la littérature écrite, en Islande, repose entre les mains du clergé. C'est lui le dépositaire des trésors scientifiques et littéraires de la nation; c'est lui qui s'est attribué la mission grandiose de veiller à l'éducation et à l'instruction du peuple et de l'acheminer dans la voie d'une civilisation

nouvelle; c'est à lui aussi que la postérité est redevable pour une grande part de la conservation de ce précieux dépôt national qui fait la gloire de l'Islande.

On a longtemps cru voir dans le prêtre Ari l'auteur de la saga de Gunnlaug. C'est une erreur, reposant sur une assertion injustifiable du manuscrit de Stockholm qui ajoute au titre de la saga ces mots : « ainsi que l'a racontée le prêtre Ari Thorgilsson le Savant, qui a été le plus instruit parmi les Islandais pour ce qui touche l'histoire de la colonisation primitive du pays et les événements des temps passés. » Cette indication erronée est due à un copiste d'une époque postérieure. Il est à peu près certain qu'Ari n'a jamais écrit aucune saga. Les tendances critiques et toutes positives de son esprit d'historien s'y opposaient. Du reste, il existe entre son *Livre des Islandais* et notre saga une différence fondamentale quant au style. Là, il est bref, analytique, dépourvu d'ornements, sobre dans les descriptions; ici, c'est une prose simple et coulante, mais non dépourvue de ces embellissements que la rhétorique met entre les mains de ses initiés. Ari, d'autre part, a vécu à une époque antérieure à celle de la rédaction de la saga. Il est mort en 1148, et celle-ci ne paraît pas remonter au delà de la seconde moitié du XIII^e siècle. Enfin, certains indices autorisent à croire qu'elle a été composée dans le pays des « Myrar », aux environs de Borg (cf. ch. IV); or, Ari vécut à Helgafell, à Haukadal et finit probablement ses jours à Stad, dans la presque île Snaefellsnes.

Quel que soit le nom de l'auteur, maint passage trahit de façon évidente la main de l'écrivain pénétré de la foi et imbu des idées chrétiennes. Nous pouvons toucher du doigt les traces de l'inspiration chrétienne et juger, par là de la façon dont l'auteur

envisageait la question du christianisme et de ce qu'il pensait des bienfaits de la religion nouvelle. En parlant de la reconnaissance officielle de cette dernière à l'Althing de l'an mille, il déclare que c'est l'événement le plus mémorable qui se soit accompli en Islande (ch. IV). Gunnlaug, sur le point de mourir, reçoit les suprêmes bénédictions de la main d'un prêtre et est enterré près de l'église (fin du ch. XII). Helga, elle aussi, dort son dernier sommeil à côté de l'église (fin du ch. XIII). De plus, on rencontre assez fréquemment, dans les récits, de ces locutions caractéristiques, de ces particularités de style qui ont bien l'air d'être des réminiscences du latin. Telle est notamment cette façon typique de marquer la transition par des phrases comme celles-ci : « Maintenant il faut parler de... », « maintenant il faut en revenir à... » ; de même les formules qui indiquent la fin d'un épisode : « celui-ci est désormais hors de la saga », « et il n'en sera plus question dans cette histoire, » ou la fin de la saga : « Ainsi finit ... », « ici finit... ». Tout ce que nous sommes en droit de conclure de ce qui précède, c'est que l'auteur(1) de la saga de Gunnlaug semble être un ecclésiastique jouissant d'une culture intellectuelle remarquable et possédant à un degré éminent l'art de conter et le talent d'écrire (2).

Un grand nombre de sagas présentent, disséminées dans le texte, une série de strophes scaldiques destinées à renforcer l'impression poétique et à rehausser la valeur esthétique de l'œuvre. La saga de Gunnlaug en renferme vingt-trois. Elles offrent, d'un

(1) Il va sans dire que par *auteur* nous entendons ici l'écrivain qui a le premier mis la saga par écrit. •

(2) Cf. B. Döring : *Bemerkungen über Stil und Typus der isländischen Saga*. Progr. des Nicolaigymn, in Leipzig, 1877.

côté, une accumulation de périphrases étranges et obscures, d'autre part, un enchevêtrement arbitraire de mots et d'idées qui, à première vue, paraît tout simplement grotesque. Ces *visur* n'ont pas toujours pour auteur le personnage qui est censé les prononcer; il en est dans le nombre qui ont été composées et intercalées par l'écrivain qui a donné à l'œuvre sa rédaction définitive. Tel est notamment le chant du cygne de Gunnlaug (ch. 12). Il en est de même de la strophe précédente que la *Kormakssaga* attribue au poète Kormak Ögmundarson (ca. 937-967). Quant aux deux strophes finales dans lesquelles les pères des deux héros communiquent leurs rêves relatifs au sort qui est réservé à Gunnlaug et à Hrafn, il est hors de doute qu'elles appartiennent à une époque postérieure. Ces chants, derniers vestiges de la poésie des scaldes, reposent à la fois sur l'allitération, l'assonance, le nombre de syllabes et la quantité prosodique; quelquefois ils présentent, en outre, la rime. Ils comprennent généralement huit vers. C'est la forme poétique du *dróttkvaedi* (1). Déchiffrer le sens de cet entassement de bizarreries et d'hyperboles est une opération dans laquelle les plus sagaces des interprètes ont maintes fois échoué. Ce qui caractérise avant tout cette poésie, ce sont les nombreuses expressions métaphoriques (*kenningar*); elles permettaient aux scaldes de déployer toute la richesse de leur imagination, toute la subtilité de leur esprit, ainsi que leur merveilleux don d'observation et de combinaison. Mais par l'abus qu'ils ont fait de ce style énigmatique, ils ont fini par attirer sur leurs

(1) de *drótt* = suite d'un prince, et *kveda* = dire, réciter, chanter. Le *dróttkvaedi* ou *dróttkvaett*, fréquemment employé au 9^e, 10^e et 11^e siècle, désigne à l'origine un chant que les gens de la cour composaient en l'honneur ou à l'adresse de leur seigneur.

productions le dédain des profanes qui, ne parvenant plus à en pénétrer l'idée, les ont déclarées absurdes. Cependant quand, à force de patientes et minutieuses recherches, on réussit à scruter le mécanisme compliqué de ce langage hétéroclite et à découvrir le sens caché sous cette accumulation de figures tout au moins originales, on constate que la poésie scaldique atteste un art véritable. Il y a du mérite et une certaine grandeur dans cette richesse extraordinaire d'expressions typiques et dans cette étonnante variété de locutions ingénieuses. Si la strophe, par suite de son aspect mystérieux et de son obscurité quasi impénétrable, manque de charme au premier abord, il faut reconnaître toutefois que l'abondance des images et la profusion des termes éminemment poétiques impriment à ces chants un caractère qui n'est rien moins qu'inepte ou ridicule. Des littérateurs comme Vilmar y ont trouvé goût et Herder les a admirés.

La saga de Gunnlaug occupe, à juste titre, tant par la nature du contenu que par la forme de l'exposition, une place éminente parmi les productions littéraires de l'ancienne Islande. De nos jours encore on la lit avec ardeur dans les écoles de Norvège et de Suède. Les nombreuses éditions qui se sont succédé depuis un siècle, les traductions qui en ont été faites, ainsi que les œuvres d'imagination qui traitent le même sujet, attestent la popularité dont elle jouit dans les pays de langue germanique. Elle a été éditée pour la première fois en 1775 à la faveur d'un legs d'Arni Magnusson, le grand protecteur des lettres scandinaves, sous le titre suivant : *Sagan af Gunnlaugi Ormistungu ok Skald-Rafni, sive Gunnlaugi Vermilinguis et Rafnis Poctae vita. Ex Manuscriptis legati Magnacani cum Interpretatione Latina, notis, Chronologia, tabulis Genealogicis et Indicibus, tam rerum,*

quam Verborum. Hafniae 1775. — Une seconde édition, due à Jón Sigurdsson, et très importante au point de vue de la critique du texte, est insérée dans la collection des *Islendinga sögur* II, pp. 187-276. Kjöbenhavn 1847. — Une édition danoise a paru, en 1862, dans la collection « Det norske Oldskriftselskabs Samlinger, n^o 3 » sous le titre de *Gunnlaugs saga ormstungu. Med forklarende Anmærkninger og Ordsamling* ved O. Rygh. Christiania 1862. — Nous la retrouvons ensuite dans plusieurs recueils et livres de lecture, tels que les *Analecta Norroena (Auswahl aus der isländ. und norweg. Litteratur des Mittelalters)* de Th. Möbins (Leipzig, 1859 et 1877, pp. 135-166 et 103-135), le *Oldnordisk Laesebog med Anmærkninger og Ordsamling* de L. Wimmer. 4. Udgave. Köbenhavn 1889, la *Einleitung in das Studium des Altnordischen* II, de J.-C. Poestion (Hagen, i. W. und Leipzig, 1887, avec riche glossaire). — Citons enfin la petite édition de Jón Thorkelsson, publiée à Reykjavik en 1880, avec une judicieuse interprétation des strophes scaldiques, qui a paru antérieurement sous le titre de *Skyringar á vísun í nokkurum íslenskum sögum* (Reykjavik, 1868), et celle de E. Mogk : *Gunnlaugs saga Ormstungu. Mit Einleitung und Glossar*. Halle a/S. 1886.

Il n'est guère de sagas qui aient été traduites avec autant de prédilection que celle de Gunnlaug. Nous possédons deux versions danoises, celle de Petersen, dans les *Hist. Fortaell. om Isl. Faerd*. II. p. 3-46. Kbh. 1840, et celle de O. Rygh : *Sagaen om Gunnlaug Ormstunge og Skalde-Ravn. Oversat fra Gammelnorsk* af O. R. Kristiania 1859. — Dès 1869 elle parut en anglais dans la « *Fortnightly Review* » (ed. by John Marley. Jan. 1869. n^o XXV, new series), sous le titre de *The Saga of Gunnlaug the wormtongue and Rafn the skald*, by Eirikr Magnússon and William

Morris; elle a été rééditée par les mêmes dans l'ouvrage *Three northern love stories and other tales. Translated from the Icelandic*. London 1875. — Une traduction suédoise a été publiée par P. A. Gödecke en 1872: *Sagan om Gunnlaug Ormstunga och Skald-Ram, på svenska ölkald* af P. A. G. Stockholm 1872. — En Allemagne, il en a paru deux: celle d'Eug. Kölbing: *Die Geschichte von Gunnlaug Schlangenzunge, aus dem islandischen Urtexte übertragen*. Heilbronn, 1878, et celle d'A. Tille: *Die Saga von Gunnlaug Schlangenzunge, aus dem Altisländischen übersetzt*. Leipzig, Ph. Reclam. (Univ. Bibl. 2756).

La faveur toute spéciale dont l'histoire de Gunnlaug a joui en Allemagne se traduit dans les remaniements, les amplifications et les imitations dont elle a été l'objet. Nous citerons le roman en trois volumes que Fouqué fit paraître en 1826: *Von dem Gunnlaugar, genannt Drachenzunge und Rafn dem Skalden*, l'imitation poétique d'Ant. Edzardi: *Schön Helga und Gunnlaug. Eine Dichtung frei nach der altnordischen Gunnlaugssaga*. Hannover 1875, le poème épique, *Gunnlaug Schlangenzunge*, publié en 1879 par Karl Bleibtreu, et les tableaux que J.-C. Poestion a tracés de la vie du scalde dans son livre *Aus Hellas, Rom und Thule. Cultur- und Literaturbilder*. Leipzig, 1884 (2^e éd.).

I

Il y avait un homme qui s'appelait Thorstein; il était fils d'Egil Skallagrimsson (1) et d'Asgerd, fille

(1) *Egil Skallagrimsson* (904-990), chef de l'illustre famille de *Myramenn*, et un des plus grands poètes d'Islande. Sa vie est racontée dans la *Egils saga Skallagrimssonar* ou *Eigla*. Les plus touchantes de ses poésies sont: le *Höfudlausn* (redemptio capitis), en l'honneur du roi Eirik Blodöx, et l'*Arinbjarnarkvida* (carmen Arinbjörn's).

de Björn. Thorstein demeurait à Borg, dans le Borgarfjord (1); c'était un homme riche en biens et un grand seigneur; il était intelligent, d'un abord facile et raisonnable en toutes choses. Sans exceller ni par la taille ni par la force corporelle comme son père Egil, c'était néanmoins un personnage des plus distingués, et il inspirait de la sympathie à tout le monde. Thorstein était un homme de belle apparence, avec des cheveux blonds et des yeux d'une beauté remarquable. Il avait pour femme Jofrid, fille de Gunnar, fils de Hlif (2). Jofrid avait épousé d'abord un fils de Tungu-Odd (3), du nom de Thorodd; celui-ci eut d'elle une fille, Hungerd, qui grandissait à Borg dans la maison de Thorstein. Jofrid était une femme de grande énergie. Thorstein en eut de nombreux enfants; mais peu d'entre eux jouent un rôle dans cette saga. Skuli était l'aîné de leurs fils; le second s'appelait Kollsvein, le troisième Egil.

On raconte qu'un jour d'été un bateau venant de la mer entra dans l'embouchure de la Gufa (4). Barth était le nom du pilote (5); il était d'origine réglait d'habitude les conditions du marché, il le fit encore cette fois-ci. Les Norvégiens furent hébergés de côté et d'autre; le pilote, lui, reçut l'hospitalité chez Thorstein, car il avait manifesté le désir de se rendre

(1) *Borg*, sur les bords septentrionaux du petit *Borgarfjord* (golfe de Borg), sur la côte ouest de l'Islande. Ce nom s'applique aussi au territoire environnant. La propriété de Thorstein, fondée par son grand-père, était située entre deux rivières, la Langa et la Gufa, qui se jettent dans le *Borgarfjord*.

(2) *Gunnar Hlifarson* est le père du fameux lögsögumadr (homme de la loi) Ulfhedin, rapporteur d'Ari le Savant pour certains faits exposés dans son *Livre des Islandais*.

(3) *Tungu-Odd*, un des héros de la *Hönsna-Thóris saga*.

(4) Petite rivière qui se jette dans le *Borgarfjord*, à l'est de Borg.

(5) Dans d'autres éditions le pilote porte le nom de Bergfinn.

dans cette région. Bien qu'il fût ordinairement d'humeur morne durant l'hiver, Barth reçut bon accueil chez Thorstein. Le Norvégien aimait beaucoup à s'occuper de rêves. Au printemps Thorstein lui demanda s'il voulait l'accompagner à Valfel (1). C'était l'endroit où les habitants du Borgarfjord tenaient leur thing, et Thorstein avait appris qu'une paroi de sa tente s'était écroulée (2). Le Norvégien y consentit. Ils se norvégienne, riche, assez âgé et sage. Thorstein poussa son cheval jusqu'au bateau et, comme il mirent donc en route à trois et arrivèrent à Valfel dans un domaine appelé « Caverne des renards ». Là vivait un homme pauvre, du nom d'Atli; il était fermier de Thorstein. Thorstein lui enjoignit de venir avec lui pour l'aider au travail et d'emporter une hache et une bêche. Ainsi fut fait. Arrivés auprès des murs dépouillés de leur toit, ils se mirent tous à l'ouvrage et déblayèrent la place. Ensuite Thorstein et Barth s'assirent à l'entrée de la cabane. Thorstein s'endormit et eut un sommeil agité. Barth, assis à ses côtés, le laissa jouir de son rêve. Quand il s'éveilla, il se sentit mal à l'aise. Le Norvégien lui demanda ce qu'il avait rêvé pour avoir été si agité pendant le sommeil. Thorstein répondit : « Les rêves ne signifient rien. » Mais le soir, en retournant, le Norvégien lui demanda de nouveau ce qu'il avait rêvé. « Si je

(1) *Valfel* était primitivement le nom d'une montagne dans les *Myra-Sysla*, c.-à-d. district des *Myrar* ou marais, non loin de Borg.

(2) A l'endroit où les notables d'un district tenaient leurs assemblées périodiques pour discuter les intérêts de la région, on dressait des tentes formées de quatre parois recouvertes, à l'époque où se réunissait le thing, d'une espèce de banne. Ici il s'agit du thing régional des habitants qui vivaient sur les bords du golfe de Borg.-L'Althing, c.-à-d. l'assemblée générale annuelle des notables de toutes les parties de l'île, fut établi, en 930, dans une plaine appelée *Thingvellir* et située au nord du lac Ölfuss, non loin de Reykjavik.

te communique mon rêve, » dit Thorstein, « tu me l'interpréteras. » Barth promit de l'essayer, et Thorstein dit : « Voici ce que j'ai rêvé : Je me figurais être à Borg, devant l'entrée principale de ma maison; en levant les yeux vers le ciel, j'aperçus sur le faite du toit un bel et superbe cygne et je croyais qu'il m'appartenait. Ensuite je vis descendre des montagnes un grand aigle qui s'approcha, vint se poser auprès du cygne et se mit à causer amicalement avec lui; et celui-ci me paraissait s'en réjouir. Alors je remarquai que l'aigle avait les yeux noirs et des serres de fer, et il m'avait l'air bien hardi. Bientôt je vis venir du sud un autre oiseau qui se dirigea également vers Borg et alla se percher sur le toit à côté du cygne dont il essaya de gagner la faveur. C'était aussi un grand aigle. Je croyais ensuite observer que l'aigle qui était arrivé le premier entra dans une violente colère contre le nouveau venu; ils se querellèrent longtemps et avec beaucoup d'acharnement et je constatai qu'ils saignaient tous les deux. Ils se battirent tant et si bien qu'ils tombèrent de part et d'autre du mur de la maison : tous deux étaient morts. Le cygne resta sur le toit; il était bien triste. En ce moment je vis arriver un oiseau du côté de l'ouest; c'était un faucon. Il se posa à côté du cygne et se comporta tendrement envers lui. Ensuite ils s'envolèrent tous les deux ensemble dans la même direction; et là-dessus je m'éveillai. » « Ce rêve, » ajouta-t-il, « n'a guère de signification; il annonce probablement des orages qui s'amassent dans les airs et qui arrivent du côté d'où les aigles m'ont semblé venir. » — « Tel n'est pas mon avis, » répondit Barth. « Prends dans ce rêve, » reprit Thorstein, « les faits qui te paraissent les plus significatifs, et explique-les moi. » Barth dit : « Les deux oiseaux désignent sans doute les esprits tuté-

lares de grands hommes (1). Ta femme est enceinte et mettra au monde une jolie et superbe fille que tu aimeras beaucoup. Des hommes distingués arriveront des contrées d'où sont venus les aigles et demanderont ta fille en mariage; ils concèvront pour elle le plus vif amour; ils se la disputeront et périront tous les deux à cause d'elle. Il arrivera ensuite un troisième des pays d'où est venu le faucon; il demandera à son tour la main de ta fille et c'est à lui qu'elle sera donnée. » « Voilà l'interprétation de ton rêve, » ajouta-t-il, « tel que je pense qu'il va se réaliser. » Thorstein répondit : « Ce rêve est interprété bien mal et d'une façon désobligeante, » dit-il, « j'aime à croire que tu n'es guère habile à expliquer les rêves. » Barth reprit : « Tu expérimenteras toi-même comment les choses se passeront (2). »

Dès ce moment Thorstein se montra peu aimable envers le Norvégien; celui-ci quitta le pays à l'époque où les Islandais changent d'habitation (3), et on n'en parlera plus dans cette histoire.

(1) Ces esprits ou génies tutélaires que les Scandinaves appellent *fylgjur* (all. Folgegeister) ou *hugir*, accompagnent l'homme pendant sa vie, le tourmentent quelquefois, le protègent d'ordinaire et lui dévoilent l'avenir. Ces âmes, avant d'être réunies au corps par la naissance ou après s'en être détachées par la mort, planent dans l'espace et apparaissent fréquemment sous la forme d'animaux en se livrant à certains actes qui symbolisent ceux que l'homme a accomplis ou est appelé à accomplir. Ces *fylgjur* rappellent les *manitous* des Indiens de l'Amérique du Nord.

(2) L'importance que les anciens Scandinaves attachaient à la signification des rêves se trahit dans presque toutes les sagas. L'idée qu'ils se faisaient de la destinée marque en quelque sorte l'intermédiaire entre le fatalisme antique et la conception moderne du libre arbitre. En effet, les rêves, en leur dévoilant l'avenir, leur permettaient de braver, par un héroïsme exalté et un souverain mépris du danger, les coups de cette destinée qu'ils croyaient inéluctable. De là cette quantité de prophéties qui abondent déjà dans l'Edda; de là aussi ces épisodes merveilleux qui contribuent à donner aux récits une teinte essentiellement poétique. (Cf. WILH. HENZEN : *Ueber die Träume in der altnord. Sagalitteratur*. Leipzig 1890.)

(3) *Fardagr*, « jour de voyage », est le jour, fixé par la loi, où les Islandais changent de demeure, ce qui se faisait quatre fois par an.

En été Thorstein fit ses préparatifs pour se rendre au thing. Avant de partir, il alla trouver Jofrid, sa femme, et lui dit : « Voici ce qu'il en est, » dit-il; « tu es enceinte; l'enfant sera exposé, si c'est une fille; mais si c'est un garçon, tu l'élèveras. » Il existait en Islande, aux temps où elle était toute payenne, une sorte de coutume qui permettait aux gens pauvres et possédant un grand nombre d'enfants encore jeunes, de faire exposer leurs nouveau-nés; on trouvait cependant que c'était mal agir (1). Quand Thorstein eut ainsi parlé, Jofrid répondit : « C'est un langage peu digne d'un homme comme toi; tu ne peux pas vouloir mettre ce projet à exécution, toi qui possèdes tant de richesses et d'amis. » Thorstein reprit : « Tu connais mon caractère et tu sais ce qu'il en coûte à celui qui n'observe pas mes ordres. » Ensuite il partit pour assister au thing. Dans l'entretemps Jofrid donna naissance à une fille souverainement belle. Les femmes voulurent amener l'enfant auprès d'elle; mais elle prétendit que c'était inutile. Elle fit appeler le gardien de ses troupeaux, qui s'appelait Thorvard, et lui dit : « Prends mon cheval, mets-lui la selle et emmène cette enfant à Hjardarholt (2), dans l'ouest, chez Thorgerd (3), fille d'Egil, et demande-lui de l'élever secrètement, de manière que Thorstein n'en sache rien; car j'éprouve une affection tellement vive pour cette enfant que je ne puis consentir à ce qu'elle soit exposée. Voici

(1) Les mœurs payennes, en effet, permettaient au père de famille d'exposer son enfant nouveau-né; cependant, c'est là un droit dont il n'usait que rarement et dans des cas exceptionnels.

(2) Propriété située sur les bords de la Laxa, au nord de Borg.

(3) Thorgerd, fille du poète Egil Skallagrimsson et sœur de Thorstein de Borg, avait épousé Olaf pâli, le héros de la *Laxdoelasaga*.

trois marcs d'argent (1) que tu auras comme récompense. Thorgerd te procurera quelque occasion de partir pour l'ouest, ainsi que des provisions pour le voyage sur mer. » Thorvard fit comme on lui avait ordonné. Il se rendit avec l'enfant à Hjardarholt, dans l'ouest, et le remit entre les mains de Thorgerd. Celle-ci la fit élever par un de ses sujets qui demeurait à Leysingjastadir, dans le Hvammsfjord (2). A Thorvard elle procura ensuite, à Skeljavik (3), dans le Steingrimstjord, les moyens de partir pour l'ouest et des approvisionnements pour le voyage. Il prit la mer en été et il n'en sera plus question dans cette saga.

Lorsque Thorstein revint du thing, Jofrid lui dit que l'enfant avait été exposée, ainsi qu'il l'avait ordonné, et que le pâtre avait pris la fuite en emmenant leur cheval. Thorstein trouva les choses bien faites et se choisit un autre pâtre.

Six hivers se passèrent sans que le secret fût connu. Or, un jour, Thorstein s'en alla dans l'ouest, à Hjardarholt, pour assister à un festin chez son beau-frère Olaf Höskuldsson (4), qui comptait alors parmi les plus considérés de tous les seigneurs de l'ouest. Thorstein, comme on pouvait s'y attendre, fut bien accueilli. Or, un jour, dit-on, Thorgerd se trouvait engagée pendant le repas dans une conversation avec le bondi (5) Thorstein, son frère, qui occupait le siège

(1) Le marc (*mörk*) scandinave représentait à peu près une valeur de 45 francs.

(2) Le *Hvammsfjord* désigne la plus septentrionale des deux baies étroites qui se trouvent au fond du Faxafjord, sur la côte occid. d'Islande; le terme s'applique aussi aux régions avoisinantes.

(3) Place de débarquement, sur la côte septentrionale.

(4) Généralement connu sous le nom de *Olaf pái* (O. le paon), ainsi appelé à cause de sa beauté et de l'élégance de ses manières.

(5) *Bóndi* = propriétaire libre.

d'honneur (1). Olaf, pendant ce temps s'entretenait avec d'autres convives. En face d'eux, sur les bancs, étaient assises trois jeunes filles. Thorgerd dit alors : « Comment trouves-tu ces jeunes filles qui sont assises ici en face de nous ? » — « Très bien, » répond-il, « mais il y en a une qui est de beaucoup la plus belle ; elle a la beauté d'Olaf, le teint clair et les traits de nous autres, gens des Myrar (2). » Thorgerd reprit : « C'est bien la vérité, ce que tu dis, frère ; elle a le teint clair et les traits de nous autres, habitants des Myrar ; mais avec la beauté d'Olaf elle n'a rien de commun, car elle n'est pas sa fille. » — « Comment cela se peut-il ? » dit Thorstein ; « elle est cependant ta fille. » Elle répondit : « Frère, pour te dire la vérité, cette enfant est ta fille ; » et là-dessus elle raconta tout ce qui s'était passé en le priant de pardonner cette fraude à elle et à son épouse. Thorstein reprit : « Je ne peux pas vous faire de reproches à ce sujet ; vous n'avez fait que réparer mes torts. Cette jeune fille me plaît tellement que c'est pour moi un grand bonheur de posséder une enfant aussi belle ; mais comment l'appelle-t-on ? » « Helga est son nom, » répondit Thorgerd, « Helga la Belle. » — « Maintenant, » dit Thorstein, « tu vas

(1) La place principale de la maison et aussi la plus spacieuse (*stofa*, all. *Stube*) servait de chambre d'habitation et de salle à manger. C'est là qu'on célébrait les festins. Elle pouvait parfois contenir des centaines de personnes. Elle présentait deux rangées de piliers ; au milieu de l'une d'elles se trouvait le siège d'honneur (*öndvegi* = *sedes primaria*), occupé par le maître de la maison. Un second siège d'honneur, moins élevé et placé en face du premier, était réservé au plus considéré parmi les convives ; à droite et à gauche se trouvaient de longs bancs où prenaient place les autres personnes de la société. Les femmes avaient ordinairement leur banc particulier.

(2) Les *Myramenn* est le nom d'une famille célèbre dont le poète Egil Skallagrímson était le chef. Elle habitait, aux environs de Borg, un district appelé *Myrar* (marais).

apprêter tout pour qu'elle puisse retourner avec moi. » Thorgerd fit ainsi. Là-dessus Thorstein prit congé d'eux, après avoir reçu de magnifiques présents. Il retourna dans sa patrie et, avec lui, Helga qui grandit ensuite à Borg, objet de la bienveillance et de l'affection de son père et de sa mère.

III

On rapporte que, vers cette époque, demeurait sur les bords de la Hvita (1), à Gilsbakki, Illugi le Noir, fils de Hallkel. La mère d'Illugi était Thurid Dylla, fille de Gunnlaug Langue de Serpent (2). Illugi était, après Thorstein Egilsson, le plus grand seigneur du Borgarfjord. C'était un homme très puissant, d'un tempérament austère, mais bienveillant envers ses amis. Il avait pour femme Ingibjörg, fille d'Asbjörn Hardarson de l'Örnolfsdal (3). La mère d'Ingibjörg était Thorbjörg, fille de Midfjardar-Skeggi. Les enfants d'Illugi et d'Ingibjörg étaient nombreux ; mais peu d'entre eux seront mentionnés dans cette histoire. Un de leurs fils s'appelait Hermund, un autre Gunnlaug. Tous deux étaient à cette époque des hommes faits et justifiaient les plus belles espérances. Gunnlaug, d'après ce que l'on raconte, avait atteint de bonne heure tout le développement de la force virile ; il était grand et vigoureux, avec une chevelure brun clair qui lui seyait bien et il avait

(1) C'est la Hvita supérieure, qui se jette dans le golfe de Borg (*Hvítá* = rivière blanche.)

(2) Ce bisaïeul de notre héros figure, comme celui-ci, sur la liste des poètes scandinaves que nous offre le *Skáldatal*. C'est de lui probablement que le Gunnlaug de la saga a hérité son surnom (cf. p. 19).

(3) Vallée et ferme, au nord-est de Borg.

les yeux noirs ; mais le nez n'était pas précisément bien formé. Cependant ses traits éveillaient la sympathie. Il avait la taille élancée et de robustes épaules. C'était un homme de belle apparence, d'une ardeur excessive dans toute rencontre ; il était prétentieux de sa nature et d'une ambition précoce, obstiné et inflexible en tout, excellent poète et habile à manier l'épigramme. C'est pour cette raison qu'on l'appelait Gunnlaug Langue de Serpent. On affectionnait davantage Hermund qui possédait les manières d'un grand seigneur.

Lorsque Gunnlaug eut atteint l'âge de quinze ans, il demanda à son père de lui faire les apprêts d'un voyage, disant qu'il voulait quitter le pays et connaître les mœurs d'autres peuples. Illugi n'était guère disposé à y consentir ; il observa qu'il ne ferait pas bonne impression en pays étranger, puisqu'à la maison, lui semblait-il, il ne parvenait à le discipliner qu'avec peine.

Peu de temps après il arriva, un beau matin, que le bondi Illugi, en sortant, s'aperçut que sa halle aux provisions était ouverte ; il vit six sacs de marchandises placés dehors et des couvertures mises sur les chevaux. Il en éprouva une violente colère. Mais Gunnlaug s'approcha de lui et dit : « C'est moi qui ai fait enlever les sacs. » Illugi demanda pourquoi il avait fait cela. Il répondit que c'étaient les provisions pour son voyage. « Tu n'auras de moi aucune espèce de secours et tu n'iras nulle part sans mon consentement, » s'écria Illugi, et il fit rentrer les sacs.

Là-dessus Gunnlaug partit et arriva vers le soir à Borg. Thorstein l'invita à y rester et il accepta. Gunnlaug raconta à Thorstein ce qui s'était passé entre lui et son père. Thorstein l'engagea alors à demeurer auprès de lui aussi longtemps qu'il voudrait. C'est ainsi qu'il y passa l'année entière, initié par

Thorstein à la connaissance des lois et jouissant de l'estime de tout le monde. Gunnlaug et Helga se plaisaient à jouer ensemble aux échecs et ne tardèrent pas à concevoir une vive affection l'un pour l'autre, comme l'expérience le prouva dans la suite. Ils étaient à peu près du même âge. Helga était si belle qu'au dire de personnes bien informées elle a été la plus belle femme d'Islande. Sa chevelure était tellement abondante qu'elle pouvait s'en envelopper tout entière, et avait l'éclat de l'or ciselé (1); dans le Borgarfjord et bien loin dans les alentours il ne paraissait y avoir de parti qui pût rivaliser avec Helga la Belle.

Or, un jour que l'on se trouvait réuni dans la salle, à Borg, Gunnlaug dit : « Il y a encore dans la loi un point que tu ne m'as pas fait connaître : se fiancer à une femme. » — « Ce n'est pas bien long, » répondit Thorstein, et il lui exposa la manière de procéder. Alors Gunnlaug dit : « Tu vas voir si j'ai bien compris ; je vais saisir ta main et faire comme si je me fiançais à Helga, ta fille. » Thorstein répondit : « Cela me semble bien inutile. » Mais Gunnlaug saisit aussitôt sa main et : « Permets-le moi quand même, » dit-il. « Fais donc comme tu l'entends, » reprit Thorstein ; « mais tous ceux qui sont ici présents sauront que c'est comme si rien n'était dit et que nulle intention secrète n'est cachée là-dessous. » Ensuite Gunnlaug se fiança à Helga et demanda à Thorstein s'il avait bien procédé. Celui-ci reconnut que c'était bien fait, et cette scène procura beaucoup de plaisir à ceux qui y assistaient.

A Mosfell, dans le sud, demeurait un homme du

(1) Une chevelure longue et épaisse, surtout quand elle était d'un blond ardent (*gull hár*), était pour les anciens habitants du Nord, hommes et femmes, une véritable parure. Ils en étaient fiers et la soignaient avec goût et délicatesse.

nom d'Önund, riche en biens et propriétaire d'un godord (1) dans le sud. Il était marié. Sa femme s'appelait Geirny; elle était fille de Gnup, dont le père, Molda-Gnup, avait pris possession de Grindavik (2), dans le sud. Leurs fils étaient Hrafn, Thorarin et Eyvind. C'étaient des hommes de valeur tous les trois; cependant Hrafn surpassait ses frères sous tous les rapports. Il était grand, fort, distingué entre tous et bon poète. Quand il eut atteint l'âge de jeune homme, il visita les pays étrangers et fut heureux dans ses voyages.

Vers ce temps vivaient dans le sud, à Hjalli (2), sur les bords de l'Ölfussa (3), Thorodd le Sage et son fils Skapti. Thorodd était fils d'Eyvind. Skapti était à ce moment « homme de la loi » (4) en Islande. La mère de Skapti était Rannveig, fille de Gnup Molda-Gnupsson. Skapti et les fils d'Önund étaient donc, quant à la parenté, fils de deux sœurs, et l'entente la plus cordiale régnait dans la famille.

Plus loin, à Raudimel (2), demeurait alors Thorfin Selthorisson. Il avait sept fils qui promettaient tous

(1) Le *godord* est une circonscription sur laquelle dominait un *godi*; celui-ci était à la fois chef politique, prêtre et magistrat dans son district. Les *godar* ont joué un rôle très important dans l'organisation de la république islandaise. A l'origine, ils n'exerçaient qu'un pouvoir purement sacerdotal; mais ils s'adjoignirent de bonne heure la direction des affaires temporelles.

(2) *Grindavik*, *Hjalli* et *Raudimel* sont des domaines situés dans la partie sud-ouest de l'Islande.

(3) L'*Ölfussa* est formée par le confluent du *Sog* actuel et de la *Hvita* inférieure et se jette dans la mer sur la côte mérid. d'Islande.

(4) L'homme de la loi (en isl. *lögsögumaðr*) était le chef du comité législatif (*lögrétta*) de l'Althing. Il avait pour mission de proclamer les lois du haut du *lögberg* (terre de la loi), de les faire connaître et de les expliquer au peuple réuni en assemblée. Le *lögsögumaðr*, désigné d'ordinaire pour un terme de trois étés, pendant lesquels il devait exposer toute la législation islandaise, était toujours un jurisconsulte habile et expérimenté. Ces fonctions furent créées en 930 par la mise en vigueur du code d'Ulfsjót.

de devenir des hommes remarquables. Voici les noms de trois d'entre eux : Thorgils, Eyvind et Thorir. C'étaient les personnages les plus considérés de la région.

Tous ceux que nous venons d'énumérer vivaient à la même époque.

IV

Peu de temps après il arriva — et c'est l'événement le plus remarquable qui se soit accompli en Islande — que tout le pays embrassa la foi chrétienne et que la population tout entière abjura l'ancienne croyance. Gunnlaug Langue de Serpent, dont il a été question plus haut, vécut pendant trois ans tantôt à Borg, chez Thorstein, tantôt dans la maison paternelle, à Gilsbakki. Il avait à ce moment dix-huit ans et se trouvait dans les meilleurs rapports avec son père.

Dans la maison d'Illugi vivait un homme du nom de Thorkel, surnommé le Noir ; il était apparenté à Illugi et avait été élevé chez lui. Un héritage lui étant échu dans le Vatsdal, à As, dans le nord, il pria Gunnlaug de l'accompagner. Celui-ci y consentit. Tous deux s'en allèrent ensemble dans le nord, à As, et, grâce à l'intervention de Gunnlaug, l'argent leur fut remis par ceux qui le détenaient. En revenant vers le sud, ils reçurent l'hospitalité à Grimstunga, chez un riche bondi de cet endroit. Le lendemain matin, le gardien des troupeaux prit leur cheval pour faire une course et, quand il le ramena, l'animal était tout couvert de sueur. Gunnlaug de sa hache frappa si violemment le pâtre que celui-ci tomba sans connaissance. Le bondi ne voulut pas que l'affaire en restât là et demanda un dédommagement. Gunn-

laug offrit un marc. Le bondi trouva que c'était trop peu. Alors Gunnlaug dit ces vers :

« J'ai offert un marc pour un homme d'une force médiocre — dispensateur de l'éclat des vagues, tu devrais te disposer à accepter ces gris anneaux des doigts — tu t'en repentiras; si tu laisses échapper de ta bourse la couche commune de la race du dragon, que t'accorde le distributeur de la semence de Frodi. » (1)

L'accord fut conclu ainsi que le proposait Gunnlaug, et, aussitôt l'arrangement fait, ils se quittèrent.

Peu de temps après, Gunnlaug demanda pour la seconde fois à son père les moyens d'entreprendre un voyage à l'étranger. Illugi répondit : « Cette fois il sera fait selon ton désir, car tu as beaucoup changé depuis quelque temps. » Ensuite Illugi s'en alla de chez lui et acheta par moitié pour Gunnlaug un bateau qui stationnait à l'embouchure de la Gufa, chez un homme appelé Audun et surnommé « le Dogue ». (Cet Audun est le même que celui qui refusa d'emmener hors du pays les fils d'Osvif l'Ancien, après le meurtre de Kjartan Olafsson, ainsi que le raconte la Laxdoela saga; Gunnlaug

(1) *L'éclat des vagues* = l'or; *le dispensateur de l'éclat des vagues* = l'homme. — *Les gris anneaux du doigt* sont les bagues en argent gris. Dans les anciens temps, l'Islande ne connaissait pas la monnaie proprement dite. Pour les échanges on se servait de lingots d'or ou d'argent ou d'objets en or ou en argent, surtout de bagues qui avaient en général un poids bien déterminé. — *La couche commune de la race du dragon* = l'or; on connaît les légendes de dragons couchés sur les trésors dont ils sont les gardiens (cf. Fafnir). — *Frodi*, roi légendaire de Danemark, est représenté comme le roi de l'âge d'or; *la semence de Frodi* = l'or; *le distributeur de la semence de Frodi* = l'homme généreux; ici, Gunnlaug. — Le sens de la strophe est celui-ci : « Si tu n'acceptes pas la compensation que je t'offre, tu n'obtiendras rien. »

cependant vécut après cette époque) (1). Lorsqu'Illugi revint à la maison, Gunnlaug le remercia beaucoup. Thorkel le Noir se décida à l'accompagner dans son voyage. Leurs provisions se trouvaient déjà chargées sur le bateau avant que Gunnlaug arrivât. Il était à Borg pendant que l'on équipait le vaisseau et il trouvait plus agréable de s'entretenir avec Helga que d'aider les marchands au travail.

Un jour Thorstein demanda à Gunnlaug s'il voulait l'accompagner pour aller voir ses chevaux dans le Langavatsdal (2). Gunnlaug y consentit. Ils se mirent donc en route ensemble et arrivèrent à un endroit appelé Thorgilsstadir, où Thorstein possédait une cabane de pâtre. Là se trouvaient des juments appartenant à Thorstein, quatre en tout, toutes de poil roux. Il y avait aussi un superbe étalon, mais peu dressé, que Thorstein offrit à Gunnlaug comme cadeau. Celui-ci répondit qu'il n'avait pas besoin de chevaux, puisqu'il se proposait de prendre la mer. Ils se rendirent ensuite dans un autre enclos où il y avait un étalon gris avec quatre juments. C'était le meilleur cheval qu'il y eût dans le Borgarfjord, et Thorstein pria Gunnlaug d'accepter celui-ci. Gunnlaug répondit : « Je ne désire pas plus celui-ci que l'autre; mais pourquoi ne m'offres-tu pas ce que je voudrais obtenir? » — « Quoi donc? » demanda Thorstein. « Helga, ta fille, » dit Gunnlaug. « Cela ne s'arrange pas si vite, » répondit Thorstein, et il entama une autre conversation.

En retournant à la maison le long de la Langa (3),

(1) Cette interpolation repose sur une erreur. Il s'agit de deux personnages différents. Par la remarque qu'il y ajoute, le copiste semble montrer qu'il avait soupçonné la contradiction.

(2) « Vallée du Long Lac », au nord du Borgarfjord.

(3) « Long fleuve », se jette dans le Borgarfjord, à l'ouest de Borg

Gunnlaug dit : « Je voudrais savoir quelle réponse tu entends donner à ma demande concernant Helga, ta fille. » Thorstein répondit : « Je ne me préoccupe pas de tes vains propos. » — « Ce ne sont pas de vains propos, » reprit Gunnlaug ; « je parle bien sérieusement et tu dois savoir ce que tu as l'intention de me répondre. » — « Tu devrais d'abord savoir toi-même ce que tu veux, » dit Thorstein ; « n'as-tu pas décidé de faire un voyage à l'étranger ? et voilà que tu fais comme si tu voulais prendre femme ? Il ne convient pas de songer à un mariage entre Helga et toi, tant que tu es si irrésolu, et il est inutile de prendre la chose en considération. » — « Quels sont donc tes projets au sujet du mariage de ta fille, si tu ne veux point la donner au fils d'Illugi le Noir ? Et y a-t-il dans le Borgarfjord un homme qui jouisse d'une meilleure réputation que moi ? » Thorstein répondit : « Je n'établis pas de comparaison ; mais si tu étais un homme comme ton père, tu ne serais pas éconduit. » — « A qui donc veux-tu la donner ici dans le Borgarfjord si ce n'est à moi ? » demanda Gunnlaug. Thorstein répondit : « Il y a ici un beau choix d'hommes. Thorfin de Raudimel a sept fils bien élevés ; entre eux et toi il n'y a pas de bien grande différence. » — « Aucun des deux, » riposta Gunnlaug, « ni Thorfin ni Önund n'approchent de la valeur de mon père ; toi-même tu dois manifestement lui céder le pas ; d'ailleurs que peux-tu faire prévaloir contre celui qui a osé engager un procès avec Thorgrim Kjallakson ? » (1) Thorstein répondit : « J'ai expulsé Steinar, fils d'Önund à la vue perçante, ce

(1) Le procès qu'Illugi le Noir avait intenté à Thorgrim Kjallakson et sa famille au sujet de la dot de sa femme Ingibjörg, se termina au thing de Thorsnes à l'avantage d'Illugi, grâce à l'intervention du godi Snorri, fils de Thorgrim.

qui me semble une entreprise passablement hardie. » (1). — « Tu as été soutenu dans cette affaire par Egil, ton père, » objecta Gunnlaug; « du reste, le refus de m'accepter dans sa famille entraînerait pour maint habitant de bien fâcheuses conséquences. » Thorstein répondit : « Profère tes menaces là-haut sur les montagnes; ici, dans le pays des marécages, elles ne te serviront à rien. »

Vers le soir ils arrivèrent chez eux. Le lendemain matin, Gunnlaug se rendit à Gilsbakki et demanda à son père de l'accompagner à Borg pour demander Helga en mariage. Illugi répondit : « Tu es un homme irrésolu; tu es prêt à quitter le pays et maintenant tu te comportes comme si tu voulais te marier; d'ailleurs, je sais que ton projet n'est pas du goût de Thorstein. » — « Néanmoins, » dit Gunnlaug, « je tiens absolument à ce voyage et je verrais avec regret que tu refuserais d'aller avec moi. »

Là-dessus, Illugi se rendit avec onze hommes à Borg où il fut très bien reçu par Thorstein. Le lendemain matin, Illugi dit à Thorstein : « Je voudrais avoir un entretien avec toi, et Gunnlaug de même. » Thorstein répondit : « Allons sur la colline et parlons là. » Ainsi fut fait. Alors Illugi reprit : « Gunnlaug, mon fils, m'a dit que de son propre chef il avait sollicité de toi la main de ta fille Helga; maintenant je voudrais savoir ce qu'il en sera de ce projet. Tu connais sa famille et sa fortune; je prendrai soin que rien ne lui manque en fait de propriété territoriale et de prestige parmi les hommes, si cela

(1) Allusion à un procès qui eut pour origine une querelle de voisinage. Steinar avait laissé paître son bétail pendant l'été sur les terres de Thorstein. Egil, choisi comme arbitre par Önund, donna tort à Steinar qui dut abandonner sa propriété.

peut faire avancer l'affaire. » Thorstein répondit : « Je n'ai qu'un reproche à faire à Gunnlaug : c'est qu'il est irrésolu. S'il te ressemblait quant au caractère, je n'hésiterais pas longtemps. » Illugi dit : « Je crains pour la rupture de nos relations d'amitié, si tu refuses à mon fils et à moi ton consentement à un mariage également favorable aux deux parties. » — « A la faveur de tes paroles et de notre amitié, » répondit Thorstein, « Helga sera promise à Gunnlaug; mais elle ne sera pas sa fiancée; il attendra trois hivers encore. Gunnlaug ira en pays étranger et s'instruira en apprenant à connaître les mœurs d'autres peuples. Je serai délié de tout engagement s'il ne revient pas alors dans la patrie ou si son caractère ne me plaît pas. » Sur ces mots ils se quittèrent. Illugi retourna chez lui. Gunnlaug regagna son bateau. Bientôt ils eurent un vent favorable et prirent la mer. Ils arrivèrent sur la côte de Norvège et naviguèrent par le golfe de Thrandheim jusqu'à Nidaros (1), où ils jetèrent l'ancre et débarquèrent leurs marchandises.

V

En ces temps régnaient en Norvège le jarl (2) Eirik Hakonarson et son frère Svein (3). Eirik avait

(1) Le nom de *Thrándheim* (auj. Thronhjøm), dans la saga, ne s'applique qu'au golfe et à la contrée environnante. La ville même ne reçut cette dénomination qu'à partir du XV^e siècle. Elle s'appelaît autrefois *Nidarós* (embouchure de la Nid).

(2) A l'origine, ce titre désignait tout *homme libre*; plus tard, il s'appliquait à la classe des grands seigneurs et des guerriers de haute naissance. Lorsqu'un roi était parvenu à réunir en une seule monarchie plusieurs petits Etats, il plaçait à la tête de ceux-ci des *jarls* (espèce de gouverneurs ou vice-rois) qui, de ce fait, lui devaient un tribut et du secours en cas de guerre. Parfois ce terme servait aussi à désigner des chefs indépendants. Le *Heimskringla* donne le nom de *jarls* aux ducs de Normandie.

(3) Eirik régna sur la Norvège, conjointement avec son frère Svein, de 1000 à 1015. Il est mort en 1023.

sa résidence à Hladir, domaine que lui avait légué son père; c'était un puissant seigneur. Au près du jarl vivait Skuli, le fils de Thorstein; il faisait partie de sa cour et y était tenu en grande estime. Gunnlaug et Audun le Dogue, dit-on, se rendirent accompagnés de douze hommes dans l'intérieur du pays de Hladir. Gunnlaug portait comme vêtements un habit gris et un pantalon blanc. Il avait un abcès à l'articulation du pied et quand il marchait il en sortait du sang et du pus. Dans cet état il se présenta devant le jarl et le salua respectueusement. Le jarl connaissait Audun et lui demanda des nouvelles d'Islande; celui-ci raconta ce qu'il savait. Le jarl demanda ensuite à Gunnlaug qui il était, et celui-ci lui fit connaître son nom et sa famille. « Skuli Thorsteinsson, » dit le jarl, « quelle est la situation de cet homme en Islande? » — « Seigneur, » répondit Skuli, « accueillez-le bien, car c'est le fils du plus distingué des Islandais, d'Illugi le Noir de Gilsbakki, et mon frère nourricier. » Le jarl reprit : « Qu'as-tu à ton pied, Islandais? » — « C'est un abcès, seigneur, » répondit Gunnlaug. « Cependant tu ne boites pas? » demanda le jarl. « Je ne boiterai point, » fut la réponse, « tant que mes deux jambes seront également longues. » Alors un homme de la suite, appelé Thorstein, observa : « Il se vante passablement, cet Islandais; il ne serait pas mauvais que nous le mettions quelque peu à l'épreuve. »

Gunnlaug lui lança un regard et dit :

« Il y a parmi les gens de la suite un sinistre vaurien; prenez garde de vous fier à lui, il est méchant et noir. »

Thorarin voulut saisir sa hache, mais le jarl l'apaisa en disant : « Sois calme; il ne faut pas s'inquiéter de pareils propos. Mais quel âge as-tu, homme d'Islande? » — « J'ai dix-huit hivers, » répondit

Gunnlaug. « Je voudrais jurer, » dit le jarl, « que tu n'en vivras pas dix-huit autres. » Gunnlaug reprit : « Ne lance pas des imprécations contre moi, jarl! » — « Que viens-tu de dire? demanda le jarl. « Ce qui me paraît juste, à savoir que tu ne dois pas me souhaiter malheur; mais souhaite plutôt du bien à toi-même. » — « Quoi donc? » dit le jarl. « Que tu ne trouves pas une mort pareille à celle du jarl Hakon, ton père (1). » Le jarl devint rouge comme du sang et s'écria : « Saisissez ce fou! » Alors Skuli s'approcha du jarl et dit : « Ecoutez mes paroles, jarl; faites grâce à cet homme et qu'il s'en aille d'ici. » Le jarl répondit : « Qu'il s'éloigne au plus vite et qu'il ne revienne jamais dans mon royaume, s'il veut vivre en paix. »

Skuli sortit avec Gunnlaug; ils descendirent à la place de débarquement où ils trouvèrent un bateau prêt à mettre à la voile à destination de l'Angleterre. C'est là que Skuli conduisit Gunnlaug et son ami Thorkel. Gunnlaug abandonna à Audun, pour qu'il y veillât, son bateau, ainsi que l'argent qu'il ne voulait pas emporter, Là-dessus, Gunnlaug et ses compagnons cinglèrent vers la mer d'Angleterre. En automne, ils arrivèrent dans le sud, au port de Londres, et à l'aide de rouleaux hissèrent leur vaisseau sur le rivage.

VI

En Angleterre régnait à cette époque le roi Ethelred (2), fils d'Edgar. C'était un excellent prince,

(1) *Hákon enn ríki*, fils du jarl Sigurd, fut tué par un domestique dans une étable, à Rimul, en 995.

(2) 998-1016.

qui avait alors sa résidence dans l'ouest, à Londres (1).

Avant la conquête de Guillaume le Bâtard, l'Angleterre avait la même langue que la Norvège; depuis cet événement on y parle le langage de France, parce que Guillaume était originaire de ce pays (2).

Gunnlaug se rendit aussitôt auprès du roi pour lui présenter ses hommages. Le roi lui demanda de quel pays il était. Gunnlaug le lui dit et ajouta : « Malgré la longueur du trajet, seigneur, j'ai vivement aspiré à vous rencontrer, car j'ai composé un chant en votre honneur et je voudrais vous le faire connaître. » Le roi consentit à l'entendre. Gunnlaug récita sa poésie d'une manière élégante et énergique. En voici le refrain :

« Tout le monde parle du magnanime prince d'Angleterre, comme d'un dieu ; la génération du roi belliqueux comme celle de l'homme du peuple vénèrent Ethelred. »

Le roi le remercia pour ses vers et lui donna comme récompense un manteau d'écarlate garni de la plus riche fourrure et orné à l'extrémité inférieure d'une bordure d'or et l'accueillit parmi les gens de sa suite. Gunnlaug demeura tout l'hiver à la cour du roi.

Or, un jour Gunnlaug rencontra trois hommes sur la route. Celui qui marchait à leur tête s'appelait Thorgrim; il était grand et fort et dit : « Homme du Nord, prête-moi un peu d'argent. » Gunnlaug répondit : « Il ne me semble guère prudent de prêter à

(1) Londres était à cette époque déjà la capitale de l'Angleterre.

(2) Cette interpolation repose sur une erreur. Bien que l'anglo-saxon et l'ancien norvégien soient étroitement apparentés et offrent beaucoup d'analogie, on ne peut pas dire que l'Angleterre et la Norvège aient parlé la même langue.

toi qui m'es inconnu. » L'autre reprit : « Je te le rendrai au jour fixé. » — « Alors on peut le risquer, » dit Gunnlaug, et il lui donna l'argent. »

Peu de temps après, Gunnlaug alla trouver le roi et lui parla de ce prêt d'argent. Le roi dit : « Cela te portera malheur; c'est un individu des plus méchants, un grand brigand et un viking (1); n'ayons rien à démêler avec lui; je te restituerai la somme. » Gunnlaug répondit : « Nous serions bien à plaindre, nous, hommes de ta suite; nous portons préjudice à des innocents et nous laisserions de pareilles gens s'emparer de notre bien! cela n'arrivera jamais. » Peu après, il rencontra Thorgrim et lui réclama son argent. Celui-ci répondit qu'il ne le rendrait point. Alors Gunnlaug dit cette strophe :

« Modi du cliquetis des armes! c'est une résolution funeste de ta part de me retenir mon argent; tu as trompé par ta ruse celui qui rougit la pointe de l'épée. Sache que je m'appelle Langue de Serpent — ce n'est pas sans raison que j'ai reçu ce nom dans ma jeunesse — je vois ici l'occasion de le prouver. » (2)

« Maintenant je t'offre le choix, » dit Gunnlaug; « ou tu me remettras mon argent ou tu iras en

(1) C'est le nom que portaient chez les Scandinaves ces fameux pirates normands qui, dès la seconde moitié du VIII^e siècle, apparurent dans presque tous les pays d'Europe. Leurs lointaines expéditions, qui parfois se transformaient en véritables guerres, se sont continuées jusque vers l'an 1000. Les hommes libres seuls pouvaient y prendre part. Elles étaient dirigées par des chefs puissants et redoutables dont l'humeur aventurière et la soif de déprédations répandaient l'épouvante dans les contrées où ils abordaient. A l'origine on attachait beaucoup de gloire à ces incursions en pays étrangers. Le nom de *viking* équivalait à un titre d'honneur. Mais à l'époque dont il s'agit ici ce terme a pris un sens défavorable.

(2) *Modi* est un ase, fils du dieu Thor. *Le Modi du cliquetis des armes* désigne le guerrier, l'homme. *Celui qui rougit la pointe de l'épée* = l'homme en général: ici, Gunnlaug.

duel avec moi dans un délai de trois nuits. » Le viking se mit à rire et répondit : « Personne n'a encore eu l'audace de me provoquer en duel, attendu que plus d'un a succombé sous mes coups; cependant je suis tout prêt à accepter. » A ces mots ils se quittèrent. Gunnlaug raconta au roi ce qui était survenu entre Thorgrim et lui. Le roi dit : « Te voilà engagé dans une affaire bien périlleuse, car cet homme émousse le fer quel qu'il soit. Tu vas suivre mes conseils, Gunnlaug, » ajouta le roi, « voici une épée que je veux te donner; c'est avec celle-ci que tu combattras, mais tu montreras à ton adversaire celle que tu as eue jusqu'ici. » Gunnlaug le remercia cordialement.

Or, lorsque les adversaires se trouvèrent en champ clos, Thorgrim demanda à Gunnlaug quelle était cette épée avec laquelle il se proposait de lutter. Celui-ci la lui montra en la brandissant; mais il avait attaché à sa main la courroie fixée à la poignée du présent royal. « Je ne redoute point cette arme, » s'écria le viking, en apercevant la courte épée, et de son arme il frappa sur Gunnlaug et faillit lui fendre le bouclier de haut en bas. Gunnlaug rendit le coup au moyen de l'épée dont le roi lui avait fait cadeau; le viking croyait que son adversaire se servait de son arme habituelle et il se trouvait désarmé; Gunnlaug sans hésiter lui donna le coup de grâce. Le roi le remercia pour cet exploit qui lui valut beaucoup de gloire en Angleterre et au loin dans d'autres pays.

Au printemps, lorsque les bateaux furent remis à flot, Gunnlaug demanda au roi Ethelred l'autorisation de regagner la mer. Le roi voulut savoir pourquoi il désirait se remettre en voyage. Gunnlaug répondit : « Je veux accomplir ce que j'ai promis et projeté », et il dit cette strophe :

« La destinée veut que je visite les pays de trois rois et les domaines de deux jarls; c'est la promesse que j'ai faite à ceux qui m'ont donné le bateau. Je serai de retour avant que l'héritier du dispensateur des richesses me fasse cadeau de la couche de dragon du bras pour le soutenir contre l'attaque de la Gefn de l'épée. » (1)

« Qu'il en soit ainsi, scalde, » dit le roi et il lui donna une bague qui pesait sept onces (2); « mais tu me promettras de revenir l'automne prochain, car à cause de ton adresse et de ton courage je ne veux pas me séparer de toi. »

VII

Là-dessus, Gunnlaug mit à la voile, quitta l'Angleterre et se dirigea vers le nord sur Dublin (3). Là régnait alors le roi Sigtrygg (4), fils d'Olaf Kvaran et de la reine Kormlöd. Il n'occupait le trône que depuis peu de temps. Gunnlaug se présenta aussitôt devant le roi pour lui offrir ses hommages. Le roi l'accueillit honorablement. Gunnlaug dit : « J'ai une poésie à vous réciter, seigneur, et je vous prie de m'écouter. » — « Jusqu'à ce jour, » répondit le roi,

(1) *Ceux qui lui ont donné le bateau*, ce sont les pères de Helga et de Gunnlaug. *L'héritier du dispensateur des richesses* = l'héritier du roi Edgar, c.-à-d., Ethelréd lui-même. *La couche de dragon* (= l'or) *du bras* = les bracelets d'or. *La Gefn* (= une ase) *de l'épée* = la déesse des combats. *L'attaque de la déesse des combats* = le combat. — La seconde partie de la strophe signifie : Je serai de retour avant que tu me récompenses pour t'avoir assisté dans le combat, c.-à-d. avant que tu aies besoin de mon secours.

(2) *Once* (*eyrir*, pl. *aurar*; lat. *aureus*) en argent ou en poids = $\frac{1}{8}$ de marc (*mörk* = 45 fr.).

(3) *Dublin*, en Irlande, était la capitale d'un royaume fondé vers 850 par des *vikingar* norvégiens et qui eut une existence de plus de trois siècles.

(4) Surnommé *silkiskegg* (barbe de soie).

« personne n'a eu l'idée de réciter des vers en mon honneur; aussi écouterai-je ta strophe. » Gunnlaug prononça alors une drapa dont voici le refrain :

« Sigtrygg nourrit de cadavres les chevaux de la Svára. » (1)

Il y avait aussi le passage suivant :

« Je n'ignore pas quel descendant de famille royale je veux glorifier: c'est le fils de Kvaran. Le roi n'épargnera pas pour moi les bagues d'or; il pratique la générosité; le poète s'y attend. Que le prince me dise s'il a jamais entendu un poème plus magnifique fait en son honneur! Voilà ma drapa. » (2)

Le roi le remercia pour son chant, fit venir son trésorier et dit : « Comment vais-je récompenser cette poésie? » — « Comme vous le voudrez, seigneur, » fut la réponse. « Comment trouves-tu la récompense, » reprit-il, « si je lui donne deux vaisseaux marchands? » Le trésorier répondit : « Elle serait trop belle; d'autres princes, pour récompenser les poètes, leur donnent de précieux bijoux, une bonne épée ou des bagues d'or. » Alors le roi donna au poète son vêtement d'écarlate tout neuf : un habit à bordures d'or, un manteau garni d'une superbe fourrure ainsi qu'une bague en or pesant un marc. Gunnlaug remercia le roi pour ses présents; il resta quelque temps encore chez lui et se dirigea ensuite vers les Orkneyjar.

(1) La *Svára* est le nom d'une de ces sorcières qui, d'après une croyance populaire très répandue, chevauchent sur des loups. *Les chevaux de la Svára* désignent donc les loups, et les vers signifient : Le roi Sigtrygg tue beaucoup d'ennemis.

(2) La *drápa* est une poème scaldique de longue haleine, comprenant parfois 70-80 strophes, composé généralement en l'honneur d'un roi ou d'un prince et accompagné d'un refrain (*stef*) qui ne se répète toutefois qu'après un nombre déterminé de strophes.

Sur les Orkneyjar (1) régnait à cette époque le jarl Sigurd Hlödvisson. Gunnlaug présenta ses hommages au jarl et lui annonça qu'il avait une poésie à réciter en son honneur. Le jarl répondit qu'il désirait entendre son chant et l'appela homme d'honneur. Gunnlaug récita ses vers : c'était un flokkur (2) bien tourné. En récompense de son chant, le jarl lui fit présent d'une grande hache incrustée d'argent et l'engagea à demeurer auprès de lui. Gunnlaug remercia le prince pour son cadeau et son invitation, mais déclara qu'il devait aller du côté de l'est, en Suède. Là-dessus, il prit la mer avec des marchands qui faisaient voile pour la Norvège, et en automne ils abordèrent dans l'est, près de Konungahella (3), dans le pays de Vik (4). A partir de là, Gunnlaug se choisit un guide pour se faire conduire dans les montagnes de West-Gothland (5). Continuant leur chemin, ils arrivèrent à une place de commerce appelée Skarar (6). Dans cette contrée régnait un jarl du nom de Sigurd; il était assez avancé en âge. Gunnlaug se rendit auprès de lui pour le saluer et lui dit qu'il avait composé un chant en son honneur. Le jarl écouta attentivement et Gunnlaug récita sa pièce de vers; c'était un flokkur. Le jarl le remercia et l'engagea à passer l'hiver auprès de lui. Gunnlaug accepta.

Or, Sigurd célébra un brillant festin de Noël (7).

(1) Les îles Orcades.

(2) Le *flokkur* est un petit dithyrambe sans refrain.

(3) Auj. la petite ville suédoise de *Königelf*; c'était au haut moyen âge une des plus importantes villes de Norvège.

(4) *Vik* ou *Vikin* (baie) désigne ici le golfe de Christiania et les contrées qui l'entourent.

(5) C.-à-d. Gothie occidentale, dans la Suède méridionale.

(6) Petite ville du district de Gothie; auj. *Skara*.

(7) *Jól*, grande fête du solstice d'hiver.

La veille de la fête, on vit arriver du nord, de Norvège, douze hommes envoyés par le jarl Eirik et chargés de présents pour le jarl Sigurd. Celui-ci les accueillit amicalement et le jour de la fête les fit asseoir à côté de Gunnlaug. Grandes furent les réjouissances. Les hommes de Gothland déclaraient qu'il n'y avait pas de plus grand jarl que Sigurd et les Norvégiens trouvaient qu'Eirik était un prince plus distingué encore. Il s'en suivit une querelle dans laquelle les deux partis choisirent Gunnlaug comme arbitre. Alors Gunnlaug dit cette strophe :

« Soutiens de la Valkyrie! On raconte de ce prince qu'il a contemplé la mer houleuse : c'est un vieux héros! Quant à Eirik, l'arbre de la victoire, il a vu encore plus de vagues bleues devant le coursier des flots au milieu de la vaste mer en fureur! » (1)

De part et d'autre on fut satisfait de cette décision et, la fête terminée, les Norvégiens retournèrent chez eux chargés de présents.

VIII

A cette époque régnait en Suède le roi Olaf « le Suédois » (2), fils du roi Eirik le Victorieux (3) et de Sigrid la Superbe (4), fille de Sköglar-Tosti (5).

(1) Les Valkyries sont les messagères d'Odin. *Soutiens de la Valkyrie* = guerriers, héros. C'est une image fréquente dans la poésie scaldique. *Arbre de la victoire* = héros. *Le coursier des flots* = le bateau. Le sens est : Dans ses expéditions, Eirik a poussé plus loin et a accompli plus d'exploits que Sigurd.

(2) *Oláfr enn soenski* : 995-1021.

(3) *Eiríkr enn sigrsaeli* : ca. 950-995.

(4) *Sigríð* épousa plus tard le roi de Danemark Svein Tjúguskegg (987-1014).

(5) *Skögul* est le nom d'une Valkyrie, au fig. *combat*. *Sköglar-Tosti* signifie donc *Tosti le combattant*.

C'était un roi puissant et distingué et qui aimait beaucoup le faste. Gunnlaug arriva à Uppsalir (i) au moment où les Suédois tenaient leur thing du printemps. Il parvint à s'approcher du roi et le salua. Le roi lui demanda qui il était. Gunnlaug répondit qu'il était Islandais. A la cour du roi Olaf vivait à ce moment Hrafn, fils d'Önund. « Hrafn, » dit le roi, « quel rang cet étranger occupe-t-il en Islande? » Un homme se leva d'un des sièges inférieurs et s'approcha du roi en disant : « Seigneur, il appartient à une des meilleures familles et lui-même est un personnage des plus distingués. » — « Qu'il vienne alors et prenne place à côté de toi, » dit le roi. Gunnlaug reprit : « J'ai composé une pièce de vers que je voudrais vous réciter, seigneur, et je désire que vous l'entendiez. » Le roi répondit : « Ce n'est pas le moment de s'asseoir pour écouter des poésies. »

Là-dessus, Gunnlaug et Hrafn s'engagèrent dans un entretien et se firent le récit de leurs voyages. Hrafn raconta que dès l'été il s'était rendu d'Islande en Norvège et au commencement de l'hiver de Norvège en Suède. Ils conçurent de l'amitié l'un pour l'autre. Or, un jour, le thing ayant terminé ses séances, ils se trouvèrent tous deux, Gunnlaug et Hrafn, en présence du roi. Gunnlaug dit : « Je désire que vous écoutiez mon chant, seigneur. » — « Maintenant cela peut se faire, » répondit le roi. « Moi aussi je voudrais dire ma poésie, » interrompit Hrafn, « si cela vous convient, seigneur. » — « Je suis d'accord, » répondit le roi. « Ce sera mon tour d'abord, » reprit Gunnlaug, « si le prince y consent. » — « C'est à moi à parler en premier lieu, » riposta Hrafn,

(i) Ancienne résidence royale de Suède. Auj. Gamla Uppsala Vieil.-U.), non loin de la ville actuelle d'Upsal.

« puisque je suis arrivé à votre cour avant lui. » Gunnlaug répondit : « Où a-t-on jamais vu que mon père ait dû céder le pas au tien? Où? Nulle part! Il en sera de même entre nous deux. » — « Observons la courtoisie, » dit Hrafn; « ne nous engageons pas dans une dispute à ce sujet et laissons le roi en décider. » Le roi dit : « Gunnlaug aura la parole en premier lieu, puisqu'il éprouve tant de dépit s'il n'obtient pas satisfaction. » Ensuite Gunnlaug récita sa drapa. Quand il eut parlé, le roi Olaf reprit : « Hrafn, » dit-il, « que pensez-vous de cette poésie? » — « Eh bien, seigneur, » dit-il, « c'est une poème emphatique et vilain comme le caractère même de Gunnlaug. » -- « Maintenant, à toi, Hrafn, de réciter tes vers, » dit le roi. Hrafn obéit. Quand il eut fini, le roi demanda : « Gunnlaug, » dit-il, « comment trouvez-vous cette poésie? » Gunnlaug répondit : « Eh bien, seigneur, » dit-il, « c'est un chant beau comme Hrafn lui-même, mais insignifiant; d'ailleurs, » ajouta-t-il, « pourquoi n'as-tu composé qu'un flokk en l'honneur du roi? ne te paraissait-il pas digne d'une drapa? » Hrafn répondit : « Ne discutons pas davantage à ce sujet, » dit-il, « plus tard peut-être aurons-nous l'occasion d'en reparler. » Sur ces mots ils se quittèrent.

Peu de temps après, Hrafn fut admis à faire partie de la suite du roi Olaf et lui demanda l'autorisation de s'en aller à l'étranger. Le roi la lui accorda. Ensuite, étant sur le point de partir, Hrafn s'adressa à Gunnlaug : C'en est fini de notre amitié, puisque tu veux m'avilir ici devant les princes; le jour viendra où je te plongerais dans une humiliation non moins grande que celle que tu as voulu me causer. » — « Tes menaces ne m'émeuvent point, » répondit Gunnlaug, « et jamais on n'aura l'occasion de voir que je sois moins considéré que toi. » Hrafn reçut du roi Olaf de magnifiques présents d'adieu et partit.

Hrafn venant de l'est arriva à Thrandheim au printemps. Après avoir équipé son vaisseau, il repartit en été pour l'Islande et aborda dans la baie de Leiruvag (1), au nord de Heid (2). Ses parents et amis se réjouirent de son retour. Hrafn resta l'hiver durant à la maison, auprès de son père. Or, en été l'« homme de la loi » Skapti (3) et Hrafn, le scalde, liés par des relations de parenté, se rencontrèrent au thing. Hrafn dit : « Je voudrais obtenir ton appui pour solliciter de Thorstein Egilsson la main de sa fille Helga. » Skapti répondit : « N'est-elle pas la promise de Gunnlaug Langue de Serpent ? » — « Le délai, » reprit Hrafn, « dont ils étaient convenus, n'est-il pas écoulé ? Du reste, sa présomption est trop grande maintenant pour qu'il s'en préoccupe encore. » — « Dans ce cas, » répondit Skapti, « fais comme bon te semble. »

Là-dessus, ils s'en allèrent avec une suite nombreuse jusqu'aux tentes de Thorstein qui les reçut avec bienveillance. Skapti prit la parole et dit : « Hrafn, mon parent, désire épouser Helga, ta fille; tu connais sa famille et sa fortune et tu sais qu'il a un grand nombre de parents et d'amis. » Thorstein répondit : « Elle est la promise de Gunnlaug et je veux tenir tous mes engagements envers lui. » Skapti reprit : « Les trois hivers dont vous étiez convenus, ne sont-ils pas écoulés ? » Thorstein répondit : « Le dernier été n'est pas passé et pendant cet été il peut encore revenir. » — « Quelles espérances nous laisses-tu à ce sujet, » demanda Skapti, « pour le cas où il ne rentrerait pas au pays ? » Thorstein répondit : « Nous

(1) Ramification du Faxafjord, côté occid.; auj. Leiruvogar.

(2) *Heidr* signifie *plateau*. Ce terme désigne ici la *Mosfellsheidr* (plateau de Mosfell), à l'est de Reykjavik.

(3) Skapti Thoroddsson lögsögumadr de 1004 à 1030.

revenons tous ici l'été prochain et alors nous verrons ce qu'il conviendra le mieux de faire; rien ne sert de discuter à ce propos maintenant. » A ces mots, ils se séparèrent et quittèrent le thing pour retourner chez eux.

Ce ne fut plus un secret que Hrafn avait demandé en mariage Helga, la promise de Gunnlaug, pour le cas où celui-ci ne reviendrait pas dans le courant de l'été. Or, au thing de l'été suivant, Skapti et les siens renouvelèrent leur demande avec instance et déclarèrent Thorstein délié de tous ses engagements envers Gunnlaug. Thorstein répondit : « Je n'ai que peu de filles à établir et je ne voudrais pas qu'il en résultât des querelles; je veux d'abord aller trouver Illugi le Noir. » C'est ce qu'il fit. Quand il fut arrivé chez celui-ci, Thorstein dit : « Ne te semble-t-il pas que je sois délié de tout engagement envers Gunnlaug, ton fils? » — « Certainement, » répondit Illugi, « si tu le désires; du reste, je ne puis pas en dire grand'chose, puisque je ne connais pas au juste les circonstances dans lesquelles se trouve Gunnlaug. » Thorstein se rendit ensuite chez Skapti et ils décidèrent que la noce aurait lieu au commencement de l'hiver, à Borg, dans la maison de Thorstein, si Gunnlaug ne revenait point, mais que Thorstein serait libre de toute obligation envers Hrafn, si Gunnlaug rentrait au pays et venait dégager sa parole. Là-dessus, les gens quittèrent le thing et retournèrent chez eux. Cependant l'arrivée de Gunnlaug se faisait attendre, et Helga s'affligeait beaucoup de ces conventions.

IX

Maintenant il faut parler de Gunnlaug. Il quitta la Suède pour se rendre en Angleterre l'été où Hrafn, après avoir obtenu des présents d'adieu du

roi Olaf, fit voile vers l'Islande. Le roi Ethelred accueillit amicalement Gunnlaug qui resta tout l'hiver auprès de lui et y vécut en grand honneur.

En ces temps régnait en Danemark le roi Knut Sveinsson (1). Il venait de prendre possession de l'héritage paternel et menaçait sans cesse d'entreprendre une expédition contre l'Angleterre, car le roi Svein, son père, avant de mourir là-bas, dans l'ouest, avait conquis un grand royaume en Angleterre. Ce pays était gouverné par un prince du nom de Heming ; il était fils de Strut-Harald et frère du jarl Sigvald et, sous le roi Knut, détenait pour son compte le pays que Svein avait conquis autrefois.

En été, Gunnlang demanda l'autorisation de partir. Le roi lui dit : « Il ne convient pas que tu me quittes au moment où tant de troubles s'annoncent ici en Angleterre ; car tu fais partie de ma suite. » Gunnlaug répondit : « C'est à vous d'en décider ; mais donnez-moi la permission de partir en été, si les Danois n'arrivent pas. » « Nous verrons, » dit le roi. Or, l'été se passa ainsi que l'hiver suivant et les Danois n'arrivèrent point. Après la mi-été, Gunnlaug obtint l'autorisation demandée ; il se dirigea vers l'est, gagna la Norvège et alla trouver le jarl Eirik dans le pays de Thrandheim, à Hladir. Le jarl l'accueillit bien et l'invita à rester auprès de lui. Gunnlaug le remercia pour ses offres, mais il déclara que des affaires impérieuses l'appelaient en Islande, qu'il voulait revoir sa fiancée. Le jarl dit : « En ce moment tous les bateaux en destination d'Islande ont pris la mer. » « Hallfred, le poète intraitable(2), » observa un des

(1) Knut le Puissant, fils de Svein, était roi de Danemark et d'Angleterre (1016-1035).

(2) *Hallfred* (ca. 976-1014) vécut à la cour du roi de Norvège Olaf Tryggvason, qui lui donna le surnom de *Vandraedaskáld*, c.-à-d.

hommes de la suite, « se trouvait hier encore au-dehors devant Agdanes (1) ». — « C'est possible, » dit le jarl, « il s'est embarqué ici il y a trois nuits. » Le jarl Eirik fit alors conduire Gunnlaug jusqu'au bateau. Hallfred l'accueillit. Bientôt un vent favorable souffla du côté des terres et ils étaient de joyeuse humeur. C'était vers la fin de l'été. Hallfred dit à Gunnlaug : « As-tu appris que Hrafn, fils d'Önund, a demandé en mariage Helga la Belle ? » Gunnlaug avoua qu'il en savait quelque chose, mais rien de précis. Hallfred lui raconta ensuite ce qu'il en connaissait et ajouta que beaucoup de gens prétendaient que Hrafn n'était pas moins distingué que Gunnlaug. Alors Gunnlaug dit la strophe :

« Le temps est calme maintenant ; d'ailleurs, que le vent d'est se joue violemment, cette semaine, du bois coupé sur la langue de terre, je m'en soucie peu. Ce que je redoute davantage, c'est qu'on ne me juge pas aussi courageux que Hrafn ; le dissipateur de l'or n'attendra pas que l'on voie grisonner ses cheveux. » (2)

« Mon ami, » dit alors Hallfred, « il faudrait que tes rapports avec Hrafn prissent une meilleure tournure que ce n'a été le cas pour moi. Il y a quelques hivers, j'abordai à Leiruvag ; j'avais à payer un demi-marc d'argent à un domestique de Hrafn, mais je voulais le lui retenir. Voilà que Hrafn accourt avec quarante hommes, coupe les câbles et pousse

poète, avec lequel il est difficile de s'entendre. Son nom figure dans le *Skáldatal* à côté de ceux de Gunnlaug et de Hrafn. Hallfred est le premier poète chrétien de valeur que nous rencontrons en Scandinavie. Il est connu surtout par son *Olúfsdrápa*.

(1) Petit promontoire dans le golfe de Thrandheim.

(2) *Le bois coupé sur la langue de terre* = le bateau. *Le dissipateur de l'or* = l'homme ; ici, Gunnlaug lui-même. Le sens de la dernière partie est : Je ne veux pas attendre tranquillement la vieillesse avant de montrer lequel de nous deux est supérieur à l'autre.

le bateau au loin sur une plage limoneuse et peu s'en est fallu que je ne fisse naufrage. Par suite j'ai dû abandonner à Hrafn le soin de décider de l'affaire et je lui ai payé un marc : voilà ce que j'ai eu à démêler avec lui. » Ensuite ils en vinrent à parler de Helga, et Hallfred vanta sa beauté. Gunnlaug dit alors :

« Bien qu'il brandisse vaillamment le feu de la tempête de Thund, il ne réussira pas à gagner l'amour de la Jörd revêtue de son vêtement de toile ; car nous jouions, quand nous étions plus jeunes, sur les diverses proéminences du feu du bras dans le pays du poisson de la bruyère. » (1)

« Ces vers sont bien tournés, » dit Hallfred.

X

Ils abordèrent à Melrakkasletta (2) un demi-mois avant le commencement de l'hiver (3), à un endroit appelé Hraunhöfn (4), et y tirèrent leur bateau sur le rivage.

Il y avait un homme du nom de Thord ; il

(1) *Thund* est un des nombreux noms d'Odin. *La tempête de Thund* = le combat ; *le feu de la tempête de Thund* = l'épée. Il s'agit ici de Hrafn. *Jörd* est la première femme d'Odin ; c'est la terre originelle, inhabitée, la *Gaia* des Grecs ; *la Jörd revêtue de son vêtement de toile* désigne la femme ou la jeune fille en général ; ici, Helga. *Le feu du bras* = l'or, les bracelets ; *les diverses proéminences du feu du bras* = les cisures des bracelets. *Le poisson de la bruyère* = le serpent, le dragon gardien de trésors (cf. Fafnir), l'or ; *le pays du poisson de la bruyère* = le pays de l'or, c.-à-d. la jeune fille ; ici, Helga. — Dans la première jeunesse, Gunnlaug jouait familièrement avec les bagues et les bracelets de Helga et s'entretenait avec elle d'une façon intime.

(2) « Plaine des renards », presqu'île dans le nord-est de l'Islande.

(3) L'hiver commençait vers la mi-octobre.

(4) « Port de lave », baie et place de débarquement dans le nord de la presqu'île de Melrakkasletta.

était fils d'un bondi de Sletta ; il avait l'habitude de provoquer les marchands à une lutte corps à corps, et ceux-ci avaient fort à faire contre lui. Il fut donc convenu que Gunnlaug lutterait avec lui. La veille, Thord implora Thor (1) de lui donner la victoire. Le lendemain, au milieu de la lutte, Gunnlaug frappa un tel coup contre les deux pieds de Thord, que celui-ci s'abattit lourdement sur le sol ; mais le pied, sur lequel s'appuyait Gunnlaug, se désarticula et lui-même tomba. « Il est bien possible, » dit Thord, « que dans une autre affaire tu ne réussisses pas mieux. » — « Que veux-tu dire ? » demanda Gunnlaug. « Je parle de tes démêlés avec Hrafn Önundarson, qui va épouser Helga la Belle au commencement de l'hiver ; j'étais présent à l'Althing, en été, quand la décision fut prise. » Gunnlaug ne répondit rien. On serra son pied avec un bandeau pour l'aider à se remettre, mais il enfla très fort. — Gunnlaug et Hallfred, avec leur suite, quittèrent Sletta, au nombre de douze, une semaine avant l'hiver et arrivèrent à Gilsbakki le samedi soir, au moment où l'on célébrait la noce à Borg. Illugi se réjouissait de revoir son fils Gunnlaug et ses compagnons de voyage. Gunnlaug dit qu'il voulait aller immédiatement à Borg. Illugi déclara que ce n'était pas à conseiller et tous, sauf Gunnlaug, furent de cet avis. Celui-ci, bien qu'il n'en laissât rien voir, ne pouvait pas marcher à cause de l'état de son pied, et voilà pour-

(1) *Thor*, le dieu du tonnerre (cf. anglo-sax. *Thunor*, all. *Donner*), fils d'Odin et de Jörd, était primitivement le principal dieu des peuples scandinaves. Sa force était prodigieuse. Un de ses attributs essentiels était le marteau *Mjöllnir* (l'écraseur. Cf. angl. *mill*). Il passait pour le protecteur de l'humanité. C'est lui que l'on invoquait de préférence dans les circonstances importantes de la vie (naissance, mariage, combats, mort, etc.). Il a donné son nom au jeudi (cf. isl. *Thórsdagr*, angl. *Thursday*, dan. *Torsdag*, néerl. *Donderdag* etc.).

quoi le projet de voyage n'eut pas de suite. Le lendemain, Hallfred retourna chez lui à Hreduvatn (1), dans la vallée de la Nordra (2), où Galti, son frère, administrait le bien qui leur appartenait.

XI

Maintenant il faut parler de Hrafn. Il était assis, à Borg, à son festin de noce et la fiancée, à en croire ce qui se raconte partout, était en proie à la tristesse. Il dit vrai, le proverbe : « On se souvient longtemps des émotions de la jeunesse. » C'était aussi le cas pour elle.

La nouvelle se répandit alors que Hungerd, fille de Thorodd et de Jofrid (3), avait été demandée en mariage par un homme du nom de Sverting, fils de Hafr-Björn et petit-fils de Molda-Gnup. La noce devait avoir lieu dans le courant de l'hiver, après la Noël, à Skaney (4). Là demeurait Thorkel, parent de Hungerd et fils de Torfi Valbrandsson. La mère de Thorkel était Thorodda, sœur de Tungu-Odd.

Hrafn retourna chez lui, à Mostell, avec Helga, sa femme. Or, ils y étaient depuis peu de temps, lorsqu'un beau matin, avant de se lever, il se fit que Helga veillait, pendant que Hrafn dormait. Il avait un sommeil agité. Quand il s'éveilla, il raconta à Helga ce qu'il prétendait avoir rêvé et dit :

« Je me figurais être dans tes bras, blessé par le serpent de la rosée de l'arc; ta couche, fiancée, m'apparaissait rougie de mon sang; la Njörun de la

(1) Lac et propriété dans la contrée des *Myrar*.

(2) Affluent de la Hvita.

(3) Cf. le commencement du ch. I.

(4) Propriété située au sud de la Hvita.

coupe ne parvenait plus à panser les blessures que m'avait faites l'épine travaillée avec art ; tendre jeune fille, sache que ce n'est pas un signe de bonheur pour Hrafn. » (1)

Helga répondit : « Je ne m'en affligerai jamais ; tu m'as indignement trompée ; Gunnlaug doit être revenu en Islande ; » et elle pleura beaucoup.

En effet, peu de temps après, on apprit la nouvelle du retour de Gunnlaug. Helga se montrait si peu conciliante envers Hrafn qu'il ne pouvait la retenir chez lui. Ils retournèrent donc à Borg et Hrafn n'avait guère de jouissance de son mariage.

Or, pendant cet hiver, on fit les préparatifs d'une noce. Thorkel de Skaney invita Illugi le Noir et ses fils. Tandis qu'Illugi s'apprêtait, Gunnlaug restait assis dans la chambre sans prendre aucune disposition. Illugi s'approcha de lui et dit : « Pourquoi ne t'apprêtes-tu pas ? » — « Je ne compte pas me mettre en voyage, » répondit Gunnlaug. Illugi reprit : Certes, tu viendras, mon fils ; ne prends pas tellement les choses à cœur et ne regrette pas tant cette femme ; fais comme si tu n'en savais rien. Cela sied à un homme ! Jamais il ne manquera de femmes pour toi. » Gunnlaug obéit aux recommandations de son père et les invités se rendirent à la noce. A Illugi et à son fils furent réservés les sièges d'honneur ; à Thorstein Egilsson, à Hrafn, son gendre et aux compagnons du fiancé on assigna l'autre place d'honneur vis-à-vis d'Illugi. Les femmes s'assirent sur les bancs du milieu (2). Helga la Belle avait pris place à

(1) *La rosée de l'arc* = le sang ; *le serpent de la rosée de l'arc* = le javelot, l'épée. *Njörun* est le nom d'une *ásynja* (déesse). *La Njörun de la coupe*, c'est la femme qui verse l'hydromel. (Cf. l'épouse du roi Hrodgar, dans le *Beowulf*.) *L'épine travaillée avec art* = le glaive.

(2) Cf. p. 43, note 3.

côté de la fiancée. Souvent ses regards rencontraient ceux de Gunnlaug, et l'on reconnut la vérité de ce proverbe : « Les yeux de la femme trahissent l'amour qu'elle éprouve pour l'homme. » Gunnlaug était richement vêtu; il portait les habits que le roi Sigtrygg lui avait donnés et se distinguait beaucoup parmi les autres convives par la force, la taille et la beauté.

Il régnait peu de gaîté au festin. Le jour où les hommes s'apprêtaient à partir, les femmes se disposaient également à faire leurs préparatifs de départ. Alors Gunnlaug s'approcha de Helga, causa longtemps avec elle et ensuite récita cette strophe :

« Pour Langue de Serpent il n'est plus de jour de bonheur sous le salon des montagnes, depuis que Helga la Belle est appelée la femme de Hrafn; le blond héros de la tempête des épées, le père de la jeune fille, se soucia peu de ma parole; la jeune Eir fut vendue pour de l'or. » (1)

Et il continua :

« Belle Gefn qui verse le vin, je dois rendre grâce à ton père et à ta mère — la terre du feu des flots enlève au scalde la joie de vivre — car ils ont engendré la Bil qui verse à boire. Où trouve-t-on encore un aussi superbe chef-d'œuvre issu de l'homme et de la femme? » (2)

Gunnlaug lui remit ensuite le manteau qu'il avait

(1) *Sous le salon des montagnes* = sous le ciel, c.-à-d. sur terre. *La tempête des épées* = la bataille; *le héros de la tempête des épées*, c'est le guerrier. *Eir* est le nom d'une ásynja, la déesse de l'art de guérir; ici, terme poét. pour désigner Helga.

(2) *Gefn* est un des noms de Freyja. *Le feu des flots* = l'or; *la terre du feu des flots* = la femme, désigne ici Helga. *La Bil* (une déesse) *qui verse à boire*, c'est la jeune fille (Helga). Les figures de ce genre sont fréquentes dans la poésie scaldique; elles s'expliquent par ce fait que c'étaient d'ordinaire les femmes qui, aux festins, se chargeaient de remplir les coupes des convives.

reçu d'Ethelred; c'était une pièce des plus précieuses. Elle le remercia cordialement. Là-dessus, Gunnlaug sortit. Une grande quantité de chevaux venaient d'entrer dans l'enclos. Gunnlaug sauta sur l'un d'eux, fit au galop le tour du parc et se dirigea vers la place où se tenait Hrafn, si bien que celui-ci dut se garer. « Pourquoi recules-tu, Hrafn, » dit-il; « je n'ai voulu te causer aucune frayeur cette fois-ci; mais tu sais ce dont tu t'es rendu coupable. » Hrafn dit alors :

« Ull du feu de la mouche qui ronge les os! toi qui rends célèbres les troupes de Saga! Il ne nous sied point de nous quereller pour la Fulla du sein. Rameau du combat, il y a beaucoup de femmes tout aussi belles au-delà des mers. Sage est celui qui dirige le coursier des flots! » (1)

« Il est possible, » répondit Gunnlaug, « qu'il en soit ainsi; il peut y en avoir beaucoup de pareilles, mais, pour moi, il ne me semble pas. » En ce moment Illugi et Thorstein accoururent, car ils n'aimaient pas de les voir en venir aux mains. Alors Gunnlaug dit la strophe :

« La belle Eir aux bras reluisants fut donnée à Hrafn pour ses richesses — les gens disent qu'il est mon égal, qu'il ne m'est pas inférieur — pendant qu'Ethelred, le plus valeureux des hommes, me fit ajourner mon voyage vers l'ouest à cause du bruit des épées; le distributeur de colliers n'a pas envie de parler longuement. » (2)

(1) *Ull* est un ase. *La mouche qui ronge les os* = l'épée; *le feu de la mouche qui ronge les os* = le combat; *Ull du feu...* = le guerrier. *Saga* (histoire) est la seconde des déesses; *les troupes de Saga* désignent les Valkyries; celui qui les rend célèbres, c'est le guerrier, le héros. *La Fulla* (une déesse) *du sein* = la femme; ici, Helga. *Rameau du combat* = le combattant. *Le coursier des flots* = le bateau; celui qui le dirige, c'est l'homme.

(2) *La belle Eir aux bras reluisants* = Helga. *Le bruit des épées* = la guerre. *Le distributeur de colliers* = l'homme; ici, Gunnlaug lui-même.

Ensuite les deux partis retournèrent chez eux. Pendant tout l'hiver il n'y eut rien de nouveau; mais Hrafn n'eut plus aucune jouissance de l'amour de Helga depuis le jour où celle-ci avait rencontré Gunnlaug.

Or, en été, les habitants se rendirent au thing en très grand nombre: Illagi le Noir et ses fils; Thorstein Egilsson et Kollsvein, son fils; Önund de Mosfell et ses fils; Sverting, fils de Hrafr-Björn. Skapti était encore « homme de la loi » à cette époque. Un jour, pendant la séance, au moment où l'on s'assemblait au « tertre de la loi » (1) et où la discussion des affaires judiciaires était terminée, Gunnlaug demanda qu'on fît silence et dit: « Hrafn, fils d'Önund, est-il ici? » Celui-ci répondit qu'il était présent. Gunnlaug continua: « Tu sais que tu m'as enlevé ma fiancée et que tu t'es comporté envers moi comme un ennemi; pour ce motif je te provoque ici au thing et t'offre le duel dans un délai de trois nuits, à Öxararholm. » (2) Hrafn répondit: « Cette offre me plaît; je m'y attendais de ta part, » dit-il; « je suis prêt à la lutte, dès que tu voudras. » De part et d'autre les parents désapprouvèrent cette résolution; mais, en ces temps, la loi voulait que quiconque se croyait lésé dans ses intérêts par un autre, le provoquât en duel.

(1) Le tertre de la loi (*lögberg*) était une élévation de terrain située dans la plaine même où se réunissait l'Althing et du haut de laquelle le *lögsögumadr* faisait ses proclamations et adressait au peuple assemblé autour de lui les instructions et les communications officielles.

(2) L'Öxara est une rivière torrentueuse qui se jette dans le lac Ölfuss. Elle forme non loin de son embouchure une petite île (*hólm*) qui, jusqu'en 1006, était le rendez-vous traditionnel de ceux qui voulaient se battre en duel et leur servait en quelque sorte de champ clos. Le combat singulier, chez les Islandais *hólmganga* (voyage dans l'île), était soumis à des règles très sévères.

Quand les trois nuits furent écoulées, ils s'apprêtèrent au combat. Illugi le Noir suivit son fils dans l'île avec une suite nombreuse. Hrafn et son père étaient accompagnés de l'« homme de la loi » Skapti. Et avant que Gunnlaug mit le pied sur l'île, il dit cette strophe :

« Me voilà tout prêt à aborder, l'épée au poing, sur le rivage sablonneux où se trouve la plaine commune; que le dieu donne la victoire au poète! De mon glaive étincelant je vais tailler en deux le siège bouclé du casque de l'amant de Helga; je séparerai du tronc la tête de ce misérable! » (1)

Hrafn répondit en disant la strophe que voici :

« Poète, tu ne sais pas auquel de nous deux est réservé le bonheur de la victoire; voici que la faucille des blessures est tirée; la pointe va percer la jambe; la belle qui porte des bracelets, jeune veuve abandonnée, entendra au thing vanter le courage de l'homme libre, si même nous nous blessons mutuellement. » (2)

Hermund tint le bouclier de Gunnlaug, son frère, et Sverting, fils de Hafr-Björn, celui de Hrafn. Il était convenu que celui qui serait blessé pourrait racheter sa vie pour trois marcs d'argent. Hrafn devait frapper le premier, parce qu'il avait été provoqué. Il frappa par en haut dans le bouclier de Gunnlaug; du coup la lame se brisa en deux tout contre la poignée et atteignit la joue de Gunnlaug qui en reçut une légère blessure.

Aussitôt les parents et beaucoup d'autres accoururent pour s'interposer. Gunnlaug dit : « Mainte-

(1) *La plaine commune* = le lieu du combat. *Le siège bouclé du casque* = la tête bouclée.

(2) *La faucille des blessures* = l'épée. *La belle qui porte des bracelets* = la femme; ici, Helga.

nant je déclare que Hrafn est vaincu, puisqu'il est désarmé. » — « Et moi, je prétends que c'est toi le vaincu, » répliqua Hrafn, « puisque tu as été blessé. » A ces mots, Gunnlaug se mit fort en colère et s'écria que la question n'était pas tranchée. Illugi, son père, dit qu'il n'y avait plus rien à trancher. « Mon père, » reprit Gunnlaug, « je voudrais me rencontrer avec Hrafn une autre fois, quand tu seras trop loin pour venir nous séparer. » Là-dessus, les hommes rentrèrent dans leurs tentes.

Le jour suivant, le comité législatif (1) adopta une loi décrétant l'abolition des duels en Islande (2) : ce fut sur l'avis de tous les hommes les plus sages. La rencontre de Gunnlaug et de Hrafn est, en effet, le dernier duel qui ait eu lieu en Islande. Le lendemain, de bonne heure, Gunnlaug et Hermund s'en allèrent pour prendre un bain dans l'Öxara; voilà qu'ils virent arriver sur l'autre bord de la rivière un grand nombre de femmes et parmi elles Helga la Belle. Hermund dit à Gunnlaug : « Vois-tu ces femmes et Helga, ta bien-aimée, là-bas sur l'autre rive? » Gunnlaug répondit : « Certes, je la vois, » et il dit la strophe :

« Elle naquit, cette femme, pour fomentier la discorde parmi les fils des hommes; le tronc du combat en est cause; je désirais ardemment posséder l'arbre de la richesse. Rien ne sert plus maintenant de contempler le pays des bagues de la Gunn étin-

(1) Le comité législatif (*lögretta*), composé des *godar* ou magistrats locaux de toutes les parties de l'île, se réunissait ordinairement trois fois pendant la session de l'Althing, qui se tenait pendant toute la seconde moitié du mois de juin. C'est lui qui faisait et modifiait les lois, qui prenait les mesures administratives et toutes les décisions concernant l'intérêt public et les faisait publier et interpréter par son président, le *lögsögumadr*.

(2) En 1006.

celante, blanche comme un cygne — ma vue se trouble à cette pensée. » (1)

Ensuite ils franchirent la rivière et Helga et Gunnlaug causèrent quelque temps ensemble. Lorsqu'ils repassèrent l'eau, Helga s'arrêta et suivit longtemps des regards Gunnlaug qui dit cette strophe :

« La lune des sourcils — étincelante comme les regards d'un autour — de la Hrist aux superbes vêtements de toile et qui verse le jus des herbes, a rayonné sur moi du ciel resplendissant des sourcils — et le rayon des étoiles de la paupière qu'a lancé sur moi la Frid à parure d'or, a causé mon malheur et celui de la Hlin aux bracelets. » (2)

Après tous ces incidents les hommes quittèrent le thing pour retourner chez eux, et Gunnlaug resta à Gilsbakki, dans la maison paternelle. Or, un beau matin, en s'éveillant, il constata que tous, sauf lui, étaient levés. Voilà que douze hommes en armes entrèrent dans sa chambre. Hrafn, fils d'Önund, était venu. Gunnlaug sauta de son lit à l'instant et voulut saisir son épée. Mais Hrafn lui dit : « Le but de mon arrivée, tu vas l'apprendre. Tu m'as provoqué en duel, l'été passé, à l'Althing et la question ne te semblait pas définitivement tranchée. Aujourd'hui je veux te faire une propo-

(1) *Les fils des hommes* = nous; *le tronc du combat* = l'homme (ici, Hrafn); *l'arbre de la richesse*, c.-à-d. l'arbre de l'or = la femme; *le pays des bagues* = la main; *la Gunn* (une déesse) *étincelante* = Helga.

(2) *La lune des sourcils* = l'œil. *La Hrist* (une déesse) désigne ici la femme et particulièrement Helga. *Qui verse le jus des herbes* : qui verse à boire aux festins. *Le ciel des sourcils* = le front. *Les étoiles de la paupière* = les yeux. *La Frid* (une déesse) = la jeune fille. *La Hlin* (une déesse) *aux bracelets* = la femme (Helga).

sition : Nous prendrons la mer, nous deux, l'été prochain, et nous irons nous battre en duel en Norvège; là nos parents ne nous en empêcheront plus. » Gunnlaug répondit : « Tu parles comme le plus brave des hommes; j'accepte ta proposition; en attendant, Hrafn, je t'offre ici chez nous l'hospitalité telle que tu peux la souhaiter. » « Ton offre me plaît beaucoup, » répondit Hrafn; » mais cette fois-ci nous devons retourner sans retard. » Sur ces mots, ils se quittèrent. De part et d'autre les parents étaient vivement affligés de cet arrangement, mais ils ne pouvaient rien faire à cause de la violence de tempérament des deux adversaires. Du reste, il devait en être comme le voulait la destinée.

XII

Pour en revenir maintenant à Hrafn, il équipa son vaisseau à Leiruvag. Il faut mentionner ici deux hommes qui accompagnèrent Hrafn : les fils d'une sœur de son père Ölund. L'un s'appelait Grim, l'autre Olaf, et tous deux étaient des personnages remarquables. Tous les parents de Hrafn trouvaient que son départ pour l'étranger était une grande perte; mais il déclara qu'il avait provoqué Gunnlaug en duel pour la raison qu'il n'avait aucune jouissance de son mariage avec Helga et qu'il fallait que l'un d'eux pérît de la main de l'autre. Ensuite Hrafn fit voile vers la haute mer, le vent s'étant montré favorable, et aborda avec son bateau à Thrandheim. Il y séjourna tout l'hiver et resta, pendant tout ce temps, sans aucune nouvelle de Gunnlaug; il l'y attendit de même l'été suivant et passa encore le second hiver à Thrandheim, dans un endroit appelé Lifang.

Gunnlaug Langue de Serpent s'était décidé à s'embarquer avec Hallfred, le scalde intraitable, dans

le nord, à Sletta. Ils n'eurent fini leurs apprêts que fort tard. Ils firent voile vers la haute mer, dès que le vent fut favorable, et abordèrent aux Orkneyjar peu de temps avant l'hiver. Sur ces îles régnait à cette époque le jarl Sigurd Hlödvisson. Gunnlaug se rendit auprès de lui dans le courant de l'hiver et y jouit de toute son estime. Vers le printemps, le jarl fit les préparatifs d'une expédition et Gunnlaug résolut d'y prendre part. En été, ils naviguèrent aux alentours des Hébrides et des fjords écossais et eurent de nombreux combats à soutenir. Partout où ils arrivèrent, Gunnlaug se révéla comme un compagnon excessivement brave et intrépide et comme un guerrier des plus éprouvés. Le jarl Sigurd retourna de bonne heure pendant l'été, tandis que Gunnlaug s'embarqua en compagnie de marchands qui faisaient voile pour la Norvège. Sigurd et Gunnlaug se quittèrent au milieu de grandes démonstrations d'amitié. Gunnlaug se dirigea vers le nord, du côté de Hladir, dans le pays de Thrandheim, pour rendre visite au jarl Eirik et arriva chez lui au commencement de l'hiver. Le jarl l'accueillit amicalement et l'invita à rester auprès de lui. Gunnlaug accepta. Le jarl avait appris ce qu'il en était de ses démêlés avec Hrafn et fit savoir à Gunnlaug qu'il leur interdisait expressément de se battre sur son territoire. Gunnlaug reconnut qu'il avait le droit de prendre semblable résolution; néanmoins il y resta tout l'hiver, mais se montrait toujours taciturne.

Un beau jour il arriva que Gunnlaug sortit accompagné de son parent Thorkel. Ils quittèrent la propriété et s'avancèrent jusque dans la campagne, où ils virent un groupe d'hommes rangés en cercle et, au milieu, deux individus en armes qui s'exerçaient au combat. L'un deux se faisait appeler Hrafn, l'autre Gunnlaug. Les spectateurs faisaient la

remarque que les Islandais ne frappaient guère avec vigueur et étaient lents à tenir parole. Gunnlaug s'aperçut que ce n'était que de la raillerie destinée à le couvrir de honte et il se retira sans dire un mot. Peu de temps après, il fit savoir au jarl qu'il n'était pas résolu à supporter plus longtemps les insultes et les moqueries auxquelles les gens de son entourage se livraient au sujet de sa querelle avec Hrafn et le pria de lui donner un guide pour le conduire dans l'intérieur du pays, à Lifang. Or, le jarl avait appris que Hrafn avait quitté Lifang pour s'en aller vers l'est, en Suède; aussi accorda-t-il à Gunnlaug l'autorisation de se mettre en route et lui donna deux guides pour l'accompagner dans son voyage. Gunnlaug partit donc de Hladir, avec six compagnons, pour gagner Lifang. Il y arriva dans la soirée du jour même où Hrafn avait de bon matin quitté ce lieu en compagnie de cinq hommes. De là, Gunnlaug se dirigea sur Veradal et arrivait toujours le soir à l'endroit où Hrafn avait été la nuit précédente. Gunnlaug continua son voyage jusqu'à la dernière ferme de la vallée et qu'on appelait « A la Colonne ». Hrafn était parti de là le matin. Alors Gunnlaug ne s'arrêta plus en chemin; il se remit en route immédiatement pendant la nuit, et le lendemain, au point du jour, ils s'aperçurent l'un l'autre. Hrafn était parvenu à un endroit où il y avait deux lacs entre lesquels se trouvait un terrain plat connu sous le nom de « plaine de Gleipnir »; dans l'un des lacs s'avancait une petite langue de terre appelée Dinganes. C'est sur ce promontoire que s'installèrent Hrafn et ses compagnons; ils étaient cinq en tout. Parmi eux se trouvaient notamment ses parents Grim et Olaf. Dès que les adversaires se rencontrèrent, Gunnlaug dit : « Il est heureux que nous nous soyons trouvés. » — « Je

n'y vois aucun inconvénient, » répondit Hrafn; « maintenant tu as le choix, » ajouta-t-il, « fais comme tu l'entends; veux-tu que nous combattions tous ou nous deux seulement? » Gunnlaug déclara qu'il aimait autant une manière que l'autre. En ce moment, Grim et Olaf, les parents de Hrafn, intervinrent en disant qu'ils n'entendaient point rester inactifs pendant la lutte. Ce fut également l'avis de Thorkel le Noir, parent de Gunnlaug. Alors Gunnlaug dit aux guides du jarl: « Vous resterez assis à cette place et n'aidez aucun des deux partis afin de pouvoir rendre compte des péripéties de notre combat. » C'est ce qu'ils firent.

Là-dessus la lutte commença et tous se battirent vaillamment. Grim et Olaf se précipitèrent ensemble sur Gunnlaug seul et le combat finit par la mort de tous les deux, tués par Gunnlaug qui ne reçut aucune blessure. Ce fait est attesté par Thord Kolbeinsson (1) dans le chant qu'il a composé sur Gunnlaug Langue de Serpent :

« Avant de s'attaquer à Hrafn, Gunnlaug de son glaive tranchant tua Olaf, courageux dans le tumulte de Göndul, et Grim aussi; le brave, éclaboussé de sang, se fit le meurtrier de trois hommes intrépides; le Ull du coursier des flots abattit les guerriers. » (2)

Pendant ce temps, Hrafn et ses hommes se mesuraient avec Thorkel le Noir, parent de Gunnlaug. Thorkel tomba sous les coups de Hrafn et laissa la vie. Finalement, lorsque tous leurs compagnons

(1) Un des principaux représentants de la poésie satirique et diffamatoire. Il vécut au commencement du XI^e siècle à la cour du roi de Norvège Eirik Hakonarson. Son nom est cité dans le *Skíldatal* à la suite de ceux de Gunnlaug, Hrafn et Hallfred.

(2) *Le tumulte de Göndul* (une Valkyrie) = le combat. *Le Ull* (un ase) *du coursier des flots* (du bateau) = l'homme; ici, Gunnlaug.

eurent succombé, les deux adversaires s'attaquèrent eux-mêmes dans un assaut furieux, se lançant avec violence l'un contre l'autre et se portant mutuellement de grands coups. Gunnlaug se servait de l'épée que lui avait donnée Ethelred; c'était une excellente arme. Au moyen de cette épée il porta finalement à Hrafn un coup tellement vigoureux qu'il lui trancha un pied. Cependant celui-ci ne tomba pas pour la cause; il se retira vers le tronc d'un arbre et s'y appuya. Alors Gunnlaug dit : « Te voilà incapable de lutter, » dit-il; « aussi je ne veux pas me battre plus longtemps avec un homme mutilé comme tu l'es. » Hrafn répondit : « Il est vrai, » dit-il, « que le sort m'a joué un bien vilain tour; cependant, si je pouvais avoir à boire, cela me ferait encore du bien. » - « Mais ne me trompe pas, » reprit Gunnlaug, « si je t'apporte de l'eau dans mon casque. » Hrafn répondit : « Je ne te tromperai pas. » Là-dessus, Gunnlaug s'en alla sur le bord d'un ruisseau, puisa de l'eau dans son casque et l'apporta à Hrafn. Celui-ci tendit la main gauche et de l'épée qu'il tenait de la main droite il frappa sur la tête de Gunnlaug qui en reçut une très grave blessure. « Tu m'as indignement trompé, » s'écria Gunnlaug, « et tu as agi d'une façon d'autant plus infâme que j'avais confiance en toi. » Hrafn répondit : « C'est bien vrai; mais ce qui m'a poussé à le faire, c'est que je ne supporte pas que tu embrasses Helga la Belle. » Sur ces mots, ils s'attaquèrent de nouveau avec rage et la lutte se termina par la victoire de Gunnlaug sur Hrafn. Ce dernier y laissa la vie. Les guides du jarl s'avancèrent et pansèrent la blessure que Gunnlaug portait à la tête. Celui-ci était assis pendant ce temps et dit cette strophe :

« Le valeureux qui suscite la tempête des armes,
Hrafn, le tronc de l'assaut, ce champion, véritable

rempart de l'armée, nous a maintes fois vaillamment attaqué au milieu du fracas des lances; ici, sur les rochers de Dinganes, les épées frémirent violemment ce matin autour de Gunnlaug. » (1)

Là-dessus ils enterrèrent les morts; ils aidèrent ensuite Gunnlaug à monter à cheval et revinrent avec lui jusqu'à Lifang. Il y resta couché trois nuits encore et reçut les suprêmes bénédictions de la main du prêtre. Il mourut alors et fut inhumé près de l'église. Tout le monde reconnut qu'il était bien regrettable que Gunnlaug et Hrafn eussent tous deux trouvé la mort dans de pareilles circonstances.

XIII

Or, en été, avant que la nouvelle de ces faits fût connue en Islande, Illugi le Noir, qui se trouvait alors dans sa maison, à Gilsbakki, eut un rêve. Pendant le sommeil, il lui semblait voir Gunnlaug tout couvert de sang apparaître devant lui et disant pendant son rêve cette strophe en sa présence : (Illugi, à son réveil, chercha à se rappeler les vers et les communiqua ensuite à d'autres).

« Je savais que Hrafn me frappait du poisson qui retentit sur la cuirasse et dont la poignée est garnie de nageoires; mais la pointe acérée perça la jambe de Hrafn. Alors l'aigle qui déchire les cadavres se délecta dans la mer de mes chaudes blessures; le bâton de combat de Gunn fendit la tête de Gunnlaug. » (1)

(1) Gunnlaug s'adresse à l'un des guides et vante la bravoure de Hrafn. *Le valeureux qui suscite...* = le héros; *le tronc de l'assaut* = le vigoureux lutteur.

(1) *Le poisson qui retentit sur la cuirasse* etc... = l'épée. *La mer des chaudes blessures* = le sang. *Le bâton de combat de Gunn* (une Valkyrie, déesse de la guerre) = l'épée.

La même nuit, il arriva que dans le sud, à Mosfell, Önund eut un rêve; il crut voir Hrafn s'approcher de lui tout ensanglanté et récitant cette strophe :

« Rouge était mon épée, lorsque le Rögner du glaive me frappa de son arme; les monstres du bouclier furent éprouvés sur les boucliers au-delà des mers. Il me semblait que les oies du sang toutes couvertes de sang nageaient dans le sang au-dessus de ma tête; les vautours du sang avides de blessures purent encore une fois se plonger dans le flot des blessures. » (1)

L'été suivant, à l'Althing, Illugi le Noir dit à Önund au « tertre de la loi » : « Quelle compensation vas-tu me donner pour mon fils, » dit-il, « puisque Hrafn, ton fils, l'a trompé en dépit de sa promesse? » Önund répondit : « Je ne me crois nullement tenu, » dit-il, « d'accorder un dédommagement; leur rencontre m'a déjà causé tant de douleur; du reste, je ne te réclamerai pas non plus d'amende pour mon fils. » Illugi reprit : « Dans ce cas, l'un ou l'autre de tes parents et des membres de ta famille, sans qu'il s'en doute, en subira les conséquences. » Aussi, après le thing, durant l'été, Illugi ne cessa d'être fort triste.

En automne, d'après ce que l'on raconte, Illugi quitta sa maison de Gilsbakki avec trente hommes et arriva à Mosfell de bon matin. Önund se réfugia dans l'église avec ses fils; cependant Illugi s'empara de deux de ses parents dont l'un s'appelait Björn et l'autre Thorgrim. Il fit mettre à mort Björn et couper un pied à Thorgrim. Après ces exploits

(1) *Rögner* est un surnom d'Odin. *Le Rögner du glaive* = le guerrier (Gunnlaug); *le monstre du bouclier* = l'épée; *au-delà des mers* = en Norvège. *L'oie du sang* = l'aigle; *le vautour du sang* = l'aigle; *le flot des blessures* = le flot de sang.

Illugi retourna chez lui et Önund n'obtint aucune compensation. Hermund, second fils d'Illugi, était vivement affecté de la mort de Gunnlaug, son frère; celui-ci ne lui paraissait pas suffisamment vengé, même après tout ce qui venait d'arriver.

Or, Önund de Mosfell avait un neveu du nom de Hrafn. C'était un grand navigateur; il possédait un bateau qui stationnait dans le Hrutafjord (1). Au printemps, Hermund, fils d'Illugi, quitta tout seul la maison paternelle, se dirigea vers le nord, sur Holtavörduheid (2), et de là vers le Hrutafjord et arriva à Boredyr (3) auprès du bateau des marchands. Ceux-ci étaient justement prêts à partir. Hrafn, le pilote, se trouvait sur le rivage avec de nombreux compagnons. Hermund s'approcha de lui, le transperça de son épée et repartit aussitôt. Cet acte frappa de stupeur tous ceux qui se trouvaient avec Hrafn. Aucune amende ne fut payée pour ce meurtre. C'est ainsi que se termina la querelle d'Illugi le Noir et d'Onund de Mosfell.

Thorstein Egilsson maria Helga, sa fille, quelque temps plus tard, à un homme du nom de Thorkel; celui-ci était fils de Hallkel et habitait dans le Hraundal. Helga l'accompagna dans sa demeure; mais elle ne parvenait pas à l'aimer beaucoup, parce qu'elle ne pouvait détacher ses pensées de Gunnlaug, bien qu'il fût mort. Cependant Thorkel était de sa personne un homme remarquable; il avait beaucoup de biens et était bon poète. Ils eurent un assez bon nombre d'enfants. Un de leurs fils s'appelait Thorarin, un autre, Thorstein; ils en avaient plusieurs autres encore. Le plus grand plaisir de Helga,

(1) Sur la côte septentrionale de l'Islande.

(2) Grand plateau, entre le Nordrardal et le Hrutafjord, dans le nord.

(3) Port, sur le Hrutafjord.

c'était de déployer le manteau dont Gunnlaug lui avait fait présent et de le contempler longuement.

Un jour, il se répandit une grave maladie dans le domaine de Thorkel et de Helga, et beaucoup de gens en souffrirent longtemps. Helga en fut atteinte également, mais ne se coucha point. Un samedi soir, étant assise dans la chambre d'habitation, elle laissa choir la tête sur les genoux de Thorkel, son époux, et envoya prendre le manteau que lui avait donné Gunnlaug. Lorsqu'on le lui eut apporté, elle se redressa, étendit le manteau devant elle et le contempla pendant quelque temps. Bientôt elle se laissa retomber dans les bras de son mari; elle était morte. Thorkel dit alors cette strophe :

« J'ai pris dans mes bras l'arbre du serpent du bras, mon excellente épouse morte. Dieu enleva la vie à la Lofn aux vêtements de toile.... Cependant, lui survivre est plus pénible encore pour l'avidé chercheur d'or. » (1)

Helga fut enterrée près de l'église. Thorstein continua à vivre en cet endroit. Tous déplorèrent vivement, comme on pouvait s'y attendre, la mort de Helga. Telle est la fin de cette saga.

FÉLIX WAGNER

*Docteur en Philologie germanique,
Professeur au Collège communal de Bouillon.*

(1) *Le serpent du bras* = le bracelet; *l'arbre du serpent des bras*, de même que *la Lofn* (une asynje ou déesse) *aux vêtements de toile* = la femme (ici, Helga). *L'avidé chercheur d'or* = l'homme; ici, Thorkel lui-même. Cette strophe est incomplète; les vers 5 et 6 manquent, ce qui rend douteux le sens des deux derniers vers.





LES PETITES REVUES

LE nombre des revues, petites et grandes, est, de nos jours, déroutant. Les vieilles revues, les grand' mères, apparaissent encore régulièrement chaque quinzaine ou chaque huitaine, sous leur moule de coupe et de couleur connues depuis des ans. Je citerai la *Revue Bleue* — la grave et académique *Revue des Deux Mondes*, la *Revue Saumon* — en Belgique, la *Revue Générale* qui, phénomène étonnant, rajeunit malgré sa rédaction. A ces aïeules vinrent s'ajouter des revues plus riantes, plus pimpantes, la *Revue de Paris* de couverture jaune, la *Nouvelle Revue*, l'*Humanité Nouvelle*, la *Grande Revue*, métamorphose de la *Revue du Palais* et qui proclame, en caractères un peu grands et... comment dire?... un peu trop commerciaux, le nom de son directeur Fernand Labori; puis, ce qu'on appelle les « petites revues », encore que certaines soient fort considérables de format; le *Mercur de France* qui porte allégrement, sous sa robe lilas, un passé séculaire et des souvenirs du Grand Roy — l'*Ermitage*, la *Plume*, l'*Effort*, l'*Enclos*, l'*Essor*, le *Sillon*, la *Lutte*, *Durendal*, revues au titre symbolique, la *Revue Blanche*, la *Revue Mauve*, tout l'arc-en-ciel des revues! On s'en aperçoit, ils sont nombreux, nos périodiques. Et chaque jour il en est

qui naissent. Et chaque fois, remarque curieuse, ils nous annoncent, dans le sommaire de la couverture colorée, des noms totalement inconnus. Vraiment, je serais tenté de croire que l'on appellera ces cinq dernières années littéraires l'époque des revues — des petites revues, rectifient même les ironistes et les sceptiques.

Je me permets de ne point m'adjoindre à leurs sourires narquois. Eh! je suis loin d'apercevoir à mes tempes les fils d'argent d'un Jules Lemaître, et l'admiration que je ressens pour un Anatole France ne saurait m'affliger de sa calvitie. Je suis partisan furieux des « petites revues ». J'estime qu'il n'en existe jamais assez. A chaque fois que j'aurai la joie d'en voir paraître une, maigrichonne et guère plus épaisse que l'ongle malgré sa mine pleinement satisfaite, j'applaudirai, me disant qu'il y a encore une jeunesse. Cette fertilité exubérante de nos terreaux littéraires, en « petites revues » — ce sens du mot, il est consacré — me prouve qu'il y a parmi de nombreux jeunes l'enthousiasme du Beau. Certes, je concède tous les solécismes, barbarismes, métaphores peu suivies que l'on voudra relever dans leurs proses juvéniles. Je ne récuse point les vers qui sont de la prose, et les proses qui sont des vers. Je m'expose même plus.

Je dirai ce que nul ne dit. Beaucoup de jeunes, qui s'imaginent, illusion printanière, prêts à éclipser les soleils de Hugo, Lamartine, voire Dante, n'ont qu'un talent imperceptible, visible au microscope, s'il est vrai qu'ils en ont.

Mais que me peuvent faire ces restrictions? Pour cent nullités qu'une piqure de plume dégonflera bientôt, ou même qui s'aplatiront d'elles-mêmes manque de souffle, nous sommes certains de découvrir parmi « la jeune génération » dix poètes et romanciers d'un talent vrai, d'un talent non point d'assimilation, mais de

naissance. Croyez-moi, chaque petite revue dont nous raillons, donnera son coup de filet. Argentées, frétil-lantes, les sardines s'échapperont entre les mailles et retomberont à la mer. Une abondante pêche ne nous en restera pas moins qui nourrira les populations.

Et pourtant, malgré tout mon enthousiasme pour les jeunes et leurs publications, ce n'est pas d'éloges que je dois aujourd'hui les enivrer. Je ne brandirai aucun encensoir, ni n'en casserai. Je veux leur faire des reproches graves. Que les jeunes revues me pardon- nent, ma colère naît d'un grand amour. Aussi bien on ne s'invective que lorsqu'on s'aime. J'oserais même dire, sans crainte d'effleurer le paradoxe, que la viru- lence des récriminations se mesure à la sympathie et à l'attachement. Tous les cœurs aimants me compren- dront.

Je reprocherai donc aux « petites revues » d'être... j'hésite à risquer l'épithète... je leur reproche... je n'ose, ce serait par trop invraisemblable... eh bien ! soit, faisons montre d'énergie, je leur reproche d'être bour- geoises. Je vois l'ahurissement. Les petites revues, bourgeoises ? Mais c'est grotesque autant qu'absurde. Vous le dites dans le but d'épater. Bourgeoises, les petites revues, elles, dont les colonnes ne se lassent guère d'écraser le bourgeois, Prudhomme, Homais et Bonhomet, leur *incompréhension d'art*, leur incapacité à juger par eux-mêmes la valeur artistique d'une œuvre, leur facilité à admettre les opinions toutes faites que leur insuffle, dans le pavillon de leurs oreilles velues, le pachyderme Francisque, leur manie bête de suivre la mode en fait de musique et de poésie, en matière de romans et de cravates ! Mais vous ignorez l'histoire des lettres. S'il est une tradition que se lèguent les générations d'artistes, depuis le Romantisme jusqu'au Symbolisme, en passant par le Réalisme, le Parnasse et le Naturalisme, c'est la haine corse, digne du

maquis, à l'égard du bourgeois, de l'épicier, du philistin, du Joséphin, du banal dans le jugement et le style, du cliché.

Je le concède, *concedo*, m'écrierai-je, tel un scolastique examinant de son regard thomiste un syllogisme. Je l'admets. Je suis d'un avis identique, pleinement, absolument. L'artiste hait le bourgeois et sa façon collective de penser, de parler, d'écrire. Il a même passé la Manche pour découvrir sur le sol de la sempiternellement Gracieuse Majesté un qualificatif dont il pût lacérer le bourgeois. Il en a rapporté le mot snob. Et d'ailleurs, notre époque n'est-elle pas celle où le bourgeois domine partout — même en art? Aussi bien, je m'obstine à le penser, les « petites revues » sont envahies par les bourgeois. Et si leurs jeunes rédacteurs reprochent, de façon aussi sarcastique et aussi obstinée, au bourgeois d'être... bourgeois, je continue de supposer que c'est en vertu d'un travers bien connu, proverbial même, de l'humaine nature et qui nous fait reprendre dans les autres nos propres défauts. Car notre éternel amour de la Vertu nous contraint de haïr les vices, et notre non moins éternel amour-propre nous empêche de les gourmander en nous-mêmes. Aussi nos « jeunes hommes » — c'est le titre dont ils se congratulent mutuellement, jeunes gens était trop « premier duvet » — nos jeunes hommes, lorsqu'ils massent de coups de poing la bedaine du fils spirituel de Henry Monnier, me rappellent-ils les ascètes qui flagellaient, jour et nuit, leur propre indignité.

Les « jeunes hommes » sont des bourgeois. De fait, qu'est-ce que le bourgeois? C'est l'homme-cliché. Il pense comme « les autres », comme « tout le monde ». Il a raison, « parce que tout le monde » est de cet avis.

Ses idées sont des clichés. Ses expressions en sont aussi. Son langage est rapiécé des tournures les plus

banales, les plus usées, les plus grises. Parmi dix expressions déjà quelconques, qui pourraient traduire sa pensée, il ira droit à la plus chenuë, à celle qui tranche le moins, qui pas-era, par conséquent, inaperçue, qui mettra aussi sa pensée dans le moindre relief. Quant à lui faire trouver un tour neuf de phrase, une image nouvelle, qui sache imprimer intégralement, dans la matière des mots, la forme de la conception toute particulière qu'il se fait des choses, il faut être naïf pour l'espérer. Le Bourgeois, c'est le cliché du verbe et de l'idée, l'incarnation du cliché.

Or, constatation surprenante et néanmoins vraie, nombre de nos jeunes connaissent le cliché de la parole aussi bien que le cliché de la pensée. Ils s'identifient au premier Prudhomme venu, à cette différence près qu'ils sont des bourgeois d'une autre allure, une sorte de bourgeois à rebours. Ouvrez telle revue des... Pyrénées orientales ou telle autre du Pas-de-Calais. Lisez tel conteur de la Charente ou tel poète des Vosges. Vous constaterez une fréquente identité d'opinion et d'expression. Evidemment, j'admettrai, parmi les concessions nécessaires — toute notre vie n'est-elle pas faite de concessions? — que la manie de penser comme les autres est moins universelle et moins piquante entre esthètes qu'entre Prudhomme et Homais. Il n'y a toutefois qu'une différence de degré. Le clichage, simplement, est moins prompt ici que là. Le bourgeois pense comme son voisin le bourgeois. L'esthète pense comme l'esthète son semblable. De jugement indépendant, peu.

M. F. Coppée est, par excellence, le poète nul. C'est le pleurard éternel, c'est le sinistre imbécile, le gredin usurpateur de la place que d'autres auraient pu occuper. M. Coppée a écrit de la prose rimée. Ne tentez point de répondre que prose rimée vaut mieux que prose sans rimes, alors que l'on s'imagine

écrire en vers. N'opposez pas les exquis *Intimités*. Ne dites pas que le *Reliquaire* est enchâssé de rubis et d'émeraudes d'un bel éclat. Les « petites revues », à l'unanimité, vous inscriraient sur le tesson de l'ostracisme. Et pourtant n'ajoutez pas, de grâce, que, donnant donnant, vous aimez mieux lire *le père Coppée* que Mallarmé, car il est préférable de parcourir des vers, fussent-ils prosaïques, que de se procurer une névralgie à pénétrer un casse-tête chinois.

Vous seriez jugé, à tout jamais, sans aucune révision du procès. On vous coifferait de la mitre d'infamie, vous proclamant bourgeois.

Et ce bon F. Coppée n'est pas seul à être victime des pensées clichées de nos jeunes. Il en est plusieurs encore, non moins infortunés que lui. Je me plais à citer tout particulièrement un homme d'une haute valeur, F. Brunetière, celui qu'on a cliché — encore! — le critique de la *Revue des Deux-Mondes*. On le proclame, lui, le type du critique sans style et sans talent. Passons outre le style qui est d'un Bossuet épileptique. Mais le talent... Il m'étonne qu'on ne lui ait pas encore dénié l'érudition.

P. Bourget, P. Loti, A. Daudet, eux aussi, n'ont pas une parcelle, un atome de mérite. Finis, vidés.

Les jeunes pontifient : « Ça n'existe plus. »

Pour les admirations, c'est la même façon de faire que pour les *éreinements*. On se donne, pareillement, le mot. On forme, tout comme le bourgeois, une caste dont on a l'esprit, dont on partage les opinions et les préjugés. Observez-le bien, c'est, habituellement, à des artistes méconnus par le gros public ou la critique que se portent leurs admirations. Beaucoup n'ont aux lèvres que Barbey, Ernest Hello, Villiers, Léon Bloy. Je n'aurais garde d'en disconvenir, c'est là un noble enthousiasme qui veut restituer à de grands sacrifiés une gloire légitime.

Je trouve digne de jeunes d'arracher à un buste le lierre qui le dérobe, de lui apporter la consolation d'une palme verte encore. Mais nous faut il donc restreindre nos admirations aux seules victimes de l'inintelligence ou du snobisme? Qui nous défend de nous enthousiasmer tout aussi ardemment pour certains artistes, qui eurent le bonheur de voir leurs livres vendus à cinquante mille, voire à cent mille exemplaires. Au surplus, le mobile qui doit nous guider lorsque nous voulons la réhabilitation d'un artiste ignoré, c'est bien l'admiration que nous ressentons pour la profondeur ou la beauté de son œuvre, et non point la haine du bourgeois ou le désir de contredire les opinions communes.

Mais cette unanimité de jugement dans la réhabilitation d'écrivains et d'artistes, encore que significative, n'est qu'une remarque accessoire. D'ailleurs, elle ne manque pas de noblesse et les admirations de la jeunesse pour certains défunts se justifient. Ce sont leurs contemplations réciproques qu'il faut relever. Il suffit d'appartenir à la « nouvelle génération » pour être talentueux, pour créer *le roman de l'avenir*, pour écrire des vers qui enseignent la *prosodie future*. Ici, la franc-maçonnerie littéraire sévit dans toute son étroitesse et son obéissance passive et irréfléchie. Un livre, bien souvent, n'a qu'à porter l'estampille de telle Revue pour qu'il soit un chef-d'œuvre et que, dans toutes les succursales de la maison-mère, l'on pousse toute la gamme des exclamations. « Sublime... Lis-le, mon cher... Garçon d'infiniment de talent... magnifique renaissance des lettres. »

Jouez, clarinette! Battez, grosse caisse! Pitre, le boniment? Ceci, c'est la suprême expression du snobisme. On juge un livre d'après son éditeur. Le Bourgeois, lui aussi, à ce qu'il semble, se formait une opinion sur un livre, poussé par trente-deux motifs, sauf préci-

sément la valeur intrinsèque. Le Bourgeois tenait compte de l'avis du milieu où il vit, respire et pense. L'artiste vit intellectuellement dans un autre milieu. Son jugement n'en sera le plus souvent qu'un écho. Somme toute, au point de vue de l'indépendance du jugement, je ne vois guère de différence, entre l'artiste et son éternel ennemi, le bourgeois. Je n'en aperçois guère plus lorsqu'il s'agit de langage.

L'analogie, alors, devient rigoureuse et gaie. L'écrivain, de par son métier, est contraint à un style pur à tout le moins. Vous vous imaginez que le jeune rédacteur de la revue saura, lorsqu'il trace une phrase, se défier de sa mémoire. En effet, il va de soi que le cliché est la reproduction d'une forme que d'autres écrivains employèrent nombre de fois, que le souvenir vient glisser dans votre style. Le plus souvent, on ne donne au mot cliché qu'un sens restreint et l'on appelle ainsi un tour de phrase, vieux comme le temps, un assemblage de mots dont d'autres furent les auteurs et qui vient à propos en aide aux orateurs verbeux, aux enfants de Joseph Prudhomme et aux écrivassiers.

Je me permets de l'étendre analogiquement aux simples mots du vocabulaire. On me pardonnera ce trope. J'appellerai donc pareillement cliché un mot que la mémoire retient et qu'elle associe nécessairement à une idée. Dès que celle-ci doit s'exprimer, le mot s'offre et vient s'écrire sur la feuille de papier.

Ce cliché-ci, vous l'avouerez, rappelle énergiquement le cliché bourgeois. Or, voici qui rend la démonstration piquante. Les « jeunes hommes » des jeunes revues parlent un langage, pour une part, réservé. Vous avez, sans nul doute, ouvert certains de leurs périodiques. Vous y pouviez trouver des mots spéciaux, particuliers à certains moments du cycle littéraire. Ils voyageaient d'un article à l'autre. Ils s'échangeaient de revue à revue. Un philologue méticuleux, sans en rien

connaître d'avance, aurait pu aisément vous dire la date et le numéro de la revue, en comptant simplement sur ses doigts le nombre de fois qu'un tel mot était employé.

C'est là peut-être un jeu de salon que l'avenir appelle à un succès considérable. Il pourrait détrôner l'échec et les dominos. N'a-t-il point pour lui son caractère souverainement intellectuel?

Ah! je voulais rappeler toutes les locutions spéciales des revues jeunes. Il fut un temps, il y a dix années, où l'on usait d'un parler mi-français, mi-latin. Il vous ramenait, quatre siècles en arrière, au parfait galimatias des ronsardisants. Toutefois s'il m'eût fallu choisir entre les deux, j'eusse peut-être préféré ce dernier. Ce que les revues, comme des philatélistes échangent des carrés de papier, s'envoyèrent des « adambulaient », des « flouves » et des « sororales ». La miséricorde divine nous délivra de ce microbe. Les timbrophiles n'en discontinuaient pas leurs envois. Paul Verlaine nous ressuscita des mots surannés et charmants de la grâce des vieux pastels : *Emmi, pardevers, quasiment*. Et tous les poètes de Panurge toussotèrent à la suite de Lilian. « Quasiment triste » -- Emmi les roses » « Pardevers moi ». Le poète affligé, qui était né sous le signe de Saturne, avait rejeté, derrière l'adjectif, la locution *un peu*. Les moutons découvrirent qu'ils étaient non plus « un peu tristes », mais « tristes un peu ».

Je pourrais rédiger ainsi tout un vocabulaire à l'usage des « jeunes hommes » qui désirent devenir poètes, une sorte de *Gradus ad Parnassum*, traduit en langue française, revu et mis à la hauteur des dernières découvertes poétiques. Ces derniers temps, surtout, nous ont apporté, dans ces vallées où, vulgaire tourbe, nous gîtions, une avalanche des clichés, descendus des sommets où vaticinent les voyants. Je citerai, entre cent autres, le fameux « jeunes hommes ». Je ferai

observer la consommation gourmande que, depuis Henri de Régnier, l'on fait des *Thyrse*s. — Et la gamme des intellectuels : intellectualité, intellectualiser; moi-même qui vous parle j'ai écrit, au temps où je faisais partie du bataillon des intellectuels, le chef-d'œuvre de l'intellect. J'ai tracé le mot : *hyperintellectualisé*. Il me semble étrange, maintenant que j'y réfléchis, qu'une académie flamande ne m'ait pas nommé, pour cette découverte, son membre correspondant. Ma création, pourtant, n'était-elle pas à la hauteur ou plutôt à la longueur de certains vocables néerlandais qui couvrent toute la façade d'un de nos hôpitaux ou d'une de nos gares de chemin de fer? Puis, les métaphores de l'Affaire : *la Vertu* — il s'agit, on s'en doute, de celui qui fit « La Faute de l'Abbé Mouret » — les *vertus civiques* — *échappés de lupanar* — *époque de boue et de sang* — *le rouge soleil des temps futurs*. Je me contente simplement des expressions qui d'emblée me jaillissent à l'esprit et à la plume. Je laisse les *Larousse* des lettres achever le glossaire. Ils y trouveraient peut-être gloire et fortune. Néanmoins les quelques mots que je viens de citer suffisent à ma thèse. Ne découvret-on pas que les jeunes écrivains ont, eux aussi, leurs clichés? Dans leur cerveau, tout comme dans le cerveau des trafiquants en vermicelle ou en boutons de bottine, viennent se loger des idées et une langue communes à une classe d'hommes. Les pourfendeurs de banalités, ceux qui s'intitulent avec faste : *intellectuels*, en sont à vivre souvent d'idées quelconques, fourbues, rapetassées. Ils s'appellent en plus : écrivains. Leur bouche allonge une moue compatissante lorsqu'on leur parle de Daudet ou de tout autre qui fut lu. Ils n'en recourent pas moins quotidiennement aux clichés de leur génération.

Que nous enseigne ceci, ô peuples? Une vérité fort peu neuve et, de plus, mille fois redite; un cliché de

pensée, sinon de parole. C'est que l'esprit de la plupart des hommes est fait de beaucoup de choses banales ou, tout au moins, communes, et de peu de choses originales. Tout homme appartient à une caste intellectuelle, comme il appartient à une nation. Il lui est impossible physiquement d'avoir des idées indépendantes et des expressions créées de toutes pièces. L'homme de talent et, par suite, de génie, est, somme toute, celui qui en a le moins. On l'appellera grand écrivain s'il s'est créé sa langue propre, vivante comme un arbrisseau dans le vent, fraîche comme une fleur, s'il en fait une *création naturelle*, s'il lui fait exprimer adéquatement, intégralement, sa pensée avec toute sa saveur, ses nuances et sa force.

On le couronnera penseur, s'il fait avancer un pas de plus, dans l'inconnu et la vérité, les idées du monde contemporain.

Mais le talent est rare et le génie rarissime.

JEAN DE PRESLE





PAUL DE CASSAGNAC

EN le vieux hall gothique de la Maison Commune de Courtrai le seul nom de Paul de Cassagnac avait fait affluer, dans le pêle-mêle d'une excitante curiosité, une foule empressée, drue, très étroitement encaquée dans le long vaisseau en ogives.

Foule curieuse — infiniment.

Curiosité enfiévrée des jeunes, enthousiastes presque cabrés, arrivés là avec je ne sais quel espoir d'un chambardement.

Curiosité d'hommes mûrs, venus pour voir cette tête chevaleresque et entendre cette parole chaude, dont à l'avance ils atténuaient les probables exagérations.

Curiosité ecclésiastique représentée comme malgré elle et quand même, de par l'attirance irrésistible de ces choses qui s'appellent la vaillance et le caractère.

Curiosité de femmes — oh! combien! — apparaissant là dans le chatoisement des toilettes multicolores et des coiffures frémissantes, emblèmes des sentiments un peu vagues et inquiets, mais tout de même très sympathiques, les poussant vers ce type de gentilhomme moyenageux si au-dessus des actuelles contingences masculines.

Et voici, qu'avec une politesse de prince, très exactement à l'heure, il monte à la tribune.

Tout de suite c'est une satisfaction : il n'y a pas, au monde, un homme dont l'image représente plus exactement l'idée.

Grand, superbement grand, carrure solide mais souple, hâlé, d'un hâle de héros, les cheveux noirs hérissés comme autant de pointes, l'œil sombre profond, la moustache nerveuse redressée, barrant la figure comme une balafre, une allure de force, de franchise, de combativité, qui tout de suite empoigne : certes oui, c'est bien le Cassagnac qu'on rêvait.

Et d'instinct, à voir cet homme si physiquement chevalier, vous reviennent, comme pour une adaptation adéquate, les vers fameux du héros de Rostand :

« Mais je marche sans rien sur moi qui ne refuse
Empanaché d'indépendance et de franchise ;
Et ce n'est pas ma taille avantageuse, c'est
Mon âme que je cambre ainsi qu'en un corset,
Et tout couvert d'exploits qu'en rubans je m'attache,
Retroussant mon esprit ainsi qu'une moustache,
Je fais, en traversant les groupes et les ronds,
Sonner les vérités comme des éperons. »

Très curieux l'atome de temps, cette minute où, prenant contact, l'orateur et l'auditoire se sondaient. Dans la figure pâlie du conférencier il y eut comme une inquiétude ; son œil noir, profond, sembla scruter, avec je ne sais quelle acuité farouche, la foule, qui, elle toute entière gagnée déjà, convergeait vers lui en effluves sympathiques. Et, pendant ce rien d'attente, les jeunes, exultant, se murmuraient à l'oreille : « Pour sûr qu'il cassera des vitres » les curés disaient : « Quel fier type ! » les vieilles perruques se rajustaient dans la crainte vague d'une bourrasque ; les dames, elles, discrètement, mais pas assez pour qu'on ne l'entendît point, se chuchotaient : « Ma chère, quel bel homme ! »

La fugace instantanéité de cette prise de contact ne dura qu'un moment, déjà l'orateur parlait, d'une voix douce d'abord, comme atténuée, étreinte par l'émotion. Par l'émotion? Lui? Lui-même : dominé par cette puissance étrange, mystérieuse, qui fait que tout homme appelé à prendre la parole en public sent je ne sais quelle insurmontable angoisse qui atteint les plus intrépides et surprend les plus orateurs. Comme — après la conférence — nous causions de cela, il me répondit dans sa rude franchise : « Quiconque, devant parler en public, » prétend que cela ne lui fait rien, est ou un » menteur ou un imbécile. »

D'ailleurs, chez Paul de Cassagnac, l'émotion ne dure guères, l'organe assourdi un instant et comme troublé par un imperceptible zézaiement, reprend bien vite la norme, la voix porte pleine, claire, tranchante dans la forme d'une impeccable originalité. Le geste, sobre d'abord, s'anime; sec quelquefois et droit comme un coup de pointe, il se développe en des souplesses larges qui, admirablement, soulignent le verbe.

Quand tour à tour il étale les plaies hideuses de la France, qu'il exalte la grandeur de la petite patrie Belge, quand il prêche l'union catholique, la seule force possible contre les dislocations et la décadence, mettant au service de sa démonstration sa belle langue et toute sa fougue, il apparaît alors superbe, beau, de cette beauté que, sans doute, les dames ne voient pas, faite toute entière d'intellectualité.

Nul ne dira ce qu'il a fallu de force à ce Français pour mettre à nu, devant l'étranger, les maux désespérants dont souffre son pays, ce qu'il a fallu de courage, à ce chauvin, pour montrer aux Belges, dans quels abîmes profonds on peut

sonder les déchéances morales du grand pays de France.

Ce fut, pendant une heure, un halètement continu après cette parole haute et sonore, et lorsqu'enfin lui — le Français — sur cette terre de Courtrai où jadis la témérité des siens s'abîma dans le sang de la défaite contre la vaillance de nos communiens, lorsqu'en des phrases lapidaires il remémora l'héroïsme des Flamands luttant pour leur liberté, il y eut, d'un bout de la salle à l'autre, une de ces explosions d'enthousiasme qui restent impérissables dans le souvenir.

On dit que Paul de Cassagnac en descendant de la tribune, au milieu des ovations, s'écria : « Je croyais voir les Flamands aussi froids que le Nord, et je ne trouve que des méridionaux! »

Question de s'entendre.

Le Flamand est froid, incontestablement; c'est, au revers de l'exubérance française, une des qualités de sa race; cette froideur, il ne s'en dégage que lorsqu'il est violemment secoué. Mais nul plus que le Flamand — il tient cela de son histoire — n'admire davantage, jusqu'à se passionner pour elle, cette chose auréolante, mais rare, qu'on nomme : UN CARACTÈRE.

Paul de Cassagnac lui est apparu avec cette auréole et, là où d'autres, disposant des mêmes moyens d'éloquence, eussent peut-être échoué, il a, lui, rompu la glace jusqu'à ébullition.

M. de Cassagnac n'a pas voulu quitter le vieux sol flamand — si grandiosement magnifié par lui à Courtrai — sans aller pèleriner à Bruges. Lorsqu'il fut conduit au fameux pont où se réfléchit dans les eaux du « Lac d'Amour » le plus beau paysage de Flandre, le fougueux tribun resta froid, indifférent, distrait, mais, arrivé au pied du vieux beffroi qui

domine le forum brugeois, il s'arrêta soudain dans une muette extase devant le formidable monument, les yeux rivés et comme mouillés par une attendrissante émotion. Répercussion suggestive de ce tempérament à qui le joli paysage se mirant dans les flots changeants n'avait rien dit. Mais entre le vieux beffroi et lui il y eut comme une communion, entre le vieux beffroi et lui, le vieux beffroi immuable dans sa cuirasse de briques et qui clame — comme un défi au-dessus de nos petites modernes — la grandeur des temps passés : le temps des belles vaillances et des fiers chevaliers.

EUGÈNE STANDAERT





LES LIVRES

Le Sanctuaire du Mont-Carmel par le R. Père ALBERT DU S^t SAUVEUR, de l'Ordre des Carmes déchaussés. Librairie Desclée de Brouwer. Société de S^t Augustin.

Le R. Père Albert nous donne une intéressante et très complète histoire du Sanctuaire du Mont-Carmel. L'auteur, qui appartient à la grande famille du prophète Elie, parle du Carmel avec la tendresse émue d'un fils parlant de la demeure paternelle. Ce livre ne s'adresse pas aux seuls disciples du prophète Elie, son intérêt est plus général.

Comme le dit le P. Albert, après Nazareth, Bethléem et Jérusalem, quel nom plus cher au cœur du pèlerin de Terre-sainte que celui du Carmel!... Quelle vision ce seul mot évoque dans l'esprit parmi toutes les splendeurs de l'Orient! Isaïe et Salomon célèbrent déjà sa beauté dans les livres saints : « Votre tête est comme le Carmel », répète l'Épouse du Cantique, ne trouvant pas d'expression plus forte pour marquer la beauté de son Bien-Aimé. Et Isaïe parlant de la sainte Jérusalem dit à son tour : « La beauté du Carmel lui a été donnée en partage... » C'est au printemps qu'il faut voir le Carmel, quand la montagne est toute émaillée de fleurs dont le parfum suave embaume l'atmosphère, quand l'anémone, l'adonis, la rose-trémière, le lis, s'épanouissent et lui forment une ravissante parure, et c'est alors que l'on comprend l'enthousiasme des saints Livres.

La montagne habitée par le prophète Elie, sanctifiée par lui, devait nécessairement attirer les fils du prophète. Depuis le petit oratoire qu'Elie éleva sur la montagne et où il réunissait ses disciples, leur racontant sa Vision prophétique sur la Vierge-Mère, ceux-ci n'ont cessé de lutter pour conserver leur place sur le Carmel.

La prédication de Pierre au lendemain de l'Ascension, convertit plusieurs ermites du Carmel dont le premier soin fut d'agrandir l'oratoire d'Elie dédié à la Mère de Dieu. En 83, ils le rebâtirent en pierres blanches, puis, au IV^e siècle, S^{te} Hélène y fit construire une grande église, richement restaurée au IX^e siècle par l'empereur Basile. C'est alors que l'invasion subite des Musulmans dispersa les pieux habitants du Carmel et détruisit le Sanctuaire.

Relevé par un compagnon de Pierre l'Ermite, S^t Berthold, le sanctuaire vit fleurir dans son sein des hommes d'une haute sainteté :

S^t Brocard, S^t Cyrille, S^t Simon Stock ; puis de nouveau en 1291 les Sarrasins envahirent la Terre sainte, massacrèrent tous les religieux et brûlèrent tous les couvents.

Cette fois de longs siècles devaient s'écouler avant que les solitudes du Carmel fussent repeuplées. Les luttes qui ensanglantèrent l'Eglise au Moyen-Age retinrent l'attention des religieux, et ce ne fut qu'en 1630 que le P. Prosper reçut de ses supérieurs l'ordre de restaurer le Sanctuaire. Alors nous assistons à une lutte héroïque entre les religieux du Carmel et les Turcs : à bout de ressources, le P. Prosper rentre en Europe, et, une nuit qu'il était en prière, l'Enfant-Jésus lui apparût et lui dit : « Quoi ! tu nous abandonnes ! » A ces paroles, dit l'historien, son cœur s'écoula par ses yeux : « Quand vous ai-je abandonné, ô Dieu de mon cœur ! » murmura-t-il au milieu de ses larmes. Puis il fit vœu de faire tous ses efforts pour retourner au Carmel ; là, les mêmes difficultés que la première fois l'attendaient. Il organisa un couvent dans les rochers qui avoisinent la grotte de S^t Elie, dans un lieu inaccessible aux Arabes, et là pendant un siècle entier les religieux du Carmel jouirent d'une grande paix et purent se livrer à une vie plus angélique qu'humaine. La guerre de Dhaber-el-Amer avec les Scheiks voisins du Carmel, causèrent de nouveau la ruine du monastère en 1761. Mais les efforts répétés des religieux soutenus par Madame Louise de France, religieuse carmélite, parvinrent à maintenir le Sanctuaire.

En 1799, à la suite de la sanglante attaque de S^t Jean d'Acre par le général Bonaparte, le couvent du Carmel fut transformé en ambulance, on y compta plus de 2000 blessés. A peine Bonaparte avait-il quitté la Terre sainte, que les Janissaires de Djézzar montèrent au Carmel et massacrèrent tous les malades et les religieux. De nouveau la solitude régna sur le Carmel. En 1827 seulement, le Sanctuaire fut reconstruit et achevé en 1853. Il fut l'œuvre de la chrétienté toute entière : en France tous les hommes illustres s'y intéressèrent, Berryer, Charles Nodier, Dumas, Victor Hugo, Montalembert et bien d'autres mêlèrent leurs voix à celles des humbles religieux pour attirer l'attention sur le Sanctuaire du Carmel.

Le 26 novembre 1843, le Père Lacordaire y apportait le concours de son éloquence : « Ne ferons-nous rien, s'écriait-il en terminant son discours, ne ferons-nous rien pour ce premier sanctuaire de la Vierge, nous qui lui disons tous les jours : Je vous salue, Marie pleine de grâce ? Ce sanctuaire est encore exposé aux incursions des bêtes féroces et de l'homme qui descend quelquefois, quand la grâce de Jésus-Christ l'abandonne, au-dessous de la bête. On nous demande quelques oboles : ce n'est pas là seulement une œuvre catholique, une œuvre pieuse, c'est encore une œuvre nationale, française. Godefroy de Bouillon, saint Louis et tant d'autres illustres rois et chevaliers nos ancêtres, ont fait de la Syrie une terre où le nom de Français ne peut plus périr, une terre où notre nom s'est confondu, — ce qui n'est arrivé pour aucun autre peuple, — avec le nom de Chrétien ; en sorte que là-bas, être Franc ou être chrétien, c'est absolument la même chose... »

Aujourd'hui le Sanctuaire dresse sur le Carmel sa blanche coupole

parmi les oliviers, et il n'est pas un voyageur qui en sortant de Jérusalem ne tienne à aller visiter ces lieux si pleins de souvenirs. Faut-il ajouter que l'Empereur d'Allemagne, au cours de son rentenissant voyage, n'a pas daigné visiter la montagne sainte, ou serait-ce parce que ce monastère est sous le protectorat de la France?

B.



Bibliographie. — *Rhodésie et Transvaal*, impressions de voyage, par ALBERT BORDEAUX (un vol. in-16 avec gravures, 4°. Plon édit.),

M. Albert Bordeaux qui a publié, il y a quelques années, dans le *Magasin littéraire*, d'intéressantes notes de voyage sur la Bosnie et la Transylvanie, fait aujourd'hui paraître le récit d'une exploration à travers toute l'Afrique australe. Il nous décrit, en des chapitres pittoresques et variés, le pays des Boërs et des Afrikanders. De récents événements, et la spéculation effrénée sur les mines d'or, ont fait du Transvaal un pays d'actualité. L'auteur raconte avec des détails précis et nouveaux l'équipée du docteur Jameson à Johannesburg, à laquelle il a assisté. Mais c'est la Rhodésie, ou territoire de la Chartered Company, pays encore peu connu, dont M. Bordeaux nous offre une peinture saisissante. Plus grande que la France, la Rhodésie est la création de Cécil Rhodes qui lui a donné son nom. Il l'a conquise par l'expédition des pionniers en 1890, contre le roi Lobengula, et par l'écrasement de la révolte des noirs en 1896; il l'administre et l'organise avec cette supériorité de vues et cette tranquillité confiante dans son œuvre qui le font admirer de tous. On l'appelle le roi sans couronne de l'Afrique du Sud. On le croyait capable d'organiser la fédération des Etats de l'Afrique du Sud; mais dans les derniers événements du Transvaal, il s'est révélé plus financier qu'homme d'Etat; il a lui-même enrayé la marche de son œuvre, en mettant aux prises les Boërs, pacifiques conservateurs des traditions, et les colons Anglais trop pressés de retirer de la richesse de leur colonie. La Rhodésie, aucun Français ne l'avait parcourue et étudiée avant M. Albert Bordeaux. Les pages où il la décrit, celles qui racontent son singulier voyage en char à bœufs dans ce pays peuplé de lions, sont d'un intérêt palpitant. Pendant des mois, il couche en plein air sous les étoiles; « plus tard, dit-il, on ne peut plus dormir dans une chambre; on y étouffe. » Les lions sont proches; il faut allumer de grands feux pour les éloigner. Son livre abonde en détails de mœurs, récits d'aventures, peintures curieuses de la vie des noirs et des précédés anglais de colonisation. Je citerai cette jolie réflexion d'un nègre sur l'astronomie: « La lune sert à quelque chose, dit-il, elle éclaire pendant la nuit de temps à autre. Mais le soleil, à quoi sert-il? Il éclaire pendant le jour. »

Rhodésie et Transvaal est non seulement un livre d'un intérêt attachant, mais encore surtout une œuvre utile. Il nous dit la beauté de cette région nouvellement ouverte à la civilisation, la splendeur de ce ciel d'Afrique qui est une véritable volupté pour les gens, et qui « nous inonde de lumière et de joie », le plaisir de la vie libre et aventureuse, où l'on a des risques à courir, des dangers à affronter, de

l'irritation et de l'énergie à manifester. A une époque où l'on semble reprendre goût aux œuvres d'audace et d'activité, ce livre simple et sincère, racontant avec prétention un hardi voyage d'exploration, ajoutée à une étude approfondie de l'Afrique australe et des qualités et des défauts des Anglais colonisateurs, le charme de cette ardeur de vivre que prônent aujourd'hui avec raison le Jules Lemaître des *Opinions à répandre* et le Demolins de l'*Educacion nouvelle*.

B.



L'église catholique à la fin du XIX^e siècle. — Rome, le chef suprême, l'organisation et l'administration générale de l'église. Un vol. in 4°. Paris, Plon.

Les débuts de ce siècle connurent la papauté humiliée, dépouillée, persécutée, soumise à un tel abaissement que, pour tout ignorant des promesses du Christ, elle pouvait paraître une institution prête à s'éteindre. Depuis le jour où Napoléon prétendit la soumettre à son autocratique volonté, elle n'a cessé de subir des outrages et d'être la victime des spoliateurs. Mais, malgré les avanies qu'on lui a infligées, les vols qui l'ont appauvrie, les calomnies dont on l'a couverte, son prestige n'a cessé de grandir. Aujourd'hui que, privé de son pouvoir temporel, le Souverain Pontife a pour seule force celle qu'il puise dans sa divine mission, son autorité est plus grande, plus respectée, plus enviée, plus invoquée qu'aux âges croyants où il disposait des couronnes et voyait des rois se faire les exécuteurs soumis de ses volontés.

Le XIX^e siècle est un des plus admirables que compte l'histoire de l'Eglise. Rarement on la vit aussi persécutée, rarement on la vit aussi glorieuse et aussi triomphante. On comprend aisément qu'au moment où ce siècle se termine, il soit venu à l'esprit d'écrivains catholiques de dire en un beau livre ce qu'a été et ce qu'est aujourd'hui l'Eglise catholique. Cette œuvre a été entreprise par un comité de prélats appartenant à diverses nations, aidés par la collaboration d'écrivains éminents, encouragés dans leur entreprise par l'approbation de Léon XIII. Les auteurs ont intitulé leur livre *Rome, le chef suprême, l'organisation et l'administration générale de l'Eglise* et ont confié le soin de l'imprimer à la maison Plon, qui a donné à l'exécution de ce travail tous les soins qui font des éditions dont elle se charge des œuvres marquées par le goût artistique le plus pur.

Treize fascicules seulement, — l'ouvrage en comprendra trente —, ont paru jusqu'aujourd'hui, mais les 316 pages qui nous sont données nous permettent d'apprécier dès maintenant ce que sera le volume parvenu à son achèvement.

Dans une belle introduction, les auteurs disent la fondation de l'Eglise et le pouvoir des clefs donné à Saint Pierre ainsi qu'à ses successeurs légitimes. Puis, ils racontent la vie du glorieux pape Léon XIII dont le règne est un des plus longs et des plus remarquables de l'histoire pontificale. Un chapitre sur la hiérarchie catholique suit cette biographie et fournit aux lecteurs des renseignements intéressants sur

l'organisation et sur le rôle des divers ordres de la prélature, tout en exposant l'origine historique et le développement de chacune de ces institutions. Les auteurs abordent ensuite l'étude de la *Famille pontificale* et font connaître les principaux privilèges dont jouissent ses membres, ainsi que l'ordre de préséance observé dans les *chapelles papales* parmi les personnages qui composent la curie romaine. Sous le titre d'*administrations palatines*, ils décrivent les musées et les galeries du Vatican, la bibliothèque apostolique, les archives du Saint Siège, l'observatoire astronomique et les instituts qui en dépendent; puis ils exposent le fonctionnement des *congrégations* et des *commissions cardinalices* entre lesquels sont répartis les différents services du gouvernement central de l'Eglise. Des chapitres spéciaux sont consacrés aux *secrétaireries palatines*, à la tête desquelles se place la Secrétairerie d'Etat et à la *représentation du Saint Siège* à l'extérieur ainsi qu'*au corps diplomatique* étranger près du Vatican. Une étude sur le *vicariat de Rome*, une autre sur les *Instituts et les Universités papales* termineront ce travail.

Comme on peut le comprendre au rapide aperçu que nous venons de donner des divers chapitres qui composeront *Rome*, cet ouvrage décrira d'une manière complète le gouvernement central de l'église catholique. Cette étude est exempte de toute sécheresse. Les auteurs ont été prodigues de pages attrayantes dans lesquelles l'intérêt du texte est rehaussé par une remarquable richesse d'illustration. Toutes les ressources de l'art et les procédés de reproduction les plus perfectionnés ont été largement mis à contribution pour donner à ce livre un intérêt durable. Il contient un panorama de Rome des plus complets où l'on passe en revue les innombrables trésors artistiques qui parent la Ville Eternelle. C'est par milliers que l'on y compte les gravures dont l'ensemble sera, pour le croyant, le penseur et l'artiste, d'une inestimable valeur.

A. DE R.





P. P. C.

UNE lente agonie, et voici que s'est exhalé le dernier soupir de ce qui fut le *Magasin Littéraire*. Ce n'est point sans mélancolie que nous voyons disparaître cette revue après quatorze ans d'existence. Mais l'inéluctable cours de la vie a essaimé les plus fidèles soutiens de notre œuvre. De ceux qui furent ses fondateurs quelques-uns déjà ont disparu, et c'est une suprême justice de rappeler ici, encore une fois et tout spécialement, la chère et regrettée mémoire du poète Jean Casier!... Les autres, comme aussi tous nos premiers collaborateurs, se sont dispersés au hasard des activités les plus diverses.

Une revue s'en va, mais d'autres l'ont remplacée ou la remplaceront.

Le *Magasin Littéraire* disparaît en remerciant cordialement tous ceux qui lui furent fidèles.

Mais notre rêve n'est point le repos définitif... Nous espérons rentrer en lice bientôt avec des troupes fraîches et mieux équipées, et nous comptons alors sur ce même concours bienveillant qui n'a jamais manqué au *Magasin Littéraire*. Nous en aurons besoin et nous nous permettrons de le solliciter à son heure.

„Sera-ce bientôt? Nous y comptons bien : ce

rêve tant caressé d'un revival allègre et robuste, nous saurons bien le réaliser, car une revue catholique d'Art, de langue française, a sa place marquée en Flandre, et si nous abandonnons aujourd'hui un outil peut-être démodé, c'est pour retourner demain à la besogne avec un nouvel outil plus moderne et plus solide. Nous tenterons alors de bien l'employer.

Paix donc aux cendres du défunt *Magasin Littéraire* et que nos âmes, tournées vers l'avenir, s'arment de vaillance et d'enthousiasme pour coopérer demain aux nouveaux combats.

J. S.

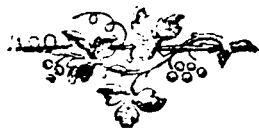




TABLE DES MATIÈRES

Second semestre de l'année 1898.

Livraison du 15 Juillet et 15 Août

	Pages
I. Revue des Livres, des Estampes et de la Musique publiée, WILLIAM RITTER	5
II. <i>La Nuit. — J'aime les objets vils. — Au bois je t'ai revue,</i> EMILE BERNARD	32
III. Contes populaires tchèques, traduit par MYLOSLAV RYBAK .	34
IV. <i>Les arbres. — Les Cloches sonnent. — Vivos voco... mortuos plango,</i> POL DE MONT	49
V. Chronique historique, A. DE RIDDER	56
VI. Petite Chronique, M. D.	67

Livraison du 15 Septembre-15 Decembre

I. Madame Récamier et ses amis, EMILE BERNARD	73
II. Chronique historique, A. DE RIDDER	106
III. Petites proses, C ^{te} D'ARSCHODT	135
IV. Bouquet de fête, EUGÈNE STANDAERT	140
V. Dante, sa vie, son œuvre, ses idées artistiques et politiques, E. HAUVILLER	144
VI. Trois pièces de M. Maeterlinck, J. FLEURIAUX	154
VII. Beethoven auditeur au Cirque d'Été, MAURICE GRIVEAU .	172
VIII. <i>La Chanson de l'Épéc. — Prière,</i> CHARLES DE SPRIMONT .	186
IX. Premier amour, EDGAR RICHAUME	187
X. Petite Chronique, M. D.	190
XI. La saga de Gunnlaug langue de Serpent, FÉLIX WAGNER .	201
XII. Les petites Revues, JEAN DE PRESLE	276
XIII. Paul de Cassagnac, EUGÈNE STANDAERT	287
XIV. Les Livres	292



Table alphabétique des auteurs

Second semestre de l'année 1898

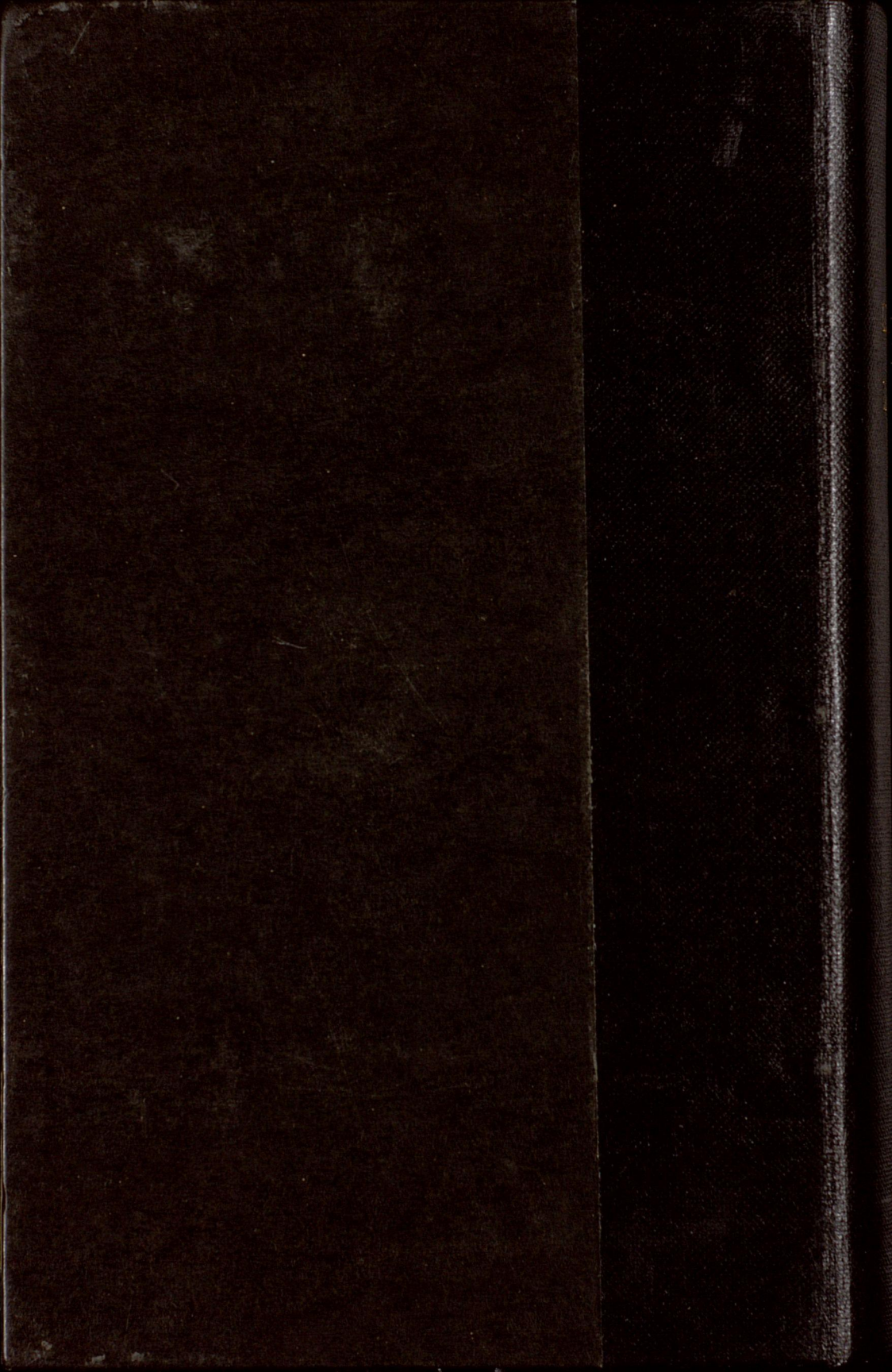
	Page
ARSCHODT (C ^{te} D'). — Petites proses	17
BERNARD (EMILE). — <i>La Nuit</i> . — <i>J'aime les objets vils</i> . — <i>Au bois je l'ai revue</i>	7
Madame Récamier et ses amis	7
DULLAERT (MAURICE). — Petite Chronique	67-190
FLEURIAUX (F.). — Trois pièces de M. Maeterlinck	15
GRIVEAU (MAURICE). — Beethoven auditeur au Cirque d'Été	172
HAUVILLER (E.). — Dante, sa vie, son œuvre, ses idées artistiques et politiques	14
MONT (POL DE). — <i>Les arbres</i> . — <i>Les Cloches sonnent</i> . — <i>Vivos voco... mortuos plango</i>	41
PRESLE (JEAN DE). — Les petites Revues	27
RICHAUME (EDGAR). — Premier amour	18
RIDDER (A. DE). — Chronique historique	56-106
RITTER (WILLIAM). — Revue des Livres, des Estampes et de la Musique publiée	11
RYBAK (MYLOSLAV). — Contes populaires tchèques	5
SPRIMONT (CHARLES DE). — <i>La Chanson de l'Épée</i> . — <i>Prière</i>	18
STANDAERT (EUGÈNE). — Bouquet de fête	11
Paul de Cassagnac	20
WAGNER (FÉLIX). — La saga de Gunnlaug langue de Serpent	20



A SIFFER, Éditeur, GAND

Buet Ch. — Rêves des heures lentes	5,00
L'aînée	3,00
Charité, drame en 5 actes	2,56
Caro Delvalle. — Vibrations, poésies	3,00
Carton de Wiart Henry. — Contes hétéroclites	1,50
Caster Jean. — Harmonies Chrétiennes	3,00
Poésies Eucharistiques	2,00
Encensoirs	1,00
Au Ciel, poème	1,00
Scintillements	2,00
de Backer L. — Etudes littéraires et morales	3,50
La langue flamande en France	2,00
de Baets Hermann. — De Minimis	2,00
L'art de plaider	2,00
Toujours la crise	1,00
La Situation politique	50
Le droit privé et la question sociale	0,50
de Baets M. — Les bases de la morale et du droit	6,00
L'école d'anthropologie criminelle	2,00
Les localisations cérébrales et le siège de la sensation dans la philosophie scolastique	0,50
de Groote Eugène. — Lochs et Fjords, impressions de voyage	3,00
Demade Pol. — La passion catholique : Une âme princesse	3,00
Dendal Victor. — Primevères, poésies	1,00
Deneus C. — La journée de huit heures	0,75
De la réserve héréditaire des enfants	5,00
Dhont V. — La représentation proportionnelle, 2 vol.	4 00
du Bois Albert (Comte). — La vocation du poète	0,50
Dutry Albert. — La jeune fille dans l'art	1,00
Pastel et pastellistes	1,00
Le salon de Gand (1892)	0,50
Les peintres du peuple (1 ^{re} série)	0,75
du Val du Bois. — Au pays de Metz	2,00
Goetghebuer Auguste. — La cathédrale St Bavon à Gand	2,00
Gillaume L. — Les Jésuites et les classiques chrétiens	2,50
Hoornaert Hector. — Ballades russes	3,00
Au pays des sapins	3,00
Algérie et Tunisie	2,00
Le sourire de Ramsès	1,50
Le larcin des mages, conte mystique	1,00
Jersey, le tour de l'île à pied	1,00
La chance du triumvir	1,00
Vers l'idéalisme	0,75
Hoyois Joseph. — Lettres tournaisiennes	4,00
Jouckheere Edouard. — Quinze jours au Pays des Cédules	2,50
Kurth Godefroid. — La Croix et le Croissant	1,00
Léveillé H. — Constance Chlore ou l'aurore du triomphe, tragédie	1,00
Malpy Philippe. — Le Salon sentimental	0,75
Raepsaet Paul. — Au Cap Nord	5,00
Ruyssen (Dr.). — L'hydrothérapie	1,50
Samyu Joseph. — Chrestomathie française	2,00
Timmermans F. — Histoire de la poésie et des poètes anciens et modernes les plus célèbres	3,00
Histoire de la peinture	3,00
van den Borle Jules. — Chrestomathie anglaise	2,50
vanden Bosch Firmin. — Coups de plume	0,30
La jeunesse de demain	0,50
Un mort d'hier, Max Waller	1,00
Autour du journal des Goncourt	0,75
Sous le bleu, impressions d'Italie	1,00
La revanche de l'idéal	1,00
Maredsous	1,00
Van Hoorebeke Ladislas. — Quatre ans d'évolution	6,00
Varenbergh E. — Guide illustré de Gand	1,75
Verhaegen A. — Minimum de salaire	0,75
Verpeyen Guillaume. — Le Centenaire de 1789	0,75
La Famille	0,75
Le parti catholique belge	1,50
Wauwermans Paul. — Les proscrits du coup d'état en Belgique	2,50
Le contrat de transport	3,50





Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.